



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

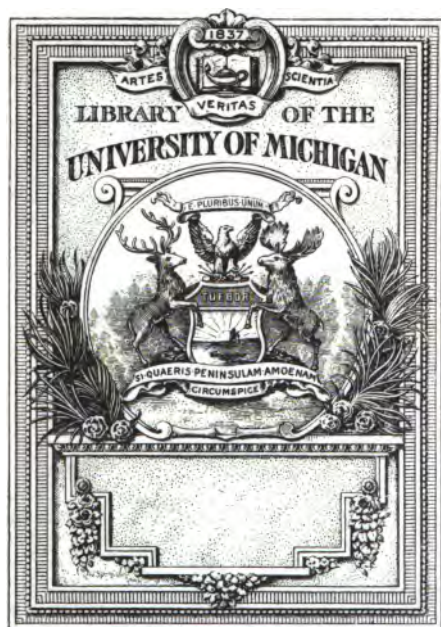
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



AP  
20  
. B9

E. C. Seaman



Journal of J. J.

**BULLETIN**  
**DES SCIENCES HISTORIQUES,**  
**ANTIQUITÉS PHILOGIE.**

---

**TOME XIV.**

**LISTE**  
**DE MM. LES COLLABORATEURS.**  
DE LA 7<sup>e</sup> SECTION  
**DU BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES**  
**ET DE L'INDUSTRIE (1).**

---

*Rédacteurs principaux* : MM. CHAMPOLLION-FIGEAC et CHAMPOLLION JEUNE.

**PHILOLOGIE comparative** (*Vergleichende Sprachkunde*, ou *Linguistik* des Allemands), et **ETHNOLOGIE** (*Völkerkunde* des Allemands). — *Collab.* : MM. Agoub, Bianchi, de Chézy, Choppin d'Arnouville, Coquebert de Montbret, Depping, Dubois (l'abbé), Dugas-Montbel, Gail, Garcin de Tassy, de Golbéry, Grangeret de Lagrange, Hase, Héreau, Amédée Jaubert, Langlois, Letronne, Reinaud, Abel Rémusat, de Roguier, Rosellini, Baron Silvestre de Sacy, Stahl.

**MYTHOLOGIE.** — *Collab.* : MM. Choppin d'Arnouville, Depping, Dubois (l'abbé), Dugas-Montbel, de Golbéry, Guigniaut, Le Noble, Métral.

**ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.** — *Collab.* : MM. Bottin, Coquebert de Montbret, Dubois, de Golbéry, Le Noble, Letronne, Mionnet, Reinaud, Abel Rémusat, Rosellini, Baron Silvestre de Sacy.

**HISTOIRE.** — *Collab.* : MM. Michel Berr, Berthevin, Bottin, Choppin d'Arnouville, Coquebert de Montbret, Depping, Dubois (l'abbé), Dugas-Montbel, Garcin de Tassy, Gence, Gley (l'abbé), de Golbéry, Hase, Héreau, A. Jaubert, Langlois, Letronne, Métral, Albert Montémont, A. Pellat, Reinaud, Abel Rémusat, Baron Silvestre de Sacy, Stahl.

(1) Ce Recueil, composé de huit sections, auxquelles on peut s'abonner séparément, fait suite au *Bulletin général et universel des annonces et des nouvelles scientifiques*, qui forme la première année de ce journal. Le prix de cette première année (1823) est de 40 fr. pour 12 cahiers, composés de 10 feuilles d'impression chacun.

---

PARIS. — IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT.

RUE JACOB, N<sup>o</sup> 24.

1933

**BULLETIN**  
**DES SCIENCES HISTORIQUES,**  
**ANTIQUITÉS, PHILOGIE,**  
**RÉDIGÉ PAR MM. CHAMPOLLION.**

---

**7<sup>e</sup> SECTION DU BULLETIN UNIVERSEL,**

**PUBLIÉ**

**SOUS LES AUSPICES**

**De Monseigneur le Dauphin,**

**PAR LA SOCIÉTÉ**

**POUR LA**

**PROPAGATION DES CONNAISSANCES**

**SCIENTIFIQUES ET INDUSTRIELLES,**

**ET SOUS LA DIRECTION**

**DE M. LE BARON DE FÉRUSSAC.**

---

**TOME QUATORZIÈME.**

---

**A PARIS,**

**AU BUREAU CENTRAL DU BULLETIN, rue de l'Abbaye, n° 3,**

**Et chez MM. FIRMIN DIDOT, rue Jacob, n° 24.**

**Paris, Strasbourg et Londres, chez MM. TREUTTET et WURTZ**  
**Leipzig, MM. BROCKHAUS.**

**1830.**





# BULLETIN

## DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOGIE.

### PHILOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

I. REMARQUES SUR LA THÉORIE DU PROFESSEUR DUGALD STEWART  
AU SUJET DE L'ORIGINE DE LA LANGUE SANSCRITE. (*Quarterly  
oriental Magazine* ; n° XIII, janvier-mars, 1827, p. 57).

Dugald Stewart, dans le 3<sup>e</sup> volume de sa Philosophie, énonce l'opinion que le sanscrit a été formé du grec par les Brahmanes dans l'intervalle des deux générations qui ont suivi l'invasion d'Alexandre dans l'Inde, et qu'il a été graduellement perfectionné, d'après le modèle de la langue grecque, dans le siècle qui a précédé l'ère chrétienne.

Un des rédacteurs du *Quarterly oriental Magazine* examine successivement les autorités sur lesquelles Dugald Stewart a formé son opinion, et relève la légèreté ou l'inexactitude de ses assertions. Il trouve qu'il a tort d'identifier le royaume de la Bactriane avec l'Inde, et s'étonne des conséquences tirées de l'apparition passagère d'Alexandre sur les bords de l'Indus. Il demande ce que le séjour de quelques garnisons de vieux soldats, établies sur les frontières d'un pays, a pu opérer sur la masse du peuple. Arrien et Strabon décrivent les pratiques des orgueilleux gymnosophistes : deux sages indiens revinrent avec Alexandre. Il semblerait que les Grecs recevaient d'eux des leçons plutôt qu'ils ne leur en donnaient. L'auteur du Dabistan dit que Callisthène envoya à Aristote un livre sur l'art de la logique : on peut douter que les Grecs aient eu besoin des Indiens pour connaître le syllogisme, mais on peut également croire que les Sannyâsis indiens n'avaient pas attendu l'arrivée des Grecs pour se livrer aux abstractions philosophiques. Quand on voit, d'ailleurs, l'effet produit sur les Indiens par le contact des Européens depuis trois siècles, par la continuité du gouvernement mahométan depuis huit cents ans, on recule devant cette idée

que dix à douze mille soldats de différentes nations, enrôlés sous les drapeaux macédoniens, et dispersés dans la Bactriane au milieu d'une nation populeuse, ont pu opérer un effet aussi grand, en moins de 130 ans, sur la langue et la littérature de l'Inde. Et par l'intermédiaire de quels hommes cette révolution aurait-elle été achevée ? par les Brahmanes, qui, pour s'approprier le monopole des sciences importées de la Grèce, auraient imaginé une espèce de grec macaronique. Ainsi, pour appuyer une pareille opinion, il faut supposer un fait que l'on ne saurait prouver ; c'est-à-dire que le sanscrit n'a jamais été parlé du peuple. Il faut en nier un autre, c'est-à-dire l'existence d'un grand nombre de racines sanscrites dans les dialectes populaires. Et voyez quelle aurait été l'intelligence et l'activité de ces Brahmanes, quelle aurait été l'impression donnée à l'esprit indien. Abdiquant leur langue maternelle et perfectionnant rapidement un langage factice, ils auraient, peu de temps après l'époque d'Alexandre, produit un siècle littéraire dont les écrivains sont encore renommés pour avoir illustré par leur esprit, leurs connaissances, l'originalité de leur style, le règne de Vicramaditya. Un pareil système, qui tendrait à faire regarder, comme autrefois, réalisée à-peu-près dans l'Orient, l'opinion du fameux Hardouin, est encore fondé sur l'idée fausse que l'on se fait des Brahmanes, que l'on considère comme un corps soumis à un chef commun. Ils n'ont de commun que la naissance, mais ils ne reconnaissent point d'ordre hiérarchique : c'est une absurdité monstrueuse que de croire qu'il ait été possible de persuader à 20 millions d'hommes peut-être, répandus dans des états indépendans les uns des autres, d'adopter en même temps, comme par une sorte de conspiration, une langue inconnue, et le tout pour s'assurer une prépondérance qu'ils possédaient déjà comme fonctionnaires religieux et civils. Si auparavant ces Brahmanes n'avaient aucune instruction, on se demande comment ils ont pu tout-à-coup se trouver transportés d'un beau zèle pour la science ; s'ils n'avaient point de connaissances littéraires, comment ils ont pu subitement se former une langue modelée sur la langue grecque, et produire en peu d'années des ouvrages remarquables.

L'auteur de cet article du *Quarterly oriental Magazine* répond encore à quelques-unes des observations du philosophe écossais, et montre dans quelles contradictions son système l'entraîne, jusqu'à quel point ses preuves sont dénuées de fondement et

démontres par les faits. Si les affinités du sanscrit avec le grec et le latin doivent amener cette conséquence qu'il a été formé de ces deux langues, peut-on également tirer une pareille induction d'un autre fait, qui est l'affinité des racines teutoniques et des racines sanscrites? Mais il est un argument qui bat en ruines l'opinion de Dugald Stewart : c'est l'existence de ces noms de villes, de rivières, d'hommes, etc., conservés, quoiqu'un peu défigurés, par les historiens d'Alexandre, et dont l'origine est toute sanscrite. Il faut nécessairement en conclure que les mots de la grammaire de la langue sanscrite sont au moins contemporains du conquérant macédonien.

L'opinion raisonnable est celle qui admet et qui prouve par l'affinité des langues, l'antique parenté des nations qui ont colonisé l'Europe, et de celles qui ont habité les bords du Gange. L.-s.

2. GLOSSARIUM SANSCRITUM A FR. BOFF. In-4°. Fasc. prior, quo continentur vocales et quatuor priorum ordinum consonantes litteræ. Berlin; 1828.
3. DEJERSCHID, FERIDUN, GUSTAF, ZOROASTER. — Commentaire historique et critique des deux premiers chapitres du YENDIDAD; par A. HOLTY, avec une préface du prof. HEBER. In-8°. Hanovre, 1829; Hahn.

Traduction littérale du texte original; avec des éclaircissemens sur les documens de la religion persane, et la détermination géographique des noms de lieux.

4. LÉGENDE DE DJALANDHARA. (*Quarterly oriental Magazine*; n° VIII, octobre-décembre 1825, p. 242.)

Cet épisode est extrait du commencement de l'*Outtara khanda* du *Pourâna* connu sous le nom de *Padma*. Il est bien difficile d'analyser cette légende, dont ce n° VIII ne donne qu'une partie. Les différens détails de ce récit merveilleux forment une espèce de fantasmagorie qui éblouit les yeux et jette dans l'esprit une singulière confusion. Je crois au reste que l'on aurait tort de regarder cet épisode comme susceptible d'être expliqué par l'histoire, ou bien comme une fable mythologique, c'est tout simplement une longue allégorie. Djalandhara ou Djâlâda signifie *nuage* : ce personnage est fils de l'Océan, et il fait la guerre à Jadra, roi du ciel. Tous les génies, par lesquels les Indiens ont personnifié les phénomènes célestes, prennent part



à la querelle, Les dieux sont d'abord vaincus : Vichneu lui-même, (c'est-à-dire la lumière) succombe devant la puissance de Djalandhara : ce n'est que par le moyen d'une arme brillante, qui a la figure d'un disque, que l'on parvient à le vaincre. Quelques-unes des particularités de ce récit sont singulières ; il est même souvent difficile de trouver la clef de l'allégorie, qui toutefois me semble incontestable. Beaucoup d'autres passages des *Pourdnas* ne peuvent recevoir qu'une pareille explication : en perdant ainsi quelque chose de leur importance, ils perdront aussi de leur absurdité. L-s.

5. NOTICE SUR UN POÈME HISTORIQUE INDIEN, composé par THAND, barde du douzième siècle. (*Nouveau Journal asiatique*; février 1828).

Le poème de Tchand, composé de soixante chants, et cité avec éloge dans l'Ayyin-Akberi d'Aboulfazel, est relatif à Prithau-Ray ou Prithin-Radja, dernier roi hindou de Dehli. M. le major Tod en a donné des extraits dans un mémoire intéressant, qui fait partie du premier volume des *Transactions* de la Société asiatique de Londres, et il en annonce un nouvel extrait beaucoup plus considérable. Ce poème est destiné à retracer la lutte du prince hindou contre les Mahométans qui de son temps cherchaient à envahir l'Inde. Il donne des détails inconnus jusqu'ici sur les divers princes du nord de l'Inde, contemporains de Prithau-Ray. On doit donc désirer que M. Tod fasse jouir le plus tôt possible le monde savant de ce précieux ouvrage.

6. CATALOGUE DES MANUSCRITS ZENDS ET PHELVIS qui se trouvent dans la Bibliothèque de la Compagnie des Indes, à Londres. (*Nouveau Journal asiatique*; février 1828).

Anquetil Duperron, il y a maintenant environ soixante et dix ans, parvint à recueillir dans un voyage qu'il fit dans l'Inde, un grand nombre d'ouvrages zends, pehlvis et guzaratis, presque tous relatifs à la religion de l'ancienne Perse, et des Guèbres ou Parsis actuels. Tous ces manuscrits sont à la Bibliothèque du Roi et n'en font pas un des moindres ornemens. Depuis cette époque, divers amateurs anglais ont réuni plusieurs ouvrages du même genre. Ceux que possède la bibliothèque de la Compagnie des Indes, proviennent la plupart de M. Guise, premier chirurgien de l'hôpital anglais à Surate. Quelques-uns avaient appartenu au mobed Darab, maître d'Anquetil. On y

remarque le Vendidad-Sadé, l'Izeschné, le Vispered, tous livres faisant partie du *Zend-Avesta*, ainsi que divers recueils de prières, un dictionnaire, etc.

R.

7. A GRAMMAR OF THE THAI OR SIAMESE LANGUAGE. — Grammaire de la langue Thai et siamoise; par le Capit. J. Low. In-4°; avec 9 planches lithographiées. Calcutta, 1828. (*Nouv. Journ. asiat.*; n° 21, sept. 1829. Article de M. E. Burnouf.)

L'ouvrage de M. Low est le premier qui présente des renseignemens complets sur la langue du pays appelé Siam par les Européens et Thai par les naturels. On n'en avait encore que quelques notions légères fournies par Laloubère et par Leyden. A la tête de son ouvrage, M. Low a placé une introduction fort curieuse, où se trouvent consignés des détails historiques sur des objets d'un grand intérêt, et entr'autres sur l'origine de la civilisation bouddhique à Siam. Au reste il paraît que la langue siamoise n'a pas proprement de grammaire, sans être privée cependant des moyens d'indiquer d'une manière plus ou moins précise les rapports des mots entr'eux. M. Low consacre son ouvrage à l'exposition des procédés qui remplacent les terminaisons. Le langage parlé compte 1861 monosyllabes, qui, affectés de tons divers, élèvent le nombre des mots fondamentaux à 2792. Il y a trois tons, dont la valeur et l'emploi sont expliqués avec soin. Le nombre *un* tient lieu d'article; les mots *mdle* et *semelle* distinguent le masculin et le féminin. Différentes particules, quand les cas ne sont pas désignés par la position relative des mots, se placent devant les noms pour remplacer les cas. D'autres particules accompagnent des noms d'action ou d'état pour leur donner une signification verbale, ou expriment la différence des temps, marqués encore par des circonlocutions. L'ouvrage est terminé par trois vocabulaires assez courts.

L—s.

8. TRADUCTION EN BENGALI ET HINDOSTINI des Mémoires de la Société d'agriculture et d'horticulture de Calcutta.

Il a été résolu dans la séance de la Société d'agriculture de Calcutta, tenue le 11 février 1829, qu'il serait fait le plutôt possible des traductions en bengali et en hindoustani des mémoires de la Société. (*Asiat. Journal*; nov. 1829.)

## 9. BIBLIOTHÈQUE DE LA MOSQUÉE DU CHEÏKH-SÉFY A ARDÉBIL.

La dernière campagne des Russes en Perse fera époque dans les annales de la littérature orientale; ils n'ont pas seulement conquis des étendards et des drapeaux, des villes et des provinces; une conquête scientifique immortalise encore le souvenir de cette guerre si glorieusement terminée: c'est la bibliothèque de manuscrits orientaux de la mosquée du Scheïkh-Séfy à Ardébil.

Nos journaux ont déjà donné des notices topographiques et statistiques sur les provinces cédées par la Perse à la Russie; voici un aperçu de la collection importante de manuscrits, qui se trouvent actuellement placés en ordre systématique dans la bibliothèque publique impériale à St.-Petersbourg.

Oléarius et Morier ont déjà fait mention de la célèbre bibliothèque du mausolée du Scheïkh-Séfy (1), sans avoir cependant nommé un seul livre, à l'exception du Koran, quoiqu'ils eussent eu la permission de les examiner. Ce Koran, ainsi que presque tous les livres de théologie, ont été laissés à la mosquée, et nous pouvons bien nous en passer. Mais tous les autres ouvrages, écrits en langue persane, sauf un petit nombre de manuscrits arabes et en turc oriental, ont été pris par l'aide-de-camp général comte P. de Suchtelen. Cette collection se compose de 96 ouvrages, formant 166 volumes, à cause des doubles exemplaires. Nous allons indiquer tous les ouvrages historiques, la plus grande partie des poètes, et les ouvrages les plus intéressants parmi les autres.

*Historiens.*

1°. La célèbre chronique de *Tabary* mérite d'être nommée la première. On n'a pas encore trouvé l'original arabe complet de cette chronique, et il se trouve dans cette collection deux exemplaires de la traduction persane d'Abou Aly Mohammed bèn Mohammed el Bel'-amy, visir de Manssour 1<sup>er</sup>, émîr samanide (2° moitié du X<sup>e</sup> siècle de notre ère), ainsi que la première partie d'une autre traduction dans la même langue, et en outre

(1) Le surnom de cheïkh que porte Séfy, indique l'autorité religieuse dont il était revêtu... C'est de lui que descendaient les princes qui occupaient le trône de Perse dans les 16<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> et commencement du 18<sup>e</sup> siècle. Voilà pourquoi on les surnomma *Sefevis*, mot dont le vulgaire a fait par corruption *Sofis*. Voyez l'ouvrage de M. Reinaud sur les monumens arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas, Tom. I, p. 386.

2° Une traduction faite en 1522 sur la première de ces traductions persanes dans le dialecte Djagataï, ou des Ouzbeks, par Wahidy de Balkh, sous le règne de Kutschkoundji, second-khan scheïbanide de la Grande-Boukharie.

3° Le *Firdaous-et-tévdrikkh*, par Khosraou bèn'Abid Abèrkouhy, nommé communément Ibn Mouïne. Ce sont des tableaux chronologiques, historiques et littéraires très-détaillés, ouvrage d'un haut intérêt, que nous n'avons jamais vu, et qui fait foi d'une grande application et d'une rare érudition. Il a été écrit en 1405.

4° Le *Raouzét-es-ssafa*, histoire universelle de Mirkhond, tous les 6 volumes, mais appartenant à différens exemplaires; le 5<sup>e</sup> volume est double, les 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> triples.

5° Le *Khouldsset-el-akhbâr*, par Khondémir. C'est un extrait fort connu et très-utile de l'ouvrage précédent.

6° Le *Djévdhir-el-akhbâr*, par le Mounschî Boudak de Kazvin, histoire universelle qui va jusqu'à l'an 1576; c'est un autographe de l'auteur.

7° Le *Raouzét-el-ahbâb*, histoire du prophète et de sa famille, par le seïd Ata-allah bèn fazl-allah, connu ordinairement sous le nom de Djémal-el-Houceïny el-Mou'haddis; écrit en 1494.

8° Le *Medjmâ-el-anssab*, par Nour-ed-dîn Mohammed (au commencement du 17<sup>e</sup> siècle), généalogie extrêmement détaillée du prophète et de sa postérité.

9° L'*A'hqane-el-Kibâr*, par Mohammed bèn Abi-Seïd el-Houceïny el-Varaminy, histoire également fort détaillée des 12 Imams, avec beaucoup de peintures. Double.

10° La 1<sup>re</sup> partie du célèbre *Djâmi'-et-tevdrikkh*, par Raschid-ed-dîn, avec des peintures qui relèvent le prix de cet ouvrage, très-important pour l'histoire des Mongols.

11° La 1<sup>re</sup> partie de la continuation de cet ouvrage, de l'année 705 à 821 de l'hégire, par un anonyme.

12° Le *Zéfer-nâmé*, ou l'histoire de Tamerlan, par Schéref-ed-dîn Jezdy, 3 exemplaires, dont l'un contient aussi l'importante introduction que Petis de la Croix n'a pas traduite.

13° La 3<sup>e</sup> partie de l'ouvrage de Khondémir, intitulé : *Habib-es-Siyer*, contenant l'histoire de Tamerlan et de ses successeurs jusqu'à l'an 929 de l'hégire.

14° Le *Matla-es-saadeîn*, par Abd-our-rezzâk Samerkandy. L'auteur commence par la naissance du Houlagouide Abou-

Said, passe à l'histoire de Tamerlan, et finit à l'an 875 de l'hégire.

15° Le *Schéref-nâmé*, ouvrage important sur l'histoire des Courdes, par Schéref-ed-dîn Bedlicy, que le professeur Charmoy a l'intention de publier avec une traduction. Le manuscrit a été revu par l'auteur même.

16° Le *Sefvét-es-sséfy*, vie du célèbre Scheïkh Sséfy, par Tévekkouly bèn Ismaïl Bezzáz.

17° Le *Tâdj-el-médcir*, par Haçane Nizámy, histoire des deux sultans aïghans de l'Indostan, Kotb-ed-dîn Ibek et Schéms-ed-dîn Iletmisch, jusqu'à l'an 614 de l'hégire.

18° Conférence du Schah Tahmasp I<sup>er</sup> avec les ambassadeurs envoyés en 969 de l'hégire par le sultan Suléïman I<sup>er</sup>, pour réclamer son fils Baïézid (Bajazet), qui s'était réfugié chez le schah de Perse.

*Poètes, etc.*

19° Le *Teskirét-esch-schou'éra*, ouvrage connu de Daoulét-schah, ou histoire de la poésie persane avec un choix de morceaux tirés des œuvres des poètes nommés dans l'ouvrage.

20° Le *Khoulâssét-el-aschaar*, ouvrage semblable au précédent d'un auteur inconnu; 3<sup>e</sup> volume, dans lequel il est question de 41 poètes du 9<sup>e</sup> siècle de l'hégire.

21° Le *Schdh-námé* de Firdaoucy (1), manuscrit en caractères neskhy, de l'an 733 de l'hégire, avec beaucoup de peintures, mais qui sont mal exécutées.

Il y a en outre 3 exemplaires du même ouvrage, mais très-défectueux.

22° Le *Divân* d'Envery.

23° La *Pentás* de Nizamy avec peintures. Il y a encore 6 autres exemplaires, ainsi que quelques parties détachées du même ouvrage.

24° Le *Tohfet-el-Irdkeïn* de Khakany. 25° Le *Divân* de Seïfy. 26° Le livre des mystères d'Attar. 27° Le recueil des poésies de Kémál-ed-dîn Ismaïl-Isfahány, 2 exemplaires. 28° Les œuvres de Saady. Quelques-unes d'entr'elles se trouvent en plusieurs exemplaires. 29° Les œuvres de l'émir Khosraou Dehlévy (mort en 725), 2 exemplaires, et quelques-uns de ses ouvrages sépa-

(1) C'est ainsi que les Persans prononcent ce nom. De même, ils disent *Khosraou*, *Daoulet*, *Leïly*, etc.

rément en plusieurs exemplaires. 30° Le *Divân* d'Emir Hassan Dehlévy. 31° Le *Divân* de Khâdjou Kermány. 32° Le *Divân* d'Ibn Yémin. 33° Le roman *Mîhr* et *Mouschtéry* de Mohammed bèn A'hmed Tébrizy, 2 exemplaires. 34° Le *Divân* de Hâfiz. 35° Les œuvres de Imâd-ed-dîn Kermány, deux exemplaires. 36° Celles de Hakîm-Nézâry. 37° Celles de Kâtiby. 38° Les *Ghazels* de Schâhy, avec peinture, 3 exemplaires. 39° Le *Divân* du Derviche Dihéky. 40° La *Heptas* de Djâmy, avec peintures; et plusieurs exemplaires des différentes parties de ce recueil. 41° Le *Timour-nâmé*, ou la *Timouride* d'Abdoulâh Hâtify, 4 exemplaires. 42° Le *Schâh-nâmé* du même, poème célébrant les exploits du Schâh de Perse Ismaïl I<sup>er</sup>. 43° Les *Sept vues* du même auteur. 44° Œuvres complètes de Névaï, dans le dialecte Djagataï ou des Ouzbeks. Dans cette précieuse collection du célèbre visir Mir Aly-Schir, qui cependant ne comprend pas encore toutes ses œuvres, se trouve aussi le *Târikh*, duquel Fénâï a traduit en *dialecte turc oriental* (Roumy) l'ancienne histoire de Perse, imprimée à Vienne en 1785. 45° La *Pentas* du même poète, également dans le dialecte Djagataï. 46° Élégie sur la mort de cet émir, décédé en 1501. 47-49° Les *Divans* de Baba Figâny, Soheily et Assify. 50° Une pièce de vers intéressante sur l'art d'écrire, et particulièrement sur la calligraphie, par Meschêdy, autographe de l'auteur. 51° Le *Gouï-Vé tchaougân* ou *la balle et le mail*, par Kâeïmy 'Housseïny Djounabâdy; 4 exemplaires, dont un de la main du Schah Tahmasp I<sup>er</sup>. 52° Le *Schah-nâmé* du même auteur, ou les exploits de Tahmasp I<sup>er</sup>. 53° Le *Schah-nâmé* du même, ou les exploits d'Ismaïl I<sup>er</sup>. 54° Le *Divân* du même. 55° Le *Schah* et le *Derviche* par Hilâly. 56° Œuvres complètes d'Ehly Schirâzy, parmi lesquelles se trouvent aussi le poème romantique : *le flambeau et le papillon*, et des chronogrammes fort singuliers. 57° L'*Iskender-nâmé*, poème épique sur les exploits d'Alexandre-le-Grand, dans le dialecte turc d'Aderbeïdjân, avec peintures.

Les plus intéressans d'entre les autres ouvrages :

58° Le *Hosn* ou *dîl*, roman allégorique de Ya'hya setta'hy Nischaboury.

59° Le *Merzêban-nâmé*, ouvrage moral dans le genre du *Kalîl* et *Dimné*.

60° *La joie après la souffrance*, ouvrage d'Abou 'haçan aly bèn Mo'hammed el-Medâiny, traduit ou plutôt refait en langue persane par Houcein bèn Assaad bèn el Houcein ed-Déhestany el-Mouèyédy.

61° *Le Kéendsch de Râzy* (en arabe).

62° Un fort volume in-fol. de l'ouvrage intitulé *Elhdvy* par le même célèbre médecin Râzy (en arabe.)

63°-66° 4 collections fort intéressantes de modèles d'écriture (mourakka'ât) de presque tous les genres d'écriture arabe et persane, par les plus célèbres calligraphes des 9° et 10° siècles de l'hégire. L'une de ces collections est ornée de peintures, exécutées avec un art que nous n'avons pas encore vu aux Orientaux.

Il suffira de cet aperçu rapide du butin littéraire fait à Ardébil. Un catalogue raisonné de toute la collection a été fait conjointement par M. le professeur Charmoy, Mirza Dja'fer et M. Fraehn, et sera incessamment publié. On y verra plus clairement l'importance de cette collection, et l'on remarquera que même dans les nombreux livres de poésie, il s'en trouve encore beaucoup qui profiteront à l'histoire politique et littéraire, comme, outre Firdaoucy, ceux d'Envery Seïfy, Kemal *Isfa hdny*, Ibn Yémîn, Kacimy, Hâtify, etc. Il faut encore observer que la plus grande partie de ces manuscrits se distinguent autant par la beauté de l'écriture, que par le luxe extérieur du papier, des bordures, des vignettes, des peintures et de la reliure, et qu'ils sont presque tous des legs pieux de Chah Abbas-le-Grand vers l'an 1608. (*Journ. de St.-Petersbourg*;  $\frac{2}{14}$  mai 1829, p. 209.)

10. RAPPORT SUR UNE ÉDITION AUTOGRAPHIÉE DE LA GÉOGRAPHIE D'ABOULFÉDA, lu à la Société asiatique, dans sa séance du 6 juillet 1829, par M. AGOUB (1).

MM., vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, une famille illustre, fuyant devant l'approche des Tartares qui envahissaient la Syrie, avait quitté le domaine de ses pères pour chercher un asyle à Damas. C'est là qu'au milieu des troubles de la guerre et du tumulte des armes, naquit un enfant dont le nom devait passer avec honneur

(1) Postérieurement à ce rapport, la 1<sup>re</sup> livraison formant le quart de l'ouvrage, a été mis en vente, chez l'éditeur, rue des Mauvaises-Paroles, n° 21; prix, 4 fr.

à la postérité, et retentir un jour jusque dans les sociétés savantes de l'Europe: cette famille qui fuyait ainsi devant un vainqueur barbare, était celle des infortunés Aÿoubites, et cet enfant fut depuis le célèbre Aboulféda.

Si Aboulféda eût été, comme d'autres fils d'Ayoub, placé sur le trône d'Égypte (1), tout porte à croire qu'il y eût déployé les qualités qui font les grands monarques et les grands capitaines; il lui était peut-être donné de continuer la gloire de Saladin.

Déshérité de ce rôle brillant, même avant sa naissance, Aboulféda n'en fut pas moins un prince valeureux, et quelques faits d'armes dont l'histoire nous a conservé le souvenir, ont honoré les premières époques de sa vie. Mais, chef d'une petite principauté de Syrie, dont la possession lui fut longtemps disputée par le sort, il ne se sentit pas sur un théâtre assez élevé pour ajouter beaucoup à l'illustration militaire de sa maison, et il résolut d'y associer une gloire non moins éclatante et plus louable, celle des lettres.

Livré avec ardeur à l'étude diverse de plusieurs sciences de faits et de calcul, il ne tarda pas à être regardé comme un des hommes les plus éclairés de son siècle; et parmi les ouvrages qui fondèrent sa célébrité, il en est deux surtout qui, par l'étendue et l'importance des matières qu'ils embrassent, méritent d'être placés au rang des plus utiles monumens de la littérature orientale; ces deux livres qui, dans nos temps d'investigations historiques, ont été si souvent consultés par l'Europe savante, sont intitulés, l'un *Abrégé de l'histoire du genre humain*, et l'autre *Relevé de la position exacte des pays*.

C'est la publication du texte arabe de ce dernier ouvrage qui fait l'objet de ce rapport: le *Prospectus* et les premières pages d'une édition autographiée par M. Jouy, d'après le manuscrit de la bibliothèque du roi, ayant été présentés au conseil, dans l'une de nos dernières séances, vous avez chargé une commission, composée de MM. Kieffer, Saint-Martin et moi, d'examiner si le mérite de l'exécution garantissait l'utilité de l'entreprise, et si, à ce titre, elle était digne des encouragemens de la Société asiatique.

Votre commission, Messieurs, s'est acquittée de ce devoir

(1) Aboulféda descendait de Schahin-schah, fils d'Ayoub et frère de Saladin.



avec conscience; car si elle est convaincue que la publication d'un texte correct est un des secours les plus efficaces que l'on puisse offrir à l'étude des langues de l'Asie, elle est surtout pénétrée du danger des éditions incorrectes. Un texte fautif, quand les erreurs en ont été sanctionnées par la publication, peut produire un mal irréparable; consulté avec une crédule sécurité par de jeunes orientalistes, il les égare au lieu de les diriger; ils y cherchent une instruction, et ils y trouvent un piège.

Chargé par la confiance de mes honorables collègues d'être leur organe auprès du conseil, je ne dois point vous cacher, Messieurs, que, si, sous le rapport calligraphique, le travail de M. Jouy nous a paru d'une exécution satisfaisante, il laissait beaucoup à désirer sous le rapport de la correction grammaticale. M. Jouy s'est exercé avec succès à l'imitation de diverses écritures de l'Asie, et son écriture arabe, quoique loin d'être parvenue à cette élégance de formes dont Ellious Boethor nous a laissé des modèles, ne manque cependant pas d'une certaine régularité et même d'un certain éclat; elle offre surtout un avantage inappréciable dans ces sortes d'applications, celui d'être facilement lisible et de ne fatiguer ni l'attention ni les yeux du lecteur inhabile. Quant aux imperfections grammaticales qui déparaient les premières pages du *Takouïm el-Boldan*, telles qu'elles furent d'abord soumises à votre commission, elles consistaient surtout dans le déplacement fréquent des *motions* et dans la confusion des autres signes orthographiques de la langue arabe. Mais ces inexactitudes n'étaient pas toutes du fait de M. Jouy, et l'examen rapide que j'ai fait moi-même du manuscrit de la bibliothèque du roi m'en a bientôt convaincu; le copiste arabe, laissant à son *calam* une sorte d'indépendance, semble en effet avoir dédaigné de placer précisément chaque *motion* sur la lettre à laquelle elle appartient; aussi, est-ce presque toujours sur la lettre voisine qu'est tombé le signe orthographique, et l'on dirait qu'il s'est fait une maligne étude de dérouter à chaque pas la sagacité de notre jeune calligraphe.

Dans un manuscrit arabe, ce ne sont là, Messieurs, que de simples négligences, que l'on sait d'ailleurs volontaires, et que l'œil exercé de l'orientaliste peut rectifier avec la rapidité de la pensée. Mais ces négligences deviennent de véritables incorrections, quand elles ont subi l'épreuve d'une publication prémé-

ditée ; et comme c'est sur l'emploi raisonné des *moëns* que repose, en grande partie, le système grammatical des Arabes, votre commission fut unanime dans le conseil qu'elle donna à M. Jouy de supprimer sans distinction tous les signes orthographiques ; car elle pensait que publier une copie ainsi altérée de la géographie d'Aboulféda, c'était ne rendre service à personne ; c'était faire au savoir un présent inutile, et à l'inexpérience un présent trompeur.

Depuis ce premier examen, des modifications importantes se sont tour à tour succédées dans l'exécution de l'entreprise, et votre commission se félicite d'autant plus des circonstances qui ont retardé son rapport, que cette lenteur salutaire a laissé aux améliorations le temps qu'elles réclamaient. M. Reinaud, s'associant par une coopération plus immédiate au succès de la publication (1), a entrepris de rectifier lui-même sur le travail de M. Jouy, et avant que ce travail ne soit transposé sur la pierre lithographique, les négligences du manuscrit arabe. Il se propose en outre, à l'aide d'un autre manuscrit de la bibliothèque du roi, d'y réparer les omissions qui pourraient par fois s'y rencontrer. Le nom de M. Reinaud, placé maintenant sur le frontispice de l'ouvrage, offrira une garantie suffisante du zèle éclairé qui doit veiller à ces heureuses modifications. [L'édition, ainsi publiée, du livre d'Aboulféda, se place presque au rang des éditions critiques, et acquiert des titres réels à l'intérêt de la Société.

M. Jouy, convaincu lui-même des imperfections de son premier travail, et quoique les deux premières feuilles de l'ouvrage fussent déjà tirées, en a généreusement résolu le sacrifice. C'est à vous, Messieurs, qu'il appartient d'encourager un pareil dévouement. Dans la carrière utile qu'il s'est choisie, M. Jouy est appelé à rendre de nombreux services à la calligraphie orientale, et ce qui n'est aujourd'hui qu'une heureuse aptitude, peut devenir plus tard de l'habileté. Ceux mêmes d'entre nos savans qui voudront s'affranchir des lenteurs et des excessives dépenses qu'entraîne toute publication de texte par les voies ordinaires

(1) Il paraît, d'après les renseignemens qui nous ont été donnés par M. Reinaud, que le *prospectus* ne lui avait pas été communiqué avant le tirage, et que les corrections qu'il avait faites sur les *épreuves* des deux premières feuilles, n'avaient pas réussi sur la pierre.

de l'impression, pourront recourir au mode plus prompt et moins onéreux des éditions autographiques; et alors ils trouveront dans le talent de M. Jouy un précieux et indispensable auxiliaire.

Cette considération suffirait seule peut-être, pour concilier à ce jeune calligraphe la protection de la Société asiatique, si son entreprise commencée ne réclamait, par sa propre importance, de légitimes encouragemens. C'est donc à la fois sous ces deux points de vue, que votre commission, certaine maintenant de l'utilité du travail, ainsi exécuté par M. Jouy et dirigé par M. Reinaud, vous propose d'y concourir d'une manière efficace par une souscription de quarante exemplaires.

Les ouvrages du prince de Hamah sont depuis deux siècles en possession de l'estime de l'Europe, et ce n'est point à vous, Messieurs, que je rappellerai les nombreux travaux dont ils ont été tour à tour l'objet; mais jusqu'ici, le texte complet du *Takoulm el-Boldan* n'avait été publié nulle part; et votre décision sera considérée, non-seulement comme un service rendu aux lettres orientales, mais aussi comme un hommage, adressé après mille autres hommages, à la mémoire de cet homme éminent, que la fortune sembla investir de toutes les supériorités, et qui brilla à la fois parmi ses contemporains par l'éclat d'une origine royale, par la gloire personnelle des armes et par l'illustration du savoir.

**XI. ZOHAI RI CARMEN AL-MOALLAKAH APPELLATUM; par E. F. C. ROSENMULLER.** In gr. 4° de 39 pp., texte arabe, et 55 pp. latin; pr., 1 rthr. 12 gr. Leipzig, 1826; Barth. (*Allgem. Literat. Zeitung*; avril 1827, n° 94, p. 753.)

Dans l'introduction de cet opuscule, qui se distingue autant par l'érudition qui y est développée que par la bonne exécution typographique, l'éditeur observe que ce travail est le même que celui qu'il publia en 1792. Cette nouvelle édition a toutefois éprouvé de grands changemens, tant sous le rapport de la correction que sous celui de l'augmentation des scholies. L'éditeur a entièrement refondu la traduction latine, et enrichi l'édition d'un glossaire, et des observations de *Reiske* sur Zuheir.

L. D. L.

**12. HANDWOERTERBUCH DER GRIECHISCHEN SPRACHE.** — Vocabulaire de la langue grecque de G. SCHNEIDER d'après la 3<sup>e</sup> édit. de son grand dictionnaire grec-allemand, accompagné d'un examen particulier de la langue d'Homère et d'Hésiode, ainsi que d'une indication exacte de la quantité, par M. Passow. 3<sup>e</sup> édition, corrigée, augmentée et enrichie de tables prosodiques, d'un exposé du calendrier des Grecs, et d'un coup-d'œil sur les accumulations de consonnes. Tome I<sup>er</sup>, A-K. xviii et 387 p. in-4°. Tom. II, A-Ω, 1134 p. Leipzig, 1828; Vogel. (*Jena. Allg. Liter. Zeitung*; juin 1828, p. 410, 417, 425.)

Lorsque parut la seconde édition de ce Vocabulaire, plusieurs observations critiques furent présentées à l'auteur, qui promit d'en faire son profit pour une nouvelle édition. Cette édition a paru, et cependant l'ouvrage n'a reçu aucune amélioration notable. On y remarque toujours un grand défaut d'unité dans le travail et le manque de connaissances philologiques approfondies.

Il est généralement reconnu qu'un vocabulaire doit exposer sommairement les richesses d'une langue, par l'énumération de tous les mots usités, accompagnée de leur étymologie,

Tracer un type fondamental certain pour la formation des mots susceptibles de varier dans leur terminaison;

Indiquer la signification précise des mots, et désigner ceux qui sont plus ou moins usités, en citant à l'appui des autorités dignes de confiance.

C'est d'après ces principes que nous jugerons du mérite de l'édition nouvelle du vocabulaire de M. Passow.

Et d'abord l'auteur ne remplit pas la première condition, car il a omis une foule de mots que les meilleurs auteurs emploient très-souvent: de ce nombre sont les adjectifs verbaux terminés en *τέος*; en effet, ce n'est qu'à la moitié de la lettre *π* qu'ils deviennent l'objet de quelque attention. La présence de ces adjectifs est cependant nécessaire dans un vocabulaire grec, et par plusieurs raisons: d'abord il faut une connaissance étendue de la langue pour découvrir au premier coup-d'œil leur véritable caractère, et plusieurs sont uniquement employés comme gérondis sous la forme neutre, tandis que d'autres ont la vraie

forme d'adjectifs. De plus, ces adjectifs présentent souvent un sens spécial qui dévie de la signification des verbes, et enfin on ne conçoit pas comment M. Passow, qui a indiqué les adjectifs verbaux en *τιος*, a oublié ceux en *τας*. On verra assurément avec peine que les adjectifs *κατιον*, *ματαλαμη τας καουσιον*, *αλητιος* manquent dans le vocabulaire.

Nous reprocherons aussi à M. Passow de n'avoir pas fait mention des adverbes, parce que l'utilité de ces mots est très-grande; il n'a pas non plus énuméré complètement les diverses formes du dialecte ionien, ni inséré les mots que Schneider avait réunis dans un appendice à son dictionnaire.

Toutefois il mérite des éloges pour avoir indiqué les racines de tous les mots dérivés. Quelquefois cependant il a manqué d'exactitude. C'est ainsi qu'il présente les substantifs *ερον*, *βορ* *πόρος* et *δρομος* comme racines des adjectifs composés *ευρνος*, *βέρος*, *πόρος* et *δρομος*, quoique l'accent seul dénote suffisamment qu'il faut remonter aux verbes.

Nous avons dit qu'un vocabulaire devait désigner à côté de chaque mot susceptible de varier dans sa forme, un type fondamental certain pour faciliter les changemens que ce mot peut subir. C'est ainsi qu'on ajoute à la forme fondamentale du substantif la terminaison du génitif et l'article, pour l'adjectif on indique le nombre des terminaisons, et pour les verbes réguliers, outre le présent, le futur. M. Passow s'est bien acquitté de cette partie de sa tâche, pour les substantifs et les adjectifs, à quelques irrégularités près: par exemple, il a indiqué *Καπνιος* et *Κνήκος* comme étant du masculin, quoiqu'ils soient du féminin; au mot *δερρις*, il ne donne pas la terminaison du génitif *ιος*. Enfin, l'adjectif *Καταγυνης* est cité comme ayant deux terminaisons, et suivant les formes de la 3<sup>e</sup> déclinaison, quoiqu'il n'en ait qu'une, et suive la première déclinaison.

A l'égard des verbes, il y avait plus de difficulté, aussi les erreurs ont-elles été plus nombreuses. Souvent le moyen est cité au lieu du passif, ce qui ne laisse pas de produire des résultats bizarres; aussi *παροργιζομαι* a un futur *παροργισομαι*, qu'il serait difficile de trouver ailleurs, et les verbes déponens ne sont pas indiqués.

Par contre, M. Passow a fait preuve d'un zèle louable dans l'énumération et la disposition logique des diverses signifi-

tions de chaque mot. Il a rectifié des erreurs, rendu plus précises des notions vagues, rempli des lacunes, complété certains points défectueux. Sans prétendre cependant critiquer l'économie de son travail, nous lui demanderons dans quel but il a cité toutes les significations d'un mot dans Homère, et pourquoi tant de mots présentent une étendue démesurée, surtout les particules, et notamment la particule *av*. Encore si l'on y trouvait toujours les éclaircissemens nécessaires ! Mais ils s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi. Quelques citations prouveront la vérité de notre assertion. Dans les verbes déponens ; la signification passive, qui est quelquefois employée, n'est pas indiquée. Sous *θεαομαι*, il aurait fallu citer *θεαθεν* avec la signification passive d'après Thucydide, 3. 38. Il n'est pas dit qu'Hérodote emploie dans un sens passif *λεωθεμένος*, part. parf. de *λεωθαι*, etc.

Nous ne saurions approuver la marche que M. Passow a adoptée relativement aux autorités qu'il a citées à l'appui de son vocabulaire : pourquoi les mots *ἐκτος*, *ἐμὶ Θηβαις κακίον, κακίστος ἐκτώ*, *μεγιστος*, sont-ils suivis de l'indication qu'Homère les emploie ? D'autres auteurs n'en ont-ils pas fait usage ? Pour que de pareilles citations fussent utiles, il faudrait qu'elles pussent servir de base à l'histoire de l'usage des mots ; mais alors un travail plus approfondi serait nécessaire, car le mode de procéder de M. Passow est trop superficiel pour ne pas exposer à des erreurs. Ainsi, par exemple, l'élève qui trouvera à côté de *ομαίται*, Il. 9, 274 Hes. op. 196, croira que ce mot n'est qu'une vieille forme épique, tandis que c'est la seule usitée dans tous les bons auteurs ; car, ainsi que l'enseigne Phrynicius *ομοσω* n'a été employé que plus tard.

Le vocabulaire ne donne pas toujours exactement la quantité des syllabes douteuses, quoique l'auteur ait d'ailleurs beaucoup amélioré son travail sur ce point. La quantité des mots en *ιτης* n'est pas indiquée. Souvent il n'est pas dit un mot de la quantité des verbes en *αω* qui conservent l'*α* bref dans la pénultième syllabe des temps dérivés ; quelquefois la quantité est inexacte ; l'accentuation des mots présente souvent de graves méprises : ainsi, *ἀρπᾶις* est écrit *ἀρπαυος* ; *μυλοβδέος*, par contre, *μολύβδεος*. Mais c'est dans l'explication des mots, dont la forme présente des difficultés, que l'auteur du vocabulaire a surtout

commis de nombreuses erreurs, qu'il est de notre devoir de relever, d'autant plus que cette partie de son travail porte l'empreinte d'une extrême négligence. Souvent il a confondu les termes *Hétéroclisie* et métaplasme, en cherchant à rendre compte des formes nominales irrégulières. C'est ainsi qu'il prétend que *ναρκα* et *ορρέας* sont des formes hétéroclitiques de *νάρκη* et d'*ὄρρος*, *κρόκα* et *κρόκας* de *κροκη*. M. Passow n'a pas été plus heureux dans les verbes. Il indique *δαρησομαι* comme futur moyen de *δέρω*, et cependant c'est le futur 2<sup>e</sup> passif. *δυσκα* et *ολεισκα* sont présentés comme des imparfaits, quoique ce soient des aoristes. Qui aurait pu penser que M. Passow verrait dans *ἴσθην*, qu'Homère emploie dans l'Iliade, liv. 18, v. 517, l'aoriste passif d'*ἐννυμι*. L'assertion nous a paru si étrange, que nous avons eu recours au passage d'Homère indiqué, et sur-le-champ nous avons reconnu que *ἴσθην* était la 3<sup>e</sup> personne du duel du plus-que parfait moyen d'*ἐννυμι*. Enfin, *μαρναμαι* aurait, d'après l'Iliade, liv. 7 p. 301, un aor. *εμαρνασθην*, quoique tous les grammairiens s'accordent à dire que ce verbe n'est usité qu'au présent et à l'imparfait. Il suffit de lire attentivement le passage d'Homère qui est cité, pour s'apercevoir que *εμαρνασθην* est une forme de duel et non d'aoriste.

Nous ne prétendons pas exprimer notre opinion sur le mérite du vocabulaire pris dans son ensemble, tel que nous le possédons actuellement; les observations de détail que nous avons présentées suffisent à nos lecteurs pour en juger. Nous nous bornerons en conséquence à dire que la base grammaticale sur laquelle repose cet édifice n'est pas solidement assise, qu'elle est au contraire si vacillante, qu'il est indispensable que M. Passow l'affermisse par un travail consciencieux, s'il désire que l'on puisse recommander sans crainte son vocabulaire à la jeunesse studieuse des universités.

C. R.

13. TRÉSOR DE LA LANGUE GRECQUE, DE HENRI ESTIENNE, dans lequel le texte de l'auteur est conservé intégralement, rangé par ordre alphabétique et augmenté des travaux de l'édition anglaise et des nouveaux éditeurs; publié par MM. HASE, DE SINNER et FIX, d'après le plan soumis à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. In-fol. Paris, Firmin Didot. (*Analyse du Prospectus*.)

Trois raisons principales ont porté les nouveaux éditeurs du

Trésor de la langue grecque à entreprendre cette importante et immense publication : 1<sup>o</sup> la rareté et la cherté de l'édition originale et de celle de Londres : la première est fort difficile à trouver, et la seconde est maintenant épuisée; 2<sup>o</sup> la supériorité du Trésor sur tous les autres dictionnaires grecs; 3<sup>o</sup> l'avantage de l'ordre alphabétique sur l'ordre étymologique. Ce dernier motif, qui n'est pas le moins puissant, sera sans doute apprécié par quiconque s'occupe de philologie. « Nous ferons observer, disent les éditeurs, qu'il est totalement impossible de suivre rigoureusement l'ordre étymologique, attendu le grand nombre de mots dont l'origine est douteuse. » . . . « De l'ordre alphabétique résultera l'immense avantage de ne pas perdre de temps par la double peine de chercher deux fois le même mot, d'abord dans le volume des tables, et ensuite dans le corps de l'ouvrage où ce mot est souvent rapporté à plusieurs places, et quelquefois d'une manière inexacte. »

Parmi les pièces préliminaires ajoutées au Trésor, soit par l'auteur, soit par les Anglais, les nouveaux éditeurs ne conserveront que les suivantes : 1<sup>o</sup> les deux titres en *fac simile*; 2<sup>o</sup> *H. Stephani de Thesauri sui epitome, quæ titulum Lexici græci novi præfert*; 3<sup>o</sup> *Epistolæ dedicatoriæ et epigrammata duo de Thesaurio*; 4<sup>o</sup> *Catalogus auctorum græcorum et quorum scriptis vocabula et loquendi genera, eorum item unde expositiones vocabulorum aut loquendi generum petitiæ sunt in hoc Thesaurio*; 5<sup>o</sup> *H. Stephani ad lectorem epistola, seu præfatio in suum Thesaurum*; 6<sup>o</sup> *H. Stephani epistola anno 1569 edita, qua ad multas multorum amicorum respondet, de suæ typographiæ statu, nominatimque de suo Thesaurio*. Cette pièce, extraite de l'ouvrage de Maittaire, intitulé *Stephanorum Historia*, sera probablement insérée dans la Vie de H. Estienne, publiée par le même à Londres en 1709, morceau que les éditeurs croient utile, mais qu'ils ne promettent pas formellement de reproduire en entier. Cette vie sera augmentée des Observations de M. Firmin Didot père, sur Robert et Henri Estienne. 7<sup>o</sup> *Excerpta ex J. A. Fabricii Bibliotheca græca vol. VI, p. 651-668, ed. Harles, p. XXXVI*, auxquels sera ajouté un article relatif aux prétendues deux impressions du Trésor grec, et tiré des Observations citées de M. Firmin Didot.

Les nouveaux éditeurs ne feront point, comme ceux de Lon-



dres, un lexique séparé des mots étrangers qui se trouvent dans les écrivains grecs; ces mots seront placés à leur rang alphabétique dans le corps du Trésor: et l'on y annexera, soit *in extenso*, soit en citations, les explications données par les savans; et les *Tabulæ speciales* de Dahler seront reproduites à la fin de l'ouvrage pour faire voir d'un seul coup-d'œil les mots que telle partie de la Grèce ou tel pays étranger a fournis à la langue grecque. Cette partie du travail est confiée aux soins et à l'érudition de savans orientalistes, notamment MM. Et. Quatremère et Eug. Burnouf.

Quant aux vingt-neuf pièces que les éditeurs anglais ont ajoutées à la suite du Trésor, et qui forment le neuvième volume sous le titre collectif de: *C. Labbæi Glossaria græco-latina et latino-græca*, la seule que les éditeurs français croient utile de conserver est le morceau intitulé: *è Plutarcho excerpta de dialectis*.

La publication commencera directement avec l'A de H. Estienne; les pièces préliminaires paraîtront plus tard. Les éditeurs se réserveront le temps nécessaire pour rédiger leur préface.

H. Estienne avait donné deux espèces de supplémens: d'abord, des *Addendu* pour le tom. I<sup>er</sup>, comprenant des mots et des articles entiers omis dans la suite des lettres F à I; puis, il ajouta une quantité de supplémens dans son Index alphabétique. Dans l'édition de Londres, ces additions sont disposées d'une manière très-confuse; et un respect superstitieux pour la mémoire d'Estienne a porté les savans anglais à reproduire le désordre qui se fait remarquer dans cette partie du Trésor. Les éditeurs français reporteront à leurs places alphabétiques ces articles additionnels.

Voici maintenant les additions proposées pour la nouvelle édition, lesquelles ne contribueront pas peu à lui assurer la prééminence sur celle de Londres: 1<sup>o</sup> Les signes prosodiques de quantité, d'après les dictionnaires de MM. Maltby, Spitzner et Passow, les ouvrages de métrique modernes et les nouvelles recensions métriques des poètes grecs: cette partie est spécialement réservée à M. Fix, élève de M. Hermann; 2<sup>o</sup> l'indication des lettres, syllabes ou mots confondus par les copistes: ce travail, que l'on peut presque regarder comme les élémens

d'une paléographie grecque, aura pour base les travaux de Bart, Porson, Elmsley, Boissonade et Schæfer; 3° les étymologies complètes de chaque mot, chose dont le plan suivi par les éditeurs anglais les dispensait presque partout; 4° l'observation de la rencontre fréquente des voyelles, ou des sons que les Grecs recherchaient surtout pour flatter l'oreille: les citations seront prises dans les Commentaires de P. L. Courier sur Longus, Lucius et Xénophon; 5° les mots omis par les Anglais: ils seront fournis par quelques ouvrages postérieurs à la publication du Trésor, les nouvelles inscriptions grecques expliquées par M. Letronne, le *Corpus inscriptionum græcarum* de M. Boeckh, les *papyrus* grecs publiés récemment, les scholiastes, etc.; 6° les formes altérées, qui, par de fausses leçons, se sont conservées dans les manuscrits, et de là ont passé dans les éditions ou dans les dictionnaires, telles que εὔηθος pour ἐνῆθος, etc.; 7° les formes grammaticales régulières qui, bien que déjà citées, ne sont pas appuyées sur un nombre de passages suffisant, telles que ἡγῶν: on expliquera pourquoi ces formes sont douteuses, et l'on énumérera le plus complètement possible la totalité des formes grammaticales de chaque mot; 8° les significations et constructions de mots, ou omises ou non assez clairement expliquées, tel que le sens de βαρχεῖος et βάρχιος, πέρα et πέραν, etc; 9° les observations relatives à la position grammaticale ou rhétorique de tel ou tel mot dans l'ordre de la phrase: comme, par exemple, la différence résultant des diverses places qu'occupe l'article ὁ, ἡ, τὸ; 10° les citations d'ouvrages importants dans leurs résultats lexicographiques, dont les Anglais ne paraissent pas avoir tiré tout le parti possible, ou qui n'ont paru que depuis leur publication, tels que les grammaires grecques-allemandes de Rost, Buttmann, Thiersch et Matthiæ; les Commentaires de Coray, Reisig, Hermann, Boeckh, Meineke, Elmsley, Baguet, Peerlkamp, etc.; les ouvrages de M. Letronne et les observations suggérées aux éditeurs par leurs propres études; 11° la traduction latine ajoutée aux mots que les Anglais se sont dispensés de traduire: addition que l'ordre étymologique adopté par eux leur a semblé rendre superflue; 12° le rétablissement à leur place, de toutes les observations concernant des mots en passant: ces observations seront reportées sous le mot qu'elles sont destinées à expliquer; 13° la vérifica-

tion et la rectification des citations, qui, dans l'édition originale et dans celle de Londres, contiennent bien des erreurs : sous ce rapport, tout reste encore à faire aux nouveaux éditeurs, qui nous donnent l'espoir d'une réussite complète dans ce long et fastidieux travail.

Réciproquement, l'édition anglaise renferme bien des superfluités et des redondances, ou même des erreurs, qui disparaîtront dans celle de Paris. Ainsi seront retranchés, 1° les interpolations par lesquelles les Anglais ont quelquefois voulu prouver leur exactitude littéraire; 2° les règles reconnues pour fausses par les grammairiens modernes, celles qui se trouvent déjà exposées dans des articles postérieurs; 3° les notes inutiles, c'est-à-dire celles qui sont inutiles pour la question à traiter ou qui se trouvent dans des ouvrages généralement répandus; 4° les mots insérés sans pouvoir les appuyer d'une citation quelconque, dans le seul but de compléter la filiation étymologique; 5° les conjectures inutiles, relatives à des mots expliqués seulement en passant; 6° les accumulations d'exemples, quand elles n'ajoutent rien à l'intelligence d'un mot ou d'une locution; 7° la citation textuelle de passages rapportés pour prouver quelque chose *obiter*.

Seront conservées les citations tirées d'ouvrages rares et importants, qui sont prises textuellement des anciens grammairiens et lexicographes grecs, qui expliquent quelque difficulté ou certifient quelque locution ou construction douteuse, qui contiennent une opinion spécialement émise par un grand philologue et exprimée avec concision.

A la fin de l'ouvrage seront données plusieurs tables : 1° suivant l'ordre étymologique, celle des mots tels qu'ils ont été rangés par H. Estienne dans le corps du Dictionnaire; 2° celle des *Themata verborum* ou racines; 3° celles de M. Passow, exposant la prosodie des désinences et des syllabes de flexion; 4° celle des auteurs et des ouvrages cités.

Enfin, les nouveaux éditeurs prient les savans français et étrangers de vouloir bien les aider de leurs lumières et de leurs conseils dans cette vaste et difficile entreprise; ils recevront avec reconnaissance les observations qui leur seront adressées.

L'ouvrage entier se composera de 28 livraisons, petit in-fol. à 2 colonnes, même format que les éditions de Henri Estienne

et de Londres. Il sera imprimé par MM. Firmin Didot, sur papier vélin et collé. La première livraison paraîtra le 1<sup>er</sup> avril prochain; et, à partir de cette époque, on publiera régulièrement de six à huit livraisons par an. Le prix de chaque livraison est de 12 fr.; ainsi, l'ouvrage entier ne coûtera que 336 fr. W.

14. SUR LE FAUX CALLISTHÈNES. — *Lettre au Rédacteur.*

Monsieur, vous disiez dans votre article sur l'excellente édition des Pastorales de Longus, par M. de Sinner : « Il serait facile de prouver que le Bidpaï grec, le faux Callisthènes, publiés avec critique et érudition, seraient bien plus curieux et plus importants que les Achilles Tatius, les Charitons, les Eumathius, les Nicetas Eugenianus, et autres, auxquels les savantes notes des Jacob, des Dorville, des Gaulmyn, des Boissonade ont seules donné du prix. » *Bulletin des sciences historiques*; n° 9, septembre 1829, pag. 21.

Travaillant depuis deux ans à la publication du faux Callisthènes, je le trouve, comme vous, Monsieur, malgré sa frivolité apparente, curieux et important. Il avait paru tel à M. Boissonade qui eut un moment l'idée de le publier, ainsi qu'il me l'a dit lui-même, en m'encourageant à cette publication. Je l'ai entreprise d'après les conseils de M. Hase, toujours prêt à aider de la manière la plus efficace, ceux qui apportent dans le vaste champ de la philologie et de l'histoire le tribut de quelques faits nouveaux. Comme l'a prouvé M. Letronne dans son examen du Julius Valerius, publié par M. l'abbé Mai, d'après un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne de Milan (*Journal des Savans*, octobre 1818), cette histoire romanesque d'Alexandre, qui a fait les délices de l'Orient et de l'Occident pendant tout le moyen âge, remonte, par une succession non interrompue, au temps même du conquérant macédonien. Le texte primitif, écrit à cette époque en Égypte, nous est arrivé de transcription en transcription, altéré, brodé par la plupart des transpositeurs, tel enfin que nous le présentent une dizaine de manuscrits grecs existans aujourd'hui en Europe. D'Égypte, le faux Callisthènes passa chez les peuples orientaux, dont l'imagination ne pouvait manquer de l'accueillir avec empressement. Il est en effet très-répandu parmi eux. L'Occident le produisit en latin, puis dans les langues modernes avec une quantité

de variations curieuses pour l'observateur par la bigarrure de leurs couleurs locales, qu'elles portent là comme une date et un signallement. J'ai compté jusqu'à 24 manuscrits latins : ceux de la Bibliothèque du Roi ont entr'eux les plus grandes différences, et sous le rapport du style, et sous celui des récits. Les Grecs eux-mêmes ne se sont pas contentés de l'ancien texte ; et le Callisthènes en grec-moderne, dont M. Boissonade m'a communiqué une édition imprimée à Vienne en 1810, est encore un des livres les plus lus parmi le peuple de la Grèce.

Je publie trois textes : le grec ancien, le latin et le vieux-français. Je cite les autres textes, soit dans les notes, soit dans la dissertation qui précède ce long travail. Il paraîtra, j'espère, dans le courant de cette année. J'ai été obligé de l'interrompre, pour la publication d'un morceau fort différent, le manuscrit des fables de Phèdre, qui avait appartenu à Pierre Pithou, et que possède aujourd'hui M. le marquis Lepelletier de Rosanbo. Ce manuscrit qui remonte au moins au X<sup>e</sup> siècle, et dont je reproduis scrupuleusement le texte en l'accompagnant d'une description fort détaillée et d'un *fac simile*, décide affirmativement la question débattue de l'authenticité de Phèdre. L'impression, confiée aux presses de M. Firmin Didot, en sera bientôt terminée ; et je compte aussitôt me livrer tout entier à l'achèvement du Pseudo-Callisthènes, dont j'espère pouvoir vous adresser un exemplaire avant la fin de 1830. J'ai l'honneur d'être, etc. Paris, 25 janvier 1830.

J. BERGER DE XIVREY.

15. ETYMOLOGICAL DICTIONARY OF THE LATIN LANGUAGE. — Dictionnaire étymologique de la langue latine; par F. E. J. VALPY. In-8°. Londres, 1828; Baldwin. (*Classical Journal*; mars 1828, n° LXXIII, p. 146.)

L'ouvrage annoncé est, de tous ceux du même genre, celui qui renferme le plus de documens sur l'origine des mots latins. Il a plusieurs avantages sur le grand ouvrage de Vossius, bien connu des personnes qui s'intéressent à ces sortes de recherches. M. Valpy a donné la signification des mots, qui, dit le journal, manque généralement dans le livre du savant hollandais. Mais nous demanderons au critique dans quelle langue celui-ci l'aurait donnée : dans sa langue maternelle peut-être, comme l'a fait le docteur de Cambridge ; mais cet idiôme, peu répandu de

nos jours, l'était encore bien moins dans le dix-septième siècle; époque à laquelle existait Vossius. Cet érudit a donc agi judicieusement en rédigeant son ouvrage en latin. Quoi qu'il en soit, le professeur du Collège de la Trinité a mis à contribution tout ce qu'il a trouvé de relatif à l'étymologie latine, dans les ouvrages postérieurs à celui de Vossius; il présente aussi de nombreuses analogies tirées des langues du Nord et de l'Orient. Enfin, il y met souvent du sien; et ses observations annoncent, suivant le journal, de l'instruction et du jugement. Le lecteur pourra apprécier, par les citations suivantes, et le mérite de l'ouvrage et le discernement de celui qui s'est chargé d'en rendre compte. « *Dormio*, dormir, de *διδόρμαι*, parf. pass. de *δέρω*, écorcher; d'où *δόρμα* et *dormio*. De même, *δαρδάνω*, *dormio*, vient de *ἰδαρδην* aor. 1 pass. de *δέρω*. Homère a dit : *ἐν κώϊσσιν ὄϊων ἔδραθεν ἐν προδρόμῳ*; Virgile : *Cæsarum ovium sub nocte silenti Pellibus incubuit stratis somnosque petivit.* » On trouve dans les *additions*, des remarques supplémentaires sur le même mot : « *Dormio*, de *δερμα*. » Un verbe formé d'un substantif exprime souvent l'usage auquel est destiné ce substantif. Ainsi *οἶκος*, maison; *οἰκίω*, demeurer. *Templum* désigne un espace du ciel séparé mentalement par les augures pour observer; *contemplor* veut dire observer cet espace. De même, de *δερμα*, peau, on a pu former un verbe signifiant d'abord être couché ou dormir sur une peau, puis dormir, en général; car anciennement, les peaux d'animaux servaient de lits. » — « *Rego*, étendre, mouvoir en ligne droite. Lucain : *Tela regant per viscera Cæsaris*; conduire un vaisseau, des chevaux, etc.; de là, guider, diriger; puis, gouverner, régler. De *ῥέγω*, *ρέγω* (par aphérèse), tendre en avant. Ainsi, *ῥέγωμαι* signifie donner un coup de lance et blesser. Le sens primitif de *rego* se retrouve dans les composés *porrigo*, *dirigo*, *surgo*; dans *rectus*, participe de *rego*, et dans *regula*. L'o disparaît dans *ῥέγω*, comme dans *Remus* et *Ramus* (nous ne comprenons pas). D'autres langues offrent pourtant des mots qui ont la même origine que *rego* et *ῥέγω* : *recken* (alem.), tendre, étendre, dilater; *racag* (hébr.), *rahjan* (goth.), *recchen* (franc, *reckia* (island.) — « *Virgo*, *inis*, fille, vierge, se dit quelquefois, quoique très-rarement, d'une femme mariée (Virg. *Ecl.* 6, v. 47.) Nous disons (en anglais) une *fileuse* pour une *fille*

non mariée ; de même les Grecs ont pu dire une *ouvrière* pour exprimer la même idée. De ἔργω on a pu faire ἔργανις identique avec ἔργανη, et qui a pu produire à son tour *verginis*, devenu *virginis*, comme μηχανά, *machina*. Ou bien encore ἔργων a peut-être été à-la-fois masculin et féminin ; et il est possible que *vergo*, *virgo* en dérive. Homère : Κούρην δ' οὐ γαμέω Αγαμέμνονος, οὐδ' εἰ ἔργα Ἀθηναίη ἰσχυρίζοι ; et (*Iliade*, IX, 128) Δῶσω δ' ἑπτα γυναῖκας ἀμύμονας ἔργειδύας. D'autres font venir *virgo* de *vireo*, qui serait devenu *virigo*, puis *virgo* : *ob virentem ætatem*. On lit dans Forcellini : *virgo interdum dicitur de eâ quæ virum passa est ; notat enim non tam integritatem quam viridem ætatem.* » L'article du journal est terminé par les observations suivantes, extraites de la préface du Dictionnaire étymologique de M. Valpy : « Quelle que soit l'analogie que nous avons remarquée entre le latin et le grec, ces deux langues sont néanmoins si différentes l'une de l'autre, qu'en prenant au hasard un certain nombre de mots latins, nous n'en trouverons qu'un petit nombre qui offrent avec le grec un rapport de consonnance. Une des principales raisons est que les Romains formaient des mots nouveaux de ceux qu'ils rapportaient de la Grèce. Ainsi, par exemple, *visio* ne ressemble nullement à ὄψις, ni *visum* à δράμα ou φάσμα, ni *invideo* à φθονέω ; et cependant *visio*, *visum*, *invideo*, dérivent tous du grec εἶδω par le latin *video* (1). De même, *chatne* se dit, en grec moderne, ζόση, mot inconnu à leurs ancêtres, mais dérivé de ζόω, ζώννυμι. Une autre raison est que le latin s'est formé (en partie) du dialecte éolien, qui contenait des mots particuliers et inconnus aux Ioniens et aux Attiques. Enfin, dans les langues dérivées, les mots ont souvent une signification qu'ils n'avaient point dans la langue mère. Ainsi le mot français *tête*, qui s'écrivait anciennement *teste*, vient de *testa*, coquille (la coquille

(1) On nous ne comprenons pas M. Valpy, ou son raisonnement est un étrange et absurde paralogisme. Il dit que les Romains latinisaient les mots qu'ils empruntaient du grec ; il cite bien à tort, pour exemple de cette transformation, ὄψις, δράμα et φθονέω, et ajoute que, malgré cela, *visio*, *visum*, etc., viennent du grec εἶδω par l'intermédiaire de εἶδω ; c'est comme si l'on disait, en supposant vraie cette dernière proposition, très-contestable : deux et sept font cinq, cependant cinq et dix font quinze. *Fiat lux.*

de la tête, le crâne); *mea testa* pour *meum caput* aurait paru à Cicéron une expression (au moins) bizarre. » W.

16. C. SALLUSTII CRISPI HISTORIARUM FRAGMENTA, prout Carolus Brossæus ea collegit, disposuit, scholiisque illustravit. Julii Exsuperantii historiarum Sallustii summarium. Accedit spicilegium fragmentorum Sallustianorum, a Brossæo reliquisque editoribus prætermissorum vel nuper detectorum, XIV et 160 pag. in-12; prix, 8 gros. Lunebourg, 1828; Herold et Wahlstab. (Jahn, *Jahrbücher der Philologie*; 4<sup>e</sup> année, vol. II, cah. 1.)

Le président Debrosses, en traduisant tout Salluste en 3 vol. in-4°, a eu la malheureuse idée de vouloir rétablir les livres d'histoire de cet auteur qui sont perdus. Prenant environ 500 fragmens et expressions de Salluste, cités par les grammairiens et par d'autres auteurs, il les a disposés à son gré, les a liés ou cousus ensemble, comme il a pensé qu'ils devaient être placés dans l'original. Mais dans ce travail il s'est permis de grandes licences qui en détruisent toute la valeur; sans tenir compte des citations des livres, il a placé les fragmens comme il convenait à ses idées; il a séparé plusieurs fragmens en plusieurs parties, pour les intercaler en divers endroits; il a donné une application à des phrases qui, disloquées comme elles sont, ne peuvent s'appliquer à rien; de plus il a employé plusieurs fois les mêmes fragmens: c'est ainsi, par ex., qu'il fait usage de ce petit fragment *simulans sibi alvum purgari* d'abord dans l'histoire de Marius, puis dans celle de Papirius Carbo; et il reste encore à savoir si Salluste s'est servi de cette phrase en parlant de ces deux hommes. Ces doubles emplois sont si fréquens que les 500 fragmens recueillis par Debrosses se sont accrus sous sa main jusqu'à 700. Il a paru après la mort de Debrosses, en 1780, une petite édition de ses fragmens; mais comme elle est très-rare hors de la France, un philologue allemand a cru rendre service à la littérature, en publiant le texte original de ces fragmens, mais il a conservé l'ordre fautif adopté par Debrosses; il a ajouté des fragmens qui avaient échappé aux recherches du président de Dijon. Dans les *Annales de philologie* de M. Jahn on juge peu favorablement et l'ouvrage de Debrosses et celui de son successeur.

D-c.



17. OBSERVATIONS CRITIQUES SUR DEUX PASSAGES DE SÉNÈQUE  
ET DE LONGUS. — *Lettre au Rédacteur.*

Paris, le 22 janvier 1830.

Je viens de lire, dans le *Lycée* du 17 décembre dernier, un article de M. L. Quicherat sur le théâtre de Sénèque de M. Pierrot. J'ai trouvé cet article savant et judicieux, et j'y ai vu avec plaisir que, contre l'opinion de cet habile professeur, M. L. Q. préférerait la leçon.

Suasque Perseus *aureus* stellas habet,  
à celle d'*aureas*, quoiqu'elle ait de grandes autorités pour elle. Aux raisons qu'il donne je puis en ajouter une décisive, qui explique en même temps l'origine de l'épithète *aureus* donnée à Persée dans ce passage. La voici. Persée a dû être ainsi surnommé, à cause de la pluie d'*or* en laquelle Jupiter, son père, se changea pour pénétrer dans la tour d'*airain* où Danaë était renfermée, et lui ravir ses faveurs. C'est pour la même raison que les poètes donnent aussi à Persée l'épithète d'*aurigena*, et qu'Ovide a dit de lui :

.... Neque enim Jovis esse putabat

Persea, quem pluvio Danaë conceperat *auro*.

Cette origine est si frappante que je crois qu'elle n'a pas besoin de plus de développemens, et si facile que je suis surpris qu'elle ne soit pas encore venue à l'idée de tous les commentateurs.

Je profite de cette occasion pour vous soumettre une autre observation que m'a fait naître un excellent article signé des mêmes initiales, et inséré dans le même recueil du 24 septembre 1829, sur la nouvelle édition de Longus par M. de Sinner. M. L. Q. y dit : « On ne sait ce que c'est que ce veau de montagne, *μόσχον ὀρειγεννῆτόν* que le galant Dorcon offre en présent à Chloé. Chardon de la Rochette propose de lire *νεβρόν*, au lieu de *μόσχον*, conjecture trop audacieuse, mais qui au moins signifie quelque chose. M. Ciampi, ayant collationné de nouveau le manuscrit de Florence, et rétabli la vraie leçon de plusieurs passages altérés, selon lui, par Courier, donne ici *μόσχον ὀρειγεννῆτόν*. Quoique Courier réponde que cette leçon est une pure invention de l'éditeur italien, nous la préférons à une leçon qui nous semble offrir un non-sens. »

Je ne suis pas cette fois , monsieur , de l'avis de M. L. Q. , ni de celui de Chardon de la Rochette. Ce jeune et tendre veau , né sur les montagnes , est une comparaison mythologique et poétique avec la nouvelle lune , dont les anciens faisaient une genisse , sous les noms d'Io et d'Isis.

Ils donnaient à Diane , dont le croissant sur le front est le symbole du croissant de la lune , ainsi que les cornes d'Io et d'Isis , deux sortes d'épithètes qui reviennent à cette comparaison : 1° celles de ταυρά , de *taurica* , de ταυροπός ou *tauropus* , de ταυροπολός , de *tauropolia* , etc. ; 2° celles d'ἑρμία ou *montana* , d'ορειότοπος ou *montivaga* , de *coryphæa* , d'*acræa* , parce qu'elle avait des temples sur les sommets des montagnes où l'on montait pour observer et annoncer sa première apparition , à la néoménie , que les Romains appelaient delà *Calende* , *Juno calendaris* , *Juno* (Junis) *Novella* , etc. Par les premières épithètes , ils la considéraient comme une jeune taure ou genisse ; par les secondes , comme née et habitant sur les montagnes , sur les hauts-lieux.

La preuve encore que les anciens faisaient de la nouvelle lune une genisse , une taure , un veau , c'est qu'ils appelaient le premier jour de la néoménie , c.-à-d. le jour où la lune commençait à montrer sa première corne , sur les montagnes , μόσχος μονοκέρως , la genisse ou le veau à une corne , *vitula unicornis* , et que les Romains l'adoraient sous le nom de *vitula*.

Il n'est donc point étonnant pour qui entend le langage allégorique de l'antiquité , qu'ayant donné à la nouvelle lune le nom de μόσχος μονοκέρως , ils lui aient aussi donné celui de μόσχος δρυγεννής , la genisse née sur les montagnes. Le galant Dorcon a donc pu y faire allusion en donnant ce dernier nom au jeune et tendre veau qu'il offrait à Chloé , pour relever par cette comparaison la beauté de son présent.

J'aurais bien d'autres raisons , d'autres preuves même à ajouter pour appuyer cette leçon ; mais il me semble que celles-là doivent suffire. Je pense donc qu'il ne faut rien changer dans le texte de Courier , et que c'est faute d'entendre l'allégorie à laquelle le passage fait allusion , qu'on a cherché à le lire autrement , à le restituer quand il n'est pas corrompu , et que Courier dont le nom seul est et sera toujours une autorité , l'a très-bien lu. Je désire , monsieur , que vous pensiez comme moi

à ce sujet, et que vous confirmiez mon explication par votre suffrage. J'ai l'honneur d'être, etc. ÉLOI JOHANNKAW.

18. PHÆDRI AUG. LIBERTI FABULARUM ÆSOPIARUM LIBROS QUATUOR, ex codice olim Pithœano, deinde Peleteriano, nunc in bibliotheca viri excellentissimi ac nobilissimi Lud. Lepéletier de Rosanbo, marchionis, paris Franciæ, amplissimo senatui a secretis, cæt., cæt., contextu codicis nunc primum integre in lucem prolato, adjectaque varietate lectionis e codice Remensi, incendio consumpto, a dom. Vincentio olim enotata, cum prolegomenis, annotatione, indice, edidit Julius BERGER DE XIVREY. (*Prospectus.*)

Le manuscrit qui avait servi à Pierre Pithou pour publier, la première fois en 1596, les Fables de Phèdre, n'avait pas été depuis livré aux investigations de la science. L'utilité des textes originaux n'était pas sentie alors comme de nos jours, où la critique a souvent tiré, des fautes même des copistes, de lumineuses corrections. L'autre manuscrit, découvert depuis, et appartenant à l'abbaye de Saint-Remi de Reims, avait péri, en 1774, dans l'incendie de la bibliothèque de cette abbaye, sans avoir été plus connu que le premier.

M. le marquis Lepéletier de Rosanbo, pair de France, chef actuel de la famille Lepéletier, issue de Pierre Pithou par les femmes, a communiqué ce précieux monument, un des titres de son illustre maison, à M. Berger de Xivrey, qui, en le publiant aujourd'hui textuellement, y joint les variantes du manuscrit de Reims, recueillies par Dom Vincent, bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Remi, et écrites de sa main, en marge d'un exemplaire de Phèdre, qui a été communiqué à l'éditeur par M. Van-Praet, conservateur de la Bibliothèque du Roi. Ces variantes inédites présentent, par le soin scrupuleux du savant Bénédictin à qui on les doit, la même autorité qu'aurait pu avoir le manuscrit lui-même; ainsi tout ce qu'il y a d'authentique sur les Fables de Phèdre, est publié pour la première fois par cette édition, qui décide la question débattue de l'authenticité de cet ouvrage. Jointe aux doctes travaux de M. Schwabe, elle complète la critique littéraire du fabuliste latin, en finissant pour lui, par où l'on a commencé pour les autres auteurs anciens.

Cette édition ne sera tirée qu'à 200 exemplaires sur grand papier vélin ; prix, 20 fr. ; et à 25 exemplaires seulement sur petit papier, pour remplir les formalités du dépôt, pour les annonces, etc. Ces derniers ne seront point mis en vente. Chaque exemplaire sera numéroté et signé. A Paris, librairie de Firmin Didot frères, rue Jacob, n° 24.

19. ANALECTA LITTERARIA. I. C. Valerii Catulli Carmina sex priora cum commentariis Jani Broekhusii, Isaaci Verburgii et editoris. II. M. Tullii Ciceronis orationes pro M. Tullio quæ exstant cum commentariis et excursibus Ph. Eduardi Huschkii. III. Commentationes de Tibullo et Propertio. IV. Epistolæ Virorum doctorum ineditæ ; par J. G. HUSCHKE, professeur à l'université de Rostock. Gr. in-8°, de VIII et 387 pag. ; prix, 2 rthlr. Leipzig, 1826 ; Hartmann. (*Allgem. Repertorium*, de Beck ; 1827, vol. 3, cah. 1, p. 4.)

J. Broekhuys, dont les commentaires sur Properce et Tibulle sont encore estimés, avait l'intention de publier également un commentaire sur Catulle ; cependant il abandonna son entreprise après que la première feuille fut imprimée. Lor. de Sanden était en possession d'un exemplaire de cet imprimé et de quelques matériaux manuscrits destinés à la continuation de ce travail. Ces matériaux, ainsi que l'apparat littéraire de Sanden se trouvèrent à la Bibliothèque royale de Berlin, lorsque, quelques années plus tard, J. Verburg forma le projet de publier Catulle enrichi de nombreux commentaires. Mais cette entreprise, partageant le sort de la première, fut également interrompue après l'impression de la première feuille. L'éditeur reproduit les deux feuilles de ces éditions discontinuées. Il a mieux classé que ses devanciers les fragmens manuscrits de Milan et de Turin. Ses remarques abondent en explications précieuses, non seulement relatives à Catulle, mais aussi à d'autres écrivains. Elles contiennent également des additions importantes relatives à la langue et aux matières des éditions antérieures. Les excursions offrent des idées nouvelles sur les matières suivantes : 1) p. 183, de *vi bonorum raptorum indicio* ; 2) p. 208, de *recuperatoribus* ; 3) p. 253, de *taxationibus* ; 4) p. 276, de *finium demonstratione* ; 5) p. 283, de *probabili procuratorum origine*. Viennent ensuite les commentaires sur Tibul.

et Propert. Ce sont : 1) p. 293, *De nymphis et puellis personatis ad Tib. elegiarum Libr. tertium* ; 2) p. 320, *de Oromedonte, qui circumfertur, gigante*. Viennent après cela les *Epistolæ viro- rum doctorum ad Santenium et editorem*. Les 6 premières, empruntées à la collection de Sanden de Berlin, sont de J. D. Coleti (3 lettres relatives au manuscrit de Catulle de la bibl. de Nani à Venise, et à quelques autres manuscrits du même auteur); de Langer, bibliothécaire de Wolfenbuttel (3 manuscrits de Catulle qui se trouvent à la bibliothèque ducale de Wolfenbuttel); d'Ang. Maria Bandini (2 lettres relatives à plusieurs manuscrits et collations sur Catulle); la lettre de Kopp, relative au traité du prof. Huschke de C. Annio Cinbro. Elle explique plusieurs matières paléographiques et littéraires, et prétend que la rime (*versus similiter desinentes*) n'a pas été inconnue aux Romains. Un épilogue de M. H. (p. 365) de *epigrammate Virgiliū in C. Annium Cimbrum rhetorem*, offre des explications neuves et savantes de l'épigramme énigmatique de Virgile et d'Ausonius. Viennent finalement, p. 371, *Additamenta ad Catullum*, p. 372, *ad Procopium*; *Additamenta et Emendationes ad Cic. Or. pro Tullio*. L'éditeur n'a pas oublié d'ajouter à son travail un *Index rerum et verborum* et un *Index scriptorum qui vel illustrantur vel emendantur*. L'un et l'autre sont complets.

L. D. L.

20. DEUTSCHE SPRACHLEHRE FÜR SCHULEN. — Grammaire allemande à l'usage des écoles; par M. N. GOETZINGER. I<sup>re</sup> partie: Théorie de la langue, xvi et 229 p. II<sup>e</sup> partie: Exercices pratiques dans la langue allemande. 180 p. gr. in-8°. Aarau, 1827; Sauerländer. (*Jena. Allg. Lit. Zeitung*; août 1828, p. 297 et 305.)

L'auteur de cette grammaire s'est proposé de marcher dans une voie nouvelle; il a mis à l'écart toutes les grammaires élémentaires de ses devanciers, à l'exception de celles de Schmitt-hennuer et de Bernard. La grammaire de M. Göttinger est divisée en 6 livres: le premier expose la prononciation, le second traite des syllabes, le troisième des mots, le quatrième de la proposition, le cinquième de la syntaxe, et le sixième de la poésie. Cette division est claire et parfaitement adaptée à l'usage pratique.

La théorie de la prononciation comprend trois sections dans lesquelles l'auteur traite successivement de la division, de la formation et de la prononciation des sons et de la manière d'écrire les lettres. Nous ne comprenons pas nettement pourquoi il a rangé l'y dans la catégorie des aspirées, il nous semble que le w, l'h et l's sont les seules aspirées; car, quoique l'y se rattache au w en tant qu'il désigne le passage ou la transition de l'i, comme le w désigne la transition de l'u dans la classe des consonnes, ce n'est cependant que par une nécessité absolue qu'on a admis que l's faisait de l'e une consonne.

La doctrine des syllabes est bien approfondie; avant d'exposer celle des mots, l'auteur définit avec exactitude, dans une introduction, les notions de mots, de déclinaison, de dérivation, de racine, de forme fondamentale, et il enseigne ensuite la formation des mots et leur composition; mais la classification qu'il en a faite ne repose point sur une base solide. Pourquoi, par exemple, dans la classification des substantifs a-t-il fait du substantif abstrait une subdivision du substantif appellatif? Une notion abstraite ne saurait servir à désigner une espèce; les substantifs ne peuvent être divisés qu'en abstraits et concrets. C'est aussi à tort qu'il a rangé les substantifs ou noms collectifs dans la classe des noms abstraits; il a probablement erré, parce qu'il a pensé que tout signe d'une simple vue de l'esprit pouvait être considéré comme une abstraction, mais c'est là un faux point de vue. Nous approuvons M. Göttinger d'avoir pris pour point de départ, dans son travail, le verbe et non le substantif, parce que la théorie du verbe peut seule faire bien comprendre celle du nom. Mais il ne fallait point adopter un triple sujet du verbe, savoir le locutif pour la 1<sup>re</sup> personne, le vocatif pour la 2<sup>e</sup> et le nominatif pour la 3<sup>e</sup>. Cette innovation est complètement inutile, car le sujet d'un verbe est et sera toujours la personne ou la chose dont on parle, et le prédicat ne varie point.

L'auteur a été plus heureux dans cette partie de la doctrine des mots qui repose sur une base purement historique, comme, par exemple, les principes de la composition et de la dérivation des mots. En ce qui concerne la théorie de la proposition et la syntaxe, il a adopté le système d'Herling; la théorie de la proposition est divisée en deux parties, dont l'une traite de la

liaison des mots entre eux, et l'autre des propositions mêmes. La syntaxe expose les principes de la liaison des propositions sous le point de vue logique et grammatical, de l'euphonie des périodes, etc. Suivent dans un appendice les diverses figures de rhétorique. Ici l'auteur émet encore des opinions bizarres.

Le second volume de la grammaire contient un certain nombre d'exercices fort bien gradués pour la mise en pratique des règles et des principes exposés dans le premier. C. R.

21. DEUTSCHES Lesebuch; OR LESSONS IN GERMAN LITERATURE.—Lectures allemandes, ou Leçons de littérature allemande, composées d'un choix de morceaux amusans et instructifs, tant en prose qu'en vers, tirés des meilleurs écrivains; ouvrage destiné aux écoles et à l'instruction privée; par J. ROWBOTHAM. 1 vol. in-12 de XII et 264 p.; prix, 8 sh. Londres, 1829; imprim. de Joy.

Ce livre peut être considéré comme le complément de la grammaire allemande du même auteur, publiée en 1824 et annoncée Tom. II, pag. 15 du *Bulletin*. C'est un recueil de lectures et d'exercices extraits des classiques allemands, et l'on peut dire, quant au choix, que M. Rowbotham a complètement atteint son double but, celui d'être, à-la-fois, amusant et instructif. L'ouvrage est divisé en 4 parties. La 1<sup>re</sup> comprend des traductions interlinéaires et littérales, avec l'indication, entre parenthèses, des différences qui caractérisent les deux langues; la 2<sup>e</sup> contient des traductions littérales et comparées, en regard du texte allemand; la 3<sup>e</sup>, des traductions libres en regard, dans lesquelles l'auteur a eu soin de rendre le sens littéral lorsque cela lui a paru indispensable, ce qui l'a souvent mis dans la nécessité de sacrifier l'élégance à la clarté et à la précision que réclame un ouvrage purement élémentaire; la 4<sup>e</sup> partie comprend des exercices accompagnés de l'explication des mots et des phrases les plus difficiles, ce qui évite à l'élève la peine de consulter, à chaque instant, le dictionnaire.

La plupart de ces exercices sont extraits des écrits des meilleurs auteurs, tels que Schiller, Klopstock, Kotzebue, Lessing, Herder, Göthe, etc., et c'est surtout, sous ce rapport, que ce petit ouvrage mérite d'être recommandé à ceux qui veulent se familiariser avec le génie de la langue allemande, et se mettre

en état d'apprécier plus tard les beautés de cet idiôme riche et expressif.

G.

22. *BEYTRÄGE ZUR GRÜNDLICHEN KENNNTNISS DER DEUTSCHEN SPRACHE.* — Notices pour servir à une connaissance plus approfondie de la langue allemande; par H. STÉPHANI. 2<sup>e</sup> volume, VII et 148 p. in-8°. Erlangen, 1827; Salm.

23. *BAYERISCHES WÖRTERBUCH.* — Vocabulaire bavarois, ou Recueil de mots et d'expressions usités tant dans les dialectes vivans que dans la littérature la plus ancienne du royaume de Bavière, et qui ne sont plus usités dans la langue savante de l'Allemagne, telle qu'elle est aujourd'hui, ou dont l'acception a changé; par J. A. SCHMELLER. 1<sup>er</sup> volume contenant les lettres *a, e, i, o, u, b, p, d, t, f, v.* XVIII et 640 pag. in-8°. Stuttgart et Tubingue, 1827; Cotta.

24. *LETTERKUNDIG OVERZIGT EN PROEVEN VAN DE NEDERLANDSCHE VOLKSZANGEN.* — Aperçu littéraire sur les chants populaires néerlandais depuis le xv<sup>e</sup> siècle, avec des citations; par J. C. LEJEUNE. 1 vol. gr. in-8°, 318 p. La Haye, 1828; Immerzeel. (*Letterk. Magaz. van Wetenschap.*; 1829, n° X, p. 411.)

L'auteur de cet ouvrage a traité son sujet avec talent. Les pièces de poésie populaire néerlandaise qu'il cite sont au nombre de 100. La première est un chant tiré d'un manuscrit de J. Van Nassau, qui est déposé à la Bibliothèque Royale; la dernière est un chant frison intitulé *Tiemkes lof*, tiré des chants des troubadours d'Amsterdam. Nous croyons que l'auteur n'a oublié aucun des chants antérieurs. Son style est clair, précis et élégant.

C. R.

25. *VERZAMELING VAN NEDERLANDSCHE SPREEKWOORDEN.* — Collection de proverbes néerlandais pour la jeunesse et pour l'usage des écoles; par D. BRAAKENBURG. 68 p. in-8°. Haarlem, 1828; héritiers. F. Bohn. (*Letterk. Mag. van Wetenschap.*; 1829, n° XI, p. 486.)

Cet ouvrage pourra être employé utilement dans les écoles des Pays-Bas, quoiqu'on puisse d'ailleurs contester à l'auteur l'origine qu'il assigne à certains proverbes.

C. R.



26. DICTIONNAIRE DES IDIOTISMES ITALIENS, FRANÇAIS-ITALIENS, contenant tous les proverbes, phrases adverbiales, expressions techniques, etc., extrait des meilleurs dictionnaires des deux langues; par M. Jacq. POLESI. Tom. 1<sup>er</sup>. In-8° de 15 feuilles 5-8. Paris, 1829; Baudry.

---

### MYTHOLOGIE.

27. THÉOLOGIE DES ANCIENS GRECS. (*Classical Journal*; n° LXXII, page 102.)

L'étude de la théologie primitive des Grecs, fort intéressante en elle-même, est indispensable pour bien entendre l'Iliade et l'Odyssée. Dans ce système religieux, les divinités grecques étaient une race d'hommes supérieure aux autres et jouissant de l'immortalité. La lecture d'un seul chant de l'un des poèmes d'Homère suffit pour convaincre que ces êtres surnaturels n'étaient pas purement spirituels, mais qu'ils avaient des corps comme les animaux terrestres; car le poète parle sans cesse de leur visage, de leurs mains, de leurs bras, de leurs pieds, etc.; il donne continuellement à Minerve des *yeux* bleus (γλαυκῶπις Ἀθήνη); à Junon des *bras* blancs (λευκώλενος Ἥρη). Dans l'Iliade, Apollon porte la tête haute (ὑψαυχὴν): Vénus est blessée à la *main* par Diomède, et son *sang* coule. Toutefois, Homère ajoute que le sang de la déesse est d'une autre nature que celui des mortels qui mangent du pain et boivent du vin. Si ces dieux avaient un corps, ils devaient avoir des besoins physiques; le sommeil leur était nécessaire pour réparer leurs forces, et la nourriture pour soutenir leur existence; mais ils pouvaient supporter ces besoins plus facilement que les hommes, et devaient cette supériorité, de même que l'immortalité, à la vie toujours nouvelle qu'ils puisaient dans le nectar et l'ambroisie. Réduits aux aliments grossiers des mortels, ils perdaient leur divinité; et une longue privation de la nourriture céleste amenait infailliblement leur mort. Deux passages de l'Iliade (E, v. 339 seq. et 385 seq.) ne laissent aucun doute sur l'exactitude de ces assertions.

Les dieux d'Homère étaient pareillement , sous les rapports des facultés intellectuelles, une race supérieure d'êtres humains. Leurs goûts étaient différens , tous n'avaient pas non plus autant d'esprit et de capacité les uns que les autres ; chacun d'eux était borné quant à son intelligence et à l'étendue de ses lumières , mais possédait au plus haut degré la branche de connaissances qui lui était propre.

Ces dieux ne brillaient pas du côté des qualités morales ; ils offraient tous les genres de corruption et ne suivaient jamais d'autre mouvement que celui de leurs passions. Avides d'hommages , ils traitaient avec la plus grande sévérité ceux qui négligeaient leur culte et qui n'en observaient pas rigoureusement toutes les cérémonies ; mais ils récompensaient par des richesses et la prospérité ceux qui montraient le plus de zèle dans leur service. Leur intérêt les portait à punir indifféremment les injustices les plus coupables et les actes les plus légitimes quand ils leur déplaisaient.

Si l'on considère les dieux comme formant une société , on voit qu'ils étaient soumis à l'autorité de Jupiter , que celui-ci leur était supérieur à tous en force et en sagesse , conférait les emplois et les privilèges , recevait leurs plaintes , infligeait des punitions , leur accordait ou leur refusait sa permission dans les affaires importantes ; on voit , en un mot , que tout , dans cette communauté , était réglé par son immuable volonté , et que la crainte d'une révolte mettait seule des bornes à l'exercice de sa puissance. Dans leurs relations mutuelles , les dieux donnaient un libre cours aux passions humaines qui les animaient les uns contre les autres. La diversité de sentimens faisait naître entre eux de vives altercations dans lesquelles ils ne s'épargnaient ni les invectives ni les outrages , et en venaient quelquefois même aux voies de fait. Tels étaient les êtres auxquels , dans les premiers temps de la Grèce , on rendait les honneurs divins ; de quelque côté qu'on les considère , on ne reconnaît en eux que des créatures ignorantes et dépravées.

Chacune de ces divinités , selon l'opinion commune , s'intéressait jusqu'à un certain point aux affaires humaines. Les Grecs d'Homère admettaient le dogme de la providence , non de celle qui embrasse le monde en général et règle le sort des états , mais de celle qui s'occupe de la destinée de chaque individu ;

encore ne bornaient-ils pas aux choses importantes la protection des Dieux, ils l'étendaient jusqu'aux circonstances les plus indifférentes de la vie. De pareilles divinités ne pouvaient agir que sous l'inspiration de motifs sensuels ou de penchans honneux. Et quoique le bonheur fût généralement regardé comme la récompense de la piété, c'est-à-dire de la dévotion, et l'infortune comme le châtimement de l'impiété, néanmoins certains événements fâcheux étaient attribués à la capricieuse malveillance des Dieux. En outre, le nombre de ces dieux était si grand, que, malgré toute l'attention qu'ils apportaient à l'accomplissement des cérémonies, il devait leur arriver souvent d'encourir, par oubli, la disgrâce de quelques-uns des êtres célestes.

L'auteur de l'article conclut qu'en théorie le système religieux des anciens Grecs est méprisable, et que bien qu'il pût, dans la pratique, produire d'heureux effets, il ne valait guère mieux sous ce rapport, et était même injurieux pour la divinité. Le même critique censure l'opinion de Gillies, qui, dans son Histoire, semble charmé de l'aimable simplicité de la théologie et dit que « il faudrait un volume pour exposer les effets salutaires de cette ancienne et vénérable superstition, qui se distinguait de la plupart des autres fausses religions par le mérite rare de faire beaucoup de bien, sans que la société paraisse en avoir souffert de mal considérable. » W.

28. RELIGIONS DE LA GRÈCE, ou Recherches sur l'origine, les attributs et le culte des principales divinités helléniques; par P. N. ROLLE, conservateur de la Bibliothèque de la ville de Paris, etc. vol. I<sup>er</sup> in-8°, de 589 pp. Châtillon-sur-Seine, 1828; Cornillac et Lecointe.

Durant plusieurs siècles une foule d'écrivains, avec plus ou moins de persévérance et de sagacité, ont tenté de débrouiller le chaos de la mythologie grecque, et d'expliquer un système théologique où se croisent, dans tous les sens, les contradictions, les absurdités et les incohérences. Noël Conti (*Natalis Comes*), Banier, Pluche, Bryant et Dupuis, entre autres, se sont plus à voir dans les mystères de l'antiquité ou des cadres renfermant l'expression des idées des anciens sur la divinité, ou des emblèmes imaginés pour colorer des vérités physiques, morales ou historiques. Mais l'inutilité de leurs efforts, nullement dissimulée par quel-

ques succès partiels, semblait devoir rebuter quiconque voudrait se hasarder dans cette carrière; et depuis assez long-temps, on paraissait même avoir généralement renoncé à cultiver d'une manière approfondie cette branche d'érudition, lorsque parut, en 1819, le premier volume de la *Symbolique* de Creuzer. Cet ouvrage excita, dès son apparition, l'attention du monde savant; tout en reconnaissant l'immense, la profonde érudition de l'auteur, on lui reprocha avec raison de s'être beaucoup trop préoccupé d'un système exclusif, et d'avoir voulu y subordonner tous les faits de gré ou de force. Au reste, son livre ne renferme pas un corps complet de mythologie.

M. Rolle s'est tracé un plan différent, et s'est ouvert un champ plus circonscrit, du moins si l'on en juge d'après le titre respectif des deux ouvrages. Regardant avec raison comme une absurdité tout système *à priori*, il a dû s'attacher, avant tout, à observer les faits et à recueillir des élémens homogènes qui pussent servir de base à un travail exact et régulier. Dans son premier ouvrage (1) il avait considéré la taride mystique égyptienne, formée d'Osiris, d'Isis et d'Horus, comme le type et le fondement des religions helléniques; mais on lui avait objecté, que pour que l'analogie fût frappante, il faudrait démontrer que ce trithéisme est également applicable au culte des grandes divinités de la Grèce : et tel est le but que s'est proposé M. Rolle dans le livre que nous annonçons. « J'approfondirai avec bonne foi, dit-il, la nature de ces grandes divinités, je tâcherai de remonter à leur origine et de faire connaître leur culte. » Il déclare qu'il s'appuiera uniquement sur les faits et sur les monumens, qu'il prouvera que les Grecs, comme la plupart des Orientaux, ont personnifié l'âme universelle du monde, le principe actif de la nature, le principe producteur, adoré sous le nom de Jupiter; qu'il s'appliquera surtout à n'admettre que ce qui appartient réellement à la religion des anciens, c'est-à-dire qu'il écartera « ce monstrueux amas de fables et d'opinions folles » dues à l'imagination des poètes et des artistes, aux rêveries des philosophes et aux fourberies des prêtres. L'auteur dit avec raison que la science des religions, comme toute autre, se nourrit de faits; mais que jusqu'à présent on n'a pas voulu

(5) Recherches sur le culte de Bacchus, symbole de la force productive de la nature, etc. 3 vol. in-8°. Paris, 1824; Merlin.

les étudier; il regarde les études mythologiques comme étant encore dans l'enfance et voit dans les préjugés que nous donne l'éducation le plus grand obstacle qui s'oppose à leurs progrès. Suivant lui, les ouvrages d'Homère, d'Hésiode, de Virgile, des tragiques grecs, livres qu'on met entre les mains de la jeunesse des écoles, sont précisément ceux qui nous donnent les notions les plus fausses des religions des anciens. Nous remarquerons toutefois que l'auteur ne décline pas toujours leur autorité; et qu'il les cite même assez souvent à l'appui de ses assertions. Anaxagore lui paraît même être le seul philosophe qui ait placé « la notion sublime de la divinité dans les vrais rapports qui lui appartenaient avec l'ensemble des lois de l'univers. » Pythagore, Platon et Anaximandre n'eurent en effet, de l'être suprême, que des idées fausses, vagues ou incomplètes. M. Rolle conclut que les philosophes grecs n'étaient pas plus avancés que leur siècle. Cette proposition, vraie en général, ne doit pourtant point s'appliquer à Socrate, l'un des hommes, sans contredit, qui ont eu les opinions les plus saines de la divinité.

Après ces considérations générales, nous devons jeter un coup d'œil rapide sur les principales parties de l'ouvrage, et signaler les détails qui nous semblent les plus dignes d'attention.

Le volume que nous avons sous les yeux se divise en deux sections dont chacune est subdivisée en trois chapitres; il renferme une partie des notions recueillies par l'auteur sur les dieux mâles. Le premier chapitre traite de l'origine du culte de Jupiter, chef de la hiérarchie divine des Grecs. L'auteur y développe ses idées sur la triade mystique égyptienne, qu'il regarde comme la base de la religion grecque. Sans rien préjuger sur l'exactitude de cette opinion, nous ferons observer ici qu'on a accordé dans ces derniers temps trop d'influence aux mystères de l'Orient sur ceux de la Grèce. C'est un défaut auquel sont particulièrement sujettes les personnes qui cultivent les langues sémitiques (1). Quoi qu'il en soit, Osiris, nommé, suivant Jablonski, *Ammon*, quand on le considère comme l'être incréé,

(1) L'Hermès, journal allemand publié à Leipzig par M. Schmidt, contient un excellent article sur la mythologie grecque, dans lequel l'auteur anonyme s'efforce de prouver que le système religieux des Grecs prit naissance dans la contrée qu'ils habitaient. Il nous paraît combattre avec succès l'opinion qui fait venir de l'Orient les mythes de la Grèce.

par qui tout existe; *Knef*, lorsqu'il est regardé comme la source de toute bonté; *Phta*, quand il est honoré comme l'être fort, puissant, le maître de l'univers, était une divinité commune aux Égyptiens, aux Ethiopiens et aux Libyens, est, suivant M. Rolle (p. 50), le prototype du Jupiter grec, dont le culte aurait été apporté d'Égypte par trois voies différentes : 1° de Thèbes à Dodone; 2° par la Libye dans l'île de Crète et dans l'archipel; 3° à Olympie, par l'intermédiaire de la Phrygie.

La propagation de ce culte dans la Grèce fait le sujet du chapitre II. Nous y voyons qu'il s'établit en Arcadie, dans la Crète, à Olympie et à Dodone. L'auteur recherche l'origine de l'épithète *Lycéen*, donnée à des jeux institués, dit-on, par Lycaon, roi d'Arcadie, et à plusieurs dieux considérés comme auteurs de la lumière : c'étaient Jupiter, Apollon, Pan, Mars et Diane ou la Lune. M. Rolle ne pense pas que le culte de Jupiter soit né en Crète; d'ailleurs d'après un hymne de Callimaque, les prétentions de l'Arcadie, de l'Élide et de Dodone seraient, à cet égard, tout aussi fondées. Notre mythographe fait voir combien est absurde la légende d'après laquelle ce dieu aurait eu un tombeau à Gnosse; il s'attache à réfuter l'opinion généralement et depuis long-temps répandue, qui fait Jupiter fils de Saturne; il prouve que le culte de la dernière de ces divinités, qui était beaucoup plus honorée à Rome qu'en Grèce, n'a rien de commun avec celui de la première. « Cette opinion, dit M. Rolle, peut avoir deux causes très-vraisemblables : 1° le système des mythologues suivant lequel rien n'est né avant le temps. . . . ; 2° l'antériorité du culte de Saturne à celui de Jupiter. » Au reste, nous sommes persuadés que l'auteur ne prend ces conjectures que pour ce qu'elles valent : ce qui n'est pas beaucoup dire. Le culte de Jupiter, apporté à Olympie par les Dactyles de la Troade, donna naissance aux jeux les plus célèbres de la Grèce; M. Rolle se livre à des recherches curieuses sur l'établissement du même culte à Dodone, où il paraît s'être combiné avec celui que les Pélasges de l'Épire et de la Thessalie rendaient à certains arbres, tels que le chêne et le hêtre.

Le chapitre troisième de la première section nous a paru un des plus intéressans de l'ouvrage. L'auteur y examine les principaux attributs de l'être suprême, c'est-à-dire l'unité, la providence et la puissance. Il prouve que ce qu'on nomme *Poh-*

*théisme* est un dogme qui vient se confondre dans celui de l'essence unique de la divinité ; ce dont Platon offre la preuve dans son *Timée*, où il reconnaît trois principes : l'*idée*, la *matière* et le *sensible*. « Toutes les nations, dit M. Rolle, ont admis cette idée de la triplicité dans l'unité suprême. Le christianisme n'a fait que développer cet ancien dogme qui avait déjà été spiritualisé par Platon. » Nous laissons aux théologiens de profession le soin de juger s'il est orthodoxe d'affirmer que les chrétiens ont trouvé dans la taride cosmogonique des anciens le germe de leur trinité. L'auteur conclut que l'opinion qui attribue aux Grecs la croyance d'un Dieu purement spirituel, et celle qui matérialise les objets de leur culte sont également éloignées de la vérité ; il prend un *mezzo termine* en disant qu'ils adoraient en même temps l'esprit et la matière : le premier comme étant une émanation de la divinité, qui se répand dans toute la nature ; la seconde, comme étant imprégnée de l'esprit divin. Après le paragraphe relatif à la *Providence*, que nous recommandons à l'attention du lecteur, vient celui que l'auteur a consacré au destin, sur lequel, dit-il, les modernes ont eu des idées fausses, parce qu'ils ont tout confondu. Il distingue, à ce sujet, deux doctrines : celle des philosophes et celle des poètes. Les philosophes eux-mêmes n'étaient point d'accord sur ce qu'ils entendaient par *destin* ; les uns appelaient ainsi la volonté suprême de Dieu ; les autres, les lois constantes et immuable de l'univers ; d'autres voyaient dans le destin une nécessité absolue à laquelle les dieux eux-mêmes étaient soumis comme les mortels ; c'est le dogme du fatalisme, auquel l'autorité de Zénon donna un poids et une importance qu'il n'avait pas eus avant lui, bien que plusieurs philosophes l'eussent déjà enseigné. On sait d'ailleurs que ce dogme subversif de toute liberté morale était le principal ressort de la tragédie grecque.

Nous abordons la seconde section de l'ouvrage, laquelle nous semble généralement plus riche de faits et d'érudition que la première, de même qu'elle est plus étendue. Elle est intitulée : *Du culte du premier être et de ses dénominations*, et contient le développement des idées de *création*, de *bonté*, de *puissance*, dont chacune est représentée, chez les Égyptiens, par une dénomination spéciale et exclusive, et qui, dans leur ensemble, forment la trinité nominale comprise sous le nom d'Osiris, considéré,

nous le répétons, comme le prototype de Jupiter. L'idée renfermée dans chacune de ces dénominations fait le sujet d'un chapitre. Nous voyons dans le premier, Jupiter, législateur des peuples, conférer les bienfaits de la civilisation. M. Rolle regarde cette tradition comme purement allégorique; ainsi le père des dieux et des hommes ne serait qu'un mortel divinisé comme bienfaiteur de l'humanité. L'auteur se trouve naturellement conduit à parler de la fable des Titans et des Géans; il analyse d'une manière claire et précise les différentes explications données de ce point mythologique, si diversement interprété tant par ceux qui y voient une allégorie, que par ceux qui considèrent le fait comme réellement arrivé. M. Rolle s'abstient prudemment de décider la question, mais il présente, et avec raison, selon nous, le combat des Titans et des Géans comme appartenant exclusivement à la mythologie poétique. Le 4<sup>e</sup> paragraphe du même chapitre est le plus long de tout l'ouvrage; des considérations sur le culte de Jupiter, père et sauveur des hommes, en font la matière. L'auteur y passe en revue toutes les épithètes et tous les surnoms donnés à Jupiter par allusion, soit à sa bonté pour les hommes et aux bienfaits qu'il répand sur eux, ou qu'ils attendent de lui, soit à une foule de circonstances accessoires au culte du dieu. Parmi ces épithètes, presque toutes grecques ou latines, et qui sont au nombre d'environ quatre-vingt-dix, nous remarquerons celles de σωτήρ, ελευθέριος, *custos*, ἀρχαῖος, φίλιος, μελίχιος, ἑταῖριος, στρατίος, *feretrius*, *victor*, etc., etc.

Dans le second chapitre, où Jupiter est présenté comme dieu puissant, l'auteur trace l'histoire du culte de Jupiter-Olympien, qui était chez les Grecs ce qu'était à Rome Jupiter-Capitolin; après le culte de Jupiter-Olympien en Élide, culte dont les détails sont si connus et ont été si souvent décrits, celui que les Athéniens rendaient à ce dieu était le plus brillant et le plus solennel. L'*Olympéon* d'Athènes, fondé par Pisistrate, ne fut achevé que sous l'empereur Adrien, c'est-à-dire plus de 660 ans après. Toutes les principales villes de la Grèce et des colonies avaient un temple dédié à Jupiter-Olympien, que M. Rolle s'efforce de prouver être la même divinité que Bélus, Adonis; Phta et Moloch. Nous remarquerons ici que l'auteur déclare (p. 314) Phta, qui est le même qu'Ammon, identique avec Horus,



tandis que plus bas il fait celui-ci fils du premier et de Satis, formant l'union du principe actif et du principe passif. Ce qui semble pallier cette contradiction, c'est qu'on lit (p. 315) que Phta fut adoré sous les deux rapports de père et de fils, comme l'emblème du monde se reproduisant lui-même. De même que plus haut, nous avons vu l'énumération des épithètes relatives à la bienfaisance de Jupiter, nous trouvons ici celles qui se rapportent à la puissance et à la majesté divines. Le chapitre est terminé par des considérations sur Jupiter maître absolu du ciel, de la terre et des mers, et surnommé à ce titre *καράνιος*, *χρόνιος*, *θαλασσιος*; « Jupiter, Neptune et Pluton ne faisaient en effet, dit Tristan, qu'un même dieu, seulement désigné par trois puissances, à cause de leurs différens attributs. »

Le troisième et dernier chapitre de la section et du volume traite d'abord du culte de Jupiter, envisagé comme l'âme universelle du monde. Le mariage de ce dieu avec Junon représente, suivant M. Rolle, l'union du principe actif et du principe passif, dont la doctrine avait pris naissance en Égypte. C'est le symbole de la force génératrice de la nature à laquelle tous les peuples ont rendu hommage, et qui a donné naissance aux plus pompeuses solennités. L'auteur établit ici des rapprochemens ou des rapports de filiation entre les mythes de la Grèce et les fictions orientales; « le soleil entre-t-il dans le signe du taureau..., c'est Jupiter qui, sous les formes d'un taureau, enlève Europe. » Cette fable paraît avoir été empruntée par les Grecs aux Phéniciens. Après un paragraphe relatif au culte de Jupiter enfant, « symbole des productions terrestres, » M. Rolle termine par l'exposition du culte de l'âme universelle chez différens peuples. Il dit avec beaucoup de raison que « les anciens peuples, frappés de tous les objets sensibles, occupés de la nécessité de pourvoir aux besoins les plus puissans, ont placé l'essence divine dans le corps de la nature auquel chaque pays était principalement redevable de la fécondité et de l'abondance. » Ainsi les premiers objets de leur culte ont dû être les plus nécessaires au soutien et à la conservation de leur existence; la terre, l'eau, le feu et les astres ont vraisemblablement reçu leurs premières adorations; mais il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de savoir; comme le pense M. Rolle, si ces peuples adoraient, non la nature matérielle et sensible, mais le souve-

rain être dans ses œuvres. Malgré son affirmation formelle, l'auteur reconnaît que le culte rendu au soleil par les peuples de l'Asie s'adressait bien moins au créateur qu'à la créature; bref, que les Assyriens, les Chaldéens, les Perses, etc., étaient sabéens; non content de le reconnaître, il nous semble même le prouver contre « leurs apologistes les plus décidés, qui veulent qu'ils n'adorassent qu'un dieu. » Il entre ensuite dans quelques développemens sur le culte de ce qu'on a long-temps appelé les quatre élémens et termine par des considérations dont il résulterait que les anciens, même leurs philosophes les plus religieux, n'ont jamais eu une notion exacte de la divinité, du moins comme la conçoivent les Chrétiens; puisque leurs écrits prouvent qu'ils n'avaient aucune idée d'une substance incorporelle, d'un être purement spirituel. Ainsi, Dieu, selon les anciens et les premiers pères de l'église eux-mêmes, était une matière pensante et subtile comme l'air; telle est la signification qui donne origine au mot *ασώματος*. Tertullien ne pensait pas qu'il impliquât contradiction de dire que Dieu est corps bien qu'il soit esprit.

Le premier volume de l'ouvrage entrepris par M. Rolle se termine par des notes étendues et une table en même temps alphabétique et analytique. Ces notes, qui occupent plus de cent pages, sont fort instructives et attestent une érudition étendue et variée. Nous ajouterons que l'auteur cite toujours ses autorités; il a agi en cela avec prudence et loyauté. Nous finirons cet article par quelques observations de détail qui ne doivent porter aucune atteinte au mérite de l'ouvrage dans son ensemble. D'abord, M. Rolle nous semble avoir quelquefois trop donné dans ce que nous nommerons l'*Orientalisme*; il aurait pu s'épargner certaines discussions psycho-théologiques (p. 15-19), qui, quelque estimables qu'elles soient en elles-mêmes, pourraient être mieux placées ailleurs; nous ne savons pas ce qu'il faut entendre par *principe actif de l'âme universelle* (p. 9); il nous semble que ce *principe* et cette *âme* sont une seule et même chose : nous aimons à croire que cette locution bizarre appartient non à l'auteur, mais à l'imprimeur qui a sans doute omis une virgule nécessaire. Qu'est-ce, encore, que des êtres plus ou moins parfaits, selon que leur *origine* est plus ou moins éloignée de la *source*? Nous doutons que l'on puisse

dire la *source d'une origine*. M. Rolfe regarde comme une ville Olympie, qui selon lui, s'appelait Pise du temps d'Homère, et recouvra ce nom postérieurement; il a sans doute oublié que M. Gail a prouvé jusqu'à l'évidence et qu'il est aujourd'hui reconnu qu'il n'exista jamais de ville nommée *Olympie*, et que ce qu'on appelait ainsi n'était qu'une enceinte située sur les bords de l'Alphée, et renfermant le bois sacré, le temple et d'autres édifices. Nous remarquons en outre un nom propre toujours mal orthographié : c'est *Lybie* au lieu de *Libye*.

Nous terminerons ici notre analyse d'un ouvrage estimable à bien des égards. Ce livre abonde en vues neuves, en aperçus ingénieux; et des rapprochemens curieux s'y joignent souvent à des réflexions très-judicieuses. Le volume que nous annonçons sera suivi de plusieurs autres; nous nous en rapportons entièrement au zèle et à l'érudition de M. Rolfe pour la partie qui lui reste à publier, et nous connaissons trop son bon esprit et son expérience pour lui recommander cette circonspection et ce doute sans lesquels il n'est point de saine critique. E. C. D. A.

29. UEBER DEN GEISTIGEN GEHALT DER ALTEN RELIGIONEN UND MYTHEN. — De l'esprit des anciennes religions et mythes; pour servir d'introduction à l'explication des mythes du Nord; par Const. DIRCKINGK-HOLMFELD. 88 p. in-8°. Copenhague 1828; impr. de Tegnagel. (*Dansk Litterat. Tidende*; 1829, n° 17.)

Après quelques réflexions sur l'étude de la mythologie du Nord, l'auteur divise les systèmes mythologiques de l'antiquité en 3 classes; savoir 1° Religions qui n'admettent point l'existence réelle d'un être suprême. 2° Religions qui admettent cette existence sans liaison avec le monde inférieur. 3° Religions positives qui admettent une providence veillant sur l'homme. Passant ensuite à l'ancienne mythologie du Nord, l'auteur établit en principe que les anciens Scandinaves ont eu pour principe dominant l'existence d'un seul Dieu ou d'un être suprême sous le nom d'*Alfader*; mais le prétendu monothéisme des Scandinaves ne se fonde sur aucune preuve. Une strophe de la *Voluspa* que cite l'auteur trahit un poète chrétien : il en est de même de l'*Edda* de Snorro. Il faudrait distinguer d'ailleurs les temps. Dans une antiquité très-reculée, les Scandinaves

avaient probablement des idées religieuses, plus grossières qu'à l'époque où le christianisme fut introduit dans le Nord. D.

---

## ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

### 30. CURIOSITÉS ET MONUMENS DU JAPON, ET MÉDAILLES GRECQUES.

Le cabinet royal des antiques, à La Haye, a fait l'acquisition de la grande collection de productions du Japon, formée par M. J. Cock Blomhoff, dans le temps chef de la factorerie néerlandaise établie à Nangasacki, et transportée de là en Hollande. Cette collection se compose d'un nombre considérable de meubles, d'armures, de vêtemens, d'instrumens et de livres faits et en usage au Japon, et est plus propre que toute description qu'on ne pourrait faire, à donner une idée de l'état de civilisation auquel est parvenu cette singulière nation.

D'un autre côté, le cabinet royal des médailles s'est également enrichi d'une collection de médailles anciennes, la plupart grecques, provenant de l'ambassadeur du roi à Constantinople. Au nombre de ces médailles, il s'en trouve de très-rare, telles qu'une médaille d'*Evagoras*, roi de Chypre, dont on ne connaissait jusques-là qu'un seul exemplaire; une médaille d'*Isment*, et deux médailles de nomes d'Égypte. Ces divers objets font celui d'un second envoi fait par l'ambassadeur. Le premier était déjà parvenu à sa destination; on en attend sous peu un 3<sup>e</sup>. Bientôt le cabinet royal, qui, à en juger par le catalogue dressé par M. J.-C. de Jonge, archiviste-adjoint, est déjà très-considérable, pourra rivaliser avec les premières collections de ce genre qui existent dans le reste de l'Europe. (*Algem. Konst en Letter-Bode*; 2 fév. 1827.) L.

### 31. MONUMENS CYCLOPÉENS. — EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. EDWARD DODWEL, à M. Petit-Radel, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Paris, 28 mai 1829.

Ayant entendu dire qu'on ne possédait en France, au sujet des monumens cyclopéens, que mes seuls dessins, et qu'on n'y

connaissait pas ceux de M. Simelli, architecte romain, dont je vous ai garanti l'exactitude, ni même ceux des architectes français, qui vous en ont fourni de très-fidèles, accompagnés des cotes de leurs mesures, je ne suis pas étonné que ces monumens y soient encore si peu connus, et que les savans ouvrages qui en traitent y soient si mal appréciés. Mes dessins vous intéresseront d'autant plus que (vous l'avez fait remarquer avant moi) la fondation de ces murs remonte, suivant Caton, cité par Pline, à la 964<sup>e</sup> année antérieure à la guerre des Romains contre Persée, roi de Macédoine; date qui équivaut à environ l'an 1132 avant J.-C. Les pierres de ce mur sont informes et énormes; mais l'assemblage en est du plus bel ouvrage de ciseau que j'aie jamais observé dans tous mes voyages en Grèce et en Italie.

Vous voudrez donc bien joindre au total des 342 villes de construction pélasgique, dite cyclopéenne, qui ont été observées depuis trente ans, d'après vos directions scientifiques, par nos correspondans de la Société pélasgique, qui n'est connue que de nous et de vous qui en êtes le centre, les 15 villes détruites dont les noms modernes suivent :

« 1<sup>o</sup> *Munidola*, trois milles et demi de Tivoli, à droite de la route de *Vicorepo* et *Subiaco*. Cette ville a conservé les deux murs angulaires de la porte de son enceinte, et des vestiges de murs.

« 2<sup>o</sup> *Empolo*, qui retrace le nom de l'*Empulum* de Tite-Live.

« 3<sup>o</sup> *Molino*, qu'on peut croire avoir été l'ancienne *Saxula*.

« 4<sup>o</sup> *Siciliano*, qui rappelle le *Siculetum* des Tiburtins ou Aborigènes.

« 5<sup>o</sup> *Saccomuro*, dont on ne sait plus rien.

« 6<sup>o</sup> *Santa Balbina*.

« 7<sup>o</sup> *Cesa Longa*, qu'on croit être l'ancienne *Medullia*, dont le nom s'est conservé dans une ancienne ritournelle populaire des montagnards.

« 8<sup>o</sup> *Turrito*, dont les murs pélasgiques sont surmontés de constructions gothiques en petites pierres carrées et cimentées.

« 9<sup>o</sup> *Cigliano*, dont on voit le mur d'enceinte et un *Hiéron*, dont la longueur est de cinquante pieds et qui est construit en polygones irréguliers bien taillés.

« 10° A un demi-mille de là, *Scoccia Santi*, où l'on voit un égoût qui traverse un mur cyclopéen. L'ouverture de cet égoût est surmontée d'une plate-bande formée d'une grande pierre; ouvrage certainement grec et non romain.

« 11° La *Marcellina*, où se voit un grand mur soutenant un *Hiéron* en terre-plein et les murs d'enceinte de la ville détruite.

« 12° *Colle Malatiscolo*, qui présente une superbe muraille de construction cyclopéenne, d'un travail aussi lisse que les murs de Mycènes dans la partie qui fait face au trésor d'Atrée. Il m'a paru que c'était encore là la façade d'un grand hiéron en terre-plein comme tant d'autres que nous connaissons, et qui nous témoignent de la continuité et de l'uniformité des usages religieux et pélasgiques de ces temps reculés.

« 13° A 3 quarts de mille de *Malatiscolo*, au bas des roches de *Monte Gennaro*, la colline appelée *Monte Verde* présente, à son sommet, les grands restes d'un temple ou *Hiéron* en construction cyclopéenne, dont le mur de face a cent pieds de long sur 16 de haut. Les blocs en sont bien taillés dans leurs joints, mais d'une périphérie très-tourmentée et à bossages beaucoup plus proëminens que ceux de l'autel pélasgique de *Segni*. On y voit plusieurs murs transversaux de même construction, mais aplanis, et ces ruines qui couvrent un espace de 2 milles environ, présentent l'aspect d'un triangle, comme les villes de *Palestrina* et de *Lépante*, l'ancienne *Naupactus*. Les intervalles qui séparent les murs disposés en terrasse, et qui paraissent avoir été entourés d'un mur général dont il subsiste quelques vestiges, sont remplis de quantité de tuiles et de petites pierres. On y voit, en effet, quelques murs romains d'habitations en maçonnerie réticulaire et en petites pierres carrées.

J'ajouterai à l'énumération des 14 villes précédentes, celles de *Lista* et de *Trebula Suffennas*, que je crois avoir le premier découvertes en Sabine, d'après les témoignages comparés de leur construction pélasgique ou cyclopéenne, avec les distances qui sont assignées par Varron, cité par Denys d'Harlicarnasse; M. Simelli n'a point été de ce côté. Je les verrai avec encore plus de soin, dans le voyage entier de la Sabine, que je me propose de faire, Dieu aidant, à mon retour à Rome. Ainsi donc,

notre liste des monumens de villes pélasgiques, dans les régions de la Grèce et de l'Italie où les anciennes histoires placent les plus anciennes colonies des Grecs, montent actuellement au nombre total de 357.

Que diront ceux qui prétendent que plus on découvre de monumens pélasgiques, plus ils perdent de leur importance et de leur signification historique? Ils devraient cependant se rappeler qu'en l'an 218 de notre ère, Elien disait, livre IX, chap. 18, qu'anciennement on comptait, dans la seule Italie, jusqu'à 1197 villes. Or, comment un tel nombre de villes fortes ou d'acropoles aurait-il pu avoir été reconnu dans cette contrée, si l'on n'y avait pas compris toutes les bourgades qui couronnaient, comme elles couronnent encore aujourd'hui, les sommets de l'Apennin, et que les Pélasges avaient bâties, serrées les unes contre les autres, suivant la force de l'expression grecque employée par Denis d'Halicarnasse, traducteur continuellement littéral de Caton et de Varron, dans son premier livre des *Antiquités romaines*. ( *L'Universel* ; 19 juin 1829.)

### 32. ANTIQUITÉS ÉTRUSQUES DE TARQUINIA.

On écrit de Rome que d'importantes découvertes viennent d'avoir lieu dans les environs de l'antique ville étrusque de Tarquinia, dans la plaine de Ponte della Badia, par les soins généreux et éclairés du prince de Canino. Elles consistent en nombreux objets de toilette en or, et plus de 2,000 vases très-habilleusement peints et chargés d'inscriptions curieuses, dont il vient de publier le catalogue en un volume in-4°. ( Voy. le *Bulletin*, *suprà*, Tome XIII, n° 36, l'annonce de ces découvertes et celle de la publication de cet important catalogue ). Le Pape, mu par cet exemple, a ordonné que le Forum romain, aujourd'hui le Campo Vaccino, serait déblayé à l'instar du forum de Trajan, qui sortit de terre sous l'administration des Français. Ainsi tous les monumens qui existent entre les monts Palatin et Capitolin seront exhumés, et la vaste enceinte comprise entre l'arc de Septime-Sévère et celui de Titus sera rendue à son ancienne destination. Les déblais se font avec activité et intelligence; ils acheveront de faire connaître la direction première de la voie sacrée.

33. CIMETIÈRE ÉTRUSQUE DE SARTEANO. (*Antologia*; octobre 1826, n° 70, p. 170.)

Non loin de Sarteano, est située une vaste colline sur laquelle le hasard fit découvrir un lieu de sépulture antique. Toute la partie méridionale est couverte de tombeaux. Le grand nombre de ces monumens ne permet pas de douter que ce fût un cimetière public. D'ailleurs, chez les peuples gréco-italiens, le champ de repos était toujours hors des villes et au nord de celles-ci; c'est du moins ce qui s'observe à Cumes, à Naples, à Nola, à Paestum, etc.

Les tombes du cimetière des environs de Sarteano ne sont séparées les unes des autres que par un intervalle de quatre ou cinq brasses. Elles sont creusées dans le tuf; on y pénètre par une petite porte eintrée et fermée en dehors soit par des pierres informes entassées les unes sur les autres, soit par une seule pierre plate et brute de l'espèce de celles dont on fait usage pour les échuses, et que l'on trouve, à ce qu'il paraît, au-delà du fleuve Astron qui coule près de la colline.

Ces tombes sont toutes creusées en voûte, et de plusieurs dimensions. Les plus grandes sont soutenues par un pilastre taillé dans le tuf et laissé pour étayer la voûte, comme cela se pratique dans les carrières de pierre et de marbre pour la sûreté des ouvriers. Dans ces dernières tombes, qui sont, du reste, en petit nombre, se trouvent plusieurs squelettes qui appartiennent sans doute à la même famille. Les autres en contiennent quelquefois deux, mais plus souvent un seul.

Les squelettes ont toujours la tête vers l'orient; deux vases sont placés à leurs épaules et un derrière la tête: ce dernier est toujours ou presque toujours de la forme d'un bocal. Des coupes sont disposées le long des bras; et des vases à parfums se trouvent aux mains et aux pieds. Au milieu, sont constamment de petits vases aplatis et d'une forme semblable à celle d'un oignon.

Cependant les tombes qui contiennent des squelettes sont moins nombreuses que celles qui renferment des ossements et des cendres. De même, les Grecs brûlaient les cadavres bien plus souvent qu'ils ne les ensevelissaient dans leur intégrité. Dans le cas du premier mode de sépulture, les tombes de Sarteano sont



très-petites. Le vase dans lequel sont recueillis les restes du défunt est la plupart du temps de terre grossière et toujours placé vers l'orient; les autres vases sont rangés à l'entour.

Il est à remarquer que l'on trouve quelquefois deux et même trois tombes ensemble. Quand elles sont au nombre de trois, la plus spacieuse est au midi et les deux autres sont, l'une à l'orient, l'autre à l'occident. Lorsqu'il n'y en a que deux la plus petite est à l'orient. On n'a trouvé dans le cimetière de Sarteano ni idoles, ni pièces de monnaie, quoique tout annonce que ce lieu n'a jamais été, comme celui des environs de Chiusi, violé par les barbares qui inondèrent l'Italie au moyen âge.

Peut-être demandera-t-on si le cimetière de Sarteano appartient aux temps anciens de l'Étrurie. Cette question est d'autant plus difficile à résoudre qu'on trouve dans les tombeaux des vases qui attestent la décadence de l'art, avec d'autres qui sont d'un style antique. Ce mélange a d'ailleurs été remarqué par les archéologues dans les tombeaux grecs. Des lettres seules ou des syllabes se voient de temps à autre sur les vases de Sarteano. Elles désignent probablement le nom du défunt, comme l'indique l'inscription suivante gravée sous le pied d'une tasse, et la seule qui se soit trouvée dans cette quantité de poteries découvertes; elle se compose des deux mots : *Mi Larta*.

Enfin, parmi les vases du cimetière de Sarteano, il en existe quatre petits entièrement différens des autres; l'un d'eux, en particulier, représente un jeune homme assis ou plutôt couché à table sur un lit, et prenant plaisir à entendre jouer de la flûte. Ce sujet se retrouve avec plus ou moins d'ornemens sur un grand nombre de vases grecs. Celui dont il est ici question est grec, selon toute apparence, ainsi que les trois autres avec lesquels il était; il est facile de les reconnaître pour tels au vernis et à une certaine élégance de forme qui distingue spécialement les anses.

W.

34. FOUILLES FAITES AUX ENVIRONS D'ORBITELLO. (*Antologia*; févr. 1829, p. 138.)

En 1820, alors que l'on restaura une partie de l'ancienne voie consulaire aurélienne, et que l'on ouvrit une communication facile entre l'état des Présides et l'intérieur de la Toscane; on découvrit 3 tombeaux qui parurent étrusques tant par leur

forme que par les objets qui y étaient renfermés. Ces tombeaux ont été amplement décrits dans les mémoires historiques du Télamon ancien et moderne, vol. I, p. 75, et actuellement ils sont dans la galerie de Florence. Depuis, M. A. Derrit, propriétaire du fonds où l'on avait trouvé ces hypogées, conçut l'idée de faire des fouilles régulières, afin de voir s'il n'en existait pas d'autres; mais la mort l'empêcha d'exécuter ce projet. Heureusement son fils ordonna de faire quelques fouilles, et l'on trouva un si grand nombre de tombeaux, qu'il demeura certain pour tout le monde, que le terrain avait été autrefois le cimetière d'une ville étrusque.

Les travaux restèrent quelque temps suspendus, mais maintenant on les a repris et ils sont en pleine activité.

Voici le détail des principaux objets qu'on a trouvés et qui composent le musée qu'on a établi. Des vases en bois avec figure ou sans figure, de différentes formes et grandeurs, quelques-unes de ces formes sont très-bizarres.

Des patères, ou miroirs mystiques; des trépieds; une armure de guerrier, complète, qu'on a trouvée non pas couchée, mais, chose étonnante, en position verticale; une petite idole, parfaitement conservée et entièrement couverte d'une espèce de tunique d'amiante.

Divers ornemens en argent et en or très-pur; un scarabée égyptien avec des caractères très-nets.

Il ne se passe pas un jour sans qu'on découvre de nouveaux objets.

Quant à la question de savoir à quelle cité étrusque appartenait ce cimetière, dans lequel sont entassées tant d'antiquités, nous dirons que c'était celui d'Orbetello, ville qui figure dans la géographie sous le nom de Sub-Cosa, et qui porte cette dénomination dans la table de Peutinger. Des antiquaires ont prétendu que ce cimetière contenait les restes mortels des habitans de l'ancienne Cosa ou Cossa; mais cette opinion est dénuée de fondement. Car, d'abord il y a une distance de 6 à 7 milles entre ce cimetière et les ruines de l'ancienne Cossa, et il n'est pas présumable que les habitans transportassent leurs morts si loin.

En outre, il y a vis-à-vis de Cossa un terrain qui porte des traces non équivoques de tombeaux antiques : c'était probablement le cimetière des habitans.

Enfin le cimetière dont il s'agit n'est pas sur l'ancienne voie aurélienne, mais bien sur ce bras de route qui conduit de la voie aurélienne à l'Orbetello actuel.

C. R.

35. AN ESSAY ON THE WAR-GALLIES OF THE ANCIENTS. — Essai sur les vaisseaux de guerre des anciens ; par J. HOWELL. In-8° de 61 p. Londres et Edimbourg, 1826 ; Blackwood et Cadell. (*Monthly Review* ; décemb. 1826, n° XIV, p. 403.)

Cet ouvrage, dont l'auteur a su éviter les défauts reprochés à ses devanciers, a le mérite assez rare dans les écrits de pure érudition, d'être exempt de prolixité. M. Howell a dédaigné le charlatanisme des citations multipliées, dont on croit pouvoir impunément surcharger un livre ; persuadé que l'on est que personne ne sera tenté de les vérifier. L'essai sur la marine militaire des anciens prouve que l'auteur est à la fois un homme instruit et un investigateur consciencieux, et qu'il a su éviter le double reproche d'être trop lourd ou trop superficiel. Il a dit tout ce que son sujet comportait et a rejeté tout ce qui aurait été superflu. En outre, bien qu'il présente des explications à la fois nouvelles et raisonnables, il les expose néanmoins avec une grande modestie. Loin de critiquer amèrement ceux qui l'ont précédé dans la même carrière, il se contente de signaler les erreurs qu'ils ont commises ; et cela sans dénaturer en aucune manière le sens de leurs assertions.

Malgré les éloges qu'on vient de lire, le journal anglais craint que les explications données par M. Howell ne satisfassent pas tout le monde. Quoi qu'il en soit, l'auteur pense que les bancs de rameurs étaient rangés, non les uns au-dessus des autres, mais sur une ligne continue, le long du flanc de la galère ; de sorte que pour un trirème, le premier rang était à l'avant, le second au milieu et le troisième à l'arrière. Cette opinion est d'ailleurs fondée sur des autorités respectables. Il est persuadé aussi que les galères qui portaient dix bancs de rameurs étaient d'une dimension énorme et beaucoup plus grande que celle qu'Athénée attribue à la *Tessaracontère* de Ptolémée, laquelle avait, selon cet écrivain, 280 coudées de long. On peut juger, d'après cela, quelle longueur M. Howell donne à la galère construite par les ordres du roi d'Égypte.

Ce savant se livre à d'autres développemens dans lesquels le

défaut d'espace nous empêche de le suivre. Mais ce que nous devons affirmer, c'est qu'il ne donne comme certains que les faits appuyés sur des témoignages irrécusables, qu'il sait toujours douter à propos, qu'il ne présente que des conjectures plausibles, quand il est réduit aux probabilités; enfin, qu'il ne prend jamais ce ton décisif et tranchant si familier aux érudits qui se targuent de quelque découverte réelle ou imaginaire. W.

36. DEI CAVEDI DEGLI ATRI, etc. — Des vestibules, des appartemens et de quelques autres parties principales des maisons des anciens Romains, avec un nouveau commentaire sur Vitruve; par Joseph RIVA, de Vicence. In-4° de 92 p. et 9 pl. grav. Vicence, 1828; Picutti.

Nous avons rendu compte de cet ouvrage dans le cahier du mois d'août 1829, n° 287; mais nous avons omis de faire mention d'une des opinions les plus importantes de l'auteur ou du moins l'une de celles auxquelles il tient le plus, savoir : que les monumens que concerne le plus particulièrement son interprétation, sont ces immenses fabriques que, sans aucune raison valable, dit-il, on a coutume de nommer des Thermes, et qui, selon lui, sont les *Avanzi*, vestibules des anciennes habitations des Césars et des autres grands personnages de l'antique Rome. Nous nous empressons de compléter notre article, en faisant connaître cette idée, que M. Riva appuie de preuves historiques, par lesquelles il fait voir qu'il a autant de science que de connaissance dans les arts.

DUMESAN.

37. MONUMENS ROMAINS EN AUTRICHE. (*Archiv für Geschichte*; juin 1827, n°s 71 et 72.)

Les archéologues qui s'intéressent spécialement aux antiquités romaines en Autriche, seront peut-être bien aises de trouver ici l'indication de tous les numéros des *Archives d'histoire* qui traitent de ces monumens, depuis le commencement de son existence jusqu'au n° 5 de 1827. Nous les reproduisons tels que les donne ce journal. N° 57 de 1812; — 56 et 71 de 1818; — 111 de 1816; — 104 de 1815; — 150 de 1816; — 1, 2, 5 de 1817; — 122 et 152 de 1815; — 17, 53, 83 et 144 de 1818; — 55, 56, 91, 132, 135 de la même année; — 34 de 1816; — 155, 156, 5 et 83 de 1822; — 27 et 49 de 1821; —

30, 31, 39, 99 de 1823; — 11, 113, 114 de 1824; — 6, 37, 95, 103, 124 de 1825; — 4, 19, 61, 91 de 1826 et 5 de 1827.

38. ESSAI SUR LA STATISTIQUE MONUMENTALE DU DÉPARTEMENT DU CALVADOS. 1 vol. in-8°, avec planches, sous presse pour paraître à la fin de l'année 1830. — Carte monumentale du même département (1).

Obligé de visiter un grand nombre de localités pour dresser une carte géologique du département du Calvados, M. de Caumont pensa qu'il pouvait observer la géographie monumentale en même temps que la géographie des roches, et il s'appliqua à rendre ses courses profitables sous ce double rapport; il nota tous les faits qui lui parurent intéressans à recueillir, et imagina un certain nombre de signes qui pussent lui servir à exprimer sur la carte de Cassini, l'âge approximatif de toutes les constructions anciennes; de manière à présenter le tableau synoptique, géographique et chronologique des monumens du Calvados. Les 800 églises du département furent pour la plupart analysées et indiquées sur la carte, suivant leur style, au moyen des signes conventionnels adoptés. L'exploration des ruines romaines enfoncées sous terre, présentait plus de difficultés que celle des monumens du moyen âge; M. de Caumont pensa qu'il ne suffisait pas de déterminer la position des anciennes villes, qu'il fallait encore essayer de reconnaître l'emplacement des bourgades et des établissemens ruraux comme on l'avait fait sur quelques points de l'Angleterre; il pense avoir découvert les vestiges d'un certain nombre de villages incontestablement romains. Ces vestiges le guidèrent dans la recherche des anciens chemins romains, il put même en tirer quelques inductions sur la statistique de notre pays sous la domination romaine, et reconnaître par aperçu quelles avaient été les parties les plus anciennement habitées de notre département.

La réunion de tous les documens recueillis sur la statistique monumentale du Calvados, formera un petit volume in-8°, orné de plusieurs planches qui présenteront entr'autres figures, les plans des enceintes retranchées qui se rencontrent dans le département. Quant à la carte monumentale, deux couleurs

(1) Prix de l'ouvrage, 7 fr.; de la carte, 6 fr. On peut souscrire dès ce moment au bureau du Journal de Caen.

différentes pour les monumens romains et ceux du moyen âge, suffiront pour que l'on puisse distinguer d'un seul coup tout ce qui appartient à l'une ou à l'autre de ces divisions. De plus, comme il est incontestable que la nature du sol et des matériaux qui en proviennent a exercé une grande influence sur la richesse ou la pauvreté monumentale d'une contrée quelconque, et que le Calvados nous en fournit un exemple remarquable dans la différence que présentent sous ce rapport les trois principales régions physiques qui le constituent : le pays d'Auge, les plaines de Caen et de Falaise, et le Bocage, M. de Caumont a divisé le département en trois parties, dont la plus riche en beaux édifices a reçu la dénomination de *région monumentale*.

Il nous reste à exprimer le vœu que l'on exécute des cartes monumentales semblables à la précédente dans les autres départemens de la Normandie. M. Le Prévost pourrait se charger d'en faire de pareilles pour le département de l'Eure et de la Seine-Inférieure; M. Galeron, pour l'Orne, et M. de Gerville, pour la Manche. Nous pensons que de pareils travaux contribueraient puissamment aux progrès des sciences historiques. (*Journal de Caen*, n° 84)

39. ANTIQUITÉS DE LYON. Extrait du voyage littéraire de deux religieux bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, imprimé en 1727, en 2 vol. in-4°. (*Archives historiques, statistiques et littéraires du département du Rhône*; sept. 1827.)

C'est une idée heureuse pour le département du Rhône que celle qui a porté des hommes de lettres à rassembler, depuis 3 ans, dans un recueil spécial, toutes les notions qui appartiennent à l'histoire, à la statistique et aux productions littéraires du pays. Par ce moyen bien simple, ils font revenir à la vie une foule de documens utiles ou agréables qui étaient ignorés du plus grand nombre, soit qu'ils soient restés manuscrits ou qu'ils aient été imprimés sous la forme fugitive de brochures, soit aussi parce qu'ils se trouvent consignés dans des livres anciens qu'on ne lit plus, ou épars dans les nombreux numéros des journaux scientifiques, ou enfin jetés presque comme épisodes dans les grands ouvrages de statistique. A cette dernière catégorie, appartient, pour le département du Rhône, l'extrait du voyage littéraire de deux bénédictins.

On y trouve copiées trois inscriptions anciennes. La première, qui était conservée dans la riche collection du trésorier de France Laurent Pianello-de-la-Vallette, avait été trouvée à Lyon; elle est ainsi conçue :

D. M.  
N. AMERIAE  
TITVLLAE  
L. HELVIVS  
FRVGI  
CONIVGI  
SANCTISSIMAE.

La seconde, trouvée par les zélés voyageurs devant l'antique église Saint-Irénée où elle était à moitié enterrée, était fort bien gravée en anciennes lettres romaines :

ET MEMORIAE ETERNAE  
SEXTI IRENEI LVCILLI PVERI DVLCISSIMI  
QVI VIXIT ANNIS XIII. DIEBUS XXXVII  
D. ELICIANVS AVG N VERN A EX DISPENSATORIB M  
PA..ER ET DAT... LVCILLA MATER PARENTES  
FILIO CARISSIMO PONENDVM CVRAVERVNT  
ET SVB ASCIA DEDICAVERVNT.

La 3<sup>e</sup>, également découverte par eux derrière la même église, est ainsi conçue :

D M  
Q. IGNI SILVINI  
| IIII | VIRI  
AVG. LVG.  
IGNIA ELPIS  
COLLIB. OPTIMO.

Une 4<sup>e</sup> inscription, que leur avait montrée M. de la Vallette, était gravée sur marbre, elle leur a paru appartenir au XII<sup>e</sup> siècle :

*Hic jacet Grossa de Varey filia Humberti de Varey majoris, relicta Humberti Flamens. IXcalendas decembris obiit Catarina relicta ejusdem Humberti Flamens. Animæ earum per misericordiam Dei requiescant in pace. Amen. Hic jacet Bartholomeus Flamens et Peroneta de Chandonay ejus uxor.*

Comment un homme a-t-il pu laisser en mourant deux femmes, ainsi que le mot *relicta*, appliqué à chacune d'elles, semble l'an-

noncer ? Les bons religieux supposent qu'une des deux avait été répudiée par le mari, avant qu'il épousât la seconde. Ne faudrait-il pas plutôt en induire qu'une des deux femmes était une concubine, ou peut-être qu'elles l'avaient été toutes les deux; mais dans ce cas, était-il convenable de consacrer par une inscription le souvenir d'un fait semblable ?

Nous pourrions en effet être admis à faire cette question si, de nos jours et sous nos yeux, un chiffre galant, multiplié au XVI<sup>e</sup> siècle sur une partie de la façade intérieure du Louvre, ne rappelait des amours analogues.

Après les inscriptions, vient la fête de la *Saint-Jean*, patron de la cathédrale de Lyon. Les cérémonies de cette fête sont décrites tout au long par les voyageurs; ils trouvent ces cérémonies très-simples et d'une *majesté auguste et vénérable*, et cependant les détails dans lesquels ils entrent offrent une complication et des bizarreries qui rappellent cette fête burlesque des Innocens, qui était célébrée au moyen âge dans quelques anciennes églises de France, telle que la prééminence accordée, le jour de la Saint-Jean, aux sous-diacres et aux enfans de chœur; la mitre posée sur la tête du sous-diacre qui chante l'épître; les baisers donnés à plusieurs reprises par celui-ci sur l'épaule du prêtre célébrant.

Les deux voyageurs ont vu dans l'église souterraine les puits où furent jetés les premiers martyrs de Lyon, et, en leur qualité de religieux, ils n'ont pas hésité à répéter que le sang de ces martyrs rougit d'une telle sorte la terre, qu'elle n'avait point perdu sa couleur, et qu'elle était encore, à l'époque où ils écrivaient, un *remède efficace* pour les malades qui s'en servaient avec foi.

Séb. B...IN.

#### 40. ANTIQUITÉS DÉCOUVERTES A BESANÇON et dans le département du Doubs.

En creusant les fondations d'un bâtiment, au mois de juillet 1828, on découvrit un certain nombre de médailles romaines, grand bronze, d'une belle conservation. Les 5 plus belles ont été lithographiées, elles représentent les empereurs Claude, Néron et Trajan, et les impératrices Faustine, femme de Marc-Aurèle; et Lucille, femme de L. Verus.

Au mois de septembre de la même année, on trouva, en creu-



sant un puits, un vase de terre à deux anses, contenant plusieurs anneaux en argent ornés de pierres de diverses couleurs, quelques pièces de monnaies et un chapelet d'ambre, auquel était attaché un médaillon creux en argent, portant, d'un côté, une tête de Christ et un agneau sur le revers. A une plus grande profondeur, on découvrit dans le même endroit des tuiles romaines et un fragment de marbre blanc sculpté, qui paraît avoir appartenu à un monument d'une belle architecture.

Quelque temps auparavant, on avait découvert, dans l'arrondissement de Baume, une mosaïque curieuse qui avait servi de pavé à un vaste bâtiment d'architecture romaine. Ce qui paraît prouver cette destination, c'est la découverte postérieure d'une voûte souterraine établie sur des pieds droits et probablement pratiquée pour servir de communication avec des bâtimens adjacens à celui qui renfermait la mosaïque. Les voussoirs de cette voûte sont exécutés partie en tuf, partie en briques romaines. La pierre en est tendre et friable. Quand les déblais qui encombrant cette voûte auront été enlevés, on pourra en apprécier avec plus de certitude l'étendue et la destination.

41. NORDISKA FÖRNLEMNINGAR. — Monumens du Nord, publiés par LILJEGREEN et BRAUNIUS. 2 vol. in-8°, avec pl. lithogr. Stockholm; (*Goetting. gelehrte Anzeig.*; mars 1826, p. 361.)

Cette entreprise est sans doute digne de louange. Les éditeurs se sont réunis dans le but de publier les desseins des monumens inédits du Nord, qui sont en partie tirés des collections, et en partie ceux que les éditeurs ont découverts eux-mêmes. Les cent planches divisées en 12 cahiers, publiés depuis 1819 jusqu'à 1823, sont accompagnées d'un court précis où il est question du lieu où les objets ont été trouvés, et de la signification des monumens, autant qu'il est nécessaire pour en donner une idée aux amateurs. On trouve dans ces deux volumes des objets de différens genres; il y en a autant d'importans et de remarquables qu'il y en a d'insignifians. Le système particulier de la pose des pierres d'une forme ronde, carrée et elliptique aurait exigé des dessins plus exacts; on les trouve beaucoup mieux exécutés dans l'ouvrage de *Sjæborg*. Cependant, le grand nombre de pierres runiques encore inédites suffirait à lui seul pour donner un très-grand prix à cet ouvrage. Elles sont toutes d'une

époque beaucoup plus reculée que celles qu'on a connues jusqu'en ce moment, et plusieurs d'entre eux ont une forme toute particulière. Sur la pierre n° 4, on trouve figurés une cloche et un bassin des fonds de baptême avec des caractères runiques. Le n° 32 offre une inscription latine avec des caractères gothiques de 1350, et, à côté, une ligne en caractères runiques exprimant, en résumé, le sens de l'inscription. Les mêmes mots se rencontrent sur le n° 87, où d'un côté l'inscription se trouve en caractères runiques, et de l'autre côté en caractères gothiques. Il faut croire que les caractères runiques n'ont été employés que pour faciliter aux moines la lecture de l'écriture. Parmi toutes ces pierres, la plus importante est celle qui fut trouvée dans le Bohuslaen. C'est une rune anglo-saxonne, dont l'écriture va de droite à gauche. L'explication de cette inscription rencontrera sans doute des difficultés insurmontables, attendu qu'une partie du texte est probablement perdue. Parmi les autres dessins, on remarque principalement celui d'un collier, un bracelet d'argent et un ornement de toilette. On y remarque aussi des dés tout-à-fait pareils à ceux dont on se sert aujourd'hui, d'anciens boucliers et des armes de tout genre, tant en pierre qu'en métal.

L. D. L.

#### 42. ANTIQUITÉS WENDES.

Beaucoup de gens considérant comme fausses les antiquités obotritiques si connues, qui ont été gravées sur cuivre d'après les dessins de Wogen, et que possède maintenant la bibliothèque grand-ducale à Neustrelitz. On prétend que Sponholz, qui disait avoir recueilli par succession ces images de faux dieux et ces instrumens des sacrifices trouvés à Prillwitz, dans le 17<sup>e</sup> siècle, les supposa par cupidité. C'est ainsi que Rûhs soutient que l'histoire des découvertes de ces antiquités ne mérite aucune confiance; par contre, un antiquaire danois, Mart. Fr. Arendt n'y a rien vu qui pût inspirer la moindre méfiance. M. Fr. Boll, savant allemand, a cherché à démontrer, par de bonnes raisons, l'invraisemblance d'une fabrication; il pense qu'on n'aurait pu la faire sans une connaissance approfondie de la religion, des mœurs et de la langue des Wendes, qu'aucun savant ne possédait alors, et encore moins Sponholz, qui ne se livrait à l'étude des antiquités qu'en amateur.

Dans l'année 1824, M. Fr. de Hagenow a découvert dans la bibliothèque de Neustrelitz 14 pierres runiques qui étaient demeurées inconnues jusque là aux antiquaires. Il ne put obtenir des éclaircissemens sur ces pierres que d'un M. Boye de Wahren, qui assista Sponholz dans ses fouilles, mais seulement après la publication des antiquités. M. Boye a juré avoir extrait lui-même une partie de ces pierres, et avoir assisté à l'extraction du reste. Trois ont été trouvées près de Wahren, et les autres dans les champs de Prillwitz, de Brandebourg ou de Barenstorf (Voy. la description que Hagenow a faite des pierres runiques qui se trouvent à la bibliothèque grand-ducale de Neustrelitz). On voit sur ces pierres des images d'idoles et d'autres figures, ainsi qu'un grand nombre de caractères runiques. Elles prouvent, par conséquent, si elles sont véritables, que les Wendes faisaient usage des caractères runiques, et confirment en même temps l'authenticité des antiquités antérieurement découvertes.

C. R.

43. A DESCRIPTION OF THE DEVERELL BARROW.—Description du tombeau de Deverell; par Will. Aug. MILES, écuy. In-8°, 53 pag. avec pl. (*Gentleman's Magazine*; nov. 1826, p. 421.)

Il existe à Sudland-Bay un curieux reste d'antiquité, nommé *Agglestone*. C'est une énorme pierre de grès ferrugineux, dont on évalue le poids à 400 tonnes; elle se trouve sur le sommet d'une éminence, au pied de laquelle est un marais, excepté du côté de l'ouest qui offre une langue de terre défendue par des fortifications. Cette pierre, qui probablement servait d'autel pour les sacrifices, est disposée de telle sorte qu'une population immense pouvait voir les cérémonies qui se célébraient dans cet endroit. La pierre en question était de celles dont parlent Apollonius de Rhodes (*Argon.*, livre I, v. 1671-6.) et, d'après lui, le mythologue Bryant; c'est-à-dire que, mise en équilibre sur une autre, elle remuait pour peu qu'on la touchât; le moindre souffle du vent même suffisait pour la mettre en vibration. Aujourd'hui elle est immobile; il paraît que, vu la matière friable dont elle est composée, la pointe sur laquelle elle était comme suspendue, s'est aplatie par l'effet du temps.

A peu de distance au nord-ouest de cet *Agglestone* se trouve une levée de terre sur le sommet de laquelle on voit d'en bas

des morceaux de pierre d'une grosseur considérable; on y trouve des *tumuli* et, un peu plus à l'ouest, des ouvrages de terre et les ruines d'une ancienne ville dont aucun historien ne fait mention, et qui a un aspect particulier, en ce que c'est une immense étendue de terrain autrefois entouré de murailles de pierre extraordinairement épaisses. Cette enceinte a la forme d'un parallélogramme rectangle; l'entrée est flanquée de murailles et l'on distingue encore parfaitement les deux tours entre lesquelles était la porte.

W.

44. SOME ACCOUNT OF THE ABBEY OF TEWKESBURY.—Notices sur l'abbaye de Tewkesbury, pour servir d'éclaircissement aux plans, élévations et sections de cet édifice gravé aux frais de la Société des Antiquaires (*Vetusta monumenta*; vol. V, pl. XXXIII-XLVII); par THOMAS AMYOT. (*Ibid.*; juin 1826, p. 526.)

L'abbaye de Tewkesbury est un beau sujet, et M. Amyot nous a donné une analyse exacte et succincte des antiquités qu'elle renferme; son travail est aussi complet qu'on pouvait l'exiger. Il règne une telle confusion dans les classifications des monumens, que des recherches historiques poursuivies avec ardeur pendant dix ans ne suffiraient point pour y porter la lumière. M. Amyot a fait tout ce qu'il était possible de faire. Il y a cependant à Tewkesbury certains points sur lesquels on ne pourra parvenir à une opinion arrêtée, qu'en faisant des recherches dans l'intérieur de l'église, uniquement pour satisfaire la curiosité. Les planches ont toutes été gravées par Bazire, d'après les dessins très-exacts de M. A. Nash.

C. R.

45. TEMPLE DE LANLEFF; baptistère du moyen âge.

Il existe dans la Bretagne un ancien monument qui contraste avec les monumens celtiques, ordinairement bruts et informes, et qui a fixé plus d'une fois l'attention des antiquaires. Ce monument, appelé dans le pays le *Temple de Lanleff*, est placé dans la commune de ce nom, arrondissement de St-Brieux, à 3 lieues de l'Est de Pontrieux. Il occupe un vallon très retiré, à la distance d'une lieue et demie de la mer. Vu du côté du midi, on aperçoit une tour ronde dont la hauteur a dû être de 45 pieds environ, surmontée par la cime d'un if qui a crû dans son

intérieur, et dont la grosseur annonce au moins 300 ans d'existence.

A la partie inférieure on remarque plusieurs portes cintrées qui rapprochent ce bâtiment de nos églises chrétiennes; mais une observation qui ne laisse pas que d'embarrasser, c'est que cette tour renfermait jadis une double enceinte, comme on le voit encore dans une de ses parties au Nord. On y compte 12 portes, dont une sert d'entrée du côté de l'Est; vis-à-vis, c'est-à-dire à l'Ouest, une autre porte donne également entrée dans l'église, à laquelle cette tour servait comme de vestibule. Selon quelques auteurs, on croit qu'elle n'a pas été bâtie pour cette destination; d'autres ont même pensé, mais avec bien peu de raison, que c'est un monument druidique; d'autres, enfin, la regardent comme un baptistère. Les douze portes ou arcades donnaient entrée dans une sorte de cloître circulaire compris entre la muraille extérieure et un mur intérieur. Ce cloître était couvert, comme on le voit par ce qui reste d'une partie de la voûte. Le diamètre de la double enceinte extérieure est de 60 pieds, c'est-à-dire 180 de circonférence; le cloître a 9 pieds de largeur; le diamètre de la tour intérieure est de 30 pieds; l'épaisseur des murs hors de terre est partout de 3 pieds; les portes ont 9 pieds de hauteur, 15 de largeur; on y voit des colonnes et des pilastres grossièrement exécutés. La construction de cet édifice est en pierres liées avec un mortier de chaux et de sable; on y remarque une pierre ollaire, ou serpentine, étrangère au pays. La muraille extérieure offre, il est vrai, dans un endroit, le ciment rouge dont se servaient les Romains, mais elle paraît avoir été réparée à des époques différentes; on n'y voit point les briques qui caractérisent principalement les bâtimens publics des Romains. Les murs n'ont pas plus de 4 pieds de fondation. Ce qui pourrait faire penser que cet édifice a été un ancien baptistère, c'est que près de là se trouve une fontaine qui, dans les grandes sécheresses, ne tarit jamais. En creusant dans le temple, à 4 pieds de profondeur on arrive à l'eau; par sa pente elle pouvait donc être conduite dans cet édifice, et y remplir un bassin dans lequel on descendait à l'aide de degrés. La tour de Lanleff sert maintenant de cimetière, et est l'objet de mille contes de revenans. (*Journal des Artistes*; 11 oct. 1829, p. 234).

## 46. STATUE EN MARBRE BLANC, DE MONTMORENCY, seigneur de Courrières.

Le 28 septembre 1828, en faisant des fouilles dans l'église de Courrières, on a trouvé enfouie, à plusieurs pieds en terre, une statue en marbre blanc, de 6 pieds environ de hauteur, qui avait été cachée dans cette église, à l'époque de la Révolution; c'est celle de Jean de Montmorency, seigneur de Courrières, fils de Hugues de Montmorency et petit-fils de Philippe de Montmorency. Ce dernier commença la branche des seigneurs de Croiselles, de Bours, de Courrières, etc. Jean de Montmorency, gouverneur de Lille, Douai, etc., chevalier de la Toison d'Or, chambellan de l'empereur Charles-Quint, etc., fut allié à Philippine de Launoy, fille et héritière de Ferry, seigneur de Fresnoy; de cette union naquit un fils sans postérité. C'est lui qui, le 2 mai 1558, donna à dîner à Philippe II, roi d'Espagne, dans son château à Courrières; ceci est confirmé par l'inscription suivante qu'on lit encore aujourd'hui sur une des pierres du clocher de Courrières :

LAN MDLVIII LE II DE MAI  
LE ROI PHILIPPES A DINEZ A COWRIERE  
AV LOGIS  
MISSIRE IEHAN  
DE MONTMORENCI.

On croit que ce seigneur, mort en 1563, a été inhumé dans l'église de Courrières; des vieillards disent se rappeler avoir connu, sous un autel latéral de l'église, un caveau dans lequel on voyait la bierre en plomb de ce Montmorency; l'ouverture est maintenant bouchée, et c'était sur le devant de cet autel que la statue dont il s'agit se trouvait placée. On assure qu'il avait légué aux communes de Courrières et Hénin-Liétard, tous ses droits dans les marais de ces communes, qui lui devinrent aussi une grande partie des biens des pauvres. (*Propagateur du Pas-de-Calais*; 14 nov. 1829).

47. INSCRIPTION GRAVÉE SUR LA GRANDE CLOCHE DE RANGOUN, traduite avec des notes et des explications, par M. G. H. HOUGH. (*Nouveau Journal asiatique*; n° 23, nov. 1839.)

Nous avons déjà parlé de cette inscription publiée dans le

16<sup>e</sup> vol. des Recherches asiatiques. Le *Nouveau Journal asiatique* en donne une traduction française, accompagnée de quelques éclaircissemens fournis par M. E. Burnouf, ayant pour objet de fixer la valeur ou la véritable lecture de plusieurs expressions.

L—s.

48. NOTICE SUR TROIS TRAITÉS REÇUS DU NÉPAL; par H. H. WILSON, secrétaire de la Société asiatique de Calcutta. (*Asiatic Researches*; 16<sup>e</sup> vol., 1828, p. 450.)

Trois traités avaient été adressés à la Société asiatique de Calcutta; M. Wilson en donne une traduction qu'il accompagne de remarques. Ils sont en sanscrit avec un commentaire en Newari ou Népalais. L'un est intitulé *Achtamt vrata vidhāna*, rituel pour la célébration du jour de la quinzaine lunaire: l'autre *Sapta Bouddha stotra*, louange des sept bouddhas. Pour le troisième, plus important encore sous le rapport de la mythologie, il est intitulé: *Népalīya devata Colyāna Pantchavinsatīka*, vingt-cinq stances propitiatoires en l'honneur des déités du Népal. Ce dernier traité fournit des notions neuves et curieuses sur les saints personnages et les divinités honorées par les bouddhistes: il dément l'opinion où l'on était que le bouddhisme était simple et philosophique: il prouve aussi une espèce de communication de pratiques religieuses entre les sivistes, observateurs des Tantras, et les bouddhistes, partisans d'un polythéisme grossier. La connaissance de ce traité complique la question du bouddhisme, et nous fait mieux sentir la nécessité de suspendre tout jugement jusqu'à plus ample information. Il faudra examiner si les divinités reçues par les bouddhistes du Népal l'ont été également par les autres, si avant leur dispersion dans l'Inde ils avaient adopté cette croyance, comment il se fait que les traditions sur les *Bouddhas Dhyanis* n'existent pas dans l'Inde méridionale, tandis que d'un autre côté on trouve dans un vocabulaire du 10<sup>e</sup> siècle les noms d'un grand nombre de saints personnages et même ceux des déesses. Le travail de M. Wilson est accompagné de trois lithographies, représentant les cinq *Bouddhas Dhyanis*, les 5 *Bouddhasaktis Dhyanis*, quelques idoles monstrueuses, et les traces des pieds de Sākya.

L—s.

49. INSCRIPTIONS DÉCOUVERTES DEPUIS PEU DE TEMPS; publiées par J. AMATI. ( *Giorn. arcad. di scienze, etc.*; Vol. XCIV, p. 94 ).

Des inscriptions rapportées dans le journal cité, nous ne transcrivons que la suivante, digne d'attention parce qu'elle peut servir à éclaircir un point d'archéologie :

ΤΗΝ ΠΟΛΛΟΙΣ ΔΗΜΟΙΣΙ  
ΠΑΡΟΣ ΠΟΛΛΑΙΣ ΤΕ ΠΟΛΕΣΙ  
ΔΟΞΑΝ ΦΩΝΑΕΣΣΑΝ ΕΝΙ  
ΣΚΗΝΑΙΣΙ ΔΑΒΟΥΣΑΝ  
ΠΑΝΤΟΙΗΣ ΑΡΕΤΗΣ ΕΝ ΜΕΙ  
ΜΟΙΣ ΕΝΤΕ ΧΟΡΟΙΣΙ  
ΠΟΛΛΑΚΙΣ ΕΝ ΘΥΜΕΛΑΙΣ ΑΙ  
ΔΟΥΔΟΥΣ ΩΔ ΞΣΑΓΟΥΣΙΝ  
ΤΗ ΔΕΚΑΤΗ ΜΟΥΣΗ ΤΟ ΔΑ  
ΔΕΙΝ ΣΟΦΟΣ ΗΡΑΚΛΕΙΔΗΣ  
ΜΕΙΜΑΔΙ ΒΑΣΙΛΑΗ ΣΤΗΛΗΝ  
ΘΕΤΟ ΒΙΟΛΟΓΟΣ ΦΩΣ  
Η ΔΗ ΚΑΙ ΝΕΚΥΣ ΟΥΣΑ ΙΣΗΝ  
ΒΙΟΥ ΕΛΑΔΎΧΕ ΤΡΙΜΗΝ  
ΜΟΥΣΙΚΩΝ ΕΙΣ ΔΑΠΕΔΩΝ  
ΣΩΜ' ΑΝΑΠΑΥΣΑΜΕΝΗ  
ΤΑΥΤΑ  
ΟΙ ΣΥΣΚΕΝΟΙ ΣΟΥ ΔΕΓΟΥΣΙΝ  
ΕΥΨΥΧΕΙ ΒΑΣΙΛΑΔΑ ΟΥΔΕΙΣ ΔΘΑ  
ΝΑΤΟΣ.

Cette inscription est l'építaphe d'une comédienne ( *μειμαδι* ) nommée *Bassilla*, et qui acquit comme chanteuse une grande réputation. Le mot *δουλοῦς*, qui se lit à la huitième ligne, est une restitution de M. Amati, qui pense que les esclaves n'étaient point admis à tous les théâtres, mais seulement aux plus communs, à ceux où se chantaient des poésies vulgaires et triviales. Le même antiquaire est d'avis que *θυμελαῖς* ( ligne 7 ), qui, suivant Julius Pollux ( *Onomast.* ), est synonyme de *βῆμα*, *tribune*, *chaire*, ou de *βωμὸς*, *autel*, se prend ici pour les chants exécutés dans cette partie du théâtre.

Le tombeau fut érigé, et probablement aussi l'inscription rédigée par un certain Héraclide, grand admirateur du talent de



Bassilla, et qui se donne l'épithète de βιολογος, désignant, dit M. Amati, un de ces professeurs d'éloquence pratique connus sous le nom de *sophiste*. Au reste l'építaphe se compose de huit vers dont sept sont hexamètres, et le dernier, pentamètre. Cette dernière mesure était communément adoptée pour la fin des épigrammes, afin d'en rendre la chute plus lugubre. On voit encore que les quatre dernières lignes, dont la première consiste dans un seul mot, et la dernière, dans les deux dernières syllabes du mot *αθανατος*, sont écrites en prose; elles contiennent des adieux faits à la défunte par ses camarades. W.

50. EXPLICATION D'UN FRAGMENT D'INSCRIPTION LATINE, trouvé sur le mont Pietra Demone, dans la Sabine; par L. BIONDI. (*Atti dell' Accademia romana di archeologia*; Tom. I, part. I, pag. 159).

Ce fragment, trouvé en 1767 par un habitant du territoire de Canemorto, nommé Benoît Taschetti, est écrit sur du travertin, en très-beaux caractères, profondément gravés et hauts de près d'un palme. Le voici :

OVI CACVNO F. C.

La pierre est brisée à l'endroit où commence l'inscription; M. Biondi pense qu'il n'y manque que le nom de celui qui la fit graver, et, de plus, la lettre J avant le mot tronqué OVI. Voici, en conséquence, comment il lit l'inscription :

NN. IOVI CACVNO FACIVNDVM CVRAVIT

Le mot CACVNO est le seul qui présente quelque difficulté. Suivant le savant archéologue italien, cette pierre aura fait partie, soit d'un temple, soit d'un autel élevé sur le mont Pietra Demone à Jupiter *cacunus*, c'est-à-dire adoré sur le sommet (*Cacumen*) des montagnes. Cette opinion est motivée : 1° sur ce que tous les peuples d'Italie, et notamment les Romains, adoraient Jupiter sur le sommet des montagnes : d'où lui sont venus les surnoms de *Lycaeus*, *Dictaeus*, *Olympicus*, *OEteus*; 2° sur la ressemblance qui existe entre les mots *cacunus* et *cacumen*, dont le premier ne serait qu'une syncope de *cacumineus*, abrégé selon l'usage de la langue osque parlée par les Sabins : usage reconnu d'ailleurs par Cluvier (*Ital. antiq. lib. 3° cap. 5.*) et par Muratori (*Antichità italiane : Dissert. 32*); 3° enfin, sur l'emploi du même mot dans une inscription gra-

vée sur une petite lame de plomb conservée au Musée. Cette dernière inscription est ainsi conçue :

IOVIS

CACUNVS

Quelques antiquaires ont voulu voir dans ce dernier mot l'équivalent des épithètes *dapolis*, *pistor*, *muscarius*, données à Jupiter dans certaines circonstances. Le père Lupi, Sicilien, se moque de cette explication, qu'il trouve injurieuse pour la principale divinité des païens, et en propose une autre fondée sur une nouvelle ponctuation; il sépare par un point les deux dernières lettres de *jovis* et les deux premières de *cacunus*, et lit : *jovi sacrauit Caius Acunus*. Les antiquaires français ont applaudi à cette solution de la difficulté; Muratori croit plus naturel de mettre seulement un point avant la dernière lettre de *jovis*, ce qui produit la leçon suivante : *Jovi sacrauit Cacunus*. Selon ce dernier, *Cacunus* peut être le nom d'un esclave.

Quoiqu'il en soit du véritable sens du mot qui a, dans ce siècle et le dernier, exercé la sagacité de savans antiquaires, nous ne saurions considérer que comme conjecturale l'explication proposée par M. Biondi.

W.

51. DICHIARAZIONE DEGLI ANTICHI MARMI MODENESI. — Explication des anciens marbres de Modène, avec une notice sur la ville de Modène du temps des Romains; par le chev. D. C. CAVEDONI. 1 vol. in-8°. Modène, 1828. (*Antologia*; février 1829, p. 126).

Tous les monumens qui étaient dispersés en divers endroits de la ville de Modène et de ses environs ayant été réunis dans un même local par ordre de l'archiduc d'Autriche et duc de Modène François IV, le chevalier Cavedoni, bibliothécaire adjoint à la bibliothèque d'Est et conservateur des médailles antiques, a rédigé une explication de ces monumens, afin de satisfaire aux sollicitations réitérées des savans et du public.

Son ouvrage plaira non seulement aux curieux, mais recevra même des éloges de la part des archéologues. Les monumens dont M. Cavedoni a entrepris l'explication appartiennent à l'antiquité figurée et à l'antiquité écrite, deux branches qui sont trop vastes pour qu'un seul antiquaire les étudie simultanément; toutefois M. Cavedoni a prouvé par son travail qu'il

les possédait toutes deux parfaitement. Il s'est appuyé des ouvrages de ses prédécesseurs, dont il a souvent rectifié les opinions, et lorsque leur secours lui a manqué il a exprimé son opinion personnelle.

L'ouvrage commence par une notice sur la ville de Modène du temps des Romains.

C'est dans l'année 536 de la fondation de Rome que la première mention est faite de Modène, qui déjà à cette époque était une ville forte entourée de murs. En 571, elle devint une colonie romaine; dans les années suivantes, les Romains remportèrent plusieurs victoires sur les Liguriens et sur d'autres peuples, soit dans Modène, soit aux environs. Modène devint célèbre dans l'histoire romaine par la cinquième guerre civile qui eût lieu contre Antoine. M. Cavedoni annonce que le peu d'accord qui règne entre les historiens de cette guerre l'a déterminé à consulter uniquement les lettres et les philippiques de Cicéron. Les histoires anciennes parlent peu de Modène du temps des empereurs; il y est question d'Otton qui, en marchant contre Vitellius, laissa le sénat romain à Modène, et s'étant arrêté à Brescello avec une milice choisie, se tua de sa propre main lorsqu'il apprit la déroute des siens. Heureusement ce long silence de l'histoire est compensé par l'explication savante de plusieurs inscriptions anciennes de Modène dont M. Cavedoni donne l'interprétation.

Il a terminé son ouvrage par un appendice qui contient toutes les observations des auteurs anciens sur l'état du territoire de Modène.

C. R.

#### 52. INSCRIPTIONS ROMAINES EN AUTRICHE.

On trouve à Saint-Léonard am Forst, à deux lieues de Molsk, deux pierres romaines incrustées dans le mur de l'église du marché. L'inscription de l'une de ces pierres est encore bien lisible excepté les quatres lignes que voici :

D. M.

IV. TVI A

I ISPA B.

LIB.

La seconde pierre, mieux conservée que l'autre, appartient à

*Marcus Sextius Vettonianus*, édile de la colonie ou *municipium Aelium-Cetium*, mentionné dans les tables de Peutinger.

M SEXTIO

VETTONIANO

AED. M. AEL. CET.

AN. L X X. ET.

VINDAE. TERTI. FIL.

CON. AN. L. P. AEL.

MARCIANO. E. F.

MIL. COH. III. PRAET.

AN. X X. S. L. I. P. III.

ET. AV... F. MAXSIMI.

M... C... N... AN. LX.

..... E .....

AE....SE....S.

MIL.... N.... SEV. X X V.

(*Archiv für Geschichte* ; n° 71 et 72 de 1827 ). L. D. L.

53. AUTRES INSCRIPTIONS ROMAINES TROUVÉES EN ALLEMAGNE.

( *Giorn. arcad.* ; janvier 1824, p. 59 ).

M. Koelle a publié deux inscriptions inconnues avant lui et trouvées dans le royaume de Wurtemberg. La première, gravée sur un autel adossé au mur du château de Schaer, près de Mengen, sur la rive droite du Danube, est ainsi conçue :

APOLLINI GRANNO

ET NYMPHIS

C. VIDIVS JULIVS

PRO SE ET SVIS

V. S. L. L. M.

On peut dire que l'épithète de *Grannus* était connue aux érudits dès le 16<sup>e</sup> siècle. Valois ne la comprenant pas, dans un passage de Dion Cassius, le seul auteur qui en fasse mention, voulut y en substituer une autre ; mais cette correction ne fut pas goûtée des savans. Cet historien dit que Caracalla, se trouvant en Germanie, pour calmer les horribles agitations auxquelles il était en proie, recourut vainement aux dieux et aux oracles du pays, parmi lesquels *Apollon Grannus* tient un rang supérieur à celui d'Esculape et de Sérapis. Le journal italien paraît préférer à toute autre l'explication donnée par Saumaise

du mot *Grannus*, que celui-ci croit synonyme de *Cirratu*s ou plutôt encore de *Cincinnatus*. Au reste, il n'existe encore, à ce sujet, que des conjectures que la linguistique ne saurait aujourd'hui changer en certitudes, vu la disette où nous nous trouvons relativement aux restes des anciennes langues germaniques.

La seconde inscription se trouve sur une pierre encastrée dans le mur de l'église de Risdissen, près d'Ehingen, sur le Danube, dans le lieu où l'on croit que doivent exister les traces de la ville romaine d'Aquileia. Voici cette inscription :

IN. H. D. D.

I. O. M. ET DANY

VIO. EX VOT

O PRIMANUS

SECUNDVS V. S. L. L.

MVCIANO ET FABI

.....

Le consulat mentionné dans l'inscription qu'on vient de lire en augmente encore le prix. M. Borghesi la regarde comme le premier témoignage du culte divin rendu au Danube. On peut croire que le Primanus Secundus dont il est parlé, est le même que celui qui est nommé dans le recueil de Gruter (DLVIII, 6). Les consuls cités dans l'inscription, L. Annius Fabianus et M. Nonius Arrius Mucianus, sont du règne de Septime Sévère et appartiennent à l'an de Rome 954; bien qu'historiquement parlant, ce soient des personnages assez obscurs, les monumens nous ont cependant conservé sur leur compte plus de détails que sur celui de certains hommes dont il nous serait précieux de connaître la vie.

W.

54. LETTRE DE SEXTUS FADIUS, gravée sur marbre à Narbonne; par M. ARTAUD. (*Mémoires de la Société des antiquaires de France*; Tom. VII, p. 244.)

M. Artaud, l'un de nos plus savans et de nos plus actifs antiquaires, visita Narbonne pour en connaître les monumens par ses yeux. Ardent perquisiteur, il découvrit une inscription inconnue, dans la cave d'un bottier : il fallut l'en extraire; mais ce n'était qu'une moitié du monument entier; M. Artaud tâtonna et découvrit l'autre moitié presque entière. L'inscription

est une lettre écrite par Sextus Fadius au collège des fabricans de Narbonne. Voici le texte de cette première inscription, d'après la lecture de M. Artaud.

« Exemplum epistolæ Sexti Fadii, papiæ, secundi musæ (profertur) in verba infrà scripta.

« Sextus Fadius Secundus collegio fabrûm Narbonensium salutem : plurimis et assiduis erga me meritis vestris referre gratiam æquam difficile est ; »

« Quo munus vestro gratissimum sciam modo largitionis inter liberos et clarissimum nepotem jucundum sestertio sedecem millia numum V K maias primas die natali uno impensæ vestræ inferam, dictâque die usuras totius anni computatas octono pernumerabo ; quo vel gratius sit munusculum meum, a pietate vestra peto ut usuras hujus summæ, ea die honestissimo habitu, inter præsentés et epulantes, in perpetuum dividatis, neque ea summa in ullum alium usum convertatur ; hæc epistolâ cavetur, etc. » M. Artaud ajoute une traduction française et quelques recherches sur Fadius et son époque : il rapporte ce monument vers le règne d'Hadrien. Nos lecteurs conviendront que le zèle des antiquaires est rarement aussi bien récompensé que le fut celui de M. Artaud par la découverte de la lettre romaine qui vient d'être transcrite.

55. COLLEZIONE SCELTA DE' MONUMENTI SEPOLCRALI DEL COMUNE CIMITERIO DI BOLOGNA. — Choix de monumens sepulchraux du cimetière public de Bologne. 1<sup>er</sup> cahier. In-fol. Bologne, 1826 ; Salvardi. (*Antologia* ; oct. 1826, n° 70, p. 110).

Ce premier cahier du recueil ci-dessus annoncé ne renferme que 5 monumens ; nombre qui ne sera pas dépassé dans les livraisons suivantes. Les gravures sont et seront, dans chaque cahier, accompagnées, sur une feuille séparée, des inscriptions dont tous les tombeaux sont ornés et d'une courte notice, tant sur le monument lui-même, que sur la personne à la mémoire de qui il est érigé. La partie biographique du texte sera, comme elle doit l'être, plus étendue, quand le défunt qu'elle concerne se sera rendu célèbre dans les sciences, les arts, la magistrature ou la profession des armes. Ainsi, dans le cahier que nous avons sous les yeux, à la notice relative au tombeau de Louis Savioli, s'en joint une autre dans laquelle nous trou-

vons tout ce qu'il nous importe de savoir sur le personnage. Ce dernier morceau , écrit avec convenance et impartialité , nous apprend un fait affligeant pour les amis des lettres : c'est que les manuscrits de Savioli , légués par lui à Garattoni , mort également depuis plusieurs années , sont perdus sans retour. Ils contenaient , entr'autres ouvrages , la suite de ses *Annales bolognaises* ; production à laquelle l'auteur de la notice paie un juste tribut d'éloges , et qui mériterait d'être plus connue. Les seuls monumens qui nous restent de la verve poétique de Savioli sont ses odes que tout le monde connaît.

L'auteur s'est contenté de donner la gravure du second et du troisième tombeaux , qui sont ceux de Jean Lambertini et de Rosalie Saint-Clément Bevilacqua. Les deux autres , celui de Jacques Becadelli , qui est de la forme la plus élégante , et celui de Pétrone Buratti , sont sculptés , l'un en demi , et l'autre en plein relief. En tête du cahier que nous annonçons se trouve un frontispice gravé représentant le cimetière de Bologne ; le fond du tableau est formé par des collines dont l'une est la montagne de la Garde , avec ses portiques et son temple. W.

56. *MUSÉE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE*, ou Recueil des principaux tableaux , statues et bas-reliefs des collections publiques et particulières de l'Europe , dessiné et gravé à l'eau-forte par RÉVEIL ; avec des notices descriptives , critiques et historiques ; par DUCHESNE aîné. Liv. 57 à 70 ; prix 1 fr. la livraison , composée de 6 pl. et de 6 feuillets d'explication en français et en anglais. Paris , 1829 ; Audot. (Voy. le *Bulletin*, Tom. XI, n° 322 et Tom. XII, n° 102. )

---

## HISTOIRE.

57. *MYTHOLOGUS , ODER ABHANDLUNGEN ÜBER DIE* , etc. — Recueil de mémoires sur les traditions de l'antiquité ; par Ph. BUTTMANN. Tom. I. In-8°. Berlin , 1828 ; Mylius.

• Ce volume contient plusieurs dissertations dont voici les titres : Sur la signification philosophique des divinités grecques ,

principalement d'Artémis et d'Apollon. — Sur Diane. — Sur la 12<sup>e</sup> ode du premier livre d'Horace. — Pandore. — Essai philologique et biblique sur l'ancienne géographie de l'Orient. — Sur la période de Caïn jusqu'au déluge. — Sur le Mythe du déluge. — Sur le Mythe des enfans de Noé. — Sur les noms d'Osroène et Edessa. — Sur le Mythe d'Héracles. — Sur la représentation mythologique des muses. — Une analyse fort détaillée de cet ouvrage se trouve dans *Allgemeine Schulzeitung*; juillet 1829.

58. UNIVERSALHISTORISCHER ATLAS. — Atlas d'histoire universelle, depuis les traditions jusqu'à nos jours; contenant des cartes, des tableaux et autres constructions géographiques. Prem. cah., tableaux relatifs à l'histoire la plus reculée, et géographie de l'Éthiopie et de l'Égypte; par R. DE L. (*Rühle von Lilienstern*). 9 feuilles in-fol. et le texte, servant d'explication à l'atlas. In-8°, de 302 pag. Berlin, 1827. (*Götting. gel. Anzeig.*; août 1827, n° 131, p. 1297.)

Le cahier que nous annonçons est le commencement d'une entreprise dont le but est d'offrir l'histoire universelle au moyen de tableaux, de cartes et d'autres constructions symétriques. L'auteur n'a eu en vue que de rapprocher les données la plus accréditées qui se trouvent dans des écrits ou très-coutés ou peu connus. D'après son plan tout l'ouvrage est divisé en 4 périodes principales. La première comprend l'histoire la plus reculée, ou l'histoire primitive, particulièrement celle qui est relative aux Égyptiens, aux Assyriens, aux Israélites et aux Perses. La seconde renferme l'histoire ancienne, ou l'histoire des Grecs et des Romains, depuis l'âge d'Homère jusqu'à l'époque de l'émigration des peuples. La 3<sup>e</sup> comprend l'histoire du moyen âge jusqu'à la découverte de l'Amérique et des Indes-Occidentales. La 4<sup>e</sup>, enfin, comprend l'histoire moderne, c'est-à-dire les événemens qui ont eu lieu en Europe depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours. On voit d'après le titre, qu'il a consacré son premier travail à l'Éthiopie et à l'Égypte. Il croit trouver le peuple primitif dans la vallée du Nil, au-dessus de l'Égypte jusqu'à Meroë. Il présume que c'est ce peuple qui colonisa le premier l'Égypte, du moins en partie. La tab. I. relative à ce sujet, offre 1<sup>o</sup> le royaume de Meroë et



Axum, d'après Mannert; 2° la table orographique de l'Éthiopie, d'après Ritter; 3° l'Éthiopie d'après l'idée d'Homère; 4° le royaume de Meroë et l'Éthiopie d'après les écrivains grecs et romains; 5° Axum d'après le monument d'Adulis. La seconde partie de ce cahier est consacrée à l'Égypte. Elle offre les chapitres suivans : I. *Sur les noms des Pharaons et l'écriture hiéroglyphique*. Ce chapitre commence par offrir un aperçu historique, puis les résultats des recherches de M. Champollion jeune, et finalement des observations sur la méthode de ce savant. Les tab. II et III qui font partie de ce chapitre, exposent les légendes hiéroglyphiques expliquées par M. Champollion jeune. M. Lilienstern a non seulement profité de la première édition du *Précis du Système hiéroglyphique* du savant Français, ainsi que de la 1<sup>re</sup> et de la 2<sup>e</sup> Lettres au duc de Blacas, mais aussi de l'écrit de Salt. Il a reproduit l'explication des titres et des noms des rois depuis la XVIII<sup>e</sup> dynastie jusqu'à la XXIX<sup>e</sup>, d'après les mêmes auteurs. IV. *Matériaux pour servir à la chronographie de l'époque des Pharaons*. L'auteur commence par examiner jusqu'à quel point les sources relatives à ce sujet peuvent être authentiques. Il juge à cet effet tous les écrivains anciens depuis Hérodote, ainsi que les plus importants parmi les modernes depuis Marsham. Il reproduit en même temps les principes de ceux qui défendent le système collatéral des dynasties, et de ceux qui sont d'une opinion opposée. Ce chapitre est accompagné des tableaux suivans : Tab. V. Les dynasties de Manéthon, tant d'après Jules l'Africain, que d'après Eusèbe. Tab. VI. Rapprochement des différens écrivains sur la chronographie de l'Égypte, c'est-à-dire du Syncelle, d'Hérodote et de Diodore, et de quelques autres fragmens. Tab. VII. Sur la chronographie technique des Égyptiens, etc. Tab. VIII. Synchronisme des dynasties de Manéthon, d'après d'Origny, dans sa *Chronologie des rois du grand empire des Égyptiens*, et d'après Gatterer. Les tableaux IX et X sont consacrés aux systèmes de ces deux savans. La série des pharaons, d'après M. Champollion-Figeac, se trouve reproduite au tab. X. III. Sur la population primitive de l'Égypte, et les relations des Égyptiens avec d'autres peuples. Après avoir comparé les différentes opinions relatives à ce sujet, l'auteur émet l'idée que la Haute et la Basse-Égypte ont été peuplées de différens côtés, la pre-

mière du côté de l'isthme de Suez , et la seconde du côté du sud. Le tab. XI offre d'une manière très-ingénieuse les immigrations et les émigrations qui eurent lieu en Égypte. IV. Les Hyksos. V. Matériaux pour servir à la géographie de l'époque des Pharaons. Ce chapitre est accompagné du tableau XXII qui offre 5 excellentes petites cartes , savoir : 1) l'ancienne Basse-Égypte, d'après Rennell ; 2) l'Égypte sous la période des Hyksos , d'après d'Origny ; 3) le même sujet, d'après Gatterer ; 4) l'Égypte septentrionale à l'époque des pharaons, avec la Libye et l'Arabie ; 5) l'Égypte des Pharaons , d'après Champollion.

L. D. L.

59. OPINIONS RELIGIEUSES DES PEUPLES ORIENTAUX. (*Asiatic journal* ; déc. 1826, n° CXXXII, p. 644.)

Le savant Hyde était convaincu que les anciens Perses et leurs descendants immédiats , chefs de la nation persique et médique , n'admettaient qu'un être suprême et adoraient Dieu dans la simplicité primitive des patriarches juifs. Selon le même, les Perses tenaient leur croyance à une divinité unique, de leurs ancêtres Sem et Elam, et conservèrent cette religion jusqu'à ce qu'elle se fût corrompue par le mélange du sabéisme.

Dans la suite, parut Zerdust ou Zoroastre, qui ramena , en grande partie, ses compatriotes au culte d'un seul dieu. Ce philosophe abolit les dogmes enseignés par son prédécesseur Poriodekechang, et rendit à la religion des anciens Perses sa pureté originaire. Hyde et quelques autres écrivains pensent que Zoroastre fut élevé dans la connaissance de l'Ancien-Testament. Il avait, dit-on, des relations intimes avec des juifs ; et plusieurs auteurs assurent qu'il était né en Palestine. Toujours est-il que la définition de l'être suprême, qui lui est attribuée par Eusèbe (*Prép. évang.*) est d'un sublime qu'il serait difficile de surpasser. Cependant on doit dire qu'il existe dans la religion de Zoroastre un point capital qui ne s'accorde point avec la doctrine de la bible : c'est le dogme du bon et du mauvais principes , Ormuzd et Ahriman.

Hérodote atteste hautement la simplicité de la religion des anciens Perses. Selon cet historien , ils regardaient comme une impiété ou une folie l'érection de statues, d'autels et de temples ; ils avaient coutume de monter sur les plus hautes mon-

tagnes pour adorer Dieu, qu'ils identifiaient avec la circonférence du ciel. Il est probable, au reste, que, sur ce dernier point, Hérodote est dans l'erreur.

On dit que les Guèbres ou les adorateurs du feu ne rendent un culte à cet élément que comme au signe sensible d'un dieu invisible, auquel ils adressent réellement leurs prières. Le D<sup>r</sup> Hyde pense que c'est à tort qu'on les accuse de *pyrolatrie*, puisqu'ils professent ouvertement et avec une intime conviction, des opinions religieuses tout-à-fait contraires.

Les Phéniciens, au rapport d'Eusèbe, attribuaient la formation du monde à une cause intelligente qu'ils désignaient dans leur langue sous un nom équivalent à celui d'*Agathodæmon*. Le même auteur croit que c'est de ce dogme que les Égyptiens de la Thébàïde tenaient leur croyance d'un être intelligent, créateur de l'univers et qu'ils appelaient *Cneph*.

On suppose que ce dogme d'un être éternel, incréé et existant par lui-même, fut transmis par les Égyptiens aux philosophes grecs ; il fut suivi par Pythagore, Socrate, Platon et leurs disciples.

Anquetil Duperron cite l'autorité de plusieurs auteurs classiques, relativement aux opinions religieuses des Hindous ; on ne saurait douter, d'après les témoignages invoqués par ce savant, que le peuple en question crût, si toutefois il n'y croit plus, à l'unicité de Dieu, et que ses idées sur la nature divine fussent très-différentes de celles qu'on trouve exprimées dans la bible. Cette similitude se déduit naturellement du texte de Strabon (liv. XV), de Plutarque (vie d'Alexandre), d'Eusèbe (liv. I, ch. 10.) et de Palladius (*De gent. Ind. et Bragman.*) Les livres indiens même sont assez explicites à cet égard.

Tout porte à croire que les opinions religieuses des anciens Arabes ne différaient pas essentiellement de celles dont Mahomet fut le propagateur ; il est très-vraisemblable que le système contenu dans le Coran ne s'est établi chez les Orientaux, que parce qu'il reproduisait les idées fondamentales de ces peuples sur la divinité. Mahomet, interrogé par des juifs, des idolâtres et des chrétiens sur la nature du dieu qu'il annonçait, répondit : « C'est le dieu unique, existant par lui-même, dont toutes les créatures ont reçu l'être, qui n'engendre ni n'a été engendré ; ce dieu, enfin, auquel il n'existe rien de semblable. » Tous

les écrivains arabes , turcs et persans ont parlé dans le même sens; nul d'ailleurs n'aurait osé s'écarter de la doctrine du prophète. Dans tous les ouvrages orientaux où il est parlé de religion , se trouvent établies l'unicité, la toute-puissance et l'éternité, l'omniscience et l'universalité de Dieu. W.

60. ANNALS AND ANTIQUITIES OF RADJASTHAN , etc. — Annales et antiquités du Radjasthan ; par le lieutenant-colonel Tod. Tom. 1<sup>er</sup>; avec une carte et 26 pl. Londres, 1829. (*Nouveau journal asiatique*; n<sup>o</sup> 23 , nov. 1829.

Le nom des Radjpoutes , avec celui des Mahrattes , réveille l'idée d'une race belliqueuse qui sut résister aux invasions des conquérans de l'Inde. Ils ont obtenu une place honorable dans les ouvrages historiques des écrivains musulmans. Des préjugés sur la mollesse et la lâcheté des Indiens nous rendaient invraisemblables les rapports qui nous les montrèrent comme ayant lutté pendant cinq siècles contre les puissances formidables établies dans le nord de l'Inde. Il nous manquait une histoire complète , où ces faits présentés avec ordre et ensemble vinssent ébranler notre incrédulité. M. Tod , placé par ses fonctions au centre de leur ancienne puissance , familiarisé avec leurs mœurs et leur idiôme , a rassemblé les légendes locales , et fait des extraits de leurs anciens poèmes , pour en former un ouvrage étendu , plein de faits entièrement neufs ; si en empruntant les traditions des poètes , appelés Bardây , contemporains des événemens qu'ils racontent , il s'éloigne de la sévérité du style historique , du moins il a souvent l'occasion de donner à son ouvrage un intérêt tout local , et d'entrer dans ces détails de mœurs trop négligés souvent par les historiens. L'auteur débute par une description géographique du Radjasthan : il divise ensuite son travail en 3 parties : 1<sup>o</sup> Histoire des tribus Radjpoutes , en 8 chapitres ; 2<sup>o</sup> Essai sur le système féodal dans le Radjasthan , en 5 chapitres avec une appendice ; 3<sup>o</sup> Annales du Méwar , suivies de 7 chapitres sur les établissemens religieux , les fêtes et les coutumes du Méwar , et de 7 autres , contenant la relation du voyage de l'auteur dans le Marwar. On retrouve dans la première partie un résumé de l'histoire primitive des Indiens , puisée dans les listes généalogiques déjà connues , mais complétées au moyen de celles qui se sont trouvées chez les

Radjpoutes : mais on remarque particulièrement le 7<sup>e</sup> chapitre, qui contient le catalogue des 36 tribus principales du Radjasthan. La seconde partie se recommande par la singularité du sujet : mais la troisième surtout est remplie d'un intérêt vraiment dramatique, quand elle nous représente les princes du Méwar retardant par leur valeur l'invasion musulmane. Le 1<sup>er</sup> volume de cet ouvrage n'a pas moins de 800 pages. L-s.

61. HISTORY OF THE RISE OF THE MAHOMEDAN POWER, etc. —

Histoire de la domination des Musulmans dans l'Inde, par FERISHTA, traduite par le colonel BRIGGS. 4 vol. in-8°. Londres, 1829. (*Nouv. journ. asiatique* ; n° 22, oct. 1829.)

Ferishta, né à Asterabad sur les côtes de la mer Caspienne, dans la dernière moitié du 16<sup>e</sup> siècle, fut élevé dans l'Inde à la cour d'Ahmednagar avec le prince héréditaire. Il passa sa vie dans le Dékan au service militaire et diplomatique des Nizam shahs et des rois de Bidjapour. C'est dans cette ville, vers l'an 1589, qu'il exécuta, par les soins du roi Ibrahim Adil-shah II, le projet, qu'il avait toujours nourri, d'écrire l'histoire des Musulmans de l'Inde, depuis la première invasion jusqu'à la mort d'Akbar, et l'établissement du premier comptoir anglais dans l'Inde en 1611. Partout, écrivain sensé et véridique, il n'a que le tort d'être un franc Musulman, et de ne voir dans les Indiens que des infidèles qu'il faut soumettre ou exterminer. Cet historien avait déjà été traduit par Alexandre Dow : mais sa version, quoiqu'assez élégante, est d'une très-grande inexactitude. Jonathan Scott avait commencé une nouvelle traduction, qui n'a pas embrassé l'ouvrage entier. C'est ce travail que vient d'exécuter M. Briggs, que ses connaissances dans la langue persane et ses voyages dans l'Inde appelaient naturellement à cette importante entreprise. Ferishta avait cherché en vain la chronique des rois de Golconde, et avait souhaité qu'elle fût ajoutée à son ouvrage, si l'on parvenait à la trouver : ce vœu a été rempli par son nouveau traducteur, qui, de plus, a suivi, en rendant les idées de Ferishta, un système particulier. Fidèle à rendre tous les détails de l'original, il l'a dépouillé de ces expressions-orientales qui n'auraient pu paraître en Occident que des amplifications ampoulées. Les noms propres sont rectifiés avec soin, et les points difficiles éclaircis par des notes. L'ou-

vrage commence par une biographie de Férishtha, et finit par deux appendices contenant les noms de lieux et d'hommes qui s'y trouvent cités.

L-s.

62. LES BOUDDHAS DE CEYLAN, d'après les autorités singalaises. (*Asiatic journal*; déc. 1826, n° CXXXII, p. 640.)

Le journal cité raconte fort en détail les aventures d'un certain Guntuma, qui avait obtenu la faveur de devenir bouddha. Ce récit n'offre que peu d'intérêt; et, s'il pouvait piquer la curiosité, ce ne serait assurément que par la bizarrerie et la multiplicité des choses merveilleuses qui y sont rapportées. Toujours est-il que les Singalais ont en grande vénération ce bouddha, qui, selon leurs traditions, était toujours habillé en jaune. Cette couleur est encore aujourd'hui celle du costume des prêtres singalais. On fait naître Guntuma sur un chariot, au mois de mai de l'année 622 avant J.-C., un mardi, jour de pleine lune. Les Singalais croient qu'il passa la plus grande partie de sa vie sur la montagne d'Adam, et y resta jusqu'à sa mort; qu'à cette époque, il monta au ciel, et que la dernière place qu'il y occupa était le *Dione Goratte*, c'est-à-dire la terre des Dieux.

W.

63. UEBER DIE VERWANDTSCHAFT DER GNOSTISCH-THEOSOPH. LERREN, etc. — Des rapports qui existent entre les doctrines théosophiques et gnostiques et les systèmes religieux de l'Orient, et particulièrement le Bouddhisme; par J. J. SCHMIDT. 29 p. gr. in-4°. Leipzig, 1827; Cnobloch.

64. DE MEGARICORUM DOCTRINA EJUSQUE APUD PLATONEM ET ARISTOTELEM VESTIGIIS. Scripsit Ferd. DEYCKS. 95 p. in-8° Bonn, 1827; Weber. (*Allg. Literatur Zeitung*; août 1828, page 806.)

Cet essai est divisé en deux sections. La 1<sup>re</sup> contient le récit de l'histoire des écoles de Mégare et d'Érythrée depuis Euclide jusqu'à Menedème, et se termine par un aperçu chronologique de la Diadoche. L'auteur a puisé ses matériaux dans des sources sûres et les a coordonnés avec tant de précision et d'exactitude, que nous n'avons guère d'observations à faire sur son tra-

vail. Les matériaux qu'il a recueillis sont d'autant plus précieux qu'il était plus difficile de les trouver et de les coordonner.

Seulement il est à regretter qu'ils n'aient pas été plus abondants, surtout en ce qui concerne Diogène de Laërce, dont il serait bon que l'on appréciât mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à présent l'importance pour l'histoire de la philosophie.

La 2<sup>e</sup> section traite de la doctrine des Mégariens et des traces que cette doctrine a laissées dans les écrits d'Aristote et de Platon. L'auteur a disposé dans un ordre très-méthodique les notions que les historiens de l'antiquité nous ont transmises sur cette doctrine, et y a joint une foule de détails inconnus, et qui, jusqu'à ce moment, n'ont pas été suffisamment appréciés. Tel est l'exposé de la concordance entre la doctrine des Mégariens et des Éléens, qu'il faut comparer à un travail que Spalding a fait sur le même sujet dans les *Vindiciæ Megaricorum*, pour bien juger de l'importance et de la clarté des documents nouveaux.

M. Deycks a aussi examiné d'une manière très-approfondie la signification de l'Unité des Mégariens. C'est ainsi qu'il a pu apprécier dans toute leur étendue les inexactitudes de Diogène L. sur ce point, et chercher un biais en réfutant les objections de Bayle à cet égard. M. Deycks n'a pas fait voir assez clairement comment il concevait le rapport de la philosophie des Mégariens avec le panthéisme et l'optimisme modernes. Il y a évidemment une différence entre ces systèmes philosophiques, mais on peut douter que ce soit celle qu'il a indiquée. La doctrine des Mégariens est trop fragmentaire pour qu'on puisse y trouver la solution du panthéisme objectif et subjectif, suivant la distinction pratique des modernes.

En général, il est facile de reconnaître que, dans tous les systèmes ontologiques des anciens, le réalisme domine par opposition à l'idéalisme des modernes.

Nous avons lu avec plaisir la critique de l'opinion fondée sur la manière dont Schleiermacher a interprété le passage de Platon. soph. p. 246, qu'Euclide aussi admettait des idées et même des idées plus spiritualisées que celles de Platon, puisqu'elles n'avaient aucun point de contact avec la sphère des existences créées. Nous ne pensons pas qu'on puisse élever sur ce passage des doutes de quelque gravité. Par contre l'inter-

prétation du passage de Platon, Philèbe, p. 17. a., est moins satisfaisante. Ne serait-il pas possible que ce passage s'appliquât non aux Mégariens, mais seulement aux Pythagoriciens de l'époque, qui n'avaient pas des principes philosophiques bien arrêtés?

L'induction tirée d'une opinion de Schleiermacher pourrait être bien trompeuse. Nous terminerons ici nos remarques sur l'intéressant travail de M. Deycks, en ajoutant seulement qu'il a parfaitement exposé la controverse qui s'est élevée entre Aristote et Chrysippe d'une part et les Mégariens de l'autre sur *ovavuc* et *devoovuc* la possibilité et la réalité. C. R.

65. HISTOIRE ROMAINE, par M. NIEBUHR, traduite de l'allemand par M. DE GOLBÉRY, sur la 3<sup>e</sup> édit. Vol. I et II, in-8°; prix, 12 fr. Paris et Strasbourg, 1830; Levrault.

Nous avons parlé plus d'une fois des recherches profondes auxquelles s'est livré M. Niebuhr pour éclaircir les antiquités de la république romaine. L'auteur a successivement modifié, fortifié ou développé ses opinions; son ouvrage est parvenu enfin à une troisième édition revue et corrigée, et c'est sur cette édition que M. de Golbéry a fait sa traduction. Nous nous proposons de l'examiner et d'en rendre compte dans le cahier prochain.

D.

66. I. DE ORIGINE, CAUSIS ET PRIMO TRIBUNORUM PLEBIS NUMERO, COMMENTATIO quam auctoritate amplissimi philosophorum ordinis, etc., etc., scripsit Aug. Ferd. SOLDAN. Gr. in-8° de 44 p. Hanovre, 1825.

67. II. COMMENTATIO INAUGURALIS DE TRIBUNITIA POTESTATE, qualis fuerit indè à Syllæ dictaturâ usque ad primum consulatum Pompeii; quam, consentiente amplissimo philosophorum ordine Acad. Marburg., eruditorum examini subjecit Jos. RUBINO. 54 p. grand in-8°. Cassel, 1825; Krieger. (*Heidelb. Jahrbuch. der Literat.*; juin 1826, 6<sup>e</sup> cah. p. 616.)

Le journal allemand réunit ces deux dissertations dans un seul article, vu qu'elles ne traitent que des parties différentes du même sujet, et que d'ailleurs elles sont également recommandables par l'exactitude et la profondeur des investigations dont elles sont le fruit. La première, comme le titre l'annonce,



se borne à trois points, qui y sont examinés d'une manière détaillée. M. Soldan recherche, 1<sup>o</sup> dans quelle classe du peuple romain étaient élus les tribuns; 3<sup>o</sup> quelles causes donnèrent lieu à l'institution du tribunat; 3<sup>o</sup> quel fut, dans l'origine, le nombre des tribuns. Pour parvenir à la solution de la première question, et découvrir l'origine des tribuns, l'auteur remonte à l'histoire de la constitution de la république romaine et s'étend sur les rapports qui existaient entre les diverses tribus dont se composait le peuple; il se croit fondé à avancer que les tribuns se choisissaient parmi les chefs des tribus rurales, et non parmi ceux de l'armée, comme le pensent Wachsmuth et autres. *« Ex iis qui tribubus erant præpositi rusticis, non è tribunis rei militaris, primorum tribunorum plebis effloruisse potestatem justissimis mihi firmissimisque videtur confirmari posse argumentis. »* Ainsi, l'on voit que l'auteur a suivi l'opinion de Niebuhr sur la source de la puissance tribunitienne. M. Soldan traite le second point avec plus de développemens; il parle en détail des circonstances qui donnèrent lieu à l'établissement de cette magistrature. L'auteur croit que les dettes dont les pauvres étaient criblés, et l'inhumanité des riches à leur égard, forcèrent les premiers à se donner des magistrats qui les défendissent contre l'arbitraire des patriciens. Quant à la troisième question, relative au nombre primitif des tribuns, M. Soldan adopte encore l'opinion de Niebuhr, qui, d'après Tite-Live, fixe ce nombre à cinq comme celui des tribus. L'auteur termine ainsi son mémoire : *« Quamobrem quo tempore facta secessio est (in montem sacrum) eodem duobus tribunis accessisse tres, pro certo posse compertoque haberi videtur. »*

Si nous passons maintenant à la seconde dissertation, il est certain qu'elle comprend l'une des époques les plus intéressantes du tribunat romain, c'est-à-dire l'histoire de cette magistrature pendant la dictature de Sylla jusqu'à l'élévation de Pompée au consulat; période dans laquelle l'aristocratie romaine parvint à l'apogée de sa puissance. L'auteur fait voir quelle fut l'influence des événemens d'alors sur le tribunat, l'un des plus fermes appuis de la liberté populaire. Afin de faciliter la lecture de son ouvrage et d'en abréger l'examen, il l'a divisé en deux sections dont la première renferme l'histoire du tribunat pendant l'espace de temps susdit, et la seconde

tout ce qui concerne la juridiction des tribuns à la même époque. On ne peut se dissimuler que cette dernière présentât bien plus de difficultés que l'autre. Cette matière est d'autant plus obscure que la partie des œuvres de Salluste et de Tite-Live, dans laquelle on pourrait trouver là-dessus des documens précieux, a été détruite. Toutefois, l'auteur a mis à profit tous les textes dont il pouvait tirer parti; et bien qu'il règne encore des incertitudes sur plusieurs points du sujet qu'il a traité, on peut dire que personne, avant lui, n'y avait jeté autant de lumière.

W.

68. LEITFADEN, etc. — Guide dans l'histoire de l'église, d'après les institutions de Dannemayer. 1<sup>re</sup> partie, 2<sup>e</sup> édit., gr. in-8° de IV et 317 p. Rotwell, 1826; Herder. (*Iena. Allg. Literat. Zeitung*; nov. 1827, n° 212, p. 249.)

La première partie de ce guide offre la première période de l'histoire de l'église, depuis la naissance de J.-C. jusqu'à Constantin-le-Grand, ou depuis l'an 1 jusqu'à 306. L'auteur traite cette période en 7 chapitres, ayant pour objet les matières suivantes : chap. I. De la fondation et propagation de la religion chrétienne, et des événemens de l'église. Chap. II. Histoire de l'organisation et de la hiérarchie de l'église. Chap. III. Des écrivains ecclésiastiques. Chap. IV. Les doctrines des catholiques. Chap. V. Des hérétiques et de l'hérésie. Chap. VI. Des cérémonies de l'église, des mœurs et de la discipline pénitentielle. Chap. VII. Des conciles. Cette seconde édition n'a éprouvé que fort peu de changemens.

L. D. L.

69. GESCHICHTE UND LITERATUR, etc. — Histoire et littérature de l'histoire de l'église; par le docteur C. F. STEUDLIN. Ouvrage posthume publié par J. T. HEMSEN, prof. à l'Univ. de Goetting. In-8° de XVI et 376 p. Hanovre 1827; Hahn. (*Leipzig. Liter. Zeitung*; juin 1827; n° 144.)

Cet important écrit est divisé 1<sup>o</sup> en 3 périodes dont la 1<sup>re</sup> part du commencement du christianisme, et va jusqu'au commencement du 6<sup>e</sup> siècle; la 2<sup>e</sup> va jusqu'au commencement du 16<sup>e</sup> siècle, la 3<sup>e</sup> depuis la réformation jusqu'à nos jours. Ces trois périodes renferment l'histoire générale de l'histoire de l'église; 2<sup>o</sup> l'histoire spéciale des ouvrages sur l'histoire de l'église,

tels sont les écrits sur l'importance, l'intérêt et l'étude de l'histoire de l'église; tableaux chronologiques de l'histoire de l'église; écrits divers et journaux consacrés à l'histoire de l'église; écrits sur les sources et les matériaux pour servir à l'histoire de l'église; philologie, chronologie, géographie, statistique et diplomatie de l'église; écrits sur l'histoire générale des religions. L'auteur cite ensuite séparément les écrits qui ont pour objet les matières suivantes: a) organisation intérieure de l'église; b) organisation extérieure de l'église; c) l'église évangélique; d) l'église réformée; e) les communautés sectaires peu nombreuses; f) histoire et état de l'église dans certaines régions du globe, ainsi que dans quelques pays et villes d'Europe; g) littérature et histoire des sciences théologiques; h) écrits sur la vie religieuse et morale des Chrétiens. L.

70. HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE; par M. J. MATTER, inspecteur de l'Acad. de Strasbourg, prof. d'histoire ecclésiastique. Tom. I. In-8°. Strasbourg, 1829; veuve Silbermann.

Nous rendrons compte de cette importante publication. Le tome 1<sup>er</sup> embrasse les temps compris entre la naissance du christianisme et les effets de la conversion de Constantin.

71. GESCHICHTE RUSSLANDS NACH KARAMSin. — Histoire de Russie d'après Karamsin, rédigée en allemand sur l'original et accompagnée de notes et d'explications; par A. G. TAPPE. 1<sup>re</sup> partie, depuis l'origine de l'état jusqu'à Dimitri Donskoï. 1362. 1 vol. XVI et 359 p., gr. in-8°. Dresde et Leipzig, 1828; Arnold. (*Iena. Allg. Liter. Zeitung*; août 1828, p. 249.

L'auteur a déjà publié un extrait en langue russe de l'histoire de Russie par Karamsin, intitulé Tableau abrégé de l'histoire de Russie, avec un commentaire philologique français et allemand. L'ouvrage que nous avons sous les yeux est une traduction allemande de cet extrait, enrichie de notes et d'éclaircissements. Les chapitres imprimés avec des caractères plus grands, sont presque toujours rendus d'une manière à la fois fidèle et concise; par contre, les additions empruntées à l'ouvrage même de Karamsin, pour servir de points de comparaison aux lecteurs, ne sont pas toujours présentées littéralement comme les

chapitres. L'auteur les a fondues sommairement dans les remarques, avec les matériaux que lui ont fournis d'autres ouvrages qui répandent une vive lumière sur l'histoire de Russie.

L'ouvrage de M. Tappe peut être recommandé comme un excellent manuel de l'histoire de Russie; toutefois, on lui reproche quelques erreurs de détail. Ainsi on lit à la page 12, l'Edda islandaise, ou la religion secrète des anciens peuples hyperboréens : *Heimskringla seu historiae regum septentrionalium à Snorrone Sturlonide, quas edidit J. Peringskiöld Stockolmiæ*. Dans ce passage, la virgule est mal placée, car quiconque ne connaît pas l'Edda et l'Heimskringla, n'y verra aucune différence.

On trouve, à la page 19, le nom du roi des Cimbres, Teutobog. Ce n'était pas le roi des Cimbres, mais le roi des Teutons qui avait le nom de Theutoboch (*Theutobochus floruit III, 3*). Tite-Live parle d'un roi des Cimbres, nommé Bolus, qui tua Aurelius Scaurus. Plutarque parle aussi d'un roi des Cimbres, nommé Bojorix. Nous pourrions ajouter d'autres citations, mais elles nous conduiraient trop loin. Nous nous bornerons par conséquent à conseiller au lecteur de s'en tenir aux faits que M. Tappe a puisés dans Karamsin, d'autant plus que son travail personnel ne repose en grande partie que sur des conjectures.

R.

72. COUP-D'OEIL RAPIDE SUR L'HISTOIRE DE LITHUANIE, extrait de l'Histoire de Pologne de BANDTKE. (*Vestnik Yévropoui. — Courrier de l'Europe; avril 1826, n° 7, p. 191*).

La Lithuanie proprement dite, où se trouvaient jadis les principautés (*Voïévodstva*) de Wilna et de Trotsko, entre la Samogitie (la Imoudie) et la rivière Wilia, est habitée par un peuple qui parle la langue lithuanienne. Les habitants de la Samogitie sont de même origine, bien que leur langage diffère un peu de celui des Lithuaniens. Il en est de même des habitants de la province de Gumbinsk dans la Prusse orientale. Les Prussiens ou les anciens Proussi, qui furent presque tous massacrés par les Croisés entre 1232 et 1349, étaient de la même race que les Lithuaniens, aussi bien que les Korsi de Nestor ou Koursi de Strikofski, ou bien encore les Kourons, qui les pre-

miers peuplèrent la Courlande. Les Latisches de Livonie faisaient également partie du même peuple ; mais les Esthoniens des environs de Rével, de même que les Liviens, près de Salis en Livonie, sont de même origine que les Tchoukhni, ou Finois, et que les anciens Tchoudes.

Dès le 2<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, nous trouvons l'agriculture en honneur chez les Estes, habitans des côtes de la Baltique, que quelques-uns confondent avec les Esthoniens, et d'autres avec les Prussiens. Il est à remarquer que l'ambre, dont le commerce remonte à la plus haute antiquité, porte le même nom chez les Lithuaniens et chez les Russes (*yantar*). Le peuple lithuanien ne possède aucun manuscrit ancien ; sa littérature, aujourd'hui, se borne aux livres saints et à quelques cantiques. Dans les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, lorsque les Lithuaniens s'emparèrent de plusieurs provinces russes, ils adoptèrent l'écriture slavonne ; il faut même supposer que plusieurs de leurs princes ayant embrassé la religion grecque, la langue russe était généralement usitée à la cour de ces souverains. De là vient sans doute que toutes les anciennes chroniques lithuaniennes sont écrites en langue russe. Mathieu Strikofsky est le seul qui ait composé en polonais une histoire de Lithuanie, publiée à Koenigsberg en 1581, et réimprimée à Varsovie en 1776. On en doit le meilleur extrait à Woïtsekh Koïalovitch, jésuite de Wilna, qui a servi de guide à Schloëzer dans son Histoire de Lithuanie.

On peut diviser cette histoire en 4 périodes.

La première étant entièrement fabuleuse, il n'en sera point question dans cet extrait.

2<sup>e</sup> période, depuis 1089 jusqu'en 1315.

3<sup>e</sup> période, depuis 1315 jusqu'en 1385.

4<sup>e</sup> période, réunion de la Lithuanie à la Pologne, avec la jouissance de son gouvernement particulier.

La chronique de Quedlinbourg fait pour la première fois mention de la Lithuanie sous la date de 1009.

Kernouss, prince de Lithuanie, et Guimbout, prince de Imoude, fils de Kounoss, s'emparent de Braslaw. Voilà la conquête primitive des provinces russes par les Lithuaniens.

En 1040, on voit s'élever la nouvelle capitale de Kernof.

1089. Zyvibound, de la famille de Dorsprung, gendre et successeur de Kernouss.

Roman , prince de Galitch , défait les Lithuaniens et les Yatriagues ; mais après sa mort, arrivée en 1206, dans un combat qu'il livra aux Polonais , la Lithuanie s'affranchit du joug des princes de Galitch.

Attaque infructueuse contre Polotsk et Smolensk.

En 1217, Erdvil s'empare de Novgorodok et du Polessié. Grodno, Brest et Droguitchin , appartenant aux Russes , deviennent une seconde fois la proie des Lithuaniens. C'est pour cette raison que Strikofsky divise la Lithuanie en *Zavileïskouïa* (Lithuanie en deça de la Wilia ) et en *Povileïskouïa*, au-delà de la Wilia, c'est-à-dire les pays de la Russie-Noire conquis.

En 1218 apparition des Chevaliers Porte-Glaives en Livonie et en Courlande. Même année heureux combat contre les Mongols.

1220. Mingailo Erdvilovitch prend Polotsk , Pinsk et Tourof.

1221. Skirmound , fils de Mingailo , défait Balaklaï , khan des Mongols, sous les murs de Keidanof.

1227. Les fils de Skirmound défont les Mongols commandés par leur khan Kourdass , près de Mozyr , sur les bords de l'Okonewka. Ringold , fils d'Alguimound , qui le premier fut revêtu du titre de *veliki-kniaz*, grand-prince , réunit sous sa domination les deux grandes principautés lithuaniennes. Il triomphe des princes russes qui avaient refusé de reconnaître sa nouvelle dignité. Il meurt en 1238.

Menrog ou Mendolf , Mendaougoss , fils de Ringold , envoie ses trois neveux Ardwid , Wikound et Towtiwil avec ordre de faire de nouvelles conquêtes sur les Russes. Ils s'emparent de Droutsk , Witebsk et Polotsk. Les trois princes reçoivent le baptême afin de complaire à leurs nouveaux sujets. De là une guerre entre eux et Mendog , qui se trouve hors d'état de résister à la fois aux chevaliers de Livonie et aux princes russes.

1245. Mendog donne son fils Wolstinik en otage à Daniel , prince de Galitch , et lui cède Novgorodok avec d'autres provinces. Les chevaliers forcent Mendog à leur promettre la cession du pays des Yatriagues , des Imoudes et de la Courlande. Il s'engage de plus à se faire baptiser.

1252. Mendog reçoit le baptême sous les murs de Novgorodok ; il est couronné par l'archevêque de Riga , et par un autre prélat envoyé à cet effet par le pape.

1255. Mendog abjure le christianisme, et se rend redoutable à l'ordre de Livonie et aux Polonais. En 1261, mort de Henri Stoukland, grand-maître des chevaliers porte-glaives, qui périt dans un combat contre Mendog.

1264. Mendog est tué par Dovmant, prince de Zamelski; Troinat, complice de Doumant, est assassiné l'année suivante par quatre gardes du corps de Mendog.

Wassilko ou Volstinik, fils de Mendog, est élu grand-prince par les états de Lithuanie; il est assassiné à Wladimir, trahi par les princes russes Léon et Svarmir, dont il voulait conquérir les états.

Svintorog, âgé de 96 ans, est promu à la dignité de grand-prince de Lithuanie. Il meurt en 1270, et sa dépouille mortelle est solennellement brûlée dans une plaine consacrée à cet usage, et située à l'endroit où la Wilna se jette dans la Wilia. C'était là que s'accomplissaient les mystères religieux en l'honneur de Perkouné, dieu de la foudre.

Hermond, fils de Svintorog, règne jusqu'en 1275; après lui Guilguin son fils occupe le trône jusqu'en 1278; Romound lui succède et ne règne pas tout-à-fait un an. Il a pour successeur Trab Hermondovitch (1280).

A la diète de 1280, Narimound, Golscha, Daoumond, Guédro et Troïden, tous cinq frères, se mettent sur les rangs comme compétiteurs. Narimound est élu. En 1281, il enlève aux Polonais le pays des Yatriaguës et le donne en apanage à son frère Troïden.

Troïden n'occupe le trône qu'une année; il est assassiné par ordre de Daoumond. Rimound, son fils, venge la mort de son père, mais refuse la couronne, et désigne pour le remplacer *Witen* ou *Witéness*, qui avait été grand-maréchal à la cour de Troïden. Ce prince fit continuellement la guerre jusqu'en 1315 aux chevaliers de l'ordre teutonique et aux Polonais.

III<sup>e</sup> période. *Commencement de la grandeur du Grand-Duché de Lithuanie*, depuis 1315 jusqu'en 1385.

Le grand-prince Godimin, si célèbre dans l'histoire du nord, régna depuis 1315 jusqu'en 1328. On ignore de qui il était fils; quelques uns lui donnent pour père *Witen*, d'autres prétendent qu'il fut l'écuyer et l'assassin de ce prince. Quoiqu'il en soit, le grand-duché de Lithuanie se trouvait dans un état de troubles

et d'anarchie lorsque Godimin prit les rênes du gouvernement. Les premières années de son règne furent employées à faire la guerre aux chevaliers de l'ordre teutonique, auxquels il enleva la Samogitie en 1319. En 1320, ils s'empara de Wladimir, Loutsk, Ovroutch, Gitomir et de Kief, ancienne capitale de la Russie. Les frontières du grand-duché s'étendirent même alors jusqu'à Poutivle, de l'autre côté du Dnieper. En 1321, fondation des villes de Troki et de Wilna.

En 1324, le pape Jean XXII envoie un ambassadeur à Godimin pour l'engager à embrasser le christianisme. Godimin refuse toute communication avec Rome; mais il entretient des relations d'amitié avec les Polonais et les Mazoviens. Godimin est tué d'un coup de feu (*igneæ sagitta*) au siège des forteresses de Friedburg et Baïer, en 1328. D'après l'ancienne coutume des Francs, Godimin avait partagé ses états entre ses fils; mais tous furent bientôt obligés de reconnaître l'autorité suprême d'Olgerd leur frère, qui éleva la Lithuanie au plus haut degré de puissance et de gloire. Son règne dura depuis 1330 jusqu'en 1381. Sa première guerre contre les chevaliers de Livonie eut les plus heureux résultats. Les chevaliers furent contraints à lui demander la paix et à céder toutes leurs conquêtes dans le pays des Imoudes (1331). Sa guerre contre les Mongols ne fut pas moins heureuse. Les princes Tatars furent complètement défaits, et tout le pays depuis Kief jusqu'à Otchakof, depuis Poutivle jusqu'au Don, reconnut la puissance du monarque lithuanien. La troisième guerre qu'il eut à soutenir est celle contre Dmitri Donskoi, grand-prince de Moscou, vainqueur des Tatars et de leur khan Mamai. Dmitri est obligé de céder à Olgerd tout ce qu'il possédait sur les bords de l'Ougra, ainsi que la ville de Mojaïsk.

Julienne, épouse d'Olgerd, engage son mari à embrasser le christianisme. Il y consent tout en pratiquant en secret le culte de ses idoles. Cependant il protège les chrétiens de Lithuanie. Il accorde même à Gastold voïévode de Wilna, la permission de fonder dans cette ville un couvent desservi par des moines franciscains. Le peuple irrité fait périr 14 de ces religieux. Olgerd furieux punit de mort 500 habitans de Wilna, et accorde aux chrétiens le libre exercice de leur religion.

1336, 1337, 1339. Guerres avec les Mazoviens, la Prusse et



Rédor Koriatovitch qui, de la Hongrie, s'était réfugié en Podolie.

1340. Partage de la Russie-Rouge entre Olgerd et Casimir-le-Grand.

1342. Guerre avec les Mazoviens et les chevaliers porte-glaives ; les Lithuaniens étaient commandés par Kestouti.

1343. Croisade malheureuse des chevaliers contre les Lithuaniens. Olgerd au contraire ravage tous les domaines de l'ordre teutonique jusqu'à Dorpat, et Kestouti s'avance jusqu'à Königsberg.

1349. La paix ayant été conclue entre Édouard, roi d'Angleterre, et Philippe roi de France, les chevaliers lèvent une armée de 40,000 hommes et désolent la principauté de Trotskoïé. Kestouti perd 18,000 soldats. Casimir-le-Grand profite de ces circonstances pour s'emparer de Brest, Belz et de la Podolie.

1351. Kestouti est fait prisonnier par les Polonais, mais il s'échappe par la fuite.

1361. Kestouti est pris pour la troisième fois par les chrétiens, mais il brise encore ses fers et se réfugie auprès de sa fille, épouse de Yanousch, prince de Mazovie.

1362. Les chevaliers porte-glaives s'emparent de Kowno et de tous les châteaux de la Samogitie. Jusqu'en 1267, guerres continuelles entr'eux et les Lithuaniens.

1370. Combat sanglant. Casimir-le-Grand chasse les Lithuaniens de la Volhynie et de la Russie-Rouge.

1372-1377. Guerre entre l'ordre teutonique et la Pologne. Succès partagés. Paix.

1378. La fortune favorise les chevaliers porte-glaives. Vitold ou Vitovte commence à se faire connaître par ses exploits.

1381. Mort d'Olgerd et d'Henri Knieprod, grand-maître de l'ordre teutonique. Jagellon est élu successeur d'Olgerd au trône du grand-duché de Lithuanie.

Jagellon ayant appris que Kestouti avait l'intention de se faire reconnaître grand-duc, forme le projet de contracter alliance avec l'ordre teutonique, et de faire périr Kestouti et tous ses fils. Kestouti le prévient, s'empare de Wilna, se fait nommer grand-duc et ne laisse à Jagellon que les principautés de Krévé et de Witebsk, à la sollicitation de Witold.

1382. Jagellon se rend maître de la capitale par la plusinsigne

trahison. Il fait assassiner son oncle Kestouti, et Vitold ne doit son salut qu'à la fuite. Il se réfugie en Prusse.

Après une guerre de deux ans contre les Mazoviens et les Liakhes, Wladislas Jagellon reçoit le baptême; il épouse Hedwige, fille du roi Louis, et en 1385 il est proclamé roi de Pologne.

IV<sup>e</sup> période. *Réunion de la Lithuanie à la Pologne.*

1387-1392. Skirgaïlo ou Casimir I<sup>er</sup>, grand-prince

1392-1430. Vitold ou Alexandre.

1430-1432. Svidrigaïlo ou Boleslas I<sup>er</sup>.

1432-1440. Jigmont, fils de Keïstouti.

Casimir II, roi de Pologne, frère de Wladislas, tué sous les murs de Warne, règne en Lithuanie depuis 1440 jusqu'en 1444, et dans les états réunis de Pologne et de Lithuanie jusqu'en 1492.

Alexandre, roi de Pologne, fils de Casimir, et beau-père du grand-prince Jean Wassilievitch de Russie, règne en Lithuanie depuis 1492 jusqu'en 1501; en Lithuanie et en Pologne jusqu'en 1506.

Jigmond II, jusqu'en 1544, en Lithuanie et en Pologne; et en Pologne seulement, jusqu'en 1548, sous le nom de Jigmond I<sup>er</sup>.

Son fils Jigmond III (Auguste) proclamé grand-prince le 18 novembre 1529, ne régna pas en Lithuanie ayant l'année 1544; car depuis 1529, c'était son père qui administrait le pays. Jigmond III règne sur la Pologne et la Lithuanie simultanément depuis 1548 jusqu'en 1572. Ce fut sous son règne, en 1569, que s'effectua la réunion définitive de la Lithuanie et de la Pologne.

J...T.

73. DZIESIEC UPLYNYONYCH WIEK'OW DAWN'YX POLSKI, etc. —

Chronologie des dix siècles de l'ancienne Pologne, ou Tableaux représentant les fastes de la Pologne; par Joach. LELEWEL. Varsovie, 1829; imprimerie des écoles. (*Pamientnik Warszawski*; juin 1829; Tom. II, cah. 3, p. 311.)

Ce petit ouvrage classique est un nouveau don que le savant Lelewel offre à l'enseignement. Il a présenté l'histoire de la Pologne, depuis son berceau jusqu'à l'année 1800, sur des tableaux et selon l'ordre chronologique. Les faits parlant aux yeux se graveront plus facilement dans l'esprit. G. GLEY.

74. *RERUM POLONICARUM AB EXCESSU STEPHANI REGIS AD MAXIMILIANI AUSTRIACI CAPTIVITATEM*, liber singularis in lucem editus cum additamentis a Sebastiano CIAMPI in Italiâ ab negotiis literariis pro regno Poloniæ. In-8° de xxi et 108 p., avec une planché lithograph. Florence, 1827; Galletti. (*Bibliot. ital.*; mai 1828, n° 149, p. 242.)

M. Ciampi ayant été chargé de rechercher en Italie tous les documens édités ou inédits de l'histoire de Pologne, a tiré d'un ancien manuscrit le petit livre qu'il publie aujourd'hui. Ce fragment est anonyme; mais dans le manuscrit il porte le titre de *Livre XIII, Des choses polonaises*, ce qui prouve que les livres devaient être au moins au nombre de XIII s'ils n'étaient davantage. Cependant on ne trouve aucun écrivain de cette histoire qui ait dépassé ce nombre, si ce n'est *Martin Cromerus*, qui a décrit en 30 livres l'origine et les gestes des Polonais, tandis que Dugloss et Heidestein ont borné leur narration à 12 livres. Le dernier n'en pouvait ajouter un 13<sup>e</sup>, puisqu'il avait donné en abrégé dans le 8<sup>e</sup> les notices qui se trouvent plus étendues dans ce fragment. M. Ciampi ne pouvant prendre le soin de s'enquérir si d'autres exemplaires de ce petit livre existent en Pologne, ou ailleurs, a pensé qu'il était opportun de le publier afin que les savans pussent en juger et aussi rechercher de nouveau si cette narration se trouve quelque part manuscrite ou imprimée, pensant également que l'on pourrait augmenter l'intérêt de ce fragment, même à l'aide des auteurs contemporains.

Il a examiné, dans la préface, si l'auteur doit être Polonais ou Italien. Ce fragment pourrait être attribué à *Michel Bruto*, Vénitien, que l'emploi d'historiographe qu'il remplit près du roi de Pologne *Étienne Batori*, semblait appeler à ajouter un autre livre aux 12 déjà écrits par lui sur les *Choses polonaises*, et le style même du fragment semble totalement conforme à celui de *Bruto*, et aussi à ses maximes sur la manière d'écrire l'histoire. Il ajoute que *Bruto*, après la mort du roi Étienne, fut historiographe de l'empereur *Rodolphe*, et qu'il se trouva à la diète de Varsovie, convoquée pour l'élection du roi, avec un ambassadeur d'Espagne; il put alors voir tout à son aise ce qui s'y passait et peut-être aussi dut-il écrire conformément à

son office, d'autant plus que dans ces transactions politiques l'Autriche prenait une très-grande part. Tandis que ces argumens portaient M. Ciampi à examiner de nouveau la collection de laquelle il avait tiré le fragment, il découvrit une lettre de *Simon Genga d'Urbino*, qui avait été au service du roi *Étienne* en qualité d'ingénieur militaire, dans laquelle il s'excuse de pouvoir donner une relation détaillée sur les choses advenues dans les deux élections du roi de Pologne faites à cette époque, alléguant que M. *Christophe Varsevizio*, 1<sup>er</sup> secrétaire du roi *Étienne*, plus tard de l'archiduc Maximilien d'Autriche, et auteur de plusieurs ouvrages imprimés, s'occupait de ce travail ; d'où l'on pourrait déduire que celui-ci est l'auteur du fragment que l'on publie aujourd'hui. Mais les circonstances qui peuvent faire attribuer ce travail à *Varsevizio*, comme d'être entré dans le parti autrichien, et d'être intervenu dans les discussions des Polonais pour les susdites élections, conviennent également toutes à *Bruto*, lequel, d'abord courtisan et historiographe du roi Étienne, passa ensuite au service des Autrichiens, adressa un discours au sénat des Polonais et des Lithuaniens, dans lequel il exaltait les mérites de l'archiduc Ernest et de toute la maison d'Autriche, et censurait dans un écrit imprimé le discours de Lucas Chwalkowski, par lequel il recommandait un prince suédois à la diète de Varsovie. D'ailleurs, le style du fragment paraît plutôt convenir à *Bruto* qu'à *Varsevizio*, et les noms polonais latinisés font supposer un auteur étranger plutôt qu'un Polonais. Outre cela, de quelle utilité serait-il d'attribuer à *Varsevizio* un ouvrage d'au moins 13 livres, tandis qu'il n'est pas avéré qu'il ait écrit l'histoire, ce qui seulement peut s'affirmer de *Bruto*.

Ce fragment de l'histoire polonaise commence à l'année 1486 avec les discordes qui étaient suscitées à cette époque dans toute la Pologne par la jalousie des nobles contre l'archevêque de Gnesne, président du sénat et administrateur pendant l'inter-règne ; les manèges de la reine, veuve d'*Étienne*, qui désirait porter au trône son neveu *Jean*, roi de Suède ; les dissensions survenues à la diète de Varsovie, et l'engagement pris par les *Zborovii* de soutenir les demandes de l'Autriche ; l'expédition de quelques troupes sur les frontières de la Russie et de la Podolie ; l'ambassade envoyée par la reine en Suède pour deman-

der que *Sigismond*, fils de ce roi, vint prendre le gouvernement de la Pologne; la diète assemblée en même temps en Lithuanie et favorable au prince suédois, tandis qu'une autre ambassade était expédiée par les Polonais à l'empereur et à l'archiduc Ernest; les différends survenus entre l'archevêque de Gnesne, le Palatin de Posen et les *Zborovii*, et enfin la rixe qui eut lieu sous les yeux même du sénat; la dilapidation des biens de la république par le chancelier, et les plaintes des ordres contre ces abus; l'arrivée d'une pompeuse légation expédiée de la part de l'Autriche, et l'opposition faite également aux élections par les armes des *Zborovii*. On voit ensuite les divers argumens posés par ceux qui suivaient le parti du prétendant autrichien, ou celui du prince suédois; l'incendie nocturne du camp du Chancelier, peut-être ménagé adroitement pour occasionner la mort d'un prêtre, qui eut lieu fortuitement par cette cause; l'élection faite du fils du roi de Suède, bien que l'archevêque balançât entre les deux partis; les réclamations faites contre cette election par ceux qui y avaient donné leur consentement, et par la totalité des Lithuaniens, dont aucun n'était intervenu; l'élection non moins orageuse de Maximilien et les conditions proposées par ses électeurs, tandis que le compétiteur suédois en jurait d'autres à ses partisans; les guerres survenues après le siège de Cracovie et l'occupation de cette ville par Sigismond, qui vint s'y faire couronner roi; les négociations de paix établies par le nonce du pape; finalement la bataille livrée près *Bizino* par Maximilien à l'armée polonaise, dans laquelle ce prince fut fait prisonnier.

Un long extrait de cette relation ne pourrait offrir, comme chacun le voit, que ce qui se trouve dans d'autres histoires déjà publiées. Nous dirons cependant qu'elle ne manque pas tout-à-fait d'intérêt, parce que les événemens qui y sont rapportés le sont généralement avec précision, et souvent encore avec clarté. Nous ne laisserons pourtant pas d'observer que l'historien, probablement Italien, affecte de temps en temps une manière de parler sententieuse qui donne du mérite à son ouvrage.

Il convient de croire qu'à cette époque il n'y avait pas encore beaucoup d'artillerie, parce qu'à la page 78 on observe que dans l'armée de Maximilien on faisait mal usage des arquebuses; ensuite on ajoute que cependant une grosse pièce de canon fut

tirée de ce côté; tandis que du côté du Chancelier, c'est-à-dire de l'armée polonaise, on en tira deux, lesquelles ne causèrent pas beaucoup de dommage, mais causèrent beaucoup d'effroi. Ceci aurait peut-être mérité une note particulière de la part du savant éditeur, qui en a d'ailleurs beaucoup fourni pour l'intelligence de ce fragment; ce sont non-seulement des documens utiles, mais aussi des preuves de son érudition. T. D.

75. DEUTSCHE RECHTSALTERTHÜMER. — Antiquités du droit germanique; par J. GRIMM. Un vol., xx et 970 p. in-8°. Göttingue, 1829; Dietrich. (*Götting. gelehrte Anzeigen*; janvier 1829, p. 129.)

L'auteur a puisé ses documens non-seulement dans les monumens proprement dits du Droit germanique, mais aussi dans ceux de tous les peuples d'origine germanique, et il a su en faire ressortir avec talent l'accord et les particularités. Les sources du droit sont indiquées jusqu'au 13<sup>e</sup> siècle, en sorte que les livres de droit sont les matériaux les plus récents que l'auteur ait consultés. Il n'y a d'exception que relativement à certains actes, et notamment pour les coutumes, que M. Grimm a considérées comme très-propres à remplir son but, parce qu'elles forment, suivant lui, un des traits caractéristiques de l'ancienne constitution germanique, essentiellement franche et libre, aussi en a-t-il examiné 387, dont plusieurs n'ont pas été imprimées. Ces coutumes appartiennent aux pays où l'ancienne constitution des marches a été le plus long-temps en vigueur, tels sont surtout les pays du Rhin, du Main et de Westphalie, qui étaient régis par le droit franc, ripuarien alemanique, et par conséquent les districts de Mayence, de Cologne, de Trèves, de Wetterau et la Haute-Hesse. On n'en trouve point dans les pays habités par des peuples d'origine slave. L'auteur qui possède une connaissance approfondie de la langue allemande y a puisé un merveilleux secours pour son travail. C'est ainsi qu'il a fréquemment trouvé la confirmation de recherches historiques antérieures dans quelques argumens philologiques; souvent aussi il est arrivé à des résultats nouveaux par la rectification du sens des mots qui avaient été mal interprétés. On s'aperçoit à chaque page que l'auteur n'ignore pas les travaux de ses devanciers, car partout il les suppose connus, il cite même çà et

là, surtout lorsqu'il a une rectification à faire ou une opinion différente à établir. Il est facile de voir combien ce procédé doit être agréable au lecteur.

Il a disposé ses matériaux d'après un plan très-simple. L'ouvrage entier se compose d'une introduction et de 6 livres.

Le livre premier expose l'état des personnes; le second contient le mariage, les droits de famille et le droit de succession; le troisième traite de la propriété; le quatrième des contrats; le cinquième, des délits; le sixième, de la juridiction. C'est principalement dans le premier livre et dans le sixième que sont exposés les rapports du droit public.

L'auteur a saisi avec beaucoup de bonheur l'élément populaire, ou, comme il l'appelle lui-même, l'élément sensible de l'ancien droit germanique, et il l'a suivi dans ses rapports les plus variés. Il a aussi cherché à justifier le droit germanique du reproche de barbarie et de rudesse dont il est ordinairement l'objet.

On pourrait relever quelques erreurs de détail et des conjectures trop hasardées sur lesquelles toutefois il serait inutile de s'appesantir. Malgré ces taches légères, l'ouvrage de M. Grimm est un travail recommandable. C. R.

76. GESCHICHTSKUNDE VON DER REGIERUNG FRIEDRICHS DES GROSSEN BIS AUF UNSERE ZEIT. — Annales historiques depuis le règne de Frédéric-le-Grand jusqu'à nos jours, ou depuis l'année 1740 jusqu'à l'année 1800; par M. J. KLARKE. 7 cahiers in-12, de 7 à 8 feuilles. Francfort-sur-Mein, 1827; Jæger. (*Jena, allg. liter. Zeitung*; juin 1828, p. 479.)

Si l'histoire elle-même gagne peu à tous les résumés historiques qui paraissent depuis quelque temps, du moins faut-il reconnaître qu'ils rendent les connaissances historiques plus accessibles, qu'ils les propagent et les font apprécier par des classes de la société qui jusqu'alors les avaient ignorées.

Le résumé historique que nous avons sous les yeux peut être rangé parmi les meilleurs de ce genre.

Pour que nos lecteurs puissent se faire une idée de la manière dont il est traité en général, ainsi que de l'ordre des matières, nous leur ferons part du contenu des premiers cahiers.

Introduction. Coup-d'œil général sur l'état de l'Europe dans



l'année 1740. Guerre de succession d'Autriche, chap. I<sup>er</sup>. Pragmatique-sanction, mort de l'empereur Charles VI. Marie Thérèse-François de Toscane Frédéric II, causes de la guerre. Chapitre II. Première guerre de Silésie. Chap. III. Guerre de la Bavière et de la France contre l'Autriche. Chap. IV. Seconde guerre de Silésie. Chap. V. Guerre d'Italie jusqu'à la conquête de Milan. Chap. V. Guerre d'Italie jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle. Chap. VII. Guerre dans les Pays-Bas et en Écosse 1744-1748. Guerre entre la Russie et la Suède, et changements politiques qui en ont été le résultat dans ces deux pays.

Il est facile de voir, par cet exposé, que l'histoire politique et militaire domine dans cet ouvrage l'histoire de la civilisation et du gouvernement politique, en un mot l'histoire proprement dite des peuples. Nous n'en ferons pas un reproche à l'auteur, car il est resté fidèle à son plan; mais nous pensons qu'il eût pu se dispenser d'entrer dans les détails les plus minutieux des événemens militaires, d'autant plus qu'il est souvent tombé dans de graves erreurs.

La série des événemens va jusqu'à l'année 1758, et se termine par l'exposé de la campagne du prince Ferdinand.

Il n'est pas étonnant que quelques erreurs se soient glissées dans l'exposition d'une aussi grande masse de faits et d'événemens militaires. Nous croyons par conséquent devoir les passer sous silence, mais nous ne pouvons nous empêcher de signaler à l'auteur un anachronisme dans lequel il est sans doute tombé involontairement; il paraît croire que Saint-Germain a été ministre de la guerre du roi de France avant la guerre de sept ans, et qu'il est l'auteur des changemens survenus à cette époque dans l'ordre politique. Or, personne n'ignore que Saint-Germain n'est arrivé au ministère que sous le règne de Louis XVI vers la fin de l'année 1775.

C. R.

77. DAS SCHLESISCHE LANDRECHT. — Le Droit national Silésien ou le Droit national proprement dit de la principauté de Breslau depuis 1536, considéré en lui-même et dans ses rapports avec le Code du droit saxon, avec des additions à l'ouvrage sur l'ancien droit de Magdebourg et de Halle, et un catalogue de 24 manuscrits renfermant des documens sur le Droit germanique du moyen âge; par I. E. TH. GAUP, profes-



à Breslau. 1 vol. in-8°, VIII et 325 p. Leipzig, 1828. (*Gœtting. gelehrte Anzeigen* ; nov. 1828, p. 1737.)

Cet ouvrage abonde en recherches utiles ; il est divisé en 3 parties. Dans la 1<sup>re</sup>, l'auteur, après avoir examiné le Code du Droit national Silésien que Boehme a fait insérer dans le recueil des documens diplomatiques destinés à éclaircir l'histoire de la Silésie et de ses lois, analyse un autre code du même droit encore inédit.

Le Code publié par Boehme ne mérite pas le nom de Droit national Silésien qu'il lui a donné, c'est l'ouvrage d'un particulier qui habitait une ville du Margraviat de Meissen, où le Droit saxon ou magdebourgeois était en vigueur. Il fut composé vers le milieu du 14<sup>e</sup> siècle, sous le règne de Charles IV et durant le 15<sup>e</sup> siècle les tribunaux en firent constamment l'application. Le recueil encore inédit de lois nationales Silésiennes que l'auteur a examiné dans toutes ses parties, diffère entièrement du Code de Boehme. Il est divisé en 364 chapitres ; 13 chapitres contiennent des dispositions légales qui s'appliquent exclusivement à la Silésie ; les autres chapitres renferment des dispositions empruntées au code des Saxons. Les modifications que ces dispositions ont subies, bien que légères, intéressent à un haut degré la science du Droit. Ces modifications sont relatives aux successions et aux biens des époux, à l'égard desquels les législations du moyen âge ont adopté tant de systèmes divers. Le nouveau recueil fut rédigé dans l'année 1536 ; dans l'origine, on n'en fit usage que dans la ville et principauté de Breslau, mais bientôt il devint le droit national de la Silésie.

La seconde partie de l'ouvrage contient quelques additions aux réflexions de l'auteur sur le droit de Magdebourg et de Halle. Enfin, la troisième partie donne le catalogue de 24 manuscrits renfermant des documens sur l'histoire du Droit germanique pendant le moyen âge, et qui sont la plupart très-importans. Ils contiennent la Lombarda, le Droit féodal Saxon, le Droit national de Souabe, le Droit de Magdebourg, de 1261 à 1295 ; le Droit de Breslau, le Jus Culmense revisum, des sentences prononcées par les échevins de Magdebourg, le privilège de la ville d'Osterbourg, le statut de Schweidnitz, les règles du Droit impérial Canonique et Saxon, etc.

C. R.

78. *DE HAMBURGENSIIUM INFESTISSIMOS OLIM COMMERCII GERMANIA SEPTENTRIONALIS PIRATAS OPPRIMENTIUM MERITIS*. Scripsit Frid. Guil. JÄGER. Grand in-8° de 48 p.; prix, 6 gr. Hambourg, 1828; Nestler. (*Allg. Repertor. der Literatur*; 1829, vol. I, cah. 5, p. 353.)

On trouve d'abord une notice sur la piraterie de l'antiquité et du moyen âge. L'auteur expose ensuite tous les services que la ville de Hambourg a rendus au commerce dans les 14<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, en exterminant les pirates qui infestaient les mers du nord. Il termine en déclarant que la mésintelligence et un intérêt particulier mal entendu ont pu seuls entraver les intentions généreuses des citoyens de Hambourg, en empêchant les autres villes maritimes de coopérer aux efforts qu'ils ont toujours faits pour détruire la piraterie. G.

79. *CHRONIQUE DES DUCS DE BRABANT ET DES COMTES DE HOLLANDE, avec un catalogue des évêques d'Utrecht*; par Adrien BARLANDUS, suivie de la généalogie des comtes de Flandre, par MARTIUS, zélandais; terminée par un supplément de l'histoire des souverains des Pays-Bas, jusqu'au temps actuel, et ornée de fleurs, portraits en pied, etc. Ouvrages extraits et traduits par J. MARCHAL, de l'Acad. roy. des belles-lettres de Bruxelles; publiés par E. Marchal de LA KUTRULLE. (Prospectus).

Les divers ouvrages iconographiques dont nous annonçons les traductions avec des modifications et des augmentations, furent publiés dans un seul recueil vers la fin du 16<sup>e</sup> siècle, et au commencement du 17<sup>e</sup>. Le premier, écrit en latin, fut dédié en l'année 1600 aux archiducs Albert et Isabelle, par Vriensius, qui en était l'éditeur, et qui le fit imprimer à Anvers par Jean Moretus, dans la célèbre typographie de Plantin; le second, écrit aussi en latin, avait été dédié en 1583 aux États de la province de Hollande, par Christophe Plantin, et a été imprimé à Leyde. Quant aux chroniques de Flandre, Pierre Balthazar, qui prenait la qualité de citoyen d'Anvers, en fut l'éditeur en 1580; elles avaient été dédiées à l'archiduc Mathias; elles sont écrites en français.

Les ouvrages de ce recueil, que l'on trouve souvent réunis en

un seul volume, eurent beaucoup de succès dans le temps où ils parurent; cinq éditions antérieures depuis 1516 jusqu'à l'an 1580 sont la preuve du succès de ceux de Barlandus; ils furent ornés de portraits en pied, pour la plupart copiés d'après des manuscrits et d'après les tableaux contemporains les plus exacts. Ces mêmes portraits servirent à diverses éditions estimées au 17<sup>e</sup> siècle, telles que la chronique flamande des ducs de Brabant, par Van Haecht Vangoedsenhoven, publiée en 1612, et les annales de Hareus, qui parurent en 1623.

La publication de ces 3 ouvrages réunis étant fort dispendieuse à cause des planches lithographiques, et devant se continuer pendant plusieurs mois, les éditeurs ont annoncé et ouvert une souscription pour les faire paraître par livraison le 10 de chaque mois, à dater du 10 août 1829. Le roi des Pays-Bas a fait souscrire pour plusieurs exemplaires.

L'ouvrage sera composé de 25 livraisons, format petit in-folio. Le prix de chaque livraison, contenant 4 planches coloriées et texte imprimé sur papier vélin, est de 5 fr. 29 c., pour Bruxelles, et de 5 fr. 82 c. pour les autres villes du royaume.

L'on souscrit à Bruxelles, chez Dumont. (*Revue bibliog. des Pays-Bas*; 31 août 1829.)

80. NORDFRIESLAND IM MITTELALTER. — La Frise septentrionale au moyen-âge. Esquisse historique, par A. L. J. MICHELSEN. 288 p. in-8°. Schleswig, 1828. (*Nordisk Tidsskrift for Historie*; vol. III, cah. 1. — *Maanedsskrift for Litteratur*; 1<sup>re</sup> année, cah. 9.)

Quoique appartenant à la même race que leurs voisins les Jutlandais et les Saxons, les Frisons en diffèrent par leur langue. Ceux du nord de la Frise avaient, au moyen-âge, des lois et des privilèges sous la suprématie danoise; leur pays était autrefois plus considérable qu'il ne l'est maintenant; les inondations de 1634 en ont submergé une grande partie. Les habitants ont été constamment obligés de disputer leur territoire aux eaux, et c'est à ce travail opiniâtre que l'on attribue l'énergie de leur caractère, et la fermeté avec laquelle ils ont si longtemps maintenu leurs franchises. La nature de leur sol marécageux leur facilitait au surplus la défense de leur patrie contre les ennemis du dehors, et le maintien d'une sorte d'indépendance. Aussi, tandis que le Jutland méridional était déjà par-

tagé entre les princes de la maison de Danemark, la *Nordfrise* demeurait soumise directement à la couronne, et l'aristocratie ne put prendre racine sur ce sol. Il fallait même tous les ans faire une expédition militaire pour lever les contributions chez ce peuple, encore les Frisons tuaient-ils les Danois au lieu de les payer. On jugea prudent de les ménager, et ce ne fut qu'en 1435, lors de la paix de Vordingborg, que ce pays fut définitivement réuni et assimilé au duché de Schleswig. Les Frisons perdirent la plupart de leurs privilèges; mais ils conservèrent leurs franchises communales, et aujourd'hui encore ils en possèdent une partie.

Les historiens sont rares chez ce peuple. Il n'existe qu'une seule chronique inédite de la Nordfrise, intitulée *Chronicon eiderstadense*, dont la 1<sup>re</sup> partie a dû être écrite au 15<sup>e</sup> siècle. Ce n'est que depuis le règne du roi Christian I de Danemark, que les renseignemens deviennent plus nombreux dans les histoires danoises. En 1666 il a paru une *Chronique nordfrisonne* par Heimreich; le professeur Falk à Kiel en a donné récemment une nouvelle édition (Tøndern 1819, 2 vol. in-8°) avec un aperçu sur la littérature historique du pays. M. Michelsen, jeune savant du Schleswig, s'est ouvert une nouvelle source, en cherchant dans les archives de la Frise et du Danemark les chartes relatives à la Frise; il en a recueilli 75, qui paraissent, pour la plupart, inédites, et ont de l'intérêt. L'auteur les a insérées textuellement; la charte la plus ancienne a la date de l'an 1291; les derniers 45 numéros sont postérieurs à l'époque décisive de 1435. Dans le supplément, M. Michelsen donne des renseignemens sur les archives danoises. Dans l'introduction, l'auteur examine l'origine des Frisons et fait la description de leur pays. En exposant la constitution civile de la Frise, il aurait pu être plus complet; cependant on convient que son tableau a beaucoup d'intérêt, et qu'il a recueilli une foule de renseignemens curieux. D-G.

81. BERGENS GAMLE BYLOV. — Anciens statuts de la ville de Bergen, d'après les manuscrits, avec introduction, traduction et notes; par Gr. TOUGNER-LUNDH, professeur de l'Université de Christiania. xvi et 122 pag. in-4°. Copenhague, 1829; Brummer. (*Maanedsskrift for Litteratur*, 1829, cahier 10.)

Paus, dans son recueil d'anciennes lois de Norvège, a donné une traduction des anciens statuts municipaux de Bergen qui, au moyen-âge, était au nombre des principales villes de commerce ; mais le texte original, qui est en islandais, n'avait pas été imprimé : il paraît donc ici pour la première fois. Peu de temps après que le roi Magnus de Norvège eût fait compiler le code appelé *Gulethings-Lov*, c'est-à-dire vers 1274 ou 1276, l'autorité municipale de Bergen adapta ce code à ses besoins et à ses coutumes, et rédigea des statuts qui, en partie, sont calqués sur le code du roi Magnus ; le reste se compose de réglemens et de coutumes particuliers à cette ville. Ils sont divisés en 6 livres appelés *Bolkr*. Le réglemant maritime que Paus a compris dans ces statuts est un code particulier, que M. Tougnier-Lundh ne publie point, attendu que cette loi ne tient pas essentiellement aux statuts municipaux.

Le 1<sup>er</sup> livre, appelé *Thingskipanar-Bolkr* traite de la justice. Chaque année au 7 janvier, 13<sup>e</sup> jour après la fête de *Juul* ou Noël, on tenait à Bergen un lit de justice ; le tribunal se composait du bailli (*gjelkeren*), du fonctionnaire du roi (*armadr*), de l'évêque, de 12 échevins et de 12 bourgeois, dont 3 pour chaque quartier de la ville. Il semble que les 12 bourgeois, désignés par le bailli, faisaient ici les fonctions de jurés. On pouvait appeler du jugement de l'année à celui de l'année suivante, mais en fournissant une caution. Les bourgeois étaient convoqués au son du cornet ; ceux qui ne se rendaient pas à cet appel étaient punis d'une amende de 1 marc d'argent. Les réunions judiciaires de la bourgeoisie s'appelaient *mot*, ce qui rappelle le mot saxon de *witenagemot*, dans les lois des peuples du nord.

Le second livre des statuts de Bergen traite de la défense du pays. En temps de guerre deux tiers de la milice devaient se composer d'indigènes, et le reste d'étrangers, parce qu'il y en avait beaucoup à Bergen : le *gulethingslov* ou le code du pays excluait au contraire les étrangers de la défense nationale. On cite un auteur du 12<sup>e</sup> siècle (*Profectio Danorum in terram sanctam*) qui atteste que les navires et les voyageurs étrangers affluaient à Bergen, venant de l'Islande, du Groënland, de l'Allemagne, du Danemark, de la Suède, etc. On voit par ce livre des statuts qu'il existait un impôt municipal sur les artisans, et qu'ils pouvaient l'acquitter en viande ; la ville de Bergen était obligée d'armer

deux bâtimens de guerre à 40 rames. Le 3<sup>e</sup> livre traite du meurtre; et le 4<sup>e</sup> de l'ordre et de la sûreté publique. Une trêve devait être observée pendant trois semaines à l'époque des fêtes de *Juil* ou Noël; pendant ce temps il n'y avait pas de séances judiciaires. Les statuts ont des dispositions bienveillantes pour les ivrognes, ce qui semble prouver que l'ivrognerie était une chose commune; ils prescrivent aux gardes de la ville de ramener les ivrognes chez eux; celui qui les égare est condamné à 1 marc d'argent. Les statuts assignent aux divers métiers des quartiers particuliers, contiennent des dispositions relatives à la construction des maisons, et ils accordent au roi la préférence dans l'achat des maisons qui sont à vendre. Le même livre prescrit des mesures de précaution contre les incendies qui étaient fort à craindre dans une ville bâtie en bois. On sonnait, comme en Angleterre, l'heure du couvre-feu, et passé ce temps il était défendu d'avoir son foyer allumé. L'éditeur nous apprend que cette disposition existait aussi dans diverses villes du Danemark! Les statuts de Copenhague de l'an 1294, ont un chapitre de *câmpana ignitægii*.

Le 5<sup>e</sup> livre traite du commerce, et se compose de 20 chapitres. Parmi les diverses dispositions qu'il contient, on remarque celle qui concerne les débiteurs. Si un bourgeois ne peut acquitter une dette au terme convenu, il est obligé de présenter un garant du paiement; s'il n'en fournit pas, le créancier le conduit 3 fois autour de son quartier pour demander à haute voix si quelqu'un veut répondre de lui. Si personne ne se présente, le créancier le mène au *thing* ou à l'assemblée, et demande si quelque ami du débiteur veut répondre pour lui. Si personne ne répond, le débiteur est obligé de se mettre au service du créancier, jusqu'à ce qu'il se soit acquitté de sa dette.

L'éditeur a ajouté à la traduction beaucoup de notes intéressantes.

D—e.

82. THE ROMANCE OF HISTORY. — L'histoire romantique — I. Angleterre; par Henry NEELE. Londres, 1828. (*Edinb. Review*; mai 1828, p. 331).

Après quelques considérations sur la grande difficulté d'écrire l'histoire, l'auteur passe en revue les principaux historiens de l'antiquité, en commençant par les Grecs. Hérodote est

tour-à-tour l'objet de ses éloges et de ses critiques; il compare la manière de narrer adoptée par cet historien, à celle dont les enfans ou les domestiques racontent ce qu'ils ont vu ou entendu. dira. Selon M. Neele, l'histoire de Thucydide diffère autant de celle d'Hérodote qu'un portrait diffère d'une représentation imaginaire. Il approuve les discours directs dans celui-ci, parce qu'ils rentrent tout-à-fait dans la manière de l'historien, dont l'ouvrage a un caractère dramatique que n'a pas celui de Thucydide. Il pense que les harangues mises par ce dernier dans la bouche de ses personnages sont inconvenantes en ce qu'elles sont comme isolées au milieu de la narration avec laquelle elles ne font point corps comme chez Hérodote. Toutefois, M. Neele place, sous le rapport du récit, Thucydide au-dessus de tous ses rivaux.

L'auteur de la dissertation dont nous donnons un extrait, ne met pas, comme on le fait communément, Xénophon sur la même ligne qu'Hérodote et Thucydide. Tout en reconnaissant la pureté et la douceur du style de cet historien, il ne lui accorde aucun génie. La partie morale de ses œuvres, quoique parfois un peu triviale, paraît être la seule dont M. Neele fasse quelque cas.

L'auteur borne à l'exactitude des faits qu'ils racontent tout le mérite de Polybe et d'Arrien, qui, selon lui, ne savent pas narrer d'une manière intéressante. Cependant il les met encore au-dessus des historiens appartenant à l'école dont Plutarque serait le chef. Il ne nomme pas ces écrivains; de sorte qu'il est difficile d'apprécier l'exactitude de ce jugement.

Passant aux historiens latins, M. Neele s'attache d'abord à Tite-Live qu'il considère comme formant seul une classe à part. Il regarde cet écrivain comme celui qui s'est le moins mis en peine de rechercher la vérité. Tite-Live, selon le critique, n'a eu en vue que l'effet pittoresque de son ouvrage et la gloire de sa nation; mais quant au mérite littéraire, il l'emporte sur presque tous les autres historiens. Ainsi, l'ouvrage de Tite-Live serait le roman le mieux écrit de l'antiquité.

M. Neele accorde beaucoup de talent à Salluste, mais il n'aime point son style. Il regarde le récit de la conjuration de Catilina moins comme une histoire que comme un *factum* de parti habilement rédigé. Tacite est mis par M. Neele à la tête des his-

toriens latins, non quant au style qu'il trouve vicieux, mais sous le rapport de l'impartialité et de l'énergie. Cet auteur lui paraît admirable, comme il l'est en effet, dans la peinture des caractères; les portraits de Claude, de Néron, de Germanicus, d'Otton et des deux Agrippines lui semblent des chefs-d'œuvre; mais celui de Tibère est, suivant lui, un vrai prodige de l'art.

« L'histoire, dit M. Neele, commença chez les nations modernes comme chez les Grecs, c'est-à-dire par des romans. Froissart fut notre Hérodote. L'Italie fut pour l'Europe ce que fut Athènes pour la Grèce. Une manière de narrer plus exacte et plus mâle s'introduisit de bonne heure en Italie. Machiavel et Guichardin, à l'instar de Thucydide et de Tite-Live, ont mis des harangues dans la bouche de leurs personnages; Mais comme l'enthousiasme classique qui distingua le siècle de Laurent de Médicis et de Léon X, s'éteignit peu-à-peu, cet usage absurde finit par se perdre. » L'auteur regarde Humé comme un avocat accompli, n'avançant que ce qu'il peut prouver, insistant avec force sur les choses qui militent en sa faveur et glissant légèrement sur celles qui lui sont contraires. La partialité que M. Neele reproche à Humé se rencontre à un égal degré au moins dans Gibbon et Mitford, mais dans un sens contraire. Le critique accuse celui-ci de s'être fait le défenseur officieux et aveugle de l'aristocratie, aux dépens de la vérité, et d'avoir sacrifié tous les devoirs de l'historien au triomphe d'une vaine théorie.

M. Neele relève encore les défauts de quelques historiens modernes, surtout de l'Angleterre. Puis il trace avec quelque étendue les règles qu'il croit devoir être suivies par quiconque entreprend d'écrire l'histoire. Ces préceptes sont, en général, sages et judicieux; mais leur observation exige la réunion, dans un même homme, de tant de qualités morales et littéraires, que nous sommes tentés de croire que l'historien de M. Neele serait un phénomène non moins difficile à trouver que l'ormeur de Césaire. W.

83. NOTICE SUR L'ACTE DE LÉGITIMATION ACCORDÉ PAR MARIE, REINE D'ÉCOSSE, À SON FRÈRE JACQUES, depuis Comte de Murray; par THOMAS AMYOT. (*Archæologia or miscellaneous tracts, etc.*, vol. XXI, p. 164.)



Cet acte, dont l'impétrant abusa si cruellement contre celle dont il le tenait, est écrit en latin et porte le sceau privé de la reine, avec la date de 1561 ou plutôt de 1562, selon le mode actuel de computation. Il paraît, d'après l'histoire de Marie Stuart, par Chalmers, que, le 30 janvier, cinq jours avant la publication des lettres de légitimation dont il s'agit, Jacques avait obtenu, sous le sceau privé, la concession du comté de Murray et la seigneurie d'Abernethy avec les possessions qui en dépendaient. Cette libéralité fut tenue secrète, et Jacques n'est désigné conséquemment dans son acte de légitimation, que comme prieur commandataire de Saint-André. Mais, quelques jours après, le 10 février, le comté de Mar lui fut concédé, et il porta le titre attaché à ce fief jusqu'au mois de septembre suivant, époque à laquelle il produisit les lettres patentes qui le déclaraient comte de Murray; ce qu'il fit aussitôt après la chute du comte de Huntley, à qui elles paraissent avoir été soigneusement cachées jusqu'alors.

On remarquera que les lettres de légitimation dont nous parlons peuvent être considérées comme superflues, puisque, onze ans auparavant, c'est-à-dire en 1550 ou 1551, il en avait été octroyé au même personnage. Au reste, l'acte en question est d'une écriture belle et lisible; et le sceau, qui est bien conservé relativement à son ancienneté, représente Marie comme assise sur son trône, avec cette légende : *Maria Dei gratia Scotorum regina* : le revers porte les armoiries de la reine. W.

84. DEUX LETTRES : L'UNE DU PAPE PIE IV A MARIE, REINE D'ECOSSE ; L'AUTRE DE SIR BENJ. TICHBORNE AU ROI JACQUES I<sup>er</sup> ; communiquées par Thomas AMYOT écuyer, dans une lettre adressée à Henri Ellis écuyer. (*Ibid.* ; p. 170.)

La première de ces lettres est celle que le pape Pie IV écrit à Marie Stuart pour l'inviter à assister, par les évêques de son royaume, au concile de Trente, comme les autres souverains de l'Europe. Cette pièce, d'une écriture nette, est contresignée *Ant. Florebellus Lavellinus*, porte la date du 6 mars 1562, et fut adressée à la reine six mois après l'arrivée de celle-ci en Ecosse et sa prise de possession du trône. Il ne paraît pas que cette invitation ait été mentionnée par Melvil, Buchanan, Robertson ou Chalmers ; elle n'a pas même été rapportée par Fra

Paolo Sarpi, l'historien populaire du fameux concile, quoiqu'il ait cité une demande semblable faite à la reine Élisabeth. Mais son antagoniste Pallavicini fait mention, non seulement de la lettre écrite à Marie, mais aussi de celle qu'elle adressa au concile, et dans laquelle, pour se dispenser de condescendre aux desirs du pape, elle se fonde sur l'impossibilité où elle était d'envoyer aucun de ses évêques au concile; promettant d'ailleurs, pour sa part, une obéissance éternelle au siège apostolique.

L'autre lettre se rapporte à une époque postérieure : elle fut écrite du château de Winchester, par sir Benjamin Tichborne, au roi Jacques I<sup>er</sup>, en date du 9 décembre 1603. L'auteur de cette lettre accuse réception de l'ordre qui lui avait été transmis, de surseoir au supplice des lords Cobham et Gray, et de sir Griffin Markham, et annonce l'accomplissement de la volonté royale. L'intérêt qui s'attache à cette pièce résulte, non de son contenu, mais d'un fait remarquable auquel elle se rapporte. Il paraît, d'après une lettre du secrétaire Cecil à sir Ralph Winwood, qu'après que la mise à mort des trois prisonniers et de leurs complices eût été arrêtée au conseil, l'ordre de sursis fut écrit par Jacques lui-même, qui le tint secret au point que personne, sauf les messagers, n'en eut connaissance. Peu s'en fallut que ce dernier, nommé *Gibb* ou *Gebe*, par suite de circonstances fâcheuses, manquât sa mission. D'abord, il fut rappelé par le roi, qui se rappelait avoir omis d'apposer sa signature à l'ordre de sursis, ensuite, arrivé à Winchester, sur la place de l'exécution, il ne put, pendant quelque temps, à cause de la foule, arriver assez près de l'échafaud pour parler au Shériff, de sorte que sir Griffin, qui avait déjà été conduit sur le lieu du supplice, était sur le point d'avoir la tête tranchée, quand le contre-ordre fut notifié à l'exécuteur. Ces faits sont rapportés par sir Dudley Carleton, dans une lettre imprimée avec les mélanges politiques de lord Hardwicke; la scène qui se passa sur l'échafaud y est rapportée d'une manière très-dramatique.

W.

85. FRANCISCI BURMANNI V. D. M. viri clarissimi, itineris ANGEICANI ACTA DIURNA quæ nunc primum edidit; præfatus est notisque illustravit AB. CAPADOSE. XX et 79 p. in-8°. Amsterdam, 1628.

86. MÉMOIRES DE LORD BYRON, publiés par Thomas Moore; traduits de l'anglais par M<sup>me</sup> Louise Sw.-Belloc. Tom. I et II, in-8°. Paris, 1830.

Sont dépositaire des mémoires authentiques de lord Byron, M. Moore en donne aujourd'hui au monde tout ce qu'on en connaîtra jamais. Il y joint les souvenirs qu'il a pu rassembler, et ceux que lui a laissés une longue intimité avec Byron.

Ce dernier monument, élevé à sa mémoire par un poète, son ami et son contemporain, contient le journal tenu par Lord Byron et ses lettres.

Les mémoires de lord Byron formeront 4 vol. in-8°, et seront publiés en 2 livraisons. La 1<sup>re</sup>, composée de 2 vol., a paru. Prix de chaque volume : 7 fr. 50 c. On souscrit à Paris, chez Alexandre Mesnier.

87. THE HISTORY OF ITALY. — Histoire d'Italie depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'au commencement des guerres de la révolution française; par Georges PARNELL, esq. 2 vol. in-8°. Whittaker, 1825. (*Monthly Review*, juin, 1825, n° 2, vol. CVII de la nouvelle série, p. 123.)

M. Hallam est le premier qui ait écrit en anglais l'histoire d'Italie au moyen âge; la partie de son ouvrage, relative à cette portion de l'Europe, offre, dans un espace fort resserré, un heureux mélange de faits et de réflexions philosophiques.

Les divisions adoptées par M. Perceval nous semblent très-judicieuses. Son histoire est partagée en autant de périodes que le cours des événements paraît en indiquer; du moins, il s'est assujéti à cette méthode toutes les fois qu'elle a été praticable; dans le cas contraire, il a pris pour points de distribution la fin ou le milieu des siècles. Son premier chapitre, commençant à la prise de Rome par Odoacre, finit au couronnement d'Othon-le-Grand. Cet espace de cinq siècles, dont l'histoire est assez obscure, forme à peine soixante pages où nous n'avons presque rien remarqué. Le chapitre suivant est digne d'attention. On y trouve décrits les grands débats qui eurent lieu entre la cour de Rome et l'empire pour les investitures ecclésiastiques, les progrès de l'indépendance des cités lombardes, l'établissement des Normands et leur domination dans l'Italie méridionale, l'accroissement des républiques marchandes de Venise, de Pise et

de Gênes; le tout est terminé par la paix de Constance en 1183, qui assura à la Lombardie ses libertés politiques. M. Perceval n'est pas parvenu à éclaircir l'origine des constitutions démocratiques des villes de cette grande province, mais lorsqu'il raconte la guerre longue et glorieuse que Milan et ses alliés soutinrent vaillamment contre la nombreuse armée de l'empereur Frédéric Barberousse, il s'échauffe : alors son style devient vigoureux et animé.

Les guerres qui éclatèrent entre les républiques lombardes et Frédéric II, les démêlés de ce prince avec le pape, la naissance des factions des Guelfes et des Gibelins, la conquête de la Sicile par Charles d'Anjou, et la part brillante que prit Venise à la croisade contre l'empire grec, remplissent la troisième période, qui embrasse près d'un siècle et se termine à l'extinction de la maison impériale de Souabe.

Le chapitre suivant, faute d'époque déterminée où l'on puisse s'arrêter, va jusqu'au milieu du 14<sup>e</sup> siècle, c'est la partie la plus compliquée et la plus intéressante de l'histoire d'Italie. « Ici, dit M. Perceval, nous sommes jetés dans une mer vaste et orageuse de révolutions sans fin, de carnage et de crimes; et pourtant ces tempêtes ne sont point nées de la barbarie. L'éclat de la lumière intellectuelle, la résurrection de la poésie et de la littérature, l'aurore et l'apogée des arts immortels, offrent un étrange contraste avec les horreurs de cette scène pleine de troubles, les cruautés des factions implacables, le fracas de guerres sans fin et le silence effrayant des tragédies domestiques. »

Les annales sanglantes du 14<sup>e</sup> et du 15<sup>e</sup> siècles occupent les chapitres 4, 5, 6 et 7; et devaient naturellement remplir la plus grande partie de l'ouvrage. Ici les rangs très-serrés sont occupés par les astucieux et méprisables tyrans de la Lombardie, les marchands, hommes d'état de Florence, la ténébreuse et vindicative oligarchie de Venise, la noblesse turbulente et la démocratie audacieuse de Gênes, et les successeurs de St.-Pierre prostituant toute la sainteté de leur dignité, à des intérêts purement temporels, et donnant à l'Europe le dangereux exemple de la violence et de la perfidie. Quiconque a examiné attentivement les événements du moyen âge, sera surpris des atrocités qu'ils présentent, et ne pourra se garantir d'une incrédulité mêlée d'horreur.

Toutefois, au milieu de tant d'abominations, l'œil aime à se

reposer sur l'esprit national, le patriotisme et les vertus publiques des Florentins. Il n'est point de république de l'antiquité dont l'histoire soit aussi attachante et d'un intérêt plus vif que celle de l'état qui fleurit sous le gouvernement paternel des Médicis.

Le 8<sup>e</sup> chapitre s'ouvre par l'entrée en Italie de Charles VIII, roi de France, et comprend tout ce période plein de faits, qui finit à la conquête de la Péninsule par l'empereur Charles-Quint. Les événemens multipliés que présente cet espace de temps sont resserrés dans des limites trop étroites; il y aurait de quoi faire un volume; le récit est defectueux et précipité.

Le 9<sup>e</sup> chapitre traite de l'état de l'Italie depuis l'époque de sa soumission à Charles-Quint (en 1530) jusqu'à la fin du 16<sup>e</sup> siècle; le 10<sup>e</sup> contient le 17<sup>e</sup> siècle; le 11<sup>e</sup>, et dernier est consacré aux événemens des temps postérieurs et va jusqu'au commencement des guerres de la révolution française. Ces trois siècles sont à-peu-près vides dans l'histoire d'Italie; l'auteur ne pouvait éviter cet inconvénient inhérent à un sujet dont l'intérêt ne se soutient pas jusqu'à la fin.

Nous terminerons ici cet article sur un ouvrage dont le mérite est incontestable. L'élégance du style, l'élévation des pensées et surtout la citation scrupuleuse des auteurs originaux, font de ce livre une précieuse acquisition pour la littérature historique.

W.

88. MEMORIE STORICHE, etc. — Mémoires historiques sur la ville de Trente et sur son territoire; par le Comte St.-V. BARBACOV. 2<sup>e</sup> partie. Trente 1824; Monauri. (*Giorn. dell' Ital. Letterat.*; Tom. LX, p. 41.)

La 1<sup>re</sup> partie de cette histoire commence au siècle d'Auguste après la célèbre guerre de la Rhétie et s'étend jusqu'à la chute de l'empire romain en Occident. L'auteur traite ensuite de la domination des Goths et des Lombards, puis de celle des rois d'Italie, auxquels Trente appartient jusqu'en l'année 1027, époque à laquelle l'empereur Conrad-le-Salique fit donation à l'évêque Udalric de la souveraineté temporelle de la ville et du territoire de Trente, pour en jouir à perpétuité par lui et ses successeurs. Maintenant nous donnerons à nos lecteurs une analyse rapide de la seconde partie de cette histoire, qui commence à l'année 1027, embrasse tous les siècles subséquens jusqu'à

nos jours , et répand une nouvelle lumière sur divers points de l'histoire générale de l'Italie.

Udalric fut le premier qui , à la dignité épiscopale , joignit celle de prince et de souverain territorial de l'évêché de Trente. L'auteur parle ensuite des princes évêques qui régnerent successivement à Trente. Nous nous bornerons à exposer brièvement quelques-uns des événemens les plus notables qui les concernent. Parmi ces événemens il faut ranger le meurtre de l'évêque Albert : il jouissait au plus haut degré de la faveur de l'empereur Frédéric , qui en l'année 1167 lui concéda en fief le château de Garda avec le district qui en dépendait ; il mourut percé d'un coup de lance par Aldrighetto , seigneur de Castellarca , près de Roveredo , le 8 mars 1177. L'histoire de ces temps barbares et reculés ne nous a pas transmis de documens plus étendus sur ce tragique événement. Toutefois , quelle qu'ait été la cause du meurtre d'Albert , il fut immédiatement après sa mort vénéré comme saint et comme martyr dans l'église de Trente , et le culte public qu'on leur voua s'est maintenu jusqu'à ce jour.

Salomon , doyen de l'église cathédrale , succéda à Albert dans la dignité de prince et d'évêque de la ville de Trente. Cet évêque intervint en l'année 1177 , au fameux congrès qui eut lieu à Venise entre le pape Alexandre III et l'empereur Frédéric.

L'évêque Conrad se fit remarquer parmi les successeurs de Salomon ; de graves dissensions et de vives querelles s'élevèrent sous la domination de ce prince ; elles amenèrent des hostilités contre la république de Venise , qui se terminèrent par un traité de paix solennel , conclu le 2 mars 1204 , dans le bourg d'Ale , ainsi qu'il résulte du document rapporté par l'auteur.

A l'évêque Conrad succéda Frédéric de la maison des seigneurs de Wanga , élu le 9 août 1207 , par un diplôme daté de Ratisbonne. Le 14 des calendes de mars , Frédéric II , roi des Romains et de la Sicile , constitua ce prince son lieutenant-général en Italie , *per totam Lombardiam et Marcheam Veronensem atque Tusciam et Romaniam*. Frédéric fit ouvrir des mines d'argent dans plusieurs endroits de sa principauté et frapper des monnaies portant son effigie et son nom.

Le fameux Ezelino da Romano , qui , sous le titre de lieute-

nant-impérial, tyrannisait plusieurs villes et provinces de l'Italie, étendit ses usurpations jusque sur la ville et l'évêché de Trente, qu'il fit piller et saccager par une armée. Mais Ezelino ne jouit pas long-temps de sa conquête. Trente secoue le joug avec les secours que lui envoya le marquis d'Este, ennemi personnel du lieutenant-impérial.

Dans l'année 1265, Martino dalla Scala, capitaine-général des Véronais, ayant formé le projet de reconquérir Trente, arriva sous les murs de cette ville, la prit d'assaut et l'abandonna au pillage de ses soldats. Les Véronais restèrent maîtres de Trente jusqu'en 1275, époque à laquelle l'évêque Henri reçut le serment de fidélité et d'obéissance des habitants. Henri eut à soutenir une guerre longue et opiniâtre contre Mainard, comte du Tyrol, qui avait envahi une grande partie de l'état de Trente. Pour terminer cette guerre et arranger les différends des deux parties belligérantes, l'empereur Rodolphe I rendit deux sentences dont la seconde ordonna que *omnia castra, munitiones et oppida quæ prædicto comiti vel ipsius servitoribus e præfato episcopo seu ipsius superioribus sunt ablata vel e contra, similiter hinc et inde restituantur.*

A peine les différends avec le comte Mainard furent-ils applanis, qu'une nouvelle guerre éclata entre Trente et Vérone. Les hostilités se terminèrent par un nouveau traité de paix conclu le 4 octobre 1279; mais elles se renouvelèrent bientôt après, et cette fois les Véronais furent défaits.

Au mois de février 1327 l'empereur Louis-le-Bavarois vint à Trente et y tint le grand parlement dont Muratori fait mention, et auquel fut présente l'élite des princes de l'Italie, les ambassadeurs de Pise et de Frédéric roi de Sicile. Il y fut décidé que l'empereur Louis se rendrait à Milan pour se faire couronner roi d'Italie, et le pape Jean XXII y fut déclaré hérétique et indigne, parce qu'il s'obstinait à ne pas vouloir reconnaître à Louis le titre de roi des Romains.

Nicolas de Bruna, chancelier de l'empereur Charles IV, ayant été élu au siège épiscopal de Trente, vit bientôt son évêché envahi par les armes de Louis marquis de Brandebourg, fils de l'empereur Louis-le-Bavarois et époux de Marguerite, comtesse du Tyrol. Il mourut dans l'exil et eut pour successeur Jean III, natif de Pistoie. Ce prince, qui ne put jamais jouir en paix de son évêché, fut contraint de donner en gage à Mastino II

della Scala, Seigneur de Vérone, la terre de Riva où il s'é-  
tait retiré, pour 4000 ducats d'or, ainsi qu'il résulte d'un acte  
signé le 29 nov. 1349, où il est dit que l'oppignoration a eu  
lieu *propter gravem rebellionem quorundam nobilium et ma-  
gnatam civitatis et districtus Tridenti inimicorum suorum et  
rebellium*. En 1359, la ville de Trente recouvra toutes ses  
possessions, grâce à la menace d'excommunication lancée par  
le pape contre Louis, marquis de Brandebourg.

En 1405, George de la maison des barons de Lichtenstein,  
évêque de Trente, recouvra la terre de Riva avec toutes ses dé-  
pendances. L'administration de ce prince fut orageuse. En 1407  
il fut arrêté dans l'église cathédrale de Trente par une troupe  
de séditeux à la tête desquels était Rodolphe Bellenzani riche  
et puissant citoyen de Trente. Cet homme avait formé le projet  
d'établir à Trente un gouvernement libre et populaire en ren-  
versant pour toujours la domination des évêques. Immédiatement  
après l'arrestation de l'évêque, seize personnes à la tête  
desquelles se trouvaient R. Bellenzani furent préposées au gou-  
vernement de la ville. Heureusement Henri de Rottembourg,  
préfet et capitaine de l'évêque George, dans la vallée supérieure  
de l'Adige, accourut au secours de son maître, avec des forces  
nombreuses, à la première nouvelle de cet événement. La ré-  
volte fut étouffée et Bellenzani eut la tête tranchée. Bientôt  
après l'archiduc Frédéric d'Autriche, comte du Tyrol, s'em-  
para de la ville et de la principauté de Trente, prétendant qu'il  
en était le seul souverain en vertu des cessions faites au comte  
du Tyrol par les évêques Egnon et Henri. Le concile de Cons-  
tance qui, s'ouvrit en 1414, voulut réintégrer l'évêque George  
dans son pouvoir, mais l'archiduc refusa d'obtempérer à ses  
ordres, et ne céda qu'à l'intervention de l'empereur Sigismond.  
Toutefois le triomphe de l'évêque ne fut pas de longue durée.  
Le 25 août 1419, le seigneur de Sporo le fit arrêter et conduire  
à Castro Spori, dans la vallée de Nori, où il mourut au mois de  
septembre suivant. Sous la domination d'Alexandre, doc de  
Mazovie, son successeur, les Vénitiens devinrent possesseurs  
de la terre de Riva, et de ses appartenances.

Parmi les princes évêques de Trente, Jean Hinderbach mé-  
rite une mention particulière; il étudia la jurisprudence à Pa-  
doue et reçut le grade de docteur de cette université, le 14



janvier 1452. Le 30 août 1465, le chapitre épiscopal de Trente élit Hinderbach évêque de Trente, il régna glorieusement pendant 20 ans, et continua d'écrire la vie et les hauts faits de l'empereur Frédéric III, commencée par Enea Silvio Piccolomini, qui plus tard devint pape sous le nom de Pie II.

Sigismond, archiduc d'Autriche, ayant résolu de déclarer la guerre à la république de Venise, le prince évêque de Trente, Udalric de Trunsberg, se joignit à lui afin d'arracher aux Vénitiens Riva, ainsi que Roveredo et d'autres domaines de la vallée Lagarina, dont ceux-ci s'étaient emparés en vertu d'une cession des seigneurs de Castelbarco qui portait atteinte aux droits des princes évêques de Trente. Les Vénitiens furent défaits, et le 13 novembre 1487 un traité de paix conclu à Venise sous la médiation du pape Innocent VIII, mit fin aux hostilités. Le traité de paix fut favorable aux Vénitiens; car, bien que vaincus, ils conservèrent Roveredo, Riva et ses dépendances, ainsi que les autres domaines dans la vallée Lagarina.

Une série d'événemens favorables, tels que la déclaration de guerre de l'empereur Maximilien I<sup>er</sup> à la république de Venise, et la ligue de Cambrai qui se forma en 1508, pour abaisser la prépondérance politique de cette république, firent recouvrer à la principauté de Trente, gouvernée alors par l'évêque George de Meidegk, les possessions qu'elle avait perdues à la même époque. La ville de Vérone se donna à l'empereur Maximilien I<sup>er</sup>, qui en confia le gouvernement au prince évêque de Trente. Les Vénitiens reprirent ensuite les villes précédemment occupées par les armes impériales, mais Verone demeura au pouvoir de Maximilien.

Enfin, Vérone fut rendue à la république de Venise par les traités de paix de Bruxelles des 6 décembre 1516 et 3 janvier 1517; mais l'empereur Maximilien exigea que les villes de Roveredo et de Riva, ainsi que les domaines de la vallée Lagarina, fussent restitués à la principauté de Trente. Elle était alors gouvernée par le prince évêque Bernard, de l'illustre maison des seigneurs de Clès. Ce fut un des plus grands hommes d'état de son siècle. En 1526, Ferdinand, roi des Romains, le créa son grand chancelier. En 1530, il vint à Bologne comme ambassadeur du même souverain auprès du pape Clément VII, et de l'empereur Charles-Quint, qui s'était rendu dans cette ville pour

y recevoir la couronne impériale. Le pape Clément VII l'éleva à la dignité de cardinal. Enfin, en 1539, le prince Bernard, appelé à l'administration de l'évêché et de la principauté de Bressanone, mourut, frappé d'apoplexie, au moment où il allait prendre possession de sa nouvelle dignité. Un personnage non moins éminent lui succéda. Ce fut Christophe Madruzzo qui fut créé cardinal en 1542. Dans l'année 1555, Philippe roi d'Espagne, le nomma gouverneur de Milan. Son administration, qui dura trois ans, lui valut les plus grands éloges. Le pape Pie IV le nomma ensuite légat et gouverneur de la marche d'Ancone, et il acheva sa glorieuse carrière le 5 juillet 1578. Le cardinal Madruzzo fut un protecteur éclairé des sciences et des lettres, et les écrivains les plus distingués du 16<sup>e</sup> siècle ont exalté dans leurs ouvrages son savoir et ses lumières. Il veut pour successeur son neveu Louis Madruzzo, qui fut aussi élevé à la dignité de cardinal. Bientôt après son avènement l'archiduc d'Autriche Ferdinand prétendit faire revivre contre la principauté de Trente les anciennes prétentions des comtes du Tyrol, et la question de souveraineté se ralluma et se renouvela avec plus de vivacité que jamais. L'archiduc envahit la principauté. Le cardinal Louis réclama devant la diète des princes de l'empire qui le réintégra, à condition qu'il renouvellerait les obligations contractées envers les comtes du Tyrol par les deux princes évêques George de Hack et Jean Hinderbach. Depuis lors les évêques princes de Trente ont toujours joui paisiblement de la principauté jusqu'à la sécularisation des principautés ecclésiastiques arrivée en l'année 1804.

Après avoir tracé l'historique des événemens qui se sont succédés dans la principauté de Trente, l'auteur remonte aux causes qui les ont produits, et examine leurs résultats. Il a tracé avec beaucoup de talent les diverses phases politiques de la ville et principauté de Trente, depuis le commencement de la domination des princes évêques jusqu'à nos jours. L'ouvrage se termine par un appendice qui contient des notes et des détails d'érudition du comte Giovanelli. C. R.

89. GESCHICHTE DER OMMAJADEN IN SPANIEN. — Histoire des Omniades en Espagne, avec un exposé de l'origine des royaumes espagnols chrétiens; par J. ASCHBACH, prof. 2 vol. in-8°; prix, 6 flor. 40 kreuz. Francfort, 1829; Varrentrapp.

M. Aschbach rend d'abord compte des sources où il a puisé. Il examine la valeur historique des *Chroniques espagnoles*, généralement très-concises, puis celle des auteurs arabes que Casiri, Conde et d'autres savans modernes ont fait connaître du moins en partie. M. Aschbach ne paraît pas avoir connu les manuscrits arabes de la bibliothèque du Roi à Paris, dont il a été donné quelques extraits dans le *Journal asiatique*, cah. 24. (Les Arabes en Espagne, par M. Lagrange.) L'auteur de cet article en avait profité auparavant, d'après les communications de M. Jourdain, pour le 2<sup>e</sup> volume d'une *Histoire d'Espagne*, (Paris, 1811, chez Colas) qui n'est pas encore terminée. M. Aschbach a trouvé beaucoup de secours dans l'*Histoire de la domination des Maures en Espagne*, par Conde, qui n'a choisi pour guide que les auteurs arabes, mais sans prendre la peine de citer pour chaque événement l'auteur dont il donne l'extrait. C'est en comparant les extraits de Conde avec les autres sources historiques, que M. Aschbach retrace l'histoire d'une dynastie remarquable, celle des Ommiades qui donna au royaume maure des souverains illustres, tels que les Abdérame et les Hérham. Il fait connaître les événemens mémorables du règne de chacun des princes de cette famille, qui s'éteignit à peu près comme celle des Mérovingiens, en finissant par être gouvernée par des visirs ou maires du palais, ensorte que les derniers rejetons de la race des Ommiades passèrent leur temps dans une honteuse oisiveté, et confinés en quelque sorte dans leur palais. Les premiers princes Ommiades avaient rendu leur empire redoutable; ils avaient resserré les états des princes chrétiens dans le nord de l'Espagne, et ils avaient étendu leurs conquêtes en Afrique; sous les derniers princes Ommiades, et malgré la valeur d'Almanzor, un des visirs puissans du royaume, les Maures résistèrent avec peine aux efforts des Chrétiens qui cherchèrent à reconquérir le midi de la Péninsule. L'historien allemand des Ommiades jette un coup-d'œil sur l'état des lettres, des arts et du commerce sous le règne de cette dynastie, qui méritait d'être l'objet d'un ouvrage spécial. Le même auteur a publié aussi une *Histoire des Visigoths d'Espagne*; nous ne connaissons ce dernier travail que par le titre; il est destiné probablement à servir d'introduction à l'histoire des Ommiades, ou bien, les deux ouvrages ne sont que deux parties successives

d'une histoire des dynasties étrangères dans la Péninsule. Celui des deux ouvrages que nous avons sous les yeux, est rédigé d'une manière très-judicieuse, et annonce un auteur qui ne redoute point les recherches épineuses pour désouvir la vérité dans les récits souvent obscurs ou peu certains des historiens du moyen âge.

D-g.

90. HISTOIRE DE LA SAINT-BARTHÉLEMY, d'après les chroniques, mémoires et manuscrits du 16<sup>e</sup> siècle; par M. AUDIN. In-8<sup>o</sup> de 464 pag., avec un Avertissement pour la 2<sup>e</sup> édition; prix, 7 fr. Paris, 1829; à la librairie de l'auteur, quai des Augustins, n<sup>o</sup> 25.

Quoique ni la couverture, ni le titre de cet ouvrage ne portent l'indication de *seconde édition*, et que cette indication ne se trouve que dans l'Avertissement, qui est collé sur onglet et en dehors de la pagination du volume, nous aimons à croire que c'est bien ici une nouvelle publication, et qu'à part le talent de l'auteur, qui est remarquable, l'intérêt du sujet a suffi pour attirer l'attention générale, à une époque où l'on recherche avec avidité tous les matériaux de notre histoire. Quoiqu'il en soit, comme nous n'avons point entretenu nos lecteurs de cet ouvrage, lors de sa première publication (en 1826), nous allons le faire aujourd'hui, en essayant d'apprécier les diverses critiques dont il a été l'objet.

Nous croyons nous rappeler que cette première publication ne portait point de nom d'auteur et qu'il fut révélé pour la première fois au public dans un article de la *Revue Encyclopédique* (cahier de déc. 1826, p. 625-631). Dans son analyse, le critique, après avoir rendu une pleine justice au « narrateur élégant et pur, au compilateur patient et infatigable, » reproche à l'historien « de n'avoir pas indiqué les causes positives de la Saint-Barthélemy, de cette grande catastrophe, sans exemple dans les Annales du monde. » Quant aux *causes positives* de ce drame sanglant, nous doutons qu'il fût au pouvoir de M. Audin, ou de tout autre, de les indiquer avec certitude : les historiens de l'époque, unanimes sur les faits, n'ont pas voulu, ou peut-être n'ont pas cru qu'il fût nécessaire d'en discuter les motifs, sans doute assez clairs pour eux. Mais, pour l'opinion de l'auteur sur ces causes, elle est assez prononcée dans tout le

cours de son ouvrage, et surtout dans les passages que rapporte le critique de la *Revue* lui-même. « On a trop longtemps, dit M. Audin, accusé la religion de cette horrible journée ; il faut que le sang retombe sur qui l'a répandu : la religion n'en versa pas une goutte (p.4) ; » et plus bas : « Catherine fut bien aise de couvrir de voiles sacrés cet attentat politique ; elle seule le médita et l'accomplit. Charles même ne fut que l'instrument de cette femme étrangère. Ce fut pour sauver quelques lambeaux d'un pouvoir expirant qu'elle eut recours à ces sacrifices humains. »

« Voilà qui est positif (ajoute la *Revue*) ; l'auteur avance, comme une chose prouvée aujourd'hui, que la Saint-Barthélemy fut une œuvre purement politique. Or, il est difficile de le croire. Il y entra, j'en conviens, une noire perfidie ; mais il y entra autre chose aussi. Les Guise, et tant d'autres qui agissent dans ce drame, n'eurent point la seule politique en vue ; et les six victoires remportées par Coligny, sa vigoureuse résistance aux armes catholiques et la prise de Meaux ne sont pas les premières causes de ce massacre, pour lequel on chanta un *Te Deum* . . . »

D'accord, en ce point, avec le critique de la *Revue*, nous ne le sommes plus autant quand ses reproches s'adressent au peintre. Il aurait voulu voir se grouper un plus grand nombre de figures autour de Charles, de Catherine et de Coligny ; il aurait désiré surtout que le tableau de la mort du roi fût moins court. « L'agonie de Charles IX, dit-il, qui fut longue et douloureuse, présente une peinture assez frappante du passage du fanatisme à la piété, dont la mort de Louis XI nous offrait déjà un exemple remarquable. Cette peinture du pécheur couronné, qui entrevoit la tombe et un avenir menaçant, ferait un grand effet auprès de celle des courtisans, qui abandonnent et assiègent tour à tour le lit du mourant, selon qu'une lueur d'espérance les fait agir. Suivrait enfin l'état d'insensibilité, si voisin de la mort, où tombe le roi, et durant lequel sa mère vient lui apprendre que Montgomery, ce meurtrier involontaire de son père, est arrêté ; à quoi le prince, clément enfin au bord du cercueil, répond : « Ce dont bien me fasche ! » car il aurait voulu qu'il s'échappât. » On voit que le rédact. de la *Revue*, à son insçu peut-être, parle ici plutôt en poète et en romancier qu'en

critique et en historien, surtout lorsqu'il reproche un peu plus loin à M. Audin de s'être fait l'homme des anciens jours et d'avoir quelquefois renoncé trop complètement à son siècle. Nous ne demandons point qu'on dépouille l'histoire de ce qu'elle peut avoir de dramatique, mais nous ne voulons point non plus qu'on donne tout à l'effet dans ses récits; nous savons distinguer l'esprit indépendant et philosophique des bons historiens modernes d'avec la routine servile et les préjugés de la plupart des historiens anciens; mais nous n'aimons pas qu'un auteur substitue ses conjectures, ses vues systématiques ou ses passions aux faits et aux enseignemens directs qui ressortent naturellement de ceux-ci. Mieux vaut, selon nous, être regardé comme un *Chroniqueur du XVI<sup>e</sup> siècle*, qualification que M. Audin reçoit du critique de la *Revue*, que d'être accusé avec raison de confondre tous les genres, et de demander à l'histoire les effets et les émotions du drame, au risque de perdre le drame et l'histoire dans cette nouvelle fusion.

Dans le nouvel article que le même recueil a consacré à la seconde édition de l'*Histoire de la Saint-Barthélemy* (*Rev. Enc.*, déc. 1829, p. 744), on commence par reprocher, bien à tort selon nous, à l'auteur de la première analyse de n'avoir point examiné jusqu'à quel point M. Audin a justifié son opinion sur la cause de cette grande catastrophe; les passages de cette analyse que nous avons rapportés plus haut nous semblent prouver assez le contraire. A l'appui de cette opinion, M. Audin, dans l'Avertissement de sa deuxième édition, apporte deux récents témoignages, dont parle son nouveau critique; ce sont ceux de sir John Lingard, historien anglais, et de l'écrivain allemand qui a traduit l'ouvrage même de notre compatriote dont il est question ici. Le rédacteur de ce deuxième article, pas plus que le premier, ni que nous-même, ne peut partager sur ce point l'opinion de M. Audin, qui, nous pouvons le dire, dans plus d'un passage de son livre peint lui-même de couleurs très-fortes les mauvaises dispositions du peuple et de la cour de Charles IX contre les Réformés. Pas plus que nous, il ne paraît disposé à reconnaître l'autorité de l'historien anglais, que son *torisme* bien connu suffirait pour faire récuser dans cette question; mais il établit une distinction très-juste, en disculpant la religion du crime de la St.-Barthélemy et en l'attribuant

au *fanatisme religieux* qui, en usurpant le nom vénérable de la religion, a pu seul faire dire :

*Tantum religio potuit suadere malorum !*

« Si le fanatisme religieux, dit-il, ne fut pas le premier moteur de la Saint-Barthélemy, il lui servit de voile, de prétexte plausible, en se couvrant, suivant son habitude sacrilège, des insignes de la religion. Un monument, peu connu, l'attesta long-temps dans Paris même ; il n'a disparu que lors de la démolition du Grand-Châtelet, peu d'années avant nos troubles politiques. Dans l'une des cours de ces bâtimens, de diverses époques et d'architectures très-disparates, on voyait un grand bas-relief, d'une belle exécution, représentant Charles IX, avec le millésime de 1572, et cette inscription :

*Religionis amor docuit punire rebelles.*

La déclaration est formelle (ajoute le rédacteur de la *Revue*) ; on ne peut la révoquer en doute. Il est à regretter que M. Audin n'ait pas eu connaissance de ce monument, qui eût peut-être modifié ses opinions et dirigé ses recherches vers d'autres témoignages historiques dans le même sens que celui-là. »

Un autre journal littéraire (1), qui a consacré trois articles à cet ouvrage, ce qui prouve au moins qu'il l'a trouvé digne de l'attention des critiques, quoique, selon nous, il le juge avec une rigueur injuste, s'est beaucoup étendu aussi sur la distinction qu'il convient de faire entre le fanatisme et la religion, auxquels on ne doit point indifféremment attribuer la Saint-Barthélemy ; mais, ainsi que les rédacteurs de la *Revue*, il ne croit pas pouvoir partager l'opinion de M. Audin, qui n'accuse de ce funeste attentat que la seule politique. A l'appui de son opinion, ou plutôt de l'opinion générale, qui a fait attribuer la Saint-Barthélemy au fanatisme, il cite les réponses des prévôts de marchands, Marcel et Charron, à la proposition que leur fit Charles IX ; le chapelet dont ce prince et les siens avaient décoré l'arquebuse et le poignard dont ils frappaient les religionnaires (2) ; l'acharnement des compagnies bourgeoises au massacre de leurs

(1) *L'Universel* des 17 oct., 31 oct. et 4 nov. 1829.

(2) N'est-il pas plaisant, dit Voltaire (*Dict. philos.*, Tom. VI, p. 134, éd. de M. Benchot) ; qu'en France le Conseil même ait donné aux Protestans le nom de *religionnaires*, comme si eux seuls avaient eu de la religion et que les autres n'eussent été que des papistes gouvernés par des arrêts et par des bulles ? »

compatriotes d'une autre religion; cet orfèvre Crucé, qui, montrant son bras nu et ensanglanté, se vantait d'en avoir égorgé à lui seul plus de quatre cents en un jour; ces enfans catholiques, à peine âgés de dix ans, qui firent jouer les couteaux contre leurs camarades calvinistes; ces prélats romains, qui, selon Brantôme, reçurent avec les transports de la joie la plus vive la nouvelle des meurtres commis à Paris; enfin l'arrêt du parlement, qui ordonna que, tous les ans, on ferait une procession, le jour de la Saint-Barthélemy, pour rendre grâces à Dieu. De tous ces faits, attestés par les historiens du temps, il est impossible de ne pas conclure avec lui que, « si le fanatisme n'a point seul dicté le crime de la Saint-Barthélemy, il conduisit au moins la main de ceux qui s'en rendirent les exécuteurs (1). »

Mais, si nous avons pris parti contre M. Audin avec ses critiques sur la cause de la Saint-Barthélemy, nous nous rangeons à son avis, quand il dit que ce crime d'état fut préparé et médité de longue main par Catherine de Médicis, et son projet adopté par Charles IX, ce que ne lui ont pas contesté d'ailleurs les critiques de la *Revue*, mais que nie positivement celui dont nous avons rapporté les citations en dernier lieu. En vain celui-ci dit-il que « l'idée de faire intervenir la perfidie du roi dans tous les incidens qui précédèrent la Saint-Barthélemy, n'est point nouvelle, n'est point propre à rajeunir des faits racontés si souvent » et qu'elle « se trouve formellement exprimée au chap. 171 de l'*Essai sur les mœurs*, » les citations qu'il emprunte aux mémoires du temps et dont il prétend appuyer son opinion, sont autant de preuves contre lui et viennent corroborer celle de M. Audin, auquel on ne peut reprocher, au moins sur ce point, d'avoir voulu rajeunir son idée par des idées nouvelles et hasardées; ce qui serait un grand tort, en fait d'histoire, de l'avis même sans doute du critique que nous réfutons ici, quoique la tournure de sa phrase puisse le faire accuser d'une hérésie littéraire, qui n'était point dans sa pensée, comme elle n'est point dans le goût et dans les habitudes du journal à la rédaction duquel il travaille. Le critique va même jusqu'à

(1) Dans un article du même journal, intitulé : *Du mauvais moyen de défendre les bonnes causes* (8 nov. 1829), nous trouvons cette phrase : « Vous n'ôtez pas de l'idée du vulgaire que c'est le catholicisme qui a commandé la Saint-Barthélemy. »



rappeler les promesses faites par Charles au légat Salviati; mais, ajoute-t-il, le récit qui contient ce fait est tiré des historiens italiens, et de Thou nous avertit qu'il faut s'en défier. » Voici, du reste, de quelle manière il expose les événemens qui précipitèrent, selon lui, cette horrible catastrophe. « Catherine et ses conseillers, voyant l'insurmontable répugnance du roi pour les partis violens, résolurent de le commettre avec les Calvinistes, de telle sorte que toute réconciliation devînt impossible entre eux. Ils se rapprochèrent momentanément des Guises, pour accabler l'ennemi commun, sauf à reprendre plus tard leurs inimitiés respectives. Ils firent assassiner Coligny par Maurevel, dans l'espoir que les Calvinistes, regardant toutes les avances, toutes les faveurs précédentes du roi comme une suite de perfidies calculées, rompraient sans retour avec lui, comme avec un prince sans foi, un lâche assassin, s'emporteraient à son égard à des menaces qui le forceraient à prendre l'initiative de l'attaque, pour ne pas être accablé. Ces abominables calculs, ajoute-t-il, réussirent. En vain le roi marqua-t-il par sa colère l'horreur que lui inspirait cet attentat, en vain promit-il d'en tirer une vengeance éclatante, de donner pleine satisfaction aux religionnaires, il ne put calmer l'exaspération de quelques-uns d'entre eux. Les invectives d'un Pardaillan, les menaces d'un de Piles, adressées à Charles lui-même, perdirent tout. « Les paroles indiscrètes, le geste insolent et le front sourcilieux de ce téméraire seigneur, » firent frémir le roi », dit un auteur contemporain. Bientôt ce prince apprit la complicité de Catherine dans l'attentat qu'on venait de commettre, et vit que, s'il songeait à venger l'assassinat de l'amiral, il avait à frapper sa mère, comme première coupable et pour première victime. Ce fut alors que, parmi les craintes que lui inspiraient les menaces des Protestans, les angoisses où le jetait l'impossibilité d'être roi et fils tout ensemble, il dit à la reine-mère et à ses agens, « que, puisqu'ils trouvaient » bon qu'on tuât l'amiral, il le voulait; mais aussi tous les huguenots de France, afin qu'il n'en demeurât pas un qui lui pût » reprocher après. » Le mot est affreux, sans doute, s'écrie le critique; mais ne prouve-t-il pas que la résolution de tuer l'amiral était un projet auquel le roi accédait, mais qu'il n'avait pas conçu lui-même, loin de l'avoir prémédité? Et, dans l'arrêt de mort prononcé contre tous les huguenots, sans exception, afin :

qu'il ne restât pas un seul homme devant lequel il eût à rougir, ne trouve-t-on pas à côté de la férocité un *sentiment d'honneur*, qui exclut toute supposition de basse dissimulation, d'ignobles mensonges prolongés pendant un an ou même deux ans? » Ainsi tout, dans ce morceau que nous avons rapporté fidèlement, prouve que l'assassinat des Calvinistes avait été prémédité de longue main; seulement, le critique ne veut point qu'un roi, que Charles IX ait trempé dans ce projet, et repoussant le reproche de haine et de perfidie, dont tous ces temps portent l'empreinte si marquée, il aime mieux l'accuser du plus horrible forfait, commis de sang froid; non pour se venger d'ennemis acharnés, mais, ose-t-il dire, par un *sentiment d'honneur*, qui le porta à ordonner la mort de tous, pour n'avoir pas à rougir devant eux de la mort d'un seul! Le critique a beau s'appuyer ici de l'opinion d'Anquetil, lequel dit, dans son *Esprit de la Ligue*, « que Charles IX ne se détermina au massacre qu'après la blessure de l'amiral, » nous préférons l'opinion de M. Audin, appuyée par celle de Mézeray, de Voltaire et de tant d'autres écrivains consciencieux. « Le P. Daniel, lisons-nous dans l'*Essai sur les Mœurs* (tome iv, p. 74 de l'édition de M. Beuchot), veut faire croire que les massacres ne furent jamais prémédités. Il se peut que le temps, le lieu, la manière, le nombre des proscrits n'eussent pas été concertés pendant deux années; mais il est vrai que le dessein d'exterminer ce parti était pris dès long-temps. Tout ce que rapporte Mézeray, meilleur Français que le jésuite Daniel, et historien très-supérieur dans les cent dernières années de la monarchie, ne permet pas d'en douter, et Daniel se contredit lui-même en louant Charles IX d'avoir bien joué la *comédie*, d'avoir bien fait son rôle (1). »

Mais quelque opinion qu'adoptent nos lecteurs, de celle de M. Audin, de Voltaire et de Mézeray, ou de celle du jésuite Daniel et de notre critique, nous pensons qu'ils n'adopteront pas la conclusion de ce dernier, lorsqu'il dit qu'il fallait « donner une nouvelle édition de l'*Esprit de la Ligue*, au lieu de publier

(1) Nous lisons cette phrase dans un autre article du même journal (7 déc. 1829): « M. Mérimée dit que la Saint-Barthélemy ne fut pas préméditée d'un quart d'heure; M. Audin qu'elle le fut 10 ans à l'avance; De Thou, Davila, Daubigné, en un mot, tous les écrivains contemporains auraient appris à ne croire ni à l'une ni à l'autre de ces opinions. »

une nouvelle *Histoire de la Saint-Barthélemy*. M. Audin a fait l'un et l'autre (1), et l'on ne peut que lui savoir gré de faire revivre les documens anciens de notre histoire, en cherchant à les éclairer par de nouvelles discussions. Nous sommes loin aussi de le blâmer d'avoir cherché à donner à son ouvrage une tournure plus moderne, et d'avoir employé les couleurs dramatiques qui étaient dans son sujet; mais, nous lui conseillerons, dans une nouvelle édition, non pas de charger chacune de ses pages de notes et de citations, sorte de luxe d'érudition qui est devenu trop facile de nos jours, mais au moins de nommer quelques-unes de ses autorités, pour prouver à son critique qu'il a bien étudié ses auteurs. (2) E. H.

91. MÉMOIRES COMPLETS ET AUTHENTIQUES DU DUC DE SAINT-SIMON, etc. IX<sup>e</sup> livraison, composée des Tom. 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup>; prix, 14 fr. Paris, 1829; Sautelet et C<sup>ie</sup>.

Nous pensions avoir à annoncer la table analytique promise par les éditeurs pour les *Mémoires de Saint-Simon*, quand, en ouvrant le Tom. XVII<sup>e</sup> que nous recevons, nous trouvons l'avis suivant : « Les manuscrits de ces mémoires sont d'une écriture tellement inégale qu'il nous eût été impossible d'évaluer au juste ce qu'ils devaient produire de volumes. Les souscripteurs ont dû se convaincre, par la grosseur des volumes et la largeur de la justification, de nos efforts pour nous en tenir à l'évaluation approximative de notre *prospectus* (16 volumes). Le respect dû aux engagemens réclamait de notre part cette explication. Quant au nombre de volumes, que nous croyons pouvoir porter à vingt, nous pensons que personne ne le regrettera. L'épuisement prochain de notre édition assure à ce bel ouvrage historique une valeur commerciale qu'on ne peut craindre de voir baisser. »

Nous venons de parcourir ces deux nouveaux volumes, et, au milieu de la multiplicité de détails qu'ils contiennent sur les

(1) Anquetil fait partie de la collection d'historiens, in-18, que publie M. Audin.

(2) Nous lui signalerons et nous rappellerons ici à nos lecteurs une *Relation*, fort curieuse, de la journée de la St.-Barthélemy, écrite par un ecclésiastique allemand, témoin oculaire de ce grand drame, adressée à l'évêque de Neustadt, retrouvée manuscrite dans les archives épiscopales de Wiener-Neustadt (Autriche), et dont le *Bulletin* a donné la traduction, en 1826 (Tom. VI, n<sup>o</sup> 198.)

mœurs et sur la cour au temps de la Régence, les choses neuves et pleines d'intérêt pour l'histoire que nous y avons trouvées nous font joindre un nouveau témoignage à celui que les éditeurs ont déjà reçu de nous, et que nous essaierons plus tard de motiver plus longuement.

E. H.

92. MÉMOIRES DE M. LE COMTE DE MONTLOSIER sur la révolution française, le consulat, l'empire et la restauration. 1755-1830. Tom. I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup>, in-8° de xx-420 pages; prix, 15 fr. Paris, 1830; Dufey.

« La multitude des mémoires particuliers qui se sont publiés et qui se publient chaque jour, observe M. de Montlosier au commencement de son *Introduction*, a fait dire que ce siècle s'appellerait le *siècle des mémoires*. On pourra dire que c'est le siècle des événemens. A la suite des bouleversemens de Rome, la République eut aussi beaucoup de mémoires particuliers. Tacite rapporte qu'écrire l'histoire de sa vie était devenu un usage, usage dont l'envie ne s'offensait pas, dont la vanité ne se prévalait pas. » Ajoutons que, pour que la comparaison fût complète, il faudrait que, semblables à ceux du duc de Saint-Simon, de M. de Montlosier et de deux ou trois autres publications également authentiques, les mémoires qu'on nous présente aujourd'hui avec tant de profusion fussent l'œuvre véritable des personnages historiques auxquels on les attribue, et non l'œuvre mercenaire d'écrivains sans pudeur, toujours prêts à trafiquer du scandale public, genre d'industrie inconnu des anciens et que l'on a singulièrement perfectionné depuis quelques années. Disons aussi qu'il faudrait que la position d'un homme qui veut léguer des mémoires à son pays eût été telle qu'il eût des révélations utiles, importantes à faire pour l'histoire, et que son caractère fût assez honorablement connu pour faire espérer que ces révélations auraient toutes pour but la vérité et le bien public, et non quelque intérêt individuel d'amour propre, de secte ou de parti.

Toutes ces conditions, que nous désirerions dans un auteur de mémoires, nous les trouvons réunies dans la personne de M. de Montlosier. Nul, nous le croyons, dans quelque rang que ce soit, ne sera tenté de récuser son expérience et sa véracité; et, s'il commettait quelque erreur, car tout homme est sujet à l'erreur, s'il se trompait enfin sur l'appréciation de certains faits, ce serait bien assurément de bonne foi, et ce n'est

qu'après avoir fait preuve d'intentions aussi droites, aussi pures que les siennes, disons même avec toutes les formes du doute, qu'on devrait essayer de le réfuter. C'est dans de telles dispositions qu'il faut le lire, et nous insistons sur ce point, parce qu'en le lisant sans préparation et avec des idées trop exclusives on courrait grand risque d'éprouver des déceptions. Plus d'une opinion pour laquelle on croyait trouver de l'écho dans ces mémoires sera déçue, plus d'un parti qui attendait cette publication pour compter l'auteur dans ses rangs sera tenté de le regarder comme ennemi. C'est qu'en effet il n'est avec aucun de ceux qui prétendent aujourd'hui à gouverner l'opinion publique ; c'est que, s'il a pu d'abord donner des gages à l'un ; puis des espérances à un autre, il n'a jamais été réellement que du petit nombre de ceux qui veulent le bien dans l'intérêt du pays et non dans le leur, et que ces hommes là, loin de faire secte, réussissent rarement à s'entendre sur les moyens, surtout à des époques où il faudrait, pour faire le bien, un peu de cette énergie que tant d'autres emploient à faire le mal.

Plus tard, et à l'occasion des volumes suivans, nous reviendrons sur ces mémoires, et nous tâcherons d'en faire apprécier le mérite à nos lecteurs. Aujourd'hui, et pour satisfaire tout d'un coup notre conscience de critique en ce qui, nous l'avouons, l'a frappée le plus péniblement, nous nous bornerons à élever un doute sur la convenance des détails renfermés dans les trois premiers chapitres, et qui sont presque entièrement relatifs à la jeunesse de l'auteur. Quelques journaux ont déjà reproduit une partie de ces détails, sans doute pour satisfaire la curiosité des oisifs et pour nourrir cet amour du scandale dont nous parlions tout-à-l'heure ; loin de les imiter, nous déplorerons que M. de Montlosier ait cru nous devoir une confiance entière des goûts et des premières impressions de son jeune âge, qu'il ait cru enfin pouvoir marcher en ce sens sur les traces d'un homme célèbre chez qui de pareils écarts ont été généralement blâmés. De semblables révélations, si elles ne nuisent pas à la morale, ne sont propres tout au plus qu'à attirer le ridicule sur leur auteur, et ce n'est pas dans cette posture que doit se présenter celui dont toute la vie a été sans reproche, et que nous retrouverons plus loin entièrement à son rôle de narrateur, et tel enfin que nous nous attendions à trouver l'historien de la révolution française, du consulat, de l'empire et de la restauration. E. H,

MELANGES.

93. MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DU COMTÉ DE LANCASTRE, renfermant des pièces originales sur l'histoire, la généalogie, la biographie, la topographie, et sur diverses antiquités du comté de Lancastre et des comtés voisins. (*Propectus.*)

On peut s'étonner que les antiquités du comté de Lancastre, si riche en souvenirs historiques de beaucoup de familles illustres et en monumens des siècles déjà loin de nous, n'aient pas encore été recueillies et publiées. Il est vrai qu'un grand nombre d'actes, de diplômes et d'autres matériaux authentiques, précieux pour une histoire suivie du comté, avaient été réunis et disposés par le docteur Kuerden, qui s'était adjoint Christophe Townley, A. Townley, esq. compagnons de voyage de sir William Dugdale dans son exploration du Lancashire, en 1664; mais les manuscrits ne furent jamais publiés; et ils sont en ce moment déposés au collège héraldique et à la bibliothèque de Chetham, masse indigeste de matériaux presque illisibles, et indéchiffrable pour le grand nombre de personnes qui s'occupent de recherches de cette nature. Quelque volumineuse que soit cette collection, qui n'est pas à beaucoup près sans mérite, cependant il est encore beaucoup de sujets d'antiquité, faits pour intéresser toutes les classes, que cet ouvrage, d'après le plan suivi par le compilateur, paraît n'avoir pas embrassés, et qui, vu le défaut de moyen de conservation, sont maintenant condamnés à périr dans l'oubli.

Pour suppléer à ce vide, plusieurs savans, qui ont consacré la plus grande partie de leur vie à ce genre de connaissances, ont formé une Société à Manchester, dans le but de recueillir et d'expliquer les antiquités de leur pays natal en particulier, et se proposent de publier de temps en temps le résultat de leurs travaux. Comme elles contiendront toutes sortes d'anciens documens, elles seront nécessairement très-variées; et non-seulement elles offriront des renseignemens aux généalogistes

et aux antiquaires , mais encore elles présenteront au commun des lecteurs des morceaux d'un intérêt général.

On donnera , dans le cours de cet ouvrage , la généalogie des plus anciennes familles de ce comté et des comtés voisins , avec autant d'exactitude que les documens existans le permettront. On recueillera avec beaucoup de soin les notices biographiques d'après des documens épars en différens endroits , d'après les manuscrits et d'après toutes les sources authentiques. Leurs armoiries seront gravées avec précision et blasonnées avec soin.

La Société se propose aussi de publier dans chaque numéro de ses *Mémoires* une partie des collections manuscrites du D<sup>r</sup> Kuerden , qui , dans l'état où elles se trouvent actuellement ne peuvent être consultées que par peu de personnes ; et l'on a souvent eu lieu de se convaincre que de ceux qui veulent consulter ces volumes , il en est peu qui puissent en déchiffrer l'écriture. Les parties de ces manuscrits que l'on publiera dans les *Mémoires* seront imprimées avec toutes les abréviations , quelle que soit la langue dans laquelle elles sont écrites ; mais en faveur de ceux qui ne connaissent que leur propre langue , on donnera un résumé de chaque article , ou s'il en est qui présentent plus d'intérêt que les autres , on les accompagnera d'une traduction. Cette partie de l'ouvrage sera continuée jusqu'à l'épuisement de la collection ; quelques feuilles cependant , que la vétusté a rendues tout-à-fait illisibles , ne pourront être transcrites. Il n'est pas de famille distinguée du comté que ces extraits n'intéressent , qui leur seront d'autant plus utiles et précieux que la plupart de ces documens ne se trouvent que dans les manuscrits de Kuerden , qui , comme on l'a déjà fait remarquer , sont , pour plusieurs raisons , inaccessibles à la plupart des lecteurs.

Sous le titre de *Mélanges* , la Société se propose de donner des notices biographiques sur des personnages illustres , des détails curieux relatifs à l'histoire de différentes paroisses , des descriptions d'anciens édifices et d'antiquités monumentales. Des dessins pris sur les lieux ou copiés sur d'autres éclairciront , quand il en sera besoin , cette partie de l'ouvrage ; et l'on n'épargnera ni soins ni dépense pour le rendre en tout complet et digne d'un accueil favorable. La par

tie topographique sera exécutée d'après des données recueillies dans les différentes paroisses.

On donnera aussi une dissertation sur l'art héraldique et sur les armoiries, avec une liste alphabétique de celles de tous les ords, chevaliers, écuyers et gentilshommes qui résident actuellement ou ont résidé jadis dans le comté de Lancastre.

Le prix de chaque partie ne dépassera pas 5 sh. à Manchester. Publié pour le compte de la Société par Agnew et Zanetti. (*Bent's literary advertiser*; 10 août 1829, p. 62.)

94. NOUVELLES ARCHIVES HISTORIQUES DES PAYS-BAS, ou Recueil pour la géographie, la statistique et l'histoire civile, militaire, religieuse, politique et littéraire de ce royaume; publié par le baron DE REIFFENBERG. (*Prospectus*.)

Le titre de ce recueil en explique suffisamment le but. L'homme de lettres qui le publie désire qu'il devienne une espèce de portefeuille où les personnes instruites puissent déposer leurs observations et le résultat de leurs recherches sur l'histoire des Pays-Bas, considérée dans sa plus vaste étendue.

Des mémoires sur des points difficiles ou peu connus, des anecdotes intéressantes, des pièces inédites données en entier ou par extraits, des notices biographiques, même de simples remarques de biographie, tout peut entrer dans les *Archives*. On y joindra une revue des écrits imprimés soit dans le pays, soit à l'étranger, qui se rapportent à l'objet que l'éditeur se propose. M. de Reiffenberg a déjà mis au jour quatre volumes de mélanges relatifs à notre histoire. Ces nouvelles archives, conçues d'après un plan plus large, laisseront aussi moins à désirer sous le rapport de l'exécution typographique. Elles ne seront point périodiques, mais paraîtront par livraisons à des intervalles rapprochés. Les abonnés auront droit, chaque année, à un volume in-8° d'environ 400 pages, imprimé sur bon papier et en caractères agréables à l'œil. Le nom de l'éditeur est une garantie sous ce rapport.

Le prix de l'abonnement est de 6 florins pour Bruxelles, et de 8 fl. pour l'étranger. On souscrit, à Bruxelles, chez l'éditeur C. J. de Mat, et chez les principaux libraires du royaume et de l'étranger.

Nous avons eu occasion de voir le 1<sup>er</sup> cahier de ce nouveau



recueil. Nous y avons remarqué une Dissertation intéressante sur les juifs des Pays-Bas au moyen âge.

95. *UEBER DEN ALTEN MATHEMATIKER KLEOMEDES*, etc. — Sur l'ancien mathématicien Cléomède et ses écrits : *Κλεομένης θεωρία τῶν Μετεώρων*. Annonce d'une nouvelle édition et d'une traduction allemande, avec quelques fragmens de cet écrivain; par C. Ch. G. SCHMIDT. In-4° de 27 pag. et 1 table. Naumbourg sur la Saale, 1828; Klaffenbach. (*Allg. Repertor.* de Beck; 1828, vol. I, cah. 6, p. 474.)

Il faut savoir gré à M. Schmidt de s'être chargé d'une nouvelle édition de Cléomède, car l'édition que M. Bake publia en 1820 n'offre pas toute l'exactitude qu'on peut raisonnablement désirer. Les opinions émises sur l'époque de Cléomède diffèrent considérablement. L'auteur développe les circonstances qui admettent l'antériorité de cet écrivain sur Ptolémée, en observant que ce premier ne fait aucune mention de ce dernier dans des passages où il lui eût été impossible de le passer sous silence, s'il n'avait pas vécu avant lui. De tous les mathématiciens antérieurs, Posidonius est le seul qu'on trouve souvent cité. Il est donc probable qu'il a vécu peu de temps après celui-ci, ou qu'il en était même contemporain, c'est-à-dire qu'il a encore vécu la 1<sup>re</sup> année avant J.-C., à une époque où les doctrines d'Épicure jouissaient d'une grande réputation, doctrines auxquelles il oppose souvent une critique mordante. Il est hors de doute qu'il était grec et philosophe payen. L'auteur suppose que cet écrivain vécut à Rhodes.

L. D. L.

96. *RECHERCHES SUR LES PREMIERS TEMPS DE L'IMPRIMERIE EN NORMANDIE*; par Édouard FRÈRE. 17 p., in-8°. Rouen, 1829; Frère libr.

Les plus anciennes impressions connues, exécutées en Normandie, datent de 1480. C'est dans cette année que Jacques Durand et Gilles Quijoue imprimèrent à Caen les *Épîtres d'Horace*. Trois ans après, on s'occupa du *Coutumier de Normandie*, qui a été souvent réimprimé depuis. Cependant on n'est pas bien d'accord sur la date de la 1<sup>re</sup> édition. Les *Chroniques de Normandie*, traduction prosaïque ou amplification du fameux *Roman de Rou*, furent imprimées en 1487 pour Guillaume le Tal-

leur. M. Frère donne le monogramme adopté par cet imprimeur, et fait connaître ses diverses impressions; il ajoute des renseignemens bibliographiques sur les imprimeurs qui ont succédé à le Talleur, et sur les livres qu'ils ont mis au jour. Ces détails donnés par un libraire rouennais, connu par son zèle pour la littérature normande, ne pourront manquer d'être recueillis par les bibliographes et par toutes les personnes qui prennent intérêt aux progrès des lettres dans la Normandie.

D—c.

## 97. VOYAGE DE M. CHAMPOLLION LE JEUNE EN ÉGYPTÉ.

## DIX-SEPTIÈME LETTRE.

*Thèbes (rive occidentale), 25 juin 1829.*

Jé viens de visiter et d'étudier dans toutes ses parties un petit temple d'une conservation parfaite, situé derrière l'Aménophion, dans un vallon formé par les rochers de la montagne Libyque et un grand mamelon qui s'en est détaché du côté de la plaine. Ce monument a été décrit par la Commission d'Égypte sous le nom de *Petit Temple d'Isis*.

Le voyageur est attiré dans ces lieux solitaires et dénués de toute végétation, par une enceinte peu régulière, bâtie en briques crues, et qu'on aperçoit de fort loin, parce qu'elle est placée sur un terrain assez élevé. On y pénètre par un petit propylon en grès engagé dans l'enceinte et couvert extérieurement de sculptures d'un travail lourdement recherché. Les tableaux qui ornent le bandeau de cette porte, représentent Ptolémée Soter II<sup>e</sup> faisant des offrandes, du côté droit, à la déesse Hathôr (Vénus) et à la grande triade de Thèbes, Amon-Ra, Mouth et Chons; du côté gauche, à la déesse Thmé ou Théméï (la vérité ou la justice, Thémis) et à une triade formée du dieu Héracocéphale Mandou, de son épouse Ritho et de leur fils Harphré. Ces trois divinités, celles qu'on adorait principalement à Hermonthis, occupent la partie du bandeau dirigée vers cette capitale de Nome.

Ces courts détails suffisent, lorsqu'on est un peu familiarisé avec le système de décoration des monumens égyptiens, pour déterminer avec certitude, 1<sup>o</sup> à quelles divinités fut spécialement dédié le temple auquel ce propylon donne entrée; 2<sup>o</sup> et

quelles divinités y jouissent du rang de synthroné, et il devient ici de toute évidence qu'on adorait spécialement dans ce temple le principe de beauté confondu et identifié avec le principe de vérité, de justice, ou en termes mythologiques, que cet édifice était consacré à la déesse Hathôr, identifiée avec la déesse Thmêi. Ce sont, en effet, ces deux déesses qui reçoivent les premiers hommages de Soter II<sup>e</sup>; et comme l'édifice faisait partie de Thèbes et avoisinait le Nome d'Hermonthis, on y offrait aussi, d'après une règle de saine politique que j'ai développée ailleurs, des sacrifices en l'honneur de la triade thébaine et de la triade hermonthis. On s'était donc trop hâté de donner un nom à ce temple, d'après des aperçus reposant sur de simples conjectures.

Les mêmes adorations sont répétées sur la porte du temple proprement dit, qui s'ouvre par un petit péristyle que soutiennent des colonnes à chapiteaux ornés de fleurs de lotus et de bouques de papyrus combinées; les colonnes et les parois n'ont jamais été décorées de sculptures. Il n'en est point ainsi du Pronaos, formé de deux colonnes et de deux piliers ornés de têtes symboliques de la déesse Hathôr, à laquelle ce temple fut consacré. Les tableaux qui couvrent le fût des colonnes représentent des offrandes faites à cette déesse et à sa seconde forme Thmêi, ainsi qu'aux dieux Amon-Ra, Mandou, Tmout (Esculape), et plusieurs formes tertiaires de la déesse Hathôr, adorés par le roi Ptolémée-Épiphanes, sous le règne duquel a été faite la dédicace du monument, comme le prouve la grande inscription hiéroglyphique sculptée sur toute la longueur de la frise du Pronaos. Voici la traduction des deux parties affrontées de cette formule dédicatoire :

(Partie de droite.) *Première ligne.* « Le roi (Dieu Épiphanes que Ptah-Tharê a éprouvé, image vivante d'Amon-Ra), le chéri des dieux et des déesses mères, le bien-aimé d'Amon-Ra, a fait exécuter cet édifice en l'honneur d'Amon-Ra, etc., pour être vivifié à toujours. »

*Deuxième ligne.* « La divine sœur de (Ptolémée toujours vivant, Dieu aimé de Ptah), chéri d'Amon-Ra, l'ami du dieu (Smainnê) . . . » (le reste est détruit. ) »

(Partie de gauche.) *Première ligne.* « Le fils du soleil (Ptolémée toujours vivant, Dieu aimé de Ptah), chéri des dieux

et des déesses mères, bien-aimé d'Hathôr, a fait exécuter cet édifice en l'honneur de sa mère la rectrice de l'Occident, pour être vivifié à toujours. »

*Deuxième ligne.* « La royale épouse (Cléopâtre) bien-aimée de Thmêi, rectrice de l'Occident, a fait exécuter cet édifice... (le reste manque.) »

Ces textes justifient tout-à-fait ce que nous avons déduit des seules sculptures du Propylon relativement aux divinités particulièrement honorées dans ce temple; il est également établi que la dédicace de cet édifice sacré a été faite par le cinquième des Ptolémées vers l'an 200 avant J.-C.

Les bas-reliefs encore existans sur les parois de droite et de gauche du Pronaos, ainsi que sur la façade du temple formant le fond de ce même Pronaos, appartiennent tous au règne d'Épiphanè. Tous se rapportent aux déesses Hathôr et Thmêi, ainsi qu'aux grandes divinités de Thèbes et d'Hermouthis.

On a divisé le Naos en trois salles contigües; ce sont trois véritables sanctuaires: celui du milieu, ou le principal, entièrement sculpté, contient des tableaux d'offrandes à tous les dieux adorés dans le temple, les deux triades précitées, et principalement aux déesses Hathôr et Thmêi, qui paraissent dans presque toutes les scènes. Aussi n'est-il question que de ces deux divinités dans les dédicaces du sanctuaire, inscrites sur les frises de droite et de gauche au nom de Ptolémée-Philopator.

« L'Horus, soutien de l'Égypte, celui qui a embelli les temples comme Thoth deux fois grand, le seigneur des panégyries comme Phtah, le chef semblable au soleil, le germe des dieux fondateurs, l'éprouvé par Phtah, etc.; le fils du soleil, Ptolémée toujours vivant, bien-aimé d'Isis, l'ami de son père (Philopator), a fait cette construction en l'honneur de sa mère Hathôr, la rectrice de l'Occident. » (Dédicace de gauche.)

Presque toutes les sculptures de ce premier sanctuaire remontent au règne de Philopator, qu'on y voit suivi de sa femme Arsinoë adorant les deux déesses; deux seuls tableaux portent l'image de Ptolémée-Épiphanè, fils et successeur de Philopator. On lit enfin sur les parois de droite et de gauche, l'inscription suivante relative à des embellissemens exécutés sous le règne postérieur, celui d'Évergète II<sup>e</sup> et de ses deux femmes;

« Bonne restauration de l'édifice exécutée par le roi, germe des dieux lumineux, l'éprouvé par Phtah, etc., etc. Ptolémée toujours vivant, etc., par sa royale sœur, la modératrice souveraine du Monde, Cléopâtre, et par sa royale épouse, la modératrice souveraine du Monde, Cléopâtre, dieux grands chéris d'Amon-Ra. »

C'est à la déesse Hathôr qu'appartenait plus spécialement le sanctuaire de droite; cette grande divinité y est représentée sous des formes variées, recevant les hommages des rois Philopator et Épiphané; les dédicaces des frises sont faites au nom de ce dernier.

Le sanctuaire de gauche fut consacré à la déesse Thmëï, la Dîcê et l'Alété des mythes égyptiens; aussi, tous les tableaux qui décoraient cette chapelle, se rapportent-ils aux importantes fonctions que remplissait cette divinité dans l'Amenti, les régions occidentales ou l'enfer des Égyptiens.

Les deux souverains de ce lieu terrible, où les âmes étaient jugées, Osiris et Isis, reçoivent d'abord les hommages de Ptolémée et d'Arsinoé, dieux Philopatores; et l'on a sculpté sur la paroi de gauche la grande scène de la *Psychostasie*. Ce vaste bas-relief représente la salle Hypostyle (Oskh) ou le prétoire de l'Amenti, avec les décorations convenables. Le grand-juge Osiris occupe le fond de la salle, au pied de son trône s'élève le Lotus, emblème du Monde matériel, surmonté de l'image de ses quatre enfans, génies directeurs des quatre points cardinaux.

Les quarante-deux juges assesseurs d'Osiris sont aussi rangés sur deux lignes, la tête surmontée d'une plume d'autruche, symbole de la justice: debout sur un socle, en avant du trône, le cerbère égyptien, monstre composé de trois natures diverses, le crocodile, le lion et l'hyppopotame, ouvre sa large gueule et menace les âmes coupables: son nom, Téouôm-en-ement, signifie la dévoratrice de l'occident ou de l'enfer. Vers la porte du tribunal paraît la déesse Thmëï, dédoublée, c'est-à-dire figurée deux fois, à cause de sa double attribution de es de la justice et de déesse de vérité; la première forme, qualifiée de Thmëï, rectrice de l'Amenti (la vérité), présente l'âme d'un Égyptien, sous les formes corporelles, à la seconde forme de la déesse (la justice), dont voici la légende: Thmëï

qui réside dans l'Amenti, où elle pèse les cœurs dans la balance : aucun méchant ne lui échappe. Dans le voisinage de celui qui doit subir l'épreuve, on lit les mots suivans : « Arrivée d'une ame dans l'Amenti. » Plus loin, s'élève la balance infernale, les dieux Horus, fils d'Isis, à tête d'épervier, et Anubis, fils d'Osiris, à tête de chacal, placent dans les bassins de la balance, l'un le cœur du prévenu, l'autre une plume, emblème de justice : entre le fatal instrument qui doit décider du sort de l'ame, et le trône d'Osiris, on a placé le dieu Thôth ibiocéphale, Thôth le deux fois grand, le seigneur de Schmoun (Hermopolis-Magna), le seigneur des divines paroles, le secrétaire de justice des autres dieux grands dans la salle de justice et de vérité. Ce greffier divin écrit le résultat de l'épreuve à laquelle vient d'être soumis le cœur de l'Égyptien défunt, et va présenter son rapport au souverain juge.

On voit que le fait seul de la consécration de ce troisième sanctuaire à la déesse Thmêï, y a motivé la représentation de la psychostasie, et qu'on a trop légèrement conclu de la présence de ce tableau curieux reproduit également dans la deuxième partie de tous les rituels funéraires, que ce temple était une sorte d'édifice funèbre qui pouvait même avoir servi de sépulture à des membres très-distingués de la caste sacerdotale. Rien ne motive une pareille hypothèse. Il est vrai que les environs de l'enceinte qui renferme ce monument, ont été criblés d'excavations sépulcrales et de catacombes égyptiennes de toutes les époques ; mais le temple d'Hathor et de Tmêï n'est point le seul édifice sacré élevé au milieu des tombeaux. Il faudrait donc aussi considérer comme des temples funéraires le palais de Sésostris ou le Rhamesseïon, le temple d'Ammon à El-Asasif, le palais de Kourna, etc., ce qui est insoutenable sous tous les rapports, et formellement contredit par toutes les inscriptions égyptiennes qui en couvrent les parois. Mon opinion est fondée sur l'examen attentif et détaillé des lieux. Je n'ai pas encore fini à Thèbes, si même on peut réellement finir au milieu de tant de monumens... Mais le temps me presse... Je cours à de nouvelles explorations... Adieu.

#### DIX-HUITIÈME LETTRE.

Thèbes (Médinet-Habou), le 30 juin 1829.

On peut se rendre à la grande butte de Médinet-Habou soit

en prenant le chemin de la plaine en traversant le Rhamsesséion, l'emplacement de l'Aménophion ( Memnonium ) et les restes calcaires du Ménéphthéion, grand édifice construit par le fils et successeur Rhamsès-le-Grand, soit en suivant le vallon à l'entrée duquel s'élève le petit temple d'Athôr et de Thmêi.

Là existe presque enfouie sous les débris des habitations particulières qui se sont succédées d'âge en âge, une masse de monuments de haute importance, qui, étudiés avec attention, montrent, au milieu des plus grands souvenirs historiques, l'état des arts de l'Égypte à toutes les époques principales de son existence politique : c'est en quelque sorte un tableau abrégé de l'Égypte monumentale. On y trouve en effet réunis un temple appartenant à l'époque pharaonique la plus brillante, celle des premiers rois de la XVIII<sup>e</sup> dynastie; un immense palais de la période des conquêtes; un édifice de la première décadence sous l'invasion éthiopienne, une chapelle élevée sous un des princes qui avaient brisé le joug des Perses; un propylon de la dynastie grecque; des propylées de l'époque romaine; enfin, dans une des cours du palais pharaonique, des colonnes qui jadis soutenaient le faite d'une église chrétienne.

Le détail un peu circonstancié de ce que renferment de plus curieux des monuments si variés, me conduirait beaucoup trop loin; je dois me contenter de donner une idée rapide de chacune des parties qui forment cet amas de constructions si intéressantes, en commençant par celles qui se présentent en arrivant à la butte du côté qui regarde le fleuve.

On rencontre d'abord une vaste enceinte construite en belles pierres de grès, peu élevée au-dessus du sol actuel, et dans laquelle on pénètre par une porte dont les jambages, surpassant à peine la corniche brute qui surmonte le mur d'enceinte, portent la figure en pied d'un empereur romain dont voici la légende hiéroglyphique inscrite dans les deux cartouches accolés : « L'empereur César-Titus Aélius-Hadrianus-Antonius-Filius. »

Le même prince est aussi représenté sur l'une des deux portes latérales de l'enceinte, où il est en adoration devant la Triade de Thèbes à droite, et devant celle d'Hermionthis à gauche. C'est encore ici une nouvelle preuve de ces égards perpétuels de bon voisinage que se rendaient mutuellement les cultes locaux.

Au fond de l'enceinte s'élève une rangée de six colonnes réunies trois à trois par des murs d'entre-colonnement qui n'ont jamais reçu de sculptures. On trouve encore parmi les pierres amoncelées provenant des parties supérieures de cette construction, la légende impériale déjà citée : l'enceinte et les propylées appartiennent donc au règne d'Antonin-le-Pieux. C'est d'ailleurs ce que démontrait déjà le mauvais style des bas-reliefs.

En traversant ces propylées, on arrive à un grand pylône, dont la porte, ornée d'une corniche conservant encore ses sculptures, assez vives, est couverte de bas-reliefs religieux ; l'adornateur, Ptolémée Soter II, présente des offrandes variées aux sept grandes divinités élémentaires et aux dieux des nomes : Thébain et Hermenthite.

Le mur de l'enceinte et les propylées d'Antonia, aussi bien que le pylône de Soter II, n'ont offert une particularité remarquable : c'est que ces constructions modernes ont été élevées aux dépens d'un édifice antérieur et bien autrement important. Les pierres qui les forment sont couvertes de restes de légendes hiéroglyphiques, de portions de bas-reliefs religieux ou historiques, telles que des têtes ou des corps de divinités, des chars, des chevaux, des soldats, des prisonniers de guerre, enfin de nombreux débris d'un calendrier sacré ; et comme on lit sur une foule de pierres, en tout ou en partie, le prénom ou le nom de Rhamsès-le-Grand, il n'est point douteux, pour moi du moins, que ces blocs ne proviennent des démolitions du grand palais de Sésostri, Le Rhamesseïon, ravagé depuis long-temps par les Perses à l'époque où, sous Ptolémée Soter II et Antonin, on bâtissait les propylées et le pylône dont il est ici question.

Au pylône de Soter succède un petit édifice d'une exécution plus élégante, semblable en son plan au petit édifice à jour de l'île de Philæ ; mais les huit colonnes qui le supportaient sont maintenant rasées jusqu'à la hauteur des murs des entre-colonnemens. Tous les bas-reliefs encore existans représentent le roi Nectanébe, de la trentième dynastie, la Sébennytique, adorant le souverain des dieux Amon-Ra, et recevant les dons et les bienfaits de tous les autres dieux de Thèbes.

Cette chapelle, du quatrième siècle avant J.-C., avait été appuyée sur un édifice plus ancien : c'est un pylône de médiocre étendue, dont les massifs, d'une belle proportion, ont souffert



dans plusieurs de leurs parties. Élevé sous la domination du roi Éthiopien Taharaka, dans le septième siècle avant notre ère, le nom, le prénom, les titres, les louanges de ce prince avaient été rappelés dans les inscriptions et les bas-reliefs décorant les faces des deux massifs, et sur la porte qui les sépare. Mais, à l'époque où les Saïtes remontèrent sur le trône des Pharaons, il paraît qu'on fit marteler, par une mesure générale, les noms des conquérans éthiopiens sur tous les monumens de l'Égypte.

J'ai déjà remarqué la proscription du nom de Sabacon dans le palais de Louqsor; le nom de Taharaka subit ici un semblable outrage; mais les marteaux n'ont pu faire que l'on n'en reconnaisse encore sans peine tous les élémens constitutifs dans le plus grand nombre des cartouches existans. On lit de plus sur le massif de droite, cette inscription relative à des embellissemens exécutés sous Ptolémée Soter II :

« Cette belle réparation a été faite par le roi seigneur du Monde, le grand germe des dieux grands, celui que Phtah a éprouvé, image vivante d'Amon-Ra, le fils du soleil, le seigneur des diadèmes, Ptolémée toujours vivant, le dieu aimé d'Isis, le dieu sauveur (soter, NT NOHEM), en l'honneur de son père Amon-Ra, qui lui a concédé les périodes des panégories sur le trône d'Horus. »

Il n'est pas inutile de comparer cette fastueuse légende des Lagides, à propos de quelques pierres qu'on a changées, avec les légendes que l'Éthiopien, véritable fondateur du pylône, a fait sculpter sur le bandeau de la porte; elle ne contient que la simple formule suivante : « La vie (ou vive) le roi Taharaka, le bien-aimé d'Amon-Ra, seigneur des trônes du Monde. »

Sur les deux massifs extérieurs du pylône, ce prince, auquel certaines traditions historiques attribuent la conquête de toute l'Afrique septentrionale, jusqu'aux colonnes d'Hercule, a été figuré de proportion colossale, tenant d'une main robuste les chevelures, réunies en groupe, de peuples vaincus qu'il menace d'une sorte de massue.

Au-delà du pylône de Taharaka et dans le mur de clôture nord, existent encore en place deux jambages d'une porte en granit rose, chargés de légendes exécutées avec soin et contenant le nom et les titres du fondateur, l'un des plus grands fonctionnaires de l'ordre sacerdotal, l'hiérogamate et prophète

**Pétaménoph.** C'est le même personnage qui fit creuser, vers l'entrée de la ville d'El-Assasif, l'immense et prodigieuse excavation que les voyageurs admirent sous le nom de *Grande-Syringe*.

On arrive enfin à l'édifice le plus antique, celui dont les pylées de l'époque romaine, le pylone des Lagides, la chapelle de Nectanèbe et le pylone du roi Ethiopien ne sont que des dépendances; ces diverses constructions ne furent élevées que pour annoncer dignement la demeure du roi des dieux et celle du Pharaon, son représentant sur la Terre.

Ce vieux monument, qui porte à la fois le double caractère de temple et de palais, se compose encore d'un sanctuaire environné de galeries formées de piliers ou de colonnes, et de huit salles plus ou moins vastes.

Toutes les parois portent des sculptures exécutées avec une correction remarquable et une grande finesse de travail : ce sont là des bas-reliefs de la meilleure époque de l'art. Aussi, la décoration de cet édifice appartient-elle au règne de Touthmosis I<sup>er</sup>, de Thouthmosis II<sup>e</sup>, de la reine Amensé, du régent Aménenthé et de Touthmosis III<sup>e</sup>, le Moëris des historiens grecs. C'est sous ce dernier Pharaon qu'on a décoré la plus grande partie de l'édifice; les dédicaces en ont été faites en son nom : celle qu'on lit sous la galerie de droite, l'une des mieux conservées, donne une idée de toutes les autres, la voici.

*1<sup>re</sup> ligne.* « La vie : l'Horus puissant, aimé de Phré, le souverain de la haute et basse région, grand chef dans toutes les parties du monde, l'Horus resplendissant, grand par sa force, celui qui a frappé les neuf arcs (les peuples nomades); le dieu gracieux seigneur du monde, soleil stabiliteux du monde, le fils du soleil, Touthmosis, bienfaiteur du monde, vivifié aujourd'hui et à toujours. »

*2<sup>e</sup> ligne.* « Il a fait exécuter ces constructions en l'honneur de son père Amon-Ra, roi des dieux; il lui a érigé ce grand temple dans la partie occidentale du Touthmoséion d'Ammon, en belle pierre de grès : c'est ce qu'a fait le (roi) vivant toujours. »

La plupart des bas-reliefs décorant les galeries et les chambres des édifices, représentent ce roi, Touthmosis III<sup>e</sup>, rendant divers hommages aux dieux, ou en recevant des grâces et des dons : je citerai seulement des tableaux sculptés sur la

paroi de gauche de la grande salle ou sanctuaire. Dans l'un, le plus étendu, le Pharaon casqué est conduit par la déesse Hathor et par le dieu Atmou qui se tiennent par la main, vers l'arbre mystique de la vie. Le roi des dieux, Amon-Ra assis, trace avec un pinceau le nom de Touthmosis sur l'épais feuillage, en disant : « Mon fils, stabilisateur du monde, je place ton nom sur l'arbre Oseht, dans le palais du soleil ! » Cette scène se passe devant les 25 divinités secondaires adorées à Thèbes et disposées sur deux files, en tête desquelles on lit l'inscription suivante : « Voici ce que disent les autres grandes divinités de Toph (Thèbes) : Nos cœurs se réjouissent à cause du bel édifice construit par le roi soleil stabilisateur du monde. »

J'ai trouvé dans le second tableau, pour la première fois, le nom et la représentation de la reine, femme de Touthmosis III<sup>e</sup>. Cette princesse, appelée Rhamaithé, et portant le titre de royale épouse, accompagne son mari faisant de riches offrandes à Amon-Ra générateur; la reine reparait aussi dans deux tableaux décorant une des petites salles de gauche au fond de l'édifice.

Les six dernières salles du palais, dans l'une desquelles existe renversée une chapelle monolithe de granit rose, sont couvertes de bas-reliefs de l'époque de Touthmosis I<sup>er</sup>, de Touthmosis II, de la reine Atmensé, et de son fils Touthmosis III dont les légendes royales ont été sculptées en surcharge sur celles du régent Amenenthé, martelées avec assez de soin, ainsi que toutes les figures en pied représentant ce prince, dont la mémoire fut aussi proscrite.

La fondation de cet édifice remonte donc aux premières années du 18<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Il est naturel par conséquent de rencontrer, en le parcourant avec soin, plusieurs restaurations annoncées d'ailleurs par des inscriptions qui en fixent l'époque et en nomment les auteurs; telles sont :

1<sup>o</sup> La restauration des portes et d'une portion du plafond de la grande salle, par Ptolémée Evergète II, entre l'an 146 et l'an 118 avant notre ère.

2<sup>a</sup> Des réparations faites vers l'an 392 avant notre ère, aux colonnes d'ordre protodorique qui soutiennent les plafonds des galeries, sous le pharaon Mendésien Hacoris. On a employé pour cela des pierres provenant d'un petit édifice construit par la princesse Neitocris, fille de Psammétichus II.

3<sup>e</sup> Toutes les sculptures des façades supérieures sud et nord exécutées sous le règne de Rhamsès-Méïamoun, au 15<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Ces derniers embellissemens, les plus anciens et les plus notables de tous, avaient été ordonnés sans doute pour lier, par la décoration, le petit palais de Mœris avec le grand palais de Rhamsès-Méïamoun, qui, avec ses atténaances, couvre presque toute la butte de Méïinet-Habou.

C'est ici en effet qu'existent les ouvrages les plus remarquables de ce Pharaon, l'un des plus illustres parmi les souverains de l'Égypte, et dont les grands exploits militaires ont été confondus avec ceux de Sésostris ou Rhamsès-le-Grand, par les auteurs anciens et par les écrivains modernes.

Un édifice d'une médiocre étendue, mais singulier par ses formes inaccoutumées, le seul qui, parmi tous les monumens de l'Égypte, puisse donner une idée de ce qu'était une habitation particulière à ces anciennes époques, attire d'abord les regards du voyageur. Le plan qu'en ont publié les auteurs de la grande Description de l'Égypte, pourra donner une idée exacte de la disposition générale de ces deux massifs de pylones ansl à un grand pavillon par des constructions tournant sur elles-mêmes en équerre; je ne dois m'occuper que des curieux bas-reliefs et des descriptions sculptées sur toutes les surfaces.

L'entrée principale regarde le Nil : on tourne d'abord deux grands massifs, formant une espèce de faux pylone, ensevelis en partie sous des buttes provenant des débris d'habitations modernes. Vers le haut règne une frise apaglyphique composée des élémens combinés de la légende royale du Rhamsès fils aîné et successeur immédiat de Rhamsès-Méïamoun, « Soleil, gardien de vérité éprouvé par Ammon. » On remarque de plus sur ces massifs, des tableaux d'adoration de la même époque, et deux fenêtres portant sur leur bandeau le disque ailé de Hat, et sur leurs jambages les légendes royales de Rhamsès-Méïamoun : « Soleil, gardien de vérité et ami d'Ammon. »

La porte qui sépare ces constructions appartient au règne d'un troisième Rhamsès, le second fils de Méïamoun, « le soleil seigneur de vérité aimé par Ammon. »

Dans l'intérieur de cette petite cour s'élèvent deux massifs de pylones ornés, ainsi que les constructions qui les unissent

au grand pavillon, de fûtes anaglyphiques portant la légende du fondateur Rhamsès-Méïamoun, et de bas-reliefs d'un grand intérêt, parce qu'ils ont trait aux conquêtes de ce Pharaon.

La face antérieure du massif de droite est presque entièrement occupée par une figure colossale du conquérant levant sa hache d'armes sur un groupe de prisonniers barbus dont sa main gauche saisit les chevelures; le dieu Amon-Ra, d'une stature toute aussi colossale, présente au vainqueur la harpé divine en disant : « Prends cette arme, mon fils chréri, et frappe les chefs des contrées étrangères ! »

Le soubassement de ce vaste tableau est composé des chefs des peuples soumis par Rhamsès-Méïamoun, agenouillés, les bras attachés derrière le dos par des liens qui, terminés par une houppe de papyrus ou une fleur de lotus, indiquent si la personne est un asiatique ou un africain.

Ces chefs captifs, dont les costumes et les physionomies sont très-variés, offrent, avec toute vérité, les traits du visage et les vêtements particuliers à chacune des nations qu'ils représentent : des légendes hiéroglyphiques donnent successivement le nom de chaque peuple. Deux ont entièrement disparu; celles qui subsistent, au nombre de cinq, annoncent :

|                                           |               |
|-------------------------------------------|---------------|
| Le chef du pays de Kouschi, mauvaise race | } en Afrique; |
| (l'Ethiopie),                             |               |
| Le chef du pays de Térosis,               |               |
| Le chef du pays de Toroao,                |               |

et

|                                |            |
|--------------------------------|------------|
| Le chef du pays de Robou,      | } en Asie. |
| Le chef du pays de Moschausch, |            |

Un tableau et un soubassement analogues décorent la face antérieure du massif de gauche; mais ici tous les captifs sont des chefs asiatiques : on les a rangés dans l'ordre suivant :

Le chef de la mauvaise race du pays de Schéto ou Chéta;  
 Le chef de la mauvaise race du pays d'Aumôr;  
 Le grand du pays de Fékkaro;  
 Le grand du pays de Schairotana, contrée maritime;  
 Le grand du pays de Scha. . . . . (Le reste est détruit.)  
 Le grand du pays de Touirscha, contrée maritime.

Le grand du pays de Pa. . . (Le reste est détruit.) Sur l'épaisseur du massif de gauche, Rhamsès Méïamoun casqué, le carquois sur l'épaule, conduit des groupes de prisonniers de

guerre aux pieds d'Amon-Ra : le dieu dit au conquérant : « Va ! empare-toi des contrées ; sou mets leurs places fortes , et amène leurs chefs en esclavage. »

Le massif correspondant, et les corps de logis qui réunissent le pylone au grand pavillon du fond, sont couverts de sculptures qu'il serait trop long de détailler ici. On remarque des *fenêtres* décorées extérieurement et intérieurement avec beaucoup de goût, et des *balcons* soutenus par des prisonniers barbares sortant à mi-corps de la muraille.

L'intérieur du grand pavillon, divisé en *trois étages*, fut décoré de bas-relief représentant des scènes domestiques de Rhamsès-Méïamoun : je possède des dessins exacts de tous ces intéressans tableaux, parmi lesquels on remarque le Pharaon servi par les dames du palais, prenant son repas, jouant avec ses petits enfans, ou occupé avec la reine d'une partie de jeu analogue à celui des *échecs*, etc., etc. L'extérieur de ce pavillon est couvert de légendes du roi ou de bas-reliefs commémoratifs de ses victoires.

C'est en suivant l'axe principal de ces curieuses constructions, qu'on arrive enfin devant le premier pylone du grand et magnifique palais de Rhamsès-Méïamoun. L'édifice que nous venons de décrire n'en était qu'une dépendance et une simple annonce.

Ici, tout prend des proportions colossales : les faces extérieures des deux énormes massifs du premier pylone, entièrement couvertes de sculptures, rappellent les exploits du fondateur de l'édifice, non seulement par des tableaux d'un sens vague et général, mais encore par les images et les noms des peuples vaincus, par celles du conquérant et de la divinité protectrice qui lui donne la victoire. On voit sur le massif de gauche, le dieu Phtah-Socharis livrant à Rhamsès-Méïamoun treize contrées asiatiques, dont les noms, conservés pour la plupart, ont été sculptés dans des cartels servant comme de bouchiers aux peuples enchaînés. Une longue inscription, dont les onze premières lignes sont assez bien conservées, nous apprend que ces conquêtes eurent lieu dans la douzième année du règne de ce Pharaon.

Dans le grand tableau du massif de droite, le dieu Amon-Ra, sous la forme de Phré hiéracocéphale, donne la harpe au bel-

ligneux Rhamsès pour frapper vingt-neuf peuples du Nord ou du Midi ; dix-neuf noms de contrées ou de villes subsistent encore : le reste a été détruit pour appuyer contre le pylone des masures modernes. Le roi des dieux adresse à Méïamoun un long discours, dont voici les dix premières colonnes : « Amon-  
« Ra a dit : Mon fils, mon germe chéri, maître du Monde, so-  
« leil gardien de justice, ami d'Ammon, toute force t'appartient  
« sur la Terre entière ; les nations du septentrion et du midi  
« sont abattues sous tes pieds ; je te livre les chefs des contrées  
« méridionales ; conduis-les en captivité, et leurs enfans à leur  
« suite ; dispose de tous les biens existant dans leur pays : lais-  
« se respirer ceux d'entr'eux qui voudront se soumettre, et pu-  
« nis ceux dont le cœur est contre toi. Je t'ai livré aussi le Nord....  
« (lacune) ; la Terre - Rouge (l'Arabie) est sous tes sandales,  
« etc., etc. »

Une grande stèle, mais très-fruste, constate que ces conquêtes eurent lieu la onzième année du roi.

C'est à la même année du règne de Rhamsès-Méïamoun que se rapportent les sculptures des massifs du premier pylone du côté de la cour. Il s'agit ici d'une campagne contre les peuples asiatiques nommés Moschasch.

Des masses de débris amoncelés couvrent toute la partie inférieure du pylone, et enfouissent en très-grande partie la magnifique colonnade qui décore le côté gauche de la cour, ainsi que la galerie soutenue par des piliers cariatides formant cette même cour du côté droit. Déblayer cette partie du palais, serait une entreprise fort dispendieuse, mais elle aurait pour résultat certain de rendre à l'admiration des voyageurs deux galeries de la plus complète conservation, des colonnes couvertes de bas-reliefs, de riches décorations ayant conservé tout l'éclat de leurs couleurs, et enfin une nombreuse série de grands tableaux historiques. Il a fallu me contenter de copier les inscriptions dédicatoires qui couvrent les deux frises et les architraves des élégantes colonnes dont les chapiteaux imitent la fleur épanouie du lotus.

Au fond de cette première cour s'élève un second pylone, décoré de figures colossales sculptées, comme partout ailleurs, de relief dans le creux ; celles-ci rappellent les triomphes de Rhamsès-Méïamoun, dans la 9<sup>e</sup> année de son règne. Le roi, la tête surmontée des insignes du fils aîné d'Ammon, entre dans

le temple d'Amon-Ra et de la déesse Month, conduisant trois colonnes de prisonniers de guerre, imberbes et enchaînés dans diverses positions : ces nations, appartenant à une même race, sont nommées Schakalascha, Taónaou et Pouratosato. Plusieurs voyageurs, examinant les physionomies et le costume de ces captifs, ont cru reconnaître en eux des peuples Hindous. Sur le massif de droite de ce pylone, existait une énorme inscription, aujourd'hui détruite aux trois quarts par des fractures et des excavations. J'ai vu, par ce qui en subsiste encore, qu'elle était relative à l'expédition contre les Schakalascha, les Fekharo, les Pouratosato, les Taónaou et les Ouschascha. Il y est aussi question des contrées d'Aumôr et d'Oreksa, ainsi que d'une bataille navale.

Une magnifique porte en granit rose unit les deux massifs du second pylone. Des tableaux d'adoration aux diverses formes d'Amon-Ra et de Phtha, en décorent les jambages, au bas desquels on lit deux inscriptions dédicatoires attestant que Rhamssé-Méiamouni a consacré cette grande porte en belle pierre de granit, à son père Amon-Ra, et qu'enfin les battans ont été si richement ornés de métaux précieux, qu'Ammon lui-même se réjouit en les contemplant.

On se trouve, après avoir franchi cette porte, dans la seconde cour du palais où la grandeur pharaonique se montre dans tout son éclat : la vue seule peut donner une idée du majestueux effet de ce péristyle, soutenu à l'est et à l'ouest par d'énormes colonnades, au nord par des piliers contre lesquels s'appuient des cariatides, derrière lesquels se montre une seconde colonnade. Tout est chargé de sculptures revêtues de couleurs très-brillantes encore : c'est ici qu'il faut envoyer, pour les convertir, les ennemis systématiques de l'architecture peinte.

Les parois des quatre galeries de cette cour conservent toutes leurs décorations : de grands et vastes tableaux sculptés et peints appellent de toute part la curiosité des voyageurs. L'œil se repose sur le bel azur des plafonds ornés d'étoiles de couleur jaune doré ; mais l'importance et la variété des scènes reproduites par le ciseau, absorbe bientôt toute l'attention.

Quatre tableaux formant le registre inférieur de la galerie de l'Est côté gauche, et une partie de la galerie Sud, retracent



les principales circonstances d'une guerre de Rhamsès-Méiamoun contre des peuples asiatiques nommés Robou, teint clair, nez aquilin, longue barbe, couverts d'une grande tunique et d'un surtout transversalement rayé bleu et blanc : ce costume est tout-à-fait analogue à celui des Assyriens et des Mèdes figurés sur les cylindres dits babyloniens ou persépolitains.

1<sup>er</sup> *Tableau*. Grande bataille : le héros égyptien debout sur un char lancé au galop, décoche des flèches contre une foule d'ennemis fuyant dans le plus grand désordre. On aperçoit sur le premier plan les chefs égyptiens montés sur des chars, et leurs soldats entremêlés à des alliés, les Fekkaro, massacrant les Robou épouvantés, ou les liant comme prisonniers de guerre. Ce tableau seul contient plus de cent figures en pied, sans compter les chevaux.

2<sup>e</sup> *Tableau*. Les princes et les chefs de l'armée égyptienne conduisent au roi victorieux, quatre colonnes de prisonniers : des scribes comptent et enregistrent le nombre des mains droites et des parties génitales coupées aux Robou morts sur le champ de bataille. L'inscription porte textuellement : « Conduite des prisonniers en présence de sa majesté ; ceux-ci sont au nombre de mille ; mains coupées, trois mille ; phallus, trois mille. » Le Pharaon, aux pieds duquel on dépose ces trophées, paisiblement assis sur son char dont les chevaux sont retenus par des officiers, adresse une allocution à ses guerriers ; il les félicite de leur victoire, et prodigue fort naïvement les plus grands éloges à sa propre personne. « Livrez-vous à la joie, leur dit-il, qu'elle s'élève jusqu'au Ciel ; les étrangers sont renversés par ma force ; la terreur de mon nom est venue, leurs cœurs en ont été remplis ; je me suis présenté devant eux comme un lion, je les ai poursuivis semblable à un épervier, j'ai anéanti leurs âmes criminelles ; j'ai franchi leurs fleuves ; j'ai incendié leurs forteresses ; je suis pour l'Égypte ce qu'a été le dieu Mandou : j'ai vaincu les barbares : Amon-Ra mon père a humilié le Monde entier sous mes pieds, et je suis roi sur le trône à toujours. »

En-dehors de ce curieux tableau existe une longue inscription malheureusement fort endommagée, et relative à cette campagne, qui date de l'an 5<sup>e</sup> du règne de Rhamsès-Méiamoun.

3<sup>e</sup> *Tableau*. Le vainqueur, le fouet en main et guidant ses chevaux, retourne ensuite en Égypte ; des groupes de prison-

niers enchaînés précèdent son char ; des officiers étendent au-dessus de la tête du Pharaon de larges ombrelles ; le premier plan est occupé par l'armée égyptienne divisée en pelotons marchant régulièrement en ligne et au pas, selon les règles de la tactique moderne.

Enfin Rhamsès rentre triomphant dans Thèbes (4<sup>e</sup> tableau) ; il se présente à pied, traînant à sa suite trois colonnes de prisonniers, devant le temple d'Amon-Ra et de la déesse Mouth ; le roi harangue les divinités et en reçoit en réponse les assurances les plus flatteuses.

Une immense composition remplit tout le registre supérieur de la galerie Nord et de la galerie Est, à droite de la porte principale. C'est une cérémonie publique qui n'offre pas moins de deux cents personnages en pied ; à cette pompeuse marche assiste tout ce que l'Égypte renfermait de plus grand et de plus illustre : c'est en quelque sorte le triomphe de Rhamsès-Méïamoun et la panégyrie célébrée par le souverain et son peuple, pour remercier la divinité de la constante protection qu'elle avait accordée aux armes égyptiennes. Une ligne de grands hiéroglyphes sculptés au-dessus du tableau et dans toute sa longueur, annonce que cette panégyrie (HBAI) en l'honneur d'Amon-Horus (l'A et l'Ω de la théologie égyptienne) eut lieu à Thèbes le premier jour du mois de paschons. Cette légende contient en outre l'analyse minutieuse du vaste tableau qu'elle surmonte, c'est pour ainsi dire le programme entier de la cérémonie.

L'analyse rapide que j'en donne ici ne sera que la traduction de cette légende, ou celle des nombreuses inscriptions sculptées dans le bas-relief, auprès de chaque personnage et au-dessus des groupes principaux.

Rhamsès-Méïamoun sort de son palais, porté dans un naos, espèce de chaise richement décorée, soutenue par douze *oeris* ou chefs militaires, la tête ornée de plumes d'autruches. Le monarque décoré de toutes les marques de sa royale puissance, est assis sur un trône élégant que des images d'or de la justice et de la vérité couvrent de leurs ailes étendues ; le sphinx, emblème de la sagesse unie à la force, et le lion symbole du courage, sont debout près du trône, qu'ils semblent protéger. Des officiers agitent autour du naos les flabellum et les éventails ordinaires ; de jeunes enfans de la caste sacerdotale mar-

chent auprès du roi portant son sceptre, l'étui de son arc et ses autres insignes.

Neuf princes de la famille royale; de hauts fonctionnaires de la caste sacerdotale et des chefs militaires suivent le naos à pied, rangés sur deux lignes; des guerriers portent les socles et les gradins du naos; la marche est fermée par un peloton de soldats. Des groupes tout aussi variés précèdent le Pharaon: un corps de musique, où l'on remarque la flûte, la trompette, le tambour et des choristes, forme la tête du cortège; viennent ensuite les parens et familiers du roi, parmi lesquels on compte plusieurs pontifes; enfin, *le fils aîné* de Rhamsès, le chef de l'armée après lui, brûle l'encens devant la face de son père.

Le roi arrive au temple d'Ammon-Horus, s'approche de l'autel, répand des libations et brûle l'encens; vingt-deux prêtres portent sur un riche palanquin la statue du dieu qui s'avance au milieu des flabellum, des éventails et des rameaux de fleurs. Le roi à pied, coiffé d'un simple diadème de la région inférieure, précède le dieu et suit immédiatement le taureau blanc, symbole vivant d'Ammon-Horus ou Amon-Ra, le mari de sa mère. Un prêtre encense l'animal sacré; la reine, épouse de Rhamsès, se montre vers le haut du tableau comme spectatrice de la pompe religieuse: et tandis que l'un des pontifes lit à haute voix l'invocation prescrite lorsque la lumière du dieu franchit le seuil de son temple, dix-neuf prêtres s'avancent portant les diverses enseignes sacrées, les vases, les tables de proposition, et tous les ustensiles du culte; sept autres prêtres ouvrent le cortège religieux, soutenant sur leurs épaules des statuettes; ce sont les images des rois ancêtres et prédécesseurs de Rhamsès - Méïamoun, assistant au triomphe de leur descendant.

Ici a lieu une cérémonie sur la nature de laquelle on s'est étrangement mépris. Deux enseignes sacrées, particulières au dieu Ammon-Horus, s'élèvent au-dessus de deux autels. Deux prêtres, reconnaissables à leur tête rase et mieux encore à leur titre inscrit à côté d'eux, se retournent pour entendre les ordres du grand pontife président de la panégyrie, lequel tient en main le sceptre nommé *pat*, insigne de ses hautes fonctions; un troisième prêtre donne la liberté à quatre oiseaux qui s'envolent dans les airs.

On a voulu voir ici des sacrifices humains, en prenant le

sceptre du pontife pour un couteau, les deux prêtres pour deux victimes, et les oiseaux pour l'emblème des âmes qui s'échappaient des corps de deux malheureux égorgés par une barbare superstition ; mais une inscription sculptée devant l'héroglyphe assistant à la cérémonie, nous rassure complètement et prouve toute l'innocence de cette scène, en nous faisant bien connaître ses détails et son but.

Voici la traduction de ce texte dont je figure aussi la disposition même :

« Le président de la Panégyrie a dit :

« Donnez l'essor aux IV oies ,

|         |     |          |          |
|---------|-----|----------|----------|
| « Amset | Sis | Soumauts | Kebhsniv |
|---------|-----|----------|----------|

« Dirigez-vous vers

le Midi

le Nord

l'Occident

l'Orient

« dites aux dieux du Midi

« dites aux dieux du Nord

« dites aux dieux de l'Occident

« dites aux dieux de l'Orient

« que Horus, fils d'Isis et d'Osiris, s'est coiffé du Pschent, que  
« le roi Rhamsès s'est coiffé du Pschent. »

Il en résulte clairement que les quatre oiseaux représentent les quatre enfans d'Osiris : Amset, Sis, etc., génies des quatre points cardinaux vers lesquels on les prie de se diriger pour annoncer aussi au Monde entier qu'à l'exemple du dieu Horus, le roi Rhamsès-Méiamoun vient de mettre sur sa tête la couronne emblème de la domination sur les régions supérieures et inférieures. Cette couronne se nommait *Pschent* ; c'est celle que porte ici en effet, et pour la première fois, le roi debout et devant lequel se passe la fonction sacrée qu'on vient de faire connaître.

La dernière partie du bas-relief représente le roi, coiffé du *Pschent*, remerciant le dieu dans son temple. Le monarque, précédé de tout le corps sacerdotal et de la musique sacrée,

est accompagné par les officiers de sa maison. On le voit ensuite couper avec une faucille d'or une gerbe de blé, et coiffé enfin de son casque militaire comme à sa sortie du palais, prendre congé, par une libation, du dieu Ammon-Horus rentré dans son sanctuaire. La reine est encore témoin de ces deux dernières cérémonies; le prêtre invoque les dieux; un hiéroglyphiste lit une longue prière; auprès du Pharaon sont encore le taureau blanc et les images des rois ancêtres dressées sur une même base.

C'est en étudiant cette partie du tableau que j'ai pu m'assurer enfin de la place relative qu'occupe Rhamsès-Méïamoun dans la série des dynasties égyptiennes. Les statues des rois ses prédécesseurs sont ici chronologiquement rangées, et comme cet ordre est celui même que leur assignent d'autres monumens de Thèbes, aucun doute ne saurait s'élever sur cette ligne de succession; ces statues, au nombre de neuf, portent devant elles les cartouches prénoms des rois qu'elles représentent. Rhamsès-Méïamoun, comme Rhamsès-le-Grand (*Sésostris*), ayant marqué son règne par de grands exploits militaires, ces deux princes ont été confondus par les historiens grecs en un seul et même personnage. Mais les monumens originaux les différencient trop bien l'un et l'autre pour que la même confusion puisse avoir lieu désormais. Je me propose de traiter ailleurs de cette importante distinction avec plus de détails. Revenons à la décoration de la magnifique cour de Médi-net-Habou.

On a sculpté dans le registre supérieur de la galerie de l'Est, partie gauche, et dans celui de la galerie du Sud, une seconde cérémonie publique tout aussi développée que la précédente. Celle-ci est une panégyrie célébrée par le roi en l'honneur de son père, le dieu Sochar-Osiris, le 27<sup>e</sup> jour du mois Hathôr. Je possède également des dessins fidèles de cette solennité et la copie des nombreuses légendes explicatives qui l'accompagnent.

Il faut passer rapidement sur les scènes de consécration et les honneurs royaux décernés par les dieux à Rhamsès-Méïamoun, et que reproduisent une foule de grands bas-reliefs sculptés dans les registres inférieurs des galeries de l'Est, du Nord et du Sud: je dois encore mieux me dispenser de noter ici le nom des divinités auxquelles le Pharaon présente des offrandes variées dans les 144 bas-reliefs peints qui ornent seu-

lement les 16 piliers des galeries Est et Ouest, non compris tous ceux du même genre sculptés sur le fût des trois grandes colonnades qui soutiennent, soit les galeries Nord et Sud, soit l'intérieur de la galerie de l'Ouest.

Sur la paroi du fond de cette galerie ou portique formé par une double rangée de piliers cariatides et de colonnes, 24 grands bas-reliefs retracent les hommages pieux du roi envers les dieux, ou les bienfaits que les grandes divinités de Thèbes prodiguent au Pharaon victorieux. Une série de figures en pied ornent le soubassement de cette galerie et méritent une attention particulière.

Les légendes hiéroglyphiques inscrites à côté de ces personnages revêtus du riche costume des princes égyptiens, dont ils tiennent en main les insignes caractéristiques, constatent qu'on a représenté ici les enfans de Rhamsès-Méiamoun par ordre de primogéniture. On a seulement fait deux groupes distincts des enfans mâles et des princesses. Les princes, dont les noms et les titres ont été sculptés à côté de leurs images, sont au nombre de neuf, savoir :

1. Rhamsès-Amonmai, Basilico-grammate commandant des troupes ;
2. Rhamsès-Amonchischopsch, Basilico-grammate commandant de cavalerie ;
3. Rhamsès-Mandouhischopsch, Basilico-grammate commandant de cavalerie ;
4. Phréhipefhnour, haut fonctionnaire dans l'administration royale ;
5. Mandouschopsch, *idem* ;
6. Rhamsès-Maithmou, prophète des dieux Phré et Athmou ;
7. Rhamsès-Schahemkamé, grand-prêtre de Phtah.
8. Rhamsès-Amonhischopsch, sans autre qualification que celle de prince ;
9. Rhamsès-Méiamoun, *idem*.

Les trois premiers, après la mort de leur père Rhamsès-Méiamoun, étant successivement montés sur le trône des Pharaons, leurs légendes ont dû être surchargées pour recevoir les cartouches prénoms ou noms propres de ces princes parvenus au souverain pouvoir. Il faut remarquer aussi, à propos de cette liste intéressante, qu'à cette époque le nom de Rhamsès était devenu en quelque sorte le nom même de la famille, et

que le conquérant avait concentré dans les membres de sa maison les postes les plus importants de l'armée, de l'administration civile et du sacerdoce. Les noms propres des filles du roi n'ont jamais été sculptés.

Toute cette série de princes et de princesses forment la décoration du soubassement à la droite et à la gauche d'une grande et belle porte s'ouvrant sur le milieu de la galerie de l'Ouest. On entrait jadis, en la traversant, dans une troisième cour environnée et suivie d'un très-grand nombre de salles : les décombres ont depuis long-temps enseveli toute cette partie du palais qui existe encore sous les débris entassés des frêles constructions qui se sont succédées d'âge en âge. Des fouilles en grand mettraient ici à découvert des tableaux et des inscriptions d'une haute importance; mes moyens ne me permettant pas de penser à les entreprendre, je réservai les fonds dont je pouvais disposer pour le déblaiement des grands bas-reliefs qui couvrent toute la partie extérieure Nord du palais, à partir du premier pylone, et la presque totalité de la muraille extérieure Sud, enfouie jusqu'à la corniche qui couronne l'édifice entier.

La muraille Nord offre une série de bas-reliefs historiques d'un haut intérêt. Je donnerai ici un court abrégé du sujet de chacun d'eux, en commençant par l'extrémité de la paroi vers l'Ouest.

*Campagne contre les Moschansch et les Robou.*

1<sup>er</sup> *Tableau.* L'armée égyptienne en marche sur huit ou dix rangées de hauteur. Un trompette et un corps d'oplites précèdent un char que dirige un jeune conducteur : du milieu de ce char s'élève un grand mât surmonté d'une tête de bélier ornée du disque solaire. C'est le char du dieu Amon-Ra, qui guide à l'ennemi le roi Rhamsès-Méïamoun, également monté sur un char richement orné et qu'entourent les archers de la garde ainsi que les officiers attachés à sa personne. On lit à côté du char du dieu : « Voici ce que dit Amon-Ra, le roi des dieux : « Je marche devant toi, ô mon fils ! »

2<sup>e</sup> *Tableau.* Bataille sanglante : les Moschansch prennent la fuite; le roi et quatre princes égyptiens en font un horrible carnage.

3<sup>e</sup> *Tableau.* Rhamsès, debout sur une espèce de tribune, harangue cinq rangées de chefs et de guerriers égyptiens con-

duisant une foule de Moschusch et de Robou prisonniers. Réponse des chefs militaires au roi. En tête de chaque corps d'armée, on fait le dénombrement des mains droites coupées aux ennemis morts sur le champ de bataille, ainsi que celui de leurs phallus, sorte d'hommage rendu à la bravoure des vaincus. L'inscription porte à 2,535 le nombre de ces preuves de victoire sur des hommes courageux et vaillans.

*Campagne contre les Fekkaro, les Schakalascha et peuples de même race à physionomie hindoue.*

1<sup>er</sup> *Tableau* (à la suite des précédens). Le roi Rhamsès-Méiamoun en costume civil, harangue les chefs de la caste militaire agenouillés devant lui, ainsi que les porte-enseignes des différens corps; plus loin, les soldats debout écoutent les paroles du souverain qui les appelle aux armes pour punir les ennemis de l'Égypte: les chefs répondent à l'appel du roi en invoquant les victoires récentes, et protestent de leur dévouement à un prince qui obéit aux paroles d'Amon-Râ. La trompette sonne, les arsenaux sont ouverts; les soldats, divisés par pelotons et sans armes, s'avancent dans le plus grand ordre guidés par leurs chefs, on leur distribue des casques, des arcs, des carquois, des haches de bataille, des lances et toutes les armes alors en usage.

2<sup>e</sup> *Tableau*. Le roi, tête nue et les cheveux nattés, tient les rênes de ses chevaux et marche à l'ennemi: une partie de l'armée égyptienne le précède en ordre de bataille; ce sont les fantassins pesamment armés ou oplites: sur le flanc s'avancent par pelotons les troupes légères de différentes armes; les guerriers, montés sur des chars, ferment la marche. Une des inscriptions de ce bas-relief compare le roi au germe de Mandou, s'avancant pour soumettre la Terre entière à ses lois; ses fantassins, à des taureaux terribles, et ses cavaliers, à des éperviers rapides.

3<sup>e</sup> *Tableau*. Défaite de Fekkaro et de leurs alliés. Les fantassins égyptiens les mettent en fuite sur tous les points du champ de bataille; Méiamoun, secondé par ses chars de guerre, en fait un horrible carnage; quelques chefs ennemis résistent encore, montés sur des chars traînés soit par deux chevaux, soit par quatre bœufs: au milieu de la mêlée et à une des extrémités, plusieurs chariots traînés par des bœufs et remplis de femmes et d'enfans, sont défendus par des Fekkaro; des soldats égyptiens les attaquent et les réduisent en esclavage.



4° *Tableau.* Après cette première victoire, l'armée égyptienne se remet en marche, toujours dans l'ordre le plus méthodique et le plus régulier, pour atteindre une seconde fois l'ennemi ; elle traverse des pays difficiles infestés de bêtes sauvages : sur le flanc de l'armée, le roi attaqué par deux lions, vient de terrasser l'un et combat contre l'autre.

5° *Tableau.* Le roi et ses soldats arrivent sur le bord de la mer au moment où la flotte égyptienne en est venue aux mains avec la flotte des Fekkaro, combinée avec celle de leurs alliés les Schairotanas, reconnaissables à leurs casques armés de deux cornes. Les vaisseaux égyptiens manœuvrent à la fois à la voile et à l'aviron : des archers en garnissent les hunes, et leur proue est ornée d'une tête de lion. Déjà un navire fekkarien a coulé, et la flotte alliée se trouve resserrée entre la flotte égyptienne et le rivage, du haut duquel Rhamsès-Méïamoun et ses fantasmes lancent une grêle de traits sur les vaisseaux ennemis. Leur défaite n'est plus douteuse, la flotte égyptienne entasse les prisonniers à côté de ses rameurs. En arrière et non loin du Pharaon on a représenté son char de guerre et les nombreux officiers attachés à sa personne. Ce vaste tableau renferme plusieurs centaines de figures, et j'en rapporte une copie très-exacte :

6° *Tableau.* Le rivage est couvert de guerriers égyptiens conduisant divers groupes mêlés de Schairotanas et de Fekkaros prisonniers ; les vainqueurs se dirigent vers le roi, arrêté avec une partie de son armée devant une place forte nommée *Mogadiro*. Là se fait le dénombrement des mains coupées. Le Pharaon, du haut d'une tribune sur laquelle repose son bras gauche appuyé sur un coussin, harangue ses fils et les principaux chefs de son armée, et termine son discours par ces phrases remarquables : « Amon-Ra était à ma droite comme à ma gauche ; son esprit a inspiré mes résolutions ; Amon-Ra lui-même, préparant la perte de mes ennemis, a placé le Monde entier dans mes mains. » Les princes et les chefs répondent au Pharaon qu'il est un soleil appelé à soumettre tous les peuples du Monde, et que l'Égypte se réjouit d'une victoire remportée par le bras du fils d'Amon, assis sur le trône de son père.

7° *Tableau.* Retour du Pharaon vainqueur à Thèbes après sa double campagne contre les Robou et les Fekkaro : on voit les principaux chefs de ces nations conduits par Rhamsès devant le temple de la grande Triade Thébaine, Amon-Ra, Mouth

et Chons. Le texte des discours que sont censés prononcer les divers acteurs de cette scène à la fois triomphale et religieuse, subsistent encore en grande partie. En voici la traduction :

« Paroles des chefs du pays de Fekkaro et du pays de Rabou  
« qui sont en la puissance de S. M., et qui glorifient le Dieu  
« bienfaisant, le Seigneur du Monde, soleil gardien de justice,  
« ami d'Ammon : Ta vigilance n'a point de bornes ; tu régnes  
« comme un puissant soleil sur l'Égypte ; grande est ta force,  
« ton courage est semblable à celui de Boré (le griffon) ; nos  
« souffles t'appartiennent, ainsi que notre vie qui est en ton  
« pouvoir à toujours. »

« Paroles du roi Seigneur du Monde, etc., à son père Amon :  
« Ra, le roi des dieux : Tu me l'as ordonné ; j'ai poursuivi les  
« barbares ; j'ai combattu toutes les parties de la Terre ; le  
« Monde s'est arrêté devant moi ; . . . . . mes bras ont forcé les  
« chefs de la Terre, d'après le commandement sorti de ta bouche. »

« Paroles d'Amon-Ra Seigneur du Ciel, modérateur des dieux :  
« Que ton retour soit joyeux ! tu as poursuivi les neuf arcs (les  
« barbares) ; tu as renversé tous les chefs ; tu as percé les cœurs  
« des étrangers et rendu libre le souffle des narines de tous ceux  
« qui. (Lacune) Ma bouche t'approuve. »

Ces tableaux qui retracent les principales circonstances de deux campagnes du conquérant Égyptien dans la XI<sup>e</sup> année de son règne, arrivent jusqu'au second pylone du palais : de ce point jusqu'au premier pylone, les sculptures n'abondent pas moins ; mais plusieurs tableaux sont enfouis sous des collines de décombres. J'ai pu cependant avoir une copie de deux bas-reliefs faisant partie d'une troisième campagne du roi contre des peuples asiatiques, avec les légendes en très-mauvais état. L'un représente Rhamsès-Méïamoun combattant à pied, couvert d'un large bouclier, et poussant l'ennemi vers une forteresse assise sur une hauteur. Dans le second tableau, le roi, à la tête de ses chars, écrase ses adversaires en avant d'une place dont une partie de l'armée égyptienne pousse le siège avec vigueur ; des soldats coupent des arbres et s'approchent des fossés couverts par des mantelets ; d'autres, après les avoir franchis, attaquent à coups de hache la porte de la ville ; plusieurs, enfin, ont dressé des échelles contre la muraille et montent à l'assaut, leurs boucliers rejetés sur leurs épaules.

Sur le revers du premier pylone, existe encore un tableau.

relatif à une campagne contre la grande nation de Schéta ou Chéto : le roi, debout sur son char, prend une flèche dans son carquois fixé sur l'épaule, et la décoche contre une forteresse remplie de barbares. Les soldats égyptiens et les officiers attachés à la personne du roi, marchent à sa suite, rangés sur 4 files parallèles.

Telles sont les grandes sculptures historiques encore visibles dans l'état d'enfouissement où se trouve aujourd'hui le magnifique palais de Médinet-Habou, tout entier du règne de Rhamsès-Méïamoun, les successeurs immédiats n'y ayant ajouté que quelques accessoires presque insignifiants. Le nombre considérable de noms de peuples et de nations asiatiques ou africaines que j'y ai recueillis, ouvre un nouveau champ de recherches à la géographie comparée ; ce sont de précieux élémens pour la reconstruction du tableau ethnographique du Monde dans la plus antique période de son histoire. Je crois possible de reconnaître la synonymie de ces noms égyptiens de peuples avec ceux que nous ont transmis les géographes grecs, et ceux surtout que contiennent les textes hébreux et les Mémoires originaux des nations asiatiques. C'est un beau travail qui mérite d'être entrepris : il sera facilité et par la connaissance positive des traits des visages et du costume de chacun de ces peuples, et bien plus sans doute par la comparaison de ces noms avec ceux du même genre que j'ai trouvés en bien plus grand nombre encore sur d'autres monumens de Thèbes et de la Nubie.

Toute la muraille extérieure du palais, du côté du Sud, qu'il a fallu faire déblayer jusqu'au second pylone, est couverte de grandes lignes verticales d'hiéroglyphes, contenant le calendrier sacré en usage dans le palais de Rhamsès ; la portion que nous avons fait excaver à grands frais, contient les mois de thôth, paophi, hathor, choiak et tobi. Vers l'extrémité du palais est un article du mois de paschon, le dernier de l'année égyptienne. Ce calendrier indique toutes les fêtes qui se célébraient dans chaque mois, et au bas de chaque indication de fête, on a sculpté en tableau synoptique un nombre de chaque sorte d'offrande qu'on devait présenter dans la cérémonie. Pour donner une idée de cette sorte de calendrier, je transcrirai ici la traduction de quelques-uns de ses articles :

« Mois de thôth, néoménie ; manifestation de l'étoile de so-  
« this ; l'image d'Âmon-Râ, roi des dieux, sort processionnelle-

« ment du sanctuaire, accompagnée par le roi Rhamsès ainsi  
« que par les images de tous les autres dieux du temple. »

« *Mois de paophi*, le XIX; jour de la principale panégyrie  
« d'Ammon, qui se célèbre pompeusement dans Oph (le palais  
« de Karnac) : l'image d'Amon-Ra sort du sanctuaire ainsi  
« que celle de tous ses dieux syntrones; le roi Rhamsès l'ac-  
« compagne dans la panégyrie de ce jour. »

« *Mois d'athor*, le XXVI, panégyrie de Phtah-Socharis; le  
« roi accompagne l'image du dieu gardien du Rhamesseion de  
« Méiamoun (le palais de Medinet-Habou) de Thèbes, sur la  
« rive gauche dans la panégyrie de ce jour. »

Cette panégyrie continuait encore le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> du  
même mois; c'est celle qu'on a représentée dans les grands bas-  
reliefs supérieurs des galeries de l'Est et du Sud de la seconde  
cour du palais; du reste, je savais déjà, par un très-grand  
nombre d'inscriptions, que les Égyptiens appelaient *Rhames-  
seion de Méiamoun*, le monument de Médinét-Habou, dont je  
viens de donner une description rapide; car comment entre-  
prendre de tout dire dans une lettre? Je termine ici celle d'au-  
jourd'hui. . . . . Adieu.

## TABLE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DU CAH. DE JANV. 1830.

### Philologie.

|                                                                                       |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Recherches sur le système de D. Stewart au sujet du Sanscrit. . . . .                 | 1   |
| Légende Djalandhara. . . . .                                                          | 2   |
| Poème indien de Thand. — Manuscrits zendes et pehlvis de Londres. . . . .             | 4   |
| Grammaire Thai ou Siamoise. — Traduction en Hindoustani. . . . .                      | 5   |
| Bibliothèque de la Mosquée du Cheikh-Séfy à Ardébil. . . . .                          | 6   |
| Rapport sur l'édition autographiée d'Aboulféda; Agass. . . . .                        | 10  |
| Zoiri Al-Moallakah; Rosenmüller. . . . .                                              | 15  |
| Vocabulaire grec de Schneider; Passow. . . . .                                        | 14  |
| Trésor de la langue grecque de Henry Estienne; Hase, Schaefer et Firz. . . . .        | 18  |
| Sur le faux Callisthènes; Berger de Xivrey. . . . .                                   | 23  |
| Etymological dictionary of the latin language; Valpy. . . . .                         | 24  |
| C. Sallustii historiarum fragmenta. . . . .                                           | 27  |
| Observ. sur deux passages de Sénèque et Longus; K. Johannsen. . . . .                 | 28  |
| Phædri Aug. Lib. fabularum Æsopiarum Libri I <sup>o</sup> ; Berger de Xivrey. . . . . | 30  |
| Analecta litteraria; Huschke. . . . .                                                 | 31  |
| Grammaire allemande; Goetzinger. . . . .                                              | 32  |
| Leçons allemandes; J. Rowbotham. . . . .                                              | 34  |
| Chants populaires et proverbes néerlandais, 35. — Idiotismes Italiens. . . . .        | 36  |
| Mythologie. — Théologie des anciens Grecs. . . . .                                    | 169 |

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                     |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Religions de la Grèce; Roë.....                                                                                                                                                                                                                                                                     | 38  |
| Esprit des anciennes religions et mythes; Dirckinck-Holmsfeld.....                                                                                                                                                                                                                                  | 45  |
| Archæologie. — Monumens cyclopéens; lettre de M. Dodwel.....                                                                                                                                                                                                                                        | 46  |
| Antiquit. étrusques de Targuinis. 50 — Cimetière étrusque de Sarteano.....                                                                                                                                                                                                                          | 51  |
| Fouilles aux environs d'Orbitello.....                                                                                                                                                                                                                                                              | 53  |
| Essai sur les vaisseaux de guerre des anciens; Howell.....                                                                                                                                                                                                                                          | 54  |
| Statistique monumentale du département du Calvados; de Caumont.....                                                                                                                                                                                                                                 | 56  |
| Antiquités de Lyon. 57. — De Beauchon. 59. — Monumens du Nord.....                                                                                                                                                                                                                                  | 60  |
| Antiquités wendes. 61. — Tombeau de Deverell; Miles. 62. — Ab-<br>baye de Tewkesbury. — Temple de Lanleff.....                                                                                                                                                                                      | 63  |
| Inscription de la cloche de Rengou. 65. — 3 traités en sanscrit;<br>Wilson.....                                                                                                                                                                                                                     | 66  |
| Inscriptions récemment découvertes; Amati.....                                                                                                                                                                                                                                                      | 67  |
| — latine de la Sabine; Biondi. 68. — de Modène; Cavedoni.....                                                                                                                                                                                                                                       | 69  |
| — Romaines en Autriche. 70. — en Wurtemberg.....                                                                                                                                                                                                                                                    | 71  |
| — De Narbonne; lettre de S. Fadius; Artaud.....                                                                                                                                                                                                                                                     | 72  |
| <i>Monumenti sepolcrali di Bologna</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                        | 73  |
| <i>Histoire.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                    |     |
| Traditions de l'antiquité; Büttmann. 74. — Atlas d'hist. univ.....                                                                                                                                                                                                                                  | 75  |
| Opinions religieuses des peuples orientaux.....                                                                                                                                                                                                                                                     | 77  |
| Annales et antiquités de Radjesthan; Tod.....                                                                                                                                                                                                                                                       | 79  |
| Hist. des Musulmans dans l'Inde; Fensholt et Briggs.....                                                                                                                                                                                                                                            | 80  |
| Bouddhas de Ceylan. — Doctrines théosophiques et gnostiques.....                                                                                                                                                                                                                                    | 81  |
| <i>De Megaricorum doctrina</i> , etc.; Deycks.....                                                                                                                                                                                                                                                  | ib. |
| Histoire romaine de Niebuhr, traduite par de Golbery.....                                                                                                                                                                                                                                           | 83  |
| Des tribuns et de la tribunitie populaires; Soldan et Rubino.....                                                                                                                                                                                                                                   | ib. |
| Guide de l'histoire de l'Eglise. — Hist. et littérature de l'histoire de<br>l'Eglise; Hensen.....                                                                                                                                                                                                   | 85  |
| Hist. universelle de l'Eglise chrétienne; Matter. — De Russie; Tappe.....                                                                                                                                                                                                                           | 86  |
| Hist. de Lithuanie, extraite de Bandtke.....                                                                                                                                                                                                                                                        | 87  |
| Chronologie des dix siècles de l'ancienne Pologne; Lelewel.....                                                                                                                                                                                                                                     | 93  |
| <i>Rerum polonicarum liber singularis</i> ; Ciampi.....                                                                                                                                                                                                                                             | 94  |
| Antiquités du droit germanique; Grimm.....                                                                                                                                                                                                                                                          | 97  |
| Annales historiques de 1740 à 1800; Klauke.....                                                                                                                                                                                                                                                     | 98  |
| Le droit national Silésien; Gamp.....                                                                                                                                                                                                                                                               | 99  |
| Chronique des Ducs de Brabant; J. Marchal.....                                                                                                                                                                                                                                                      | 101 |
| La Frise septentrionale au moyen âge; Michelsen.....                                                                                                                                                                                                                                                | 102 |
| Anciens statuts de la ville de Bergen; Tongner-Lundh.....                                                                                                                                                                                                                                           | 103 |
| L'histoire romannique; Neale.....                                                                                                                                                                                                                                                                   | 105 |
| Légitimation accordée par Marie d'Ecosse à son frère Jacques.....                                                                                                                                                                                                                                   | 107 |
| Lettres à Marie d'Roome et à Jacques 1 <sup>er</sup> ; Amyot.....                                                                                                                                                                                                                                   | 108 |
| Histoire d'Italie; Perceval.....                                                                                                                                                                                                                                                                    | 110 |
| Mémoires historiques sur Trente; Barbacovi.....                                                                                                                                                                                                                                                     | 112 |
| Histoire des Oméiades en Espagne; Aschbach.....                                                                                                                                                                                                                                                     | 117 |
| — De la St.-Barthélemy; Andin.....                                                                                                                                                                                                                                                                  | 119 |
| Mémoires du duc de St.-Simon. 126. — Du comte de Montlosier.....                                                                                                                                                                                                                                    | 127 |
| <i>Mélanges.</i>                                                                                                                                                                                                                                                                                    |     |
| Mémoires de la Société des antiquaires de Lancastre. 129. — Nou-<br>velles archives historiques des Pays-Bas. 131. — Sur Cléomède.<br>— les premiers temps de l'imprimerie en Normandie. 132. —<br>Voyage de M. Champollion le jeune, en Egypte; 17 <sup>e</sup> et 18 <sup>e</sup><br>lettres..... | 133 |

PARIS. — IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,

RUE JACOB, N° 24.

# BULLETIN

## DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOGOLOGIE.

---

### PHILOGOLOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

98. PSAUMES DE DAVID EN HÉBREU, mis en lettres françaises, avec la version latine en regard, par L. Dusson, de la Société Asiat. de Paris. Tom. I, in-18. Paris, 1827.

M. Dusson a pensé que la langue hébraïque écrite en lettres françaises est moins difficile à apprendre et à lire qu'en lettres hébraïques, et que c'était un moyen d'être utile à la fois à la religion et aux lettres. Il a choisi les psaumes de préférence à toute autre partie de la bible, parce que cette partie est la plus connue, qu'elle est adoptée dans nos chants religieux. Ce petit volume contient les psaumes I à LXXI, en hébreu rendu en lettres françaises, et en regard est le texte latin de la vulgate.

Ce volume est le spécimen de l'exécution d'un plan dont M. Dusson a exposé quelques traits en un prospectus qu'il a fait paraître en 1826. Quant à ce qui concerne le principe qu'il suit, nous sommes de l'avis de l'abbé de la Boderie et de la Société asiatique de Paris et de l'auteur lui-même ; nous rejetons ce principe pour peu qu'on l'étende trop. C'est chose plutôt nuisible qu'utile à la science des langues orientales, de proscrire les caractères nationaux et distinctifs, et de les remplacer par nos lettres usuelles.

Ce système est évidemment contradictoire avec le but principal de l'étude des langues de l'Orient et de la langue hébraïque chaldéenne et syriaque, entr'autres, qui est de donner le moyen de lire les manuscrits ou les ouvrages en ces langues, que l'on viendrait à découvrir ou qui sont connus.

Cependant avec les restrictions que M. Dusson lui-même apporte à sa méthode, nous en reconnaissons l'utilité.

Ce *specimen* laisse cependant une chose à désirer; c'est que l'auteur aurait dû ajouter à côté de l'hébreu *français*, le texte original en lettres hébraïques. Chaque mot hébreu en regard du mot identique, mais en lettres françaises, eût permis à l'étudiant et au philologue de surmonter très-facilement la difficulté de la forme des lettres. De plus, nous pensons que l'étude de la langue sacrée, dans ses formes grammaticales et dans son génie propre, est tellement liée à ses lettres mêmes et à son écriture originale, que bien que nous tolérions pour la bible une version en *lettres françaises*, nous exigeons que cette version ait en regard l'hébreu. Nous nous contentons d'émettre le vœu que M. Dusson se détermine à joindre le texte même à son utile travail. Le spécimen hébreu de son prospectus est remarquable par sa beauté et la netteté de son caractère, et cette circonstance a encore augmenté nos regrets. M. Dusson n'a point cherché à rendre les *points voyelles*, dans sa version française; seulement, rejetant la règle de Masclef, « il suppose toujours un E très-bref après chaque consonne »; de sorte que (Ps. I. VII.) *asri*, devient *asserî*.

Ce qu'il a fait paraître de son vocabulaire *hébreu-français* et *chaldéen-français*, en donne aussi une idée très-avantageuse. (*Revue protestante*; Tom. V, 3<sup>e</sup> année, IV<sup>e</sup> livr.)

99. VERGLEICHENDE ZERGLIEDERUNG, etc. — Analyse comparée du Sanscrit et des langues qui s'y rapportent; par M. BOPP. Berlin, 1829. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Mémoires. (*Nouveau Journal asiatique*; n<sup>o</sup> 16, avril 1829. Article de M. E. Burnouf. Voyez, sur le 1<sup>er</sup> Mémoire, le *Bullet.*, Tom. VIII, n<sup>o</sup> 361.)

M. Bopp, qui continue ses travaux sur la comparaison du sanscrit avec les langues qui s'y rapportent, a publié deux nouveaux mémoires, dont le 1<sup>er</sup> traite du pronom réfléchi de la troisième personne, et le 2<sup>e</sup> du pronom démonstratif et de l'origine des désinences caractéristiques des cas. Ces mémoires sont très-curieux à étudier pour les philologues, qui peuvent s'occuper de l'antique formation des langues grecque et latine: l'article de M. E. Burnouf est lui-même rempli de remarques neuves et piquantes.

L-s,

100. NOTE SUR LA LITTÉRATURE DU NÉPAL; par M. E. JACQUET.  
(*Nouv. Journal asiatique*; n° 22, octob. 1829.)

Cette note apprend aux philologues qui s'occupent des langues de l'Inde, qu'avant 1770, les missionnaires avaient pénétré dans le Népal dont la littérature, en 1827, était encore neuve pour les savans de Calcutta, et, qu'en 1771, on avait enrichi la bibliothèque de la Propagande de cinq manuscrits en langue et en caractère népalais, qui attendent toujours les honneurs de la publication. Ce sont des livres ascétiques composés par les religieux des missions tibétaines. Mentionnés simplement par Amaduzzi dans la préface de l'*Alphabetum brahmanicum*, ils passèrent de la bibliothèque du cardinal Borgia dans celle de la Propagande, avec un autre volume bien plus précieux, contenant une description des idoles, des mœurs, des cérémonies, etc. du Népal, écrite en népalais, avec la lecture et la traduction en italien par le P. Constantin d'Ascoli, et, de plus, un alphabet népalais.

L-s.

101. LETTRES SUR L'ALPHABET TAMOUL et sur quelques dénominations géographiques usitées dans l'Inde; par M. Eugène BURNOUF. (*Nouv. Journ. asiat.*; avril et octobre 1828.)

Le Tamoul est une langue qui se parle dans une grande partie du midi de l'Inde, particulièrement sur la côte de Coromandel. Depuis que les diverses langues usitées dans l'Inde sont devenues l'objet de l'attention des savans d'Europe, plusieurs Anglais se sont occupés de déterminer le caractère du tamoul; ils ont examiné si cette langue est dérivée du sanscrit, ou si elle en est indépendante: et dans le cas où elle en dériverait, quels sont ses rapports de ressemblance ou de dissemblance. M. Carey et M. Wilkins ont pensé que le tamoul était une dérivation de la langue des Brahmanes; MM. Ellis et Babington, au contraire, ont été d'avis que le tamoul, tout en ayant fait de nombreux emprunts au sanscrit, forme un dialecte à part. M. Burnouf se range de cette dernière opinion et cite à l'appui plusieurs faits importants.

M. Burnouf commence par analyser l'alphabet tamoul. Les voyelles et les consonnes se combinent dans le tamoul comme en sanscrit. Mais le premier n'a ni les lettres aspirées ni les



lettres douces du second. L'aspiration paraît même si contraire au génie du tamoul, qu'il ne possède pas la lettre *h*, et que pour représenter ce son dans les mots qu'il a empruntés au sanscrit, et où cette lettre se trouve, il se sert du *k*. D'un autre côté le tamoul possède certaines lettres d'une nature particulière dont le son est étranger aux peuples du nord de l'Inde.

M. Burnouf examine ensuite quelques noms de localités en usage dans le midi de l'Inde : de ces dénominations, les unes sont tamoules, les autres sanscrites ; quelques-unes se composent de mots appartenant à ces deux langues. M. Burnouf conclut de ce fait l'existence de deux nations, l'une étrangère au sol, et venue du nord ; l'autre née dans la contrée même et ayant conservé le langage national. Ces deux races se distinguent encore par le plus ou moins de blancheur de leur teint.

Il existe, au reste, deux dialectes tamouls, le commun et le pur ; le premier admet un grand nombre de mots sanscrites, l'autre s'interdit tout emprunt de ce genre.

Ces deux lettres ne sont que le commencement des observations que M. Burnouf se propose de faire sur les principaux dialectes de l'Inde. Les matières sur lesquelles elles roulent sont encore trop incertaines, pour qu'on ne soit pas quelquefois forcé de se livrer à des conjectures. Elles n'en sont pas moins d'une haute importance, et on doit désirer que les savans en fassent l'objet de leur attention.

#### 102. SUR LA LANGUE DES ÎLES LIEOU-KHIEOU.

D'après les vocabulaires de la langue de Licou-Khieou, imprimés au Japon et en Chine, et d'après un autre recueil du même genre, fait, en 1816, dans le pays même, par M. J. Clifford, et publié dans le *Voyage du capitaine B. Hall*, l'idiôme de ces îles est évidemment un dialecte japonais. M. Klaproth l'a donné pour tel dans son *Asia polyglotta* (pag. 328). M. Balbi a cru devoir être d'un autre avis ; il cite le P. Gaubil, qui prétend qu'il y a 3 langues distinctes dans ces îles, tandis que l'original chinois que ce missionnaire a traduit, ne parle que de trois styles ou manières de s'exprimer usitées dans la grande île Lieou-Khieou. M. Balbi ajoute dans son *Atlas ethnographique*, Tom. I, p. 144 : « Nous croyons qu'on ne nous désapprouvera pas, si, en nous éloignant de l'opinion émise par M.

Klaproth, nous avons fait du prétendu dialecte japonais parlé dans cet archipel, la *langue lieou-khieou*, que nous avons classée dans la famille japonaise, à laquelle elle appartient incontestablement. »

Le capitaine anglais Fr. Beechey, qui a visité la grande île de *Lieou-Khieou* à la fin du mois de mai de l'année dernière, et qui est resté pendant 10 jours dans le port de *Napa-Kiang* et dans les environs, confirme pleinement ce que M. Klaproth a dit de la langue de ces îles, et il déclare que les habitans de tout l'archipel étaient de véritables Japonais. Ces particularités sont extraites d'une lettre écrite par ce voyageur à bord du *Blossom*, devant Petropawlowsk (au Kamtschatka), et datée du 5 juillet 1827. (*Journal asiatique*; mars 1828, p. 248.)

103. SUR LES LANGUES ORIENTALES VIVANTES EN POLOGNE. (*Pamientnik Warszawski*. — Mémorial de Varsovie; juin 1829, T. 2, cah. 3, p. 293.)

La Pologne ayant des relations si fréquentes avec les peuples de l'Orient, il y a eu nécessité d'apprendre leurs langues. La connaissance de la langue turque était, depuis le 15<sup>e</sup> siècle, considérée comme indispensable pour l'éducation des nobles, dans la Podolie et l'Ukraine, ces provinces aboutissant aux limites de l'empire turc. Comme elles étaient presque toujours en guerre avec les Turcs et les Tartares, les prisonniers qu'on leur faisait, étaient recherchés. Les personnes aisées les achetaient, afin d'avoir dans la famille un maître qui apprît à leurs enfans la langue de ces peuples barbares. On ne se servait point de grammaire; l'usage faisait tout. On trouvait une autre source d'instruction dans les rapports de commerce que la Pologne entretenait avec les peuples de la Turquie et de la Tartarie; les religieux et les ecclésiastiques qui se dévouaient aux missions allaient et revenaient facilement; les officiers et soldats de l'armée polonaise, revenant de captivité, rapportaient avec eux quelques connaissances de la langue turque. Sous les rois Jagellons, les jeunes gens qui se destinaient à la diplomatie commençaient ordinairement leur instruction en allant visiter Constantinople. Nous en trouvons plusieurs qui voyageaient aux frais de nos rois. Ils devaient apprendre le turc, le tartare,

l'arabe et le persan. Ces voyages en Orient devinrent très-fréquens, depuis le traité de paix conclu en 1532, entre Sigismond I et Soliman I dit le Grand.

Par le traité de Choczim signé en 1622, la Pologne s'était réservée la faculté d'avoir une légation à Constantinople. A cette époque, les rois de Pologne établirent à Choczim une école pour les langues orientales; on fit pour cela venir des maîtres de Constantinople. C'est dans cet établissement que le grand Sobiecki et son frère Marc se préparèrent pour les voyages qu'ils firent en Orient. Les malheurs qui accablèrent la Pologne, firent tomber cette école. Nos relations politiques ayant changé, on négligea le turc et le tartare, pour apprendre l'allemand et le russe. Cependant en 1777, Alexandrowicz qui était ambassadeur de la Pologne près du Sultan, obtint de lui la permission de fonder à Constantinople une école pour les jeunes gens polonais; cet établissement est tombé avec notre patrie.

Dans nos bibliothèques on trouve très-peu de manuscrits qui aient rapport aux langues orientales vivantes. Pierre Starowiecki a, dans le 17<sup>e</sup> siècle, traduit l'Alcoran en polonais; l'auteur mourut avant d'avoir publié son manuscrit. Galatowski a fait paraître à Czerniechow, 1683, in-4<sup>o</sup>, contre l'Alcoran, une dissertation violente qui est presque nulle pour la science et les lettres. La Pologne envoyait beaucoup de missionnaires dans la Géorgie et l'Arménie; mais ils n'en ont rien rapporté pour les lettres. Il faut en excepter le Père Krusinoki, de la Société de Jésus, qui a publié le *Journal de l'ambassade de Dury-Effendi*; il nous a donné sur l'invasion de la Perse par les Afgans une relation intéressante, qui parut à Lemberg, 1734, in-4<sup>o</sup>, et en 1740, in-folio.

Parmi les Polonais qui ont écrit sur les langues orientales vivantes, nous plaçons d'abord Bobowski, qui prenait le nom d'Alibeg. Son manuscrit, envoyé en 1663 à Lemberg, se trouve aujourd'hui parmi les manuscrits orientaux de la bibliothèque impériale de Vienne. Le renégat Ibrahim Straszka, qui a écrit sur la langue turque, était Polonais, ainsi que Meninski, de qui nous avons le *Trésor des langues orientales*; Herbinski qui a écrit les *Heures turques*; Jablonski qui a publié le *Pan-théon égyptien*, et le P. Boym qui a écrit sur la littérature chi-

noise. Ibrahim-Effendi, qui a fondé la première imprimerie à Constantinople, était, à ce que l'on assure, Polonais de nation.

Aujourd'hui on continue en Pologne, à cultiver les langues orientales vivantes. Nous avons dans les Universités de Cracovie, de Wilna et de Varsovie, des chaires qui leur sont consacrées. Le savant Rzewuski, qui a établi le recueil intitulé : *les Mines de l'Orient*, et publié à Vienne, possède en manuscrit sur les langues orientales vivantes, la plus riche collection que l'on puisse trouver en Europe, chez un particulier.

Les Arméniens et les Tartares, qui ont fondé parmi nous des colonies, y ont apporté leurs langues.

C'est 1336, que nous vîmes arriver en Pologne les premiers Arméniens. Casimir-le-Grand leur permit d'établir un archevêché à Lemberg. Leur nombre s'étant augmenté, ils eurent en peu de temps 12 monastères, dont un était de femmes. Ils avaient leurs lois, leurs usages et leurs magistrats; leurs actes étaient rédigés dans leur langue. A la fin du 17<sup>e</sup> siècle, ils commencèrent à se servir de la langue latine, et peu à peu la langue arménienne cessa d'être en usage parmi eux. Ils font grand cas de Moÿse Khertogahair, qu'ils appellent le père de leurs prêtres et de leurs historiens. Il vivait dans le 5<sup>e</sup> siècle. Depuis peu on a publié une tragédie en langue arménienne, qui fut jouée à Lemberg, en 1668.

Les Tartares établis en Lithuanie, ne gardèrent pas longtemps leur langue. Ils doivent leur commencement aux hordes que le grand duc Witold fit prisonnières, en 1397. Ce prince leur permit de s'établir dans les environs de Wilna, d'y bâtir des mosquées et de vivre selon leurs lois. C'est à eux que nous devons les premiers régimens de Hulans-Polonais. Ils se sont toujours distingués par leur valeur et leur fidélité. Lorsque le grand Sobiecki fit un appel aux Polonais qui voudraient l'accompagner dans son expédition de Vienne, ils dirent : « Nous marcherons, si vous voulez, non-seulement contre les Turcs, mais même contre les Tartares. » — Leur population répandue dans les palatinats de Podlasie, d'Augustow, dans les gouvernemens de Wilna, de Grodno et Minsk, s'élève à 50,000 ames; ils ne s'unissent qu'entr'eux. Depuis quelques siècles, ils ont quitté la langue tartare pour prendre le polonais. Cependant ils appren-

nent l'arabe, comme nous étudions le latin ou le grec; mais dans leurs mosquées, les imans leur expliquent l'Alcoran en polonais.

G. GLEY. (1)

104. CONGETTURE INTORNO AL PRIMO ALFABETO GRECO. — Conjectures sur l'alphabet primitif des Grecs; par le marquis C. LUCCHESINI. Seconde édit., in-8°, p. 51. Lucques 1829; Martini.

C'est dans le phénicien que l'auteur cherche l'origine de l'alphabet grec; il met en parallèle les alphabets sanscrit et hébreu. Il termine par un essai sur le *Digamma*, au sujet duquel il est d'une opinion différente de celle de Bentley, Heyne et Knight.

105. CORPUS SCRIPTORUM HISTORIÆ BRANTINÆ. Pars XX. CANTACUZENUS, vol. 1, curâ L. SCHOPENI, in-8°. Bonnæ, 1820. (2).

L'histoire de Cantacuzène ne fut long-temps connue que par la version latine de J. Pontanus, publiée à Ingolstadt, en 1603. Le texte grec ne fut donné qu'en 1645, d'après un manuscrit de la bibliothèque du chancelier Séguier, avec la version de Pontanus, ses notes et celles qu'y joignit Gretserus. C'est cette première édition, qui fait partie de la magnifique collection du Louvre, que M. Schopen a suivie. On n'a pu jusqu'à présent savoir à qui l'on est redevable de cette édition, antérieure même au *Protrepticon* du P. Labbe, à qui peut-être on pourrait l'attribuer. Quoiqu'il en soit, M. Schopen donne de grands éloges à la sagacité de l'anonyme à qui on en est redevable. Nous nous en rapportons entièrement au témoignage d'un aussi excellent juge dans ces matières, sur la profonde érudition qu'on doit supposer au savant anonyme; mais peut-on concevoir une idée aussi favorable de son goût, lorsqu'on lit dans la préface conservée dans la nouvelle édition, que le principal motif qui l'a engagé à entreprendre son travail est le désir « de voir Cantacuzène, qui avait livré tant de combats de son vivant, ne plus avoir à combattre les vers après sa mort »; *utque ipse Canta-*

(1) Le rédacteur de cet article, et collaborateur au *Bulletin*, est mort en février, 1830. Il était auteur d'une *Grammaire de la langue francique*, d'un *Voyage en Pologne*, d'un *Manuel de philosophie*, etc.

(2) Nous empruntons à un journal littéraire l'annonce de cette nouvelle édition de Cantacuzène, les éditeurs de la réimpression de l'histoire Byzantine n'ayant pas, jusqu'ici, adressé leurs volumes à la Direction du *Bulletin*.

(N. du R.)

*cuzenus cum tineis et blattis pugnare desineret, qui tot pugnas pugnasset?* Cette préface, qui ne contient que des traits du même goût, pouvait sans notable dommage rester enfouie dans la vaste collection du Louvre. Nous n'en dirons pas autant de celle de Pontanus, pleine de faits curieux, qui attestent une connaissance profonde de l'histoire et des écrivains byzantins. On la retrouve avec plaisir dans cette nouvelle édition, où elle est accompagnée de la vie de Cantacuzène extraite de ses ouvrages par Pontanus, ainsi que l'explication de tous les titres relatifs aux diverses dignités du palais et de l'église de Constantinople.

De tous les monumens historiques, les mémoires de Cantacuzène sont sans contredit un des plus curieux, si l'on considère le mérite de l'auteur et le rôle politique qu'il a joué. Né dans des temps de troubles et de barbarie, Jean Cantacuzène s'est trouvé presque enseveli sous les débris de l'empire dont son génie ne put retarder la ruine. Sorti d'une famille illustre, il parvint à la charge de préfet de la chambre impériale, dont il était revêtu sous le règne du vieil Andronic Paléologue. Il devint grand domestique à l'avènement du jeune Andronic Paléologue, qui l'honora d'une amitié particulière, et lui laissa en mourant la tutelle de Jean Paléologue, son fils, en 1341. Cantacuzène gouverna l'empire pendant six ans sous le titre de régent. Mais malgré sa modération et la sagesse de son administration, ne pouvant parvenir à calmer les agitations auxquelles l'empire était livré, il céda aux conseils de ceux qui lui représentèrent que le seul moyen de les calmer était d'accepter la couronne que tout l'empire lui déférait : il revêtit la pourpre, et fut couronné dans le temple de Blachernes, le 13 mai 1347, associant à l'empire son pupille Jean Paléologue, alors âgé de quinze ans. Après quelques années d'un règne signalé par des guerres habilement conduites, les troubles intérieurs ayant de nouveau déchiré l'empire, Cantacuzène voulut mettre un terme à ces maux en abdiquant. Il quitta la pourpre l'an 1355, et se retira dans le monastère de Mangane, près de Constantinople, où il prit l'habit religieux sous le nom de Joseph.

Les mémoires qui nous restent de ce prince embrassent en 4 livres une période de près de 40 ans, commençant à l'année 1320 et finissant vers 1357. Cantacuzène, dit Gibbon, a été,

comme Moïse et César, le principal auteur des faits qu'il a rapportés. A ces deux grands noms nous pourrions joindre celui de Xénophon ; mais on ne retrouve plus ici le caractère de simplicité de ces physionomies antiques : c'est déjà l'art des modernes. Nos auteurs de mémoires secrets ne mettent pas plus d'adresse à se cacher sous le voile transparent de l'anonyme que notre historien n'en a mis à déguiser son nom. Deux lettres servent d'introduction à son histoire : l'une est adressée par un certain *Nilus* à *Christodulus*. Il lui témoigne le désir de connaître les causes des événemens qui se passaient alors, ajoutant que lui seul est capable de bien les décrire, puisqu'il possède cette précision de style qui convient à la recherche de la vérité, et qu'ayant pris part aux affaires publiques, il ne peut ignorer les événemens dans lesquels il a joué le principal rôle. *Christodulus* répond à ces éloges avec toute la modestie qu'on a vue régner depuis dans les préfaces. Il n'ose entreprendre une tâche qu'il regarde comme bien au-dessus de ses forces. Enfin l'amour de la vérité l'emporte ; et c'est en faisant les plus belles protestations de remplir tous les devoirs qu'elle impose à l'historien, qu'il se décide à commencer son récit, qu'il fait précéder d'une courte généalogie de la famille alors régnante.

Ce nom de *Christodulus* (*serviteur du christ*) fait allusion à la vie monastique qu'il avait embrassée. Quant à *Nilus*, parmi le grand nombre de personnages qui ont porté ce nom, et sur lesquels il existe une savante dissertation de Leo Allatius, on ne sait auquel attribuer cette lettre, qui ne se trouve point dans le recueil des Lettres de Saint-Nil, publié par Allatius en 1668.

« L'on chercherait en vain, dit Gibbon, dans les mémoires de Cantacuzène, la sincérité d'un héros ou d'un pénitent. Quoique éloigné des vices et des passions du monde, ce n'est point une confession qu'il présente, mais une apologie de la vie d'un homme d'état ambitieux. » Ce jugement est peut-être trop sévère. Il est vrai qu'on a reproché à notre historien de se prodiguer souvent des éloges, et, ce qui est plus grave encore, d'avoir omis des faits qui pouvaient nuire à sa gloire. Mais, pour ce dernier reproche, doit-on s'en rapporter entièrement au témoignage de Nicéphore Grégoras, de Ducas et de Phrantzès, historiens beaucoup moins exacts que Cantacuzène ? Peut-on

avec justice accuser d'ambition celui qui refusa long-temps le suprême pouvoir qu'Andronic le jeune voulut partager avec lui, et qui, de l'aveu même des historiens que nous venons de nommer, dans tous les emplois élevés dont il fut revêtu et sous la pourpre même, donna tant de preuves d'équité et de modération ?

Le style de ces mémoires offre une particularité remarquable. On sait que c'est dans le siècle des Paléologues que se manifesta ce mouvement dû à l'influence de quelques hommes supérieurs, tels que Cydonius Théodore Gaza, Chrysoloras et Chalcondyle, et qui prépara la renaissance des lettres. Par cette heureuse révolution, la littérature grecque se vit ressuscitée, tandis qu'un destin tout différent entraînait de jour en jour l'empire vers sa ruine. Avant cette époque, la langue grecque était pour ainsi dire morte. Les écrivains, n'ayant point de style à eux, et se défiant avec raison de leurs propres forces, formaient leur style de lambeaux qu'ils arrachaient aux anciens, imitant sans discernement poètes et prosateurs, et confondant tous les genres. Tous les historiens byzantins sont plus ou moins infectés de ce mauvais goût. Quelques auteurs même de l'époque que nous signalons, tels que Nicéphore Grégoras, George Pachymère et Phrantzès, sont encore remplis de cette ridicule affectation. Cantacuzène nous paraît seul avoir évité ces défauts et s'être soustrait à cette contagion. Partout son style offre une pureté remarquable, une élégante simplicité qui rappelle les beaux temps de la langue grecque.

Le volume que nous annonçons contient les 2 premiers livres de Cantacuzène; 2 vol. restent encore à publier pour compléter cette précieuse collection. (*Le Globe*; 12 septembre 1829, p. 580).

106. BIBLIOTHECA LATINA POETARUM VETERUM CHRISTIANORUM.

Vol. I, contenant le livre I<sup>er</sup> de l'histoire des Évangiles par le P. JOUVENCY, avec des prolégomènes et des observations critiques; par A. R. GEBSER. In-8°, 92 p. Iena, 1827. (*Götting. gelehrte Anzeigen*; octobre 1829, n° 164).

Cette collection se recommande par un but évident d'utilité. Les observations critiques que l'auteur a jointes au premier volume qui contient le 1<sup>er</sup> livre de l'Histoire des Évangiles, par Jouvency, porte l'empreinte d'un travail consciencieux. On



peut lui reprocher d'avoir déployé une érudition trop vaste. Cependant ce défaut est excusable si l'on considère l'espèce de renseignemens historiques que nous possédons sur Jouvençy. Son ouvrage capital ne nous a été transmis qu'avec des altérations sensibles, et a reçu autant de formes différentes qu'il en a paru d'éditions; il n'est donc pas étonnant qu'un nouvel éditeur soit entré plus avant qu'il ne fallait dans des recherches et des hypothèses historiques, littéraires et critiques sur un auteur dont les ouvrages inspirent d'ailleurs, dans certaines parties, un vif intérêt.

C. R.

107. INFORMATION SUR L'ESSAI D'UN ORDRE et d'une sorte de nomenclature uniforme dans l'exposition des langues savantes. En 1<sup>er</sup> lieu, afin d'en pouvoir apprendre plusieurs et les enseigner aussi plus couramment; en 2<sup>e</sup> lieu, afin de pouvoir les comparer les unes aux autres plus exactement; en 3<sup>e</sup> lieu, afin de pouvoir un jour les repasser dans sa mémoire plus méthodiquement. In-4°.

Nous avons transcrit littéralement les premières lignes d'un opuscule sans titre qui nous a été envoyé de Suisse.

L'auteur, M. Scheppelin, à Bâle, regarde les lettres comme les premiers, et les autres comme les seconds élémens de la grammaire. Les 3<sup>es</sup> élémens sont, selon le même, les règles syntactiques.

« L'étymologie, dit-il, traite de l'origine et de la dérivation des mots. En connaître, avec le tronc, toutes les branches, c'est ce qui tient au *haut commerce* des langues savantes, et certes aussi ce qui, joignant les *acquets* et les *conquets* à la *dot* d'une langue, serait le complément de sa propre grammaire. » Nous ne nous flattons pas de comprendre cette jurisprudence grammaticale, non plus que ce que l'auteur ajoute sur la prosodie, l'orthographe et la prononciation qu'il regarde comme des compagnes et des fruits des élémens et des principes exposés plus haut.

L'auteur parcourt successivement tous les accidens de la déclinaison et de la conjugaison, qu'il soumet à un système de deductions qui prouve, à la vérité, un esprit d'analyse assez remarquable, mais dont la complication ne nous semble guères propre à faciliter l'étude, non-seulement des langues, mais encore de la partie purement technique et matérielle de leur grammaire.

W.

108. LISTE DE MOTS BOHÉMIENS ayant de l'analogie avec l'indien.  
(Sievernî-arkhif. — Archives du nord ; 21 mars 1826, n° 6,  
p. 189.)

| BOHÉMIEN.                      | INDIEN.           | FRANÇAIS.            | BOHÉMIEN.             | INDIEN.                     | FRANÇAIS.             |
|--------------------------------|-------------------|----------------------|-----------------------|-----------------------------|-----------------------|
| <i>Noms de nombre.</i>         |                   |                      |                       |                             |                       |
| yek.....                       | yek.....          | un.                  | okto.....             | souté.....                  | huit.                 |
| douli.....                     | dou.....          | deux.                | ague, enia.....       | naou.....                   | neuf.                 |
| trin.....                      | tine, tréii.....  | trois.               | desche.....           | doss, dess.....             | dix.                  |
| schar.....                     | tschar.....       | quatre.              | bisch.....            | biiss.....                  | vingt.                |
| pantsche.....                  | pantsche.....     | cinq.                | pendsiakh.....        | pendscha.....               | cinquante.            |
| schtot.....                    | tscho.....        | six.                 | yekzeross.....        | yekgazar, gazar.....        | mille.                |
| elfa.....                      | yefla, sat.....   | sept.                | o schtarto.....       | tcharta.....                | le quatrième.         |
| <i>Noms substantifs.</i>       |                   |                      |                       |                             |                       |
| bersch.....                    | bours.....        | l'année.             | tchiriklio.....       | tchouri.....                | un oiseau.            |
| manett.....                    | meina.....        | le mois.             | port.....             | pourr (c).....              | une plume.            |
| yefla.....                     | guesta.....       | la semaine.          | gra, gréa.....        | gorra.....                  | un cheval.            |
| divé.....                      | div.....          | le jour.             | grast.....            | ggassi.....                 | un étalon.            |
| raiti.....                     | ratégui.....      | la nuit.             | grasnii.....          | gorrii.....                 | un jument.            |
| feizirile.....                 | fazir.....        | le matin.            | gourou.....           | gorna.....                  | un taureau.           |
| gosvro.....                    | goussour.....     | le moyen.            | gounounii.....        | goii.....                   | une vache.            |
| stergue.....                   | tara.....         | l'étoile.            | bakra, bakro.....     | bguiira, bguriir.....       | une brebis.           |
| kgam, diess.....               | kam, souress..... | le soleil.           | balo, bala.....       | palia (sour).....           | un porc. (re          |
| tgou.....                      | dgouague.....     | la fumée.            | ballitchi, balli..... | pali.....                   | porc prépa.           |
| yague.....                     | ngue (a).....     | le feu.              | tsap, vsap.....       | sarap.....                  | un serpent.           |
| panii.....                     | panii.....        | l'eau.               | schero.....           | ser.....                    | la tête.              |
| pgou.....                      | pouna.....        | la terre.            | ball.....             | ball.....                   | un cheveu.            |
| beur, balvale.....             | béiar.....        | le vent.             | aok, yak.....         | avk.....                    | l'œil.                |
| brischinné.....                | birrsatte.....    | la pluie.            | kupé.....             | kavne.....                  | les oreilles.         |
| osch.....                      | osch.....         | la rosée.            | nak.....              | nakk.....                   | le nez.               |
| guéré.....                     | guerrag.....      | une plaine.          | mouï.....             | mon.....                    | la bouche.            |
| kounara.....                   | kounérit.....     | le rivage.           | dante.....            | dante.....                  | la dent.              |
| tallo.....                     | tallouva.....     | un étang.            | tchib.....            | tchib (tchouva-<br>ni)..... | langue.               |
| baln.....                      | boull.....        | le sable.            | andrikir.....         | tierrik.....                | le côté.              |
| sonnai, som-<br>nakounii.....  | souna.....        | l'or.                | tchoutsit.....        | tchatti.....                | la poitrine.          |
| roup.....                      | rouppa.....       | l'argent.            | yangoustri.....       | angoutri.....               | un anneau<br>(bague). |
| mollivo, arts-<br>chitche..... | moulva.....       | le plomb.            | piro, pro.....        | par.....                    | la jambe.             |
| kandini.....                   | guendeno.....     | le soufre.           | tchanga.....          | djounga.....                | le genou.             |
| kass.....                      | gass.....         | l'herbe, le<br>foin. | noia.....             | nava.....                   | l'ongle.              |
| live.....                      | yive.....         | le froment.          | tchirava.....         | tilouvo.....                | la vie.               |
| guib.....                      | yow.....          | l'orge. (bre.)       | sounio.....           | sounii.....                 | l'ouie.               |
| boborka.....                   | birka.....        | un concom.           | sik.....              | tchlik.....                 | le goût.              |
| guerboura.....                 | terbouze (b)..... | un melon d'<br>eau.  | nao.....              | noms.....                   | le nom.               |
| karschte.....                  | garsch.....       | un arbre.            | bok.....              | bouk.....                   | la faim.              |
| tchiiika.....                  | tchal.....        | l'écorce.            | douk.....             | dirk.....                   | souffrance.           |
| patrine.....                   | pait.....         | une feuille.         | ggass.....            | kacoi (d).....              | la toux.              |
| brogle.....                    | proglie.....      | une poire.           | pazo, birda.....      | bgarr, birze.....           | un fardéau.           |
| paboui.....                    | pavougno.....     | une pomme.           | bakst.....            | boukgtii.....               | le bonheur.           |
| rezgue.....                    | rissemo.....      | la soie.             | goil.....             | goiguo.....                 | un boyau.             |
| madigo.....                    | moudki.....       | une manche.          | manrou, marou.....    | manro, roulit.....          | du pain.              |
| kiriia.....                    | kiro.....         | une fourmi.          | tchhorori.....        | tchériassi.....             | la pauvreté.          |
| ieua.....                      | iouli.....        | un pou.              | koro.....             | kourti.....                 | l'habillement.        |
| pisachom.....                  | piisché.....      | une puce.            | yégague.....          | yagga.....                  | le lieu, la<br>place. |
| motscho.....                   | moutschli.....    | un poisson.          | gaoué.....            | gaoure.....                 | un village.           |

(a) en Russe *ogone*. (b) en Russe *arbores*. (c) en Russe *pro*. (d) en Russe *aschak*.

| BOHÉMIEN. | INDIEN. | FRANÇAIS. | BOHÉMIEN. | INDIEN. | FRANÇAIS. |
|-----------|---------|-----------|-----------|---------|-----------|
|-----------|---------|-----------|-----------|---------|-----------|

*Suite des noms substantifs.*

|                 |                  |                         |               |               |                  |
|-----------------|------------------|-------------------------|---------------|---------------|------------------|
| kerr.....       | gourr.....       | une maison.             | goro.....     | dgoro.....    | une épée.        |
| tschater.....   | tschater (e)...  | une tente.              | bouitt.....   | pott.....     | une multitude.   |
| isba.....       | tschba (f)...    | une cabane.             | tsche,tschail | tschouma...   | un baiser.       |
| klidine.....    | kili.....        | une clef.               | tschavo...    | tschouknii... | une fille.       |
| skavarkine..... | tschoukiri...    | une table.              | tschek.....   | tschokna...   | un garçon.       |
| raia.....       | raia.....        | un prince, un seigneur. | daii.....     | dada.....     | le grand-père.   |
| ranii.....      | raifi.....       | une princesse.          | manii.....    | ua.....       | la mère.         |
| raze.....       | raze, (sourdard) | une princesse.          | pellipeno...  | pagano.....   | la sœur du père. |
|                 | rii (g).....     | une princesse.          | schetra...    | kelis.....    | le jeu.          |
| bandouk...      | sandouk.....     | un fusil.               | djar.....     | serinda...    | un violon.       |
| tomboune...     | tombour.....     | la trompette.           | tschoupai...  | djour.....    | un voleur.       |
|                 |                  |                         | sapouni...    | tschaboukk... | un fouet.        |
|                 |                  |                         |               | savine.....   | le savon.        |

*Noms adjectifs.*

|              |              |             |              |             |           |
|--------------|--------------|-------------|--------------|-------------|-----------|
| pouro.....   | pourana..... | vieux.      | niévo.....   | naia.....   | nouveau.  |
| nango.....   | nenga (h)... | nud.        | kalé, kalia. | kalia.....  | noir.     |
| sao.....     | schano.....  | fin, mince. | gor.....     | guiguéra... | profond.  |
| baro.....    | bouarra..... | grand.      | houitt.....  | bott.....   | beaucoup. |
| boko.....    | bouka.....   | affamé.     | perdo.....   | pourva..... | plein.    |
| bango.....   | benga.....   | borgne.     | dour-schou-  |             |           |
| tikno,ligue- |              |             | ra.....      | tchaoura... | large.    |
| uo.....      | tienguena... | court.      |              |             |           |

*Verbes.*

|               |                  |                |              |              |                 |
|---------------|------------------|----------------|--------------|--------------|-----------------|
| tschindass... | schina — hour-   |                | zguinara...  | guinna.....  | compter.        |
|               | ria (?).....     | attribuer.     | sonugara...  | sonnkuina... | sentir mauvais. |
| tschiéle..... | guilina.....     | trembler.      | sonugue...   | kabena.....  | parler.         |
| mangara...    | manguena...      | mendier.       | pennara...   | guiovéna...  | boire.          |
| bandopéne.    | bandena.....     | lier,attacher. | guioûrava.   | dschouri —   |                 |
| gana.....     | kanuna.....      | manger.        | dschor.....  | hourna...    | voler.          |
| yaravé.....   | daravé.....      | j'ai peur.     | mouiasse...  | monéna...    | mourir.         |
| monk.....     | monkseit —       |                | tschaoua...  | léna.....    | porter.         |
|               | hourna.....      | laisser aller. | piava, pi... | piéna.....   | voir.           |
| sivara.....   | sivéna.....      | coudre.        | pouro.....   | pourana...   | vieillir.       |
| bareskro...   | baretsch — hour- |                |              |              |                 |
|               | ria.....         | fanfaronner.   |              |              |                 |

*Pronoms.*

|             |             |          |            |                |                  |
|-------------|-------------|----------|------------|----------------|------------------|
| me.....     | mo, mo..... | je.      | miro.....  | merra.....     | mon.             |
| mrogui..... | merra.....  | de moi.  | miri.....  | merri.....     | ma.              |
| tou.....    | tou.....    | toi.     | maro.....  | goumarra...    | notre, masculin. |
| trogui..... | terra.....  | de toi.  | miro.....  | goumarri...    | notre, féminin.  |
| touké.....  | touko.....  | à toi.   | tiro.....  | terra.....     | ton.             |
| tonméne,    |             |          | tiri.....  | terri.....     | ta.              |
| tonné.....  | tonné.....  | nous.    | toumaro... | toumarra, tou- | votre, masculin. |
| toumarogui. | toumarra... | de nous. | toumari... | marri.....     | et féminin.      |

(e) En Russe, également *chater*.  
(f) En Russe, *isba*, l'habitation du paysan.  
(g) D'où viennent peut-être les mots slaves *soudar*, monsieur, *soudarigna*, madame, *gosoudar*, le prince, *gosoudarstvo*, l'état, l'empire. *Sourdard*, en indien, veut dire un chef, un général.  
(h) En Russe, *naïoi*.  
(i) *Kourna* veut dire faire; presque tous les verbes indiens se conjuguent avec cet auxiliaire.

Il suffira de cet aperçu pour convaincre les plus incrédules que la langue Bohémienne dérive de l'indien, surtout si l'on

fait attention qu'il y a à peine quelques années que l'on s'est occupé d'étudier le langage des Bohémiens qui est tellement défiguré par le mélange des dialectes des différens peuples au milieu desquels ils se sont établis. J.....T.

109. ABRÉGÉ DE LA GRAMMAIRE ALLEMANDE; par le D<sup>r</sup> C. M. RAPP. In-8° de VIII et 109 p. Stuttgart, 1829; Metzler. Genève et Paris; Barbezat.

Ce petit ouvrage, destiné à servir de guide à l'étranger qui s'adonne à l'étude de la langue allemande, est divisé en 2 livres. Dans le premier, l'auteur s'occupe d'abord des différens dialectes allemands : « Il y a, dit-il, une différence tranchante entre les dialectes du sud et ceux du nord; on pourrait même la fixer géographiquement en prenant pour limite le 50  $\frac{1}{2}$  degré de latitude; c'est-à-dire, partant du Rhin, tirer une ligne qui passât entre Coblençe et Bonn, sur la crête des montagnes de Thuringe, et à l'est par les montagnes de la Bohême, frontière naturelle de ce pays du côté de la Saxe. Particularisant cette division, nous remarquerons les idiômes suivans :

I. La ligne du sud-ouest (dite alémanique) a trois branches fort distinctes :

a) Les idiômes de la Suisse, qu'on peut regarder comme les restes de l'ancienne langue du treizième siècle, soit pour les sons, soit pour l'accent, qui, dans l'Allemagne même, a pris une toute autre forme. Ainsi la Suisse, si long-temps isolée, et sans rapport avec l'empire, a le plus fidèlement conservé la langue de nos ancêtres.

b) L'idiôme de l'Alsace qui, séparée, quoique plus tard, des autres provinces, a éprouvé le même sort que la Suisse; mais, par cette raison, cet idiôme se rapproche beaucoup de la prononciation générale.

c) L'idiôme de la Souabe, qui fut, il y a 600 ans, la base de la langue moderne; mais qui, par une vicissitude singulière, est aujourd'hui renommé comme le dialecte le plus grossier et le plus corrompu de tous. Sa principale faute est pourtant, à ce qu'il paraît, d'avoir emprunté à la France le système de sons nasaux, que du moins les provinces du nord ne connaissent point du tout.

II. La langue du sud-est, c'est-à-dire de la Bavière et de la

monarchie autrichienne, qui, par des nuances moins frappantes, se subdivise en plusieurs rameaux.

La marque distinctive de tous ces dialectes est d'avoir conservé les quasi-diphthongues *ie*, *uo*, qui répondent au *ie*, *ue*, *uo* de l'espagnol et de l'italien, et se prononcent comme *i*, *ou*, suivis d'un *e* muet. Le reste de l'Allemagne les prononce comme un *i* et *ou* longs (on écrit *ie* et *u*).

Dans le centre de l'Allemagne nous remarquerons deux dialectes, l'un appartenant au sud, l'autre au nord : ce sont :

III. L'idiôme de la Franconie, qui s'étend des frontières de l'Alsace jusqu'aux limites que nous avons fixées sur les bords du Rhin, et de l'autre côté, à peu près dans la même direction, jusqu'aux extrémités de la Saxe méridionale.

IV. Le dialecte de la Haute-Saxe forme la transition des peuples du sud à ceux du nord ; il se divise assez distinctement en langue de Thuringe ou des duchés, et en langues de l'Électorat, c'est-à-dire le royaume d'aujourd'hui et la Saxe prussienne. C'est la seule province du nord, qui n'ait presque rien retenu du Plattdeutsch, et c'est pour cela que, parlant la langue du sud purement, seulement avec plus de douceur, cette province a la renommée de la prononciation la plus agréable.

Le silésien n'en diffère qu'à très-peu d'égards.

Enfin les idiômes du nord se divisent en trois branches.

V. La langue du nord-ouest, savoir les idiômes du Bas-Rhin ou de la Basse-Franconie, qui s'étendent le long du Rhin, et finissent par se fondre avec le hollandais, et l'idiôme de la Westphalie.

VI. Dans le centre du nord, on trouve le bas-saxon, qui se parle le plus purement entre le Weser et l'Elbe. Il diffère essentiellement du haut-allemand et ressemble plutôt aux langues du nord. Il s'étend jusqu'à la ville de Flensburg, après laquelle commence le danois ; et de l'autre côté jusque dans le Mecklenbourg. Cet idiôme, en appliquant les élémens les plus austères du nord aux formes de la langue du sud, devient un langage délicat, mais assez perçant et directement opposé à l'organisme du haut-allemand, en sorte qu'il manque de justesse historique.

VII. Enfin vient l'idiôme du nord-est ou de l'ancienne monarchie prussienne, qui s'étend depuis le Mecklenbourg sur tout le littoral jusqu'à la Livonie et jusqu'aux frontières de la Silésie et de la Pologne.

La ville de Berlin a un idiôme qui lui est propre et diffère de celui de ces provinces, et de cette manière elle a autant les avantages que les défauts du haut-allemand, en évitant les déviations du Plattdeutsch. Il faut cependant avouer que le berlinois épuré pourrait être la base de la bonne prononciation, non parce que Berlin est, sans contredit, en Allemagne, le centre des lumières (c'est encore un avantage de plus), mais parce que la prononciation est aussi élégante qu'aucune autre et qu'elle satisfait, en même temps, au développement historique du langage. »

Viennent ensuite les principales règles de l'accentuation et de la quantité, et un traité de la prononciation allemande, avec l'exposé de toutes les différences historiques et géographiques qui s'y présentent. Cette matière, développée d'une manière toute logique, ne laisse rien à désirer et occupe plus d'un tiers de l'ouvrage.

Le 2<sup>e</sup> livre contient un aperçu succinct des flexions que subissent les mots de la langue allemande, d'après le système de J. Grimm, le premier des grammairiens allemands. Nous reconnaissons avec l'auteur que ce système, fondé sur des recherches historiques, a l'avantage incontestable d'être en même temps le plus élégant et le plus simple, parce qu'il résulte de la nature même de l'idiôme. Le chapitre des déclinaisons du substantif, surtout, nous a paru très-bien traité. En général ce petit ouvrage remplira parfaitement son objet entre les mains des personnes qui ont acquis des notions de grammaire générale et qui se sont familiarisées avec l'étude des langues; car la méthode savante et toute philosophique suivie par l'auteur, place son travail trop au-dessus de la portée du commun des lecteurs. Seulement ce qu'on doit regretter, c'est que M. Rapp se soit arrêté à la syntaxe et qu'il ait ainsi laissé son livre incomplet. G.

110. MOUNT CALVARY, etc. — Le Mont Calvaire; ouvrage écrit (autant qu'on peut le conjecturer), il y a quelques siècles, en *cornish* (ancienne langue du Cornouailles); traduit en anglais, dans l'année 1682, par John KEIGWIN, gentlem., et publié par DAVIES GILBERT, écuy. In-8<sup>o</sup>, pp. 98. Londres; Nichols and Son.

III. THE CREATION OF THE WORLD, etc. — La création du monde et le déluge de Noé. Autre ouvrage écrit en *cornish*, dans l'année 1611, par William Jordan, avec une traduction par J. KREIGWIN, etc., et publié par DAVIES GILBERT, etc. In-8°, pp. 237.

Ces deux ouvrages, réimprimés par les soins du président de la Société royale, sont particulièrement précieux, considérés comme des dépôts de l'ancienne langue du Cornouailles, aujourd'hui presque éteinte. Le premier offre apparemment un dialecte très-ancien et très-pur de la langue celtique ou galloise; car on n'y rencontre que fort peu de mélange de termes saxons ou danois. L'autre ouvrage semble être une traduction faite en *cornish*, dans ladite année 1611. L'idiôme en est, par conséquent, beaucoup plus récent, et le mélange de mots saxons plus considérable. A ce volume se trouvent annexés des échantillons du *cornish*, tant ancien que moderne.

Un certain M. W. Scawen, qui écrivait peu après la Restauration, a fait, entre autres remarques, les suivantes sur le *cornish* du 1<sup>er</sup> des deux manuscrits : 1° La prononciation du *cornish* ne doit pas être gutturale, comme l'est, en majeure partie, celle du gallois, ni marmottée comme l'armorique, ni hennissante comme l'irlandais, mais vive et fortement accentuée comme celle d'autres langues primitives. Ces deux dernières qualités semblent tirer leur origine de l'état de servitude; 2° sous le rapport de la chasteté, ce que cette langue offre de plus remarquable, c'est qu'en opposition à toutes les autres, elle n'a point de juremens. Les mots qui y approchent le plus d'un jurement, sont ceux d'*Areire*, d'*Areiaree*, qui signifient *Marie*, *Marie!* prononcés en forme d'exclamation et d'étonnement. En outre, elle ne contient point de grands titres pour exprimer la suprématie des classes supérieures de la société sur celles du peuple; 3° quant aux proverbes (qui contiennent assez ordinairement la quintessence de la sagesse d'une nation), cette langue en a possédé; mais on n'en rencontre qu'en petit nombre. En voici deux, toutefois, qui méritent d'être cités :

« *Cows nebas, cows da, hada veth cowsas arta* : Parlez peu, parlez bien, et vous parlerez bien encore. » « *Nyn ges goon heb lagas, na kei hebe scovern* : Les plaines ont des yeux et les haies des oreilles.

112. DIZIONARIO DEL DIALETTO VENEZIANO.—Dictionnaire du Dialecte vénitien, par J. BORRIO, publié par Daniel MAMMI, XIII et 802 p. in-4°. Venise, 1829; Santini.

---

ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

113. OUTLINES FROM THE ANCIENTS.—Esquisses faites d'après des monumens d'art anciens; gravées à l'eau forte par T. C. LEWIS, avec leur description, par G. CUMBERLAND. Part. III. Londres; Septimus Prowett.

Parmi les 20 planches dont se compose cette livraison, on remarque deux esquisses faites d'après des bas-reliefs (n° 46); le sagittaire (n° 50); une Médée et une Circé (n° 58); Hercule luttant contre un cerf.

114. DELL'URNA CON BASSORILIEVO ED EPIGRAFE DI LARÈ, etc.—Dissertation sur l'urne portant un bas-relief et une inscription relatifs à Larès, triomphateur étrusque; par Vinc. CAMPANARI. Rome, 1825; De Romanis (*Antologia*; oct. 1825, n° 58, p. 61.)

L'urne qui fait le sujet de cette dissertation est en trachyte; sa hauteur est, en mesure romaine, de 9 palmes 3 pouces, et son diamètre de 3 palmes 11 pouces. La partie antérieure porte une inscription étrusque, l'une des plus longues qu'on ait encore vues sur cette sorte de vases. Les figures dont elle est ornée représentent une de ces pompes allégoriques qu'offrent souvent, et avec peu de variété, les bas-reliefs de ce genre. On y voit un homme debout sur un char à deux roues; il est précédé de trois autres dont l'un est armé d'une lance, et les deux autres portent sur l'épaule quelque chose de semblable à une branche d'arbre. Un dernier le suit portant une espèce de paquet ou de coffre qu'il tient entre ses bras.

M. Campanari, s'écartant des idées communes, est persuadé que ce bas-relief représente le triomphe d'un guerrier dont les cendres sont renfermées dans l'urne; il croit trouver dans l'inscription la preuve de ce qu'il avance, et, dans le bas-relief, la



confirmation du sens qu'il donne à l'inscription, dont il rapporte une copie en lettres latines; voici comment il la lit:

*A..nth. larisa..... viscl. pusli* (ou *psli*) *ura* (ou *vra*) *upithasa* (ou *upitasa*) *eisneuc* (ou *eisneus*) *eperthneus* (ou *epertneus*) *macstreuc* (ou *mastreus*)..... *pi..... exnchvalc* (ou *exnchuals*). *Tamera xlaru..... uixivasavile* (ou *vixifasafils*) xxxvi. *Lupu*. On voit que M. Campanari adopte, pour cette inscription, deux orthographes, qui cependant ne diffèrent entre elles qu'à l'égard de quelques lettres. Ainsi, selon qu'il y trouve plus de facilité pour l'explication ou la dérivation étymologique, il écrit et lit *c* pour *s*, *v* pour *u*, *f* ou *ph* pour *v*, *t* pour *th*; et *vice versa*. Et, après avoir métamorphosé les lettres à son gré, il explique l'inscription comme il suit:

« *Aruns Laris filiüs.... Vesca natus.... urbi..... deposui.....*

*Eximius vastator in bello constans.... occisus tempore illustris* (*pugnæ*)... *vixi vitæ annos xxxvi. Cinerarium.*

Notre antiquaire regarde comme solide la base sur laquelle il fonde sa traduction. Il est assez curieux de le suivre dans sa marche vagabonde. Laissons-le parler:

« Dans *A..nth*, il manque deux lettres, *r* et *u*, qui, avec les précédentes, font *Arunth*, c'est-à-dire *Aruns*.

*Larisa* peut être tronqué pour *Larisa*, et veut dire *fils de Larès*.

*Viscl.* n'est autre que *Visca*, né de *Vesca*, et pourrait bien être l'aïeul paternel ou maternel d'Aruns.

*Pusli*, en retranchant la lettre *s* est le datif grec πόλι, de πόλις, ville.

*Upitasa* est la première personne de l'aoriste 1<sup>er</sup> de ὑποδάω, composé de ὑπό et de δαω changé en δαω, et signifie *je dépose*.

*Eisneus* ressemble beaucoup à εἰνος, forme dorienne pour εἰς ou εἰς, et peut se rendre par *unique, distingué, excellent*.

*Epertneus* équivalait à ἐπάρδνιος, adjectif verbal dérivé de ἐπάρδναι, aoriste 2<sup>e</sup> métathétique de πέρδω, *dévaster, ravager*; et signifie *dévastateur*.

*Macstreus* est le mot *machestereos*, composé de μάχη *combat* et de στερός *ferme, solide*; et se traduira par *belliqueux*.

*Tamera* est évidemment δ'ἡμερᾶς identique avec δ'ἡμερᾶς, *au jour, à l'époque*, avec l'article étrusque.

*Xelaru* vient de σῖλας, *lumière, splendeur*, et signifie, par

extension, illustre, éclatant. Il faut sous-entendre ici le mot combat.

*Vixi* est tout simplement le prétérit de *vivo*, sans aucun changement.

*Fas*, contracté de φάος ou de φάος, se rendra par le génitif *luminis* ou *lucis* pour *vītæ*.

*Avils*, d'après Lanzi et autres, peut se traduire par *annos*.

Le chiffre qui suit désigne, sans contredit, le nombre 36 écrit en caractères étrusques.

Enfin, on sait, d'après le même Lanzi, que le mot *lupu* signifie *cinerarium*. »

C'est, comme on voit, en accumulant les hypothèses gratuites et les conjectures dénuées de vraisemblance; c'est en multipliant jusqu'à satiété les étymologies bizarres et forcées, les changemens les plus arbitraires, que M. Campanari est parvenu à donner ce qu'il appelle une explication de l'inscription étrusque dont il s'agit. D'ailleurs, il ne pense pas qu'on puisse assigner au triomphe représenté sur l'urne, une date postérieure à la première moitié du second siècle de Rome et antérieure à l'ère de Romulus; car, dit-il, après l'époque à laquelle les Étrusques furent chassés par les Gaulois de l'Étrurie dite *circumpadana*, on ne saurait où placer la grande victoire remportée par Aruns. »

L'auteur de l'article dont nous donnons un extrait et que nous croyons être de M. Orioli (car il est signé O....), reconnaît à M. Campanari de l'érudition et de la sagacité; il oppose néanmoins à celui-ci des considérations critiques dont nous donnerons le résumé.

A voir la confiance avec laquelle le dissertateur présente ses assertions, on dirait que l'explication des inscriptions étrusques est la chose du monde la plus facile. Il interprète avec la même assurance, la longue inscription de la fameuse tour de San-Manno située dans le territoire de Pérouse. Et, croyant probablement n'avoir rien fait encore, il s'engage à traduire d'un bout à l'autre la grande inscription de Pérouse, sur laquelle le savant Vermiglioli a publié ses conjectures. Mais bien des gens, choqués d'une telle présomption, lui feront l'application de ce vers d'Horace :

*Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi.*

Il fut un temps où l'on croyait avoir découvert la vérité quand on n'en avait trouvé que l'apparence. Alors on permettait aux Bourguet et aux Passeri de se promener librement dans le champ vaste des conjectures et des chimères. Mais aujourd'hui on est plus difficile, on veut des réalités, on commence à douter de l'origine grecque de l'étrusque. On s'accorde à dire que nous connaissons très peu le système grammatical de cette langue. On pense que les dix ou vingt inscriptions connues, dont on a déchiffré quelques mots, ne suffisent pas pour en faire connaître le génie.

Mais, pour nous borner à des considérations spéciales, nous demanderons à M. Campanari, qui a si bien expliqué l'inscription, s'il est sûr de l'avoir bien lue. Toujours est-il que M. Inghirami, dans son ouvrage intitulé *Monumenti etruschi*, etc., en a donné une copie différente de la sienne; et M. Orioli en a pris une qui n'est conforme ni à l'une ni à l'autre. Cette diversité de transcription prouve au moins que le monument a été maltraité par le temps. Or, si l'altération d'un texte offre, pour la traduction, de grandes difficultés dans les langues connues, que sera-ce pour un idiôme comme l'étrusque, dont on ne sait presque rien ?

Il semble, au premier abord, qu'on devrait accorder la préférence à la lecture de M. Campanari qui, étant de Toscanella, a eu plus que tout autre le loisir d'étudier et d'examiner le texte de l'inscription. Cependant, comme les copies prises par MM. Orioli et Inghirami, à l'insu l'un de l'autre, présentent beaucoup de points de vraisemblance et n'offrent même entr'elles qu'une dissimilitude apparente; comme un tel accord ne peut être l'effet du hasard, il existe donc déjà un fort préjugé contre la rédaction de M. Campanari. M. Orioli a produit exactement la figure des caractères; et sous cet autre rapport, sa copie offre une grande conformité avec celle de M. Inghirami et diffère beaucoup de celle de M. Campanari. Ainsi, voilà encore un argument contre la fidélité de cette dernière.

Maintenant, si la copie de M. Campanari est inexacte, que deviennent alors les explications dont elle est le fondement. Nous ne dirons rien de *Arnth* et de *Larisal*, donnés comme noms et prénoms, sorte de mots à laquelle se borne notre connaissance de la langue étrusque. Mais que penser de *Vesca na-*

*tus*, traduction de *Visel*, si l'inscription porte *Cheillise*, et non *Visel*; de *pustli* changé en *poli*, si le mot véritable est *pesli*; de *deposui*, version de *ὑποδάσα*, s'il faut lire *apothasa* et non *upo-tasa*; de *machestereus*, si l'on trouve *pnacstreuc* au lieu de *macstreus*; de *δαμερα*, s'il est écrit *tasiera* et non *tamera*, etc.?

Ensuite, à quoi se réduisent toutes ces explications et leur apparence d'exactitude fondée sur une identité de lettres et de syllabes, si d'autres usent du droit qu'ils ont aussi bien que M. Campanari, de changer et de supprimer les lettres incommodes? Il se permet, toutes les fois que cela lui convient, de changer le *v* (c'est-à-dire le digamma) en *u* voyelle et réciproquement. Il ne suit pas même, en cela, les règles données par Lanzi; son caprice et la manie de tout expliquer paraissent avoir été ses seuls guides.

Est-il vraisemblable qu'on ait écrit sur un tombeau un aussi singulier éloge que la qualification de *eximius vastator* ou *depulculator*; et cela dans un pays aussi policé que l'antique Étrurie? Qui croira que le mot *exnechualis* signifie *interfectus*; qu'une langue qui, un moment auparavant, était grecque, devient tout-à-coup latine pour donner le mot *vizi*, et redevient encore grecque pour fournir le génitif *φας*?

M. Orioli conclut que l'auteur de la dissertation a fait preuve d'imagination et de perspicacité, mais nullement de cet esprit de critique sévère qui doit présider aux recherches d'érudition; que tout ce qu'on peut affirmer avec quelque vraisemblance de l'inscription, c'est qu'elle se rapporte à un Aruns ou à une Aruntia, fils ou fille de Larès, et âgé de 36 ans; que le bas-relief représente une de ces allégories ordinaires où l'on voit le triomphe de l'âme qui passe d'une vie à l'autre, ainsi que l'a prouvé M. Inghirami. « Il est temps enfin, dit le critique en terminant, de réprimer dans ce genre d'étude cette intempérance de conjectures, à laquelle nos pères ne se sont que trop abandonnés, et de confesser, quand il le faut, notre ignorance: cet aveu est, à la vérité, un sacrifice de notre amour-propre, mais il est plus conforme aux lois de la probité littéraire. » W.

#### 115. TRADUCTION DE L'OUVRAGE ITALIEN DE L'ABBÉ ROMANELLI SUR LES ANTIQUITÉS DE POMPEI.

M. Préjan, procureur du roi, à Avallon (Yonne), vient de

publier une traduction de l'ouvrage italien de l'abbé Romanelli sur les antiquités de Pompéi. Ce volume est terminé par un mémoire de M. Préjan, sur la découverte faite à Montmartre, près Avallon, d'un temple antique dont le sol était jonché de nombreux débris de statues, plusieurs de grandeur colossale, d'autres de grandeur naturelle. On distingue parmi celles-ci un chasseur de la plus grande beauté, un flamine; une Pallas dont la tête est superbe, d'innombrables fragmens de marbre et de pierre, taillés et sculptés, trouvés en ce lieu, annoncent quelle fut jadis son importance. Le territoire des environs d'Avallon recèle beaucoup d'antiquités. Ces jours derniers, des ouvriers ont trouvé à Savigny un assez grand nombre de médailles romaines parmi lesquelles on a distingué surtout un Commode en argent, un Constance-Chlore en bronze et deux monnaies galloises très-bien conservées.

M. Caristie, architecte, s'occupe avec ardeur des fouilles de Montmartre et de la restauration des statues déjà trouvées, secondé par M. Bavis, propriétaire du lieu où les fouilles ont été faites, et des statues découvertes dans les ruines du temple. (*L'Observ. des Beaux-Arts*; 15 nov. 1829, p. 317.)

116. OBSERVATIONS SUR PLUSIEURS BAS-RELIEFS ANTIQUES DU MUSÉE ROYAL DU LOUVRE (1); par M. le comte de CLARAC.

1. *Le Sommeil portant des pavots* (n° 58.)

J'avais conservé cette explication que Visconti (dans sa Notice du Musée royal), donne en deux mots de ce bas-relief dont le travail annonce qu'il appartient à des temps de la sculpture romaine bien près de sa décadence. M. Raoul Rochette (*Mon. inéd. etc.*, v. 1, pl. 5), croit y découvrir Pélée épiant le moment où il pourra profiter du sommeil de Thétis pour vaincre la résistance que cette déesse opposait à son amour, et il prend le personnage qui s'appuie sur la déesse endormie pour une de ses compagnes, peut-être la nymphe Psamathe qui veille à son repos; mais, ainsi que l'a déjà fait observer M. Letronne, *Journal des savans*, mai 1829, p. 289, cette figure, de proportion deux fois plus petite que la femme morte ou endormie du

(1) Ces observations sont tirées de la nouvelle édition, qui sera bientôt publiée, de la Description du musée des Antiques, et de l'ouvrage du même auteur, intitulé: *Musée de sculpture antique et moderne*.

sommeil éternel, est un *enfant*. La tête étant entièrement moderne, on ne voit plus quelle était l'expression de celle qu'elle a remplacée; ce doit être l'enfant de cette femme, et l'homme qui est à ses pieds est son mari. M. Raoul Rochette fait observer qu'il est dans le costume héroïque; et que cette circonstance exclut l'idée que ce puisse être l'époux de cette femme; mais, à l'époque où l'on peut placer ce bas-relief, on n'était pas très-scrupuleux sur le costume. Sur une urne cinéraire, n° 527, du Musée royal, on voit aussi un homme nu, la chlamyde sur l'épaule, coiffé d'une manière singulière, et qui ne rappelle aucun personnage héroïque; on en trouverait d'autres exemples dans des bas-reliefs funéraires romains des bas temps. Il est probable aussi qu'alors on représentait souvent sur les tombeaux des sujets allégoriques, ou qui se rapportaient à la personne défunte, plutôt que des traits qui tenaient à la plus ancienne mythologie dont les souvenirs s'effaçaient tous les jours; car il est fort à présumer qu'il y avait peu d'artistes qui s'enfonçassent dans les profondeurs de l'histoire de leur pays ou de celle de leurs dieux; ils ne devaient en avoir, en général, que des notions élémentaires; peut-être, pour faire preuve de son érudition, leur en suppose-t-on beaucoup plus qu'ils n'en avaient; l'esprit qu'on leur prête est celui que l'on veut montrer, et l'on croit déployer une sagacité supérieure en cherchant à remplacer les idées reçues et qui s'offrent sans peine, par d'autres que l'on poursuit et que l'on découvre avec effort dans les plis et les replis de l'antiquité. Les anciens artistes n'y mettaient certainement pas tant de malice, et peut-être en donnant de leurs ouvrages les explications les plus simples, comme ordinairement Visconti, court-on moins de risque de s'égarer et est-on le plus près de la vérité. On peut encore faire observer que ce fut sur le mont Pélion que, d'après les conseils du centaure Chiron, Pélée surprit Thétis endormie. Ici nous voyons une femme couchée sur un matelas et dont la tête repose sur un coussin, et en outre, la tapisserie qui forme le fond du bas-relief indique assez que la scène se passe dans un appartement. Il me paraît donc que l'explication de M. Raoul Rochette n'est pas admissible, et que l'on peut, en toute sûreté, voir ici, avec Visconti et M. Letronne, un de ces sujets funèbres et allégoriques si communs sur les monumens romains,

un mari et un enfant qui déplorent la perte, l'un de sa mère, l'autre de sa femme, et expliquer très-bien que l'amour qui les unissait, et que l'on a personnifié, reparaisse encore dans cette scène lugubre et de séparation éternelle. Il en est de même de l'amour groupé avec le Mars de la villa Ludovisi, dont M. Raoul Rochette veut absolument faire un Achille (V. à ce sujet, les objections de M. Letronne. *Journ. des sav.*, sept. 1829), quoique certainement, par son ensemble, et j'oserais dire par toute sa physionomie, cette statue donne l'idée de tout autre héros plutôt que celle d'Achille; qu'on nous dépeint aux longs cheveux, au long nez, aux longues jambes, ce qu'on ne trouve pas dans la statue Ludovisi, et ce que présente en grande partie l'Achille du Musée royal, qu'en opposition avec Visconti, et d'accord avec Winckelmann, qui, du reste, ne tenait pas beaucoup à cette idée, M. Raoul-Rochette métamorphose en Mars. Si la statue Ludovisi est un Mars, il est presque inutile de se perdre en recherches pour découvrir ce que peut faire près de lui l'amour, c'est son fils, le fruit de sa liaison avec Vénus; ici Cupidon devient un personnage réel, et il est aussi naturel de le voir près de Mars son père, que groupé avec sa mère Vénus; tandis que si la statue Ludovisi est un Achille, alors Cupidon n'ayant rien de commun avec ce héros, ne faisant pas partie de son histoire, appartient à l'imagination du sculpteur, devient un être symbolique, et il n'offre plus qu'une allégorie bien froide, qui n'est pas dans le goût de l'antiquité grecque, et dont ne fournirait pas d'exemples la sculpture des temps où ce bel art florissait dans la Grèce. Mais, pour en revenir à notre bas-relief, l'inscription consacrée à Claudia Fabulla, fille d'un Titus, par Titus Flavius Euphranor et par L. Varius Spendo, doit indiquer que ce monument lui a été érigé par son mari L. Varius Spendo que nous voyons à ses pieds, et par son fils, (car la petite figure pourrait bien être un jeune garçon qu'elle a eu d'un premier mari, Titus Flavius, ou qui a pris le nom de son grand-père.)

M. Raoul Rochette applique aux épisodes de l'histoire de Pélée et de Thétis, très-célèbres, il est vrai, dans l'antiquité, et que les artistes reproduisirent souvent sur les monumens, un grand nombre de bas-reliefs ou de peintures, où jusqu'à présent les antiquaires les plus habiles, entr'autres Winckel-

mann et Visconti, avaient trouvé d'autres sujets. Il se peut que quelquefois M. Raoul-Rochette ait raison contre eux, et de nouvelles découvertes en archéologie ont dû faire naître de nouvelles interprétations; cependant, quoique M. Raoul-Rochette soutienne ses opinions avec esprit et érudition, et malgré les aperçus nouveaux et intéressans qu'il développe dans son texte et dans ses nombreuses notes, il est difficile d'être toujours d'accord avec lui et de regarder comme établies d'une manière satisfaisante, et même plausible, je ne dirai pas toutes ses explications, mais même aucune de celles qu'il donne des sujets que présentent ses planches II-III, n° 1. — IV, n° 1. — V, n° 1, 2. — X, n° 1, 2. — X. A, n° 1, 2 3. — XI-XXII.

2. *Bas-relief mithriaque du Musée royal (n° 76.)*

Ce bas-relief est le plus considérable parmi le grand nombre de monumens mithriaques qui nous restent de ces superstitions venues de l'Orient, et dont on peut voir l'indication dans les mémoires de Zoëga, publiés par M. Welcker, et dans celui que M. Félix Lajard a fait paraître en 1828. Ce dernier écrivain le regarde même comme le plus ancien et le plus beau bas-relief mithriaque, quoique certainement, à en juger par la composition, par le dessin lourd et incorrect et par le travail, ce ne soit qu'un très-médiocre ouvrage romain du 3<sup>e</sup> ou du 4<sup>e</sup> siècle de notre ère. Il est loin de remonter, non-seulement au temps des bons sculpteurs grecs, dont cette grotte couronnée d'arbres et ces rochers amoncelés ne retracent pas la composition simple, mais il ne peut pas même dater de l'époque où le culte de Mithra s'introduisit de Cilicie en Italie, à la suite des victoires de Pompée. Le *speleum*, ou antre de Mithra, s'ouvre dans le milieu de la composition : on y voit ce Génie du soleil en habit persan accomplir le sacrifice mystique du taureau. Suivant l'opinion de plusieurs savans, et entr'autres de Visconti, c'est une allégorie cosmologique : le taureau immolé est le symbole de la lune; sa blessure, d'où le sang découle, signifie les influences de cette planète; le serpent est l'emblème de *Sabazius*, divinité que le paganisme confondait avec Bacchus, et qui était censée présider à ce que l'on appelait l'élément humide. Ce serpent semble vouloir lécher la blessure du



taureau. Le chien est le symbole de la canicule, le scorpion celui de l'automne. Les deux figures dans le même costume, dont l'une soulève, l'autre renverse un flambeau, sont les génies du Jour et de la Nuit. Au-dessus de l'autre, on voit la terre revêtue de ses productions, et éclairée par le soleil et la lune courant sur leurs chars opposés; la chouette, au haut de la grotte, est consacrée à Minerve, divinité dont l'air le plus pur était le domaine. Mais il faut cependant faire remarquer, ce que n'ont pas aperçu ceux qui ont écrit sur ce bas-relief, qu'il est plus que probable que cette chouette est due à une restauration mal entendue; elle est presque entièrement moderne, et il est à croire qu'elle a remplacé un corbeau, oiseau fatidique consacré à Apollon, et que l'on trouve dans la plupart des bas-reliefs mithriaqués.

Toutes les têtes d'hommes de notre bas-relief, la plupart de celles des chevaux, celle du taureau qui est belle, ont été complètement restituées d'après d'autres monumens; de même que le chien en entier et la plus grande partie du serpent. Ainsi, la manière dont ces restaurations ont été exécutées ne signifie rien pour la partie antique du monument.

Ce bas-relief, que des inscriptions antiques, dont une partie n'a pu être expliquée, rendent plus remarquable, et qu'on voit gravé dans plusieurs ouvrages, avait été consacré à Rome dans le chemin souterrain qui ouvrait le passage du champ de Mars au Forum à travers la montagne du Capitole. Il ne fut acquis par la maison Borghèse qu'après 1606; mais il était connu à Rome dans le 14<sup>e</sup> siècle; il n'a cependant été publié qu'au 16<sup>e</sup> par Smet et Pighi, qui l'ont décrit les premiers, et qui, selon M. Lajard, n'ont pas vu tout ce qu'il pouvait offrir de curieux dans ses inscriptions. La principale est très-visible, et porte : *NAMA SEBESIO — DEO SOLI INVICTO MITHRÆ*. On a donné anciennement et récemment plusieurs interprétations, qui sont loin de s'accorder, de *NAMA SEBESIO*, qui a été expliqué par le persan, et on a trouvé que ces mots signifiaient *gloire* ou *prière à Sebesius*, Jupiter, l'*Ormuzd* des Persans, et qui lui serait adressée par Mithra, divinité qui lui était inférieure; aussi, en offrant à un dieu supérieur ou céleste le sacrifice du taureau ou de la vie (le mot *guiéié*, selon M. Lajard, signifie en persan *vie et taureau*), Mithra tient-il tournée vers le ciel la tête de

la victime. Si cette figure est Mithra lui-même, alors, d'après l'inscription, il s'offrirait un sacrifice à lui-même : il se pourrait que ce ne fût qu'un génie ou un ministre de ce dieu. Mais on peut aussi s'en tenir à l'explication très-simple de Visconti, qui traduit cette inscription par (offerte) à *Sabasius* (Bacchus considéré comme le soleil) au dieu *Soleil*, l'invincible *Mithra*. Le sang du taureau pouvait passer pour être une libation, et rappelait même les cérémonies du sacrifice taurobolique venu peut-être aussi de l'Orient, et qui ne fut adopté que tard chez les Romains. A l'appui de l'opinion du savant archéologue, on retrouve dans une épigramme de l'anthologie grecque, les mots grecs ΝΑΜΑ ΣΑΒΑΣΙΟΥ pour le breuvage, ou la liqueur de Bacchus *Sabasius*.

Il n'est pas aussi facile de lire ou même de trouver les autres inscriptions, si tant est que l'on puisse les appeler ainsi. Les principales sont sur la cuisse du taureau; les lettres, de sept à huit lignes de haut, sont formées par des traits fort irréguliers, très-déliés et faits avec une simple pointe; enfin ce sont des noms tels que l'on en voit souvent tracés à la hâte sur les monumens par d'indiscrets voyageurs. Au reste ces inscriptions ont été en partie mal lues, et n'ont pas été relevées avec soin, même par M. Lajard qui fait de ce bas-relief une étude particulière et le sujet d'un long mémoire. On voit au premier coup-d'œil, du moins quand on s'est exercé à ce genre d'inscriptions cursives, que celles-ci ne sont pas antiques, et qu'elles ne ressemblent pas, par leurs formes et par leur style, à celles de la même espèce que l'on trouve en grande quantité sur les murs de Pompéi. M. Lajard a cependant voulu y voir, et il y a vu très-clairement des noms anciens, des initiés aux mystères de Mithra, et il les fait remonter, d'une manière presque positive, à la fin de la république romaine, ou du moins aux premiers empereurs; mais on peut, avec toute sécurité, ôter un bon nombre de siècles à leur vénérable antiquité. L'une de ces inscriptions porte M. ANTONIVS ALTERIVS. Voyant quelques lettres autrement qu'elles ne sont, M. Lajard avait été tenté de lire M. ANTONIVS Auli LIBERTVS. Il est inutile d'y chercher ni un affranchi de la famille *Antonia*, ni un ancien *Alterius*; l'on ne peut y voir que *Marco Antonio Altieri*, personnage très-connu au seizième siècle, et plus tard, d'une grande famille de

Rome, et qui, d'après ce que rapporte Boissard, v. 3, part. 5, pl. 18, voulant faire remonter jusqu'aux Romains l'illustration de sa famille, fit effacer les prénoms d'une ancienne inscription qui portait les noms de C. ALTERIVS, pour y substituer, en les latinisant, les siens M. ANTONIVS ALTERIVS et ceux de son fils. Il est assez naturel que cet Altieri ait inscrit de même son nom sur notre monument. Si Visconti, qui certainement connaissait très-bien tout ce que Smet, Pighi et autres avaient dit de cette prétendue inscription antique, n'en a pas parlé, c'est, sans aucun doute, qu'il a pensé qu'elle n'en valait pas la peine, et qu'il a eu trop bonne opinion des antiquaires, qui s'y arrêteraient et la découvriraient, pour leur faire le tort d'admettre qu'ils pussent la regarder comme antique.

Si Smet et Pighi n'ont pas donné la seconde inscription qui touche la première, et qui est aussi lisible, ce n'est pas faute d'exactitude, ainsi que le suppose M. Lajard, mais tout simplement, et on doit le lui pardonner, parce qu'elle n'existait pas de leur temps, et qu'elle ne fut probablement tracée que peu de temps avant que Pignori la copiât en 1606. La voici telle qu'elle avait été lue jusqu'à présent AMYCVS SERONESIS. M. Lajard y a vu bien des choses : un nom étranger aux Romains ; un Amycus d'un pays voué au culte de Mithra, descendant peut-être de l'Amycus, roi des Bebrices et antagoniste de Pollux ; il y a vu une ville ou un peuple de *Seronesis*, caché dans quelque coin de l'Orient et qui avait échappé aux investigations des Ptolémée, des Strabon, des Plin, et de tous les géographes anciens et modernes. Il s'agit cependant, lorsqu'on lit cette inscription avec des yeux tant soit peu exercés et telle qu'elle est, d'une ville assez connue ; de *Verone* ; car, au lieu d'une s et de SERONESIS, il y a un v assez bien marqué et VERONESIS pour VERONENSIS, et l'AMYCVS mythologique, l'initié aux mystères de Mithra, se change en un M<sup>r</sup>. AMIGO de Vérone, qui a assez peu respecté le dieu des Perses pour graver son nom sur le monument qui lui était consacré ; et quoiqu'on ignore ce que pouvait être ce personnage de la fin du 16<sup>e</sup> siècle, on sait que ce nom est très-connu en Italie.

Mais, outre ces précieuses inscriptions qui faisaient remonter notre bas-relief au commencement de l'ère chrétienne, j'en ai découvert deux que n'a pas aperçues M. Lajard qui annoncent

avoir exploré le monument dans tous les sens et avec la plus scrupuleuse exactitude. Les lettres de l'une de ces inscriptions n'ont, il est vrai, que deux lignes de hauteur; elle offre une sorte d'intérêt en ce qu'elle porte le nom d'un personnage connu et dont l'époque est certaine; la voici : TOMASO PISANO BOLONESE—THOMAS DE PISAN, BOLONAI. On sait que c'était un savant, un astrologue célèbre; qu'il était père de Christine de Pisan, qui nous a laissé des mémoires sur Charles V et d'autres ouvrages; et que ce Thomas vint en 1363 à la cour de ce prince. On retrouve deux ou trois fois, en tout ou en partie, le mot BOLONESE sur ce marbre; mais les noms des personnes sont effacés ou illisibles. On voit que l'on a écrit *bolonese*, pour *bolognese*, de même que *veronesis* pour *veronensis*, ce qui n'est pas rare et ne mérite même pas d'être remarqué. L'autre inscription, dont les lettres sont un peu plus grandes, offre le mot ou les mots CORALLI, dont les deux dernières lettres sont altérées ou mal placées; mais l'avant-dernière paraît, comme dans le grec, être pour *ou*, ou peut-être pour un *u* et un *g*; il y a d'ailleurs une éraillure dans le marbre. On peut lire ces mots CORALL<sup>u</sup>, *Coral Lugdunensis*. Ce Coral était de Lyon, et fut le premier qui, en 1472, importa à Parme l'imprimerie. Ces deux inscriptions se trouvent dans des plis assez profonds sur l'épaule de Mithra.

J'ai cru devoir entrer dans ces détails, un peu longs, pour montrer où peut entraîner l'esprit de système, qui fait voir un chef-d'œuvre grec ancien dans un ouvrage très-médiocre des derniers temps de l'antiquité romaine, et lorsqu'on n'examine pas les monumens antiques avec assez de soin et avec des yeux d'artiste et un esprit de critique.

### 3. Conseil des Grecs, ou Achille et Agamemnon (n° 177.)

En rendant compte de ce curieux bas-relief, qui est une répétition de celui qui orne l'une des faces de l'urne du Capitole dite d'Alexandre Sévère, j'ai suivi l'opinion de Visconti, et malgré celle que lui oppose M. Raoul-Rochette (*Monum. inéd.*; v. I, p. 22), je ne crois pas encore devoir m'en écarter. Je commencerai par reconnaître que je me suis trompé en décrivant cette composition, placée à une élévation qui ne permet pas d'en saisir facilement tous les détails; la figure qui est derrière et à la gauche d'Achille, et dont on ne voit que la tête et une partie

des doigts de la main droite, n'est pas Minerve, comme je l'ai dit, mais simplement une femme, et je l'avais confondue avec une figure casquée qui est un peu plus loin à gauche et qui est un guerrier. M. Raoul Rochette, rejetant l'explication de Visconti et adoptant celle de Heyne et de Millin, reconnaît, dans notre bas-relief, Achille à Scyros, au moment où, par la ruse d'Ulysse, il est découvert sous le déguisement qui le cachait parmi les filles du roi Lycomède. Au premier coup d'œil, cette interprétation paraît assez plausible, et rien ne s'opposerait à ce que dans les deux rois assis, que je crois, avec Visconti, être Agamemnon et Ménélas, on ne vît Lycomède et Nestor, l'un des héros que les Grecs envoyèrent au roi de Scyros. Mais les raisons qu'en donne M. Raoul-Rochette ne sont pas péremptoires; il faut observer qu'Achille, dans sa querelle avec Agamemnon, doit être armé ainsi que devraient l'être aussi ce roi et Ménélas; mais il me semble qu'il est assez simple que dans leur camp, n'étant pas en action, et se reposant même de leurs combats, les héros ne soient pas armés; cette manière d'être était plus dans les intérêts de la sculpture, et l'artiste pouvait s'appuyer de l'autorité d'Homère, qui nous représente ses héros ne se couvrant de leurs brillantes armures que lorsqu'ils partent pour le combat. Il me paraît aussi que le mouvement et l'expression d'Achille expriment plutôt le courroux et l'indignation que l'élan généreux d'un jeune héros qui saisit ses premières armes. D'un autre côté, ne trouve-t-on pas à Agamemnon et à Ménélas un calme plein de dignité qui leur convient et qu'ils opposent à l'impétuosité du bouillant fils de Thétis. Je penserais aussi, dans le cas où cette scène serait celle que suppose M. Raoul-Rochette, que le roi Lycomède devrait montrer plus de surprise de voir celle qu'il croyait Pyrrha, et la compagne de ses filles, changée tout-à-coup en un héros animé de l'ardeur des combats. La draperie qui s'échappe de l'épaule d'Achille a plutôt la forme d'une chlamyde que celle d'une tunique dans laquelle il eût été enveloppé, et qu'on retrouve mieux indiquée dans le bas-relief d'Achille à Scyros du Musée Pio-Clémentin, vol. V, pl. 17. Ici on voit à ses pieds une corbeille remplie d'ouvrages de femme, un *talaros* qu'il rejette; dans notre bas-relief, rien ne rappelle les présents qu'Ulysse, d'après l'explication de M. Raoul-Rochette, venait de déployer à ses yeux. Pourquoi, sur notre mo-



nument, Ulysse, au moment où il a découvert le héros qu'attendent la Grèce et le destin fatal de Troie, est-il sur le dernier plan et caché dans la foule des guerriers, tandis qu'il devrait paraître en avant, heureux du succès de sa ruse, ainsi qu'on le voit dans le bas-relief du musée Pio-Clémentin. Je ferai aussi remarquer que cette dernière composition offre six filles de Lycomède et seulement trois héros ; dans celle que M. Raoul-Rochette prétend être Achille à Scyros, il n'y a que trois filles et neuf héros. L'on conviendra que ceci ressemble assez à une scène qui se passe au camp, et le fond du bas-relief présente d'ailleurs une espèce de palissade très-élevée qui donne plutôt l'idée d'un camp que celle de l'habitation du roi Lycomède. Cette quantité de héros et de chevaux était inutile chez les filles de ce prince ; le sculpteur eût pu en sacrifier, sans inconvénient, quelques-uns et donner leurs places à un plus grand nombre de ces jeunes beautés, tandis que dans la scène entre Achille et Agamemnon, au sujet de Briséis, trois femmes suffisaient. N'est-il pas à présumer aussi que l'arrivée d'un marchand avec de riches présents, aurait dû réunir toutes les filles de Lycomède, et exciter alors, comme aujourd'hui, une curiosité générale parmi tout le beau sexe de la famille. Il me semble, en outre, que si cette composition retraçait Achille à Scyros, on n'y eût pas omis l'épisode de la trompette qu'embouche un des compagnons d'Ulysse, dans le bas-relief du Vatican, et dont les sons belliqueux étaient bien propres à réveiller et à exalter l'ardeur d'Achille ; probablement aussi que, dans cette composition, si, comme d'autres, elle offrait Achille à Scyros, on aurait introduit Pyrrhus, enfant qu'Achille avait eu de Déiodamie, et qui, dans d'autres bas-reliefs, dont un est donné par M. Raoul Rochette (*Mon. inéd.*, pl. XII), se trouve entre cette princesse et le héros. On sait qu'un autre bas-relief du Musée royal, n° 206, où Priam, aux genoux d'Achille, lui redemande le corps de son Hector, faisait partie du même sarcophage que, celui dont il est ici question. Ne se pourrait-il pas que, dans ces deux grandes compositions, l'on eût eu l'intention de représenter les contrastes du caractère d'Achille, ou du héros que les Anciens regardaient comme le type ou le modèle de la valeur ? Ici, il s'enflamme contre le roi des rois pour une belle captive dont il a fait sa maîtresse. Là, touché jusqu'aux larmes des malheurs et de l'af-

sfiction de Priam qui l'implore au nom de sa mère et de son vieux père Pélée, il va lui rendre le corps d'Hector, de son ennemi mortel, de cet Hector qui a tué Patrocle. Ces deux scènes réunies dans ce sarcophage n'offrent-elles pas, pour ainsi dire, le commencement et la fin de l'Iliade, le courroux d'Achille et la mort d'Hector; ne sont-elles pas plus importantes, et je dirais presque plus homériques, par cette sorte de liaison entre elles, que si dans l'une on eût retracé l'heureux succès de l'adresse d'Ulysse pour découvrir un jeune héros qui, sans qu'on eût besoin d'avoir recours à la ruse, se serait bientôt, à plus d'un signe, fait reconnaître parmi de jeunes filles. Je ferai aussi remarquer que dans le bas-relief d'Achille à Scyros du Vatican, et dans celui de la pl. XII de M. Raoul-Rochette, le fils adolescent de Thétis est de la taille des filles de Lycomède, tandis que dans notre bas-relief, c'est un jeune héros dans toute sa force, qui dépasse d'une tête et demie les femmes qui sont près de lui et qui, nue tête, est plus grand que ses compagnons d'armes coiffés de leurs casques. On avouera qu'une jeune fille de cette stature se serait difficilement cachée sous le nom et sous les vêtements de Pyrrha, parmi les filles de Lycomède. Il n'est pas inutile de faire observer en passant que les deux héros qui, dans les deux extrémités de notre bas-relief, tiennent des chevaux par la bride, ont beaucoup de rapport, par leur attitude, avec les belles statues colossales de Monte-Cavallo. J'ai cru devoir m'étendre un peu sur ce bas-relief et sur les précédens pour soutenir l'opinion de Visconti, qui est du reste bien plus facile à défendre qu'à attaquer avec succès.

4. *Pandore ou plutôt Anchise fuyant de Troie.* Bas-relief (n° 217).

Pour donner une compagne à l'homme pétri par Prométhée, Vulcain, par ordre des dieux, a fabriqué Pandore la première femme; tous les dieux la comblent de leurs dons. On voit sur ce bas-relief Junon, la déesse des mariages, et Vénus, accompagnée par Pithô, la persuasion, ou par l'une des grâces, s'approcher de l'artiste divin qui travaille à cet important ouvrage.

Telle est la manière dont Winckelmann (Mœn. inéd., n° 82) et Visconti ont expliqué ce sujet; mais, en adoptant cette interprétation, ce bas-relief offre plusieurs choses dont on ne pourrait pas rendre compte; on ne voit pas ce que signifierait l'œuf que tient à la main la jeune personne que l'on donne pour la

déesse de la persuasion ; il serait aussi assez extraordinaire que Vénus, la déesse de la beauté, fût représentée dans des proportions plus élevées que Junon, la reine des dieux ; et Vulcain, au lieu d'être un dieu, ne paraît ici que comme un vieillard infirme, avec le bonnet fourré et les bottines qu'Homère et Hésiode donnent à des vieillards tels que Laërte et Anchise. Et d'ailleurs, la petite figure qu'il tient est vêtue, tandis que, dans Hésiode, Pandore, en sortant des mains de l'artiste-dieu, était nue, et elle ne fut vêtue et parée que de la main des dieux. En outre, ce dont on ne s'était pas aperçu, elle est adossée à un pilastre ; ce qui montre que c'est une statue ou une idole, et non une figure destinée à être animée. Je croirais donc que ce bas-relief représente Anchise fuyant de Troie embrasée avec ses dieux pénales, ou peut-être le palladium ; car, selon une tradition adoptée par les Romains, Ulysse et Diomède n'avaient pas enlevé le véritable palladium. Anchise s'était vanté des faveurs que lui avait accordées Vénus ; et Jupiter, pour le punir de son indiscretion, l'avait frappé ou effleuré de sa foudre, ce qui le rendit impotent pour le reste de sa vie ; Vénus lui avait conservé de l'attachement. Hélène, dont elle avait causé les erreurs et les malheurs, l'invoque dans le danger pressant où elle se trouve ; l'œuf qu'elle lui présente rappelle sa naissance, et que, comme Vénus, elle est fille de Jupiter. Hécube, ou quelque autre princesse troyenne, tourne tristement ses regards vers Troie livrée aux flammes et au pillage, et peut-être attend-elle avec anxiété le retour d'Énée, d'Ascagne et de ses autres compagnons d'infortune.—Il me semble que cette explication satisfait à tous les détails de ce curieux bas-relief, dont, au reste, l'exécution est très-médiocre.

5. *Sur un bronze de la Collection de M. le duc de Blacas.*

Le duc de Blacas possède dans sa riche Collection un bronze antique parfaitement conservé, trouvé près de Vienne en Dauphiné, et qui a appartenu à M. Artaud, directeur du Musée de Lyon. Cette figurine, d'environ 7 pouces de proportion, représente un héros grec nu, le casque en tête et combattant. Sa pose a quelque rapport avec celle de notre héros ; mais le guerrier, sur la défensive et faisant un pas de côté, semble méditer le coup qu'il va porter et chercher l'endroit où il doit frapper.



L'attitude de cette figure semble se retrouver dans la première statue de la Collection du Zeuxippe de Constantinople, décrite au 5<sup>e</sup> siècle de notre ère par Christodore. (Voy. *Anthol. gr. palat.*, vol. 1<sup>er</sup>, p. 37; *Annal.* de Brunn, T. II, p. 456), et je crois qu'elle représente Déiphobe se défendant, la nuit du sac de Troie, contre Ulysse qu'il a rencontré inopinément. Le bronze du duc de Blacas est trop beau et trop bien étudié dans toutes ses parties pour ne pas permettre de penser que, si ce n'est pas le petit modèle ou la première pensée de cette statue célèbre, c'est du moins une réduction faite avec grand soin par le statuaire lui-même ou sous son habile direction.

6. *Sur les figures de jeunes filles qui, dans les bas-reliefs de la Cella du Parthénon, montent des chars avec de jeunes Athéniens.* Tiré des PANATHÉNÉES. (Vol. 2 du *Musée de Sculpture antique et moderne*; 5<sup>e</sup> livraison, encore inédite.)

M. C. O. Muller, dans une notice sur les sculptures de la frise de la Cella du Parthénon (*de opere sculpto in Zophoro Cella Parthenonis*, voy. 1<sup>er</sup> vol. p. 221-226 de l'Institut de correspondance archéologique, Rome 1829), ne partage pas l'opinion de Visconti sur ces victoires : cependant il ne s'en éloigne pas essentiellement ; il pense que ces jeunes filles peuvent être des divinités qui présidaient aux courses de chars, comme *Agona* et *Palestra* aux exercices gymnastiques. Il me semblerait cependant que ces jeunes filles qui pour la plupart sont en conversation familière avec les conducteurs de chars qu'elles accompagnent, n'offrent, ni par le caractère de leurs costumes ni par leur ensemble, l'idée de divinités des jeux non plus que celle de victoires, cette dernière divinité se présente d'une toute autre manière sur les médailles, et entr'autres sur les beaux médaillons de Syracuse où on les voit ailées et dirigeant des quadriges. Ces jeunes filles paraissent être de la même nature que les autres personnages, et comme eux prendre part aux fêtes ; et ne se pourrait-il pas qu'il y eût quelques cérémonies de la pompe panathénaïque que nous ignorons, dont elles pussent faire partie ; car on doit faire remarquer que ce ne sont pas encore les courses, mais que ce n'en est que les préparatifs et la marche des chars : peut-être quelques prêtresses de Minerve ou des Arrhéphores avaient-elles le privilège d'être ainsi conduites

comme en triomphe. On peut faire observer aussi que tous les chars ne sont pas ainsi montés par de jeunes filles ; que dans ceux où l'on en voit, il y en a où elles sont seules, dans d'autres elles ont avec elles un jeune homme armé ou sans armes ; tantôt aussi elles sont armées du bouclier, il y en a même une qui porte le casque et le bouclier. Lorsqu'elles sont armées, le jeune homme ne l'est pas, et l'on dirait presque que ce sont plutôt les armes du jeune guerrier que porte la belle Athénienne que les siennes. Ici elles conduisent les chars tandis que d'autres ont pour guides un ou deux jeunes Athéniens. Il me semblerait donc qu'il est permis d'admettre que ces jeunes filles prennent part aux jeux des Panathénées ; et qui empêcherait de croire qu'elles figuraient dans la Pyrrhique ou dans quelque course armée. On sait par Denys d'Halicarnasse qu'on comptait Minerve parmi les inventeurs de la Pyrrhique, et que cette déesse, dans un transport de joie, la dansa, après la défaite des géants. Les Panathénées célébraient les exploits guerriers de Minerve, et il était dans les convenances que de jeunes et belles prêtresses de la déesse, armées comme elle, rappelassent par leurs danses celles qu'avait inventées la protectrice d'Athènes. On voit d'ailleurs dans l'Anabase de Xénophon (VI, 1, 7) et dans Apulée (Metam. X, p. 734, Oudend.), que les femmes et les jeunes filles dansaient la Pyrrhique ; personne ne met en doute que cette danse ne fût un des embellissemens ou un des plaisirs des Panathénées ; il ne me paraîtrait donc pas improbable que les jeunes Athéniennes armées que l'on voit sur les chars avec de jeunes hommes fussent destinées à danser avec eux la Pyrrhique. Elles se montraient près de ceux avec lesquels, comme Minerve ou comme de nouvelles Amazones, elles devaient bientôt paraître en scène, danser la Pyrrhique et peut-être rappeler les anciennes guerres si célèbres des Amazones et des Athéniens, dont la ville de Thésée, le principal héros de ces guerres et le fondateur des Panathénées, aimait tant à retracer les glorieux souvenirs ; et d'ailleurs on sait que plus d'une fois les femmes disputèrent dans les jeux le prix de la course des chars. Il est vrai que Pausanias (*Lac. c. 8*) attribue à Cynisca, fille du roi de Sparte Archidamus II, et sœur d'Agésilas II, l'honneur de s'être élancée la première dans la carrière olympique et d'y avoir remporté la première le prix ; exemple qui fut suivi depuis par

plusieurs femmes et entr'autres par les Macédoniennes. On ignore si cette princesse était née avant ou après Agésilas. Clinton, dans ses *fasti hellenici*, p. 211, c. 2, n'en parle pas ; ainsi rien ne s'oppose à ce que Cynisca fût de quelques années plus âgée que son frère qui regna de 398-361 av. J. C., et qui, étant mort à 85 ans, naquit vers 445 av. J. C. Le Parthénon fut terminé vers la fin de la 86<sup>e</sup> olymp., vers 433 av. J. C. En donnant à Cynisca seulement 8 ans de plus qu'à Agésilas, elle aurait eu alors 20 ans et eût été à l'âge où l'amour de la gloire, et l'éclat de la pompe des solennités d'Olympie, devaient le plus enflammer son imagination et exciter son ambition ; elle aurait déjà pu y paraître et y triompher. Il serait, ce me semble, assez probable que dans les Panathénées on aurait marché sur les traces de cette nouvelle Hippodamie, et que la sculpture se serait empressée d'offrir dans ses compositions ces jeunes conductrices de chars qui y ajoutaient tant de charmes. Pausanias, au reste, ne parle que des jeux olympiques, et ne se pourrait-il pas qu'il y eût eu dans les Panathénées des courses de chars conduits par des femmes avant qu'elles fussent admises à Olympie. Les succès obtenus dans les fêtes d'Athènes leur auraient donné l'ambition et le courage de concourir dans les solennités qui réunissaient toute la Grèce. Des inscriptions grecques (Voy. Bœckh, c. Ins. n<sup>os</sup> 1590-1591) qui paraissent être d'environ 250 av. J.-C., montrent qu'il y avait alors dans les Panathénées des courses de chars où les femmes disputaient le prix, et elles citent comme les ayant remportés, Zeuxô et Eucratée, filles d'un Polycrate, et une autre Zeuxô, fille d'Ariston de Cyrène. Ce qui se pratiquait alors dans les Panathénées a pu avoir lieu à une époque plus éloignée. Les auteurs ne confirment pas qu'il en ait été ainsi, mais aussi ne disent-ils pas le contraire. Les bas-reliefs du Parthénon ne pourraient-ils pas être invoqués sur ce point pour suppléer au silence des écrivains ? Il est à remarquer que dans la pompe des Panathénées, les jeunes filles qui conduisent les chars ne sont pas armées, et que celles qui le sont ne dirigent pas de chars. Il me paraît donc, non-seulement vraisemblable, mais même positif, que ces jeunes filles ne représentent ni des victoires, ni les divinités qui auraient présidé aux courses de chars, mais que l'on doit y voir de jeunes filles athéniennes ou étrangères, dont les unes

doivent danser la Pyrrhique, et les autres montrer dans le stade leur adresse à diriger des chars.

7. *Apollon et des Muses*, bas rel.; marb. (n° 656 bis) tiré de la description des antiques du Musée royal et du Musée de sculpture antique et moderne. V. 2. (Explication inédite.)

Cette composition offre selon Visconti, Apollon en compagnie de trois Muses; dans cette hypothèse, la figure qui, le casque en tête, embouche une trompette, pourrait être une victoire ou un hérault; car on ne distingue pas trop quel est le sexe de ce personnage, et il semblerait proclamer quelque succès littéraire qu'obtint celui auquel on consacra ce monument. Ce bas-relief-ci est incomplet, et il en manque une partie sur la droite. Dans l'explication donnée par Visconti, on ne voit pas trop ce que peut être la figure sur la droite; car certainement ce n'est pas une Muse, à moins que l'on admette qu'elle a été très-mal représentée, ce qui ne serait pas improbable dans un ouvrage qui, en général, est très médiocre de dessin et d'exécution. — M. Raoul-Rochette (*Mon. inéd. etc. v. 1, pl. 22 et p. 71*) reconnaît dans cette composition Achille au milieu des filles de Lycomède; ce qui ne me paraît pas admissible, car avant d'être découvert par la ruse d'Ulysse, Achille caché parmi les filles de Lycomède sous le nom de Pyrrha, n'eût pas été à demi vêtu comme on voit le personnage de notre bas-relief; il eût été bientôt reconnu; et il ne se montrait sans doute ainsi qu'à Deïdamie qu'il avoit séduite. D'un autre côté, le costume de notre personnage et sa lyre ne conviendraient pas à Achille reconnu par Ulysse; alors, plein d'enthousiasme-guerrier, il ne paraissait plus qu'armé et en héros. Dans tous les cas, déguisé en fille, ou redevenu Achille, la coiffure du bas-relief ne serait pas la sienne; elle devrait être plus longue, car il est probable que le sculpteur de cet ouvrage du 3<sup>e</sup> siècle aurait imité quelque production plus ancienne et qu'il aurait suivi la tradition qui rapportait que la belle et longue chevelure d'Achille avait été vouée au fleuve Sperchius par Pélée, pour qu'il protégéât son fils et le fit revenir sain et sauf du siège de Troie. Il est vrai qu'Achille n'était pas encore parti pour se joindre aux Grecs; mais cependant, lorsque Thétis et Pélée l'envoyèrent à Scyros pour le dérober au sort qui l'attendait devant Troie, ils savaient bien qu'ils ne faisaient que suspendre les effets des arrêts du

destin, et qu'ils étaient inévitables. Troie devait être prise, et elle ne pouvait l'être sans Achille. En le voyant s'éloigner pour aller se cacher chez Lycomède, Pélée ne devait pas douter que les dieux ne conduisissent son fils à Troie. N'étant pas initié comme Thétis aux décrets immortels, et n'ayant pas la prescience de la déesse des mers, fille du vieux Nérée si versé dans la connaissance de l'avenir, Pélée pouvait, ce qui est bien naturel à un père, conserver quelque faible espoir de revoir son fils; il adressait ses vœux à tous les dieux pour détourner le coup qui le menaçait. Achille en partant pour Scyros faisait effectivement les premiers pas vers Troie, et ce fut alors que le malheureux Pélée dut vouer ses cheveux au dieu Sperchius. — La coiffure et le costume, tels qu'on les voit à Apollon sur plusieurs monumens antiques, tout enfin concourt à faire reconnaître ce dieu et des muses dans le bas-relief dont nous nous occupons. Je dois aussi faire observer que le dessin que donne M. Raoul Rochette est inexact, et que par conséquent son explication, du moins dans cette partie, l'est aussi. Selon lui, la figure que l'on voit courbée sur la droite du bas-relief au premier plan est Ulysse qui vient de déployer aux yeux d'Achille déguisé différens objets; il donne à son prétendu Ulysse un casque, coiffure qu'on ne voit jamais à ce héros et qui ne lui convient même pas s'il est travesti en marchand. Mais d'ailleurs, ce personnage est une femme et une femme âgée, qu'il est aisé de reconnaître à la draperie; peut-être une espèce de cécryphale qui lui enveloppe les cheveux; elle a tout-à-fait le costume de femme, et même la manche gauche de sa tunique lui laisse à découvert l'épaule gauche. Si ce bas-relief représentait les filles de Lycomède, ce que je ne crois pas, cette femme pourrait être leur mère ou leur nourrice. (*La suite à un prochain cahier.*)

#### 117. SQUELETTES ANTIQUES TROUVÉS AUPRÈS DE THIONVILLE.

Au village de Daspich, à 3 kilomètres de Thionville (Moselle), on vient de trouver à une profondeur de 50 centimètres seulement, 12 squelettes qui, malgré leur état de conservation, remontent très-probablement à l'ère romaine. Ces tombes ont été découvertes sur la propriété de M. André, membre du collège électoral, en faisant creuser un fossé près de la voie romaine, nommé dans le pays le *Kem*. Ces squelettes appartiennent tous

à des hommes adultes et d'une taille moyenne; la forme des os, leur longueur en ont donné la preuve. Placés séparément, ces corps n'avaient aucun accompagnement en pierres sèches superposées, comme on en a vu ailleurs dans cette province; il n'y avait aucune trace d'un entourage en bois, mais on conçoit qu'il a pu disparaître. Cependant si, comme cela est probable, ces corps sont ceux de guerriers tués sur le champ de bataille, est probable aussi qu'ils ont été inhumés sans grande préparation, sauf l'accomplissement de l'usage religieux cité dans l'Énéide, de placer les morts *inter pateras et lævia pocula*. En effet, chaque individu avait près de lui, soit à droite, soit à gauche, un vase de terre plastique et une espèce de bouteille à col étroit et à ventre orbiculaire enflé; c'est l'*ampulla* du ménage populaire des Romains, comme la plupart de nos vases d'argile en sont le *crater*. Ceux-ci sont plats et évasés; en les voyant, les paysans se sont écriés que c'étaient des *gamelles*. Quelques-uns de ces vases d'argile à petite entrée, à anse ou sans anse, n'ont pu servir qu'à contenir des liquides. La qualité de la matière varie depuis la terre plastique la plus grossière, la moins purgée de graviers, jusqu'à la terre sigillée la plus pure et offrant le poli le plus parfait. Il y a, en terre sigillée, une coupe *patera* malheureusement avariée, qui est élégamment modelée, et qui présente le profil le plus gracieux; le bord de cette coupe a un ornement en relief. On remarque sur quelques-uns des vases d'argile, un vernis colorant rouge, qui n'a pas été à l'abri des siècles, et qui a disparu en grande partie.

On a trouvé une boucle de ceinturon et une fibule ou agrafe; ces deux objets, les seuls qui dépendent du vêtement, sont bien conservés. La boucle, qui a son ardillon et sa chappe, est couverte d'un beau vernis, semblable à celui qui augmente tant le prix des grands bronzes de la suite impériale. La fibule, présentant d'un côté deux tenons, propres à être insérés dans l'étoffe, et de l'autre un anneau, offre l'image d'un chien. Ces tombes ne contenaient ni médailles, ni armes. (*L'Universel*; 12 août 1829.)

118. MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE, pour les années 1827 et 1828. In-8° avec un atlas de planch. Caen, 1829.

La Société des antiquaires de Normandie continue ses inves-

tigations sur divers points de la province, étudiant les monumens remarquables, éclaircissant les faits qui s'y rapportent. Les vieilles traditions sont recueillies, les chroniques compulsées, d'antiques manuscrits tirés de la poussière.

M. de Gerville, à qui on doit déjà des mémoires sur les châteaux du département de la Manche, offre ses recherches sur le mont St-Michel, dont il avait déjà parlé succinctement dans le tome 2°. Malgré les incendies tant de fois causés par la foudre, la nef de l'église subsiste telle à-peu-près qu'elle fut bâtie en 1060. On y admire encore cette vaste et magnifique salle des chevaliers, élevée vers la fin du 12<sup>e</sup> siècle. Elle portait ce nom bien avant que l'ordre de St-Michel eût été fondé en 1469, par Louis XI qui se plut à l'embellir encore. Le reste des constructions importantes se compose d'une enceinte irrégulière de tours et de bastions, que Robert Jolivet, abbé du monastère, fit construire à l'approche des Anglais, en 1417. Le chœur, ouvrage caractéristique des 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, tout défiguré qu'il est, couronne encore par son élévation tous les édifices du mont.

M. de Gerville passe ensuite aux manuscrits sur lesquels il donne d'intéressans détails. Ce ne fut pas sans beaucoup de soins et de recherches qu'il les trouva, entassés dans les greniers de l'hôtel de ville d'Avranches. Les plus précieux sont un *cartulaire* de l'abbaye du mont St-Michel, et le *livre vert* du diocèse d'Avranches. Un grand nombre de chartes curieuses, des monogrammes, beaucoup d'anciens dessins au trait, de la musique notée méritent une attention particulière. Livres saints, accompagnés de commentaires, jurisprudence, décrétales, lois romaines avec leurs commentateurs, ouvrages classiques, il semble que tout ait été réuni dans ces volumes, écrits vers les 12<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, et montant au nombre de plus de 200, presque tous in-folio. Le n° 80 se recommande d'une manière particulière. Il est rempli de chartes du plus haut intérêt, normandes, françaises, bretonnes et anglaises. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à celui dont les recherches infatigables nous ont procuré tant de richesses! Parmi les histoires du mont St-Michel, l'auteur indique celle de Robert Guérin de Torigny, écrite vers la fin du 12<sup>e</sup> siècle; celle de Thomas Leroi et de Jean Huynes, vers le 17<sup>e</sup>. L'auteur ajoute quelques détails sur les pèlerinages et les événemens militaires du mont St-Michel.

Dans le second mémoire, qui est encore de M. de Gerville, il est question de la 3<sup>e</sup> partie des recherches sur les anciens châteaux du département de la Manche, arrondissement d'Avranches et de Mortain. L'auteur rappelle les faits remarquables de ces vieilles familles historiques du pays, noms obscurs, tels que les Tancredès, dont les exploits ont été célébrés par les historiens et poètes; les Beauchamps, à qui l'Angleterre doit ses comtes de Warwick et de Worcester; les St-Jean qui formèrent la tige des Bolinbroke, d'Avranches, créés comtes de Chester (1070); les Grimouilles, qui rendirent à l'état de grands services dans le 16<sup>e</sup> siècle; les Tany, les Souigny, les Avenels, les Brècey, les Tilleul, les Verdun, dont la valeur aida Guillaume à conquérir le trône d'Angleterre. L'auteur décrit les ruines de la vieille forteresse de Pontorson, bâtie par le duc Robert pour être le boulevard de ses états contre les Bretons, et devenue à jamais mémorable par la résidence où les exploits de Guillaume et d'Harold, de Henri 1<sup>er</sup>, de Geoffroy d'Anjou, de Duguesclin, de Clisson. Granville, Mortain, Avranches rappellent des faits non moins mémorables.

Dans le département de l'Eure, M. Rever, dont toute la Normandie déplore la perte récente, nous a fait voir sur l'emplacement du vieil Évreux, les ruines de *Mediolanum Aulercorum*, capitale des Aulerci Eburovices. On y a découvert les restes considérables d'un aqueduc, d'un temple, d'un grand théâtre, de deux voies antiques. Plus de 1200 objets de toilette, de parure, de luxe; 278 médailles conduisant jusqu'au règne de Gratien; les débris d'une mosaïque précieuse, des marbres nombreux, des têts de poterie rouge, grise, noire, blanchâtre, les uns unis, les autres chargés d'ornemens en relief ou en creux, prouvent assez l'importance des fouilles de M. Rever.

M. Roger a adressé à la Société l'analyse de son travail. En travaillant aux fondemens d'une maison, à Rouen, des ouvriers découvrirent la partie inférieure d'un cercueil de plomb fort oxidé, dans laquelle reposaient les débris d'un squelette. L'on vit avec surprise que les ossemens offraient tous, surtout les clavicules et les restes du crâne, la plus brillante couleur de vert minéral, bien digne de fixer l'attention des chimistes. Le prix qu'ils y ont attaché depuis n'a pas peu ajouté aux regrets qu'avait inspirés la mutilation de ce précieux squelette. Il n'est pas probable que ces os aient reçu la teinte qui



les colore d'une médaille de Posthume père, qui se trouvait dans le cercueil et qui n'était que légèrement oxidée. Vers le 6<sup>e</sup> siècle, quand les Romains eurent renoncé à l'usage de brûler leurs morts, ne voulurent-ils point employer comme moyens conservateurs, ces espèces de vernis que le vicomte de Guilton Villeberge a vus en Italie couvrir les ossemens de leurs diverses couleurs que les chimistes de ce pays regardaient comme le produit de la vapeur d'une préparation de vert-de-gris, de bitume, de soufre, etc. Pour les détails, il faut les lire dans cette notice, ainsi que la description des médailles, des hochets, des objets rares qui ont été recueillis, et des vases antiques, sur l'un desquels se lit avec tant d'intérêt la formule *ave* qui rappelle ce souhait affectueux des anciens : Sit tibi terra levis.

Il serait assez étonnant que jusqu'à ce jour les historiens eussent également rapporté une clause du traité de St-Clair sur Epte, le mariage de Rollon, et eussent tous été induits en erreur. C'est pourtant ce que prétend prouver M. Th. Licquet, conservateur de la bibliothèque publique de Rouen. Qu'une Giselle, fille de Lothaire, ait été donnée par son père, en mariage à un Godefroy, c'est ce qui jamais ne fit l'objet d'aucun doute historique. Mais pourrions-nous avec conviction rejeter, comme erronné, le mariage de Rollon avec Giselle, rapporté par Dudo de St-Quentin, le plus ancien des historiens normands, par Orderic Vital, Robert Wace, par tous les chroniqueurs? non. Malgré les raisonnemens de M. Licquet, on ne reste pas bien convaincu de l'impossibilité d'un mariage de Charles-le-Simple avec une première femme, duquel mariage serait sortie Giselle, épouse de Rollon, si célèbre dans les annales normandes.

Un 3<sup>e</sup> travail de M. de Gerville signale quelques objets d'antiquité découverts, à différentes époques, dans le département de la Manche. Entr'autres objets précieux figurés sur 4 planches se trouve un hausse-col en or, du poids de 900 fr., qui ne put être arraché au creuset du fondeur. D'après le modèle et les détails qui leur furent transmis, MM. Mellin et Gosselin avaient jugé que c'était un ornement gaulois; mais plusieurs raisons portent M. de Gerville à l'attribuer de préférence aux Romains. Un grand nombre de médailles réputées gauloises, des coins ou haches en bronze, que l'on trouve plus particulièrement aux environs des monumens druidiques dont l'arrondissement de

Cherbourg est pour ainsi dire semé, un moule en bronze de ces coins, trouvé chez un fondeur de cuivre de Cherbourg et signalé comme un morceau d'autant plus précieux qu'il est unique, voilà bien des objets sur lesquels on ne peut que regretter de n'avoir pas l'opinion de M. de Gerville. Et cette petite chambre voûtée en forme de four et construite de glaise très-compacte ne méritait-elle donc aucune observation ? Là, sur des cendres noirâtres, était placé un vase d'airain très-mince qui renfermait une cinquantaine d'objets dont les trois quarts étaient tout-à-fait nouveaux pour M. de Gerville. C'étaient des épées rom-pues, des piques, des javelots, etc., des brasselets, des anneaux, des pendants d'oreilles, des boutons, etc. N'eût-on pas été principalement curieux de connaître quelle pouvait être la destination de ce petit four ?

Le mémoire suivant est une notice sur la chässe de St-Taurin d'Évreux. Cette notice a paru à Caen, 1829, in-4°, avec pl. L'auteur, M. A. Le Prévost, entre d'abord dans quelques considérations sur ces reliquaires dans lesquels les restes d'un saint personnage étaient exposés à la vénération des fidèles qui attachaient tant d'importance à la possession de ces gages de la protection divine. De quelles guerres sanglantes, de quelles fraudes pieuses ne furent-elles pas l'objet ! Les pierreries, les métaux les plus précieux, rien n'était épargné pour les enrichir. Les rois se dépouillaient de leurs joyaux, les reines de leurs diamans et de leurs perles pour un emploi si sacré, et l'habileté des artistes ajoutait encore à la valeur des matériaux. Aussi jamais objets n'excitèrent plus la cupidité des Vandales de toutes les époques. Si les invasions des hommes du Nord leur furent fatales, les guerres de religion le furent encore davantage, et la révolution vint enfin dévorer ceux qui avaient pu échapper à la destruction. Voilà pourquoi on en trouve à peine un ou deux par province. L'auteur donne ensuite quelques explicationssur St-Taurin. D'après une légende apocryphe, il était né à Rome, sous le règne de Domitien, d'un père idolâtre et d'une mère chrétienne. Il est remis aux mains du pape saint Clément ; celui-ci le baptise et l'envoie dans les Gaules avec saint Denis qui le sacra évêque d'Évreux. Accablé par l'âge et par les fatigues d'un long épiscopat qu'il avait illustré par un grand nombre de miracles, il mourut, et sa mort n'arriva pas

sans être accompagnée de miracles. Son corps, plus d'une fois transporté d'une province dans une autre, fut enfin replacé dans le premier lieu de sa sépulture. Le couvent fut rétabli dès le 10<sup>e</sup> siècle, sous le gouvernement de Richard 1<sup>er</sup> : ce ne fut que 3 siècles plus tard que fut préparée la magnifique châsse qui fait le sujet de ce mémoire. Elle représente une chapelle à clocher central, et à contreforts surmontés de clochetons. Tout le luxe et toute la variété des ornemens de l'architecture gothique ont été prodigués dans la décoration des arcades, des pignons qui les surmontent, du clocher, des contreforts et de leurs clochetons. Le toit se compose de plaques d'argent doré dont le fond est lisse, et ces plaques sont chargées de bas-reliefs, représentant les circonstances les plus remarquables de la vie du saint évêque. Ce travail ne laisse rien à désirer et l'auteur donne « une idée complète de l'une des productions les plus précieuses et les plus authentiques de ce 13<sup>e</sup> siècle, époque privilégiée de splendeur pour les arts où plus qu'à aucune autre date du moyen âge, ils brillèrent chez nous de clartés empruntées à l'Orient et à la ville des Constantin. »

Dans le mémoire suivant, M. Auguste Le Prévost passe en revue plusieurs monumens du département de l'Eure. Après être entré dans quelques détails sur la géographie antique de l'arrondissement de Bernay, dont il s'occupe plus particulièrement, il traite d'une manière fort étendue la partie descriptive et historique de lieux fort importants, tels que Brianne, Bernay, Ferrières et Chambray, le Bec, Ecois, St-Samson. L'auteur a publié séparément son mémoire avec les planches.

Ce volume est accompagné d'un atlas composé de 27 planches lithographiées qui représentent un grand nombre de monumens et objets d'antiquité.

119. DIE SANCT KATARINEN-KIRCHE ZU OPPENHEIM. — L'église Sainte-Catherine, à Oppenheim. 3<sup>e</sup> livraison, gr. in-folio, 5 pl. gravées, 6 pages de texte. Prix de la souscription, 15 thalr. 20 gr. Darmstadt, 1826; l'éditeur: (*Artist. Notizenblatt*; mai 1826, n<sup>o</sup> 10, p. 37.)

La 1<sup>re</sup> planche de cette livraison représente le portail méridional de l'Eglise. Le dessin géométrique en avait déjà été donné au frontispice de la première livraison. Cette façade est un très-beau morceau d'architecture; et, quoique imposante

par sa masse, elle est néanmoins d'une grande simplicité. La deuxième planche offre les peintures sur verre de la seconde fenêtre du bas-côté de la droite. Les couleurs en sont d'une élégance et d'une vivacité remarquables. La troisième planche contient la coupe transversale de l'église; dans la quatrième, se voit le dessin de la partie extérieure, septentrionale et méridionale; dans la cinquième, enfin, sont réunis les détails architectoniques du monument, afin qu'on puisse mieux distinguer les diverses parties dont se compose ce bel édifice. W.

120. I. A PRINT CONTAINING, etc.—Gravure contenant les vues des façades occidentales de 14 cathédrales de l'Angleterre avec leurs plans. Arrangé par J. BRITTON; dessiné par C. HACKER, et gravés par G. F. STORM. Londres.

121. II. A PRINT CONTAINING, etc. — Gravure contenant les vues de l'intérieur de 14 cathédrales, avec une bordure d'ornemens d'architecture et de sculpture. Arrangés par M. BRITTON, dessinés par C. HACKER, et gravés par STORM. Londres.

L'idée de renfermer tant de matières curieuses dans le cadre de deux feuilles, est ingénieuse et fait honneur à M. Britton, connu par ses travaux sur les monumens gothiques de l'Angleterre.

122. A SERIES OF VIEWS, etc. — Série de vues des restes les plus intéressans des anciens châteaux d'Angleterre et du pays de Galles. Gravé par W. Woolnoth, d'après les dessins de G. Arnold, V. Fielding, R. Blore, H. Gastineaux; avec des descriptions historiques, par E. W. BRAYLEY, junior. In-8°, vol. I et II. (*Gentleman's magazine*; mai 1826, p. 427.)

Parmi les châteaux dont il est fait mention dans cet ouvrage, 30 sont de construction normande, et 19 appartiennent évidemment à l'époque bretonne et anglo-saxonne. Quelques-uns d'entr'eux furent fondés par Elfleda, fille d'Alfred, tels que Tamworth et Warwick. Il existe cette différence entre les châteaux bretons et les châteaux normands, que les premiers sont construits sur des éminences plus ou moins hautes, tandis que les derniers sont situés sur un terrain uni.

Les planches de l'ouvrage sont d'une belle exécution, les

points de vue des 90 châteaux qui y sont représentés ont été choisis avec goût et discernement. En un mot, cette collection fait honneur au talent des graveurs et à l'érudition de l'écrivain.

W.

### 123. ANCIEN BAPTISTÈRE, trouvé à Compiègne.

Ce baptistère, par sa forme et par les ornemens qui le décorent, est dans le caractère de l'école grecque de Byzance, et cela seul est un sûr indice de sa haute antiquité. Son aspect rappelle celui du chapiteau dorique grec, supporté par un tronçon de colonne et par un embasement arrondi, soutenu, à quatre points opposés, par de longues feuilles qui posent à terre et forment un solide empiètement. Les détails en sont charmans d'invention et d'exécution, et la sévérité que leur donne la couleur noire du marbre dont est fait ce monument ajoute encore à l'effet que sa vue produit. (*Observ. des Beaux-Arts*; 1<sup>er</sup> nov. 1829, p. 280.)

### 124. MONUMENT DU MARÉCHAL DE TURENNE, érigé près de Sasbach, le 27 juillet 1829. In-4° de 16 p. Carlsruhe. 1829; Müller.

Dans le Grand-Duché de Bade, à six lieues de Strasbourg, le gouvernement français fait élever maintenant à l'endroit où est mort le célèbre maréchal, un tombeau digne de cet illustre guerrier. Dans le principe, il n'existait d'autre monument à sa mémoire, qu'une simple pierre avec cette triple inscription, composée par Schœpflin :

*Ici fut tué Turenne.*

*Hic cecidit Turenus die 27 jul. 1675.*

*Hier ist Turennius vertœdet worden.*

Le travail artistique a été confié aux soins de M. Friedrich, habile sculpteur, aux talens de qui l'exécution fait le plus grand honneur. La hauteur du monument est de 12<sup>m</sup>, 34. Sur une des faces du cénotaphe est le portrait de Turenne, d'un mètre de haut; et l'autre face porte la triple inscription rapportée ci-dessus.

W.

### 125. SUR LES DEUX INSCRIPTIONS RÉCEMMENT DÉCOUVERTES A LYON, et publiées dans le *Bulletin* de septembre 1829, pag. 77. Lettre de M. le D<sup>r</sup> J. LABUS.

Milan, le 4 février 1830.

Au rédacteur.

Le journal que vous rédigez, Monsieur, nous a mis à portée de connaître deux inscriptions très-curieuses, illustrées par M. Artaud. L'estime que je professe pour ce zélé archéologue, l'accueil honorable que vous avez accordé à son mémoire dans votre journal, et l'importance même de ces deux monumens m'ont tellement intéressé, que, me trouvant sur certaines choses d'un avis différent de celui de M. Artaud, j'ose vous entretenir sur ce sujet, en vous priant de publier ce que j'ai l'honneur de vous écrire. Ce n'est pas mon intention de m'ériger en censeur de cet homme savant qui m'est connu très-avantageusement, et qui a rendu tant de services à la science archéologique. Mon objet est seulement d'éclaircir d'une autre manière une vérité historique, sur laquelle je réclame aussi les lumières de M. Artaud.

Je crois inutile de rapporter les deux inscriptions, chacun peut les voir dans votre *Bulletin*, septembre 1829, et parce qu'elles sont expliquées bien savamment, et avec beaucoup de sagacité, je ne m'arrêterai pas sur la formule *SPORTVLAS · DEDIT · NEGOTiatoribus · SINGulis · CORPORis · XV*, qu'on doit traduire « a donné à chaque négociant du corps des sportules de cinq deniers ; et non les sportules (ou repas d'usage) et XV deniers. » Personne n'ignore que le mot *sportula* signifie la répartition, l'étrenne, les apophoreta, les dons enfin en argent, ou en effets, qu'on faisait aux amis et aux compagnons, à l'occasion des assemblées des collèges, pour les admissions, et surtout pour la dédicace des statues. Parmi nous même encore, on appelle *sportula* l'honoraire du juge et de l'avocat ; que si dans son origine le mot signifiait un petit panier, dans lequel on mettait *ciborum portio cœnæ quæ satis esset* ; du temps de l'épigraphie, dont il est question, il signifiait une véritable largition en argent *διακομήν χρυσίων*, *διακομήν ἀργυρίου*, selon la définition d'un ancien glossateur. Si, outre la *sportula*, on donnait encore le repas, ou la *cæna*, on avait alors l'habitude d'en faire une mention particulière dans les inscriptions. Dans un marbre publié par Spon on lit : *EPVLUM · DEDIT · ET · X · D · DIVISIT · PER · GRADUS* ; dans un autre de Pesaro : *SINGulis · HS · N · XXXX · ADIECTO · PANÈ · ET · VINO · CUM · EPULO*.

DEDIT; et dans un de Fabriano : DEDICATIONE · STATVAE · MVNICIPIBVS · ET · INCOLIS · VTRIVSQUE · SEXVS · EPV · LVN · ET · HS · <sup>III</sup> · N · DEDIT. C'est une connaissance assez commune que le chiffre X signifiait, dans les monnaies et dans les marbres, le *denarius*, et c'est à cause de cela que dans le marbre dont nous parlons il doit être séparé du chiffre suivant V, et lire X, *denarios*; V, *quinque*, car si on voulait les réunir tous les deux, en lisant *Quindecim*, il serait incertain si *Appropius* aurait donné des deniers, des sesterces, ou toute autre chose; ce qui serait inusité et inconvenable dans une inscription honoraire.

Mais ce sont de ces petites choses qui échappent quelquefois même aux plus exercés, et sur lesquelles il ne convient pas de s'arrêter. Il est plutôt de plus grande importance d'examiner la condition de MINTATIVS, qualifié NEGOTIATOR · VINARIUS · LVGDUNI · IN · KANABIS · CONSISTENS, parce que cela nous conduit à la connaissance d'un usage des anciens habitans de Lyon, de leur caractère enjoué, de leurs richesses, et de la grande consommation qu'on faisait de leurs vins, denrée qui est de si grande importance de nos jours, et qui l'était même alors. M. Artaud établit que *Mintatius* était un marchand de vin, résidant sur la place du marché au chanvre, et se fondant sur cette opinion, il en déduit qu'à ce personnage important de *Lugdunum* NEGOTIATORES · VINARII · IN · KANABIS · CONSISTENS, les marchands de vin du marché au chanvre lui font la dédicace d'une statue, en qualité de leur patron. Il nous instruit après qu'effectivement il y avait autrefois près de la place des Terreaux le faubourg et la porte du chénévier; et il ajoute, qu'il est à considérer que tous les samedi, les gens de la campagne apportent encore leur chanvre pour le débiter sur la place Saint-Pierre, et dans la rue Sainte-Catherine, qui sont dans le voisinage. Cette connaissance locale, autant elle est véritable de nos jours, autant elle me semble difficile à prouver pour l'époque des Romains, et de démontrer que *Mintatius* fut véritablement un marchand de vin, résidant sur la place du marché au chanvre.

En effet, ce n'est pas la première fois qu'on trouve sur les marbres et dans les auteurs, les mots *Canaba* et *Canava*. Et si l'on explique les médailles par les médailles, les inscriptions par les inscriptions, et que comparant les mots et les formules

de celles qui nous sont bien connues, avec les autres qui sont sans désignation, nous venons à bout d'expliquer celles qui nous sont inconnues et que les nouvelles découvertes mettent à jour, nous parviendrons à expliquer de la même manière ce que signifient ceux et celles du marbre lyonnais.

Tout le monde sait que la célèbre inscription du Vatican nous apprend que *Aquilius Felix Adrastus*, gardien de la colonne *Cœlius*, présenta une pétition à l'empereur *Septimius Severus*, en l'année 193, afin d'obtenir la permission de se construire une petite maison. *LOCO CANABÆ PECVNIA SVÆ*.

(1). Je crois fermement qu'il n'y aura personne qui voudra avancer qu'*Adrastus*, avant de s'ériger une maisonnette, habitât dans un endroit de chanvre, ni que tout à l'entour de la colonne de *Marcus Aurélius*, il y eût un marché au chanvre. Sa demande lui fut accordée; et parce qu'il était un affranchi de la famille de l'empereur, les *Rationales* (les intendans) de la maison impériale, outre la place, lui accordèrent encore

*TEGVLAS OMNES DE CASVLIS · ITEM · CANNABIS · ET · EDIFICIIS · IDONEIS*, c'est-à-dire, les tuiles, mais non pas de chanvre, puisque de cette espèce on n'en a jamais connu

(2). Parmi les écrivains de choses agraires, *Balbus* nous fait la description du *Picenum*, et dit que les limites étaient déterminées *per rationem arcarum; vel canabula; vel noverca, quod tegulis constituuntur* (3); il est assez clair que le mot *canabula* ne signifie pas *loca iniqua et aspera*, selon l'opinion de *Laurenberg* (4); ni *modici aquæ ductus*, selon *Goes*; ni les rigoles qui se faisaient de tuiles creuses; ni les gouttières des toits de Ménestrier (5), et encore moins le marché au chanvre de *M. Artaud*. Il serait à propos de citer les notes *lironiennes*, où l'on a réuni sans distinction *Cænaculum; Canava; Tinum* (6);

(1) *Winkelm: Storia dell' Arte*, Tom. III, pag. 360, édit. de Rome & Gnasco, *Mus. Capitol.*, Tom. III, pag. 113; *Amaduzzi, Anecd. liter. ex MSS. erut.*, Tom. IV, pag. 521; *Fca: Frammenti de' fasti consol.*, page LXXVII.

(2) *Fca*, l. c.

(3) *Rei agr. script.*, p. 119, édit. *Goes*.

(4) *Antiquar.* V. *Canabula*.

(5) *Histoire civ. et consul. de Lyon*, p. 15, 16.

(6) *Apud Gruter*, p. 149.



et St.-Augustin qui dit : *multa sunt quæ de horreo, canava, vel cellario aliquoties proferre non possumus* (1); et St.-Eunodius, qui, dans l'épigramme ANTE CANAVAM, nous apprend que *infunduntur multis irarum pocula flammæ* (2); et Victor Vitensis, qui dit : *artabatur multitudo ad currendum, vel ubi canava erat præparata latebris suam caperet mansionem* (3); et St.-Cæsarius, évêque d'Arles, à l'endroit où il écrit : *Celarium, sive Canava* (4); et St.-Isidore : *Canava est camera post coenaculum* (5); et tant d'autres passages très-clairs par eux-mêmes. Mais, pourtant, après les avoir confrontés, je me crois assez autorisé à pouvoir conclure avec assurance, que Mintatius NEGOTIATOR VINARIUS LVGDUNI IN KANABIS CONSISTENS ne résidait, et ne pouvait pas résider à Lyon sur la place au chanvre, et, que ni dans cette inscription, et pas même dans une autre de Gruter, citée par M. Artaud (6), l'on ne peut, et l'on ne doit avoir fait mention du marché au chanvre qui était sur la place des Terreaux.

Mais on demandera, peut-être, où se tenaient enfin les marchands de vin qui faisaient leur commerce à Lyon ? et quelle est la véritable signification du mot CANNABA qui en détermine la localité ? Je suis fort étonné que le savant Marini, qui a remarqué dans les écrivains agraires et dans le marbre Vatican, qu'avec le mot *Cannaba* on indique aussi les tuiles (7), n'ait pas fait attention que, par ce même mot, on désigne une baraque, une hutte, une cabane, ou ces petites maisonnettes dans lesquelles les anciens s'abritaient, ou se retiraient quelquefois par nécessité, et plus souvent pour s'adonner aux plaisirs de Bacchus. Parmi celles de la première espèce, c'est-à-dire, qui étaient érigées pour le besoin, se trouvait la *Cannaba* d'*Adrastus* qui était une véritable baraque couverte de tuiles, où il se tenait pour recevoir les étrennes de ceux qui voulaient monter sur la colonne Antonine, pour jouir sur sa hauteur des mer-

(1) *Serm. 61 : de Tempore.*

(2) *Epigr. 43, et ibidem Sirmondus.*

(3) *De persecutione Vandal. II, p. 18.*

(4) *Ad virgines, cap. III.*

(5) *V. Canava.*

(6) *Gruter, pag. 466, 7.*

(7) *Frat. arv., pag. 423.*

veilleuses beautés de Rome. Les *Canabulæ* des écrivains agraires n'étaient pas bien différentes des premières; et elles sont usitées même à présent aux confins des pays, et des grandes possessions, pour les gardes-champêtres et les douaniers. Les *Aræ* sont à-peu-près la même chose, mais elles sont toutes construites en bois, de même que les guérites des sentinelles, tandis que les *Canabæ* étaient couvertes en tuiles.

Celles de la seconde classe, qui étaient réservées aux ribotages et aux plaisirs libertins du menu peuple, sont les *Canabæ* des vendeurs de vin de Lyon; car il est assez connu que dans ces temps anciens c'était l'usage du peuple, et quelquefois même des personnes de qualité, de préférer ces lieux pour se livrer aux plaisirs et aux amusemens en pleine liberté, quoiqu'elles eussent pu user de portiques, de loges et de chambres reculées et très-propres. Suétone appelle ces lieux *diversorias tabernas*, et raconte que quand Néron voyageait le long des bords du Tibre et de la mer jusqu'à Baïes, on lui avait préparé un grand nombre de tavernes, où l'on trouvait tout ce qui était nécessaire, et où se tenaient des matrones à la manière des revendeuses, qui le priaient de descendre à terre pour prendre quelque rafraîchissement (1). Peut-être c'était une imitation de ces lieux qui étaient d'usage dans les festins Delphiques, dont parle Euripide dans son *Ion* (2), ou de ceux de la fête alexandrine de Ptolémée, dont nous avons une description de Callisthène (3). Dans l'épigramme grecque découverte à Mondragone, publiée par Visconti, on parle d'un temple, qui, en cet endroit, était érigé à Venus, et où l'on fait parler la Déesse qui dit aux passans :

Βάουζο γὰρ κλισίας με συνέστιον ἐσπεράνωσιν,

Εἰς ἐμὲ τῶν κυλίκων ὄγκον ἐλκευμένη.

De là vient l'origine des baraques semblables, de treillages et de tentes, dans les monumens sculptés, et dans les pierres gravées, parmi lesquelles la plus noble peut-être est le vase d'agate à camée, jadis à St.-Denis, et maintenant au musée de France. Dans le mosaïque de *Palestrina* et dans les peintures d'*Herculanum*, et précisément dans la frise qui pré-

(1) *In Nerón. c. 27.*

(2) *V. 1132 et suiv.*

(3) *Ap. Athenæum. L. V, c. 6.*

cède l'explication de la *tab. XXVII. Tom. III, et dans la table LXVIII. Tom. V*, on voit des treillages, des baraques et au-dessous des personnes qui boivent et qui s'amuse.

Le GENIVM CANABENSIVM d'une inscription de Gruter est le génie des taverniers. *Armenopulus*, dans ses institutions (1), parmi les accessoires d'une taverne, fait mention de *Kαλύβη τοῖς πινεῖν ἐσκεύασται*, c'est-à-dire, une baraque pour ceux qui aiment à boire (2). *Calyba* et *Canava* sont des mots presque synonymes, selon l'opinion des philologues, et le profond *Saumaïse*, à propos du vers de Virgile dans son *Copa sunt topia calybæ ciati etc.*, observe sagement que *Calybæ nil aliud sunt quàm pergulae attingiæ, quales in meritoris tabernis vulgò fieri solent, in quibus gaucones potarent* (3). Et, si je ne me trompe pas, voilà trouvée la signification des *Cannabæ* lyonnaises. C'était des tavernes, des baraques, des cabanes construites en bois, couvertes de tuiles, dans lesquelles on gardait le vin, les passagers et les bourgeois y accouraient pour boire et pour s'amuser. Cela est si vrai, que lorsque la bonne latinité commença à décliner, et que les mots, au lieu de leur primitive signification, indiquaient les objets qui avaient avec elle quelque affinité, nous avons vu que du temps de Saint-Augustin, de Saint-Eupodius et de Saint-Césarius, le mot *Canava* ne signifiait plus l'endroit où l'on vendait le vin en détail, mais celui où on le conservait, c'est-à-dire la *cella vinaria*. Même à présent, dans tout l'état vénitien, on l'appelle *Cannera*, et *Canava* dans la Toscane. La permutation du B en V est si commune, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler.

Il est à propos de rappeler la judicieuse observation de M. Artaud, « qu'en se figurant les traces du canal des Terreaux, » dans le moyen âge, on peut se le présenter tel qu'il devait » être du temps des Romains. On y voyait passer continuellement des barques pleines de marchandises; qu'il devait y » avoir de chaque côté un large quai pour la vente et pour le » transport des vins; » et je crois pouvoir ajouter avec assurance, qu'il devait y avoir aussi de côté et d'autre des cabarets et des élégantes baraques toujours pleines de citoyens, d'étran-

(1) Lih. II, tit. 4.

(2) Gruter, pag. 73, 4; Tristan, *Commentaire historique*, cc. T. II.

(3) *In Hist. Aug. Scriptores*, p. 493, édit. de Paris 1690.

gers et de peuple ; ce qui devait produire une immense utilité aux marchands de vin, et une circulation très-rapide d'argent. C'est à cause de cela que ces marchands étaient devenus riches et puissans, et qu'ils s'étaient constitués en un corps preside par des *Seviri*, espèce de magistrat qui jugeait et terminait leurs différends. Ils avaient leurs *Curatores* et leurs *Patroni*, et quelqu'un parmi eux était, *ad honorem*, admis dans l'ordre des Decurions des villes voisines, et quelqu'un parvenait même au rang de chevalier romain.

Il ne faut pas pourtant croire que ces gens-là étaient de Lyon ; ils étaient tous étrangers, attirés par le commerce et par le désir de faire fortune. Si nous avons vu que la formule *NEGOTIATORES VINARIJ IN CANABIS* indiquait qu'ils étaient des marchands de vins en détail, dans des baraques, l'autre *LVGDVNI CONSISTENTES* nous fait connaître qu'ils étaient étrangers. Le verbe *consistere* est propre et solennel dans les inscriptions pour indiquer la demeure ou le domicile de quelqu'un dans un endroit où il n'était pas né (1). *Cajus Liberius Decimanus VTRICVLARIVS LVGDVNI CONSISTENS* était de Vicence (2). *Quintus secundus Guigo AVGVSTALIS IN AEDVIS CONSISTENS* était de Trèves (3). *Caius Sentius Regulianus DIFFVSOR OLEARIVS LVGDVNI CONSISTENS* était de la Boétie (4) ; et de même nous voyons que les *CYLTVRES IOVIS QVI PVTEOLIS CONSISTVNT* étaient de Bérthie (5), que dans la ville de Rome même les *NEGOTIANTES VINI* étaient *SVPERNATES ET ARIMINENSES* (6), et que, vice versa, dans la Roëtia et à Mitylène, il y avait des *CIVES ROMANI EX ITALIA ET EX ALIIS PROVINCIIS QVINEGOTIABANTVR* (7). On n'a qu'à lire l'épître grecque des négocians de Tyr, établis à Pouzzol (8), et les savantes observations

(1) Florius : *de quodam Hegesippi Fragm.*, p. 84.

(2) Grut., p. 418, 10.

(3) Maffei : *Gall. Antiq.*, ep. XII, p. m. 63.

(4) Passionei, cl. II, n. 9.

(5) Murat., p. 231, 4.

(6) Reines., cl. III, n. 88.

(7) Lazius : *de Rep. Rom.* lib. II, comm. 2 ; Velsér, AA. Augst. p. 268.

(8) Grut., p. 1005. Ignarra, *de Pallacstra Neapolitana*, p. 279.

que les éditeurs y ont faites. De même qu'à présent, il existe à Smyrne, à Odessa, et dans les grandes places de commerce, des Français, des Anglais et des Hollandais qui exercent le trafic, et qui amassent de grandes richesses, il y avait alors aussi à Lyon, entre autres, le corps des marchands de vin, qui, vu l'état florissant de cette province, la résidence d'un Légat, de beaucoup de ministres, ou Augustales, la station d'un corps de troupes, et vu surtout la nombreuse population de cette ville, y avaient acquis une grande importance.

Si MM. Artaud et Cochard prennent la peine de lire ce mémoire, que j'ai écrit pour le seul amour de la science, je les prie d'accueillir avec bonté mes réflexions, je serais heureux d'obtenir leur suffrage, et surtout s'ils ajoutaient à mes éclaircissemens par des notions locales, qui ne sont pas à ma portée. Veuillez agréer, etc.

LÂBUS.

126. DESCRIPTION DE MÉDAILLES ANTIQUES, GRECQUES ET ROMAINES, avec leur degré de rareté et leur estimation; ouvrage servant de catalogue à une suite de plus de vingt mille empreintes en soufre, prises sur les pièces originales; par T. E. MIONNET, chev. de la Légion-d'Honneur, conservateur adjoint du cabinet des Médailles et Antiques de la Bibliothèque du Roi, de plusieurs académies, etc. SUPPLÉMENT, TOME IV. In-8° de 596 pages, avec 14 planches gravées; prix, 30 fr. Paris, 1829; Debure.

Cet ouvrage, dont les 6 premiers volumes contiennent principalement les médailles du Cabinet du Roi, est devenu, par son supplément pour lequel M. Mionnet a puisé à toutes les sources, un répertoire numismatique dans lequel se trouvent décrites toutes les médailles publiées jusqu'à ce jour dans les recueils, dans les dissertations particulières, et même celles encore inédites, qui se trouvent dans les cabinets d'amateurs, et dont les propriétaires lui ont communiqué les descriptions.

L'auteur avait terminé son 3<sup>e</sup> supplément par l'Attique, les îles d'Égine et de Salamine. Le volume que nous annonçons contient les médailles de l'Achaïe, de l'Élide, de la Messénie, de la Laconie, de l'Argolide, de l'Arcadie, des îles de Crète, d'Eubée, et des autres îles répandues dans la mer Égée. Là se termine la description de l'Europe, celle de l'Asie commence par le Pont et le Bosphore, et par la Paphlagonie.

Parmi les articles remarquables que renferme ce volume, le premier est celui des monnaies de la *ligue achéenne*. Les médailles autonomes grecques, en argent et en bronze, qui, d'après l'ancienne classification, avaient été rangées à la généralité de l'*Achaïe*, se trouvent maintenant classées dans cette série, d'après l'ouvrage de M. Cousinéry, intitulé *Essai historique et critique sur les monnaies de la ligue achéenne* (Paris, 1825, in-4°, pl. gr.). Nous observerons à ce sujet que quelques-unes des attributions de M. Cousinéry sont hasardées, ainsi que l'a prouvé M. Raoul Rochette, dans le compte qu'il a rendu de son ouvrage dans le *Journal des Savans* (août 1829); aussi M. Mionnet a-t-il souvent accompagné d'un point de doute les attributions qu'il a empruntées à M. Cousinéry.

Le point de l'opinion de ce savant que l'on peut attaquer le plus facilement, est relatif à l'attribution des médailles portant AP, à la magistrature d'Aratus, et comprenant selon lui sept années de cette magistrature. Il faudrait prouver avant tout que les lettres AP fussent les initiales du nom de ce magistrat. Nous n'entrerons point dans la discussion si les médailles de la ligue achéenne ont été frappées dans un chef-lieu, ou si au contraire elles ont été frappées dans les différentes villes dont elles portent les initiales ou les symboles. Il est cependant évident que la fabrique de ces médailles offre des différences, quoique le type en soit uniforme. M. Raoul Rochette s'éloigne ici de l'opinion de M. Cousinéry et se rapproche de celle d'Eckhel.

Le second article, qui mérite une attention particulière, est le travail relatif aux rois du Pont et du Bosphore. L'histoire de ces contrées est très-obscur, la chronologie de ces rois offre de grandes incertitudes.

M. Mionnet, dans un travail spécial sur cette série numismatique, a augmenté le nombre des rois auxquels on avait attribué les médailles avec les noms de Sauromate, de Cotys, de Rhescuporis. Les intervalles qui existent entre les dates ont servi de base à son système, et il pense qu'on pourra remplir encore des lacunes dans ces règnes.

Il rectifie ainsi le travail fait par Visconti pour l'Iconographie en nous donnant 8 Rhescuporis au lieu de 5, et 7 Sauromates également au lieu de 5. Il augmente aussi la nomenclature des rois du Bosphore de trois nouveaux noms, Spartocus, Arcan-ses, Rhadamses ou Rhadamsades.

Ce *Spartocus*, roi inconnu du Bosphore, n'est connu que par une médaille du cabinet du comte Romanzoff, décrite par M. Koehler (St.-Péterbourg, 1824). Le même donne à un *Leucon II*, la médaille jusqu'à présent attribuée à *Leucon I*, père de *Périsades*. C'est encore d'après M. Koehler que M. Mionnet donne un *Areanses* du cabinet impérial de Saint-Petersbourg. Quant à *Rhadamses* ou *Rhadamsades*, c'est le prince qui avait été nommé par M. le colonel Stempkowsky *Rhadameadis*, et que M. Koehler restitue sous ce nom.

Ce volume, plus abondamment pourvu de notes que les précédents, sera intéressant, non-seulement pour les amateurs de médailles, mais encore pour tous ceux qui s'occupent d'histoire et de chronologie. Cet ouvrage, fruit des travaux assidus de M. Mionnet, et dans lequel on peut suivre pas à pas la marche et les progrès de la science des médailles, a été couronné par l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, qui a décerné à son auteur le prix fondé par Allier de Hauteroche pour le meilleur ouvrage de numismatique qui a paru dans l'année.

Il est accompagné de trois planches de monogrammes, et de dix planches gravées contenant quarante-trois médailles intéressantes pour la science, ou sous le rapport de l'art. Les dessins sont de M. Garson; ils ont été gravés par M. Ruhières.

M. Mionnet promet très-incessamment son cinquième supplément, qui est sous presse, et que les amateurs de numismatique attendent avec impatience.

DUMERSAN.

227. MÉDAILLES ET ANTIQUITÉS TROUVÉES A FALAISE. — Extrait d'une lettre de M. GALERON, bibliothécaire de Falaise, au maire de la même ville; sur des pièces de monnaies et autres objets antiques découverts dans l'arrondissement.

Parmi ces morceaux échappés aux ravages du temps, se trouvent une hachette ou coin en bronze, de quatre pouces de long; cinq haches, coins ou cassé-têtes en pierre, de différentes grandeurs; sept fragmens d'autres haches de même espèce; un fer de flèche gauloise, et deux tessons d'urnes funéraires en terre cuite; trois médailles impériales romaines: un *Antonin* en grand bronze, un *Aurélien* et un *Constantin* en petit bronze. Dans le même endroit ont été découverts sept tombeaux, dont cinq à demi-brisés, et deux presque entiers; une lame d'épée

de fer, de 21 pouces de long, avec la soie; le manche en bronze d'un petit couteau de sacrifice; un bracelet de cuivre ciselé, des fragmens de piques et de coins en bronze, trois laches en pierre et plusieurs morceaux d'une belle poterie romaine rouge d'un très-bon goût.

Dans la commune de Jort, on a trouvé un vase de terre, renfermant des cendres et des ossemens calcinés, un ornement de cuivre assez bizarre, placé sur un squelette, des fragmens d'un tombeau de terre cuite, un cône de la même matière et un *Néron* de moyen bronze. Aux environs ont été mises à découvert un grand nombre de médailles d'empereurs et d'imperatrices, de consuls, de tyrans de la Gaule et de rois de France ou d'Angleterre, pièces dont l'énumération serait trop longue.

W.

128. HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES DES PLUS CÉLÈBRES ARCHITECTES du XI<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup>, accompagnée de la Vue du plus remarquable édifice de chacun d'eux; par M. QUATREMÈRE de QUINCY, de l'Acad. des inscript. et belles-lettres, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux arts. 2 vol. gr. in-8° de XII, 354 et 376, avec 47 pl. grav. au trait; prix, 30 fr.; en gr. pap. velin, tiré à 20 ex., prix, 50 fr. Paris, 1830; Jules Renquard.

Voici un bel ouvrage, et qui mieux est, un ouvrage conçu sur un plan simple et bon et bien exécuté. Le format, le papier, l'impression, le dessin et la gravure des planches forment un ensemble très-élegant; le sujet, par la manière dont il est traité, offre autant de variété que d'intérêt et d'instruction.

M. Quatremère expose lui-même dans sa préface, avec tant de clarté et de justesse, le but qu'il s'est proposé, que nous croyons devoir entrer en matière en reproduisant textuellement ses propres paroles; c'est aussi ce qu'a fait l'éditeur dans le Prospectus de ce bel ouvrage, et en cela il a montré du jugement et du tact.

Le principal objet que nous nous sommes proposé, dit l'auteur, est de tracer en abrégé, par l'histoire des hommes et de leurs plus notables monumens, la route embrassée et suivie par l'art de l'architecture chez les modernes, depuis le point qui doit passer pour celui de son renouvellement, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, et de présenter ainsi rapidement, et



dans un cadre raccourci, le tableau du génie et du goût des principaux architectes dans l'espace de six à sept siècles. »

Ce peu de mots donne une idée assez complète du nouvel ouvrage de M. Quatremère, pour rendre inutiles de longs éclaircissemens sur les motifs qui l'ont décidé à le publier. Quant à l'esprit dans lequel le choix a été fait, nous ne pouvons mieux le justifier qu'en reproduisant encore les expressions de l'auteur : « Serait-il vrai, dit-il, qu'en prenant pour mesure apparente de notre choix celle de la plus grande célébrité, nous nous soyons effectivement exposé à proclamer le plus souvent les arrêts des préventions locales ou contemporaines ? nous avouons que, s'il s'agissait d'ouvrages récents et d'auteurs modernes, il faudrait se tenir fort en garde contre certaines renommées éphémères, fruit des passions ou des goûts d'un moment, que le moment d'après désavoue. Mais en sera-t-il de même des célébrités que la succession des siècles a ratifiées, que les plus nombreux parallèles ont augmentées ? En sera-t-il ainsi des hommes dont les noms, pour la plupart, ont reçu, dans la constante admiration de leurs œuvres, la sanction de l'expérience et du temps ?

« Ne pouvons-nous pas dire alors qu'une célébrité qui ne cesse point de se perpétuer, est le plus sûr garant de l'habileté d'un artiste ? Et n'est-ce pas sur la foi d'une semblable tradition de suffrages, que nous assignons encore les premiers rangs dans les arts de la Grèce, à tant d'hommes dont toute-fois les ouvrages nous sont inconnus ? »

« Mais ici nous avons l'avantage de pouvoir encore comparer les titres de célébrités, aux œuvres toujours subsistantes des artistes que nous avons rassemblés dans ce recueil. A cet effet, c'est-à-dire pour servir d'autorité aux jugemens que nous avons moins portés que proclamés, il nous a paru convenable de placer en tête de la vie de chaque architecte le dessin d'un de ses principaux édifices.

« A l'égard des monumens qui doivent servir à constater la supériorité de leurs auteurs, nous nous croyons dispensé d'en justifier le choix. Les noms seuls du plus grand nombre excluent toute incertitude. L'opinion attachée au rang qu'ils n'ont jamais cessé d'occuper dans l'esprit des artistes et des connaisseurs de tous les pays, est trop incontestable pour que nous croyions nécessaire de l'étayer par de nouvelles preuves.

La seule nomenclature ou table indicative que nous donnons des monumens retracés dans ces dessins, pourrait servir d'index chronologique aux chefs-d'œuvre de l'architecture moderne. »

M. Quatremère n'a pas prétendu que ce choix de quarante-cinq architectes sous le titre *des plus célèbres* dût pour d'autres être un arrêt d'exclusion : aussi, pour mettre la critique à même de le modifier si elle le trouvait trop sévère, il a cru devoir faire suivre son histoire d'un Appendice contenant encore un nouveau choix de 50 architectes, avec une notice succincte de leurs principaux ouvrages.

M. Quatremère, ne reconnaissant de véritable art architectural que celui qui, seul, dit-il, entre tous les procédés de bâtir connus, a dû son origine, ses progrès, ses principes, ses lois, sa théorie et sa pratique, aux Grecs, et qui, propagé par les Romains, est devenu celui de la plus grande partie du monde civilisé, prévient qu'on ne trouvera dans son recueil aucune notion d'aucun ouvrage, d'aucun architecte du genre appelé *gothique*. Il ne parle point non plus de l'architecture arabe, indienne, égyptienne. Ces trois genres de constructions pourraient former le sujet d'un ouvrage aussi utile que curieux, qui, s'il était exécuté sur le modèle que vient de fournir M. Quatremère, aurait un bien véritable intérêt, et l'on doit désirer que le célèbre auteur qui a si bien ouvert la voie se charge de cette tâche qu'il pourrait mieux remplir que personne.

Quant au travail littéraire des notices sur chacun des architectes, l'auteur nous avertit lui-même du plan qu'il a suivi. « De même, dit-il, que nous avons fait un choix de quelques architectes entre un très-grand nombre, de même, et par suite de ce plan, nous nous sommes borné à choisir ce qui nous a paru le plus saillant dans les particularités qui les concernent, dans les titres qu'ils ont à la célébrité, de plus caractéristique enfin, et de plus propre à faire connaître la nature de leurs ouvrages et du goût de leur siècle. Nous devons ajouter qu'il nous paraît difficile de remplir mieux, avec plus de convenance et de justesse, le plan que s'était proposé M. Quatremère. Il est resté dans une sage mesure entre la prolixité et la sécheresse, en sorte que chacune de ses notices forme un petit tableau bien complet dont l'esprit saisit à merveille toutes les parties et dont les traits les plus saillans se fixent facilement dans la mémoire. »

Nous croyons ne pouvoir mieux terminer cet article qu'en offrant à nos lecteurs la liste des architectes dont les notices composent l'ensemble de cet ouvrage, avec l'indication des sujets de chaque planche.

### LISTE des Architectes et Indication des Planches.

|                                            |         |                                                                              |
|--------------------------------------------|---------|------------------------------------------------------------------------------|
| BUSCHETTO (XII <sup>e</sup> siècle).....   | 1300    | Vue de la cathédrale de Pise.                                                |
| OSCAR SIVVI (XII <sup>e</sup> siècle)..... | 1300    | Baptistère de Pise.                                                          |
| ANDOLFO DI LENO, mort en.....              | 1300    | Cathédrale de Florence.                                                      |
| GIOTTO.....                                | 1326    | Campanile de la cathédrale de Florence.                                      |
| JEAN DE PISE.....                          | 1329    | Le Campo-Santo, à Pise.                                                      |
| BRUNELLESCHI.....                          | 1444    | Coupoles de Sainte-Marie-des-Fleurs. — Façade du palais Pitti, à Florence.   |
| MICHELLOZZO.....                           | 14..... | Palais Médicis, à Florence.                                                  |
| LEON BATTISTA ALBERTI.....                 | 14..... | Église Saint-François de Rimini.                                             |
| SIMONE CARMAGNA.....                       | 1509    | Palais Strozzi, à Florence.                                                  |
| BRAMANTE.....                              | 1514    | Temple de San Pietro in Montorio. — Palais de la Chancellerie, à Rome.       |
| BALTHAZAR PERUZZI.....                     | 1536    | Petit palais, près le palais Spada. — Palais Marini, à Rome.                 |
| RAFFAEL SANZIO.....                        | 1520    | Palais Pandolfini, à Florence.                                               |
| SAN MICHELE.....                           | 1544    | Porte de l'enclos. — Palais Pomposi, à Vérone.                               |
| ANTONIO SAN GALLO.....                     | 1546    | Palais Farnèse, à Rome.                                                      |
| JULIUS ROMANUS.....                        | 1566    | Palais du T., à Mantoue.                                                     |
| MICHEL-ANGE.....                           | 1564    | Coupoles de Saint-Pierre, à Rome.                                            |
| L. TATTEI SANSEVERO.....                   | 1576    | Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise.                                        |
| GALLUS ALBERTI.....                        | 1572    | Église de l'Assomption, Palais Sauli, à Gènes.                               |
| PIERO LIGORIO.....                         | 1580    | Villa Pia, dans le jardin du Vatican.                                        |
| B. VIGNOLA.....                            | 1575    | Palais de Caprara, près de Rome.                                             |
| B. AMMANATI.....                           | 1592    | Cour du palais Pitti. — Pont de la Trinité, à Florence.                      |
| A. PALLADIO.....                           | 1580    | Basilique de Vicence. — Palais Trissini.                                     |
| PHILIPPE DE LORENE.....                    | 1578    | Cour d'entrée inférieure du grand pavillon, aux Tuileries.                   |
| JEAN BOUTTEAU.....                         | 15..... | Portique dans la cour du château d'Écouen.                                   |
| PIERRE LESCOT.....                         | 1578    | Cour du Louvre. — Fontaine des Innocents à Paris.                            |
| JEAN GOUSSON.....                          | 1575    | Palais de Saint-Jean-de-Latran, à Rome.                                      |
| DOMINIQUE FONTANA.....                     | 1607    | Procuratie nuova, à Venise.                                                  |
| VINCENZO SCARIZZI.....                     | 1616    | Plan et élévation de frontispice de Saint-Nicolas.                           |
| CHARLES MARREAU.....                       | 1629    | Façade du palais de Whitehall, à Londres.                                    |
| THOMAS JONES.....                          | 1652    | Plan et élévation du palais de Luxembourg.                                   |
| JACQUES DESBOIS.....                       | 1611    | Élévation et plan de la colonnade de Saint-Pierre de Rome.                   |
| J. L. BERNINI.....                         | 1680    | Élévation et plan de l'église de Saint-Charles aux Quatre-Fontaines, à Rome. |
| FR. BORROMINI.....                         | 1667    | L'Hôtel de ville d'Amsterdam.                                                |
| J. VAN CAMPEN.....                         | 1658    | Frontispice et colonnade du Louvre.                                          |
| CHARLES PEREYRE.....                       | 1688    | Élévation de la Sorbonne, du côté de la cour.                                |
| LEMOIGNE.....                              | 1660    | Arc triomphal de la porte Saint-Denis.                                       |
| FR. BOURDEL.....                           | 1686    | Vue latérale de Saint-Paul, à Londres.                                       |
| CHRISTOPHE WREN.....                       | 1723    | Dôme et portail de l'église des Invalides.                                   |
| J. HAKSBOOM HANNAERT.....                  | 1708    | Église et dôme de la Sagrada, près de Tarragona.                             |
| PAUL IVRY.....                             | 1734    | Portail de l'église de Saint-Sulpice, à Paris.                               |
| SERVANDONI.....                            | 1766    | Palais du roi de Naples, à Caserte.                                          |
| A. VASSI.....                              | 1773    | Colonnade de la place Louis XV, à Paris.                                     |
| J. ANGÉ GABRIEL.....                       | 1782    | Hôtel des Monnaies, à Paris.                                                 |
| J. DUBOIS-ARNOULT.....                     | 1801    | École de Médecine, à Paris.                                                  |
| GONDOUN.....                               | 1818    | Plan et élévation de l'église de Sainte-Genève, à Paris.                     |
| N. O. SERVANDONI.....                      | 1781    |                                                                              |

HISTOIRE.

129. HISTOIRE ANCIENNE DE CEYLAN. (*Asiatic Journal*; finis 1827; n° CXXXV, p. 341, août 1827, p. 153; *Annales marit. et colon.*, septembre 1827, p. 161).

Diverses tentatives ont été faites pour soulever le voile qui couvre l'histoire ancienne de Ceylan ; mais aucun résultat satisfaisant n'a été encore obtenu ; et l'on n'a pu assigner aux habitans de cette île une origine probable fondée sur une date authentique. Une personne qui a rempli à Candie des fonctions importantes, a communiqué à l'*Asiatic Journal* l'extrait d'une notice sur Ceylan, écrite par Diégô de Louta, secrétaire du roi de Portugal à Goa, et l'un des plus anciens historiens portugais de cette île en question.

Suivant les prêtres de Candi, la population est venue du continent : ils dirent, en 1769, au gouverneur hollandais de l'île, que 2300 années lunaires auparavant, un prince nommé Oujiaïa Raja, fils aîné de Sinbahâ, empereur de Lala, dans la province de Dambodiva, débarqua à Ceylan, alors appelée Lanka ou Lakdiva, à la tête de 700 géans, et conduit par Bouddha, chassa les démons qui habitaient l'île. Ce prince fonda une ville qu'il nomma Tambraparnim, et sa postérité régna à Ceylan jusqu'à l'année 1769, période qui embrasse une série de 172 rois, en y comprenant le chef de la dynastie et le monarque alors régnant. Ce fut, dit-on, de Siam que vint l'expédition ; et, selon les prêtres de Ceylan, les naturels de l'île sont originaires de cette contrée. On lit, dans le *Ramayana*, que Ceylan fut conquise par Rama, roi d'Oude, avec une armée de singes d'une taille gigantesque.

D'après le récit de Diégô de Louta, qui dit l'avoir puisé dans des histoires écrites par des Cingalais, et portées à Goa par les princes de Ceylan, l'île fut peuplée par des habitans du Tenasserim, royaume que l'auteur dit avoir été le plus considérable de l'orient, vu qu'il s'étendait de l'ouest à l'est, du Gange à la Cochinchine, et, au nord, par delà les montagnes. Le souverain de ce vaste empire, dont le nom était Aiota, avait un fils appelé Riga Raïa, ou Afrigia Raïa, héritier présomptif de sa couronne, et dont la conduite dissolue et le naturel féroce excitèrent un mécontentement général dans le peuple, qui se plaignit des actes de cruauté du prince et en demanda justice. Le roi,

voyant que ses exhortations et ses réprimandes ne pouvaient rien sur son fils, réunit secrètement un certain nombre de vaisseaux, qu'il fit pourvoir de toutes les choses nécessaires à la vie; quand tout fut prêt, il donna ordre d'arrêter son fils et de le conduire à bord de l'un des vaisseaux. Suivant un usage du pays, tous les enfans mâles, nés le même jour que l'héritier présomptif du trône, étaient nominativement sur un registre; et lorsqu'ils avaient atteint l'âge de sept ans, ils étaient amenés à sa cour et recevaient la même éducation que le prince, dont ils devenaient ainsi les compagnons. Au rapport des historiens grecs, cet usage fut mis en pratique par le père de Sésostris. Les jeunes gens élevés avec le fils du roi de Tenasserim imitèrent sa perversité et s'associèrent à ses crimes. Quoique le nombre des enfans mâles nés le même jour que le prince fut très-considérable, il n'en restait plus alors que sept cents vivans, qui tous furent saisis et transportés sur les vaisseaux. Le roi fit partir son fils avec sa flotte, lui enjoignit d'aller à la découverte de nouvelles terres et de s'y établir, avec défense de remettre jamais le pied sur le sol natal, sous peine d'être mis à mort avec ses compagnons.

En conséquence, le prince Riga Raïa mit à la voile et s'abandonna au caprice des vents, qui, après vingt jours de navigation, le poussèrent vers une île déserte qui était Ceylan. La flotte entra dans un port situé entre Trincomali et la pointe de Jaffnapatam, et nommé Pritoni; le prince et ses compagnons y débarquèrent et furent charmés de la douceur et de la pureté de l'air, de l'odeur suave qui s'exhalait des fleurs, de la beauté des arbres et de la fraîcheur que répandaient les ruisseaux; ils résolurent de se fixer dans cette île. Ils construisirent leur première ville à Mantotte, vis-à-vis de Manar. Ils trouvèrent des moyens de subsistance abondans dans le poisson que leur fournissaient les rivières, et dans les fruits que produisaient les arbres, tels que citrons, oranges, limons, etc. A cause de sa grande fertilité, l'île reçut d'eux le nom de *Lane-caou*, c'est-à-dire *Paradis terrestre*.

Quelques mois après l'arrivée de ces étrangers, on vit dans les parages de Ceylan plusieurs vaisseaux montés par des sujets d'un roi appelé le Vaïa de Cotta, et dont les états étaient situés dans le continent, vis-à-vis de l'île et à une journée de distance.

Le prince , ayant pris des informations sur la puissance et les richesses de ce souverain , rechercha une alliance , et lui envoya des ambassadeurs pour lui témoigner son désir de resserrer , par des mariages , les liens qui les unissaient déjà comme voisins ; il demanda pour lui la main de la fille du roi , et le pria de lui envoyer des femmes pour ses compagnons.

Les envoyés ayant débarqué , furent conduits au roi de Cotta , qui leur fit un gracieux accueil ; et comme la renommée du père de Riga était parvenue jusqu'à ses oreilles , il n'hésita pas à accepter la proposition du fils. Il envoya donc sa fille au prince , avec un cortège de filles nobles pour ses compagnons. Les noces furent célébrées avec pompe et magnificence.

Depuis cette époque , il s'établit entre les deux peuples des relations étroites ; beaucoup de sujets du roi de Cotta , principalement des artisans et des laboureurs , allèrent se fixer à Ceylan , avec tous les ustensiles nécessaires à l'exercice de leurs professions. De cette manière , l'île se peupla , et des forteresses furent même construites sur divers points.

Les descendans du prince de Tenasserim devinrent dans la suite souverains de Cotta , dont Ceylan fut une dépendance ; mais selon Diego de Louta , sa postérité s'éteignit du temps de cet historien , le dernier roi étant mort sans enfans mâles.

L'auteur dit que pour rehausser l'origine de leurs rois , les Cingalais ont inventé une fable dans laquelle les premiers sont représentés comme descendans du Soleil , et dont nous donnerons le résumé.

Avant l'établissement de l'empire de Tenasserim , les habitans des contrées connues sous le nom de Pégou , de Siam , de Tenasserim et de Camboge , entre le Gange et les frontières de la Chine vivaient sur les montagnes , dans des trous de rochers et dans des cavernes (comme font encore aujourd'hui quelques tribus birmans) , sans chef et sans gouvernement. Ils ne connaissaient point l'agriculture , et , comme les animaux sauvages , se nourrissaient de fruits et de racines. Ceux de Tenasserim remarquèrent un jour que le soleil se levait avec un éclat plus vif qu'à l'ordinaire ; et pendant qu'ils contemplaient la face radieuse de cet astre , ils le virent s'ouvrir tout-à-coup ; il en sortit un personnage , différent pour la forme , des créatures humaines. Ceux qui avaient été témoins du prodige coururent vers

lui et lui demandèrent qui il était. Il leur répondit dans la langue du Tenasserim, qu'il était fils du Soleil et que le Tout-Puissant l'envoyait pour régner sur le pays. A ces mots, les auditeurs se prosternèrent devant lui, l'adorèrent et déclarèrent qu'ils étaient prêts à le reconnaître pour leur souverain. Là-dessus, il fut placé sur un siège élevé, et commença à exercer son autorité.

Le premier acte de son gouvernement fut de détourner ses sujets du vagabondage, de leur apprendre à se construire des habitations et de les habituer aux mœurs de la vie sociale. Il rédigea ensuite un code de lois douces et équitables, à la grande satisfaction du peuple, qui commença à mener une vie heureuse en comparaison de son existence passée. Le roi vécut long-temps et laissa plusieurs fils, entre lesquels il partagea ses états, qui furent gouvernés par sa postérité pendant plus de 200 ans. Tous les princes de cette dynastie prirent le surmon de *Souriavas*, c'est-à-dire, fils du Soleil; de cette famille, descendait en ligne directe Affrigia Vaia, qui fut banni de l'île de Ceylan.

Quant au nom de *Ceylan*, Diego de Louta se livre, sur ce sujet, à des recherches qui n'ont pour résultat qu'une étymologie peu probable, et dont, par conséquent, il est inutile d'en entretenir nos lecteurs.

W.

**130. L'Histoire grecque, racontée aux petits enfans; par l'auteur de l'Histoire romaine. In-18 de vii-304 pages; prix**

Paris, 1829; Dufart.

Ce volume est le 3<sup>e</sup> d'une petite bibliothèque historique mise à la portée des enfans, que nous avons déjà signalée à l'attention de ceux de nos lecteurs qui se livrent par goût, par position ou par devoir à l'éducation du premier âge. (Voy. Tom. XIII, octob. 1829, p. 208). C'est un essai dont eux seuls peuvent apprécier le mérite. Sans doute ces petites histoires sont loin d'avoir l'attrait des contes de fées, qui nous ont paru, du reste, avoir le tort d'exciter trop fortement l'imagination et même de la fausser trop souvent. Sans doute les personnes préoccupées qui jetteraient les yeux sur les petits traités historiques dont

nous parlons, pourraient être tentées de les accuser de niaiserie, d'*enfantillage*. Nous avons déjà entendu ce reproche, qui nous semble, à nous, un éloge et un encouragement pour l'é-diteur. Sans doute aussi plusieurs traits de l'histoire, et surtout de l'histoire grecque, peuvent difficilement être expliqués à des enfans; mais on ne fait qu'indiquer ici les principaux : on n'a pas voulu être complet, on a voulu seulement appeler de bonne heure l'attention des enfans sur les objets qui entrèrent plus tard dans le cadre d'études sérieuses, et les préparer à recevoir, à désirer même une instruction plus solide. Il ne s'agit plus que de savoir si les auteurs ont réussi à fixer leur attention, et cela ne nous paraît pas douteux pour ceux du moins qui n'auraient pas encore lu de contes merveilleux.

E. H.

131. *SULLA MILIZIA CONSTANTINIANA.* — De la Milice constantinienne. Mémoire historique; par le comte FOLCHERRO SCHENK. In-4°; Milan 1828; Truffi. (*Antolog., giorn. di scienze*, juin 1819, p. 125.)

Ce mémoire est divisé en deux parties. La 1<sup>re</sup> traite de l'histoire grecque de la milice depuis Constantin jusqu'à François 1<sup>er</sup> de Parme; la 2<sup>e</sup> expose l'histoire italienne de cette milice depuis François 1<sup>er</sup> de Parme jusqu'à l'archiduchesse régnante, Marie Louise; la 1<sup>re</sup> partie n'est qu'un résumé de conjectures et d'hypothèses fondées sur des opinions; la 2<sup>e</sup> partie renferme des notices positives qui jusqu'à ce moment n'avaient pas été recueillies. On peut donc les considérer comme une appendice essentielle à l'histoire des ordres de chevalerie. L'ouvrage est orné d'un dessin représentant une médaille de Constantin, et d'un tableau sur lequel sont tracées plusieurs des insignes actuelles des chevaliers de la milice.

C. R.

132. *SUR LES INVASIONS DES TURCS EN STYRIE*, d'après les historiens musulmans. (*Steyerm. Zeitschrift*, cahier VI<sup>e</sup>, p. 58.)

Il ne se trouve pas dans les historiens mahométans la moindre trace d'invasion effectuée par les Turcs en Styrie, avant la marche de Soliman sur Vienne. La première irruption des Ottomans dans cette contrée n'a été jusqu'à présent rapportée par aucun de leurs historiens. C'est ce qu'affirme le voyageur bavaois Schiltberger, témoin oculaire et fidèle de la bataille de



Nicopolis, dans laquelle il fut fait prisonnier. Il raconte que Bajazet, dès le 3<sup>e</sup> jour après la bataille, s'avança jusqu'à Pettau, incendia la ville entière et emmena seize mille prisonniers. La première invasion turque, racontée par les historiens styriens, n'eut lieu que 22 ans plus tard. Radkersbourg fut investi. Le siège de cette ville est attesté par Valvassor et Megiser qui donnent le nom de *bey* au commandant de l'expédition. A cette époque, le sultan et son grand-visir étaient occupés de conquêtes en Asie, et l'invasion en Styrie doit être attribuée au bey d'une province limitrophe, lequel peut bien avoir péri avec seize des siens; mais on ne saurait croire avec Valvassor et Megiser, que 12,000 fantassins et 7,400 cavaliers y aient trouvé la mort; puisque jamais un bey de frontières ne commanda une armée aussi nombreuse, et que, pendant que Mahomet I<sup>er</sup> était occupé en Asie, il eût été même fort difficile de mettre sur pied une semblable armée à l'extrémité occidentale de l'empire, pour reconquérir les villes perdues dans l'interrègne qui suivit la captivité de Bajazet.

Si, d'un côté, la critique historique enlève ainsi une partie de son importance à la victoire de Radkersbourg, crue jusqu'à présent si éclatante; de l'autre, elle sert à prouver plus rigoureusement qu'on ne l'avait encore fait, l'existence de la bataille livrée antérieurement par les Turcs, en 1363, bataille à laquelle le Loretto de Styrie, lieu de pèlerinage de Maric-Zell, doit sa fondation. Les écrivains hongrois et styriens révoquent en doute la vérité historique de la tradition relative à la peinture de l'image miraculeuse. Prai nie que Louis ait jamais rien entrepris contre les Turcs; mais Catona réfute cette assertion au moyen d'un diplôme délivré en 1366, par ce prince au brave guerrier Ladislas Dobka, en récompense de la valeur qu'il déploya contre les Ottomans. La plus puissante des raisons qui établissent la vérité de la bataille de 1363, est le témoignage unanime des plus anciens historiens mahométans qui lui assignent la même date, placent le champ de bataille, non en Hongrie, mais assez près d'Andrinople, et attribuent la victoire, non à Louis, mais bien à Mourad.

Afin de ne pas multiplier inutilement les passages analogues d'écrivains orientaux, le journal cité en tête de cet article

rapporte celui qui offre le plus de détails; ce passage est tiré de l'ouvrage de l'historiographe Sead-Eddin. Nous extrairons ce qui nous a paru le plus intéressant dans ce morceau intitulé : *Attaque des Infidèles Serviens et victoire de l'Étendard des Croyans.*

Le commandant de Philippopolis, banni de sa patrie, s'était réfugié précipitamment auprès du despote de Serbie pour se plaindre à lui de Lala Chahin, qui l'avait chassé, et implorer son secours contre les Musulmans dont il brûlait de se venger. Le despote se rendit à ses instances; et, plein d'ardeur, il se ligua avec les rois de Hongrie et de Bosnie, et le prince de Valachie, pour chasser les Musulmans de la Romélie. Peu de temps lui suffit pour assembler des forces considérables avec lesquelles il se porta sur Andrinople, vers l'an 1388 de J. C. et 766 de l'hégire. Aussitôt que Lala fut informé de l'approche des chrétiens, il en transmit la nouvelle au sultan, et lui annonça qu'avec sa cavalerie il était hors d'état de résister à l'armée innombrable des ennemis. Le sultan victorieux se disposa sur-le-champ à marcher à son secours. Ayant traversé l'Hellespont, vis-à-vis de Gallipoli, et passant près de la forteresse de Bigha, il songea que les chrétiens, au pouvoir de qui elle était, pourraient l'arrêter dans cet endroit; et, comme quelque cause l'avait toujours jusqu'alors empêché de se rendre maître de ce poste, il résolut de s'en emparer. Après avoir donné des ordres pour l'approvisionnement des vaisseaux qui se trouvaient à Aidinchik et à Gallipoli, il fit embarquer une partie de sa cavalerie, qu'il chargea de tenir la mer, tandis qu'avec le reste de ses troupes, il cernerait la forteresse. Sur ces entrefaites, Lala Chahin apprit que la Serbie avait armé toutes ses forces contre les Mahométans, et que l'armée, campée sur les rives de la Marizza, n'était plus qu'à deux journées d'Andrinople. Sachant que l'armée musulmane ne faisait pas la dixième partie de celle des chrétiens, il tint conseil avec ses beys; et le résultat de la délibération fut qu'on devait s'en remettre à la décision du ciel. Hadchi Ilbcki fut choisi pour général. Après avoir animé les siens au combat par ce vers du Coran : « Si Dieu est avec toi, qui peut te vaincre ? » il répartit ses troupes sur tous les points pendant que les ennemis étaient ensevelis dans le sommeil ou

dans le vin. De toutes parts retentirent les cris de *Allah! Allah!* et le son des tambours et d'autres instrumens bruyans. Les chrétiens, saisis d'une terreur panique et n'ayant pas eu le temps de se reconnaître, furent taillés en pièces par les Ottomans. Lala Chahin, qui n'avait pris aucune part à cette victoire, conçut une telle jalousie contre Hadchi Ilbcki qu'il l'empoisonna. Voilà, en somme, de quelle manière l'historien Sead-Eddin raconte les événemens de la guerre du 14<sup>e</sup> siècle; M. de Hammer ne paraît pas ajouter foi à ce récit, qui d'ailleurs semble formellement contredit par les historiens styriens et hongrois. W.

133. HISTOIRE ROMAINE de B. G. NIEBUHR. Traduit de l'allemand sur la 3<sup>e</sup> édition par P. A. de GOLZERT. Tomes I et II, 440 et 456 pag. in-8; prix des 2 vol. cartonnés, fr. Paris, 1830; Levrault. Strasbourg; même libraire.

Depuis une quinzaine d'années les recherches de M. Niebuhr sur l'histoire romaine font du bruit dans le monde savant. L'auteur reprenant en sous-œuvre cette histoire qui nous a été transmise avec trop peu de critique, et trop entremêlée de fables et d'invéraisemblances, est parvenu à des résultats neufs et inattendus qui renversent beaucoup d'idées qui nous ont été inculquées dans les écoles par les livres élémentaires. Déjà Périzonius, Bayle, Beaufort, et Lévesque que M. Niebuhr ne nomme pas, ont attaqué les traditions invraisemblables de l'histoire romaine; mais, comme dit l'auteur au sujet de Beaufort, ils ont détruit sans reconstruire. C'est ce que ne fait pas en effet M. Niebuhr; il ne se contente pas de nier, il établit des faits nouveaux, il rectifie d'anciennes erreurs; en un mot il fait une histoire neuve, ou plutôt il fournit des matériaux pour une histoire romaine. Car malgré le titre c'est réellement une suite de dissertations savantes que M. Niebuhr nous présente dans cet ouvrage. Elles seront d'un grand secours aux historiens futurs; mais ce n'est point une narration suivie, comme celle de Tite Live; d'autant moins que M. Niebuhr ne répand pas d'agrément sur son style, et s'occupe beaucoup plus du fond que de la forme. Celle-ci est même un peu trop négligée, et il est fort à regretter que M. Niebuhr ne soit pas aussi bon écrivain qu'il est profond philologue.

Nous n'avons encore sous les yeux que les deux premiers volumes qui répondent au volume 1<sup>er</sup> de l'original allemand. Un 2<sup>e</sup> volume de celui-ci a paru, mais le 3<sup>e</sup> n'est pas encore imprimé. Nous allons indiquer le contenu de la première livraison de la traduction de M. de Golbéry.

Les Romains n'étaient point un peuple particulier ; ils étaient un mélange d'aventuriers de diverses nations voisines. Aussi les premières recherches de M. Niebuhr s'étendent sur les petits peuples qui habitaient la contrée qui forma dans la suite la république romaine. C'étaient les Enotriens et Pélasges, les Opiques et Ausones, les Aborigènes et Latins, les Sabins, les Etrusques, les Ombriens, les Japyges, enfin les Grecs et les Liguriens. Quelques-uns de ces peuples, tels que les Etrusques et les Colons grecs étaient parvenus à un certain degré de civilisation, et possédaient des institutions assez remarquables. Les Etrusques avaient une caste sacerdotale et guerrière comme les Chaldéens : c'étaient des patriciens-prêtres qui dans la suite transférèrent à Rome une partie de leurs usages, de leur autorité et de leurs superstitions. M. Niebuhr discute ensuite les témoignages des anciens relatifs à la prétendue arrivée d'Enée en Italie avec une troupe de fugitifs troyens, et il passe de là aux diverses traditions sur la fondation de Rome, en recherchant les sources d'où elles sont découlées, et l'authenticité des monumens ou des titres antiques sur lesquels ces traditions ont été fondées. Remonter aux sources, est un soin que l'auteur prend dans tout le cours de ses recherches, et qui prouve un véritable érudit. Ce n'est pas la faute de M. Niebuhr, s'il arrive à des résultats tels que celui-ci : « Les récits mythologiques de ce genre sont des formes vaporeuses, ou même une *fata morgana* (pourquoi pas *fée morgane* ?) dont l'image primitive est invisible, dont la loi de réfraction nous est inconnue ; et n'en fût-il pas ainsi, nul esprit ne serait doué d'assez de savoir et de sagacité pour parvenir à démêler les traits primitifs, au milieu du mélange bizarre de ces formes. » Seulement il semble que l'auteur eût pu faire cet aveu d'une manière plus simple, et en employant moins d'images.

En parlant de la guerre entre les Romains et les Sabins après le fameux enlèvement des femmes, M. Niebuhr rapporte

une de ces traditions antiques qui vivent encore sur les lieux , et que l'auteur, pendant son long séjour à Rome , a recueillies avec soin. Tarpéia montra aux Sabins la route pour arriver à la citadelle du mont saturnin ou capitolin, mais elle fut mise à mort pour cette trahison ; et dans la suite on montra son tombeau en cet endroit. « Tout le mont capitolin , dit-il , est percé de carrières ou d'antiques galeries pratiquées dans le tuf : plusieurs de ces galeries sont murées, d'autres sont accessibles ; elles sont voisines des maisons construites sur les décombres qui couvrent les cent degrés du capitolé , sur l'endroit où la roche tarpéienne regarde le forum , auprès des édifices en ruines que l'on appelle le *Palazzacio*. Je fus attiré dans ce labyrinthe par le bruit que l'on répandait sur l'existence d'un puits d'une profondeur extraordinaire. . . Des jeunes filles du voisinage nous guidaient , et nous racontaient que bien avant dans la montagne était assise la belle Tarpéia , couverte d'or et de bijoux , et retenue par enchantement. Ceux qui cherchent à pénétrer jusqu'à elle , ne retrouvent jamais leur chemin. Les habitans de ce quartier sont des maréchaux et des cabaretiers , étrangers aux connaissances archéologiques , etc. » Il est sans doute curieux de voir le nom et le souvenir de Tarpéia se conserver chez les ouvriers qui habitent actuellement auprès du mont capitolin.

M. Niebuhr termine le 1<sup>er</sup> volume par des remarques intéressantes sur l'état primitif de la ville de Rome , et sur les tribus qui l'habitaient.

Le 2<sup>e</sup> volume commence par des recherches sur les diverses conditions civiles et politiques des Romains sous les premiers rois. L'auteur s'efforce surtout d'éclaircir la signification du mot *gentes*. Son style diffus ôte un peu à la lucidité de cette discussion ; cependant avec quelque peine on parvient à saisir les résultats neufs de ses recherches. M. Niebuhr cherche à prouver que le mot *gens* chez les Romains devait avoir la même acception que celui de *genos* chez les Grecs : c'étaient des associations de familles , que l'auteur compare aux *phares* des Souliotes modernes , et le traducteur aux *pharaïges* de la ville de Metz au moyen âge. On pourrait les comparer encore aux *clans* de l'Écosse , et aux villages de l'Épire et de la Macédoine

actuelle. En Grèce « chacun de ces *genos* avait un nom propre de forme patronymique. On disait les *Codrides*, les *Eumolpides*, les *Batades* ; c'est ce qui a bien l'apparence d'un lien du sang ; mais cette apparence, dit l'auteur, est trompeuse. Peut-être ces noms passaient-ils de la famille la plus considérée de l'association à ses autres membres ; il est plus vraisemblable que l'on adoptait le nom d'un patron ou éponyme. Les Homérides de Chio formaient une aggrégation de ce genre, et c'est de leur nom seul que l'on concluait qu'ils étaient issus du poète. » Il en était probablement de même des Jules, des Emiles, des Fabius de Rome. L'unité de la famille politique ou de la *gens* imposait des devoirs et offrait des avantages. Par exemple chaque *gens* ou confrérie avait son culte et des sacrifices aux frais desquels les associés étaient obligés de pourvoir. En revanche les associés héritaient de celui d'entr'eux qui mourait sans testament et sans descendants. Tous les associés avaient l'obligation de se secourir mutuellement et de prendre les armes pour la défense de la *gens*. Cette organisation en familles politiques a survécu à l'empire romain. On la retrouve au moyen âge à Gènes ; Doria est loué par les historiens pour avoir délivré Gènes des dissensions des deux principales factions, en licenciant les aggrégations ou *gentes* alors existantes, et en répartissant les familles qui les composaient, entre les 28 *alberghi* formés chacun du noyau et du nom d'une ancienne maison. On a retrouvé au reste une institution semblable dans quelques villes de l'Allemagne du moyen âge, par exemple à Cologne ; et c'est ce qui explique comment Metz peut offrir une distribution analogue.

M. Niebuhr porte ensuite ses investigations sur le sénat et le peuple ; puis marchant avec l'histoire il examine ce que le règne de chaque roi de Rome peut offrir de certain. Les résultats ne rassureront pas beaucoup ceux qui doutaient de la certitude des traditions romaines. M. Niebuhr déclare que Servius Tullius, « le plus remarquable des rois de Rome, celui que l'histoire de la constitution ne peut s'empêcher de regarder comme une personne déterminée, reste dans tous les récits des historiens romains, un prince tout aussi mythologique que le sont Romulus et Remus. » Son nom de Servius aura donné lieu au conte sur son origine servile. C'est dans un discours de l'em-

pereur Claude, retrouvé à Lyon, que le judicieux auteur découvre une tradition plus certaine sur l'origine de ce roi. C'est en effet d'après les annales étrusques, plus anciennes que celles de Rome, que Claude fait mention de cette origine; voilà comme une circonstance qui échappe aux lecteurs ordinaires, est saisie et mise à profit par un savant habitué aux recherches.

Tout en discutant un grand nombre de points sur lesquels on se formait des idées vagues ou erronées, M. Niebuhr conduit l'histoire jusqu'à l'établissement du tribunat. Parmi les objets discutés avec une grande érudition on remarque surtout les localités anciennes de la ville de Rome, la condition et les rapports des Plébéiens et des Patriciens, le cens, et cet endettement du plebs qui fut la cause de son émigration temporaire hors de la ville.

Nous attendons maintenant la suite de ces discussions savantes que M. de Golbéry a rendues très-fidèlement, peut-être même avec un peu trop de fidélité. Nous désirerions que le savant traducteur ne nous laissât pas ignorer les points au sujet desquels M. Niebuhr a été combattu, quelquefois avec succès par divers savans d'Allemagne. Il pourrait les indiquer dans des notes ou dans un court supplément à la fin de cet ouvrage instructif et célèbre.

D—c.

134. FRAGMENS HISTORIQUES SUR UN IMPOSTEUR SE DISANT LE TSARÉVITCH ALEXIS PÉTROVITCH, EXTRAIT DES MÉMOIRES DE M. BRÉCHKOF. (*Istoritcheski, statistitcheski i géographitcheski journal*. — Journal historique, statistique et géographique; nov. 1826, pag. 160—163).

Il y a cent ans, à l'époque de la mort de l'empereur Pierre I<sup>er</sup>, on vit éclater dans la petite Russie, une révolte dont les suites auraient pu être des plus funestes pour la Russie, si quelques habitans du bourg de Potchep n'avaient tout sacrifié pour arrêter le mal dans sa source, et punir eux-mêmes les rebelles.

En 1725, un imposteur parut dans le village de Piani-Bog, gouvernement de Tchernigof, à huit verstes du petit bourg de Potchep. Il y était arrivé à la tête de quelques grenadiers armés. Couvert d'habits magnifiques, entouré d'une suite riche et

nombreuse, il se faisait appeler le Tsarévitch Alexis-Pétrévitch; et racontait comment il avait été miraculeusement sauvé. En fils obéissant et craignant Dieu; et n'ayant pas voulu causer le malheur de la Russie, pendant le règne de son père, il avait cru devoir se cacher jusqu'à cette époque, pour se soustraire aux persécutions dont il aurait été l'objet; mais bien persuadé aujourd'hui qu'il était l'héritier légitime du trône, il allait à Moscou remonter sur le trône de ses ancêtres. Tous ces récits étaient accompagnés de promesses, et surtout de distributions d'argent qui ne manquèrent pas de lui attirer force partisans. Les habitans de Piani-Rog se révoltent; tous accourent pour voir leur futur souverain; et les Cosaques de la contrée se hâtent, à l'envi, d'aller grossir son armée.

Vainement, le chef-militaire du lieu, le fidèle Baranofski s'efforce de les convaincre que le Tsarévitch Alexis n'existe plus depuis long-temps; et que celui qui prend ce nom ne peut être qu'un imposteur: personne ne veut l'écouter, quelques-uns même essayèrent de tuer ou de livrer cet honnête homme au faux Tsarévitch. Dans cette extrémité, Baranofski se rendit à Potchep, et rendit compte au commandant Pavlof, au bourgmestre Brechkof, et aux principaux notables, de tout ce qui se passait à Piani-Rog.

Ces bruits s'étaient bientôt répandus dans Potchep, le peuple allait peut-être publier ses devoirs et s'abandonner à la révolte, lorsque le digne Brechkof, qui possédait toute sa confiance et toute son estime, s'adresse aux habitans, et leur fait toucher au doigt l'imposture du chef rebelle. Les ayant persuadés, il rassemble un corps considérable de Cosaques; et se dirige avec le commandant Pavlof, sur Piani-Rog.

L'imposteur vient fièrement à leur rencontre; et les somme de se rendre; il eut même, dans la chaleur de l'entretien, la hardiesse de frapper le commandant Pavlof; et celui-ci ayant fait signe aux siens de se défendre, il donna ordre à ses partisans de tirer. Le combat fut assez meurtrier de part et d'autre, et il dura même assez long-temps. Enfin, le plus grand nombre des rebelles passa du côté de Brechkof, et l'affaire se termina à l'avantage des habitans de Potchep.

De Potchep, les rebelles furent conduits à Gloukhof, et de là à St.-Petersbourg. Lorsque le procès eût été jugé, et l'im-



posteur puni comme il le méritait, sa tête fut envoyée à Potchep, avec l'ordre d'élever une colonne en pierre surmontée d'une pointe de fer, où elle serait exposée, et sur laquelle on graverait les motifs de son supplice. Cette colonne existe encore maintenant, et se trouve sur la place publique, non loin de l'église de la Transfiguration.

Quel était cet imposteur? — La suite découvrit que c'était Alexandre Sémourikine ou Sémourikof, fils du sonneur du faubourg de Simbirsk. Il y avait 17 ans qu'il était entré au service, et il se trouvait alors dans le deuxième régiment de grenadiers. Étant arrivé avec son corps à Potchep, dont il connaissait les habitans, il s'était figuré pouvoir exécuter plus facilement dans cet endroit que dans aucun autre, le projet qu'il méditait, à ce qu'il paraît, depuis long-temps.

Le brave et fidèle Baranofski reçut en récompense de l'impératrice Catherine I<sup>re</sup>, le village de Vouissoka, dans l'arrondissement de Moglinsk. A. J.

135. BETRACHTUNGEN UEBER TEUTSCHLAND.—Considérations sur l'Allemagne, depuis la première moitié du 8<sup>e</sup> siècle, jusqu'à la première moitié du 13<sup>e</sup>, ou depuis Charlemagne jusqu'à Frédéric II; par J. WEITZEL. Un vol., vi et 267 p. in-8°. Leipzig, 1828; Brockhaus. (*Leipz. Lit. Zeitung*; oct., 1828, p. 1937).

L'auteur de cet ouvrage a fait preuve d'impartialité et d'une grande portée de vues dans la manière dont il a traité son sujet. Le jugement qu'il a émis sur le moyen âge en général, porte sur le fort et le faible des institutions sociales et politiques de cette époque, qui présente le mélange bizarre du bien et du mal toujours luttant l'un contre l'autre. — M. Wetzgel n'a pas jugé à propos de surcharger son travail de notes, de commentaires et de citations. Il s'est aussi abstenu de toutes ces hypothèses hardies, que tant d'auteurs se sont permises sur certaines particularités du moyen âge, que l'on ne connaît peut-être jamais qu'imparfaitement, faute de documens suffisans.

Il a divisé son ouvrage en 3 sections. La première est intitulée De la politique et des gouvernemens en général; la seconde De l'église, la troisième De la cotisation. C'est sous ces 3 titres qu'il a classé tous les matériaux historiques qu'il a réunis.

Il s'adresse principalement à des lecteurs qui ont des connaissances historiques assez étendues, pour pouvoir comprendre et saisir la manière dont il apprécie la masse de faits historiques qui sert de base à son exposition. Comme il s'est attaché aux choses plus qu'aux noms et aux dates, son ouvrage ne peut convenir qu'aux hommes qui envisagent l'histoire sous un point de vue élevé, et veulent y suivre, pas à pas, la marche du développement de l'esprit humain. — Laissant à l'écart tous les faits de détail, l'auteur a esquissé à grands traits le tableau du moyen âge dans la période qu'il a décrite, et l'a accompagné d'opinions et de vues politiques profondes et pleines d'intérêt. — C'est ainsi que le jugement qu'il porte de Charlemagne et des institutions de ce grand homme, dénote une haute sagacité, et l'exposé des suites politiques de la mort de ce prince, nous a paru frappant de vérité. La *Gazette de Leipzig* recommande surtout la lecture de ces passages, car elle ne peut manquer de donner une juste idée du mérite et du talent de l'auteur. C. R.

136. GESCHICHTE DES TEUTSCHEN VOLKES. — Histoire du peuple allemand; par M. LUDEN. 3<sup>e</sup> Vol. VI et 810 p., gr. in-8°. Gotha, 1827; Perthes. (*Allg. Liter. Zeitung*.; juillet 1828, supplém., p. 661).

Ce 3<sup>e</sup> volume s'étend depuis la destruction de l'empire romain d'Occident par Odoacre, roi des Hérules, jusqu'à la bataille de Testri et Pepin de Héristal. L'auteur expose dans 3 livres la réunion des peuples d'origine germanique, et un seul peuple sous la domination suprême des Francs; le 6<sup>e</sup> livre contient le récit des conquêtes d'Odoacre, et de la fondation en Italie, d'un royaume ostrogothique par Théodoric : vient ensuite l'établissement de la monarchie des Francs, dans les Gaules et en Allemagne, par Clovis et ses successeurs immédiats, jusqu'à Clotaire I<sup>er</sup>, la chute de la domination des Ostrogoths en Italie, et l'émigration des Lombards.

Le 7<sup>e</sup> et le 8<sup>e</sup> livres sont exclusivement consacrés aux Francs; le 7<sup>e</sup> livre expose l'état intérieur, la législation et la constitution du royaume des Francs; et le 8<sup>e</sup> traite de l'histoire externe de la monarchie et des révolutions qui ont amené la chute de la dynastie des Mérovingiens.

Le quatrième volume de l'ouvrage de M. Luden contiendra

l'histoire de la dynastie de Pepin, jusqu'à Charlemagne, dont le génie a jeté les bases d'un nouvel empire germanique. C. R.

137. THÜRINGISCHE UND OBERSÄCHSISCHE GESCHICHTE. — Histoire de la Thuringe et de la Haute-Saxe, jusqu'à l'époque où la Thuringe échut en partage aux Margraves de Meissen, en l'année 1247, exposée d'après les sources par A. WACHTER. T. 1, 339 p., T. 2, 436 p. in-8°. Leipzig, 1826; Hartmann. (*Götting. gelehrte Anzeigen*, avril 1828, n° 64).

L'auteur s'est proposé de dissiper, à l'aide d'une analyse approfondie et d'une critique impartiale des sources, l'obscurité qui règne dans l'histoire de la Thuringe. Il a aussi fait usage de fragmens d'anciens poètes allemands, et de documens ignorés jusqu'à ce jour. Toutefois il reste encore des doutes sur divers points. Il serait d'abord à désirer que l'auteur examinât de nouveau ce passage équivoque de VEYANTIVS FORTUNATUS, dans lequel il s'agit de la double victoire remportée par les Francs, et de la bravoure de Sigebert; pour cela il faudrait commencer par déterminer le peuple qui était alors établi sur les rives de la Naab. M. Wachter dit que c'était les Avares, mais d'autres auteurs ont une opinion différente. Wenck dit que c'était les Bavares. Peut-être le poète, qui, malheureusement, est l'unique source où ce fait d'armes soit mentionné, a-t-il voulu désigner par les mots GEMMA de GENTE, une autre victoire remportée à la même époque par Wolf, général d'Autriche, sur les Saxons et les Danois réunis aux Thuringiens, près de Kirchhayn, dans la Hesse supérieure, non loin de l'ancien village Dagobertshausen. On ne conçoit pas non plus comment l'auteur, en citant le passage connu de Tacite sur la guerre des Catues et des Hermondures, a entendu par le mot SALE employé dans cette phrase, FLUMEN GICHENDO SALE FECTUM ET CONTAMINUM, la Saale même, tandis qu'il est facile de donner à ce mot une autre signification. — Strabon seul nomme la Saale, en rapportant la mort de Drusus. L'auteur a banni avec raison de la mythologie germanique, CRONO et d'autres divinités qui avaient originairement appartenu aux Slaves. Mais pourquoi en a-t-il aussi exclu Astaroth ou Ostara, dont le culte antique a laissé des traces en Allemagne? L'étude de la mythologie germanique pourrait être perfectionnée par la con-

naissance des traditions locales, et des noms que les lieux portaient anciennement. M. Wachter s'est abstenu de donner l'explication de plusieurs de ces noms, toutes les fois qu'il n'a pu s'appuyer sur les sources; ce silence est sans doute préférable à de vaines hypothèses; mais pourquoi n'a-t-il point parlé de la ville d'Elmeri, qu'Évrard, comte de Hesse, et duc franc, incendia pour punir son vassal saxon? Les chroniques ne la nomment-elles pas, et sa situation dans les domaines d'Évrard (Helmershausen sur le Diemel), peut-elle faire naître des doutes?

L'ouvrage ne donne pas non plus des éclaircissemens suffisans sur les comtes de Gleybergou, Glizberg, non loin de Giessen, dont on voit encore le château en ruines, et qu'il ne faut pas confondre avec Glizberg, non loin d'Iéna. On sait que le comte Heumann, l'un des partisans de l'empereur Henri IV, était parent du comte Herrmann de Luxembourg, son adversaire. Par contre, les investigations de l'auteur, sur l'époque des Troubadours thuringiens, sont très-satisfaisantes. C. R.

138. SAMMLUNG HISTORISCHER SCHRIFTEN UND URKUNDEN. —

Recueil d'écrits et de documens historiques concernant la Bavière, extraits de manuscrits; par le baron DE FREYBERG. 1<sup>er</sup> vol. in-8° de iv, et 520 pag.; prix, 2 rthlr. 12 gr. Stuttgart et Tubingue, 1827; Cotta. (*Allg. Liter. Zeitung*, décembre 1828. Supplém., p. 1105.)

Le but de cette collection est de répandre quelque lumière sur l'histoire de la Bavière, et d'amuser le lecteur en déroulant sous ses yeux les annales de sa patrie.

D'après le plan que s'est proposé l'auteur, sa collection ne comprendra que des documens entièrement inédits, ou déjà publiés, mais d'une manière incomplète, et chaque document sera précédé d'un préambule ou d'un éclaircissement historique. Trois cahiers formeront un volume.

1<sup>er</sup> cahier : *Chronique de Bavière, par un auteur anonyme.* Cette chronique, écrite en langue allemande, sous le règne de l'empereur Frédéric III, expose l'histoire de la Bavière depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du 15<sup>e</sup> siècle; elle fourmille d'inexactitudes qui auraient dû être indiquées en note, et elle contient beaucoup de détails inutiles.

2<sup>e</sup> cahier : *Le Procès de Gaspard de Thuringe* instruit au

*tribunal secret.* C'est une collection de documens écrits en langue allemande, qui non-seulement se lient immédiatement à l'histoire politique de la Bavière, mais répandent en outre un jour nouveau sur le caractère de l'époque ( le quinzisième siècle ), et particulièrement sur la procédure des tribunaux secrets. Au procès de Gaspard de Thuringe est joint un autre procès du même genre entre Lienhart de Santirell et le duc Henri.

3<sup>e</sup> cahier : Le plus ancien *Codex* de l'évêché de Passau. Ce *Codex*, écrit en langue latine, et précédé d'une préface très-intéressante de M. Freyberg, a été livré à l'impression pour la première fois. La première collection ne contient que des fragmens du neuvième siècle, ou de la fin du huitième; la seconde collection ne se compose aussi que de fragmens rédigés depuis le milieu jusque vers la fin du neuvième siècle; enfin la troisième ne renferme que des documens complets que présentent des notices depuis la fin du dixième jusqu'au commencement du douzième siècle, dans un ordre assez chronologique. Le principal mérite des deux premières collections est de donner des notions étendues sur la division des pagus, matière à laquelle des savans distingués ont consacré depuis long-temps leurs veilles. Le texte est enrichi de notes explicatives.

139. THE HISTORY OF ENGLAND DURING THE MIDDLE AGE. — Histoire d'Angleterre pendant le moyen-âge, par SHARON TURNER; 2<sup>e</sup> édit., 5 vol. in-8°. Longman. (*Gentleman's Magazine*, mars 1826, p. 233).

M. Turner, historien dont nous avons plusieurs fois eu occasion d'analyser les travaux, révoque en doute le récit généralement admis comme vrai de la mort de Robert, duc de Normandie, au château de Cardiff, se fondant sur ce que les historiens contemporains n'en parlent pas; ainsi, il récuse le témoignage de Mathieu de Westminster et de Mathieu Paris. Il ne dit rien de l'invasion de la principauté de Galles par les Normands, ni d'autres événemens importans de l'histoire d'Angleterre; mais il raconte très-bien la conquête d'Irlande; et ce que nous avons lu sur Becket et les croisades, prouve en lui un jugement sain et un goût parfait. Le règne de Jean est plus brièvement traité qu'on ne s'y serait attendu, mais toutes les

circonstances y sont clairement rapportées. L'auteur parle de Henri III beaucoup moins longuement que les autres historiens; toutefois les conséquences politiques de son gouvernement y sont habilement présentées.

L'esquisse de l'état de l'Europe aux 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles paraît avoir pour but de mettre le lecteur en état de lire avec plus de fruit l'histoire d'Angleterre à ces époques. Au règne de Richard II, il n'est point question de la croisade de Spencer, évêque de Norwich, contre un anti-pape. Ce règne, néanmoins, surtout la dernière partie, ainsi que le caractère de Henri V, sont bien tracés. Pour les événemens de ce période, l'auteur a eu à sa disposition des matériaux inconnus à ses devanciers; notamment le récit manuscrit du siège de Harfleur. Le règne de Henri VI, qui, selon l'expression de M. Turner, a paru jusqu'à présent une masse confuse de faits incohérens, est aujourd'hui un morceau historique d'une grande clarté. L'auteur rend une pleine justice à Jeanne d'Arc; il a su jeter un grand intérêt sur les débats qui divisèrent le trône et l'église. Le caractère de Richard III est un de ceux sur lesquels on est le moins d'accord, et M. Turner croit réduire à sa juste valeur le mal qu'on a dit de lui en l'absolvant du meurtre de Henri VI et de lady Anne, et en le déclarant l'assassin des jeunes princes enfermés à la tour de Londres.

La partie littéraire de l'ouvrage comprend, 1<sup>o</sup> un exposé de la décadence de la littérature, dans lequel notre historien apprécie judicieusement les Grecs et les Romains, quoiqu'il montre fort peu d'estime pour Aristote; 2<sup>o</sup> la renaissance de la littérature latine en Angleterre après la conquête, l'histoire de la poésie anglo-saxonne, les romans d'Arthur de Charlemagne, les chansons de Marie, les Trouvères normands; 3<sup>o</sup> l'introduction de la littérature arabe; la philosophie scholastique.

L'ouvrage de M. Turner est accompagné de notes plus ou moins longues. Nous ne relèverons pas quelques erreurs de fait qui lui sont échappées, le lecteur y suppléera facilement, car elles sont peu importantes. Le style de son histoire ne répond pas toujours au mérite des pensées, quoique le plus souvent il soit assez correct; on lui reproche, par exemple, d'accumuler trop d'épithètes sur un seul substantif; nous avons

remarque un passage où il s'en trouve onze pour un seul sujet.

W.

140. A SELECTION, ETC.—Recueil choisi de la Correspondance publique et privée du vice-amiral lord Collingwood, et Mémoires sur sa vie; par G. L. N. COLLINGWOOD, écuy. In-4°, pp. 516. Londres; 1828. Ridgway (*Liter. Chronicle*, 2 janv. 1828.)

Lord Collingwood, dont les vertus publiques et privées exciteront l'admiration de ses compatriotes, et dont les services éminens le recommandent à la reconnaissance de sa nation, fut un des marins les plus distingués qui aient jamais existé. Des cinquante ans qui composent sa carrière militaire, il en passa quarante hors de sa patrie, et fut vingt-deux mois entiers sans jeter l'ancre une seule fois. C'est principalement pendant ce période de temps qu'il écrivit ses lettres, qui respirent un patriotisme si ardent, une affection si vive, si tendre pour sa famille, que l'éditeur s'est décidé à les publier avec les petites imperfections inséparables de toute composition écrite à la hâte: iptinement convaincu qu'il était, qu'on trouverait difficilement un marin dont le style pût être comparé à celui de Collingwood. La justesse et la solidité du jugement de cet homme célèbre étaient généralement connues et avouées; on le consultait de toutes parts sur des questions de politique générale, de discipline, et même de commerce; il était adoré de ses subordonnés, car il ne négligeait rien pour se concilier et conserver leur attachement; les mesures sanitaires qu'il prenait pour l'équipage étaient presque toujours couronnées de succès. « Je suis depuis long-temps sur mer, écrivait-il à sa femme; je manque presque de nourriture, j'ai à peine une chemise blanche à mettre, et souvent je dis: heureux le pauvre paysan! Malgré la longueur de notre navigation, quoique nous n'ayons ni viande fraîche, ni légumes, il n'y a pas un seul malade à bord de mon vaisseau. » La collection renferme des lettres du duc de Clarence, écrites, soit à lord Collingwood, soit à son épouse, après la mort de celui-ci: elles attestent la haute estime de ce prince pour ce zélé serviteur de son pays, et les regrets vifs et profonds que lui inspira la perte d'un homme que la renommée égale au cé-

lèbre Nelson lui-même, dont il était l'ami et le compagnon d'armes. Toute cette correspondance est d'un grand intérêt sous bien des rapports ; les sentimens exprimés dans les lettres dont elle se compose, prouvent chez lord Collingwood une élévation d'âme, une force d'esprit, une droiture de cœur et une instruction peu communes. Les lettres qu'il adresse à ses filles ne sont pas les moins attachantes ; il y entre dans une foule de détails sur l'éducation en général, et sur celle qui convient en particulier au sexe féminin ; on y trouve des principes de la morale la plus pure, et d'excellentes règles de conduite, pour les diverses positions sociales qu'une femme peut être appelée à occuper dans le monde.

W.

141. *SCORRA DA VERONA A VERA. — Promenade de Vérone à Véra ; par PIERRE CHEVALIER. Padoue, 1829 ; Gamba. (Analog. Giorn. di scienze, juillet 1829, p. 154).*

Avant de sortir de Vérone, l'auteur de cet ouvrage jette un coup-d'œil sur les formes noircies de l'amphithéâtre de cette masse énorme, admirable monument de grandeur, de destruction et de zèle patriotique, qui semble lutter constamment contre la puissance des siècles. Il s'arrête un instant devant les tombeaux des Scaliger, et se dirige ensuite vers les châteaux tombant en ruines, par le chemin qui s'étend sur le dos de la colline, le long des murs, élevés par *Can grande* seigneur de Vérone au moyen âge.

Nous ne suivrons pas M. Chevalier dans le récit qu'il fait des divers sentimens qu'il a éprouvés dans ces lieux, parce que des sentimens n'ont aucun rapport avec l'histoire de l'archéologie, et nous renverrons à l'ouvrage même ceux de nos lecteurs qui voudraient avoir une connaissance plus détaillée du sujet.

C. R.

142. *DELL' ORIGINE DEI SETTE COMUNI E DI ALTRE POPOLAZIONI ALEMANNE. — De l'origine des Sept-Communes et d'autres populations allemandes établies entre l'Adige et la Brenta, dans le pays de Trente, de Vérone et de Vicence ; par R. GIOVANELLI. Trente, 1826. (Giorn. dell' Ital. Letterat., Tom. 65, p. 47).*



Dans le pays de Trente, de Vicence et de Vérone, entre l'Adige et la Brenta, depuis le vallon de Fiemme jusqu'au plateau de l'Italie, s'étend un longue chaîne de montagnes et de collines entrecoupées de villages italiens, et habitées par une nation dont la langue et les anciennes mœurs n'ont jamais subi l'influence soit des nations voisines, soit des révolutions politiques du moyen-âge, soit enfin des nombreuses guerres où furent engagés ses maîtres, les Ezzelini, les Carraretti et les Scaligeri.

Depuis le commencement du 15<sup>e</sup> siècle, les savans de tous les pays de l'Europe ont fait de pénibles efforts pour découvrir l'origine de cette nation, ainsi que l'époque de son arrivée en Italie, et les opinions sur ces deux points sont très-divergentes.

L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons les énumère. Les principales sont au nombre de trois. Quelques savans ont prétendu que cette nation descend des anciens Rhétiens, qui habitaient les Alpes noriques; d'autres, et c'est le plus grand nombre, ont pensé qu'elle était un reste des Cimbres défaits par Marius. Enfin, on a soutenu que c'était une race de Tiguriens, qui formaient l'arrière-garde des Cimbres, et qui s'enfuirent à la nouvelle de la défaite de ces derniers.

L'auteur n'adopte aucune de ces trois opinions. Il se détermine par cette considération que les lois, les mœurs et la langue des Romains s'étant répandues sur toute la surface de l'empire, l'isolement de cette population ne saurait se rattacher à l'époque où les Romains exerçaient la domination de l'univers. Par le même motif, il rejette l'opinion de ceux qui pensent que cette nation est un débris de ces Allemands qui, après la dévastation de Trente, fondirent sur l'Italie où ils furent défaits par l'empereur Claude, en 268, près du lac de Benaco, aujourd'hui lac de Garda.

Quelque divergentes que soient ces opinions, tout le monde s'accorde toutefois à reconnaître que cette nation est d'origine germanique, et qu'elle parle la langue germanique. L'auteur partage cette opinion et cite à l'appui un catalogue de plus de cent mots, dont l'identité avec les mots co-rélatifs allemands est évidente.

M. Giovanelli pense que cette nation a paru en Italie après l'invasion des barbares du Nord, mais qu'elle n'avait aucun

projet de conquête, parce que, si tel avait été son but, elle n'aurait pas abandonné la jouissance des terres les plus fertiles aux peuples vaincus pour habiter des montagnes arides; cependant il n'en est pas moins certain, dit-il, que dans l'origine la force des événemens la contraignit de quitter le pays qu'elle occupait.

Il cherche en conséquence dans l'histoire des barbares un fait qui coïncide exactement avec la position politique de cette nation, l'isolement dans lequel elle se trouve à l'égard de ses voisins, et même avec la langue; il le trouve dans l'accueil bienveillant que Théodoric fit aux Suèves, qui, vaincus par Clovis roi des Francs, se réfugièrent dans la partie septentrionale du nouveau royaume fondé par ce monarque. A l'appui de cette opinion il cite le panégyrique de ce prince par Ennodius, la lettre de Cassiodore au roi des Francs, Clovis, la narration de Procope; le passage de Cassiodore explique si bien ce fait qu'il mérite d'être rapporté.

*Luduin regi Francorum Romæ Theodoricus rex alamannicos populos causis fortioribus inclinatos. victricis dextræ subdidistis etc.; sed motus vestros in fessas reliquias temperate : quia jure gratiæ merentur evadere, quos ad parentum vestrorum defensionem respicetis confugisse. Estote illis remissi qui nostris finibus celantur exterriti, etc. : sufficiat illum regem cum gentis suæ superbū cecidisse. Cassiodore, verso. 11. 41.*

M. Giovanelli n'a traité que de l'origine de cette population. Les lecteurs qui désireront acquérir une connaissance plus approfondie de ses mœurs et des produits du sol qu'elle habite, pourront consulter avec fruit les mémoires historiques des sept communes vicentines, par l'abbé A. del Pozzo. C. R.

143. ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LONGWY; par M. C.....; suivi de considérations relatives à l'industrie et au commerce de cette ville, et de notices biographiques sur les hommes illustres qui y ont pris naissance. In-8° de 207 pag. Metz, 1829; Véronnais. Paris; Lecointe.

Longwy, dont l'origine remonte au 6<sup>e</sup> siècle, ne fut primitivement qu'un château fort, construit par Aurelbert, gendre de Clotaire, avec les débris d'un camp romain nommé Titelberg, situé près de là. Des médailles trouvées dans ce lieu

prouvent que les Romains ont occupé ce camp pendant 450 ans au moins. En 945, le duché de Mosellan, qui comprenait Longwy, fut réuni à la Lorraine. Trente cinq ans après, il y eut dans cette ville, entre l'empereur Othon II et le roi Lothaire, une entrevue dans laquelle ils conclurent un traité de paix. Après avoir été bien des fois pris et repris, et donné naissance aux guerres les plus sanglantes pendant plusieurs siècles, Longwy fut enfin cédé à la France, en 1678, moyennant une concession équivalente.

On sait que la partie Nord-Est de la France fut celle qui souffrit le plus dans les guerres de la révolution. Longwy ne pouvait éviter le sort des villes limitrophes des Pays-Bas. Ses murs devinrent, en 1792, le théâtre des plus déplérables événements. La ville fut en proie à toutes les horreurs d'un siège et d'un bombardement, qui furent terminés par une capitulation honorable pour la garnison et les habitants de la ville. Cette place resta au pouvoir des étrangers jusqu'au mois d'octobre suivant, époque à laquelle ceux-ci furent obligés d'évacuer le territoire français, après la bataille de Valmy. Longwy fut encore assiégé et bombardé en 1815, et les désastres, de 1792 se renouvelèrent d'une manière plus affreuse encore; à ces calamités, il faut ajouter une occupation, pendant trois ans, par les troupes prussiennes. Quelles que soient les épreuves auxquelles ont été mis les habitants de Longwy, par suite de la situation de leur ville, ils ont, dans toutes les circonstances, déployé un courage et un patriotisme dignes d'éloges. W.

144. HISTOIRE DES SCIENCES, DES LETTRES, DES ARTS ET DE LA CIVILISATION DANS LE PAYS MESSIN, depuis les Gaulois jusqu'à nos jours; par E. A. BÉGIN, D. M. In-8° de xvi et 612 p. Metz, 1829; Véronnais. Paris; Lecointe.

Le pays messin, si imposant par sa position géographique, réclamait depuis long-temps un ouvrage où fussent consignées les annales de sa civilisation, de son commerce et de son industrie; car la volumineuse Histoire de Metz, des bénédictins de la congrégation de Saint-Vannes (6 vol. in-4°), ne saurait satisfaire les besoins de l'époque. L'auteur a tâché d'éviter les défauts qu'on lui reproche avec raison, tels que de nombreuses omissions (malgré son étendue), des inexactitudes et une grande

diffusion. Les faits ont fourni à M. Bégin la base des divisions de son ouvrage, qu'il partage en huit époques : 1° depuis l'origine de Metz jusqu'aux établissemens des Romains dans la Gaule Belgique, 52 ans avant l'ère chrétienne; 2° de la guerre des Gaules jusqu'à l'invasion des Allemands, en 264; 3° depuis 264 jusqu'à la fondation du royaume d'Austrasie, en 511; 4° de cette fondation à l'établissement des duchés de Haute et de Basse-Lorraine, en 959; 5° de l'établissement de ces duchés à celui de la liberté messine, vers l'an 1115; 6° depuis cette année jusqu'au 16<sup>e</sup> siècle; 7° du 16<sup>e</sup> siècle à la révocation de l'édit de Nantes, en 1685; 8° depuis cette révocation jusqu'en 1789.

L'auteur semble quelquefois s'écarter de son sujet pour pénétrer dans le domaine de la politique, et analyser des faits qui ne se rattachent pas en l'apparence à l'histoire de l'esprit humain; mais comme les guerres, les discussions religieuses, les intrigues de cour sont autant de causes qui agissent puissamment sur l'esprit et les mœurs d'un peuple, l'ouvrage aurait perdu une partie de son intérêt si les faits y avaient été isolés des diverses circonstances qui les ont précédés et leur ont donné naissance. « Une histoire littéraire, séparée de l'histoire politique, serait, dit M. Bégin, un tableau sans accessoires, une peinture muette, dépourvue de l'ombre qui la fait ressortir. »

W.

145. RECHERCHES HISTORIQUES SUR LA VILLE DE SALINS; par M. BÉCHET, ancien secrétaire général de la préfecture du Jura. 2 vol. in-8°. Besançon, 1830; Bimot.

La plupart des villes du Comté de Bourgogne ont eu leurs historiens; l'histoire des sires de Salins a été écrite par l'abbé Guillaume, dont l'ouvrage serait beaucoup plus utile s'il eût su se renfermer dans son sujet, et s'il eût employé des copistes plus habiles à la transcription des chartes sur lesquelles il fonde ses assertions.

M. Béchet a recueilli et long-temps médité les principaux événemens relatifs à l'histoire de Salins; plusieurs de ces faits sont même de nature à occuper une place dans l'histoire générale de la Franche-Comté. L'origine de la ville, la suite des princes ou seigneurs qui l'ont possédée, la construction, la ruine et la réédi-

fication de ses principaux monumens ; la division de la ville en deux bourgs , l'affranchissement successif de l'un et de l'autre , leurs droits , immunités et privilèges respectifs ; les événemens qui réunirent tour-à-tour la province à la France et à l'Espagne ; tels sont les objets sur lesquels se sont dirigés les laborieuses investigations de l'auteur , qui , sans s'arrêter à rectifier toutes les erreurs commises par ses devanciers , et laissant de côté tout esprit de système , s'est borné à parler d'après les pièces originales ou les ouvrages les plus estimés. Il s'est appliqué à mettre dans les dates toute l'exactitude possible ; et quand plusieurs auteurs donnent au même fait une date différente , il a suivi de préférence celui qui , à raison de sa position , doit avoir été le mieux informé.

Dans cet ouvrage se trouve une dissertation assez curieuse sur l'étymologie du nom de *Bourguignon*. L'auteur établit l'identité des *Semnonnes* et des *Burgundiones* ; et se fondant sur différens textes d'écrivains latins , notamment de César et de Tacite , il pense que les mots *centum pagi* (*cent bourgs* ou *cantons*) , qui indiquent , dans ces deux historiens , la division du peuple nommé *Semnonnes* , ne sont que la traduction des mots *burg hundert* , par lesquels cette partie de la confédération Suéviqne était désignée chez les Germains. De *burg hundert* se serait formé , en prenant une terminaison latine , le mot *burgundrones* , que M. Béchét croit être la leçon primitive de Pline , et qui se serait changé en *Burgundiones* , par analogie avec *Vaugiones* , *Aviones* , etc.

W.

146. CÉRÉMONIES DES GAGES DE BATAILLE, selon les constitutions du bon roi Philippe de France, représentées en onze figures; suivies d'instructions sur la manière dont se doivent faire empereurs, rois, ducs, marquis, comtes, vicomtes, barons, chevaliers; avec les avisemens et ordonnances de guerre; publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, par G. A. CRAPELET, imprim. Paris, 1830; Crapelet et Jules Renouard.

« Philippe-le-Bel, dit Voltaire dans son *Essai sur les mœurs* (1), publia un grand code de duels. Si le demandeur voulait se battre par procureur, nommer un champion pour défendre sa cause,

(1) Chap. C; *Des Duels*. Vol. III, p. 28 de l'édition de M. Beuchot.

il devait dire : « Notre souverain seigneur, je proteste et retiens « que par loyale essoine (1) de mon corps (c'est à-dire par faiblesse ou maladie), je puisse avoir un gentilhomme mon avoué, « qui, en ma présence, si je puis, ou en mon absence, à l'aide de « Dieu, de Notre-Dame et de monseigneur saint Georges, fera son « loyal devoir à mes coûts et dépens, etc. » Les deux parties adverses, ou bien leurs champions, comparaissaient, au jour assigné, dans une lice de 80 pas de long et de 40 de large, gardée par des sergens d'armes. Ils arrivaient « à cheval, visière baissée, écu au col, glaive au poing, épée et dagues ceintes. » Il leur était enjoint de porter un crucifix, ou l'image de la Vierge, ou celle d'un saint, dans leurs bannières. Les hérauts d'armes faisaient ranger les spectateurs tous à pied autour des lices. Il était défendu d'être à cheval au spectacle, sous peine, pour un noble, de perdre sa monture, et, pour un bourgeois, de perdre une oreille. Le maréchal du camp, aidé d'un prêtre, faisait jurer les deux combattans, sur un crucifix, que leur droit était bon, et qu'ils n'avaient point d'armes enchantées; ils en prenaient à témoin monsieur saint George; et renonçaient au paradis s'ils étaient menteurs. Ces blasphèmes étant prononcés, le maréchal criait : laissez-les aller; il jetait un gant; les combattans partaient; et les armes du vaincu appartenaient au maréchal. »

Notre dessein n'est pas d'entrer ici dans de plus grands détails; nous renverrons les lecteurs qui en désireraient davantage à une *Notice sur les duels judiciaires dans le nord de la France*, donnée par M. Le Glay dans le cahier d'octobre 1829 des *Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique* (2), recueil périodique publié à Valenciennes, ou à l'ordonnance même de Philippe-le-Bel, dont M. Crapelet vient de nous donner une magnifique édition sous le titre de *Cérémonies des Gages de bataille*.

(1) *Exoine*, D'après le M S. de l'ordonnance même que M. Crapelet a copié.

(2) Elle a été publiée à part, à Valenciennes, chez Prignet. In-8° de 16 p. Il y est parlé d'un duel judiciaire qui eut lieu à Valenciennes, le 20 mai 1455, entre Mahnot Cocquel et Jacotin Plouvier, dans lequel ce dernier perdit la vie, malgré les instances réitérées de Philippe-le-Bon auprès des magistrats, pour faire cesser le combat. Ce fut à la suite de ce duel que le Duc de Bourgogne résolut de travailler à l'abolition de cette coutume barbare.

« Cette ordonnance, monument précieux pour l'histoire de nos mœurs et de nos institutions, dit avec raison son nouvel éditeur, avait déjà été recueillie et commentée par plusieurs historiens et jurisconsultes, et notamment par Jean Savaron (1) qui, le premier, en aurait imprimé le texte, selon le titre de son livre : *Traité contre les duels ; avec l'édit de Philippe-le-Bel*, de l'an MCCCVI, non encore imprimé, Paris, Adrian Périer, 1610). Cependant on trouve le préambule de cet édit, avec un extrait de ses principales dispositions, à la fin d'un *Recueil d'ordonnances et statuts royaux*, etc., imprimé par Galliot du Pré, 1515.

« Les différences notables, ajoute M. Crapelet, qui existent entre les textes imprimés de cette même ordonnance et le manuscrit de la Bibliothèque du Roi auraient suffi pour en motiver la réimpression, mais ce superbe manuscrit joint à l'avantage d'offrir un texte plus complet et plus exact que tous ceux qui ont été publiés, l'intérêt qui s'attache aux productions des arts du moyen âge. Il contient 11 miniatures de la plus grande beauté, qui représentent les cérémonies usitées dans les gages de bataille au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, et qui ont été observées dans tous les duels judiciaires autorisés depuis Philippe-le-Bel. C'est l'ordonnance même mise en action, et pour celle-là elle n'avait pas encore été reproduite. Ces 11 miniatures ont été, non pas copiées par l'artiste, mais calquées, puis décalquées sur la pierre lithographique, procédé auquel on a donné le nom d'*autographie*. De cette manière les planches qui accompagnent ce volume offrent une imitation aussi exacte que possible du style et du caractère des miniatures du manuscrit. »

M. Crapelet, selon sa coutume, donne aussi la *Description du manuscrit de la Bibliothèque du Roi qui contient l'ordonnance de Philippe-le-Bel sur les gages de bataille*, et qui lui a servi pour son édition. « C'est un vol. in-4°, sur vélin, de 8 pouces 9 lignes de hauteur sur 5 p. 11 l. de largeur. Il contient 45 feuillets, formant 90 pages d'une belle écriture bâtarde, très-régulière et un peu arrondie. » Mais il paraît que sa ponctuation,

(1) M. Crapelet, à la suite des deux pièces dont se compose le M. S. de la Bibliothèque du Roi, donne le *Discours avec l'Ordonnance entière du roi St-Louis contre les duels* (1270), publiés par le même auteur, en 1614.

qui consiste en points et en deux points, qui font office de virgules, et sont employés indistinctement pour séparer les mots et les membres de phrase ; a induit en erreur les divers auteurs qui s'en sont occupés, ce qui a produit les différences notables dans le sens dont nous avons parlé plus haut.

Nous n'aurions rien de plus à dire sur cette nouvelle publication de M. Crapelet, après lui avoir accordé toutefois les mêmes éloges que lui ont déjà mérités ses précédens travaux, si nous n'éprouvions et si nous ne devions faire partager à nos lecteurs la crainte de voir ces utiles travaux interrompus. Voici l'avis que nous lisons en tête de ce volume (1) : Cette *Collection des anciens monumens de l'histoire et de la langue française*, commencée en 1826 et continuée sous les auspices de deux ministres de l'intérieur, pouvait successivement s'enrichir d'ouvrages anciens et inédits du moyen âge, qui reposent en si grand nombre dans les manuscrits de la Bibliothèque royale. J'aurais encore contribué, selon mes moyens, à réaliser le vœu si souvent exprimé par les savans et les littérateurs pour la publication d'ouvrages du même genre. « Je pense, dit l'un de ces littérateurs, qui était aussi un homme d'état, que cette richesse de manuscrits n'en est véritablement une que lorsqu'elle est mise en circulation. Il serait à désirer qu'une association d'hommes instruits et laborieux consacrat entièrement ses loisirs au dépouillement et à la publication de tant d'ouvrages ensevelis dans les ténèbres. » Ces mêmes sentimens se sont rencontrés chez deux ministres ; cette association d'hommes instruits et laborieux, elle se trouve comme héréditaire chez MM. les chefs et employés de la Bibliothèque royale, qui mettent tant d'empressement et de complaisance à faciliter les recherches et les travaux des gens de lettres ; mais le ministre de l'intérieur actuel en a décidé autrement. S. E. a supprimé une souscription de 50 exemplaires dont ses prédécesseurs avaient encouragé cette publication, et qui m'aidait à en supporter les frais. Or, comme les loisirs et la bonne volonté ne suffisent pas pour continuer une pareille entreprise, ce septième volume sera le dernier

(1) Nous avons donné (Tom. XIII, p. 35, cah. de septem. 1829), en annonçant l'*Histoire du Châtelain de Coucy et de la Dame de Fayel*, qui est le VI<sup>e</sup> volume de cette collection, la note des cinq précédentes publications, que nous ne connaissons que par leurs titres.



que je publierai jusqu'à une époque plus favorable aux lettres des temps passés et à celles du temps présent.

*Est labor ingratus, quem debita præmia fallunt.*

Paris, le 21 sept. 1829; G. A. Crapelet. » Espérons que cette suspension ne sera que momentanée, et que M. Crapelet pourra bientôt reprendre ses belles publications; c'est pour de pareils travaux, utiles et honorables aux lettres, et si peu profitables à celui qui les entreprend, que les gouvernemens doivent réserver leur munificence et leurs encouragemens. E. H.

## MÉLANGES.

### 147. ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES DE TURIN.

La classe des sciences morales, historiques et philologiques a repris ses séances le 27 nov. 1828.

Elle a entendu la lecture des travaux suivans de ses membres.

1° Une lettre sur l'histoire des républiques italiennes du Bas-Empire, de M. Sismondi, par le comte Napione.

2° Un récit historique sur la conduite qu'ont tenue les Génois de Galata, lors de l'expédition des Catalans et des Arragonais contre les Turcs et les Grecs dans les années 1302 à 1314, par le chev. Sauli. (*Antologia*; mars 1829, p. 164.)

148. CATALOGUE DU CABINET NATIONAL RUSSE de M. PAUL DE SVIGNINE, conseiller d'état, etc. In-8° de 105 p. St-Petersbourg, 1829; Hintze.

Cette riche collection, fruit de longues recherches et formée à grands frais, se compose : 1° de tableaux de peintres russes; 2° d'ouvrages de sculpture; 3° de portraits en miniature des souverains et personnages historiques; 4° d'argenterie antique; 5° d'un cabinet numismatique; 6° d'un cabinet minéralogique; 7° d'une bibliothèque.

Les tableaux et les marbres que possède M. de Svignine, peuvent, suivant lui, disputer de mérite avec les productions des meilleurs maîtres de toutes les écoles connues, et ne dépareraient point les plus célèbres galeries. Il a eu d'autant plus de

peine à recueillir un certain nombre de pièces d'argenterie ancienne, qu'une grande partie de ces objets d'art et de luxe fut détruite pendant la guerre de 1812, et convertie en numéraire, ou dispersée à l'époque de l'incendie de Moscou. « L'importance de l'argenterie antique, dit l'auteur, est infiniment au-dessus de sa valeur intrinsèque. Le cabinet numismatique se compose principalement de médailles historiques et de marques d'honneur accordées en récompense de services rendus dans la carrière civile ou militaire. Cependant il s'y trouve un assez grand nombre de médailles grecques, romaines, tartares, persanes, cufiques, russes, livoniennes, athéniennes, courlandaises. La bibliothèque renferme des manuscrits historiques, des livres étrangers concernant la Russie et les meilleurs ouvrages publiés dans cet empire. Le manuscrit le plus précieux est une ordonnance de Vladislav, d'une conservation parfaite. Parmi les livres étrangers, on doit citer particulièrement l'édition originale de Margerit, laquelle est extrêmement rare et curieuse. M. Svignine énumère, à la suite de son catalogue, sous le titre de *Souvenirs*, une grande quantité d'objets usuels, tels que bijoux, armes, boîtes, vaisselles, ustensiles, instrumens remarquables soit par eux-mêmes, soit à raison des personnes auxquelles ils ont appartenu.

W.

149. *DZIENNIK WARSZAWSKI*. — Journal de Varsovie, n<sup>o</sup> de juillet, août, septembre, T. III; octobre, novembre et décembre, T. IV; 1826.

Nous allons signaler les articles de ce journal relatifs à l'histoire et à la philologie.

1<sup>o</sup> *Influence de la jurisprudence romaine sur celle de la Pologne et de la Lithuanie*; par Fr. Morzée, T. III, p. 1 et 112.

Les recherches historiques nous ont paru complètes. Le dernier paragraphe qui traite des jurisconsultes polonais, lithuaniens et de leurs écrits sur le droit romain, relativement à la jurisprudence de la Pologne et de la Lithuanie, est riche en faits et en observations.

2<sup>o</sup> *Des Russes dans le 10<sup>e</sup> siècle*. T. III, p. 21.

Parmi les manuscrits orientaux rassemblés à Pétersbourg, il s'en trouve un en langue arabe sous le titre de *Ras*. C'est la description d'un voyage qu'Ibn-Fozlan fit en Bulgarie, pen-

dant l'année 937. Le conservateur de ces manuscrits, M. Fraehn, professeur de théologie, a publié à Pétersbourg en 1823 le texte arabe avec la traduction allemande en regard et des commentaires assez étendus. L'ouvrage commence ainsi : « On appelle *Rus* (l'original écrit *Rz*) les bordes qui se trouvent placées entre les nations slaves et les Turcs. Elles ont un langage, une religion et un droit divis qui n'ont rien de commun avec les institutions et les mœurs des autres nations. En cas d'attaque, elles se retirent dans l'île Wabia, qui, entourée de marécages, leur sert de forteresse. Leur population est à-peu-près de 100,000 âmes, qui ne connaissent ni les arts ni l'agriculture. Les nations slaves tombent souvent sur ces *Rus*, pour enlever leur bétail. Quand un enfant mâle vient au monde, le père lui mettant un sabre en main, lui dit : *Tu n'es à toi que ce que tu pourras enlever avec ton sabre*. Il arrive souvent que deux plaideurs ne sont point contents de la sentence portée entre eux ; alors le roi leur dit : *Que m'importe, faites-vous justice entre vous, vous avez vos armes*. Ainsi le droit est pour celui qui a la meilleure arme et qui sait s'en servir plus adroitement. Ces *Rus* s'étaient emparé de Berga ; mais Dieu les a chassés de cette ville. J'ai vu un petit ouvrage dont l'auteur est Ahmed, fils de Fozlian, fils d'Abas, fils de Raschild, fils de Hammad, compagnon de Mahomet, fils de Suliman et ambassadeur envoyé par le kalife au roi des Slaves. Il y raconte ce qu'il a vu en allant de Bagdad jusqu'à la résidence de ce prince et en revenant : J'ai vu, dit-il, ces *Rus* qui, venus avec des marchandises, se répandirent le long du fleuve Euphrate. Ces hommes me surprirent par la hauteur de leur taille, je croyais voir des palmiers. Ils sont de couleur rougeâtre. Ils ne portent ni bonnet ni turban. Les hommes rejettent sur l'épaule gauche leur pelisse grossière, afin d'avoir la main droite bien libre. Chacun d'eux porte suspendus au côté une scie, un couteau et un sabre. Le sabre est très-large et de travail européen. On y voit toutes sortes de figures et de représentations. Les femmes portent sur leur poitrine des étuis en fer, en étain, en argent ou en or, selon les facultés de l'époux. »

Laissons à nos Orientalistes le soin de traduire d'après l'original cet intéressant journal.

3° *La Pologne dans son intégrité sous le roi Wladyslas Lo-*  
*hiesek, T. III, p. 97 et 219.*

L'auteur de cette intéressante dissertation, Joachim Lelewel, professeur à l'Université de Wilna et membre de la Société des sciences de Varsovie, a parfaitement saisi la position de Wladyslas, les difficultés contre lesquelles il eut à lutter et les résultats qu'il obtint par sa sagesse et son courage. Ce prince, mort en 1332, fit pour la Pologne ce que Charles V opéra si heureusement en France un demi siècle plus tard.

4° *Discours pour l'ouverture du cours d'histoire générale établi à l'Université impériale de Wilna*, par Joachim Lelewel. T. IV, p. 38 et 152.

L'orateur y expose les avantages de ce cours le plan du professeur et les objets qu'il traitera.

5° *Influence de la religion chrétienne sur la civilisation des peuples slaves*. T. IV, p. 97.

L'auteur de cette dissertation présente le tableau des anciens peuples slaves, leurs établissemens dans l'Europe orientale, leurs mœurs, leurs usages, leurs cultes superstitieux et les changements qui s'opérèrent dans leurs habitudes, dans leur législation et dans leurs relations avec les nations voisines, après qu'ils eurent embrassé le christianisme.

6° *Description des manuscrits slavo-russes qui se trouvent à Moscou dans la bibliothèque du chambellan impérial; le comte Féodore Andreiowicz Tolstowski; par les soins de l'abbé Kalaydowicz et du P. Stroiéw, avec des tables paléographiques pour les siècles XI à XVIII*. Moscou à l'imprimerie de Setiwanowski, 1825.

La bibliothèque du comte Tolstowski est riche en *incunabula* ou éditions premières des livres saints, à l'exception des Paralipomènes, de Judith, d'Esther et des Prophètes, dont on ne trouve aucun exemplaire. Les livres des Rois, de Job, des Proverbes, de la Sagesse, le Cantique des Cantiques et l'Ecclesiastique, traduits de la Vulgate par Skorina, ont paru à Prague, 1517 à 1519. Sur dix manuscrits des Psaumes, le plus récent est du quinzième siècle; il y en a quinze qui ont été soignés par des Grecs schismatiques. Les évangiles y sont en bien plus grand nombre; le plus ancien est du treizième siècle. Les manuscrits des cinq siècles suivans, accompagnés de notes et de commentaires sont très-précieux pour la littérature et l'histoire de

l'ancienne langue russe. On y trouve des ouvrages de St-Basile, de St-Jean Chrysostôme et de St-Athanase, traduits du grec en langue slave.

Parmi les collections de canons ecclésiastiques, le *Nomocanon*, en russe *Kormczaia Knha*, tient la première place. On croit qu'il a été traduit en langue slave ou russe ecclésiastique, sous le prince Yaroslaw, par un religieux appelé Zinowius ou Sino-vius. Le plus ancien manuscrit est de l'an 1284; ainsi il n'est que de 2 ans postérieur à la copie synodale qui passe pour être la première. Neuf autres manuscrits ne remontent pas plus haut qu'au seizième siècle. Ces recueils sont très-intéressans pour l'histoire, la littérature et l'ancienne jurisprudence russe. On y trouve les lois que Wladimir-le-Grand rendit pour les tribunaux ecclésiastiques. Parmi les collections de conciles en langue slave ecclésiastique, on trouve les actes du 1<sup>er</sup> concile de Nicée; du concile tenu à Constantinople en 1301; de celui de Florence; de Constantinople de l'an 1589; de celui de Jérusalem 1672 (1) de ceux de Moscou, 1503 et 1667 et de celui de Kasan 1567.

Les ouvrages sur la théologie, sur les discussions polémiques, les sermonaires et les orateurs sacrés, traduits du grec en russe ou composés en cette dernière langue, se trouvent en très-grand nombre dans la bibliothèque Tolstowski. Les ouvrages sur la jurisprudence ne remontent pas plus haut qu'à la fin du 17<sup>e</sup> siècle, les Russes n'ayant commencé que sous Pierre-le-Grand, à écrire en leur langue, sur les lois et sur la procédure des tribunaux. C'est au commencement du 18<sup>e</sup> siècle que l'on com-

(1) L'original grec des actes de ce concile, tenu à Jérusalem en 1672 et 1673, se trouvait à la bibliothèque royale de Paris. Aymon, prêtre provençal, qui était allé à Genève embrasser le calvinisme, ayant réussi, par des dehors hypocrites, à gagner le cardinal de Noailles, sous prétexte qu'il voulait rentrer dans le sein de l'église catholique; il fut admis sans précaution dans la bibliothèque royale. Ayant, en 1707, enlevé les actes originaux dont nous venons de parler, il s'enfuit en Hollande, où il les fit imprimer sous le titre de *Monument authentique de la religion grecque, la Haye* 1691, in-4°. Ces actes, qu'il croyait inédits, avaient déjà paru en latin, 1676 in-12 et 1678 in-8°. Sur les réclamations du gouvernement français, Aymon fut forcé par les états de Hollande à restituer l'original de ces actes qui se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque royale. (N° 431, Gr.)

mène à traduire Hugo Grotius, Puffendorf, Beckmann, Bessel, Wernuleius, Guichardin et autres jurisconsultes. Les traductions furent faites par des professeurs de l'Université de Kiów, et elles sont en grand nombre dans la bibliothèque de Moscou. La jurisprudence russe proprement dite y est riche; elle possède : 1<sup>o</sup> la loi Ruske, *Práwda Ruskaia*, dans trois anciens manuscrits; 2<sup>o</sup> le *sudiebnik* d'Uwan Wasiliewicz, en quatre manuscrits et les *Institutions* du Czar Alexis, en neuf manuscrits. Les autres contiennent d'anciennes transactions, des ukases, des manifestes, des instructions relatives aux frontières de l'empire, des formules du serment, etc. Les statuts que Sigismond Auguste publia en 1564, sont copiés en caractères ruskolithuaniens. On en connaît trois autres exemplaires, mais en langue ruske; l'un est à la bibliothèque du prince Czartoryski à Pulawy; le second à Mlynów dans celle du comte Chodźiewicz, et le troisième est dans les archives de Pétersbourg, pour lesquelles il a été acquis par les soins du chancelier Romanzow. Le comte Tolstowski a aussi une copie authentique de l'ukase par lequel l'impératrice Anne autorisa, 1732, la traduction du *Droit de Saxe et de Magdebourg*, en langue russe, pour les provinces de la Petite Russie. Parmi les œuvres qui ont rapport à l'histoire ecclésiastique, on remarque celles du cardinal Baronius, que le métropolitain de Rezan et de Mûromme en fit publier 1678, traduites du polonais en russe.

Sur la chronographie, on trouve dans la bibliothèque Tolstowski deux Recueils importants : le premier fut traduit d'abord du grec classique en grec moderne par le métropolitain Dorothée, d'où le P. Arsenius, en 1655, le traduisit en langue slave; en 1665 son travail parut par ordre du Czar Alexis Michalowicz et par les soins de l'archimandrite Denis. Les faits de l'histoire universelle y sont exposés selon l'ordre chronologique, depuis la création du monde jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs. L'autre recueil chronologique qui contient au moins quarante manuscrits, a pour titre : *Kniha hlaholanaia chranograf*. Il comprend l'histoire ancienne et moderne jusqu'au règne du Czar Michel Fédorowicz. On y trouve un grand nombre d'extraits pris dans des annalistes russes, serviens et bulgariens, ayant rapport à l'histoire de l'empire russe, par exemple : *Wremennik Heorhia monacha*; *Listopis swiatitelia Rostowskaho*

*Dimitria*; *Lietopisiec* par Nicéphore, patriarche de Constantinople; le *Kniha Wasilolohion*, etc.

Strykowski, Piasecki, Guagnini, Bielski et les autres annalistes étrangers se trouvent traduits en langue russe. Un de ces manuscrits, sous le titre de *Maurourbiņa istoriohrafia Carstwa Slowenskaho, Jowa Ludowika*, qui a rapport à l'histoire de l'Éthiopie, fut, en 1683, traduit en russe et dédié aux Czars Jean et Pierre Alexiowicz. La bibliothèque abonde en écrits sur la guerre de Troie, sur les expéditions d'Alexandre et sur les hauts faits des chevaliers errans.

Plus de 40 manuscrits ont rapport à l'histoire particulière de la Russie; dans le nombre nous remarquons : 1° les annales de Novogorod sous le titre : *Novhorodsko-Sofijskaia Letopis*, en 4 exemplaires séparés; 2° les annales de la Wolhînie, *Létopisi Wolyński*, en 2 exemplaires. Un religieux de S. Michel à Kiow en a fait un extrait, dont le plus ancien manuscrit, traitant de la Wolhinie, a été communiqué à Karamzin. Cet historien a aussi fait usage des *Annales* dites de *Galitsin*, qui furent copiées pour le Czar Féodore Alexiowicz. Le chancelier Romanzow se propose de publier une de ces anciennes chroniques générales ayant pour titre : *Krajnika z Lietopiscow starodawnych s swiataho Nestora Peczerskaho i inych, takze s kronik Polskich o Rusi, ot-kol Rus' poczalasja, i o perwych kniaziech Ruskich i po nich dalszych nastupajuszczich kniaziech, i o ich dielach. Sobrannaia roku ot stworenia swieta 7180 (1581) mies.*

Toutes les provinces réunies y trouvent leurs annales en manuscrits; celle de Kazan en a onze, la Sibérie trois, les *Kaig Stepennych*, registre des souverains, jusqu'au sixième siècle, en 15 exemplaires. On en trouve également 15 des *Rozriadnych*, malgré l'ordre que le Czar Féodore Alexiowicz donna en 1681 de les brûler. Ce sont des registres ayant rapport au cérémonial à observer dans les grandes circonstances, au rang que tiennent les premières familles, les grands officiers de la couronne, les généraux, etc. Les mémoires manuscrits sur les faits particuliers de l'histoire russe sont extrêmement nombreux, et quand on en lit l'indication on a peine à concevoir comment une famille, quelque puissante qu'elle soit, a pu rassembler de pareilles richesses.

Après l'histoire vient la diplomatie. Les *Statejnye Spiski* en

14 exemplaires séparés, comprennent la relation des ambassades et des missions particulières près des puissances étrangères. Les rapports de la Russie avec la Pologne depuis 1613 jusqu'en 1616; le traité d'Androuzow; la mission du prince Tolstowski, et de son secrétaire Ukrainow; la correspondance avec la Pologne, avec la Suède, avec la Porte-Ottomane, avec les Khans de la Crimée et des Calmoucks, y tiennent la première place. Les manuscrits intitulés *Titularniki* ont rapport aux titres que l'on doit donner aux puissances étrangères, à leurs ministres, les formes diplomatiques à observer; c'est le *Protocole* de la Russie.

Les *Rodosłownych* présentent la généalogie des grandes familles; (ils se trouvent aussi dans les archives des affaires étrangères à Moscou.) Ils sont entourés par les écrits étrangers sur le même objet, traduits en russe.

L'article de la cosmographie et géographie générale est très-riche. On remarque parmi les ouvrages composés par des Russes le manuscrit de la géographie russe, par *Wiorstowski*, sous ce titre : *Bolszoy czertez Moskovsk. Hosudarstwa*, imprimé à Saint-Petersbourg, 1792. On y trouve la ligne militaire de la Sibérie avec les chemins qui y conduisent, avec le plan des forteresses qui la défendent, et avec la topographie de Kiow, de Moscou et de Twer.

Parmi les manuscrits sur la médecine, on signale le *Reiostriis doktorskich nauk*, par le prélat Athanase, archevêque de Cholmogorski, et dans l'article de l'astronomie, l'ouvrage polémique que Maxime, religieux grec, écrivit contre *Nicolaia Niemczyna* (c'est ainsi que les Russes appellent Copernic), en 3 exemplaires manuscrits. L'auteur cherche à y démontrer que le nouveau système, qui fait tourner la terre autour du soleil, est contraire à la foi, et qu'on ne peut le défendre sans tomber dans l'hérésie.

Sur l'art militaire, les manuscrits slavo-russes ne remontent pas au-delà de l'an 1600. Le plus important est intitulé : *Kniha woinskaia o wsiakoy strelbie i ohnennykh chitrostiach*. Le *Opredukatowlenti wessczey k woynie nadobnich w Litwie* est écrit en caractères rusko-lithuaniens, ainsi que les *Fundamenta Fortyfikacyi*.

La bibliothèque abonde en grammaires et en dictionnaires,



parmi lesquels on remarque un *Lexicon slavo moldavien* écrit en 1695 avec des abréviations moldaviennes. L'auteur y a ajouté les premiers principes de l'orthographe, de la rhétorique et de la dialectique.

D'après le peu que nous venons de dire, on peut se faire une faible idée de la bibliothèque du comte Tolstowski (1) et des richesses qu'elle renferme. La description que les deux conservateurs en ont publiée attirera sans doute l'attention du gouvernement russe, et peut-être verra-t-on publier successivement les manuscrits les plus importants pour les sciences et la littérature.

150. BIOGRAFIA, etc. — Biographie des écrivains de Pérouse, et notices sur leurs ouvrages, publiées et mises en ordre par G. VERMIGLIOLI. T. 1, part. I. (ACE-BAL) In-4°. Pérouse, 1828. (*Giorn. dell' Italiana Letterat.* ; T. 65, p. 3.)

Jusqu'à nos jours l'histoire littéraire de Pérouse n'avait été traitée que d'une manière imparfaite; M. Vermiglioli a entrepris de remplir cette lacune, et voulant donner au monde savant un travail consciencieux, il a eu la patience de lire un grand nombre d'anciens manuscrits, d'histoires et d'autres documens. La première biographie de son ouvrage est celle du frère Bartholomé Acerbi, dominicain, qui vécut dans le quatorzième siècle. Il a écrit sur les événemens de sa patrie, mais personne n'avait encore fait mention de ses ouvrages.

Suivent 4 hommes de la famille Alberti, savoir: Albert, jurisconsulte et prédicateur, qui n'a rien fait imprimer. Philippe, poète distingué, à qui le Tasse demandait des conseils lorsqu'il composait son immortelle Jérusalem délivrée. Jérôme, qui a écrit des poésies; et Louis, qui a composé quelques sonnets. Nous avons aussi remarqué les biographies d'Alfano, qui mérite de vivre dans les souvenirs de sa patrie parce qu'il lui rendit d'éminens services dans des temps d'orages politiques; de Bartole, qui fut appelé *Lucerna Juris*, *Auriga in jure*, et sur lequel l'auteur s'étend longuement; de Berladino, homme savant en

(1) C.-à-d. du Comte Tolstoï. Nous n'avons rien changé à l'orthographe polonaise de cet article, à laquelle son auteur tenait beaucoup; mais nous devons prévenir que les noms russes y sont entièrement défigurés.

droit; de Simonetto Anastagi, auteur d'un ouvrage sur les antiquités romaines, qui a été malheureusement perdu; d'Angelini, qui fut maître de chapelle à la cour du roi de Saxe et qui écrivit plusieurs ouvrages sur la musique; enfin de Balde, ce jurisconsulte profond dont on a dit :

*Qui Baldum juris negat accendisse lucernam,*

*Ille potest medio sole negare diem.*

L'ouvrage est un trésor d'érudition; nous reprocherons seulement à l'auteur d'avoir parlé d'une foule d'hommes médiocres.

C. R.

151. DELLA VITA ET DEGLI SCRITTI DI DIDACE PIRRO COMMENTARIO, etc. — Mémoire sur la vie et les écrits de Didace Pirro; par Thomas CHERSA. In -8°. Florence, 1826; Magheri. (*Antologia*, octob. 1826, n° 70, p. 127.)

Didace Pirro, autrement nommé Jacques Flavio, naquit à Evora, en 1517, de parens israélites. Jeune encore, il s'expatria pour fuir les persécutions religieuses auxquelles il était exposé en Portugal. Il passa la majeure partie de sa vie à Raguse, et mourut en 1607, au plus tard, à Castelnuovo près des bouches de Cattaro. C'était un des meilleurs poètes latins de son siècle qui en vit fleurir de très-distingués. Avant de se fixer à Raguse, il se lia d'amitié avec quelques savans italiens tels que Grégoire Giraldi, Paul et Alde Manuce; et connut probablement le Tasse, alors très-jeune, à qui il dédia une élégie sur les femmes et les amours. Cependant aucun historien de la littérature italienne n'a fait mention de lui; il n'est pas même cité, que nous sachions, par les auteurs qui se sont occupés des écrivains portugais et israélites. Le seul peut-être qui ait parlé de lui est Appendini, dans son Histoire politique et littéraire des Ragusains, publiée il y a vingt et quelques années.

Mais M. Chersa ne pense pas qu'une simple mention suffise pour faire connaître un poète tel que Flavio, qui, dédaignant de suivre les traces de ses devanciers, a su se frayer une route nouvelle. Ses œuvres portent l'empreinte de la mélancolie, et ont fourni à Appendini de quoi suppléer aux documens qui lui manquaient sur la vie de l'auteur; car celui-ci entretient souvent le lecteur de lui-même, et fait sur le ton élégiaque le récit de ses malheurs. M. Chersa rapporte ses propres expressions, et

fait ainsi connaître en même temps et le poète et ses ouvrages.

On a prétendu que Flavius avait, dans la suite, abjuré sa religion, et qu'il avait même été investi d'une dignité ecclésiastique à Raguse. M. Chersa réfute cette opinion, qui s'était accréditée, bien qu'elle n'eût d'autre fondement que quelques vers sur des sujets chrétiens, et particulièrement ceux que Flavio adressa en forme de lettre au sénateur Michel Menze. Cette pièce fut lue en plein sénat; et l'assemblée vota unanimement à l'auteur des actions de grâces et une récompense publique. W.

#### 152. WESTENRIEDER.

La Bavière a perdu, en mars 1849, le doyen de ses historiens, M. Westenrieder. Il était âgé de 81 ans; et il a employé une grande partie de sa vie à propager le goût de l'histoire nationale et à le rendre populaire. Il écrivit à cet effet un almanach historique qu'il a continué pendant 20 ans, et qui était orné de jolies gravures. Il a publié un abrégé de l'histoire de Bavière qui a eu deux éditions, ainsi qu'un abrégé de l'histoire d'Allemagne, et 10 volumes d'un recueil de morceaux pour servir à l'histoire, à la géographie et à la statistique de sa patrie. Il professa l'histoire pendant près d'un demi-siècle.

#### 153. ORDONNANCE DU ROI DE DANEMARK RELATIVE AUX CONTREFAÇONS.

Le 7 mai 1828 le Gouvernement danois a promulgué une ordonnance sur la contrefaçon, qui intéresse les auteurs étrangers. Cette ordonnance porte en substance, que la loi du 7 janvier 1741, qui prohibe la contrefaçon, sera appliquée même aux ouvrages dont les éditeurs seront étrangers, si la législation des États auxquels ces éditeurs appartiennent, prohibe la contrefaçon des ouvrages publiés par des auteurs danois. C. R.

154. ALLGEMEINES VERZEICHNISS DER BÜCHER, WELCHE IN DER FRANKFURTER UND LEIPZIGER OSTERMESSE DES JAHRES 1829, etc. — Catalogue général de la foire de Pâques de Francfort et de Leipzig, en 1829, comprenant les livres nouvellement imprimés et publiés et ceux qui sont sur le point de l'être. Gr. in-8° de 17 f.; prix, 18 gr. Leipzig, 1829; Weidmann.

Les livres écrits en langues allemande, latine, grecque et

|                              |                |
|------------------------------|----------------|
| orientales, comprennent..... | 2,587 articles |
| les romans.....              | 179            |
| les pièces de théâtre.....   | 40             |

Total..... 2,786.

D'où il faut déduire 351 nouvelles éditions, 20 extraits de grands ouvrages et un grand nombre de continuations d'ouvrages déjà annoncés.

Cartes et plans (y compris 11 nouv. édit.).... 123 articles

Ouvrages de musique..... 32

Jeux nouveaux..... 2

157.

On trouve dans ce catalogue 18 Recueils périodiques dont plusieurs de médecine vétérinaire, 12 Gazettes, 11 Magasins, 7 Journaux, 6 Feuilles hebdomadaires, 4 *Monatschriften*, 5 Répertoires, 13 Recueils, 12 Annuaires, 6 Annales, 6 Bibliothèques de poche, 17 Archives, etc.

Parmi les ouvrages les plus remarquables, on trouve plusieurs volumes de la continuation de la *Bibliotheca græca*, par Jacobæ et Rost; une nouvelle collection des *Auctores classici e cod. Vatic.* et des *Scriptorum vet.* publiée à Rome par le prélat Mai; cinq numéros de l'édition d'*Aristote*, publiée à Berlin. (On dit toutefois qu'ils ne seront mis en vente que lorsque l'édit. sera entièrement terminée); l'*Euripide* de Matthiæ; le *Sophocle* de Schneider; un *Quintilien*, par Spalding (ces éditions sont achevées); un *Aristide*, avec des notes, par W. Dindorf; le commencement d'une grande édition de *Diodore de Sicile*, par le même; *Catulle*, *Tibulle* et *Properce*; publiés séparément par Lachmann; 3 éditions de *Xénophon*, 11 de *Cicéron*, 3 de *Virgile*, 2 de *T. Livius*, 6 de *Jules-César* avec les traductions, sans compter un grand nombre d'autres traductions des classiques, dont les principales fabriques, comme il y a tout lieu de le dire, sont établies à Munich chez Fleischmann, à Stuttgart chez Metzler, à Prenzlau chez Ragoczy. Viennent ensuite une foule de morceaux détachés des écrits de l'antiquité, tels que l'*Antigone* de Sophocle, par Wex; *Tuclius de orator.*, par Osann; et des commentaires, comme *Lectiones Taciteæ*, par Wissowa; *Commentarii in Demosth. orat. de Corona*, par Winiewski; *Comment. geograph. in Arrianum*, par Ehys; *Prolegomena ad*

*Demosthenem*, par Schaumann; *Disp. de Asconii Pediani Comment. in Cicer.*, par Madvig; *Observat. in Cic. libr. de republica*, par Krarup, etc., etc.; divers écrits sur des objets relatifs à l'antiquité, tels que *De cyclo epico*, par Muller; *De parabasi veteris Comœdiæ*, par Kolster; *De gravitate oraculi Delphici*, par Pietrowski; *De Areopago non privato homicidii judicii*, contra Boekh, par Forchhammer; *Sur la géographie homérique*, par Völker; *Parallèle des caractères romains et athéniens*, par Witthaus; *De recitationibus veterum*, par Weber; *Aglaophamus S. de doctrinæ mysticæ Græcorum causis, Liber I*, par Lobeck. 2 *Traité de la science archæologique*, par de Stejnbüchel et par Weick; *Topographie d'Athènes, traduite et accompagnée de notes*, par Leake; 2 vol. des *Papiri greci del Museo Taurin.*, par Peyron; *Grammaires grecques*, par Bernhardt et par Wenzel; *Grammaires latines*, par Grotfend, Hand, Habicht; 2 *Gradus ad Parnassum*, par Friedemann et Conrad, et une nouvelle *Grammatica linguæ gr. Nov. T.*, par Alt. Plusieurs éditions de *l'Ancien et du Nouveau-Testament*, par Schumann, Böckel, Kleinert, Clausen, Bröcker, Böhl, Boehmer et Theile; une *Histoire critique des idées religieuses de l'Ancien-Testament*, par Gramberg; une *Christologie de l'Ancien-Testament*, par Hengstenberg; et un *Exposé de la religion de l'apôtre Jesus*, par Boehme; le 1<sup>er</sup> vol. du *Codex apocr. Nov. Test.*, par Thilo; *Eusebii Emiseni opuscula*, par Augusti; *Scripta genuina Patrum apost.*, par Hornemann; *De Essenis ac Therapeutis*, par Sauer. Le nombre des sermons n'égale pas de beaucoup celui des écrits ascétiques, des livres de prières et de cantiques et de ceux à l'usage des écoles. On trouve une assez grande quantité d'ouvrages sur la botanique et l'horticulture; mais on ne voit dans le catalogue qu'un *Nouveau Système d'Histoire naturelle*, par Dessau, et un *Manuel des Sciences physiques*, par Mencke. Le nombre des ouvrages sur les mathématiques, particulièrement sur l'arithmétique, est très-considérable; il y a peu de choses sur la philosophie. *Cours d'Esthétique*, par Solger; le *Droit général dans ses rapports avec la morale*, par Gaupp; *Éléments du Droit rationnel et des sciences politiques*, par Rotteck; *Gaji Institutiones*, par de Klenze et Bouking; *Incerti auctoris Magistratum Expositiones ineditæ*, par Huschke; *Dictionnaire du Droit canonique*, par Alex. de Muller; le 5<sup>e</sup> vol. de *l'Histoire du Droit*

romain, par de Savigny; *Traité de l'anatomie de l'homme*, par Weber; *Traité d'anatomie pathologique*, par Otto; *Physiologie de l'homme et des animaux*, par Berthold; *Traité des accouchemens*, par Busch; *Manuel d'ophtalmologie*, par Rosas; un grand nombre de traductions d'ouvrages de médecine et de chirurgie. Une édition de *Dioscorides*, par Sprengel. Une grande quantité d'ouvrages historiques, tels que *Précis de l'histoire ancienne de l'Orient*, par Graff; *Chronologie égyptienne*, par Rask; *Histoire des Arabes d'Espagne*, par Aschbach; *Manuel d'histoire universelle*, par Reinhard; *Histoire de la Ligue Achéenne*, par Helwing; *Histoire du moyen âge*, par Léo; *Manuel de l'histoire de l'Allemagne*, par Lorenz; *Vie et siècle d'Otto-le-Grand*, par Wehse; *Histoire des Mogols orientaux*, par Ssesen; *Islandorum scripta historica, specimen diplomatarii Norvagici, scriptores rerum Suecicarum*; *histoires des philosophies*, par Reinhold, Ritter et Rixner. Plusieurs histoires des diverses littératures; *Observat. de harmonia linguarum orient.*, par Hornemann; *Ibn Doreïd Carmen Maksura*, par Boisen; le *Coran*, lithographié à Liège. *Du commerce de la librairie en Allemagne*, par Wolf; *Dictionnaire des écrivains du duché de Schleswig-Holstein*, etc., par Schroeder. *Palæographia critica*, par Kopp, etc.

G.

155. HISTOIRE DU COMMERCE ENTRE LE LEVANT ET L'EUROPE, depuis les Croisades jusqu'à la fondation des colonies d'Amérique; par G. B. DEPPING. Ouvrage qui a été couronné en 1828 par l'Académie roy. des inscriptions et Belles-Lettres. 2 vol. in-8° imprimés à l'imprimerie royale. Paris 1830; Treuttel et Wurtz. (Prospectus.)

L'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres avait proposé pour sujet de prix l'histoire des relations commerciales entre le midi de l'Europe et le Levant au moyen âge; la date de la fondation des consulats, et l'exposé des changemens que la découverte du Cap de Bonne-Espérance et de l'Amérique produisit dans le commerce européen. Le prix fut décerné en 1828 à M. Depping déjà couronné précédemment pour son *Histoire des expéditions maritimes des Normands et de leur établissement en France*. Son travail, revu et développé sous une forme historique, est sur le point de paraître. L'auteur,

après avoir rappelé dans l'introduction les voies anciennes du commerce de l'Orient et les relations que l'antiquité entretenait avec les contrées africaines et asiatiques, examine successivement quels étaient les pays qui fournissaient les marchandises tant recherchées par les Européens. Dans le 1<sup>er</sup> chapitre il traite de l'Inde, dans le 2<sup>e</sup> de l'Égypte, de la Syrie et des contrées de la mer Noire. Une des principales routes de commerce dans l'antiquité, ainsi que dans le moyen âge, suivait le cours du Nil, et passait par la mer Rouge, tandis qu'une autre prenait pour point de départ les ports au nord et à l'est de la mer Noire, et traversait la mer Caspienne, la Perse, la Boukharie et l'Inde. Aussi les républiques de Venise et de Gênes avaient fondé des colonies et des comptoirs importants dans la Crimée, sur la mer d'Azof et à Trébizonde. Dans les chapitres 3, 4 et 5, M. Depping trace le tableau commercial des villes maritimes d'Italie, surtout de Venise et de Gênes, et celui de Barcelone pendant le moyen âge. Les républiques italiennes avaient pris une part très-active aux croisades; elles se firent assurer par les princes croisés des avantages commerciaux dans les villes de la Syrie que l'on venait de conquérir. Plusieurs de leurs factoreries survécurent à la domination des Francs dans l'Orient, et se maintinrent sous les Sarrasins et même sous les Turcs. Presque tout le commerce de l'Orient avec l'Europe était concentré alors à Venise, Gênes et Barcelone; quelques autres villes, telles que Pise et Florence, y participèrent d'une manière moins directe.

Dans le 6<sup>e</sup> chapitre, M. Depping examine les relations commerciales de la France, de l'Angleterre et des Pays-Bas avec le Levant. Marseille était au moyen âge le principal entrepôt du commerce français avec les pays de l'Orient. Cette ville antique fut favorisée en Syrie par les princes français; et y obtint des privilèges importants. L'historien a profité des statuts des villes du midi et d'autres documens peu connus et en partie manuscrits pour éclairer l'état industriel et commercial de la Provence et du Languedoc au moyen âge. La Flandre était à cette époque le point de réunion entre les commerçans du midi et ceux du nord de l'Europe. C'est dans les marchés de Flandres que les Italiens portaient des denrées du Levant, et c'est là qu'ils se pourvoient de laines anglaises, de tissus et

d'autres marchandises pour leur propre industrie et pour les assortimens des navires destinés au commerce du Levant. Aussi le tableau du commerce des Pays-Bas termine le premier volume. Dans le second volume, M. Depping remonte d'abord à l'origine des consûlats, et fait voir à quelles époques et sous quelles circonstances furent institués ceux du Levant; quels étaient les attributions et les droits de ces juridictions commerciales dans les ports de la Syrie, de l'Égypte, de la Barbarie, de la Grèce et de la mer Noire. A ce chapitre succèdent, dans les deux suivans, les analyses des traités de commerce qui furent conclus par les Italiens, les Catalans et les Provençaux, avec les princes croisés en Palestine, avec les soudans d'Égypte, avec les empereurs de Constantinople, enfin avec les rois de Tunis, Tripoli et Maroc. L'auteur donne les principales dispositions de ces actes et indique les collections où le texte est imprimé et les archives où l'original est déposé. Tous ces traités sont classés par ordre chronologique, et leur analyse contient; pour ainsi dire, l'histoire de la diplomatie commerciale de l'Europe relativement à l'Orient pendant le moyen âge.

Dans le chapitre IX, l'historien expose les obstacles que le commerce avec l'Orient éprouva pendant cette époque. Les papes défendaient, par des motifs religieux, l'exportation de plusieurs marchandises, surtout du fer et du bois de construction pour les pays occupés par les Sarrasins. Cependant les Européens avaient un grand intérêt d'échanger ces objets qui abondaient chez eux, contre les épices et les drogues de l'Orient. De là une lutte entre la religion et l'intérêt commercial, des excommunications, des sollicitations de licences, un commerce clandestin, des traites d'esclaves faites par contrebande, etc.

A l'époque du commerce le plus florissant de l'Europe avec le Levant, les Turcs viennent envahir l'empire grec; et puis la Syrie et l'Égypte, et détruisent, avec leur barbarie ordinaire, tout ce qui faisait prospérer les États. Le commerce est troublé; quelques États font des efforts pour renouer leurs relations avec le Levant et y conserver des comptoirs. Pendant que les conquêtes des Barbares jettent l'Europe dans la stupeur, les expéditions maritimes des Portugais et des Espagnols font découvrir



une nouvelle route de l'Inde et une partie du monde riche en productions. Le commerce change de direction, et l'ancienne ère de l'histoire commerciale touche à son terme. Dans les notes et éclaircissemens mis à la fin de l'ouvrage, l'auteur a rassemblé des renseignemens sur la marine, les expéditions mercantiles, les marchandises, les fabriques, etc., du moyen âge, d'après les actes publics, les voyageurs et les historiens du temps.

L'ouvrage a été imprimé à l'imprimerie royale; il paraîtra dans la dernière quinzaine d'avril.

156. ARCHIVES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES DU NORD DE LA FRANCE ET DU MIDI DE LA BELGIQUE; par MM. Aimé LEROY, le D<sup>r</sup> LE GLAY et ARTHUR DINAUX. Valenciennes 1829; au bureau, rue des Viviers, n<sup>o</sup> 9.

Les 2 premières livraisons, que nous avons sous les yeux, donnent une idée favorable de l'exécution de l'ouvrage. Le 1<sup>er</sup> cahier renferme, outre le prospectus, un article sur l'introduction de l'imprimerie dans le Nord de la France; une critique judicieuse sur les poètes ecclésiastiques; une notice historique sur le château des ducs de Croy, près de Condé; une lettre sur l'origine de notre littérature dramatique; une autre lettre inédite de l'auteur du *Tableau de Paris*, adressée au maire et aux habitans de Cambrai, à l'occasion du monument élevé dans cette ville, aux restes mortels de Fénelon; une fable en vieux style, qui pourrait bien avoir donné à Lafontaine l'idée de sa fable : *Le Renard et le Corbeau*; enfin, une biographie *des hommes et des choses*, qui promet une grande variété. Le second cahier contient un 2<sup>e</sup> article sur le château des ducs de Croy; un 2<sup>e</sup> article sur l'introduction de l'imprimerie dans le nord de la France; une notice curieuse sur les duels judiciaires dans nos provinces, par M. Le Glay; une notice biographique, aussi complète qu'intéressante, sur le poète Feutry, né à Lille, en 1720, par M. Arthur Dinaux; une narration du siège de Lille, par M. Leleux; enfin, la continuation de cet article plein de variétés et de charmes, intitulé : *les Hommes et les Choses*, et un fragment sur Corneille, de M. Onésime Leroy. (*Propagat. du Pas-de-Calais*; 7 oct. et 14 novembre 1829.)

157. NOUVEAU RECUEIL DE TRAITÉS, D'ALLIANCE, DE PAIX, DE COMMERCE, D'ÉCHANGE, etc., et de plusieurs autres actes servant à la connaissance des relations étrangères des Puissances et États de l'Europe, tant dans leur rapport mutuel que dans le leur envers les Puissances et États dans d'autres parties du Globe; par Frédéric. SAALFELD. Tome VI. In-8° de 1206 pag., contenant les documens des années 1820 à 1826, et Tome VII, 1<sup>re</sup> partie, allant jusqu'à la fin de 1827 inclusivement. Göttingue, 1829; Dieterich.

Ces volumes font suite à la collection donnée par feu Jean Frédéric de Martens, dont M. Saalfeld s'est attaché à suivre le plan. Outre le titre que nous avons transcrit à la tête de cet article, ils en portent un autre qui les rattache au recueil de Martens, dont ils forment ainsi le Tome X et la première partie du Tome XI. Le premier des volumes dont il s'agit ici, est terminé par une table dans laquelle les traités et autres documens sont indiqués par ordre chronologique, et par une autre table où ils le sont par ordre alphabétique des pays qu'ils concernent. Le 6<sup>e</sup> volume comprend 231 articles, qui forment 1206 pages, et ce que nous possédons du 7<sup>e</sup>, se compose de 75 articles et de 377 pages; en y comprenant, à la vérité, 25 documens d'une date antérieure à 1827.

Quoique M. Saalfeld ne promette dans le titre de son recueil que des pièces relatives aux États de l'Europe, il n'a pas négligé d'y insérer plusieurs traités que les différentes nations et puissances des deux Amériques ont conclus entr'elles pendant le même espace de temps. On y trouve, par exemple, une trentaine de traités entre les États-Unis de l'Amérique du Nord, et des tribus indigènes de ce pays, depuis le traité du 31 août 1822 avec les grands et les petits Osages, jusqu'à celui du 23 octobre 1826 avec les Miamis. Il a donné également les traités de confédération de la Colombie avec le Pérou (6 juillet 1822); avec le Pérou (10 juin 1823); avec les provinces unies de Rio de la Plata (même date); avec le Mexique, le 23 octobre de la même année; avec l'Amérique centrale, le 15 mars 1825. On peut juger par là du soin que M. Saalfeld a pris pour que sa collection laissât le moins possible à désirer. Lorsque les pièces

originales étaient en italien ou en espagnol, il en a donné la traduction. Il s'excuse de n'avoir pas traduit aussi en français celles dont le texte était en anglais ou en allemand, et la raison qu'il en donne c'est que, *sans doute*, il n'y a plus de nos jours un diplomate auquel ces deux langues soient inconnues. Une raison beaucoup meilleure, c'est que cela aurait rendu l'ouvrage par trop volumineux. La traduction aurait été, en effet, peu utile lorsque les deux parties contractantes sont des puissances allemandes, puisque les conventions qu'elles font entre elles ne concernent ordinairement que leurs sujets respectifs qui font usage de la même langue. Mais il n'en est pas de même lorsque l'acte, dont le texte est en anglais ou en allemand, intéresse aussi des nations auxquelles ces langues sont étrangères. Au surplus, M. Saalfeld annonce qu'il est disposé à remédier à cet inconvénient, et en réduisant les traductions à ce que nous proposons ici, l'augmentation de volume qui en pourrait résulter serait très-peu considérable. Il n'y aurait pas lieu, par exemple, à traduire les conventions que font entre elles les puissances allemandes, grandes et petites, touchant les délits forestiers, les frais de justice criminelle, la police des vagabonds, l'extradition des déserteurs, la suppression réciproque des droits d'aubaine et de détraction, la répression de la contrefaçon des ouvrages imprimés et autres matières semblables qui occupent peut-être les trois-quarts de la collection. Tel est, par exemple, une Convention, sous le n° 113, entre les gouvernemens du royaume d'Hanovre et le duché de Brunswick, pour régler leurs frontières respectives, pièce qui occupa à elle seule près de 90 pages en très-petits caractères. Ce qu'il serait également inutile de traduire, ce sont les bulles du Pape relatives aux concordats de Sa Sainteté avec différens souverains. On aurait donc pu se dispenser de donner en français aussi bien qu'en latin, le concordat conclu à Rome le 18 juin 1827 : *Inter sanctissimum dominum Leonem XII summum Pontificem et serenissimum Guillelmum I Belgarum Regem* ; d'autant mieux, qu'avec raison, on n'a pas traduit les bulles des 16 août 1821 et 11 avril 1827, concernant l'érection de l'archevêché de Fribourg, en Brisgaw (grand duché de Bade), de l'évêché de Rottenbourg (royaume de Wurtemberg), et de l'évêché de Limbourg sur le Lahn (duché de Nassau). Au surplus, M. Saalfeld

donne en français les titres de tous les actes qu'il a insérés dans son recueil. Son travail ne peut manquer d'obtenir le suffrage de tous ceux qui s'occupent de diplomatie et d'histoire, et il sera jugé probablement digne d'être placé à la suite de celui de Martens, dont l'utilité est universellement reconnue.

C. M.

158. BIOGRAPHIE DU ROYAUME DES PAYS-BAS ANCIENNE ET MODERNE, ou Histoire abrégée, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée des Belges et des Hollandais qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leur talents, leurs vertus ou leurs crimes, extraite d'un grand nombre d'auteurs anciens et modernes, et augmentée de beaucoup d'articles qui ne se trouvent rattachés dans aucune biographie; par Delvenne père. Tome II. (4<sup>e</sup> livraison). In-8°; prix, 3 fr. 17 c. Liège, 1829; V<sup>e</sup> Desoër.

## TABLE

### DES ARTICLES DU CAHIER DE FÉVRIER 1830.

#### *Philologie, Ethnographie, Linguistique.*

|                                                                   |     |
|-------------------------------------------------------------------|-----|
| Psaumes de David mis en lettres françaises; Dusson.....           | 161 |
| Analyse comparée du Sanscrit et des langues analogues; Bopp....   | 162 |
| Littérature du Népal; Jacquet. — Alphabet Tamoul; Burnouf....     | 163 |
| Langue des îles Licou-Khieou; Clifford.....                       | 164 |
| Sur les langues orientales vivantes en Pologne; Gley.....         | 165 |
| <i>Scriptores Hist. Byzantinæ. Cantacuzenus; Schopen.....</i>     | 168 |
| <i>Bibliotheca lat. Poetarum Christianorum; Gebser.....</i>       | 171 |
| Ordre et exposition uniforme des langues savantes; Scheppelin.... | 172 |
| Mots Bohémiens analogues à des mots Indiens.....                  | 173 |
| Abrégé de la grammaire allemande; Rapp.....                       | 175 |
| Le Mont Calvaire et la Création, en cornish; Keigwin et Gilbert.  | 178 |

#### *Archæologie, Numismatique.*

|                                                                                       |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Urne étrusque avec bas-relief et inscription de Larès; Campanari..                    | 179 |
| Antiquités de Pompéi; Romanelli et Préjan.....                                        | 183 |
| Observations sur plusieurs antiques du Musée royal du Louvre;<br>comte de Clarac..... | 184 |
| Squelettes antiques à Thionville.....                                                 | 200 |
| Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie.....                              | 201 |
| L'église de Ste-Catherine à Oppenheim.....                                            | 206 |
| Vues des restes des anciens châteaux d'Angleterre; Brayley.....                       | 207 |

|                                                                                    |     |
|------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Ancien Baptistère. — Monument de Torenné. — Sur 2 Inscriptions de Lyon; Labus..... | 208 |
| Description des médailles antiques; <i>Supplément</i> , Tom. IV; Mionnet.....      | 216 |
| Médailles romaines, etc., trouvées à Falaise; Galeron.....                         | 218 |
| Vie et ouvrages des plus célèbres architectes; Quatremère de Quincy.....           | 219 |

*Histoire.*

|                                                                                                               |            |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| Histoire ancienne de Ceylan.....                                                                              | 223        |
| Hist. grecque pour les enfans.....                                                                            | 226        |
| Milice constantine; Schœze. — Les Turcs en Styrie d'après les Musulmans.....                                  | 227        |
| Hist. romaine de Niebuhr, traduction française; de Golbéry.....                                               | 230        |
| Fragment sur Alexis Pétrovitch; Brechkof.....                                                                 | 234        |
| L'Allemagne depuis le 8 <sup>e</sup> siècle jusqu'au 13 <sup>e</sup> ; Weitzel.....                           | 236        |
| Hist. du peuple Allemand; Luden.....                                                                          | 237        |
| — De la Thuringe et de la Haute-Saxe; Wachter.....                                                            | 238        |
| Documens historiques sur la Bavière; de Freyberg.....                                                         | 239        |
| Hist. d'Angleterre durant le moyen âge; Sharon Turner.....                                                    | 240        |
| Correspondance de Collingwood.....                                                                            | 242        |
| Promenade de Vérone à Véia; Chevalier.....                                                                    | 243        |
| De l'origine des Sept-Communes et d'autres populations allemandes entre l'Adige et la Brenta; Giovanelli..... | <i>ib.</i> |
| Hist. de Longwy; C.....                                                                                       | 245        |
| — De la civilisation du Messin; Bégin.....                                                                    | 246        |
| Recherches sur Salins; Béchet.....                                                                            | 247        |
| Cérémonies des gages de bataille; Crapelet.....                                                               | 248        |

*Mélanges.*

|                                                                                                                              |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Académie roy. de Turin. — Cabinet russe de M. de Saligny.....                                                                | 252 |
| Journal de Varsovie, juillet à décembre 1820.....                                                                            | 253 |
| Biographie des Écrivains de Pérouse; Vermiglioli.....                                                                        | 260 |
| Mémoires sur la vie et les écrits de Didace Pirro.....                                                                       | 261 |
| Mort de Westenrieder, historien bavarois. — Ordonnance danoise sur les contrefaçons. — Catalogue de la foire de Leipzig..... | 262 |
| Hist. du commerce entre le Levant et l'Europe; Depping.....                                                                  | 265 |
| Archives historiques et littéraires du Nord de la France et de la Belgique.....                                              | 268 |
| Recueils de traités de paix; Saalfeld.....                                                                                   | 269 |
| Biographie des Pays-Bas.....                                                                                                 | 271 |

## ERRATA POUR CE CAHIER.

|                                   |                                 |
|-----------------------------------|---------------------------------|
| Page 187, ligne 13, mithriatique, | lisez <i>mithriaque</i> .       |
| — 188, — 21, mithre               | — <i>mitrhe</i> .               |
| — <i>id.</i> — 35, et qui lui     | — <i>et que cet hommage lui</i> |
| — 190, — 17, le lui               | — <i>le leur</i> .              |
| — 192, — 14, il faut              | — <i>il fait</i> .              |
| — 197, — 21, p. 734, Oudend.      | — <i>p. 248 Ed. Bip.</i>        |

DE L'IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,

RUE JACOB, N<sup>o</sup> 24.

# BULLETIN

## DES SCIENCES HISTORIQUES, ANTIQUITÉS, PHILOGIE,

---

### PHILOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

159. NOUVEAU SYSTÈME POUR L'ÉTUDE DES LANGUES; par P. F. PICOT, ancien chef d'institution. In-fol. de 18 pag.; lithogr. Paris, 1826; Lance.

Cette méthode nous paraît se distinguer par sa clarté, de toutes celles qu'on a imaginées de nos jours pour l'étude des langues anciennes et modernes. L'auteur croit que, pour en acquérir la connaissance, on devrait adopter la marche suivie par les enfans qui apprennent leur langue maternelle. « Enseignons en classe, dit M. Picot, comme on enseigne en famille. Exerçons l'oreille, l'œil, la voix et la mémoire des élèves. Montrons-leur les objets, le tableau de la parole; laissons leur jugement s'exercer en silence..... » L'auteur déclare avoir suivi les principes de Volney; il insiste fortement pour les traductions interlinéaires dans lesquelles la construction des mots est conservée telle qu'elle existe dans l'écrivain qu'on exprime, comme l'ont fait Damarsais, Luneau de Boisjermain, Gaël, Frémont, Leroy, etc. Il pense que tous les défauts reprochés à cette espèce de version, disparaîtront à la voix d'un professeur qui répondra à toutes les questions des élèves. Ce système d'instruction nous semble avoir beaucoup de rapport avec la méthode dite *Jacotot* qui fait tant de bruit depuis quelque temps. W.

160. SOCIÉTÉ ANGLAISE POUR LA TRADUCTION DES PRINCIPAUX AUTEURS ORIENTAUX : seconde assemblée générale des souscripteurs, tenue le 30 mai 1829. (Voyez *Bullet.*, T. XI, 205; et T. XII, 1.)

Les ouvrages publiés depuis la première séance, en 1828,  
G. TOME XIV.

sont : 1° les Voyages d'Ibn Batuta, traduits de l'arabe par Lee; 2° les Mémoires de l'empereur Jahangueir, écrits par lui-même, traduits du persan par le major D. Price; 3° la première partie des Voyages de Macarius, patriarche d'Antioche, traduite de l'arabe par M. Belfour; 4° les peines de Han, tragédie chinoise, traduite par M. Davis; 5° l'Histoire des Afghans de Nimet Ullah, traduite du persan par M. Dorn : première partie.

L'impression des ouvrages suivans est très-avancée : 1° le Roman chinois intitulé Haou-Kiou-Chouen, traduit par M. Davis; 2° les Aventures de Hatim Taï, traduites de l'arabe par M. Forbes; 3° l'Histoire des guerres maritimes des Turcs, traduite par M. Mitchill; 4° le grand ouvrage géographique d'Idrisi, traduit de l'arabe par M. Renouard; 5° le Dictionnaire biographique d'Ibn-Khalikan, traduction de M. Rosen; 6° le plus ancien Traité d'algèbre, écrit en arabe : cet ouvrage, dont l'auteur est Mohammed ben Mousa, est également traduit par M. Rosen.

Seront incessamment mises sous presse les traductions, 1° du *Yakkar Nattannaoua* et du *Kolan Nattannaoua*, poèmes singalais où est exposé le système de démonologie des habitans de Ceylan, par M. Gallaway; 2° du *Sanc'hya Carica*, poème contenant un système de métaphysique, par M. Colebrooke; 3° d'un Traité de morale persan, intitulé *Akhlak-e-Nasri*, par M. Keene; 4° des *Didascalia* ou Constitutions apostoliques de l'Eglise d'Abyssinie, par M. Platt; 5° Du *Bouetan* de Saadi, par M. Ross; 6° de la seconde partie des Voyages de Macarius, par M. Belfour; 7° du *Cheref Nameh*, histoire persane, par M. Charmoy; 8° de l'Histoire de Mazenderan et du Tabaristan, par le même; 9° de la seconde partie de l'Histoire des Afghans, par M. Dorn; 10° des Annales d'Élie, archevêque de Nisibe, chronique syriaque, par M. Forshall; 11° des Voyages d'Evliä Effendi, par M. de Hammer; 12° des Annales de Naïma, par M. Henderson; 13° de l'*Ascheh as Siar*, de Sied-Mohammed-Beza, par Mirza Alexandre Kazem Beg; 14° d'une Histoire de Géorgie, par M. Elaproph; 15° d'une Description du Tibet, par le même; 16° de l'Histoire des Berbers d'Ibn Khalidoun, par M. Lee; 17° de l'Histoire de Vartan, par M. Neumann; 18° de l'Histoire statistique de l'Égypte, ouvrage de Makrizi, par M. Salame; 19° d'une partie du *Rozet-al-Souffar*, de Mirkond, par

M. Shea; 20<sup>e</sup> du *Tudug Timouri*, par le major Ch. Stewart. Enfin, on devra encore aux soins et à l'érudition du savant professeur Lee, une collation des manuscrits syriaques, soit nestoriens, soit jacobites, du Nouveau-Testament. Cette collection renfermera les diverses leçons des manuscrits syriaques du Nouveau-Testament, qui se trouvent au musée britannique, ainsi qu'aux bibliothèques de Cambridge, d'Oxford, etc. — Les traductions seront quelquefois accompagnées du texte original, et offriront tous les éclaircissemens nécessaires; elles seront généralement écrites en anglais, et, dans un très-petit nombre de cas particuliers, en français ou en latin. W.

161. MANUSCRIT INDIEN A CALAIS.

Il se trouve à la bibliothèque de Calais un manuscrit indien; il a pour titre : *Histoire de l'Inde depuis l'origine jusqu'à Mahomet*. C'est un grand in-folio, orné de vignettes curieuses sur les costumes et les usages des anciens Chinois. L'ouvrage est en trois volumes; ce manuscrit est le tome 1<sup>er</sup>. Les caractères sanscrits sont très-remarquables, et le livre est parfaitement conservé. Les Chinois qui ont visité, il y a quelque temps, la ville de Calais, ont pris un plaisir extrême à l'examiner. (*Le Temps*; 26 nov. 1829.)

162. MEDJMAOL-ENNEH FI SCHERH-MULTAKA EL-EBHER. — La réunion des fleuves, servant d'explication au confluent des mers. 2 Vol. gr. in-fol.; le 1<sup>er</sup> de 352 et le 2<sup>e</sup> de 375 pp. Constantinople, 1240 (1824). (*Leipzig. Liter. Zeitung*; mai 1827, n<sup>o</sup> 118.)

Dans ces derniers temps, la typographie de Constantinople a non seulement reproduit un grand nombre d'ouvrages élémentaires sur la grammaire, la théologie et la géométrie, mais aussi des ouvrages considérables, tant sous le rapport de leur étendue que sous celui de leur valeur intrinsèque, tels que les 3 volumes in-folio du *Kamus*, la grande métaphysique (*Mewakib*) qui a paru récemment, et le commentaire que nous annonçons. Ce dernier, le commentaire le plus complet, est relatif à un des principaux ouvrages de législation mahométane, consacré sous le nom de *Multaka*. « Ce fameux code universel, dit Monradgea d'Ohsson, qui est rédigé par Ibrahim Haleby, forme la législa-



*lation religieuse de tous les peuples Musulmans* (1) ». Ibrahim de Haleb vécut sous Suleiman-le-Grand, dans la première moitié du 16<sup>e</sup> siècle, et l'auteur du commentaire, sous Mahomet IV, dans la seconde moitié du 17<sup>e</sup> siècle. Ce dernier s'appelle *Abdur-Rahman Ben Scheich Mohammed Ben Suleiman*, mais il est plus généralement connu sous le nom de *Scheichzade*, ce qui signifie  *fils du Scheich*. Le commentaire, ainsi que le texte, est en arabe. Il est divisé en 56 livres, dont chacun renferme plusieurs chapitres. Nous allons en donner les titres, vu qu'ils offrent un ensemble du droit de l'islamisme. Vol. I : 1 De la purification légale (*Taheret*). 2 De la prière (*Salawat*). 3 De l'aumône légale (*Zikwet*). 4 Des jours de jeûne et de prières (*Saum*). 5 Du pèlerinage (*Hadj*). 6 Du mariage (*Nikiah*). 7 Du divorce (*Talak*). 8 De l'émancipation des esclaves (*Itak*). 9 Des juremens (*Eiman*). 10 Des peines capitales (*Hudud*). 11 Du vol (*Sirkas*). 12 Des campagnes militaires (*Sëir*). 13 Des enfans trouvés (*Lakit*). 14 Des objets trouvés (*Lukata*). 15 Des esclaves transfuges (*Abik*). 16 Des personnes qui ont disparu (*Meskud*). 17 De l'association mercantile (*Schürket*). 18 Des établissemens de bienfaisance (*Wafk*). Vol. II : 19 Des ventes (*Buyu*). 20 Des affaires qui se font argent comptant (*Sarf*). 21 Des cautionnemens (*Kefalet*). 22 De la transmission (*Hawalet*). 23 Des fonctions judiciaires (*Kadha*). 24 Du témoignage (*Scheadat*). 25 De la procuration (*Wekalet*). 26 Des accusations judiciaires (*Daava*). 27 Des aveux (*Ikrar*). 28 Du raccommodement (*Sulh*). 29 Des compagnies marchandes (*Mudharabat*). 30 Des objets mis en gage (*Wediat*). 31 Des prêts (*Aarijet*). 32 Des dons gratuits (*Hibet*). 33 Du louage (*Iydf*). 34. Des assurances par écrit des esclaves (*Mekatib*). 35 Des rapports entre les maîtres et les affranchis (*Wela*). 36. De la contrainte judiciaire (*Ikrah*). 37. De l'interdiction (*Iladjr*). 38 De l'interdiction révoquée (*Mesun*). 39 Du gaspillage (*Ghasb*). 40 Du droit de retenue relativement aux marchés (*Schufaat*). 41 Du partage du butin (*Kismet*). 42 De la souillure légale (*Musaraat*). 43 De l'arrosement (*Musakat*). 44 Des victimes

(1) C'est ce même code d'après lequel Mouradgea d'Ohsson a donné ses divers codes civil, judiciaire et militaire ottomans, dans son *Tableau de l'empire ottoman*, trois volumes in-fol., ou huit volumes in-8°. (Note du rédacteur.)

( *Zebai* ). 45 Des sacrifices religieux ( *Adhijet* ). 46 Du reprobement légal ( *Kerahijet* ). 47 De la culture des terres en friche ( *Ihjaat-Mewat* ). 48 Des boissons ( *Eschrubet* ). 49 De la chasse ( *Said* ). 50 Du droit des prêteurs ( *Rehin* ). 51 Des délits ( *Djena-jat* ). 52 Des amendes pécuniaires ( *Dijat* ). De la peine de mort ( *Maakil* ). 54 Des legs ( *Wassaja* ). 55 Des hermaphrodites ( *Chunessa* ). 56 Des héritages ( *Feraiz* ). L. D. L.

163. TYRKISK KATEKISMUS, eller udtog af Tyrkernes Troeslære.  
— Catéchisme turc, ou extrait de la doctrine turque, à l'usage de la jeunesse, rédigé par Mohammed ben pir Ali Elberkevi; par C. A. HOLMBØE, professeur de langues orientales à l'Université de Norvège. In-18. Christiania, 1829.

Dans la préface de l'ouvrage dont le titre précède, M. Holmboe déclare avoir pris pour base de son travail, la traduction française du même ouvrage turc, donnée à Paris, en 1822, sous le titre d'*Exposition de la foi Musulmane*, par M. Garcin de Tassy, un de nos collaborateurs, son condisciple et son ami. Il a cependant cru devoir en changer le titre, se fondant sur ce que le travail de *Berkévi* n'est pas l'exposition des doctrines communes à tous les Musulmans, mais bien celle de la croyance particulière des *Sunnites* qui, comme on le sait, diffère de celle des *Imamiens*, nommés *Schiïtes* (dissidens) par leurs adversaires. Il a cru en conséquence devoir appeler ce traité *Catéchisme turc*, parce que les Turcs sont, dit-il, le peuple le plus puissant et le plus connu qui suive la doctrine dont il s'agit; mais il eût mieux valu adopter le titre plus précis, *Catéchisme sunnite*, sous lequel M. Garcin de Tassy a désigné son travail dans la préface de son ouvrage intitulé, *Doctrine et devoirs de la Religion musulmane*, et publié en 1826. G. T. Z.

164. SEVERIANI SIVE SEBERIANI GABALORUM EPISCOPI EMESENSIS HOMILIÆ; nunc primum editæ ex antiquâ versione armenâ in latinum sermonem translatae per J. B. AUCHER. In-8°. Venise, 1827. ( *Giornale delle provincie Venete*; juin 1828, p. 284. )

Les 15 homélies que renferme cet ouvrage, sont une version latine que l'auteur nous donne d'homélies anciennement traduites en langue arménienne. La version est précédée d'une préface pleine d'érudition. On lit dans cette préface que la cri-

tique historique a fait trop de progrès pour que l'on confonde désormais Eusèbe d'Émèse, Sévère de Gabala et Sévère d'Antioche. Le premier, zélé partisan de la secte des Ariens, vivait au IV<sup>e</sup> siècle. Sévère de Gabala, au contraire, que l'Arménie nomme aussi *Emisenus*, orthodoxe et si éloquent qu'il rivalisait avec St-Chrysostôme, florissait vers la fin du même siècle. Enfin Sévère d'Antioche, cet ennemi si ardent du Concile de Calédoine, vivait au cinquième siècle.

Mais si l'on jette un coup-d'œil sur les *Catenæ patrum*, où il est question des commentaires des saintes écritures, on verra que ces trois écrivains sont confondus, et que les ouvrages de l'un sont attribués aux autres, et la confusion est d'autant plus grande qu'on les nomme indistinctement tantôt *Severianus*, tantôt *Severus*. M. Aucher pense que cette confusion provient de ce que Severianus, natif d'Emesa et élevé à Antioche, avait été ensuite consacré évêque de Gabala.

Ce Severianus ne saurait être confondu avec d'autres individus, et aucun doute ne peut s'élever relativement à ses ouvrages. L'envie dont il était animé contre St-Chrysostôme a jeté de la défaveur sur son nom auprès de la postérité; mais on ne peut lui refuser une haute éloquence. *Severianus gabalitanus ut disertus fuit, ita ob emulationem Chrysostomi minus secundum posteritatis famam accepit*; ainsi parlait le père Petau que l'esprit de parti n'aveuglait certainement pas.

Severianus était un orateur si distingué que souvent St-Chrysostôme le chargesait de prêcher pour lui. Les anciens Arméniens ont fait sagement en transportant ou faisant passer dans leur langue les homélies de Severianus, dont nous possédons maintenant une traduction latine. Dix de ces homélies sont tirées d'un bon manuscrit, et M. Aucher pense qu'elles doivent aussi être attribuées à Severianus, et cette opinion est partagée par des hommes savans.

En ce qui concerne le style de la traduction, l'auteur n'a point visé à l'élégance; il s'est borné à rendre littéralement le texte qu'il avait sous les yeux. C. N.

#### 165. MANUSCRITS MEXICAINS A PARIS.

La Bibliothèque du Roi, rue de Richelieu, vient de faire l'a-

char de plusieurs manuscrits mexicains, apportés il y a quelque temps en Europe, et faisant partie de la célèbre collection de Boturini : l'un est de *l'import des exploitateurs envoyés par Montézuma dans le camp espagnol* ; il représente en hiéroglyphes l'office de la messe et autres cérémonies religieuses. Le manuscrit ne se compose que de quelques feuilles ; et n'est qu'une copie : l'original a été brûlé. Un autre est écrit sur le papier fait de fibres de l'*agave américain* ; il consiste en une seule feuille, longue de 5 à 6 pieds et large d'un pied : c'est le budget de Montézuma. L'empire y est divisé en provinces ; à chacune d'elles est marqué le nombre des mesures de maïs, des poils de miel et des animaux qui en formaient le revenu. Un 3<sup>e</sup> manuscrit est moitié pittoresque, moitié hiéroglyphique : il représente les sacrifices humains ; c'est un original peint sur papier d'agave. Le 4<sup>e</sup> est un dessin de l'arrivée de la flotte espagnole au Mexique : un dominicain paraît avoir attiré particulièrement l'attention du peintre : C'est aussi un original d'environ deux pieds carrés, mais exécuté d'un manière puérile.

L'ouvrage le plus important de toute la collection est un gros volume in-folio, contenant la division du Mexique par paroisses, telle qu'elle fut établie par les Espagnols après la conquête. C'est le registre officiel pour l'an 1580, écrit pour la chancellerie du vice-roi. Chaque commune comprend un chapitre ; on y voit le nom de la commune écrit en espagnol et en hiéroglyphes mexicains ; puis vient le chef de la commune, mettant un genou par terre, et portant une espèce de diadème sur la tête. Il est habillé d'un manteau, et de sa bouche sort l'hiéroglyphe qui désigne son nom ; au-dessus est écrite la prononciation de l'hiéroglyphe en caractères espagnols. Après la figure des chefs suivent les têtes de père de famille, avec leurs noms en hiéroglyphes et avec la prononciation. Cette circonstance donne un grand prix à l'ouvrage ; car jusqu'à présent on a bien eu des dictionnaires mexicains écrits et expliqués en espagnol, et de l'autre côté des manuscrits hiéroglyphiques ; mais il n'existait aucun moyen de retrouver les mots de la langue mexicaine représentés par des signes idéographiques. Cet ouvrage donne la clé d'un grand nombre d'hiéroglyphes mexicains avec leur prononciation, par laquelle on peut trouver leur véritable signification dans les dictionnaires alphabé-

tiques mexicains et espagnols. Quoiqu'il y ait beaucoup de répétition parmi ces signes, ils donnent pourtant un assez grand nombre de mots qui peuvent servir d'introduction à la lecture des écrits hiéroglyphiques des anciens Mexicains, dont plusieurs se trouvent dans les principales bibliothèques de l'Europe. A la vérité cette conquête ne fournit pas le moyen de retrouver les signes qui indiquent les formes grammaticales; mais la connaissance de la grammaire mexicaine ne peut manquer de les indiquer aux scrutateurs qui voudraient s'occuper du déchiffrement des écrits mexicains (1).

166. CHRESTOMATHIE GRECQUE; par J. BOSCHA. Entièrement revue, accompagnée de notes, par P. J. A. SCHMITZ. 1<sup>re</sup> partie, in-12; prix 3 fr. 17 c. Bruxelles, 1830; Brest Van Kempen.

167. POLYBII HISTORIARUM EXCERPTA VATICANA IN TITULO: DE SENTENTIIS; recensuit Jacob. GEEL. Accedit A. MAII annotatio. In-8°; prix, 4 fr. 76 cent. Lugduni Batavorum 1830; Luchtmans.

168. DISSERTATION SUR LE PÉRIPLE DU PONT-EUXIN D'ARRIEN; par M. GAIL. (Extrait).

Le périple de la mer Noire, que nous a laissé Arrien, est-il bien complet, et tel qu'il a dû sortir des mains de l'auteur? est-il possible d'entrevoir quelque une des sources où aura puisé cet historien-géographe, et quelle idée générale doit-on se faire de l'ensemble de ce monument géographique? Tel est le sujet d'une dissertation de M. Gail, dont l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a entendu la lecture, et dont la substance doit entrer dans le troisième volume des *Geographi Graeci minores*, publiés par ce jeune Helléniste.

L'auteur du mémoire s'est principalement attaché à comparer les deux fragmens des anonymes, qui, réunis, reconstituent comme un autre périple de la mer Noire. Le premier, publié

(1) Il est bon d'observer que ces renseignements se bornent en définitive, à donner le nom mexicain d'un nombre d'animaux ou d'ustensiles qui servent de nom aux personnes comprises dans ce recensement de la population. Le mot mexicain est précédé du prénom chrétien donné à l'individu en le baptisant,

par Hudson dans le tome III de ses *Geographi minores*, mais connu déjà de Holstenius, donne la description des côtes à partir du Bosphore de Thrace, presque jusqu'au Phase; le second, publié par Vossius et Hudson dans son tome I, commence un peu à l'ouest de Dioscurias, et complète la description en rejoignant le Bosphore de Thrace, le long des côtes de l'Europe. Ces deux fragmens, dont le premier est même attribué à Arrien, sont comme un second exemplaire du périple attribué à ce préfet de la Cappadoce : en effet ils offrent certaines additions puisées ailleurs, sans doute dans Scymnus de Chio, ainsi que l'ont conjecturé Holstenius et M. Bast; ils présentent la supputation des intervalles en *milles*, en même temps que celle en *stades*; on y remarque certains noms plus modernes de lieux, qui prouvent que ces fragmens ont été retouchés assez tard : mais les différences ne suffisent pas pour détruire, ni même pour dissimuler les conformités encore plus nombreuses, qui existent entre les deux fragmens et le périple d'Arrien : souvent les menus détails et les mots sont les mêmes. Ce n'est pas tout : la fin des écrits de Marcien présente une sorte de périple de la mer Noire, bien tronqué à la vérité, puisqu'il commence au Bosphore de Thrace et s'arrête au fleuve Iris, mais souvent très-semblable aux passages correspondans d'Arrien, et surtout du premier des deux anonymes.

Arrien aura-t-il été copié, ou suivi de près, par les deux autres ? il est permis d'en douter ; car Marcien d'Héraclée prévient que dans ses descriptions, il a souvent emprunté à Artemidore, et surtout à *Ménippe de Pergame*. Ce dernier géographe consacre par le titre d'un de ses ouvrages souvent cité par Étienne de Byzance, une division du littoral appelé *Pont*, en deux parties, περίπλους τῶν δύο Πόντων. Marcien rappelle cette division en deux *éparchies* ; elle se retrouve aussi dans le titre du premier anonyme. On a tout lieu de croire qu'elle appartient au siècle de Ménippe, et non pas à celui de ses compilateurs, et surtout qu'elle n'aura pas subsisté long-temps : car les géographes ne l'ont point remarquée, pas même le célèbre Mannert. C'est déjà un indice pour croire que le premier anonyme, aussi-bien que Marcien, auront emprunté à Ménippe. Nous en trouvons un exemple assez frappant dans un passage où le premier anonyme et Marcien, parlant du fleuve *Chadisius*, se servent de

paroles textuellement rapportées par Étienne de Byzance et attribuées par lui au géographe Ménippe.

On est confirmé dans le même soupçon, par la comparaison d'un passage, où Marcien compte 270 stades d'Amisus à l'embouchure du fleuve Iris, avec un passage d'Étienne de Byzance, qui répète exactement la même chose, *encore d'après l'autorité de Ménippe*.

Or, s'il est à-peu-près démontré que Marcien a principalement copié Ménippe, on doit tirer la même conclusion pour le premier anonyme, qui suit phrase par phrase, et souvent mot-à-mot, Marcien d'Héraclée. Si l'anonyme et Marcien paraissent avoir emprunté à Ménippe, il faut bien qu'Arrien lui-même ait puisé à la même source, lorsqu'on voit les phrases et les mots chez lui suivre de si près les phrases et les mots des deux autres auteurs.

Nous ajouterons toutefois une observation, qui sera une restriction à la conjecture faite plus haut : c'est que la partie où le périple d'Arrien se rapproche tant des deux autres écrits, renferme la description des côtes depuis le Bosphore de Thrace jusqu'à Trapezus. Le périple, tel que nous l'avons, commence à Trapezus, d'où il paraîtrait qu'Arrien fait partir sa description : arrivé au Phase, l'auteur juge à propos de revenir sur ses pas, et de donner la description omise d'abord du littoral depuis le Bosphore jusqu'à Trapezus. Or, tandis qu'Arrien a été prodigue de détails depuis Trapezus jusqu'au Phase, on est étonné de le trouver concis, aride, quand il repart du Bosphore de Thrace pour regagner Trapezus. Il serait possible que le peu d'importance qu'il mettait à la description de ces côtes plus rapprochées, plus fréquentées, et plus connues, l'ait porté d'abord à n'en parler que par préterition, et après coup ; ensuite, à traiter cette portion d'une manière fort succincte. Il serait naturel qu'Arrien, peu désireux de mettre du sien, d'attirer l'attention et de perdre son temps, dans cette partie du périple, eût copié tout simplement quelque auteur en renom ; et qui aurait-il pu mieux choisir, que Ménippe, auteur consacré pour la géographie de cette contrée, et compulsé de même par d'autres compilateurs ? Ainsi donc la conclusion que l'on pourrait déjà tirer, c'est qu'Arrien aurait copié Ménippe, au moins dans la description des côtes qui s'étendent depuis le Bosphore de Thrace jusqu'à Trapezus.

Une seconde conclusion à tirer de la comparaison d'Arrien et des deux auteurs correspondans, c'est qu'en puisant chez Ménéippe, Arrien l'a abrégé; car Marcien et le premier anonyme sont souvent d'accord pour reproduire certains détails géographiques et nautiques, que le périple d'Arrien ne donne pas. On pourrait penser que ce n'est pas Arrien qui les aura omis, mais que des transcrits auront abrégé son périple : on ne saurait se prononcer là-dessus ; mais on est en droit de conjecturer qu'Arrien a dû être au moins quelquefois le véritable abrégiateur, lorsque l'on voit dans certains passages, qu'il est plus bref que les deux autres, mais en même temps plus verbeux pour faire de l'érudition de son crû et citer Xénophon, son auteur favori. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une foule de menus détails géographiques, rapportés par Marcien et l'anonyme, sont omis dans Arrien, et le sont toujours avec un certain discernement, de manière à ne pas produire de lacune choquante.

Ce sont autant d'indices d'abréviations, soit qu'elles proviennent d'Arrien, soit qu'il faille les attribuer à ses transcrits. Mais le périple d'Arrien a des lacunes véritables. Léon Diatre rapporte un passage de ce même périple, relatif à Achille; on le chercherait vainement dans le texte qui nous est parvenu. Hudson signale encore une lacune qu'il remplit à l'aide d'un manuscrit de Vienne : et la nature des choses enfin démontre encore plus, qu'Arrien n'aura pas composé une relation officielle, commencée d'une manière aussi brusque, abondante en détails, en réflexions, en formes épistolaires, dans certaines parties, excessivement maigre et concise dans d'autres. C'était sans doute cette considération, qui portait le célèbre Vössius à déclarer le périple d'Arrien un morceau tronqué, quoique sans appuyer ce sentiment d'aucun argument valable : voilà ce qui aurait dû détourner Dodwell de se prononcer pour l'opinion contraire, et de soutenir l'intégrité du périple d'Arrien. Enfin, cette considération, et d'autres argumens sans doute, auront décidé M. Bernhardt à adopter le sentiment de Vössius, sans avoir occasion de le motiver encore dans ses commentaires sur Denys le Périégète et sur Eustathe.

169. GRAMMAIRE LATINE, par CHAUNONT; ouvrage adopté par la Soc. des Méthodes. In-8° de 184 p.; cartonné; prix 2 fr.



50 cent. Nancy, 1829; Vincenot et Vidart. Paris, lib. classique de Hachette.

L'auteur s'est proposé de présenter la Grammaire latine comme une application de la Grammaire générale, et d'offrir, pour toutes deux comparées entr'elles, un plan d'étude méthodique qui ouvre un champ plus vaste à l'esprit et fortifie le jugement par un exercice continu. C'est dans ce but qu'il présente sous le titre d'*Article préliminaire*, des considérations sur la grammaire générale.

La nouvelle Grammaire latine se divise, comme tous les ouvrages de ce genre, en deux parties distinctes : la *Lexicologie*, ou traité des mots pris isolément; et la *Syntaxe* ou la combinaison et l'arrangement des mots. M. Chanony subdivise ainsi cette seconde partie : 1° règles générales; 2° règles particulières; 3° constructions particulières, comprenant les gallicismes.

Au lieu de donner, comme traduction de la déclinaison latine, une déclinaison française imaginaire, l'auteur donne préalablement un article consacré à expliquer la valeur des *cas*. Il prend pour première déclinaison et pour modèle de flexion des substantifs un mot terminé en *us*. Il intervertit, non-seulement l'ordre des déclinaisons, mais encore celui des *cas*, qu'il dispose comme il suit : nominatif, vocatif, génitif, accusatif, ablatif, datif. Cet ordre lui paraît plus conforme à celui de la syntaxe, et plus propre à faciliter l'étude des *cas*, ceux qui se ressemblent ou qui se forment l'un de l'autre se trouvant ainsi rapprochés. Les verbes ont pareillement subi des transpositions destinées, comme celles des noms, à rendre plus court et plus aisé le travail de la mémoire.

M. Chanony a classé les règles de la syntaxe dans l'ordre qui lui a semblé le plus naturel. Il s'est attaché à faire suivre toujours le principe, de son application et à exercer le jugement de l'étudiant par une combinaison ou une succession immédiate et perpétuelle de la théorie et de la pratique. Il a présenté sur certaines parties de la syntaxe des vues nouvelles et des développemens négligés jusqu'ici quoiqu'indispensables pour l'intelligence de diverses constructions latines.

Cette Grammaire, que nous avons parcourue avec intérêt, pourra remplacer avec avantage les livres élémentaires à la lecture desquels est condamnée la jeunesse de nos écoles. Ce n'est

pas toutefois que nous n'eussions quelques observations à faire, soit sur la disposition de quelques parties de l'ouvrage, soit sur l'exposition de certaines règles. Nous nous bornerons aux deux suivantes.

La première portera sur cette phrase elliptique (p. 130) : *Cum scribas et aliquid agas eorum quorum consuesti*. Pour compléter le sens, M. Chanony ajoute avant le dernier mot, *aliquid agere*. Et d'abord, en général, on ne doit ajouter ou sous-entendre, pour suppléer une ellipse, que des mots qui, combinés avec ceux dont se compose la phrase primitive, présentent un tout conforme au génie de la langue; et cette condition essentielle n'est nullement remplie dans une phrase aussi étrange, pour ne pas dire aussi barbare que celle-ci : *Cum scribas et aliquid agas eorum quorum aliquid agere consuesti*. Nous pensons donc que la règle dite d'*attraction*, particulière à la langue grecque et introduite par imitation dans la langue latine, nous semble avoir été, sinon ignorée, du moins méconnue par l'auteur. Qu'il ouvre la Méthode latine de Port-Royal, il y verra (p. 518, édit. de 1667) la confirmation de ce que nous avançons.

Notre seconde observation tombera sur un accident purement formel. Nous lisons (p. 171) qu'on dit *assumo* pour *adsumo*, parce que les lettres *d* et *s* ont de l'affinité entr'elles, se prononçant l'une et l'autre du bout de la langue. Ce rapport d'origine, très-propre à rendre raison des formes de supin *lulum*, *plausum*, *rasum*, etc, est ici sans application. La plupart du temps, en composition, la dernière lettre de la préposition est remplacée par la première du verbe simple, laquelle alors se redouble. Cet usage, qui, du reste, n'est point constant, peut seul expliquer le changement de *adsumo* en *assumo*. Ce qui le prouve, c'est qu'on dit *allicio* pour *adlicio*, *occido* pour *obcido*, quoiqu'il n'existe point d'affinité entre *l* et *d*, ou entre *c* et *b*. On ne sauroit non plus voir dans ces changemens un motif d'euphonie, car *adlicio* et *obcido* ne seraient pas plus durs à prononcer que *advenio* et *obtineo*. Ce n'est encore ni dans l'affinité, ni dans l'euphonie qu'il faut chercher la raison pour laquelle on dit *suspendo* et non *suppendo* comme *suppeto*, *suppono*. Concluons donc que c'est l'usage seul qui fait loi dans les compositions verbales, ainsi que dans presque tout le matériel des langues.

Enfin, la nouvelle Grammaire devant être une sorte de manuel pour l'étudiant, M. Chanony a cru devoir y placer quelques notions sur les usages des Romains. Il a joint à cette partie un traité de la prononciation ancienne, qu'il dit être « utile dans les rapports avec les étrangers et nécessaire souvent pour reconnaître la trace des étymologies. » E. C. D. A.

170. *SYNONYMISCHES HANDWOERTERBUCH*, etc. — Dictionnaire portatif des synonymes latins pour les commençans; par Ernest Carl HABICHT. In-8° de xii-673 p. Lemgo, 1829; Meyer.

Cet ouvrage est rédigé d'après le plan de celui de Gardin Dumesnil, mais il n'en est pas une servile copie. Les exemples cités ne sont pas les mêmes que ceux employés par le philologue français, et l'auteur allemand a eu le soin, que n'avait pas eu celui-ci, d'indiquer exactement l'ouvrage d'où ils sont extraits. Du reste, il a eu la modeste précaution de déclarer les sources où il a puisé tous ses documens : ce sont, Ausonius *Popina*, de *differentiis verborum libri IV*; les synonymes de Gardin Dumesnil, édition d'Ernesti, 1799-1800; le dictionnaire de Forcelini; le lexicon de Janus, 1753; le lexicon de Noken, 1780; l'esprit de la langue latine de Schmitson. E. S.

171. *LEXICON PROPRIORUM ET INDE DERIVATORUM NOMINUM PRINCIPUM POETARUM LATINORUM*; auctore G. DORN-SIEFFEN. In-8°; prix, 6 fr. 34 cent. Utrecht 1829; Van Schoonhoven.

172. JOS. PHIL. BAUERMEISTERI philosoph. et theol. D. hujusque prof. in Acad. Rostoch. *COMMENTARIUS IN SAPIENTIAM SALOMONIS Librum vet. Test. apocryphum*. In-8° de iv-178. Gottingæ, 1828; Dietrich.

Le livre de la sagesse considéré comme apocryphe par les Protestans, est simplement mis par les Catholiques au nombre de ceux qu'ils nomment *Deuterocanoniques*, ou placés secondairement dans le canon des livres saints, par opposition aux autres nommés *Protocanoniques*, ou placés primitivement dans le canon et toujours reconnus dans l'église chrétienne. Le savant auteur de l'ouvrage que nous sommes chargés de faire connaître aux lecteurs du *Bulletin*, examine d'abord dans ses prolégomènes

le sujet du livre de la sagesse; s'il a eu un ou plusieurs auteurs et quels ils sont, l'époque, enfin, où il a pu être écrit. Il parcourt ensuite, tour-à-tour, chacun des versets de ce livre saint chapitre par chapitre, et se livre à des développemens aussi intéressans sous le rapport de la philosophie que précieux pour le sens moral. Une saine critique préside au travail du professeur de Rostock, et rend ce travail digne d'occuper une place distinguée parmi les ouvrages d'exégèse biblique publiés en Allemagne pendant ces dernières années. H. G.

173. *SAMMLUNG DER RÖMISCHEN KLASSIKER.*—Collection des classiques latins, nouvelle traduction allemande, avec de courtes notes. *Traité de la nature des dieux*, de Cicéron, traduit du latin, par Chr. Fr. MICHAELIS, profess. de philosophie. In-12 de xxxiv et 276 pp. Munich, 1829; Fleischmann.

Dans son avant-propos, le traducteur déclare s'être attaché à représenter fidèlement son original, autant toutefois que cette fidélité était compatible avec la marche naturelle et franche de la langue allemande. Il a cru devoir être bref dans ses notes, afin d'éviter la prolixité trop fréquente dans les ouvrages d'histoire et de philosophie, matières qui offrent tant de points à éclaircir et de questions à résoudre. M. Michaelis suppose chez le lecteur des connaissances préliminaires, qu'il est d'ailleurs assez facile d'acquérir.

Cette traduction est précédée de celle d'un morceau placé en tête de l'édition d'Ernesti; c'est-à-dire d'un aperçu général du contenu du traité. M. Michaelis s'est d'ailleurs servi du texte de ce philologue, qui a en effet donné l'une des meilleures éditions de l'ouvrage de Cicéron.

En qualité de Français, nous ne nous constituerons pas juge de l'élégance et de la fidélité de la traduction que nous annonçons, nous nous bornerons donc à parler des notes qui terminent le volume. Elles nous ont paru, en général, judicieuses et instructives, bien qu'elles ne contiennent presque rien qui ne se trouve dans les auteurs modernes qui ont écrit sur l'histoire de la philosophie. Mais elles accompagnent très-utilement la traduction, parce qu'elles font connaître plus particulièrement les hommes que Cicéron met en scène, et donnent une idée précise des opinions des anciens philosophes sur la divinité

M. Michaëlis a toujours soin d'indiquer la secte à laquelle appartient chacun d'eux. Nous remarquerons toutefois qu'il s'est trompé en disant qu'Antisthène fut le fondateur de la secte *cyrénaïque*; il fallait dire de la secte *cynique*, à laquelle appartiennent aussi Diogène, Cratès et Ménippe. C'est Aristippe qui fut le chef de l'école cyrénaïque. Malgré ce que nous avons dit ci-dessus, il s'en faut beaucoup que les notes soient toutes également importantes; nous en trouvons même qui sont au moins oiseuses : telle est celle où il est dit que *animalia* vient de *anima*, et signifie *êtres vivans, animés*. Cette note, bonne peut-être pour les écoliers des basses classes, fera sourire les élèves capables d'entendre le Traité de la nature des dieux. E. C. D. A.

174. F. H. L. DONCKERMANNI COMMENTATIO DE HODIERNO USU LINGUÆ LATINÆ in litteris doctrinisque tradendis. In-8°, 31 p. Lugd. Bat., 1826; Luchtman. (*Allgem. Konst en Letterbode*; 1828, n° 41.)

L'auteur pense qu'il faut adopter pour l'enseignement des sciences la langue latine, ou la langue vulgaire, suivant la nature particulière de chaque science. Après avoir fait sentir la nécessité d'une langue générale pour les savans, et indiqué les caractères que cette langue doit avoir, il examine si la préférence est due à une langue vivante, ou à une langue morte, et spécialement, pourquoi la langue vulgaire devrait obtenir la préférence, et quels avantages dérivent de la connaissance du latin.

Il énumère ensuite les sciences qui doivent être enseignées en latin; celles qui peuvent être enseignées en langue latine, ou en langue vulgaire, et celles qui doivent être enseignées exclusivement dans la langue vulgaire.

Nous renvoyons à la brochure même de M. Donckermann, ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de connaître les diverses sciences énumérées par lui. Nous ferons seulement remarquer que le nombre des sciences dont l'enseignement peut avoir lieu en latin, ou dans la langue vulgaire, peut sembler trop grand, et par cela même arbitraire. C. R.

175. FASSLICHE DEUTSCHE SPRACHLEHRE. — Grammaire allemande facile pour tous ceux qui veulent se familiariser, non-

seulement avec la structure, mais aussi avec le génie de leur langue maternelle; à l'usage surtout des instituteurs; par le D<sup>r</sup> Henri STEPHANI. Petit in-8° de xvi et 264 p. Neustadt sur l'Orla, 1829; Wagner.

Ce petit ouvrage est dédié à la Société de la langue allemande à Berlin. Outre l'introduction qui renferme quelques considérations philologiques et ethnographiques sur les langues en général, ce livre se divise en 4 parties principales : 1<sup>o</sup> Théorie des sons; 2<sup>o</sup> Théorie des mots, comprenant leur formation, leur distribution par ordres, leur multiplication au moyen des modifications que subissent les radicaux, leur affinité et leurs transformations; 3<sup>o</sup> Théorie de la proposition, ou syntaxe; 4<sup>o</sup> Théorie du discours et prosodie.

La 2<sup>o</sup> partie surtout nous paraît fort bien traitée. On ne peut trop admirer le mécanisme au moyen duquel, avec environ 600 mots radicaux, la langue allemande est devenue l'un des idiômes les plus riches du globe; et cette richesse s'accroît encore journellement à mesure que naissent de nouveaux besoins.

Des notes instructives et nombreuses accompagnent le texte, et donnent un mérite de plus à ce travail intéressant qui, selon nous, pourrait servir utilement à la composition d'une grammaire allemande à l'usage des Français, qui veulent, en peu de temps et avec le moins d'étude possible, acquérir des notions exactes sur la structure, la forme et le génie de la langue allemande.

G.

176. *SCHLÜSSEL ZUR AUSSPRACHE DES TEUTSCHEN.* — Clé de la prononciation de l'allemand, en une série de dialogues et un vocabulaire allemand-français, accentués avec indication des syllabes longues et brèves, d'après l'usage de la bonne société et des gens de lettres d'Allemagne, et arrangés pour faciliter l'étude de cette langue aux Français et autres étrangers, sur un plan simple et nouveau; par H. PIERRE, prof. à l'Acad. de commerce de Francfort-sur-M. In-12 de 288 p. Francfort, 1828; Sauerländer.

Le titre de ce livre indique complètement ce que l'on y trouve. C'est un simple recueil de mots, de phrases détachées et de dialogues avec l'accent de la prononciation, qu'il ne faut

pas confondre avec l'accent poétique qui suit d'autres règles. Ces dialogues sont pris dans la conversation familière, où l'on s'assujettit moins aux règles de la syntaxe, et où, par conséquent, l'usage prédomine et peut s'acquérir plus facilement; mais c'est justement parce que cette clé de la prononciation allemande est présentée sous la forme de dialogues familiers, qu'elle ne servira qu'à un petit nombre de personnes; car il est bien certain que peu de gens résistent à l'ennui qu'excite la lecture de ces sortes de recueils. Au reste, c'est bien moins dans les livres que l'on apprend les règles établies par l'usage, que dans la conversation, surtout dans le pays même où se parle la langue que l'on veut étudier; là, la nécessité de se faire comprendre et de comprendre les autres, fait plus en quelques semaines, que tous les recueils de dialogues ne pourraient faire en 6 mois.

G.

177. RHETORIK FÜR GYMNASIEN, etc. — Rhétorique pour les Gymnases et les jeunes orateurs, considérée particulièrement sous le rapport de la pratique; par J. PÜLLENBERG. In-8° de vi et 160 pp. Lemgo, 1827; Meyer.

Le but de l'auteur est assez clairement indiqué dans le titre de son ouvrage. On voit qu'il s'est proposé de faciliter, par des exemples, l'étude de l'art oratoire aux jeunes gens qui se destinent soit au barreau, soit à la chaire. Il pense que son livre pourra être également de quelque utilité aux professeurs, comme texte de leurs leçons.

En tête de l'ouvrage est une introduction consacrée à des aperçus généraux et à des observations préliminaires. Il y définit la rhétorique, dans l'acception la plus rigoureuse de ce mot, la *Théorie de l'éloquence*, et développe ainsi sa définition, « c'est-à-dire l'exposition méthodique, complète et fondamentale des principes et des moyens que doivent employer les orateurs dans la composition et le débit d'un discours, dont le but est la direction de la volonté d'autrui. »

M. Pullenberg s'occupe ensuite des connaissances nécessaires à l'orateur; ce sont, la logique, la psychologie dite *empirique*, la grammaire, la théorie du style, l'histoire, la morale et le droit naturel; à cela, il ajoute la connaissance spéciale des choses dont on veut parler.

L'ouvrage est divisé en 4 sections, dont la première, consacrée à l'*invention*, se divise en deux paragraphes relatifs, l'un au choix du sujet, l'autre à celui des pensées pour traiter convenablement le sujet. L'auteur conseille à l'orateur et à l'auditeur, l'un pour parler, l'autre pour écouter, de ne choisir qu'une matière qui soit au niveau de leurs connaissances, et appropriée à leurs mœurs et à leurs opinions.

La 2<sup>e</sup> section traite de la disposition et de la forme à donner au discours. M. Püllenbergr divise en quatre parties le discours d'apparat : 1<sup>o</sup> L'exorde; 2<sup>o</sup> l'exposition du sujet et la division; 3<sup>o</sup> la discussion des faits; 4<sup>o</sup> la péroraison. Suivent 20 et quelques pages d'exemples ou d'exercices que l'auteur donne pour l'application des règles qu'il vient d'établir.

La troisième section, intitulée : « Du style oratoire, » contient des préceptes sur le rythme, l'harmonie, le nombre et la vivacité du discours. L'auteur y dit quelques mots des figures, qu'il divise en objectives et en subjectives. Au nombre des premières, sont la *métaphore*, la *synecdoche*, la *métonymie*, etc.; parmi les dernières, se trouvent l'*apostrophe*, la *préterition*, etc.

La 4<sup>e</sup> et dernière section est consacrée à la partie purement matérielle de l'art oratoire, c'est-à-dire la *déclamation* et l'*action*. M. Püllenbergr nous a paru suivre, dans cette partie surtout, les règles données par Cicéron et Quintilien, sur la manière de prononcer et d'accentuer les mots, sur les diverses inflexions à donner à la voix, sur l'extérieur et le maintien de l'orateur; enfin, sur les gestes dont il doit accompagner ses paroles pour leur donner plus de poids et d'éclat; en frappant en même temps le sens de l'ouïe et celui de la vue. W.

178. DER SELBSTLEHRER.—Guide pour apprendre seul; Recueil d'exemples et d'exercices pour l'enseignement privé, et pour apprendre seul la langue française; par J. A. SOLOMÉ, prof. à l'école normale de Francfort-sur-M. 1<sup>er</sup> Vol. in-12 de xxiv et 659 p. Francfort, 1829; Sauerländer.

C'est un recueil de mots, de phrases et de règles, divisés par leçons ou exercices, numérotés depuis 1 jusqu'à 775. Le texte allemand est placé le premier, et chaque espèce de mot, chaque phrase porte un n<sup>o</sup> d'ordre qui est répété dans le texte



français, afin que l'élève qui lit l'allemand puisse le comparer avec le français correspondant. Après avoir ainsi comparé les deux textes, en tâchant, autant que possible, de retenir les mots, il doit commencer à traduire l'allemand en français, en ne passant d'un exercice à l'autre que lorsqu'il est en état de traduire couramment chaque n° de cet exercice, de sorte qu'il semble lire du français sur le texte allemand.

Cette méthode, bien simple, a l'avantage de procurer à l'élève le moyen de se corriger lui-même; car il peut toujours comparer son travail avec le texte français. Ce guide diffère de la grammaire en ce qu'il n'explique et ne définit rien; c'est le code de l'usage. Plus tard, ceux qui l'auront étudié et médité, comprendront facilement les règles abstraites de la théorie. G.

179. NIEUW KLASISCH FRANSCH WOORDEN-BOEK. — Nouveau dictionnaire classique français-hollandais, à l'usage des athénées, collèges et écoles du royaume des Pays-Bas; par l'abbé OLINGER. Gr. in-8°. 10 fr. 58 c. Bruxelles, 1820; Dewasme-Platinckx.

180. FLORESTA DE RIMAS ANTIGUAS CASTELLANAS. — Choix d'anciennes poésies espagnoles, arrangé par D. Jean Nicolas BOEHL DE FABER, de l'Académie roy. espagnole. 3 vol. in-8° de 402, 408 et 438 pag. Hambourg, 1821-25; Perthes et Besser.

Nous apprenons par la préface que l'auteur a employé 20 ans à préparer les matériaux d'une histoire de la poésie espagnole, en rassemblant par ordre chronologique les poésies les plus remarquables de chaque époque. Mais ne pouvant mettre à exécution ce vaste dessein, l'auteur s'est borné à un choix de poésies anciennes pour les amateurs de la littérature espagnole. En trois volumes in-8°, il a rassemblé près d'un millier de pièces de tous les genres, depuis les odes sacrées jusqu'aux madrigaux et aux quatrains : toutes ces pièces sont prises dans les œuvres des poètes anciens de l'Espagne; les moins anciennes paraissent être du 16<sup>e</sup> siècle. Plusieurs pièces, telles que les romances, ont été imprimées récemment aussi dans d'autres recueils; mais le reste est peu connu, et tiré d'anciennes collections que l'on ne connaît guère hors de l'Espagne. M. Böhl de

Faber a eu même à sa disposition des *cancioneros* manuscrits.

Il nous a semblé que l'ordre adopté pour la disposition de poésies était un peu vague. L'auteur divise les 371 pièces de vers qui composent le 1<sup>er</sup> volume en 4 classes qu'il intitule *Poesias sacras, doctrinales, amorosas et festivas*. Les deux premières contiennent beaucoup de pièces médiocres ; cependant leur antiquité leur donne une sorte d'intérêt. Les premières pièces de poésie sacrée , très-habilement versifiées , sont de l'archiprêtre de Hita et de Lopez de Ayala, qui vécurent tous deux au 14<sup>e</sup> siècle ; à cette époque on ne faisait guère ailleurs d'aussi bonne poésie ; d'autres poésies de cette classe sont de Nicolas Nuñez, Jean Lopez de Ubeda, François d'Ocaña, etc. On a tiré quelques pièces des *Afectos divinos* du jésuite Pedro de Salas, qui a imité en espagnol les *Pia Desideria* de Herman Hugo. Les effusions du jésuite pèchent par leur verboosité ; aussi l'éditeur en a-t-il retranché une partie.

Les *Rimas doctrinales*, qui forment la deuxième classe, pourraient s'appeler poésies raisonnées : ce sont des odes , des hymnes , et d'autres pièces dont il ne fallait peut-être pas faire une classe à part ; du moins n'est-il pas facile d'en saisir les limites. Les pièces de cette classe ont été extraites du *Cancionero general* et des œuvres de plusieurs poètes , tels que François de Aldana, Antoine de Obregon, et François de Medrana, qui, sous le titre de *Rimas*, a composé des odes fort remarquables. L'éditeur s'étonne de n'en trouver aucune dans d'autres recueils d'anciennes poésies espagnoles.

La 3<sup>e</sup> classe, celle des *rimas amorosas*, est très-riche ; les *cancioneros* abondent en vers de ce genre ; aussi M. Boehl de Faber en reproduit-il plus de 200 ; il a compris dans cette division les diverses formes des chansons espagnoles, telles que *romances*, *canzonettes*, *vilancicos*, *coplas*, *cuntarcillos*. L'éditeur a exclu les romances historiques, parce qu'elles ont été souvent imprimées dans d'autres recueils, et parce qu'il se propose de faire paraître un jour une suite complète de ces pièces, par ordre chronologique. Plusieurs des *cançones* de cette section sont de Jean de Linares, d'autres de Viucent Espinel, Louis de Gongora, Grégoire Sylvestre, etc. Les auteurs des romances populaires sont, pour la plupart, inconnus ; ils mériteraient pourtant, plus que les auteurs de beaucoup d'autres pièces renommées, d'être connus de la postérité.

Sous le nom de *festivas* l'auteur comprend les poésies badines. Tous les pays méridionaux sont riches en poésies de ce genre : l'Espagne surtout en possède beaucoup : il y en a dont les plaisanteries ne sont pas très-fines et d'autres où les étrangers ne trouvent pas le mot pour rire. Souvent les allusions qu'elles renferment ne peuvent être saisies que par les indigènes. Les auteurs de cette 4<sup>e</sup> classe sont à peu près les mêmes que ceux de la précédente; tels que Jean de Linarès, Vincent Espinel, Balthasar del Alcazar, etc.

Dans le second volume nous trouvons établie la même division en 4 classes que dans le premier. Mais comme l'éditeur a choisi, pour le volume précédent, la fleur de l'ancienne poésie espagnole, il a été obligé de prendre pour le second des pièces plus longues, plus sérieuses et en général moins intéressantes. Cependant il faut les lire pour avoir une idée du génie qui animait les deux poètes de la Péninsule, tels que l'archiprêtre de Hita, Louis de Léon, Herrera, Morillo, Pedro de Padilla, Garcilaso, Jauregui, etc. Toute l'école poétique de la Castille est représentée dans ce volume. Si c'est la simplicité de la poésie populaire qu'on a pu admirer dans le tome précédent, ici c'est l'art et l'esprit qui prédominent. C'est l'art de la versification appliquée par d'habiles maîtres à la dévotion, aux peintures érotiques, à la narration, etc. Il faut s'attendre à du mauvais goût, à un style ampoulé et à des effusions amoureuses très-fades. Ces défauts sont balancés par de la verve, une imagination vive, une sorte d'onction et de candeur qui respire dans les poésies sacrées.

Le dernier volume enfin présente un 3<sup>e</sup> choix pour les 4 classes de poésies. Cette fois l'éditeur a puisé principalement dans les œuvres poétiques de Lope de Vega, François de Quevedo y Villehas, de Christoval de Vêrnes, Pedro Soto de Rojas, Louis de Gongora et plusieurs autres. On peut faire sur ce volume les mêmes remarques que sur le précédent. Les poètes dont il vient d'être question, sont peu lus de notre temps; enfin il est toujours intéressant de connaître par quelques échantillons leur génie poétique et la tournure de leur esprit. M. Boehl de Faber fait remarquer que, de toutes les pièces admises dans sa collection, il n'y en a qu'un petit nombre qui ait été reçu dans les 32 volumes du *Parnasse espagnol*, et dans la collec-

tion de Quintana. Tous les autres morceaux ne se trouvaient rassemblés nulle autre part. On aurait désiré que l'éditeur eût ajouté des introductions pour caractériser des principaux poètes de l'ancienne école espagnole, et pour rappeler la marche de la littérature poétique au-delà des Pyrénées : il aura craint de grossir son volume ou d'entamer des discussions littéraires qui auraient été sujettes à contestation. Il a préféré livrer les pièces au public, et laisser aux littérateurs le soin de les juger. M. Bochl de Faber a ajouté à son recueil des tables de matières et d'auteurs, dans lesquelles il a soin d'indiquer pour chaque pièce le recueil ou l'ouvrage original d'où elle est tirée. Il eût été bon aussi qu'on eût mis devant chaque morceau un sommaire ou un titre : l'éditeur s'est contenté de les numérotter. L'ouvrage est imprimé correctement, et de manière à comprendre beaucoup de matières sous un mince volume. Pour les Allemands, à qui ce recueil est spécialement destiné, et qui étudient beaucoup l'ancienne poésie espagnole comme étant plus analogue à leur goût que la vieille poésie française, on a ajouté de courtes indications en langue allemande sur le mérite littéraire et poétique des diverses pièces. Ces indications sont imprimées séparément, et ne tiennent pas au corps de l'ouvrage.

D—c.

181. GRAMMAIRE FRANÇAISE, méthodique et raisonnée, rédigée d'après un nouveau plan, fondée sur un grand nombre de faits et sur l'autorité des grammairiens les plus connus ; par Alex. BONIFACE, instituteur. In-8°. Paris, 1829.

182. I. EXERCICES ORTHOGRAPHIQUES, ou Méthode simple et facile de créer, sans avoir recours à la cacographie, l'orthographe du mot, etc. ; par Cl. CHAMPALBERT. 2<sup>e</sup> édition. In-12 de 272 pp. Nancy, 1828 ; Vincenot et Vidart.

183. II. EXERCICES SUR LES HOMONYMES FRANÇAIS, et sur les difficultés que présentent les genres des substantifs ; par le même. In-12 de 168 pp. Nancy, 1829 ; Vincenot et Vidart.

L'auteur commence, non par la nomenclature des parties de l'oraison, comme le font la plupart des grammairiens, mais par la proposition ; n'ayant pas voulu, dit-il, charger la mémoire d'une suite de mots isolés, et, par conséquent, insignifiants,

dès qu'ils sont sans application. A la cacographie il substitue des lacunes : c'est-à-dire qu'au lieu de quelques lettres d'un mot il met des points que l'élève doit remplacer par les lettres manquantes : ainsi, il écrit « il n. rest... plus de liv... q. n. n'en a.... vend. — Les soin... q. votre éducat. m'a coût. , ne seron.... sûrement pas perd. » L'expérience seule peut autoriser à approuver ou à blâmer cette méthode ; tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'elle produit à l'œil un assez mauvais effet. Quoiqu'il en soit, les règles présentées par l'auteur sont fondées sur la raison et l'autorité des grands écrivains, chez lesquels il a puisé la majeure partie de ses exemples.

Dans le second ouvrage nous retrouvons le système de points et de lacunes. En tête de chaque exercice sont des séries de mots qui doivent se répéter dans l'exercice suivant. Dans la première partie de l'ouvrage les mots en blanc ou en points correspondent à des séries de mots *homonymes*, c'est-à-dire dont la prononciation est la même. Dans le second, consacré aux genres, les lacunes doivent être remplies, soit par les mots de l'une des deux séries de noms masculins ou féminins, soit par la terminaison qui constitue l'accord du substantif avec l'adjectif. Les lacunes deviennent de plus en plus difficiles à combler, parce que l'auteur a tâché de graduer la difficulté sur l'instruction présumée acquise par l'élève à mesure qu'il avance. Nous reprocherons à M. de Champalbert de donner souvent comme homonymes des mots dont l'articulation est différente ; ainsi il présente comme tels *bal* ; *bail* et *Bâle*, *dais* et *dé*, *jaix* et *fée*, *maître* et *mettre*, *oser* et *hausser*, *rouet* et *roi*, *soc* et *socle*, etc., etc. Nous ne saurions non plus être de son avis quand il prétend qu'*automne*, masculin s'il est précédé de l'adjectif, est féminin lorsqu'il en est suivi, et redevient masculin dans ce dernier cas si les deux mots sont séparés par un adverbe. C'est sans doute dans le Dictionnaire de l'Académie que l'auteur a puisé cette anomalie qui paraîtra au moins surannée à un grand nombre de lecteurs.

W.

---

## ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.

### 184. ANTIQUITÉS TROUVÉES A ERZEROU.

Au nombre des édifices remarquables à Erzeroum, appartient

un ancien couvent grec, situé près la porte orientale, dans l'intérieur de la forteresse, dont l'existence, au dire des habitans, remonte à l'antiquité la plus reculée, et qui, dans les derniers temps, servait de magasin à poudre et d'arsenal aux Turcs. Parmi les différens objets de matériel d'artillerie dont les cellules étaient encombrées, on a trouvé avec surprise des choses rares et dignes de fixer l'attention des antiquaires; c'étaient des boucliers, des casques, des flèches, des hallebardes et des lames de glaives semblables aux épadons des cuirassiers; les boucliers sont faits de planches minces, recouvertes de cuir; ils sont grands, quadrangulaires, et peints de couleur d'une composition particulière, recouverts d'un vernis qui leur a fait conserver toute leur fraîcheur; la plupart de ces boucliers sont peints en biais, de raies de différentes couleurs; quelques-uns seulement portent des aigles noires aux aîles déployées et aux serres étendues, d'autres seulement des aîles terminées par des serres, d'autres encore des glaives tenus par une main d'or, ou un croissant avec une étoile, etc.

Les casques sont ce qu'il y avait de plus remarquable; ils étaient tous rouillés, et il a fallu avoir recours à des procédés chimiques pour les nettoyer; l'un de ces casques était tout couvert d'or, et d'un dessin très-fini; la plus grande partie des autres l'étaient en argent, avec des inscriptions syriaques; leur forme est très-variée, ils sont d'une seule pièce du meilleur acier, sans soudure, damasquinés en or et en argent, avec des visières mentonnières et hauberts. On ne peut s'abstenir d'admirer, d'après ces monumens, la perfection dans les arts, la force physique et l'esprit chevaleresque des anciens conquérans de l'Asie. Il n'y a point de doute que tous ces objets n'aient appartenu aux Arabes du temps des Kalifes. Plus de cent des plus beaux casques, et quelques boucliers vont être transportés à Tiflis, d'où ils seront sans doute envoyés à Pétersbourg et à Moscou, pour satisfaire la curiosité des antiquaires. On transporte également à Tiflis le seul canon de bronze qui soit sorti de la fonderie que les Turcs avaient établie dans l'église arménienne à Erzeroum. (*Journal des Débats*; 23 décembre 1829).

## 185. RECHERCHE D'ANTIQUITÉS EN TURQUIE, par l'ordre de l'empereur de Russie.

Un bibliothécaire impérial a été envoyé par l'empereur de Russie, au mois de septembre dernier, avec plusieurs dessinateurs naturalistes, dans les pays turcs conquis par l'armée russe pendant la dernière guerre, à l'effet de recueillir des documens géographiques et de copier les inscriptions et monumens les plus remarquables. Déjà l'hiver dernier, un antiquaire avait été envoyé à Odessa pour rechercher les antiquités sur tout le littoral du Danube jusqu'à Sizeboli. (*Ibid.*; 4 janvier 1830).

186. VUES PITTORESQUES DE LA GRÈCE; par le baron de STACKELBERG. Article traduit de BÖTTIGER. (*Artistisches Notizenblatt*, n° 21, novembre 1829.)

Le baron Othon de Stackelberg, en société avec quatre hommes distingués, entreprit un voyage en Grèce qui dura cinq années, depuis 1810 à 1814, voyage riche en résultats heureux. Ils exploitèrent avec fruit ce sol classique, si fécond en monumens d'arts et de civilisation ancienne; ils y découvrirent les restes les plus importans de l'art grec, ainsi que les ruines d'anciens temples. M. de Stackelberg remit, pour ainsi dire, au jour, le temple d'Apollon Epicurius, à Bassæ, près de Phigalis, il en expliqua les frises magnifiques (aujourd'hui l'ornement du Musée Britannique), dans un ouvrage spécial rempli d'érudition, intitulé *le Temple d'Apollon à Bassæ*. Il prépara aussi les dessins des sculptures, des vases, des inscriptions et des monnaies les plus intéressantes pour en former des suites particulières, ainsi que les mœurs et les costumes des Grecs modernes, dans une collection de 30 planches. Il a enfin recueilli dans ses portefeuilles, avec cette exactitude et cette précision qui lui sont particulières, les copies fidèles des sites les plus remarquables et les plus frappans de la Grèce proprement dite, de ses côtes, de ses îles, des rives de l'Asie-Mineure et du Bosphore.

A la suite de ce voyage, il ne séjourna que peu de temps dans sa patrie, au sein de sa famille, et en 1817, il retourna en Italie, où il se livra avec une ardeur toute particulière aux arts et aux sciences. A Rome, dans un cercle choisi d'artistes et d'amateurs,

il employa plusieurs années à préparer pour le public les travaux de son intéressant voyage. Lorsqu'il se disposait, il y a trois ans, à retourner en Esthonie, il apprit la découverte des hypogées ou tombeaux de l'antique et puissante ville de Tarquinia, aujourd'hui résidence de l'évêque de Corneto. Conjointement avec M. Kestner, chargé d'affaires de Hanovre, et M. Thurmer, architecte (aujourd'hui professeur d'architecture à Dresde), artiste profondément versé dans l'archéologie des anciens, il s'occupa, dans le mois de juin 1827, pendant plusieurs semaines, à dessiner les peintures appliquées sur les murs de ces tombeaux, travail pénible, mais couronné d'un heureux succès, et qui est sur le point de paraître.

Relevé d'une maladie grave, M. de Stackelberg, dans un voyage qu'il fit dans sa patrie, passa par Paris, où il retrouva son ami Brondsted, et où il fit la connaissance des savans les plus distingués de cette capitale; il alla ensuite en Angleterre, et enfin vers l'automne il arriva à Dresde, ayant parcouru successivement les villes de Munich, de Gottingue, de Weimar, etc., etc. Nous nous estimons heureux de posséder parmi nous, cet hiver, un homme aussi distingué, à qui son amour pour les arts a fait faire avec le plus rare désintéressement les sacrifices les plus éclatans. Nous nous réjouissons encore d'apprendre de M. de Stackelberg, comme d'un interprète accompli, l'explication des pièces antiques inédites qu'il a dessinées lui-même sur les lieux avec une grande exactitude et un vif sentiment pour l'art. Nous espérons qu'un des plus riches libraires de Leipzig s'empressera de publier ses nombreuses collections d'antiquités. Qui pourrait douter qu'elles ne soient reçues avec un plaisir extrême chez nous comme chez l'étranger? Il suffira pour cela que l'éditeur ait les ressources nécessaires à une publication de cette nature.

C'est du moins ce que nous osons prédire à M. Osterwald, éditeur d'un autre ouvrage de M. de Stackelberg, ayant pour titre : *La Grèce, vues pittoresques et topographiques, dessinées par O. M. baron de Stackelberg*, ainsi qu'il l'a annoncé par un prospectus; ouvrage dont il a été également question; il y a quelques mois, dans le *Bulletino degli Annali dell' istituto di Corrispondenza Archeologica*. Pendant les quatre années que le savant auteur passa en Grèce, son Pausanias à la main, il eut



plus de loisir et d'occasions que tous ses prédécesseurs (voyez les derniers cahiers du *Museum Worsleyanum* et le *Classical Tour* de Dodwell), de prendre fidèlement d'un point de vue convenable les vues pittoresques et remarquables auxquelles se rattachaient quelques souvenirs historiques; point de vue qu'il chercha souvent pendant des semaines entières, et pour lequel il fut fréquemment obligé de gravir des rochers et de franchir des abîmes. C'est ainsi qu'il enrichit insensiblement son portefeuille de plusieurs centaines de dessins, terminés sur les lieux, et non dans un autre pays, où un autre sol et un autre soleil ternissent toutes les couleurs. Toutes les personnes qui ont vu les originaux, ont avoué que *ce recueil montre pour la première fois la Grèce sous son véritable aspect*. Cet ouvrage est en même temps d'un grand prix pour l'exactitude topographique; il facilitera puissamment l'intelligence des études historiques et géographiques. L'utilité que présente encore cet ouvrage, son exactitude et sa beauté, ont engagé la Commission de savans et d'artistes, que le ministre de l'intérieur charge d'examiner les ouvrages de ce genre, à en faire le rapport le plus avantageux: et, par suite de ce rapport, le ministère, encourageant libéralement, au nom de Charles X, toute entreprise belle et utile, accorda une souscription suffisante pour en faciliter la publication.

Les vues pittoresques de M. de Staekelberg sont lithographiées par les plus habiles artistes de la capitale, et d'après les dessins réduits et les calques faits sous les yeux de l'auteur. Chaque planche sera un *fac-simile* de l'original. Elles ne perdent rien de leur mérite ni de leur beauté. L'ouvrage entier se compose de 120 grandes planches, de 29 vignettes et d'une carte géographique. Chaque planche sera accompagnée d'une feuille de texte, contenant des explications archéologiques et géographiques, tirées du journal de l'auteur. L'ouvrage contiendra 27 livraisons, chacune de 4 planches et plusieurs vignettes; il formera deux volumes in-folio, sur papier vélin. Le prix de la livraison est de 15 francs, prise chez l'éditeur Osterwald, rue Gaillon, n° 10. On a suivi pour le plan de l'ouvrage, l'ancienne division de la Grèce en 13 provinces, six dans le Péloponèse (en commençant par la Laconie et l'île de Cythère) et sept dans la Grèce proprement dite et les îles adjacentes, par exemple, les

îles de Céos, de Salamine et d'Eubée auprès de l'Attique, et les îles Ioniennes auprès de l'Acarnanie.

187. DESCRIPTION DES MONUMENS DE RHODES ; par le colonel ROTTIER, membre de plusieurs Académies, commandeur et chevalier de différens ordres, etc. (Livraisons de 1 à 9, plus un cahier in-4°, contenant le texte des 9 livraisons.) In-folio oblong. Prix de chaque livraison, 10 fr. 50 c. Bruxelles, 1828 ; Fréchet.

Cet ouvrage sera divisé en 11 cahiers au moins, précédés d'un titre allégorique, pour être placé en tête des planches. Chaque cahier ou livraison contiendra 5 planches. Les 7 planches des fresques, sur papier extra-vélin, sont celles du Caveau de Philème, de Dieudonné de Gozon, les vitreaux peints de saint Jean et de sainte Catherine, le tombeau de Fabrice Caretti, incrusté de porphyre, les médailles, etc.

188. SUR LES VILLES ENSEVELIES D'HERCULANUM, POMPEÏ ET STABIE. (*Edinburgh Journal of science*, janvier 1829, p. 108.)

On rappelle dans ce mémoire les passages des auteurs anciens sur ces 3 villes du territoire napolitain ; l'auteur discute particulièrement la question sur l'époque de la destruction de Stabie. Il ne pense pas que Stabie ait été finalement détruit par Sylla, comme le dit Pline le Naturaliste, attendu que Pline le Jeune en parle encore comme d'une ville existante. Les fouilles faites sur les lieux, paraissent prouver d'ailleurs que Stabie fut détruit par une éruption du Vésuve, et non par la main des hommes (Voyez Della Torre, *Storia del Vésuvio*.) L'auteur entre aussi dans quelques détails sur la qualité physique du terrain sous lequel Herculanum et Pompeï sont ensevelis. La 1<sup>re</sup> de ces villes est couverte d'une pierre ou terre tufacée, qui acquiert de la dureté quand elle est exposée à l'air. Cette substance paraît avoir été rejetée par le Vésuve sous forme de boue liquide : c'était un amalgame de substances terreuses, ponceuses et bitumineuses, lancées par la force de la vapeur ; ce qui explique l'expression de *lætissimæ flammæ* de Pline. Pompeï a été couverte de cendres volcaniques, qui se sont vitrifiées ; les couches inférieures approchent de la qualité de la pierre ponce ; la partie supérieure est une terre végétale, dans laquelle prospère la

vigne. A la fin du mémoire, on trouve des observations physiques sur les hauteurs du mont Vésuve, d'après divers voyageurs. D.

189. RÉPONSE DE M. CAMPANARI AUX OBSERVATIONS DE M. O. relatives à une urne étrusque, et contenues dans l'*Antologia* de Florence; vol. XX, p. 61. (Voy. *suprà*, cahier de février, page 179, n° ....) (*Giorn. Arcad. di scienze*, etc.; nov. 1825, vol. LXXXIII, p. 250).

M. O. affirme que les sculptures de l'urne dont il s'agit représentent une de ces solennités allégoriques reproduites avec de légères différences sur tous les bas-reliefs de ce genre. M. Campanari ne croit pas que quelques-unes des ces figures puissent être emblématiques, telles que des furies, des génies ailés, des hommes, ou des animaux de forme monstrueuse; mais il ne peut croire que les artistes toscans aient borné l'exercice de leur talent à la seule allégorie, et ne l'aient jamais employé pour la représentation des faits historiques. Il pense que les bas-reliefs de l'urne en question sont destinés à perpétuer le souvenir d'une victoire, selon l'usage des peuples anciens; et il se fonde, en grande partie, sur l'inscription qui accompagne les sculptures. Au reste, M. Campanari, loin de considérer cette urne comme un des ouvrages les plus anciens du style étrusque, ne fait remonter l'époque de sa fabrication qu'au second siècle de la fondation de Rome. W.

190. OBSERVATIONS SUR PLUSIEURS BAS-RELIEFS ANTIQUES DU MUSÉE ROYAL DU LOUVRE; par M. le comte de CLARAC. (Voy. *Bulletin* de février, n° 116, page 184, *suite*.)

8. *Sur Athénagore et sur Tatien*. — (Tiré des parties inédites du MUSÉE DE SCULPTURE antique et moderna, etc.)

On cite souvent, au sujet des artistes anciens, la défense des chrétiens qu'Athénagoras adressa à M. Aurèle et à Commode, l'an 177 de J.-C. Mais tout ce que cet écrivain, qui nous a transmis des faits historiques et mythologiques très-curieux, rapporte des arts ou plutôt des statues qu'il ne considère que comme des idoles, et non comme des productions plus ou moins remarquables de la sculpture, se réduit à très-peu de chose, et ne contient que quelques lignes. Il n'en traite pas

en homme qui s'occupe des arts et qui cherche à en établir les époques ou à en suivre les progrès. S'il cite quelques statuaires, c'est à peu près comme ils se présentent à sa mémoire, sans les classer, et ce n'est que pour montrer que ces Dieux-statues qu'on adorait, n'étaient que des ouvrages de la main des hommes, et qu'elles méritaient encore moins des hommages que ceux qui en étaient les auteurs. Il n'y a pas un mot qui indique qu'il s'arrête à la beauté des ouvrages, et peu lui importait pour la cause qu'il soutenait ; la manière dont il en parle montre assez que les arts n'étaient pour lui qu'un accessoire, et qu'il n'en avait ni le goût ni la connaissance. Il ne cite en tout que 13 statuaires et 9 de leurs ouvrages. Parmi ces artistes il y en a trois que l'on ne trouve que chez lui, Saurias, Craton, Corè, et dont il n'est question ni dans Pline, ni dans Pausanias. Il n'en est pas non plus fait mention dans les auteurs plus anciens qui, bien qu'ils n'aient pas fait des arts l'objet particulier de leurs études et de leurs ouvrages, cependant s'en sont plus occupés, à ce qu'il paraît, qu'Athénagore, et qui, quelquefois, ce que ne fait pas cet écrivain, citent les sources d'où ils ont tiré leurs documens. Il me semble donc que l'autorité d'Athénagore, sur laquelle on s'appuie souvent, est de très-peu de poids et ne doit pas l'emporter sur celle de Pausanias, lorsqu'ils diffèrent, on ne peut pas dire d'opinion, puisqu'Athénagore n'en émet aucune sur le petit nombre de statuaires et de statues dont il dit un mot en passant, mais lorsqu'il parle d'artistes dont peut faire douter le silence de Pline, qui avait puisé ses nomenclatures dans un grand nombre d'auteurs grecs, et celui de Pausanias qui avait vu une grande quantité de monumens, d'inscriptions, et à qui ses voyages, dans toutes les parties de la Grèce, avaient dû, dans les ouvrages ou dans les traditions, faire recueillir beaucoup de noms et de faits qui avaient rapport aux arts.

On peut avoir de Tatien, contemporain de Pausanias et d'Athénagore, la même opinion que de celui-ci ; dans sa diatribe contre les Grecs, la statuaire ne lui sert que de moyen pour démontrer la futilité de leurs arts, et qu'elle n'a été presque toujours employée que pour conserver des souvenirs qu'on eût plutôt dû chercher à détruire ; c'est bien plus pour s'en moquer que pour les louer qu'il en parle, car il ne cite que

vingt-cinq statuaire et trente de leurs productions, et sur ces trente statues il y en a vingt-cinq de courtisanes ou de jeunes gens de mauvaise vie. Cependant son témoignage me paraît plus important que celui d'Athénagore; il rapporte plus d'artistes et plus d'ouvrages, et quoiqu'il n'en parle pas mieux, cependant il est plus utile, en ce qu'Athénagore ne cite que des statues de divinités, ce qui n'indique pas les époques des artistes; tandis que Tatien, s'attachant, pour déprécier la statuaire des Grecs, à donner la liste des courtisanes dont elle a consacré les statues, il peut servir à fixer les temps où vivaient les artistes par celui de ces courtisanes dont une partie est connue. Et d'ailleurs p. 123, Tatien affirme qu'il ne parle pas de ces statues d'après des oui-dire, ou d'après ce que d'autres en ont raconté, mais que c'est en témoin oculaire et comme les ayant toutes vues à Rome ou dans ses voyages, en parcourant une grande partie de la terre. Il paraîtrait même qu'il n'était pas étranger aux arts, et qu'il les avait pratiqués avant de se livrer à la philosophie; il se pourrait, d'après ce qu'il dit, qu'il eût été peintre ou sculpteur; mais comme il ne s'occupe que des sculpteurs, je croirais plus volontiers qu'il avait exercé la sculpture; la manière dont il s'y arrête serait un reste du goût de son premier état, tandis qu'il ne dit pas un mot de la peinture ou d'aucun tableau. Les tableaux d'ailleurs n'étaient pas des objets de culte comme les statues, et c'est probablement une des raisons qui font que Tatien s'en est moins occupé; il n'attaquait pas les arts, mais seulement l'emploi que l'on en faisait, et si la statuaire n'eût pas contribué à maintenir contre les efforts du christianisme, le culte des faux dieux, il est à croire qu'elle n'aurait pas excité le courroux et le mépris de Tatien, et qu'au lieu d'attirer ses reproches elle eût reçu tous ses éloges.

9. *Sur le bas-relief d'Agamemnon du Musée Royal, n° 608, et sur une figurine en bronze de la collection de M. le comte de Pourtalès-Gorgier.*

M. le baron de Stackelberg (*Institut. de corresp. archéol.* V. 1, p. 220), dont on connaît les longs et fructueux voyages en Grèce, ainsi que les observations remplies de sagacité, et les intéressans ouvrages qui en ont été ou qui en seront les précieux résultats, a émis sur notre bas-relief une opinion qui,

au premier abord , paraît assez spécieuse pour qu'on soit tenté de l'adopter. Il pense que ce curieux bas-relief, l'un des plus anciens, si ce n'est le plus ancien qui nous soit parvenu, faisait partie d'un siège demi-circulaire, ou d'un petit hémicycle qui pouvait servir de tribunal à des magistrats pour rendre la justice. Le peu de hauteur de notre bas-relief, les ornemens qui le terminent dans sa partie supérieure et dans le bas, celui qui l'encadre sur la droite concourent à rendre très-plausible la manière dont M. de Stackelberg en a essayé la restitution dans le dessin joint à ses observations ; car, à ses connaissances en archéologie, ce voyageur unit les talens d'un habile dessinateur, et c'est un avantage que l'on désirerait à tous les voyageurs et aux personnes qui s'occupent d'archéologie et surtout des productions des beaux-arts de l'antiquité. On voit souvent avec regret des érudits, déployant avec profusion toutes les richesses qu'ils ont empruntées aux anciens et aux modernes, s'exprimer avec admiration sur ce qu'il en mérite le moins, et passer très-tranquillement près de ce qui arrêterait le plus un artiste ou quelqu'un qui aurait, si ce n'est la pratique, du moins le sentiment du dessin et du caractère de l'antiquité. Et d'ailleurs un dessin, un croquis même fait sur place avec esprit et vérité, comme ceux de M. de Stackelberg, en disent plus que la plupart des descriptions et des dissertations. Peut-être, dans l'intérêt des beaux-arts et des lecteurs, vaudrait-il mieux, en interprétant un monument, d'un côté, être plus sobre en citations, en rapprochemens qui, parfois, ne laissent pas d'être forcés ; et de l'autre, se montrer plus fécond en aperçus utiles aux arts. Il serait bon de prouver que ce n'est pas seulement dans les livres, comme pour les sciences mathématiques, mais un peu dans les ateliers et en étudiant les monumens et les chefs-d'œuvres antiques, que l'on a formé son goût et ses yeux ; et que si l'on a recours à un style riche d'expressions et d'images, ce ne sont pas de ces phrases toutes faites, propres à un sujet aussi bien qu'à un autre, et qu'on ne cherche pas à voiler avec artifice la nudité de ses idées sur les parties essentielles des beaux-arts. Mais, au reste, ce n'est pas ce dont il s'agit en parlant de M. de Stackelberg. Peut-être, en adaptant notre bas-relief à un siège circulaire, n'a-t-il pas fait attention à la forme de la dalle de marbre sur laquelle il est sculpté, car il aurait vu qu'elle est plane

et nullement ceintrée, et que pour occuper la place qu'il lui assigne, elle devrait être légèrement courbée dans le sens de la largeur. Il se pourrait cependant que ce siège, en le supposant d'une grande dimension, ne fût arrondi que dans une portion de son contour, et que les deux parties antérieures de chaque côté fussent droites. Mais deux raisons m'empêcheraient d'admettre cette supposition; d'abord, autant que je puis me rappeler la forme et le travail de la dalle avant qu'elle fût encastrée dans la muraille et un peu endommagée dans quelques parties par la maladresse d'un ouvrier (1), elle est inégale et raboteuse au revers; ce qui ne convient pas à un siège, dont ce qui sert d'appui devait être uni, à moins que M. de Stackelberg ne suppose que cette dalle et celles dont elle faisait partie

(1) Il est hors de doute que ce bas-relief ait été mutilé dans la partie droite, et il existe un plâtre moulé par M. Dubois où on la voit dans son entier, et il est fort à regretter qu'on ne l'ait pas mieux conservée. Mais cependant, dans une notice sur le monument, insérée dans le 3<sup>e</sup> vol. page 35-40 de l'*Amalthæa*, M. C.-O. Müller ne rend pas un compte exact de l'état actuel de ce bas-relief; il eût été à désirer que dans les visites que j'eus le plaisir de faire avec lui au Musée royal, et où je lui eus beaucoup d'obligations pour les services que me rendirent sa vaste érudition et son obligeance, il eût été à désirer, dis-je, qu'il eût eu le temps de porter un examen plus attentif sur le monument et sur plusieurs inscriptions qu'il a copiées pour M. Boeckh, et qui font partie du magnifique recueil que celui-ci publie à Berlin. La gravure que M. Müller donne à l'appui de sa notice y aurait gagné certainement en exactitude; il aurait vu que l'ornement de la partie supérieure du bas-relief qu'il regrette, n'a pas été détruit; que celui du bas n'est nullement bien rendu dans sa planche, et qu'on peut en dire autant des trois figures qui, dans leur ensemble et dans leurs détails, n'offrent en rien le caractère de l'original; ce qui frappe au premier coup-d'œil pour peu que l'on ait l'habitude et le sentiment du dessin et de l'antique. Il eût été très-aisé à M. Müller de reconnaître que dans le nom d'AGAMEMNON ou NONMEMATA, il y avait un  $\Omega$  et non un O. Cette lettre est parfaitement formée et bien conservée, les crochets en sont longs, recourbés, légèrement tournés vers la barre gauche de l'N, et il y a au centre du cercle un petit point renfoncé, où portait la pointe du compas qui a servi à le tracer; ainsi, quelque opinion que l'on ait sur ce bas-relief, l'existence de l' $\Omega$  ne peut plus être discutée; les plâtres que j'en ai fait prendre le montrent de manière à ne laisser lieu à aucun doute, et il y a long-temps que M. Dubois avait vérifié ce fait.

ne fussent encastrées dans le pourtour extérieur de l'hémicycle, et n'en fussent le revêtement, ce qui serait très-possible. La seconde raison contre l'opinion du savant voyageur me paraît plus concluante : il existe un dessin ou même une gravure assez mal faite de ce bas-relief à l'époque où il fut découvert, et elle devait faire partie de l'ouvrage de M. le comte de Choiseul Gouffier. D'après lui, ce dessin montre qu'il y aurait eu à la droite du bas-relief un retour en arrière en équerre, et que c'en eût été un autre ou la suite de celui-ci, ce qui suggère l'idée, ce me semble, d'une frise qui régnait autour de quelque monument, quoiqu'il ne soit pas très-facile d'ajuster l'espèce d'animal fantastique qui en formait l'angle. Ce qui me donnerait encore des doutes sur la restitution de ce monument proposée par M. le baron de Stackelberg, ce serait la composition du bas-relief. Agamemnon, Thalthybius et Epeus, en occupent l'extrémité, et il me semblerait que si ce fragment antique appartenait à un grand siège demi-circulaire, le roi des rois et ses deux héraults auraient dû figurer au milieu de la composition, plutôt que d'y être ainsi relégués dans un coin, quoique cependant on pût alléguer qu'elle était formée d'une suite de sujets où Agamemnon se trouvait plusieurs fois dans diverses circonstances et groupé avec différens héraults. M. de Stackelberg pourrait d'ailleurs m'opposer avec raison beaucoup de bas-reliefs antiques, dans lesquels les personnages principaux ne sont pas au milieu de la composition ou à la place qui semble la plus apparente, et entre autres notre bas-relief de la rançon d'Hector, où Achille et Priam occupent l'une des extrémités de cette grande scène. Pourquoi ne supposerait-il pas aussi que le milieu de la composition demi-circulaire était occupé par les Dieux qui s'intéressaient aux Grecs et aux Troyens, et que, d'un côté, étaient les héros grecs, et de l'autre ceux de Troie? Il me semblerait donc que ce qui s'oppose le plus à l'ingénieuse restitution de M. le baron de Stackelberg, ce serait la forme de la dalle et le retour d'équerre. Si cette dernière circonstance est réelle, en y réfléchissant bien on voit qu'elle ne permettait pas de supposer, ainsi que j'y serais disposé, que ce fragment de bas-relief faisait partie d'un *trapézophore* ou d'un de ces soutiens de table massifs très-ornés, tels que l'on en voit au musée de Naples et au Vatican. Cet animal fantas-



tique, répété à l'angle de la partie qui manque au bas-relief et qui n'eût pas été plus considérable que celle qui nous reste, se combinerait assez bien avec la forme d'un de ces soutiens dont le bas-relief aurait fait la partie supérieure appuyée sur un soubassement terminé de chaque côté par les pieds de cet animal; il est très-aisé de se figurer ce que présenterait cette restitution. Mais que faire de cet autre bas-relief que l'on prétend avoir existé sur une autre face? J'avoue qu'en considérant le nôtre, j'ai de la peine à admettre que le marbre que l'on a cru en faire la suite pût lui appartenir. Celui du Musée Royal n'était pas fracturé à l'angle de droite, ainsi le bas-relief du dessin inédit était sur un autre morceau de marbre qu'on s'est figuré à tort faire partie du même monument. Et d'ailleurs, en restituant par la pensée l'ensemble des quatre côtés de la frise dont notre bas-relief aurait été une portion et une extrémité, on ne peut pas se refuser à admettre que la masse de chaque face devait être semblable à celle des autres. On voit que, dans notre bas-relief, les personnages s'arrêtent à quelque distance de droite; pour établir la symétrie, il en aurait dû être de même à l'angle de gauche de la face en retour, où eût été répété en sens inverse l'animal fantastique. Comment alors pouvoir y faire arriver à angle droit et y adapter ces formes curvilignes très-prononcées qui, dans notre bas-relief, terminent une surface plane, mais qui ne sont que sur la tranche de la dalle dont le profil vu par devant est formé de lignes courbes, tandis que vue de côté cette frise est sur un plan vertical? On sent qu'il serait impossible que deux faces terminées de cette manière pussent se réunir et s'ajuster, à moins d'encadrer ces formes courbes dans une ligne droite et verticale; ce qu'on ne peut pas se permettre, puisque le corps arrondi et sinueux de l'animal, avant qu'on l'eût dégradé, dessinait le profil du monument, et que rien n'indiquait qu'il y manquât quelque partie. On est donc, ce me semble, autorisé à douter que le fragment dont j'ai parlé, dépendît de notre bas-relief et que celui-ci fût une frise, et l'on pourrait, je crois, choisir en attendant mieux, entre la restitution de M. le baron de Stackelberg ou son hémicycle, et celle vers laquelle j'inclinerais et qui regarderait ce fragment comme celui d'un trapézoïde. Je ferais même observer que, dans cette

hypothèse, en ne donnant au bas-relief, lorsqu'il était dans toute son intégrité, que le double, ou à peu près, de la partie qui en avait été conservée, il aurait eu au moins 3 pieds de longueur, et se serait trouvé assez grand pour servir de soutien à une belle table de marbre. En outre, en supposant dans la partie qui manque, trois ou quatre personnages, Agamemnon eût été placé dans la partie apparente de la composition et au milieu des principaux héros qui forment son conseil. Il est beaucoup question du bas-relief d'Agamemnon dans le *Musée de sculpture antique et moderne*. Vol. 2, p. 19 et suivantes. Comte DE CLARAC. (*La fin au prochain cahier.*)

**191. SAGGIO DEI MONUMENTI ETRUSCHI E ROMANI TROVATI A CHIANCIANO.** — Essai sur les monumens étrusques et romains trouvés à Chianciano, par le D<sup>r</sup> D. MAGGI. 1 vol. in-8°, avec une planche en cuivre. Fierole, 1829. (*Antolog. Giorn. di Scienze*; mai 1829, p. 144.)

Ce livre contient les matières suivantes :

Une courte lettre par laquelle l'auteur dédie son travail au chevalier F. Inghirami. Cette lettre est suivie d'une introduction, dans laquelle M. Maggi traite de l'antiquité de Chianciano, ainsi que des vicissitudes qu'ont souvent éprouvées les monumens anciens, tant par l'effet de l'ignorance que par suite des excès du fanatisme.

L'ouvrage est divisé en 4 chapitres. Le premier contient 24 inscriptions, purement étrusques, dans deux langues semi-barbares, avec des éclaircissemens; le second renferme 4 inscriptions romaines; le troisième donne la description de thermes très-anciens qu'on trouve sur le territoire de Chianciano. L'auteur a joint à l'ouvrage une planche qui les représente.

Enfin le quatrième et dernier chapitre explique quelques monumens figurés que l'on conserve encore à Chianciano même.

M. Maggi a fait preuve dans ce travail d'un judicieux esprit de critique.

C. R.

**192. MÉDAILLES, FRAGMENS ET PETIT TEMPLE ROMAIN DÉCOUVERTS PRÈS LA MONTAGNE MONS-MARTIS.**

Vers la fin de 1826, l'abbé Lombard, curé du Vaulh, près Avallon, s'aperçut que de temps à autre on donnait, soit à la

quête, soit à l'offerte, des médailles grand bronze, au type de divers empereurs, et notamment à celui des Antonins. En 1829, les offrandes de ce genre devenant plus fréquentes, l'abbé en parla à un vigneron qu'il soupçonnait de cette singulière émission. Le paysan nia d'abord le fait; mais rassuré par la bonté bien connue du pasteur, il avoua que ces pièces provenaient d'un champ situé presqu'au faite d'une montagne voisine connue dans le pays sous le nom de Mont-Martre ( Mons-Martis ). Il a ajouté qu'il avait découvert dans ce champ des débris de statues, des briques épaisses, et de plus une tête qui lui avait fait peur.

Sur la demande du curé, il apporta au presbytère cette tête, qui devint l'objet de la curiosité de quelques amis de l'art qui habitent les environs d'Avallon. L'un d'eux acheta le champ où les médailles et les fragmens avaient été trouvés, et fit commencer les fouilles. Le succès couronna ses recherches. Après quelques jours de travail, on découvrit les murs et le portique d'un de ces petits temples ( sacellum ) placés ordinairement près des voies romaines : on y trouva plusieurs statues, à l'une desquelles appartenait évidemment la tête déposée au presbytère. Près de ces débris, portant une inscription qui annonçait que ce temple était consacré à Mercure, on trouva réunies, mais sans enveloppe, cent quatre médailles, dont deux en argent, et le reste en bronze. ( *Journal des Débats* ; 9 janvier 1830. )

#### 193. ANTIQUITÉS DE LILLEBONNE, dépt. de la Seine-Inférieure.

Plusieurs antiquités romaines viennent d'être découvertes dans la commune de Lillebonne : on y a trouvé une figurine en bronze d'un beau travail, et parfaitement conservée, représentant Hercule ; un vase de bronze qui paraît avoir servi d'encrier ; un petit cheval du même métal, sellé et caparaçonné ; enfin, plusieurs médailles bien conservées. Le terrain qui recélait ces objets est rempli de ruines parmi lesquelles on distingue des restes de bains et de murs antiques disposés dans toutes sortes de directions. ( *Courrier Français* ; 25 mars 1830. )

#### 194. CHAMBRE VOUTÉE A COLONNES, de construction saxonne ou anglo-normande, en face du nouveau pont de Londres.

En démolissant quelques maisons du côté sud de Tooley-

Street, presque en face de l'église Saint-Olave, pour former les abords du nouveau pont de Londres, on a mis à découvert une chambre voûtée très imposante dans ses proportions. Elle est construite en rag de Kent. Des arcades à plein ceintre d'un dessin hardi reposent sur de courtes colonnes placées contre les murailles; ces colonnes ont des chapiteaux exactement dans le style de l'architecture saxonne, avec 4 compartimens demi-circulaires. On suppose que ce bâtiment faisait partie de la cour des avocats ou de la maison de ville du prieur de Lewes, dans le comté de Sussex, et doit être d'une construction au moins du 12<sup>e</sup> siècle. Il y a quelqu'un qui montre avec des lumières ces anciennes voûtes aux personnes curieuses des restes de l'antiquité. (*Morning-Chronicle*.—*Galilani's Messenger*; 22 mars 1830.)

#### 195. MORCEAU DE SCULPTURE GOTHIQUE, EXHUMÉ A AVIGNON.

Le musée d'Avignon vient de s'enrichir d'un précieux morceau de sculpture gothique. Dans l'église des Bénédictins, à droite du grand autel de Saint-Martial, s'élevait autrefois un magnifique mausolée en marbre blanc et en albâtre. Sur ce monument, qui tenait depuis la voûte jusqu'au pavé, étaient ciselés des bas-reliefs représentant les mystères du Christ et de la Vierge. On y remarquait encore plusieurs statues d'un relief très-prononcé. Une, entre autres, était célèbre parmi les artistes sous le nom du Transi. C'est celle que l'on est parvenu à exhumer, et qui est peut-être un des chefs-d'œuvre de l'art au moyen âge.

Cette statue, que l'on peut appeler un squelette, est représentée couchée sur le côté droit. Les pieds manquent ainsi que l'avant-bras gauche; le nez aussi a été mutilé; mais la pose, les détails anatomiques, le tronc, tout est d'une perfection admirable.

Ce monument était érigé en l'honneur du cardinal de la Grange. On ignore le nom de celui qui l'exécuta; mais d'après la tradition et l'examen de ce qui subsiste, on peut croire que c'était un artiste du plus grand mérite. Au commencement de la révolution, une partie de ce monument fut sauvée par la précaution que l'on eut de l'ensevelir dans la terre en exhaussant le pavé de l'église. On lit sur la pierre qui domine la statue une inscription en caractères gothiques, qui autorise à penser que cet

ouvrage de l'art date du quatorzième siècle. (*Journal des Débats*; 15<sup>e</sup> déc. 1829.)

196. *ABRISS EINER GESCHICHTE DER GESAMMTEN MÜNZKUNDE.* —

Esquisse d'une histoire de la Numismatique, ou Notice sur le système des médailles et des monnaies de tous les peuples, des souverains et des états de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes; par J. LEITZMANN. In-8° de vi et 320 p. Erfurt, 1826; Kaiser.

Offrir dans un cadre aussi étroit, même une simple esquisse de l'ensemble de la numismatique, comme l'auteur le promet dans le titre de son opuscule, n'était pas un engagement facile à réaliser; aussi, après avoir donné 15 pages à quelques généralités sur la numismatique, une vingtaine de pages aux médailles et monnaies des anciens peuples, quinze autres pages à celles du moyen âge, et 17 à celles des pays extra-européens, M. le pasteur Leitzmann consacre tout le reste du volume à la numismatique des états et des villes de l'Europe. Il s'excuse, en disant dans sa préface, qu'il lui a paru superflu de s'étendre davantage sur les premiers sujets, attendu qu'ils ont été traités fort en détail par d'autres. En ce cas, il eût mieux fait de n'annoncer son travail que comme un essai de numismatique de l'Europe moderne. Peut-être même eût-il mieux valu qu'il se bornât à ce qui concerne l'Allemagne. Cette grande portion de l'Europe si long-temps divisée en une multitude de principautés, grandes et petites, et de villes libres, qui toutes exerçaient plus ou moins le droit de battre monnaie, pouvait lui fournir une assez ample moisson, pour remplir un volume tel que celui que nous avons sous les yeux. Encore aurait-il pu se dispenser de parler des médailles proprement dites (*Schaumünzen*, *Denckmünzen*, *Gedächtnissmünzen*), qui ne devaient pas entrer dans son plan et qui auraient donné matière à un ouvrage bien autrement étendu. Il eût suffi de traiter des monnaies proprement dites (*Geldsorten*), en faisant mention tout au plus des pièces obsidionales et autres qui se trouvent avoir fait accidentellement office de monnaie, comme la révolution française en a offert plusieurs exemples. C'est à compter de la page 177 que l'auteur commence à être sur son terrain. Les chapitres les mieux remplis sont le XIII<sup>e</sup> qui est relatif aux états prussiens, le XIV<sup>e</sup>

où il s'agit du royaume de Saxe, et le XVI<sup>e</sup> qui comprend les états des princes de la maison de Saxe de la branche Ernestine. Il était naturel que l'auteur possédât plus de matériaux pour le pays dans lequel il habite et pour ceux qui l'avoisinent. C'est dans cette partie de l'ouvrage que doivent se trouver les renseignements les plus nombreux et les plus exacts. La recherche des lacunes et des inexactitudes qu'offrent les autres parties exigerait une longue énumération ; au surplus l'auteur a facilité lui-même cette recherche en indiquant la plupart des ouvrages que le lecteur peut consulter. Nous citerons d'après lui comme traités généraux sur la matière, celui de Tr. EXETER *de studio numorum recentiorum*. Bipont. 1754. 4°. J. M. SCHNEID, *Essai systématique* (systematischer Entwurff) sur la science numismatique chez les Allemands. J. HEUSINGER, traité (Abhandlung) sur l'utilité de la numismatique de l'Allemagne au moyen âge, et surtout le catalogue que J. G. LIPSIVS a donné en 1801 à Leipzig, in-8°, de tous les ouvrages qui avaient paru jusqu'alors sur la numismatique, sous le titre de *Bibliotheca Nummaria*. M. Leitzmann indique sommairement les ouvrages postérieurs à cette époque, à mesure que l'occasion s'en présente. Le compte rendu de son opuscule dans la gazette littéraire d'Iéna (juin 1828) nous fournit l'indication d'une dissertation qui a échappé à l'auteur. Elle a pour objet les monnaies et les médailles frappées pour les chapitres des évêchés d'Allemagne, particulièrement pendant la vacance des sièges. L'auteur du présent extrait possède de belles médailles d'argent de cette espèce frappées en 1761, pendant la vacance du siège d'Hildesheim et de celui d'Osnabruck. L'une et l'autre sont entourées des écussons de tous les chanoines qui composaient alors le chapitre. Nous possédons de plus un ducat frappé après la mort de l'empereur Joseph I, en 1711, au nom de l'électeur de Saxe, comme l'un des deux vicaires pendant la vacance du trône impérial. En parlant de la ville de Munster, p. 199, M. Leitzmann a commis une erreur que relève la gazette littéraire d'Iéna, c'est au sujet des monnaies que fit frapper, en 1534, le trop célèbre chef des anabaptistes Jean Becond, dit Jean de Leyde, du lieu de sa naissance, qui s'étant rendu maître de Munster y prit le titre de roi. On lit sur ces monnaies THO MUNSTER, ce qui a fait croire à quelques auteurs qu'il s'agissait de Thomas Munzer, également fameux parmi

les anabaptistes, mais dont on n'a pas de monnaies. Ils n'ont pas songé que *Tho* était dans le dialecte allemand de la Westphalie l'équivalent de la préposition allemande *zu*, et qu'ainsi *Tho Munster* signifie *A Munster*. Il a été frappé dans la même ville de Munster pendant le siège qu'elle essuya en 1660, des monnaies obsidionales du genre de celles qu'on appelle en allemand *Klippen*, qui sont carrées ou triangulaires.

Avant de quitter M. Leitzmann, nous indiquerons d'après lui (p. 178) les lettres qui, sur les monnaies prussiennes, indiquent les villes où elles ont été frappées; c'est la lettre A pour Berlin, B pour Breslau, E pour Königsberg, F pour Magdebourg, G pour Stettin. Quant aux hôtels des monnaies de Clève et d'Aurich, qui avaient les lettres C et D, le premier a cessé d'exister depuis l'occupation française, et quant à celui d'Aurich, cette cité étant passée sous la domination hanovrienne par la cession de l'Ostfrise, il a été remplacé par celui de Dusseldorf. Nous avons remarqué aussi à la page 9 l'explication qu'il donne des lettres initiales, au nombre de 43, qu'on lit sur une petite monnaie de l'électeur de Brandebourg, en 1652. Elles veulent dire :

Frid. Wilh. Von Gottes Gnaden, Markgraf Zu Brandenburg  
Des Heiligen Römischen Reichs Erz-Cæmmerer Und Churfürst,  
Zu Magdeburg, In Preussen, Zu Gülich, Cleve, Bergen, Stettin,  
Pommern, Cammin, Wenden, In Schlesien, Zu Crossen Und  
Jægerndorf Hertzog, Burggraf Zu Nurnberg, Fürst Zu Halber-  
stad Und Minden.

Ceux qui ont employé ces initiales voulaient probablement:  
*Aux Saumaises futurs préparer des tortures.* C. M.

197. NOTICE SUR TREIZE MÉDAILLES de la collection de M. FRILET-MALYE à Marseille. (*L'Ami du Bien*, juillet 1826, page 310.)

M. Frilet-Malye, amateur zélé de la numismatique, résidant à Marseille, a publié dans le journal *L'Ami du Bien* (N° de juillet 1826, page 310 et suivantes), plusieurs médailles dont il a enrichi sa collection. Il les regarde toutes comme inédites, plusieurs d'entr'elles me paraissent devoir donner lieu à quelques observations.

M. Frilet-Malye attribue la première à *Europus III*, roi de Macédoine, et se fonde sur l'analogie de sa médaille avec celle publiée par M. Mionnet au n° 35 de son supplément. Sans avoir vu la médaille en question, je pense qu'elle doit être rangée parmi les médailles d'*Electrum*, frappées dans l'Asie mineure, et auxquelles il est difficile d'assigner une attribution précise, parce qu'elles sont presque toutes sans légende. Leur fabrique diffère de la fabrique macédonienne. La même médaille est dans le cabinet du Roi, et celle de M. Frilet-Malye ne lui semble unique que parce qu'il ne l'a pas bien expliquée. Il la décrit ainsi : *Tête de jeune homme à droite, couverte d'un chapeau macédonien attaché par un lien, et lion allant de droite à gauche, dans un carré indiqué par quatre barres ou lignes.* OR. 1 1/2.

Mionnet a décrit cette médaille à Smyrne, mais avec un point de doute (Tom. 3, p. 189, n° 908). *Tête de Mercure, couverte du pétase, à droite. R. sans légende. Un léopard allant de gauche à droite, au milieu d'un carré indiqué par quatre lignes.* EL. 1 1/2. Prix 120 francs.

Il l'a attribuée à Smyrne, à cause du léopard qui se retrouve sur les médailles d'argent de cette ville : c'est cet animal que l'on voit au revers de la médaille de M. Frilet-Malye, et non un lion, ou un cheval, comme l'indique l'observation jointe à sa description, par le rédacteur du journal. La même médaille était dans le cabinet de M. Cousinéry, elle est entrée dans celui du Roi.

La 2<sup>e</sup> médaille, d'*Acropus*, est semblable à celle décrite par Sestini, et n'en diffère que parce qu'elle a pour symbole un arc au lieu d'une massue.

La 3<sup>e</sup> médaille est décrite ainsi : *Trépied en relief sur le bouclier boëotien. R. ARIARTION. Neptune debout, lançant son trident à droite.* Les observations de M. F. M. sur la rareté de cette médaille et sur l'orthographe du nom de la ville, tombent d'elles-mêmes, la médaille étant fausse, et décrite comme telle par Sestini (*Sopra i moderni falsificatori*, etc., p. 18, pl. 11, fig. 1.)

La 4<sup>e</sup> médaille, d'*Ismene* en Boëtie, portant une tête de femme voilée, et au revers un bouc allant de gauche à droite, avec la légende *ΙΣΜΗΝ*, est également fausse et publiée dans les *falsificatori* de Sestini, p. 18, pl. 2, fig. 2.



La 5<sup>e</sup> médaille, de *Ctemene* de Thessalie, est regardée comme unique par le possesseur. M. Mionnet (Suppl., T. III, p. 282, n° 135) en a publié une de bronze d'après Sestini, qu'il regarde comme douteuse; il faudrait voir celle-ci pour juger de son authenticité, elle porte *une tête d'Apollon et au revers une lyre, avec les lettres KTHME*.

La 6<sup>e</sup> médaille est une pièce d'argent du roi de Sparte AREUS; elle est plus petite que celle décrite par Mionnet, d'après Eckhell (*Doctr. num.*, II, 282). L'auteur, en la décrivant, a donné à Jupiter le surnom d'*Aéthéophore*, porteur d'aigle, qu'il aurait dû écrire *Ætéphore*, d'Αἰτός, aigle.

La 7<sup>e</sup> médaille, de *Trælium*, de Macédoine, diffère de celles qui sont connues, par le type de l'Épi de blé, qui du reste se trouve sur quelques exemplaires, dans le champ du revers. Nous rectifierons ici l'orthographe du nom de M. le baron de *Chaudoir*, amateur distingué de médailles, que l'auteur a mal à propos écrit *Duchaudoir*.

La 8<sup>e</sup> médaille, de *Sauromate II*, roi du Bosphore, donne la date inédite ΔΙΧ (414).

La 9<sup>e</sup>, de *Lampsaque*, donnée comme inédite, diffère bien peu de celles qui sont connues par les descriptions, surtout de celle du cabinet du Roi. Il est vrai que la description de Mionnet (Tom. II, p. 560, n° 292), porte un cheval marin ailé; mais ce n'est véritablement qu'une partie antérieure du cheval marin.

La 10<sup>e</sup> est donnée comme incertaine d'Ionie, elle est sans légende, et rien ne justifie cette attribution. Elle représente une *tête de Pallas à droite*, et au revers une *tête virile casquée à droite, dans un carré plat*. C'est une de ces médailles que nous avons déjà dit appartenir à l'Asie mineure, sans qu'il soit facile de déterminer plus particulièrement leur patrie. Celle-ci est *fourée*, c'est-à-dire que l'âme est de bronze revêtu d'or, ou d'argent doré, ce qui est assez rare dans les médailles de ce genre.

Malheureusement pour le médaillon d'argent, de *Samos*, représentant une *tête de lion de face*, et au revers *Hercule jeune étouffant deux serpents*, il est encore faux, comme les n° 3 et 4, et il sort de la fabrique de fausses médailles établie à Smyrne. Sestini l'a signalée dans ses *falsificatori*, p. 29, pl. IV, n° 7.

Il me semble bien difficile de prononcer, sans l'avoir vue, sur la médaille d'Héliopolis représentant, selon l'auteur du mémoire, *Annius Verus*, fils de Marc-Aurèle. Le revers, représentant *deux aigles légionnaires dans une couronne*, est connu. Mais le mot isolé ANNIVS, formant la légende du côté de la tête, est tout-à-fait insolite. Si le nom de *Verus* ne s'y trouve pas joint, le titre de *Cæsar* n'aurait point été omis par les habitans d'Héliopolis, qui ne pouvaient placer ce jeune prince sur leurs médailles, que pour flatter l'empereur son père.

Les deux dernières médailles sont des Nomes d'Égypte, *Ombites* et *Oasis magna*. L'une et l'autre sont très-rares; celle d'*Ombites* surtout. Il n'y en a eu aucune de ce nome qui ait été publiée jusqu'à présent.

Il est malheureux, quand on publie des médailles inédites, qu'on n'y joigne pas les figures, ne fût-ce qu'au simple trait. L'aspect d'une médaille, son style, la disposition des lettres aident beaucoup à reconnaître son authenticité, ou sa fausseté.

Les publications de cabinets particuliers ne sauraient être trop encouragées, dans l'intérêt de la science qu'elles enrichissent, et dans celui même des possesseurs, car si elles détruisent leur illusion sur quelques pièces, elles illustrent les autres et donnent ainsi plus de valeur à leurs collections.

DUMÉRIAN.

#### 198. NOTE SUR QUELQUES MÉDAILLES DÉCOUVERTES EN PROVENCE.

(*L'Ami du Bien*; août 1829, p. 392).

MM. Bosq frères, associés correspondans de l'académie de Marseille, ont fait insérer dans le journal de cette ville, intitulé *l'Ami du Bien*, une note sur des médailles trouvées à *Trets* et à *Auriol*. Ces médailles communes sont d'*Athènes*, de *Corinthe* et de *Marseille*; il y a parmi elles un *sicle samaritain*, très-commun. Le rédacteur du journal cherche à tirer des inductions du lieu où ont été trouvées ces médailles, parmi lesquelles celles de Marseille étaient en grand nombre, pour prouver que *Trets* était une colonie marseillaise. Il forme aussi des conjectures sur la cause qui a fait apporter dans les Gaules un *sicle samaritain*. Le commerce et les voyages ont semé dans les contrées les plus éloignées les unes des autres, les monnaies de tous les pays, et il est inutile de se perdre en conjectures, pour trouver d'autres causes à la rencontre que l'on en fait journellement.

Cependant il est bon de remarquer que les antiquaires et les numismatistes regardent comme une chose importante de constater le lieu où se trouvent souvent les mêmes médailles, lorsque ces pièces n'ont pas des caractères bien distincts, soit dans leurs types, soit dans leurs légendes. On juge par l'abondance des découvertes ou par des trouvailles constantes dans le même lieu, que les médailles sont là dans leur patrie, et l'analogie des types confirme souvent ce résultat de l'expérience. Mais cette règle n'a rien d'applicable à la trouvaille faite par MM. Bosq, de médailles qui se rencontrent dans toutes les parties de l'Europe et de l'Asie.

DUMESAN.

#### 199. DÉCOUVERTES DE 1200 MÉDAILLES ANTIQUES A DORTAN.

Vers la fin de novembre dernier, un ouvrier travaillait dans une carrière, à Dortan, canton d'Oyonax, département de l'Ain. Ayant introduit son levier dans une fissure de rocher, pour en détacher une partie, ce bloc, en tombant, mit à découvert environ douze cent médailles en moyen bronze, appartenant aux empereurs romains Maximien Hercule et Constance Chlore, père du grand Constantin, qui régnèrent ensemble au commencement du quatrième siècle. La fissure du rocher formait une couverture étroite au-dessus du sol, et c'est sans doute dans un moment périlleux que les monnaies furent jetées dans ce lieu, où elles sont restées enfouies pendant l'espace de quinze siècles. La plupart de ces médailles nous offrent le Génie du peuple romain, sacrifiant sur un autel, et la Monnaie personnifiée, tenant des balances et une corne d'abondance.

Les deux revers, dont la description suit, présentent plus d'intérêt; savoir : *Constance Chlore : Fortunæ reduci Cæss. n. n.* Dans le champ, la Fortune, debout, maniant un gouvernail de la main droite, et tenant, de la gauche, une corne d'abondance.

*Maximien Hercule. Salvis Augg. et Cæss. aucta Kart.* Dans le champ, Cérès, debout, tenant de chaque main, une poignée d'épis.

Cette déesse fait ici allusion à la richesse des blés d'Afrique. On sait aussi que, dans la division que fit Dioclétien de l'empire romain avec Maximien, en l'an 286, celui-ci eut l'Afrique dans

son lot. Toutes ces médailles sont à fleur de coin. Dans le nombre, il s'en trouve quelques-unes frappées au coin de Dioclétien (*Journal des Débats* ; 4 janv. 1830).

200. NUMISMATA ORIENTALIA ILLUSTRATA, ou Collection de médailles orientales anciennes et modernes, décrites et accompagnées d'éclaircissemens historiques; par M. MARSDEN. 2 vol. in-4°, avec planches. Londres, 1823 et 1825.

Déjà dans ce journal (1), il a été parlé du premier volume consacré aux médailles des califes et autres souverains musulmans de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Asie mineure, de l'Afrique et de l'Espagne. Les personnes en état d'apprécier ces sortes d'ouvrages se sont plu à reconnaître dans cette partie du travail de M. Marsden plusieurs pièces nouvelles, et des éclaircissemens intéressans. Mais en général, ils y ont remarqué une fort légère connaissance de la langue arabe, dans laquelle sont écrites les légendes, ce qui avait empêché l'auteur de donner à son sujet tout l'intérêt dont il était susceptible. L'auteur n'avait pu non plus offrir l'explication de la plupart des médailles à figures, sujet sur lequel M. Reinaud a le premier donné des notions satisfaisantes. (Voyez le mémoire que M. Reinaud a publié à ce sujet, *Journal asiatique*, du mois de décembre 1823). Mais dans le tome II, entièrement consacré aux médailles, soit idolâtres, soit musulmanes, de la Perse, de l'Inde, de la Chine et des contrées voisines, en un mot de la portion orientale de l'Asie, M. Marsden a repris tous ses avantages. On sait qu'il a passé presque toute sa vie à éclaircir la géographie, les langues et l'histoire de cette partie du monde. Aussi ce volume a-t-il une importance toute particulière. Il suffira de citer les chapitres relatifs aux médailles des sultans de Dehli et du Bengale, à partir du treizième siècle de notre ère, et à celles des empereurs mogols de l'Inde, depuis Tamerlan. M. Marsden fait connaître des classes de pièces dont aucune ne nous était parvenue. Pour d'autres, il offre des variétés qui jettent un nouveau jour sur la matière. On peut encore citer le chapitre relatif aux médailles de Tippe, sultan de Myssore, prince bizarre, et qui attira un moment l'attention de l'Asie et de l'Europe.

(1) Voy. le Tome I du *Bulletin*, n° 323.

Il serait facile de relever encore dans ce volume plusieurs erreurs de détail qui ont échappé à M. Marsden. Mais de pareilles observations ne sont pas du ressort de ce journal. D'ailleurs, M. Sylvestre de Sacy en a déjà dit assez pour fixer l'attention du public. Voyez le *Journal des Savans*, du mois de mai 1827. Ainsi nous nous contenterons d'insister de nouveau sur l'importance de l'ouvrage de M. Marsden, et nous ajouterons que les planches qui se trouvent à la fin de chaque volume sont aussi fidèles que belles. D.

201. INSCRIPTION EN VIEUX JAVANAIS, trouvée dans un ancien temple à l'île de Java, avec 1 planche. (*Messenger des sciences et des arts*; Gand, mai 1825, p. 129.)

L'université de Gand a reçu plusieurs antiquités javanaises du major de Bast, Flamand, envoyé dans l'Inde. Parmi ces antiquités, se trouve le dessin d'une inscription en vieux javanais, et, à ce que l'on croit, en caractères pali, dit l'auteur (l'inscription est dans l'ancien caractère *Kavi*), gravée sur une pierre que l'on conserve à Salatiga. Le sultan de Maduré en a fait une traduction en javanais moderne, et c'est sur cette traduction intermédiaire qu'on en a fait une version en flamand et en français. Elle consiste en distiques de vers à 15 syllabes, qui recommandent des pratiques de religion et de morale: par exemple, médire de son prochain est mal. Soyez joyeux; mais n'oubliez jamais de prier, et ne faites jamais ce qui est défendu. Vous ne sauriez mieux faire, quant à la prière, que de suivre les 7 livres qui furent écrits l'année 427. » Le *Messenger des sciences* rappelle que l'année 427 des Javanais répondant à l'an 582 de l'ère chrétienne, est celle où le roi de Java paraît avoir envoyé une ambassade en Chine, au sujet des rites du Bouddisme; et qu'à cette occasion furent rédigés les sept livres de cette religion. D.

202. SUR QUELQUES INSCRIPTIONS INÉDITES, trouvées dans la Cyrénaïque par M. Pacho. (Articles de M. LETHBRIDGE, dans le *Journal des Savans*; 1828, mars, page 183; mai, p. 259.)

La première de ces inscriptions, trouvée à Ptolémaïs, est gravée sur un cippe funéraire, et contient, outre le nom du mort, une épitaphe en huit vers élégiaques, qui enrichira l'an-

thologie grecqué. M. Letronne en donne d'abord la copie, ensuite le texte restitué, avec la traduction, et y joint quelques éclaircissemens indispensables. Nous nous contenterons de rapporter la version française de cette inscription, qui, indépendamment de son intérêt, sous le rapport de l'archéologie, a un mérite littéraire assez rare dans ces restes de l'antiquité. La voici :

« L'an XXIX, Titus Petronius Capiton, âgé de 24 ans.

La fortune, Capiton, n'a mis pour toi, entre la vie et la mort, entre l'hymen et la mort, que l'intervalle d'une seule nuit, nuit trompeuse, impitoyable, sans instrument de fête, pour toi sans lit nuptial, sans festin. La poussière est tombée sur tes vêtemens de noces, sur tes bandelettes non encore parfumées, et tes couronnes de biblus. Ah ! des gémissemens ont été ton chant d'hyménée ! Hélas ! les flambeaux t'ont conduit à ta couche dernière, que personne ne doit partager. »

Il ne peut y avoir d'incertitude sur la date de cette inscription. D'abord les noms de *Titus Petronius* annoncent l'époque romaine; ensuite, l'année 29 ne saurait convenir qu'au règne d'Auguste, puisque celui d'aucun autre empereur n'atteignit le terme de 29 ans.

Les autres inscriptions, au nombre de quatre, n'ont aucun intérêt littéraire, et se recommandent moins par leur contenu que par la place qu'elles occupent. En effet, les pierres sur lesquelles elles sont gravées, font partie du soubassement d'un temple. L'une d'elles est sens dessus dessous et tronquée, ainsi que deux des trois autres : ce qui montre clairement que les pierres qui les portent, ont servi de matériaux de construction. Voici la première, telle que M. Letronne l'a restituée :

Βασιλίσαν Ἀρσινόαν Θεαν ἀδελφην

Την Πτολεμαίου καὶ Βερενίκης θεῶν Σωτῆρων

Ἡ πόλις.

« La ville [de Ptolémaïs honore par ce monument] la reine Arsinoé, déesse sœur, fille de Ptolémée et de Bérénice, dieux-sauveurs. »

M. Letronne pense que c'est une dédicace qui fut probablement placée sur la base d'une statue, érigée, peut-être, à l'époque et à l'occasion du mariage d'Arsinoé avec son frère, en 276 avant J.-C.

Suit une autre inscription qui est entière, sauf quelques erreurs de copie faciles à rectifier; elle est ainsi conçue :

Βασιλῆα Πτολεμαίων τον Βασιλῆως

Πτολεμαίου και Βασιλίσσης Κλεο

Πάτρας ἀδελφὸν, θεὸν φιλομήτορα

ἡ πόλις.

« La ville [de Ptolémaïs honore par ce monument] le roi Ptolémée, frère de Ptolémée et de la reine Cléopâtre, dieu Philométor. »

Cette inscription est surtout curieuse, en ce qu'un roi Lagide y est désigné comme *frère* et non comme *fils* d'un tel. Le roi dont Philométor est ici qualifié le frère, est Evergète II, fils, comme lui, de Ptolémée Epiphane. La reine dont il est ici question ne peut être que la Cléopâtre qui épousa successivement Philométor et Evergète, ses frères. L'inscription est de l'an 145 avant notre ère. C'est un hommage rendu à Philométor par les habitans de Ptolémaïs, peu de temps après la mort de ce prince.

M. Pachó a trouvé encastree, dans le mur d'un château, à Ptolémaïs, une pierre sur laquelle on lit ce fragment :

ΕΒΑΣΤΟΣ ΑΝΤΩΝΙΑΚΑΑΥ

ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΘΜ.

Ce n'est évidemment que le milieu d'une inscription en deux lignes. La restitution tentée par M. Letronne, quelque hardie qu'elle puisse paraître, satisfait néanmoins aux conditions qu'exige l'état du fragment, et réunit, par conséquent, beaucoup de probabilités en sa faveur.

Le mot ΚΑΙΣΑΡΟΣ, dans les inscriptions impériales, est toujours suivi de ΣΕΒΑΣΤΟΥ, à moins qu'il ne s'agisse d'Auguste, le seul empereur qui soit désigné quelquefois par le seul mot ΚΑΙΣΑΡ; or, les lettres ΘΜ, qui viennent ensuite, prouvent que le mot ΣΕΒΑΣΤΟΣ n'a pu le suivre. Il devient dès-lors vraisemblable que le nom ΑΝΤΩΝΙΑ, qui se lit à la première ligne, désigne Antonia, nièce d'Auguste, mère de Germanicus et de Claude, épouse de Drusus l'ancien. S'il en est ainsi, son nom a dû être suivi de ceux de Claude Drusus, et en effet, les lettres ΚΑΑΥ paraissent avoir fait partie du premier de ces noms. M. Letronne pense que les lettres ΕΒΑΣΤΟΣ sont le reste de ΦΙΛΟΣΕΒΑΣΤΟΣ, analogue à *φιλορωμαίος*, que prennent souvent des particuliers et des villes, et surtout à ceux de *φιλοκαίσαρ*, *φιλοτιβέριος*,

φιλοκλαυδίας, épithètes de flatterie qui se trouvent sur divers monumens. Selon le même archéologue, les lettres ΘΜ qui suivent immédiatement ΚΑΙΣΑΡΟΣ, désigneraient un des mois égyptiens, vraisemblablement celui qu'on appelait φαμενωθ. Voici, au reste l'inscription restituée par M. Letronne :

Πτολεμαίων ὁ δῆμος ὁ φιλοσέβαστος Ἀντωνία Κλαύδιου Νέρωνος Δρούσου Γερμανικοῦ γυναίκα L... Καίσαρος φαμενωθ.

« Le peuple philosébaste de Ptolémaïs, à Antonia, femme de Claude Néron Drusus Germanicus. L'an... de César, au mois de Phaménoth. »

Près d'un temple, à Cyrène, est une fontaine au-dessus de laquelle se trouve l'inscription suivante, qui n'est encore qu'un fragment de dédicace :

ΛΙΓ ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΣΩΤΑ  
ΙΕΡΕΙΤΕΙΟΝ ΤΑΝΙΠΑΝΑΝ  
Ε Π Ε ΙΕΥΑΣΕ.

L. II. Διονύσιος Σώτα, ἱερεῖτῶν τὰν κραναὴν ἐπισκευασαί. « L'an XIII, Dionysius, fils de Sotas, exerçant la prêtrise, a réparé la fontaine. »

Il est vraisemblable que cette fontaine est celle d'Apollon, et que le temple, dont les ruines sont auprès, est celui de ce Dieu.

W.

203. ÉPIGRAPHE LATINE. (*Bibliothèque it.* ; août 1829. — *Giornale sulle scienze e lettere delle Provincie Venete* ; décemb. 1828, p. 279.)

La Bibliothèque italienne publie l'inscription suivante :

C. JULIO  
INGENUO.  
C. I.  
TRIB. LEG. III. ITAL.  
TIB. CL. VICTOR. VR  
INFANTI BENIG.  
PLURA DE SE  
MERENTI.

Voici l'interprétation donnée à cette épigraphe.

Caio Julio  
Ingen.  
Clarissimo Juveni



*Tribuno Legionis III Italicæ  
Tiberius Claudius Victor Vir egregius  
Infanti benigno  
Plura de se  
Merenti.*

Cette épigraphe paraît être antérieure aux temps des Gordiens, car la troisième légion italique n'y reçoit point la qualification de *fidelis*, dont ces princes furent si prodigues envers elle. On ne pourrait assurément s'appuyer de l'autorité d'anciens classiques latins pour soutenir que les mots *infans* et *juvenis* fussent employés indifféremment pour désigner le même âge. Les épithètes *ingenus* et *infans* qui accompagnent le nom de Caius Julius, prouvent évidemment qu'il s'agit d'un enfant dans l'inscription. Par conséquent, les mots *clarissimo juveni* ne sauraient être considérés comme la véritable interprétation des lettres C. I. D'ailleurs, dans les anciennes épigraphes, *juvenis* est toujours indiqué par les trois premières lettres de ce mot.

Il fallait distinguer l'enfant auquel s'adresse cette inscription, de tout autre enfant qui aurait eu les mêmes noms et prénoms. Or, c'est ce que l'on a fait par les lettres C. I. Le père de l'enfant devenu libre était probablement un homme obscur; et par conséquent on voulait faire connaître l'enfant par le nom du patron. Or, les lettres C. I. font voir que ce patron était un Caius Julius, d'autant plus que l'ingenu qui tient son nom de lui, se nomme aussi Caius Julius. Ce n'est par conséquent pas l'ingenu, mais son patron qui est le tribun de la troisième légion italique.

Voici donc le sens de l'inscription : *Cajo Julio — Ingenuo — Cail Julii — Tribuni legionis tertie Italicæ.*

Maintenant quel est l'auteur de cette inscription? Ce n'est assurément pas *Tiberius Claudius Victor*; car il n'eût pas dit *vir egregius*, s'il eût parlé lui-même. D'ailleurs si les lettres V. E. eussent dû signifier *Vir egregius*, on les aurait distinguées par un point. Telles qu'elles sont, ces lettres signifient, d'après les principes du style lapidaire, *veteranus*. L'auteur de l'inscription était donc un vétérán, et il faut lire ainsi, *Tiberius Claudius. Victor. Veteranus*. Mais comment cet enfant dont il s'agit dans l'inscription, pourrait-il avoir bien mérité du vété-

ran? La réponse est facile. Ce vétéran avait pris en affection l'enfant du tribun Caius Julius, et en avait fait l'objet de ses soins particuliers: le tribun Caius Julius avait accordé des faveurs et des grâces spéciales au vétéran pour le récompenser. Le vétéran attribue ces faveurs à l'enfant. C'est pourquoi il dit qu'il a bien mérité de lui.

L'inscription, d'après cette interprétation, a le sens suivant :

CAIO IULIO.

INGENUO.

CAII IULII

TRIBUNI LEGIONIS. III. ITALICAE.

TIBERIUS. CLAUDIUS. VICTOR. VETERANUS.

INFANTI. BENIGNO

PLURA DE SE

MERENTI.

C. R.

204. TRAITÉ COMPLET DE LA PEINTURE; par M. P\*\*\* DE MONTABERT. 9 vol. in-8° de 5 à 700 p. chacun, avec un Atlas in-4° de 110 planch. gravées; prix, 120 fr. Paris 1829; Bossange père.

Voici un ouvrage qui n'est pas de notre époque; neuf gros volumes sur un seul art! On ne voit plus de travaux si considérables, excepté pour des Mémoires historiques; et dans le siècle des Manuels et des Résumés, c'est merveilleux que de voir apparaître une composition comme celle que nous annonçons. M. Bossange mérite des éloges pour ne pas s'être effrayé de la publication d'un semblable ouvrage, qui a demandé une mise de fonds considérable, et qui, malgré tout son mérite, n'est certes point un livre qui puisse offrir un succès de vogue. C'est cependant incontestablement le fruit d'un travail long et consciencieux; ce n'est point une œuvre improvisée, c'est un ouvrage qui semble avoir été préparé avec maturité, qui semble être le résultat des travaux et des observations de la vie d'un homme zélé et capable.

Nous n'aurions cependant point donné à cet ouvrage une place dans le *Bulletin*, qui ne s'occupe point spécialement des beaux arts, s'il ne se rattachait sous plus d'un rapport à la sphère dans laquelle notre recueil est circonscrit; d'abord sous le point de vue historique, puis sous le rapport des procédés scientifiques ou techniques que la peinture emploie. Nous n'essaie-

rons point, du reste, d'offrir à nos lecteurs une analyse détaillée d'une production semblable, on conçoit ce que demanderait de place l'exécution de cette tâche. Nous nous bornerons à signaler les matières qui y sont traitées, l'ordre dans lequel elles sont disposées, afin de faire apprécier le plan et le but de l'auteur.

L'auteur, convaincu qu'il n'existe point de Traité méthodique et complet de l'art de la peinture, tout ce qui a été écrit sur ce sujet se trouvant éparé dans une foule de livres ou surchargé d'inutilités rebutantes; croyant le besoin d'un ouvrage didactique dont l'usage serait facile et qui comprendrait vraiment toutes les questions essentielles, universellement senti par tous les peintres, a été mu par ces considérations à entreprendre le travail qu'il publie aujourd'hui après s'y être préparé par vingt années de recherches et de méditations.

Élève de David, ayant voyagé dans les principales villes où se cultivent les arts, ayant fait un séjour de plusieurs années à Rome, où il fréquentait assidument les ateliers et étudiait les monumens, l'auteur était préparé plus que personne à entreprendre un ouvrage qui demande aussi une indépendance de tout préjugé et même d'affection, qui se rencontre bien rarement.

Le 1<sup>er</sup> volume offre, après une préface expositive, une *Table analytique des chapitres* de tout l'ouvrage, qui peut, au premier coup-d'œil, en donner une idée complète; une *Introduction* dans laquelle M. Montabert prouve avec évidence la *nécessité des règles* ou de la *théorie* et le besoin d'un *traité complet et méthodique de la peinture*. Puis vient, 1° un *Dictionnaire explicatif et critique de quelques termes relatifs à la peinture*; 2° un *Catalogue* très-étendu, d'*ouvrages publiés sur la peinture*; 3° un *Catalogue d'estampes publiées d'après l'antique*; 4° une *Liste alphabétique de quelques peintres du moyen âge*; 5° une semblable *Liste des peintres de l'école primitive moderne*; 6° *Id. des principaux peintres modernes*, depuis Léonard de Vinci.

Le 2<sup>e</sup> et une partie du 3<sup>e</sup> volume, sont consacrés à l'histoire de la peinture dans les temps anciens, dans le moyen âge et chez les modernes.

L'auteur traite d'abord des monumens antiques et des col-

lections d'antiques, il présente le projet d'un *Muséum calco-graphique universel* d'antiques; puis il traite successivement de la peinture chez les Égyptiens, les Perses, les Indiens, les Mexicains, les Chinois, les Étrusques et les Grecs.

Nous signalerons surtout ce que l'auteur dit de l'art chez les Égyptiens. Cet article, sagement pensé, montre combien cet écrivain a évité de tomber sous le joug des préjugés les plus accrédités, et malgré l'autorité de Winkelmann et de tant d'autres, il a rendu à l'art égyptien la justice qui lui est due. Il est fâcheux, à ce sujet, qu'il n'ait pas pu étudier quelques belles productions de cet art, conservées dans le Muséum de Paris; puiser de nouvelles notions dans les communications de M. Champollion le jeune, conservateur de ce Musée. M. Montabert distingue sept périodes dans l'art chez les anciens, et il les caractérise avec soin, en citant pour chacune les témoignages ou les monumens sur lesquels son jugement est appuyé.

L'histoire de la peinture, dans le moyen âge, offre peu de développement. L'auteur traite toutes les questions qui naissent de son sujet, et trace avec une main exercée les caractères de la peinture du moyen âge en Grèce, à Rome, à Venise, à Florence et dans le Nord. Nous trouvons qu'il n'a pas traité l'école du moyen âge en Allemagne, avec le développement qu'elle demandait, sans doute, parce que l'auteur n'a pas eu occasion d'étudier les productions de cette école, en quelque sorte découverte par M. Boisserée dans la belle collection du roi de Bavière. L'histoire de la peinture chez les modernes est traitée, comme on le conçoit, avec plus d'étendue; il caractérise les diverses écoles italiennes, les écoles flamande, hollandaise, du Poussin, française, espagnole et anglaise.

L'auteur entre enfin dans la théorie de l'art. Cette partie commence à la 2<sup>e</sup> moitié du Tom. 3. Il débute par la *définition de la peinture*, il en retrace l'éloge, il traite de sa *perfectibilité*, et, à ce sujet, il épuise la matière et offre les plus savantes et les plus judicieuses observations. La *division de la peinture*, la *théorie de la beauté*, la *composition* forment des matières qui remplissent le volume 4.

Les volumes 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> sont entièrement consacrés au *dessin*, et cette importante partie est traitée par l'auteur sous tous les

points de vue qu'elle embrasse. L'érudition, l'art, la théorie mathématique, également familier à l'auteur, l'ont mis à même de donner à ce traité tout le développement et la perfection désirables.

Les volumes 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> sont consacrés au *clair obscur*, au *coloris*, à ce qu'on appelle la *Touche* en peinture, aux *différens genres de peinture* et aux *procédés matériels*. Cette dernière partie fait aussi la matière de tout le volume 9<sup>e</sup> et dernier de l'ouvrage.

L'Atlas est digne en tout point d'accompagner cet important Traité, il est gravé au trait avec beaucoup d'intelligence et de soin, et offre une multitude d'exemples choisis par l'auteur pour appuyer les préceptes théoriques et pratiques qu'il présente aux peintres; quelques planches seulement sont ombrées.

En résumé, on peut dire que M. Montabert tient tout ce que promet le titre de son ouvrage, qui doit prendre place dans les bibliothèques à côté des ouvrages qui dureront, et dont la réputation indépendante de la vogue ou du caprice, s'établira chaque jour davantage.

- D.

## HISTOIRE.

205. AGES DE LA NATURE ET HISTOIRE DE L'ESPÈCE HUMAINE; par M. DE LACÉPÈDE. Tom. II, in-8°. Paris 1830; Levrault.

Ce volume comprend le douzième et dernier âge de la nature. L'auteur y parcourt rapidement les annales des empires et des républiques qui ont jeté le plus d'éclat dans le monde; il expose les vicissitudes et les catastrophes dont l'ancien hémisphère a long-temps offert le spectacle. La Chine, l'Assyrie, la Perse, la Phénicie, la Grèce et Rome, paraissent successivement sur la scène. M. de Lacépède, dans sa narration succincte, ne fait qu'effleurer les événemens, comme un écrivain qui n'écrit l'histoire que d'une manière secondaire et accessoire. Toutefois il n'omet aucun événement important, aucun fait digne de rester dans la mémoire des hommes.

Nous devons ajouter que la guerre et la politique n'absorbent

pas toute son attention, et qu'il réserve toujours quelques pages à des considérations d'un ordre moins élevé : il passe en revue tout ce que l'antiquité nous a transmis de plus remarquable sur les mœurs, les lois, les institutions civiles et religieuses, les sciences, les arts, les métiers, les découvertes et les inventions qui ont signalé le passage des peuples anciens sur la terre, ou immortalisé quelques hommes d'un génie supérieur.

Les *Âges de la nature* sont un ouvrage posthume que M. de Lacepède n'a pas eu le temps d'achever. Aussi ne doit-on les considérer que comme l'ébauche d'un travail étendu qui eût peut-être ajouté à la gloire de l'auteur. Au reste, le volume que nous annonçons embrasse tous les événemens dont l'Asie et l'Europe ont été le théâtre depuis l'époque probable de la monarchie chinoise jusqu'au consulat de Cicéron ; c'est-à-dire de l'an 2000 environ à l'an 63 avant l'ère chrétienne. W.

206. KLEINE WELTGESCHICHTE, etc. — Abrégé de l'histoire universelle, à l'usage des étudiants ; par M. Charles H. L. POELITZ, profess. d'économie politique à l'université de Leipzig. In-8° de xx et 606 pag. Leipzig 1829 ; Hinrichs.

On voit par le titre même de cet ouvrage et par la place qu'occupe son auteur dans l'instruction publique en Saxe, à quelle classe de lecteurs il est particulièrement destiné ; c'est un fil que le professeur Poelitz procure aux jeunes gens qui veulent apprendre l'histoire, pour les diriger dans cette étude, et qui ne sera pas d'un moindre secours aux personnes chargées de l'enseignement. Ce *compendium* a eu un tel succès en Allemagne, qu'il est à sa sixième édition, et cela seul pourrait attester l'utilité dont il est pour les maîtres et pour les élèves. L'auteur divise toute l'histoire en huit grandes périodes, dont les trois dernières comprennent le moyen âge et les temps modernes jusqu'au mois d'octobre 1828. M. Poelitz n'a pas cru, comme bien d'autres écrivains et professeurs, que la difficulté d'aborder le récit des événemens contemporains fût un motif suffisant pour se dispenser d'en donner la connaissance aux jeunes gens qu'on est chargé d'instruire. Il a pensé, au contraire, que plus les époques sont rapprochées du temps actuel, plus il importe à la génération qui s'élève de savoir ce qui s'est passé, soit pendant la vie de ses parens, soit avant qu'elle fût en état

d'en rien savoir de positif et de suivi, bien qu'elle en entende parler tous les jours. Nous ne sommes pas les seuls qui aient eu occasion de remarquer que les jeunes gens ne savent le plus souvent de l'histoire des quarante dernières années, que ce qu'ils en saisissent bien ou mal dans la conversation, sans oser le plus souvent demander les éclaircissemens dont ils auraient besoin, étant retenus par une fausse honte et par la crainte de montrer qu'ils ignorent ce qui paraît si familier à ceux qui s'en entretiennent devant eux. M. Poelitz nous paraît avoir remédié à cet inconvénient en conservant à cette période de 40 années, une portion de son compendium, non-seulement égale, mais supérieure à celle qu'occupe chacune des périodes antérieures (de la page 363 à la page 506). Mais en satisfaisant à cette obligation, il a su se tenir dans les limites d'une sage et prudente réserve. Il raconte, il ne juge pas; et il ne lui échappe pas même de ces expressions passionnées qui naissent sous la plume de quelques-uns de ses compatriotes, sans qu'il y ait allusion à faire aux événemens qui ont précédé, amené et suivie les événemens des années 1812 à 1815. Un autre avantage qu'offre le compendium de M. Poelitz, c'est d'indiquer à la fin de chaque chapitre les ouvrages qu'il a jugé les plus propres à fournir les développemens que la nature et le but essentiel de son travail ne comportaient pas.

C. M.

207. RÉFLEXIONS CRITIQUES SUR QUELQUES POINTS CONTESTÉS DE L'HISTOIRE ORIENTALE, pour servir de réponse aux éclaircissemens de M. de Hammer, publiés dans le *Nouveau journal asiatique*, cahier d'avril 1829; par H. A. HAMAKER, profess. de langues orientales à Leyde. Broch. in-8° de 54 p. Leyde, 1830.

« J'avais originairement, dit M. Hamaker dans la préface de sa brochure, destiné ces réflexions pour le *Nouveau journal asiatique*, et j'en avais écrit au président actuel, lui représentant que la Société me devait cette réparation, après avoir placé dans son journal un traité plein des expressions les plus injurieuses contre ma personne. La réponse du président m'a fait entrevoir qu'il serait plus prudent de publier cette brochure à mes propres frais...., que de.... m'exposer aux corrections et aux retranchemens qui pourraient paraître néces-

« saires à l'impartialité des membres de la commission qui le rédige. »

Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur cette brochure ; nous nous contentons de la signaler à nos lecteurs qui connaissent déjà celle de *Intundjn-Oglou-Moustafa-Aga*, imprimée à St.-Pétersbourg en 1828 ; la réponse de M. de Hammer, insérée dans le n° de juillet 1828 du *Nouveau journal asiatique* ; et une autre réponse publiée à part à St.-Pétersbourg , par un Français qui, on ne sait trop pourquoi, s'est mêlé de la querelle.

N. G.

208. ABRÉGÉ D'HISTOIRE ANCIENNE. 1<sup>re</sup> partie, comprenant l'histoire des Juifs, des Assyriens, des Perses, des Égyptiens et des Grecs, jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand ; avec des tableaux de synchronisme. 2<sup>e</sup> partie, comprenant l'histoire des Romains, depuis la fondation de Rome, et celle de tous les peuples principaux depuis la mort d'Alexandre-le-Grand, jusqu'à l'avènement d'Auguste à l'empire : ouvrage fait sur le plan indiqué par le statut du conseil royal de l'instruction publique, du 16 septembre 1826 ; par M. BOURGON, ancien élève de l'École normale, profess. d'histoire, à l'Académie de Besançon. 2 Vol. in-12 ; le 1<sup>er</sup> Vol. de 200 pages, 2 fr. ; le 2<sup>e</sup> Vol. de 515 pages, 3 fr. 50 c. Paris 1828-1829, Brunot-Labbe ; Besançon, Bintot.

Les résumés qui sont devenus à la mode depuis quelque temps, sont plus utiles pour les personnes qui veulent revoir en peu de temps les parties d'histoire qu'ils ont étudiées autrefois, que pour les élèves et ceux qui n'ont pas déjà des notions préliminaires. Les faits accumulés chronologiquement sans réflexions, et avec l'aridité d'une nomenclature, ne peuvent pas s'appeler de l'histoire : mais ces précis peuvent éveiller dans les uns le désir d'apprendre plus à fond ce dont on ne leur offre qu'un tableau superficiel, et dans les autres les souvenirs de ce qu'ils ont appris avec détail dans leurs premières études. L'auteur de l'abrégé que nous annonçons, a choisi et classé avec discernement les événemens principaux des diverses annales, et les a accompagnés de tableaux synoptiques qui en facilitent beaucoup l'intelligence. Il a suivi en cela la méthode de Lenglet Dufresnoi, dont les tablettes chronologiques sont un manuel fort commode.

D... W.



209. GESCHICHTE DER ITALIENISCHEN STAATEN. — Histoire des États de l'Italie, par le D<sup>r</sup> H. LEO, Tom. I<sup>er</sup>, depuis 568 jusqu'à 1125, VIII et 508 pag., in-8°; Tom. II, depuis 1125 jusqu'à 1268, 390 pag. Hambourg, 1829; Perthes. (*Jahrbücher der Geschichte und Staatskunst*; février 1829, p. 198.)

L'auteur de cet ouvrage commence par tracer un tableau général de l'Italie et de ses habitants; puis, après avoir jeté un coup-d'œil sur l'Italie dans les derniers temps de la domination romaine; il consacre aux Lombards un livre entier, divisé en cinq chapitres; aux lombards succèdent les Francs, ayant à leur tête Charlemagne; viennent ensuite les rois indigènes, les Allemands, à partir du règne d'Othon I<sup>er</sup>, les empereurs saxons et de la maison de Hohenstaufen, etc.

Les publicistes trouveront dans cet ouvrage un exposé fort intéressant du droit des Lombards, et les savans qui, dans les Universités allemandes, enseignent l'histoire des peuples allemands, pourront y puiser des matériaux abondans. C. R.

210. ALLGEMEINE GESCHICHTE DER CHRISTLICHEN RELIGION UND KIRCHE. — Histoire générale de la Religion et de l'Église chrétienne; par A. NEANDER. Tome I, XVIII et 1311 pag., in-8°; Tom. II, part. 1<sup>re</sup>, 476 pag., in-8°. Hambourg, 1825-28; Perthes.

M. Neander, un des chefs ecclésiastiques à Berlin, est connu en Allemagne comme un très-savant théologien. Son ouvrage sur les sectes gnostiques jouit d'une réputation méritée. Son histoire de l'Église chrétienne, lorsque cet ouvrage sera achevé, lui assurera probablement une réputation bien plus solide encore. L'auteur ne s'explique pas sur l'étendue qu'aura son histoire, ni sur l'époque où il veut s'arrêter. Le premier volume, divisé en 3 parties, et ayant plus de 1300 pages, traite des trois premiers siècles; le 2<sup>e</sup> volume, qui n'est pas encore achevé, promet la suite de l'histoire de l'Église depuis Constantin jusqu'à Grégoire surnommé le Grand. Il faudra, sans doute, beaucoup de volumes pour compléter le travail. Le public ne s'en plaindra pas, si, comme il est à espérer, l'auteur traite et discute toujours son sujet avec autant de conscience qu'il l'a fait dans les premiers volumes.

L'introduction expose l'état religieux des Grecs, des Romains et des Juifs à l'époque où le christianisme vint à se répandre chez ces peuples. La philosophie de Platon avait, en quelque sorte, préparé les esprits à recevoir les idées chrétiennes, tandis que les croyances païennes commençaient à être méprisées, ou donnaient lieu à des superstitions absurdes. Les Juifs, de leur côté, avaient mêlé le profane et la religion; ils se tenaient à la lettre du mosaïsme, sans pénétrer dans l'esprit de cette doctrine; les sectes de Pharisiens, Saducéens, Esséens, propageaient le goût de la fausse dévotion, du mysticisme, etc. Une secte particulière, celle des *Thérapeutes*, prêchait une sorte de théosophie. M. Néander consacre plusieurs pages au développement de l'esprit qui règne dans les écrits de Philon.

Entrant ensuite en matière, l'auteur raconte la propagation de l'évangile en Asie, en Afrique et en Europe, et les obstacles qui rallentirent cette propagation. Soupçonnés de machinations politiques, les chrétiens furent surveillés et inquiétés par les empereurs; le fanatisme du peuple les poursuivit avant que les empereurs commençassent leurs odieuses persécutions. M. Néander rappelle la conduite des divers empereurs romains, même de Marc-Aurèle, qui obéit, selon lui, à des idées stoïciennes sur le fatalisme. Les uns tolèrent, les autres persécutent la religion nouvelle. Un édit de Galien, promulgué en 259, reconnaît enfin l'église chrétienne comme une corporation légale. Sous Dioclétien et ses successeurs les persécutions recommencent pourtant. M. Neander examine aussi les écrits des païens qui combattirent le christianisme; d'abord les stoïciens n'y virent qu'un culte du peuple; Celse, Porphyre, Hiéroclès représentèrent les doctrines chrétiennes sous un jour peu favorable.

L'auteur suspend son récit pour s'occuper de l'histoire de l'organisation de l'église, de la discipline ecclésiastique et des schismes qui divisèrent la communauté chrétienne. Fidèle au principe d'égalité inhérent à la doctrine de Jésus, l'église primitive n'admettait point de caste sacerdotale; le principe monarchique, dit M. Neander, répugnait à l'esprit chrétien : on se conformait davantage à la constitution aristocratique de la commune juive. Il y eut des anciens, puis des diacres; les

presbytes convoquaient la commune pour élire des fonctionnaires de l'église. Sous les persécutions impériales se développa lentement le système épiscopal; déjà Tertullien appelle l'évêque *summus sacerdos*; les prêtres, qui d'abord vauaient aux affaires mondaines, finissent par être réservés uniquement aux fonctions cléricales, et par former une classe particulière. Les diverses églises, d'abord indépendantes l'une de l'autre, correspondaient entre elles; les synodes provinciaux furent organisés sur le modèle des assemblées des amphictyons. Cyprien fut un de ceux qui travaillèrent avec le plus de ferveur à produire l'unité de l'église. Ce fut la nomination de cet évêque à l'épiscopat qui fit naître la première opposition et le premier schisme dans l'église d'Afrique, ce fut celui de Félicissime; dans l'église de Rome, c'est Novatien qui forma une secte de purs, plus sévère que la commune des chrétiens. M. Neander a recueilli des détails intéressans sur la vie et les mœurs des chrétiens à cette époque, dans laquelle il voit le goût de l'ascétisme et le germe du principe du célibat, mais point de monachisme. Plus loin, l'auteur expose les fêtes et les cérémonies du culte d'alors.

Il aborde ensuite un chapitre important, l'histoire des sectes. Dès les premiers siècles l'esprit religieux prit deux directions différentes: les uns se rapprochèrent du judaïsme, et de là vinrent les sectes que l'auteur appelle *judaisantes*, telles que les juifs-chrétiens, les ébionites; d'autres firent un mélange du christianisme et de l'orientalisme, de là les sectes gnostiques. Quoique celles-ci aient déjà été le sujet d'un ouvrage particulier de M. Neander, comme nous l'avons dit au commencement de cet article, il reprend son sujet en sous-œuvre, et le traite mieux même que la première fois, mais plus brièvement. On s'aperçoit que l'auteur discute là un sujet qui lui est familier. Les gnostiques étaient des gens qui cherchaient à se pénétrer d'une connaissance profonde des choses célestes, et qui se livraient à des spéculations sans bornes sur les matières religieuses; ils détruisaient le christianisme, en voulant y lier une cosmogonie spéculative et une théosophie en partie empruntée des religions de l'Orient, en partie analogue au néoplatonisme. Les doctrines gnostiques renferment maints débris des religions orientales: toutefois elles portent une empreinte

particulière et uniforme que l'auteur attribue à l'influence du temps où elles naquirent. On y voit prédominer de grandes idées sur le trouble jeté dans l'harmonie du monde, sur la nécessité de ramener des créatures dégénérées à leur source primitive, sur une réunion future du ciel et de la terre; mais les gnostiques avaient cela de commun avec les Orientaux, qu'ils s'occupèrent beaucoup plus d'images et d'idées contemplatives que de notions positives; ils personifiaient, ils animaient leurs idées, ils se laissaient entraîner par leurs visions : leur imagination s'exerça spécialement sur les émanations qu'ils supposaient avoir lieu de la part de l'Être-Suprême; ce thème fut varié à l'infini.

M. Neander distingue 2 classes de gnostiques : ceux qui se rapprochaient du judaïsme; de ce nombre furent Cérinthe, Basilide et Valentin; et ceux qui, s'étant déclarés contre le judaïsme, n'admettaient aucune liaison entre l'Ancien et le Nouveau-Testament, tels que les Ophites, nommés ainsi à cause de leur symbole, le serpent, les Caïmites, les Carpocratians et les Marcionites qui se tenaient à un évangile épuré par leur chef Marcion, toutes ces sectes croyaient en un demi-urge ou dieu intermédiaire entre l'Être-Suprême et le monde dont il était supposé le créateur. Les manichéens, nourris aussi des croyances orientales, se rapprochaient sous plusieurs rapports des gnostiques; cependant ils formèrent une secte particulière.

La dernière partie du 1<sup>er</sup> volume expose un sujet qui offre également un grand intérêt, c'est l'origine de la partie dogmatique du christianisme et la comparaison des doctrines des Pères de l'Église sur chaque point particulier. Cette partie est à la fois philosophique et théologique. L'auteur distingue d'abord deux systèmes principaux, celui de Montanus dont la doctrine fut perfectionnée par Tertullien, et le système que M. Neander appelle *idéal* (*idealistisch*), et qui se développa dans l'église d'Alexandrie. C'est dans cette école que nous voyons les idées platoniques s'introduire dans le christianisme par St. Clément, Origène et d'autres. M. Neander examine les opinions d'Origène, Irénée, Tertullien, Epiphane et d'autres Pères de l'église sur l'essence de Dieu, la création, la trinité, la nature humaine, au sujet de laquelle il régnait un différend

entre les théologiens africains et ceux d'Alexandrie, sur le Sauveur, l'Eglise, etc. L'auteur fait voir aussi quels étaient les principes théologiques particuliers aux théologiens de l'Asie-Mineure, de l'Afrique septentrionale, d'Alexandrie, de Rome.

Dans la 1<sup>re</sup> partie du 2<sup>e</sup> volume, M. Neander reprend le fil de l'histoire ecclésiastique; il se propose de traiter dans ce volume de ce qui s'est passé dans la chrétienté depuis les persécutions de Dioclétien jusqu'à l'évêque de Rome Grégoire, en l'an 590. L'empereur Maximien favorisa le paganisme. Constantin se déclara ouvertement pour la religion chrétienne, et accorda la liberté religieuse. Dans la suite, il fit pourtant détruire les temples païens, quoiqu'il eût paru pencher de nouveau pour le paganisme. M. Neander ne fait point un héros de Constantin; il cherche à expliquer la versatilité de sa conduite par son caractère et par les circonstances. Il en fait de même à l'égard de Julien qu'il juge avec beaucoup de calme et sans aucune prévention. L'auteur indique les obstacles contre lesquels le christianisme eut à lutter sous les successeurs de Julien; il passe ensuite à l'histoire de la propagation du christianisme au dehors de l'empire romain, tant en Europe, qu'en Asie et en Afrique. Conformément au plan de l'ouvrage, l'auteur consacre pour cette époque également un chapitre à l'examen de la constitution ecclésiastique et de la discipline qui fut fortifiée par les conciles tenus sous l'autorité impériale. Dans cette période, de nouvelles fonctions furent créées dans l'église, les droits épiscopaux plus déterminés, les monastères multipliés; c'est aussi dans cette époque que l'évêque de Rome, en raison de sa résidence dans la capitale de l'empire, acquit plus d'autorité que les autres évêques, et jeta ainsi les fondemens de la puissance papale. De nouveaux schismes marquèrent cette 2<sup>e</sup> époque; le donatisme est poursuivi par l'empereur et combattu par Saint-Augustin. Mélétiens excite un schisme en Egypte, et la division éclate à Rome même entre Damase et Ursin.

C'est ici que finit la 1<sup>re</sup> partie du 2<sup>e</sup> volume. Nous aurons probablement bientôt occasion d'annoncer la suite de cet ouvrage qui a un grand succès chez les protestans. Quelques journaux allemands, notamment la Gazette littéraire de Jena (1),

(1) *Jena. Allgem. Literatur-Zeitung*, 1827, n° 149, et 1828, n° 108.

ont blâmé des incorrections dans la traduction des passages grecs, et ont trouvé le style de l'auteur trop diffus; mais on convient généralement que M. Neander a composé un ouvrage très-remarquable.

D-9.

211. KIRCHENVERFASSUNG, LEHRE UND RITUS DES KATHOLICISMUS UND PROTESTANTISMUS. — Constitution ecclésiastique, doctrine et rites du catholicisme et du protestantisme; par Henri Nic. CLAUSEN, professeur de théologie à l'université de Copenhague; traduit du danois par G. FRIES. 3 vol. in-8°, de 946 pages. Neustadt-sur-Orla, 1828-29; Wagner.

Professeur dans une université protestante, mais ayant fait quelque séjour dans la métropole de l'église catholique, l'auteur a formé le projet de comparer les deux églises, tant sous le rapport historique, que sous le point de vue théologique. Il rappelle d'abord la fondation du christianisme, et passe ensuite à l'origine de l'église catholique. Puis il traite de l'autorité des papes, de celle des conciles et du système épiscopal qui, selon lui, a quelques défauts. Ayant résumé l'histoire de l'église, il expose sa hiérarchie, en traitant en détail des droits divers exercés par les pontifes, de l'élection des évêques et des devoirs du clergé. Le for intérieur et extérieur, l'immunité des biens ecclésiastiques, le droit d'asile, l'interdiction, l'inquisition sont examinés ensuite, et l'auteur termine le premier volume en exposant les rapports entre l'état et l'église catholique. Dans tout ce volume, il n'est question que de l'église catholique, parce que le culte protestant, du moins en Danemark, a emprunté sa constitution au culte auquel il a été substitué lors de la réforme.

Le second volume est destiné à l'examen des dogmes. L'auteur fait voir que la foi, chez les catholiques, se fonde sur les traditions et les saintes écritures, tandis que les protestans s'en tiennent uniquement aux dernières. Il examine les livres symboliques des deux églises, et montre la différence qui existe dans leurs études théologiques. Il entre ensuite dans l'examen de leurs dogmes pris isolément.

Le troisième volume a pour but des recherches sur les rites. L'auteur remonte à l'origine de la liturgie catholique, et décrit les cérémonies et les fêtes de ce culte; il entre même dans quelques détails sur les prières et les chants. Il passe ensuite à

la liturgie des réformés, et fait suivre son exposé de quelques avis sur les améliorations à introduire.

Quelques considérations sur la différence entre l'esprit du catholicisme et l'esprit du protestantisme, terminent cet ouvrage, qui est conçu, comme on le pense bien, dans le sens de la réforme, mais qui est rédigé néanmoins avec une grande modération, et dans lequel le lecteur pourra être sûr de trouver de l'instruction, soit qu'il professe le culte catholique, soit qu'il appartienne à l'église protestante. Une circonstance mérite encore d'être rapportée; cet ouvrage a suscité à l'auteur un ennemi virulent, connu d'ailleurs comme un homme savant. Accusé jusque dans ses principes, M. Clausen a été obligé de demander une enquête juridique, qui s'est terminée à la confusion de son adversaire.

D—c.

212. I. DIE LEHRE DER SYMBOLISCHEN BÜCHER. — La doctrine des livres symboliques de l'église évangélique-luthérienne, avec la Confession d'Augsbourg; par H.-A. HECHT. 192 p. in-8°. Neustadt-sur-Orla, 1829; Wagner.

213. II. GESCHICHTE DER AUF DEM REICHSTAGE ZU AUGSBURG ÜBERGEBENEN GLAUBENSBEKENNTNISSES. — Histoire de la confession des Protestans, présentée à la diète d'Augsbourg, en 1530, avec la vie de ceux qui y ont assisté; par H. W. RORTERMUND. 488 p. in-8°. Hanovre, 1829; Helwing.

C'est à l'occasion de la fête séculaire de l'acte de la Confession d'Augsbourg, présenté à l'empereur Charles-Quint, à la diète de 1530, par les États luthériens de l'Allemagne, que M. Hecht publie son précis de la doctrine luthérienne. Il explique d'abord ce que les Luthériens entendent par livres symboliques. Ce sont les écrits sur lesquels se fonde leur foi, savoir : la Confession d'Augsbourg, l'Apologie de cette Confession, les articles de Smalkalde, les deux Catéchismes de Luther et la formule dite de Concorde. On y joint encore les 3 symboles de l'ancienne église, c'est-à-dire l'acte de foi des Apôtres, celui de Nicée et celui d'Athanase. L'auteur rappelle ensuite l'origine de ces actes de foi, qui sont la véritable base de la religion chrétienne, et il retrace les événemens qui ont donné lieu, lors de la réforme, aux livres symboliques, qu'on peut regarder comme la paraphrase et le développement de ces actes, dans le sens de l'église luthé-

rienne. M. Hécht expose ensuite dans un style simple et convenable les dogmes de son église en 13 articles, et il termine par une traduction allemande de l'acte de la Confession d'Augsbourg, dont le jubilé se célèbre cette année dans l'église luthérienne.

M. Rottermund s'est proposé d'écrire une histoire détaillée de cette Confession qui a exercé une si grande influence sur le protestantisme. Il commence par exposer la situation des protestans ou évangéliques en 1529; leur protestation contre la décision de la diète de Spire, leurs conciliabules, les conventions qu'ils rédigèrent à Smalkalde et à Nuremberg. Il arrive ensuite à l'histoire de la diète d'Augsbourg, à la rédaction de la célèbre confession par Mélanchton et par d'autres théologiens de Saxe; à la consultation de Luther sur ce sujet. M. Rottermund insère plusieurs lettres de ce réformateur; il rappelle aussi toutes les circonstances de la présentation et de la lecture de l'acte de confession. A la fin de l'histoire de cet acte, M. Rottermund en indique les anciennes éditions et traductions en diverses langues.

La 2<sup>e</sup> partie de son ouvrage est une notice biographique et littéraire, par ordre alphabétique, de tous les hommes, tant catholiques que protestans, qui assistèrent à la diète d'Augsbourg de l'an 1530, y compris l'empereur Charles-Quint. A l'égard des savans, M. Rottermund indique exactement les titres de leurs ouvrages, quelque minces qu'ils soient.

On trouve en général dans le travail de M. Rottermund, qui est pasteur à l'église principale de Brême, beaucoup de renseignemens historiques et littéraires sur les hommes de ce temps.

D—C.

214. UEBER DEN URSPRUNG UND DEN INHALT DER APOSTOL. CONSTITUTIONEN DES CLEMENS ROMANUS. — Essai historique et critique sur l'origine et le contenu des constitutions apostoliques de Clément de Rome; par le docteur Otto KRABBE. 272 pages in-8°. Hambourg, 1829; Perthes.

On a beaucoup écrit sur le livre grec appelé les Constitutions apostoliques et attribué à Clément, évêque de Rome. C'est un règlement ecclésiastique des premiers temps du christianisme, destiné aux évêques, et propre à nous faire connaître l'état de la hiérarchie à cette époque. Les auteurs modernes diffèrent considérablement dans leurs opinions sur l'origine et sur l'auteur de ces



constitutions. Le titre semblerait annoncer qu'on veut les donner comme étant du temps des apôtres. Bellarmin et d'autres écrivains ecclésiastiques les ont regardées comme interpolées. Le cardinal Bona pense qu'elles sont au moins antérieures au concile de Nicée, et qu'elles contiennent la discipline ecclésiastique qui était en vigueur dans l'église orientale, avant Constantin, sous les empereurs païens. Pierre de Marca croit que l'auteur a vécu au moins au 3<sup>e</sup> siècle. Cotelérius, auteur d'une bonne édition de ces constitutions, penche pour le siècle d'Épiphanes. Tillemont, au contraire, en attribue l'origine au 6<sup>e</sup> siècle. Il n'y a pas une moindre divergence entre les écrivains protestants. Usserius les croit du 4<sup>e</sup> siècle, mais interpolées au 6<sup>e</sup>. Mosheim, tout en les regardant comme un document précieux pour l'histoire ecclésiastique, ne croit pas pouvoir fixer l'époque où elles ont été forgées; Schroeckh les attribue à un évêque de l'Orient, du commencement du 4<sup>e</sup> siècle. M. Krabbe passe en revue toutes ces opinions, ainsi qu'une foule d'autres qu'il serait trop long de mentionner ici. L'auteur examine ensuite les témoignages des écrivains ecclésiastiques les plus anciens qui fassent mention des constitutions apostoliques. Le premier qui en parle est Eusèbe, qui les cite parmi les livres apocryphes; Athanase en fait autant. Épiphanes parle souvent d'un livre des Constitutions, et en cite des passages; cependant il existe des différences entre ses citations et les Constitutions de Clément. Peut-être le livre qu'Épiphanes avait sous les yeux, contenait-il les mêmes constitutions; mais celles-ci ont pu être ou falsifiées ou interpolées dans la suite. C'est là l'opinion de M. Krabbe, qui discute très-savamment l'origine des Constitutions. Il lui paraît évident qu'elles sont antérieures au 4<sup>e</sup> siècle; il y trouve le cachet de l'époque de Saint Cyprien; mais il distingue le 8<sup>e</sup> livre du reste des constitutions. Ce 8<sup>e</sup> livre, objet d'une discussion particulière, lui paraît avoir été composé à la fin du 4<sup>e</sup>, ou tout au plus au commencement du 5<sup>e</sup> siècle. L'auteur admet au reste qu'il y a d'autres interpolations qui ont dû être faites entre le temps d'Épiphanes et celui du synode de Trulle, qui rejeta les Constitutions comme apocryphes. M. Krabbe analyse successivement les huit livres, et termine par quelques réflexions sur l'esprit qui a influencé le rédacteur de ce règlement hiérarchique. D—c.

215. NOTE SUR DES LETTRES D'INDULGENCE DU PAPE JULES II; par le baron de REIFFENBERG. 9 pages in-4°. Bruxelles, 1830; Hayez, imprim. de l'acad.

Nous avons récemment annoncé un mémoire de M. de Reiffenberg sur un exemplaire très-rare des Lettres d'indulgence du pape Nicolas V, *pro regno Cyprî*, que ce savant a retrouvé dans la bibliothèque de Louvain. Sa notice est insérée dans le 5<sup>e</sup> vol. des *Memoires de l'Académie royale de Bruxelles*. Pour le 6<sup>e</sup> vol. du même recueil, il a préparé une autre notice sur des Lettres d'indulgence du pape Jules II; l'exemplaire qu'il décrit est imprimé sur une feuille de parchemin in-4°. M. de Reiffenberg en donne le texte à la fin de sa notice. Le protonotaire apostolique Bonhouwer, chanoine de Cologne, y accorde des indulgences à ceux qui contribueront de leurs deniers à la croisade préparée contre les *feroces Rutheni* (Russes), *hérétiques*, *schismatiques*, et pour la défense de la Livonie. M. de Reiffenberg rapporte ces lettres à l'année 1563; l'année précédente, le maître de l'ordre Teutonique avait repoussé l'armée des Russes et des Tartares. On indique dans ces Lettres les péchés dont les fidèles pourront obtenir la rémission. M. de Reiffenberg rappelle à ce sujet les abus scandaleux auxquels donna lieu le trafic des Lettres d'indulgence à cette époque.

D—G.

216. JURIS CIVILIS ANTEJUSTINIANEI VATICANA FRAGMENTA, e codice rescripto ab Angelo Maio edita, recognovit, commentario tum critico tum exegetico, necnon quadruplici appendice instruxit ALEX. AUG. DE BUCHHOLTZ, J. U. D. xvi et 360 p. in-8°. Königsberg, 1828; Borntraeger.

Dans la préface, M. de Buchholtz donne, d'après M. Angelo Mai, l'histoire de la découverte de ces précieux fragments du droit romain antéjustinien, et expose ses conjectures sur l'époque où a été faite la compilation dont ils faisaient partie.

M. Mai les trouva en 1821 dans un manuscrit palimpseste de la Bibliothèque du Vatican, dont la seconde écriture, qui paraît être du 5<sup>e</sup> ou du 6<sup>e</sup> siècle, est la copie d'un ouvrage de Cassien sur les saints Anachorètes de l'Égypte. Les feuilles du manuscrit primitif ayant été partagées, de manière que deux anciens feuillets en forment trois nouveaux, et tous n'ayant pas été employés à leur nouvelle destination, une faible partie

de l'ouvrage de jurisprudence a été retrouvée, et même un assez grand nombre de pages ne nous présentent que des portions de lignes.

Dans l'édition que M. Mai en a donnée à Rome en 1823, édition que les éditeurs de la *Thémis* ont été autorisés à réimprimer simultanément à Paris, les matières ont été distribuées sous les titres et dans l'ordre suivans, d'après les notes des cahiers du manuscrit : *ex, empto et vendito, de usufructu, de re uxoria ac dotibus, de excusatione, quando donator intelligatur revocasse voluntatem, de donationibus ad legem Cinciam, de cognitoribus et procuratoribus.*

L'édition donnée à Berlin en 1824, a adopté cet ordre et cette distribution, on y ajouté une division par paragraphes. M. de Buchholtz a suivi l'édition de Berlin, en retranchant seulement la rubrique *de donationibus ad legem Cinciam*, qui ne se trouvait dans le manuscrit qu'au haut des pages, sans que le texte fût séparé, par aucun signe, de celui du titre précédent.

Ce recueil est antérieur au règne de Justinien; l'aspect de l'écriture et d'autres raisons ne permettent pas d'en douter; mais quelle est l'époque précise de sa composition? Notre auteur adopte l'opinion de M. Schrader (*Kritische Zeitschr. f. Rechtsw.* T. I, 1<sup>re</sup> liv. p. 169.) qui la place entre l'an 372, date de la constitution la plus moderne qui y soit citée, et l'an 438, date de la publication du Code Théodosien, attendu que le compilateur n'eût pas manqué de citer cette collection officielle si elle eût déjà existé. Il pense que cet ouvrage a été composé en Italie; ses motifs sont, entr'autres, qu'on y mentionne souvent des dispositions spécialement applicables à Rome, et que les constitutions impériales y sont presque toujours rapportées sous le nom de l'empereur d'Occident, sans qu'on y joigne celui de son collègue d'Orient. M. de Buchholtz conjecture que ce recueil a été écrit plutôt pour l'usage de l'enseignement que pour la pratique des tribunaux. Il se fonde sur ce qu'on y expose fréquemment des principes, déjà abrogés, de l'ancien droit. Cette raison ne me paraît pas concluante; car on remarque la même habitude chez les jurisconsultes du 2<sup>e</sup> et du 3<sup>e</sup> siècles, et certainement M. de Buchholtz ne soutiendrait pas que Papinien et Ulpien écrivaient pour les écoles et non pour la pratique.

M. de Buchholtz a rempli, avec beaucoup de sagacité, un grand nombre de lacunes que présentait le texte. Il distingue avec soin ce qui appartient au manuscrit, et ce qui est dû à une correction ou à une restitution.

Dans son commentaire, il a rassemblé tous les passages des sources du droit dont le rapprochement pouvait expliquer ou compléter le texte de ces fragmens. Il se montre fort au courant des travaux de ses compatriotes, et fait un emploi judicieux des documens que lui ont fournis les dissertations qui ont paru en Allemagne pendant ces dernières années, soit dans les nombreux recueils périodiques, soit dans les ouvrages spéciaux. Peut-être pourrait-on reprocher à notre auteur de s'être arrêté trop souvent à développer des points qui ne présentaient pas de difficultés, et de s'être permis des excursions sur des matières qui ne se rattachaient que fort indirectement au sujet du paragraphe qu'il commentait. Même en admettant avec M. de Buchholtz, que cet ouvrage aurait été destiné à l'enseignement, il faudrait reconnaître qu'il ne peut servir d'introduction à l'étude de la jurisprudence; car la doctrine subtile et compliquée du titre de *usufructu*, par exemple, est certainement au-dessus de la portée des commençans. Ne pouvant donc s'adresser qu'à des personnes déjà exercées, M. de Buchholtz aurait pu se borner, ce me semble, à expliquer les textes qui sont difficiles à entendre, dans l'état actuel des documens que nous possédons, ou, du moins, à signaler la difficulté, quand il n'eût pas été possible d'en donner la solution.

Le commentaire est suivi de trois dissertations. La 1<sup>re</sup> traite des sources des fragmens du Vatican. Trois jurisconsultes seulement, Papinien, Ulpien et Paul sont indiqués dans les inscriptions de ces fragmens. Notre auteur examine si l'on peut attribuer quelques-uns de ces textes à d'autres jurisconsultes. Quant aux constitutions impériales, la plus ancienne qui soit rapportée est d'Alexandre Sévère (an 230); et la plus récente est de Valentinien, Valens et Gratien (372). M. de Buchholtz ne pense pas que le compilateur ait fait usage des codes Grégorien et Hermogénien, parce que les citations qu'on en rencontre sont d'une écriture plus moderne que celle du reste du manuscrit.

Les deux autres dissertations de *potioribus ad tutelam nominandis*, et de *cognitoribus*, ont pour objet deux points sur les-

que les fragmens du Vatican ont fourni beaucoup de lumières. M. de Buchholtz se proposait d'y ajouter une 4<sup>e</sup> dissertation sur la loi *Cincia*, mais il y a renoncé quand il a eu connaissance de celle que M. Hasse a insérée dans le *Rheinisches Museum f. Jurispr.* (T. I, p. 185-248). Les fragmens du Vatican nous donnent effectivement des renseignemens précieux sur les dispositions de la loi *Cincia* relativement aux donations. Aussi, depuis leur publication, de nombreuses dissertations ont paru en Allemagne sur ce sujet. Outre celles de MM. Rudorff, Wensch, Francke, Kluckhoner, antérieures à celle de M. Hasse, nous signalerons celle de M. Winterholsner, insérée également dans le *Rhein. Museum.* (T. II, p. 437-462, et T. III, p. 153-173).

L'ouvrage que nous annonçons est terminé par un tableau synoptique des lois du Digeste et du Code de Justinien, dont le texte est identique avec celui de nos fragmens et a par conséquent été puisé dans la même source. On y compte 26 lois du Digeste, et 19 du Code.

C.-A. PALLAT.

217. DIE GEWERE, ALS GRUNDLAGE DES AELTERN DEUTSCHEN SACHENRECHTS. — La garantie ou saisine considérée comme base de l'ancien droit réel en Allemagne; par le D<sup>r</sup> W. E. ALBRECHT. VIII et 316 pag. gr. in-8°. Koenigsberg, 1828; Borntraeger.

M. Albrecht rappelle que les juriconsultes allemands du 16<sup>e</sup> et du 17<sup>e</sup> siècles, en exposant les règles du droit germanique, s'appliquèrent à relever et à exagérer les analogies qu'il pouvait avoir avec le droit d'autres peuples, et négligèrent de signaler les différences. Dans ces derniers temps, au contraire, on s'est efforcé de rendre au droit germanique une existence indépendante, et de profondes recherches historiques ont rétabli ses véritables caractères et fait évanouir de trompeuses analogies. Mais dans la partie de ce droit qui est relative aux choses, on s'est montré, jusqu'à présent, trop préoccupé de l'ancien point de vue. A la vérité, on ne méconnaît plus, on ne conteste plus, sur quelques points particuliers, l'existence d'institutions et de règles propres aux peuples germaniques; mais on part toujours de la supposition que, dans ses principes fondamentaux, le système du droit germanique sur la propriété, sur divers droits réels, sur la possession, est en parfait accord

avec le droit romain. Notre auteur pense, au contraire, que dès les premiers pas que l'on fait dans l'étude du droit relatif aux choses, on rencontre une institution tout-à-fait spéciale aux Germains, la *Gewere* (garantie, saisine), qui n'est pas seulement une partie de ce droit, mais la clé de tout l'édifice. En ne la perdant pas de vue, on reconnaît qu'une foule de particularités du droit germanique y trouvent leur fondement et leur explication, tandis qu'elles ne seraient que des anomalies purement fortuites dans le système du droit romain; on reconnaît en outre que la concordance des deux systèmes n'est souvent qu'accidentelle et extérieure, et ne pourrait servir, si on s'y attachait trop, qu'à obscurcir le véritable point de vue sous lequel il faut considérer les institutions germaniques. Après ces considérations générales, M. Albrecht indique le plan qu'il a suivi dans son ouvrage. Il l'a divisé en deux parties, comme la plupart des traités de jurisprudence qu'on publie aujourd'hui en Allemagne : l'une dite *générale*, l'autre *spéciale*.

Dans la première, l'auteur examine l'idée qu'on doit attacher au mot *Gewere* et les règles générales qui en découlent.

Dans la seconde, il expose les diverses applications de ces règles, les exceptions qu'elles souffrent.

L'auteur présente son ouvrage comme une esquisse du droit germanique relatif aux choses, tel qu'il existait à la fin du moyen âge, sauf quelques excursions dans le droit moderne.

Le substantif *Gewere* (*Gewehr*, *Ware*) et le verbe *Geweren*, ont un grand nombre de significations, mais, dans toutes, l'idée dominante, fondamentale, est celle de *garantie*, *protection*, *saisine*. Je me contenterai de remarquer que *Geweren* signifie souvent assurer à quelqu'un une chose contre les prétentions d'un tiers, ce qui est précisément le sens du mot français *garantir*; aussi dès *Gewere*, la garantie, se rendait, en latin du moyen âge, par *warrantia*, *guarantia*, et *der Gewere*, le garant, par *warrantus*, *warendator*. On pourrait être tenté de rapporter à la même étymologie le *Wehrgeld*, la composition pécuniaire pour les délits; mais notre auteur regarde ce mot comme contracté de *Widrigeld* (*Gegnegeld*, *Vergeltung*), argent de compensation, de dédommagement. M. Albrecht signale trois acceptions du mot *Gewere*, dont on saisit plus facilement le rapport avec l'idée fondamentale indiquée plus

haut, et qui sont les trois plus importantes pour le sujet qui l'occupe. La première est celle de *possession*. Dans cette acception, le mot *Gewere* se traduit aussi en latin par *warandia*, *guarandia*. Le mot français qui me paraît y répondre le mieux est celui de *saisine*; je l'emploierai de préférence dans le cours de cette analyse, avec d'autant plus de raison que, dans notre ancien droit français, ce mot désignait la possession sous des rapports souvent étrangers au droit romain, et analogues ou identiques avec la *Gewere* allemande. La seconde acception annoncée est celle d'un rapport entre une personne et une chose qu'elle ne possède pas, mais relativement à laquelle elle a une action réelle. Dans la troisième, *Gewere* a le même sens que *Haus und Hof*, c'est-à-dire exprime l'ensemble des biens immeubles d'un individu.

De ces trois acceptions du mot *Gewere*, les deux premières forment l'objet spécial de l'ouvrage que nous annonçons; la dernière n'y est mentionnée qu'accessoirement.

L'auteur annonce d'abord qu'il entend par *Gewere*, dans sa première acception, la détention de fait, soit de la part d'une personne qui possède en son propre nom, soit de la part d'une personne qui possède pour une autre qu'elle reconnaît comme propriétaire. Mais comment cette signification du mot *Gewere* se rattache-t-elle à l'idée primitive de *protection*, *garantie*? Voici comment notre auteur s'en rend compte: La possession consiste dans la faculté d'agir à sa volonté sur une chose et dans la faculté d'exclure toute action semblable de la part d'un tiers. C'est par suite de cette dernière faculté que la possession n'est pas seulement un fait, mais aussi un droit. Ce droit du possesseur consiste à pouvoir faire suspendre jusqu'à l'issue d'un procès où il jouera le rôle de défendeur, tout acte qu'un tiers prétendrait exercer sur la chose, et à pouvoir repousser de lui-même toute tentative par voie de fait que ce tiers se permettrait auparavant. C'est sous ce point de vue que le droit germanique considérerait la possession quand il lui a appliqué le mot *Gewere*, garantie, protection; car le possesseur se présente comme le protecteur de sa chose contre toute attaque judiciaire ou extrajudiciaire.

Après avoir ainsi déterminé l'idée qu'il faut se faire de la *Gewere*, possession ou saisine, M. Albrecht indique les effets

juridiques attachés à la possession *de fait*. Il passe ensuite à la saisine *juridique* qui appartient à celui qui ne possède pas actuellement, mais qui a une action réelle; soit qu'il ait eu déjà la possession et l'ait perdue, soit qu'il ne l'ait pas encore eue. Chacune de ces hypothèses comprend plusieurs cas, que l'auteur examine successivement, après s'être demandé comment le droit germanique a pu ainsi employer le mot *Gewere* pour désigner, non pas seulement la possession, mais un rapport tout-à-fait opposé à la possession. Nous ne pourrions, sans excéder les bornes d'un article, suivre M. Albrecht dans la série de raisonnemens et d'exemples par laquelle il cherche à établir que la saisine juridique n'est pas différente de la saisine de fait, mais n'en est que la continuation ou l'anticipation. Dans l'énumération des cas de saisine juridique nous remarquerons celui de l'héritier qui acquiert la possession des biens héréditaires au moment même que la succession lui est déferée, sans s'être mis de fait en possession, ce que le droit germanique exprime par l'adage : *der Todte erbt den Lebendigen*, qui répond exactement à la maxime du vieux droit français : *le mort saisit le vif*.

M. Albrecht développe fort bien le sens de cette maxime qui a souvent été mal interprétée par les auteurs soit allemands, soit français. Il examine ensuite la saisine fondée sur une déclaration du juge, surtout relativement aux immeubles. Enfin, il expose les effets de la saisine juridique; montre qu'elle est l'unique fondement de l'action réelle, tant pour les meubles que pour les immeubles; explique ce qu'il faut entendre par *rechte Gewere*,  *vraie saisine, juste saisine*, pour les immeubles, et quels sont les droits relatifs aux meubles qui ont de l'analogie avec cette juste saisine des immeubles. Tels sont les objets traités dans la partie *générale*.

La partie *spéciale* est divisée en deux chapitres. Le premier traite de la *Gewere* dans les diverses branches du droit privé, le gage, l'hypothèque, les rapports entre époux quant aux biens, etc. Le second s'occupe de la *Gewere* dans le droit féodal appliqué soit aux terres, soit aux services personnels. M. Albrecht s'appuie constamment sur les sources du droit allemand dont il rapporte les textes. Son ouvrage est fort instructif, même pour les jurisconsultes français, puisque les origines du droit germanique sont aussi en partie celles de notre droit.

C.-A. PELLAT,



218. GESCHICHTE DER EUROPÄISCHEN MENSCHHEIT IM MITTEL-  
ALTER. — Histoire de l'état du genre humain en Europe  
pendant le moyen âge ; par M. Antoine DE TILLIER. In-8°  
de xvi-376 p. avec cette épigraphe : *Dieu créa l'homme à  
son image.* Francfort s. M. 1829 ; Brönnner.

C'est ici le premier volume d'un ouvrage qui doit en avoir quatre. L'auteur l'a écrit en allemand de manière à prouver que c'est sa langue maternelle ; il a divisé ce volume en trois parties ou livres, où il traite successivement, d'abord de l'Allemagne, en neuf chapitres qui comprennent les 164 premières pages, ensuite de la France, en cinq chapitres et 47 pages, et en troisième lieu de l'Italie, dans un égal nombre de chapitres qui vont de la page 251 à la page 331, où se termine le volume. Le suivant sera consacré à l'histoire de la Péninsule Pyrénéenne, à celle des îles Britanniques et de la Scandinavie. Le 3° traitera de toutes les parties orientales de l'Europe, savoir, les pays de langue esclavonne, la Hongrie, la Grèce, la Turquie et les états qui furent possédés par des Tartares. L'auteur se propose de réunir sous un même point de vue, dans un 4° volume, tout ce qui se rapporte aux développemens successifs des facultés intellectuelles de l'homme pendant le moyen âge. Il doit terminer son travail par des considérations sur le gouvernement intérieur et la politique des états dans le même espace de temps. Dans le volume que nous avons sous les yeux, M. de Tillier prend les nations à leur berceau et il les suit jusqu'à l'époque de la prise de Constantinople par les Turcs ; c'est-à-dire jusqu'à l'année 1453. Les coupures qu'il établit sont fondées principalement sur le commencement et la fin des maisons régnantes : ainsi, pour ne parler ici que de l'Allemagne, après avoir tracé rapidement l'état des anciens Germains, avant et pendant la domination romaine, il fait voir dans son 3° chapitre ce qu'ils furent depuis le temps de Clovis jusqu'à celui de Charlemagne, et dans le 4°, ce qu'ils ont été sous les Carolingiens. Les 3 périodes suivantes, qui forment autant de chapitres, se rapportent aux règnes des empereurs des maisons de Saxe, de Franconie et de Hohenstaufen, et se terminent à l'avènement de Rodolphe de Habsbourg, tige de la maison d'Autriche. Le règne de ce prince et ceux de ses successeurs,

jusqu'à la mort de l'auteur de la Bulle d'or en 1378, forment le huitième chapitre. Le neuvième se rapporte aux 75 dernières années de ce que l'auteur considère comme le moyen âge. Pour renfermer autant de matière dans un aussi petit espace, M. de Tillier a dû se refuser à tous les développemens que le sujet comportait, et s'abstenir de toutes citations d'autorités. Il a peint à grands traits, et d'une manière aussi concise que sa langue le comportait, les principaux événemens de l'histoire de chaque pays, en indiquant les années où ils sont arrivés. Une attention dont on doit lui savoir un gré particulier, c'est d'avoir retracé les progrès des institutions sociales favorables à la liberté, ainsi que ceux des arts, de la littérature et de quelques sciences. Un tel ouvrage, où les matières les plus importantes sont à peine effleurées, est excellent pour éveiller le désir d'apprendre et engager à puiser dans les sources, mais il ne saurait satisfaire ce besoin. On peut bien dire du livre de M. de Tillier *ament meminisse periti*, mais non pas *indocti discant*. Toutefois, si par l'esquisse qu'il a tracée, il fait désirer, (comme nous le pensons) de connaître des tableaux plus développés, il aura rendu un vrai service, en même temps qu'il a fait preuve de connaissances aussi solides que profondes. Pour faire un tel résumé, il fallait posséder à fond l'histoire de tout le moyen âge dans toutes ses branches et en avoir l'image présente à la pensée. La traduction de cet ouvrage dans notre langue pourrait être utile, surtout en ce qui concerne l'Allemagne, partie sur laquelle l'auteur s'est le plus étendu, qui était la plus difficile à traiter, et dont beaucoup de Français, même parmi les plus instruits, n'ont qu'une faible connaissance. C. M.

219. LAXDAELA-SAGA SIVE HISTORIA DE REBUS GESTIS LAXDALENSIUM. Ex manuscriptis Legati Magnæani, cum interpretatione latinâ, 3 dissertat. ad calorem adjectis et indicibus, etc. XVIII et 440 pag. in-4°. Copenhague, 1826. (*Dansk Literatur Tidende*; 1829, n<sup>os</sup> 21 et 22.)

Il avait déjà paru une traduction danoise de cette *Saga* ou tradition historique; mais le texte islandais n'avait pas encore été imprimé; aussi la Commission savante instituée à Copenhague pour la conservation et la publication du fond de manuscrits dits d'Arnas Magnæus, a cru devoir en donner une édi-

tion avec une traduction latine et des éclaircissemens. La Saga dont il s'agit est du 12<sup>e</sup> ou 13<sup>e</sup> siècle, et raconte les aventures d'une famille islandaise établie sur la rivière de Lax ou Laxaaen dans la partie occidentale de l'île. L'un des successeurs de cette famille fit plusieurs voyages en Norvège; dans une de ces excursions il acheta une esclave, fille d'un des roitelets irlandais, que les pirates avaient enlevée à sa famille. Il conduisit cette esclave en Islande, eut avec elle un fils nommé Olaf, qui à l'âge de 18 ans, reçut de sa mère un navire équipé pour se rendre en Irlande, et se faire connaître par son grand-père. A ce sujet la Saga donne quelques détails sur l'Irlande, comme elle a donné précédemment quelques renseignemens sur le commerce de la Norvège. Ses descendans ont diverses aventures, et la Saga finit par l'histoire d'une de ces petites guerres féodales comme on en vit éclater souvent au moyen âge, dans les tribus et les grandes familles seigneuriales.

Les éditeurs éclaircissent dans les notes divers passages relatifs à des usages et coutumes du Nord; ils ont ajouté aussi une ample table des matières.

D—C.

220. DEUTSCHE RECHTS-ALTERTHÜMER, etc. — Antiquités du droit germanique, 1828; par M. Jacq. GRIMM. 2 vol. in-8°, ensemble de xx-970 pag. Gœttingue; Dietrich.

Divers motifs ont donné naissance à cet ouvrage, ainsi que le dit le savant auteur dans sa préface : le besoin de repos, après de grands travaux sur la grammaire, le désir de réunir en les complétant des matériaux sur un sujet important, enfin l'espérance d'indiquer de quelle manière ce sujet peut être traité autrement qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Parmi ceux qui l'ont devancé dans cette carrière, M. Grimm cite comme dignes d'éloges Haltaus, dont il compare l'excellent glossaire à celui de notre célèbre Ducange, et Moeser non moins remarquable par sa pénétration que par ses hypothèses quelquefois hasardées; il dit peu de bien des travaux de Dreyer, et de ceux de Grup auquel il reproche surtout sa prédilection pour les étymologies celtiques. Parmi ceux qui ont enrichi récemment l'archéologie judiciaire de nouveaux documens, il cite Bodmann et Kindlinger. La jurisprudence allemande a été étudiée avec une

nouvelle ardeur dans ces derniers temps, particulièrement sous la direction de Eichhorn. Mais ce qui intéresse plus spécialement les antiquaires dans cette matière n'a pas été cultivé avec une égale ardeur. Plus loin l'auteur s'excuse d'avoir réuni sous un même point de vue des passages pris dans Tacite, dans les lois des anciens peuples de l'Allemagne, dans les documens du moyen âge et dans des pièces plus récentes. Il nous semble qu'il y a plutôt lieu de l'en louer, ainsi que d'avoir même puisé des objets de comparaison dans les lois des peuples de la Scandinavie et du pays de Galles. Il ne néglige pas non plus les rapprochemens que lui offrent les lois grecques et romaines, et il blâme quelques auteurs allemands qui condamnent chez leurs ancêtres ce qu'ils toléreraient chez les anciens, et qui se montrent quelquefois sévères jusqu'à l'injustice contre le moyen âge.

Le nombre des ouvrages cités par M. Grimm est très-grand, et les passages qu'il en a tirés sont ordinairement transcrits dans la langue originale sans être accompagnés d'une traduction, ce qui suppose dans les lecteurs des connaissances philologiques très-variées qu'on n'a pas droit d'espérer trouver chez tous les jurisconsultes. C'est ainsi que l'auteur rapporte, sans les expliquer, des phrases entières en original, dans tous les dialectes du moyen âge, non-seulement de l'Allemagne, mais de la Scandinavie et de la Frise, dans celui des Anglo-Saxons, etc., et dans le français et l'espagnol de ce même temps. Peut-être a-t-il craint d'allonger son livre en traduisant ces différens textes, il l'eût cependant sûrement rendu par-là d'une utilité bien plus générale. Mais, s'il y a peu de personnes en état de profiter complètement de l'ouvrage de M. Grimm, combien est plus petit encore le nombre des savans capables, même en Allemagne, d'en produire un semblable ? Pour donner une idée du travail prodigieux qu'il a exigé, nous en ferons connaître au moins l'étendue et la distribution.

L'auteur a préféré avec raison l'ordre méthodique à l'ordre alphabétique qui a beaucoup nui à l'utilité de l'ouvrage de Hattaus. Les 225 premières pages forment une introduction divisée en 5 chapitres dont voici les titres : Terminologie, Formules, Mesures, Symboles, Nombres. Après cette introduction viennent les 6 livres qui forment le corps de l'ouvrage. Le 1<sup>er</sup>

traite de l'état des personnes (p. 226 à 402). Le second, de l'économie domestique, jusqu'à la p. 490. Le troisième, des propriétés tant immobilières que mobilières en 108 pages. Le 4<sup>e</sup> des conventions. Le 5<sup>e</sup>, des délits et des peines (p. 622 à 644). Dans le 6<sup>e</sup> et dernier, qui comprend 192 pages, l'auteur traite des tribunaux et de la procédure. L'ouvrage est terminé par le Catalogue des documens, tant imprimés, que manuscrits que l'auteur a eus à sa disposition. Celui des livres cités se trouve à la suite de la préface, p. xix, où l'on voit les abréviations par lesquelles ils sont désignés dans le cours de l'ouvrage; mais malheureusement en ce qui concerne les abréviations qui doivent désigner les différens dialectes, M. Grimm supposant qu'ils doivent être connus d'après ce qu'il a écrit sur la grammaire, a négligé de les expliquer. Son livre n'offre point de table des matières, mais seulement l'indication alphabétique de quelques mots, en trop petit nombre pour être complète, et où nous en remarquons cependant plusieurs qui doivent être familiers à tous les lecteurs de cet ouvrage.

Les livres sont divisés en chapitres, et les chapitres en sections, par exemple, la partie du 5<sup>e</sup> livre qui traite des crimes et délits; contient les sections suivantes : 1<sup>o</sup> Meurtre et homicide; 2<sup>o</sup> Blessures; 3<sup>o</sup> Violences sans blessures; 4<sup>o</sup> Immersion sans que mort s'en suive; 5<sup>o</sup> Viol; 6<sup>o</sup> Vol de vive force (*Raub*); 7<sup>o</sup> Vol furtif (*Diebstahl*); 8<sup>o</sup> Injures. Dans cette dernière section l'auteur classe les expressions injurieuses, suivant qu'elles sont générales, comme seraient dans notre langue celles de drôle, coquin, misérable, ou spéciales, comme celles qui ont pour objet les défauts corporels, l'infériorité de la condition, l'illegitimité de la naissance, la lâcheté, l'imputation d'actions criminelles, enfin celles qui attaquent plus particulièrement l'honneur des femmes.

Nous nous bornerons ici à donner un extrait du paragraphe 5 de cette section (pag. 632).

Parmi les actes de violence qui n'allaient pas jusqu'à causer un mal corporel ou un attentat à la pudeur, et qui cependant étaient regardés au moyen âge comme constituant des délits et donnant lieu à des punitions, on en comptait qui, dans nos mœurs moins sévères, sembleraient au moins véniels. Suivant le Gotalag, par exemple : « *Si homo ingenuus foemina inge-*

*nuc digitam aut manum strinxerit, xv sol. culpabilis judicetur.* » Cette amende de quinze sols était celle que la loi prononçait contre quiconque aurait volé un jeune bœuf. « *Tac thu cunu um bauglith, byt half marc.* » Paul Diacre rapporte qu'Antharis s'étant permis de toucher le doigt de Theudelinde à la dérobee lorsqu'elle lui présentait une coupe, et de baiser ensuite sa propre main, la princesse offensée se plaignit à sa nourrice, qui lui répondit : « *Iste nisi Rex et sponsus tuus esset te omnino tangere non auderet.* » A des époques moins reculées une femme refusait de toucher à ce qui l'avait été par un homme. Parc. 124<sup>e</sup>, etc. C'était aussi une action coupable de barrer le chemin à une femme. « *Migransem restare facere, viam obstare, viam contradicere.* » « *L. Alamann. 66. Obviare se in itinere 58. 1. L. Fris. addit. 4. 1.* Il y avait même en différens dialectes vulgaires des expressions pour désigner ce méfait, telles que *wegewern*, *weiwendene*, *weischettinge*, *weimeringe*. Le Gutalag porte : « *Veghtvera takr rithandi man i baizletha gangandi man i acflar.* »

Cela doit suffire pour faire connaître la marche que suit l'auteur, le nombre et l'exactitude de ses citations, mais aussi l'inconvénient attaché au manque d'interprétation des passages en dialectes anciens et peu connus étrangers à la langue allemande proprement dite.

C. M.

221. DIE DEUTSCHE HELDENSAGE.—Les récits héroïques de l'Allemagne; par Guillaume GRIMM. In-8° de 425 pages. Goetting, 1829; Dietrich.

Il est d'autant plus convenable de faire succéder immédiatement l'annonce de ce livre à celle de l'ouvrage précédent, qu'imprimé chez le même libraire, et composé par une personne de la même famille, il offre des recherches d'un genre à peu près semblable, et une érudition également vaste. L'auteur de celui-ci a fait pour les traditions de l'Allemagne, consignées dans les poèmes du moyen âge, ce que M. Jacques Grimm a exécuté avec succès pour la connaissance approfondie de la langue allemande. Dans la première partie de ce volume, il extrait ce qui se rapporte à son sujet des productions de trente-cinq écrivains, depuis Jornandes qui date du milieu du 6<sup>e</sup> siècle, jusqu'à Godefridus, moine de Cologne, qui composait ses annales dans la première moitié du 13<sup>e</sup> siècle. La 2<sup>e</sup>

et la 3<sup>e</sup> parties portent à 172 le nombre total des sources où l'auteur a puisé, et des témoignages qu'il allègue. L'ouvrage est terminé par une dissertation sur l'origine et le développement successif des traditions qui sont la base des compositions dont il s'agit. L'auteur s'attache surtout à ce qui concerne les héros du célèbre poème des *Nibelungen*, tels que Siegfried, Dieterich et Ermenrich, Etzel, etc. Il fait remonter ses recherches jusqu'aux *Sagas* des peuples scandinaves, et il suit ces traditions de siècle en siècle, en faisant observer les modifications qu'elles ont subies sous la plume des écrivains qui les ont prises successivement pour sujets de leurs compositions. Il s'attache à distinguer ce qui s'y trouve de conforme à l'histoire et à la géographie, de ce qui est purement d'invention et subordonné à la puissance magique de certains agens surnaturels qu'admettait la mythologie de ces siècles reculés. L'opinion qu'il manifeste en dernier résultat, est que ces traditions ont pris naissance dans la Scandinavie, et que le germe s'en trouve dans l'Edda, mais plutôt comme faisant partie des fables mythologiques du Nord, que comme le récit de faits véritables : c'est, suivant l'auteur, entre les mains des romanciers allemands du moyen âge que ces fables, grossies de plusieurs autres appartenant à des temps postérieurs, ont été rattachées à des traditions relatives à la résidence d'Attila sur les bords du Danube, et à ses démêlés sanglans avec les peuples qui habitaient le long du Rhin. En conséquence, le lieu de la scène a été transporté en Allemagne et en Hongrie, et les héros qui, dans l'Edda, portaient des noms scandinaves, en ont reçu de plus conformes à l'idiôme allemand. C'est de ce mélange de fables mythologiques du Nord et de souvenirs historiques de l'Allemagne, qu'est né le poème des *Nibelungen*, épopée du moyen âge, en dialecte de la Souabe, qui, du moment où les manuscrits en ont été publiés, a fixé l'attention des littérateurs allemands, et n'a cessé depuis d'être parmi eux l'objet de recherches savantes et ingénieuses.

Il y a lieu de s'étonner que cette production si célèbre au-delà du Rhin, soit à peine connue de nom parmi nous. Ce n'est pas qu'il n'en existe, dans notre langue, une fort bonne traduction manuscrite, entreprise sous les auspices d'un de nos plus illustres professeurs ; mais l'état de la librairie française

est tel que quelque bon que soit un ouvrage, aucun éditeur n'a le courage de s'en charger, pour peu qu'il sorte de la catégorie des pamphlets politiques, de celle des livres d'histoire qui se rattachent aux passions qui nous agitent, ou de celle des mémoires vrais ou faux. Tout autre écrivain doit ajourner l'espérance de voir son travail publié, quelque intérêt que sa publication pût offrir aux amateurs d'une littérature à la fois solide et agréable.

Au surplus, l'idée que nous nous sommes formée du poème des *Nibelungs*, n'est pas seulement conforme à l'opinion de toute l'Allemagne, elle l'est encore au jugement qu'en ont porté quelques-uns de nos meilleurs journaux littéraires. C. M.

322. FÜRSTEN UND VÖLKER VON SÜD-EUROPA IM-16. und 17. JAHRHUNDERT. — Des princes et des peuples au 16<sup>e</sup> et au 17<sup>e</sup> siècle; tiré principalement des papiers d'ambassade inédits; par Léopold RANKE. Vol. 1<sup>er</sup>, 444 pag. in-8°. Hambourg, 1827; Perthes.

Dans le temps de sa puissance, Venise se faisait faire par ses ambassadeurs dans les cours étrangères des rapports très-détaillés sur les gouvernemens et sur les événemens, tant publics que secrets, qui se passaient sous les yeux des ambassadeurs. A leur retour, ces ambassadeurs faisaient la lecture de leurs observations dans le conseil des Prégadi à Venise. Les rapports étaient recueillis et conservés avec soin : c'est ainsi que se sont formées dans la suite des temps, c'est-à-dire pendant 5 ou 6 siècles, des collections immenses; c'est surtout au 16<sup>e</sup> et au 17<sup>e</sup> siècle que de pareilles relations ont été faites en grand nombre. Elles furent jugées si utiles que d'autres puissances les firent copier, et que les hommes d'état en firent une étude particulière. M. Ranke fait observer qu'ainsi, malgré l'imprimerie, s'est propagé dans les temps modernes un genre d'écrits qui n'a jamais vu le grand jour. Pallavicini trouva une de ces collections dans le palais Borghèse à Rome, chez le cardinal Spada, et y puisa des matériaux pour son histoire du concile de Trente. La bibliothèque de la Vallicella, fondée à Rome par St.-Philippe de Néri, conserve un recueil semblable. Il y en a aussi au Vatican et dans d'autres dépôts littéraires de Rome.



Cosme de Médicis chargea un archiviste particulier de faire copier et rassembler les relations politiques. A Venise, Augustin Nani en possédait une quantité immense. La bibliothèque de Paris, dit M. Ranke, a une si grande provision de relations vénitiennes, qu'elles pourraient presque remplacer les archives de Venise. On en trouve jusqu'en Allemagne. La bibliothèque royale de Berlin a 48 volumes in-folio de ce genre : il y en a quelques autres à Gotha. M. Ranke n'a eu à sa disposition, à ce qu'il paraît, que ces deux collections; mais depuis la publication de son premier volume il a fait un voyage à Venise pour augmenter ses matériaux. Il est fâcheux qu'il n'ait pas commencé par là.

En faisant des extraits de ces relations manuscrites, et en puisant le reste dans des ouvrages imprimés, l'auteur retrace un tableau très-intéressant des états méridionaux au 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècle. Le volume qu'il a publié n'embrasse encore que deux grandes puissances, les Ottomans et la monarchie espagnole, qui alors était maîtresse de Sicile, de Naples, de Milan et des Pays-Bas. Dans la première division, M. Ranke trace l'origine de la puissance ottomane, il fait une digression sur les Grecs au 16<sup>e</sup> siècle, il retrace ensuite la décadence de l'empire turc, et finit par faire connaître la situation de cet empire sous Amurat IV. Les sultans, les visirs, les milices sont les objets de ces recherches. Ayant passé ensuite à la monarchie espagnole, il esquisse le caractère des rois du temps, c'est-à-dire de Charles Quint et de Philippe II et III; ensuite il s'occupe de leur cour et de leur ministère. Il fait une digression sur Don Juan d'Autriche; il passe aux cortès et à l'administration, en faisant voir comment les rois d'Espagne ôtèrent peu à peu à la représentation nationale tous les pouvoirs, et devinrent rois absolus. Les cortès de leur côté demandèrent souvent des choses insensées, et se montrèrent peu éclairés sur les vrais intérêts nationaux. En traitant de la Sicile, de Naples, de Milan et des Pays-Bas, l'auteur considère également l'administration de ces pays, leurs représentans, les droits des communes, etc. Les autorités sur lesquelles s'appuie M. Ranke, sont toujours citées au bas des pages; souvent l'auteur transcrit les textes des relations manuscrites. C'est ainsi que M. Ranke a composé un ouvrage plein de renseignemens instructifs sur les états et

les princes des deux siècles. Comme l'auteur écrit bien, on lit ces exposés avec beaucoup d'intérêt, et il ne nous reste qu'à souhaiter que l'auteur puisse donner encore quelques volumes de ces matières historiques. D-c.

223. REMARQUES SUR DEUX ACTES DE HENRI II ET DE HENRI III, ducs de Brabant; par le baron de REIFFENBERG. 12 pag. in-4° Bruxelles, 1830; Hayez, imprim. de l'Acad.

Le duc Henri II supprima, en 1247, le droit de morte-main. M. de Reiffenberg examine en quoi consistait ce droit dans la Flandre. Il fait une distinction entre *main-morte* et *morte-main*. La 1<sup>re</sup> est, selon ce savant, la condition sous laquelle un bien est tenu en main-morte, tandis que la *morte-main* est l'effet de cette condition, c'est-à-dire, le cas où les gens de main-morte venant à mourir, le seigneur prenait tout, ou bien une partie de leur avoir. D.

224. MÉMOIRE SUR LES SIRS DE KUYK; par le baron de REIFFENBERG. 36 pag. in-4°. Bruxelles, 1830; Hayez, imprim. de l'Acad.

Kuyk est le nom d'une ancienne seigneurie de 6 lieues de long sur 3 de large, auprès de la Meuse, dans la province actuelle du Brabant septentrional. Les seigneurs avaient une souveraineté indépendante, et recevaient l'investiture immédiatement de l'empire germanique. Au 14<sup>e</sup> siècle, elle fut un fief sous le titre de baronnie de Brabant. Par le traité de Munster, en 1648, la propriété en fut assurée à la maison de Nassau-Orange; maintenant une grande partie de l'ancienne seigneurie appartient aux domaines qui constituent l'apanage du prince Frédéric des Pays-Bas. M. de Reiffenberg cite un ouvrage historique sur le pays de Kuyk, par Thierry Paringat, Utrecht, 1742, in-4°, et reprend en sous-œuvre l'histoire de cette contrée, en indiquant les faits mémorables qui se sont passés successivement sous les seigneurs de Kuyk, depuis le moyen âge, jusqu'à Maurice de Nassau-Orange. D.

225. GESCHICHTE FRANKREICHS, etc. — Histoire de France depuis l'arrivée d'une colonie grecque (à Marseille) jusqu'à la mort de Louis XV. In-8° de 958 pages. Leipzig, 1829; Brockhaus.

L'auteur de cet ouvrage, quel qu'il soit (il ne s'est ni nommé

ni désigné), n'a pas prétendu jeter un nouveau jour sur l'histoire de la France en puisant dans les archives des souverains de l'Allemagne, et en soumettant à une nouvelle discussion des points encore controversés; il s'est borné à offrir à ses lecteurs un récit bien fait des événemens, en se servant de tout ce que les auteurs français ont pu lui fournir. Il a le mérite de faire mention, toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, des revenus et des dépenses publiques à différentes époques. Il ne néglige pas non plus de parler de l'état de la civilisation. Contre l'ordinaire des autres historiens allemands, il cite trop rarement ses autorités. La critique historique n'est pas ce qu'on peut attendre de lui; mais il a écrit un livre qui, tenant le milieu entre les ouvrages volumineux et les abrégés secs et décharnés, ne peut manquer de fournir une lecture agréable aux gens du monde. Après les éloges que nous avons donnés dans un autre article à M. Poelitz, pour avoir conduit son abrégé d'histoire universelle jusqu'au moment où son ouvrage était mis sous presse, nous ne pouvons approuver que l'auteur de celui-ci laisse ignorer à ses lecteurs tout ce qui s'est passé en France depuis le 10 mai 1774. G. M.

226. PRÉCIS DE L'HISTOIRE NATURELLE, CIVILE ET POLITIQUE DE BOULOGNE-SUR-MER ET DE SES ENVIRONS, depuis les Morins jusqu'en 1824; par P. J. B. BERTRAND. 2 vol. in-8°. Boulogne, 1828.

Le premier de ces deux volumes est le seul qui renferme, à proprement parler, l'histoire de Boulogne. Il est divisé en deux parties, dont la première comprend tous les événemens dont cette ville a été le théâtre depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789; et la seconde, ceux qui s'y sont passés depuis cette époque jusqu'à la restauration de la maison de Bourbon.

Après quelques considérations sur la ressemblance qui existait entre les Gaulois et les Morins, peuples établis sur le rivage continental de la partie la plus resserrée de la Manche, l'auteur examine l'état de la contrée sous les Romains. Il donne, d'après les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la description du pîsare appelé *Tour d'ordre* ou de *Galigula*; car on attribue à l'empereur de ce nom la construction du monument dont il s'agit. M. Bertrand fixe, avec assez de vraisemblance, à 50 ans avant Jésus-Christ la fondation de

Boulogne, par Pédina, parent de César, qu'il suivit dans l'expédition des Gaules. Cette ville reçut plusieurs empereurs dans ses murs, entr'autres, Claude, Adrien, Antonin et Constantin. Plus tard, Charlemagne fit de Boulogne le principal arsenal de sa marine. L'auteur retrace les irruptions des barbares du Nord dans le Boulonnais, dont la capitale, détruite une première fois dans le 4<sup>e</sup> siècle, le fut de nouveau en 881, après la bataille de Wimille, gagnée par les Normands. Nous trouvons dans le même chapitre une liste assez curieuse des reliques que renfermaient alors les églises de Boulogne, et qui furent transportées à Gand pour les soustraire aux profanations des barbares. Dans ce catalogue, très-propre à donner une juste idée de l'esprit religieux du 10<sup>e</sup> siècle, sont mentionnés : un morceau de l'éponge dont Jésus-Christ fut abreuvé, un lambeau de sa robe, un débris des cordes dont il fut garotté, de la terre de la montagne des Oliviers, de la manne du désert, un morceau des cruches dans lesquelles l'eau fut changée en vin, et d'un des cinq pains; un morceau du lit et du manteau de Saint-Pierre, une des pierres avec lesquelles Saint-Etienne fut lapidé, la rotule du pape Saint-Léon, une dent de Sainte-Cécile, etc., etc.

Les chapitres suivans sont consacrés au récit des faits arrivés sous la troisième race des rois de France, et relatifs au Boulonnais. L'auteur s'étend assez longuement sur l'histoire de Notre-Dame-de-Boulogne, dont le culte donna naissance à un des plus célèbres pèlerinages de la chrétienté, dans le moyen âge. Cet usage religieux dura jusqu'à la destruction de l'image de bois vermoulu qui avait reçu les hommages de nombre de rois et de trente-cinq générations.

Nous ne suivons pas l'auteur dans la narration des événemens de la révolution; car les faits racontés dans cette partie de l'ouvrage sont en partie les mêmes que ceux dont toute la France a offert le spectacle à la fin du 18<sup>e</sup> siècle. Sous l'empire, Boulogne, comme toutes les villes maritimes, eut beaucoup à souffrir du système continental exécuté dans toute sa rigueur. La partie de l'ouvrage relative au régime impérial nous paraît contenir une erreur que nous devons rectifier. Il nous semble que M. Bertrand a tort d'assimiler le général Sarrasin à Corriolan; car la position et les motifs de ces deux transfuges étaient bien différens.

Le second volume de l'ouvrage, presque entièrement consacré à la topographie, au climat, à la constitution physique et morale des habitans, et aux productions de la nature, toutes matières étrangères à la 7<sup>e</sup> section du *Bulletin*, est terminé par une biographie des hommes distingués natifs du Boulonnais, parmi lesquels on remarque le comte Baudouin, Godefroi de Bouillon, le musicien Monsigny, Patras de Campaigno, l'architecte Saunier, etc. Nous ajouterons à cette liste le nom de M. Daunou, savant académicien et excellent citoyen. W.

227. HISTOIRE DU DAUPHINÉ, par M. le baron de CHAPUYS-MONT-LAVILLE, membre de l'Acad. provinc. 2 vol. in-8° de xvi et 478, et 508 p. Paris, Ambroise Dupont; Lyon, 1827-1829, Babeuf.

Si l'on s'attendait à trouver dans le livre que nous annonçons les recherches consciencieuses et la critique éclairée qui ont acquis une juste réputation à quelques écrivains de notre époque, l'*Histoire du Dauphiné*, par M. le baron de Chapuys-Montlaville, serait exposée à subir un examen que cet ouvrage est loin de pouvoir soutenir. Mais, quoique le mérite de quelques productions récentes ait dû nous rendre difficiles, nous ne devons pas exiger de l'auteur plus qu'il n'a promis de donner. M. de Chapuys prévient, dans sa préface (p. xiv), qu'il a « moins cherché à faire un livre profondément savant qu'un récit agréable; » et quant à l'étendue proprement dite de son histoire, il regarde (T. II, p. 301) sa tâche comme terminée à la mort de Humbert II, en 1355, la réunion du Dauphiné à la France faisant, depuis lors, rentrer dans l'histoire générale du royaume, l'histoire particulière de la province. Nous pourrions d'abord demander, si le dessin de « faire un récit agréable » dispense l'écrivain des recherches nécessaires pour constater les faits et les mettre à leur véritable place, lorsque, et c'est ici le cas, cette double tâche est loin d'avoir été accomplie en entier dans les ouvrages déjà existans; en second lieu, nous pourrions établir que nombre de faits qui ne méritent pas de faire partie des annales d'une grande nation, n'en doivent pas moins être consignés dans celles de la province où ils se sont passés, comme intéressant ses habitans en particulier. Mais nous avons moins à examiner ce que l'ouvrage de M. de Chapuys devrait contenir, que ce qu'il contient réellement.

Ce n'est, il faut le dire, qu'un abrégé fort prolixe de l'*Histoire générale de Dauphiné*, par Nicolas Chorier, avocat au parlement. L'abréviateur, encore plus prodigue de réflexions que son modèle, semble n'avoir considéré les faits que comme un prétexte pour disserter souvent sans utilité pour le lecteur, et faire ce qu'on appelle du style. A cela près, M. de Chapuys a suivi Chorier avec une fidélité dont on ne pouvait que le louer, si Chorier était un historien que l'on pût suivre aveuglément, mais son ouvrage est loin de mériter une telle confiance. Valbonnais a montré, dans son *Histoire des dauphins* de la maison de la Tour, que Chorier n'avait pas assez eu recours aux véritables sources, nous voulons parler des actes conservés dans différentes archives du Dauphiné. Malheureusement, les deux volumes de Valbonnais, dont l'un est composé en entier de pièces justificatives, n'embrassent qu'une période d'un peu plus de 70 années, depuis l'avènement de Humbert 1<sup>er</sup>, vers la fin de 1281, jusqu'à la mort de Humbert II, en 1355. M. de Chapuys ne paraît pas l'avoir assez consulté. Chorier fait commencer la généalogie des dauphins par un Guigue, comte d'Albon, qui vivait, selon lui, en 889; Valbonnais ne la fait remonter qu'au Guigue VI de Chorier, dit le Vieux, et mort en 1075, retranchant ainsi de la liste les cinq premiers, comme n'étant établis que sur des preuves insuffisantes. M. de Chapuys rapporte les deux généalogies, mais sans donner de raisons pour préférer l'une ou l'autre, de sorte que le lecteur demeure indécis. M. de Chapuys ne donne que 21 ans au dauphin Guigue VIII, mort au mois d'août 1333, et l'on voit dans Valbonnais, que ce même dauphin était né en 1309. Chorier attribue la mort d'André, fils de Humbert II, à l'imprudence de sa nourrice qui le laissa tomber d'une fenêtre; M. de Chapuys adopte cette version, mais un acte reproduit par Valbonnais montre que le jeune prince mourut de maladie, etc. Toutefois, cette prédilection exclusive pour l'avocat dauphinois aurait dû épargner à M. de Chapuys des erreurs dont nous ne savons comment qualifier la cause. Le tome second de Chorier est accompagné d'un errata fort ample, auquel il conjure le lecteur de vouloir bien avoir recours, pour corriger les fautes étranges résultant de l'absence de l'auteur pendant l'impression de ce volume. Or, nous avons trouvé dans l'histoire de M. de Chapuys des fa-

tes (1) corrigées dans cet errata. Il faut que l'exemplaire qui a servi à M. de Chapuys ne contienne ni l'avertissement de Chorier, ni son errata.

Depuis la publication ( 1672 ) du 2<sup>e</sup> volume de l'Histoire de Dauphiné, les progrès des études historiques ont permis d'apprécier à leur juste valeur des opinions regardées pendant longtemps comme la vérité, ou de rectifier des faits que jusque là personne ne s'était avisé de contester. M. de Chapuys n'a pas voulu, ou n'a pas su profiter de ces espèces de découvertes. En voulant corriger Chorier, qui, cette fois, n'était point en faute, il fait ( I, 469 ) mourir l'empereur Frédéric-Barberousse à 38 ans ( il en avait 70 ), pour s'être imprudemment baigné, comme Alexandre, dans le Cydnus. On sait maintenant que ce n'est point dans cette rivière que se baigna Frédéric, mais dans le Calycadnus, qui, moins connu que l'autre, quoique d'un cours plus long, arrosait Séleucie au lieu de Tarse, et se jette dans la Méditerranée, plus de vingt lieues à l'occident du Cydnus. Le mot de François I<sup>er</sup> après la bataille de Pavie, Tout est perdu, fors l'honneur, tant de fois répété, ne devait pas l'être ainsi par M. de Chapuys, depuis que la lettre autographe du roi à sa mère, a fait connaître les véritables paroles du monarque : « De toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui est sayne, » ce qui est un peu différent. Tous ceux qui ont pris la peine de réfléchir sur la véritable origine de la chevalerie, sur ce qu'elle-même était en réalité, et qui ont ensuite considéré les maux causés, pendant plusieurs siècles, à la plus grande partie de la nation, par la petite partie à laquelle nous devons cette institution si vantée, tous ceux-là ; disons-nous, ont cessé d'ajouter foi aux peintures brillantes qu'en ont faites, de nos jours encore, des écrivains célèbres ; M. de Chapuys dans des pages d'ailleurs agréablement écrites et consacrées à la chevalerie, qu'il appelle « une institution aimable, fondée sur la vertu et l'amour, » partage l'erreur commune ; peut-être a-t-il puisé à des sources non moins authentiques que les écrivains qui ont abondé dans le même sens, les *Amadis*, *Lancelot du Lac*, ou *Tristan le Léonais*. Enfin, avec un peu plus de lecture, M. de Chapuys n'eût point fait ( T. II, p. 457 ) Ra-

(1) M. de Chapuys imprime Montouchi pour Montoux ; Foudigay pour Faucligny ; Oronce fini pour Finé, etc.

phail, mort en 1510, Erasme, mort en 1536, Marot, mort en 1544, et d'autres encore, contemporains de Sully et de Henri IV; il n'eût pas non plus (ib. p. 656) essouffé Mayenne à la suite de Henri, dans la grande galerie du Louvre qui ne fut achevée que sous Louis XIV, etc.

Quelque imparfaite que soit l'histoire de Chorier, elle renferme cependant beaucoup de faits non contestés que l'on ne saurait peut-être où retrouver aujourd'hui : ce guide commode a tout-à-fait manqué à M. de Chapuys, en 1601, époque à laquelle Chorier s'est arrêté. Aussi l'historien moderne ne trouve-t-il rien d'intéressant dans les annales de la province, et termine-t-il rapidement son ouvrage par une espèce de tableau de quelques-uns des événemens arrivés en France depuis cette année, se bornant à effleurer en passant le fameux procès des tailles qui eut lieu sous Louis XIII, et les assemblées de Vinelle et de Romans (1) qui se tinrent, comme on le sait, un siècle et demi après. De tout ceci, le lecteur devra, ce me semble, conclure qu'il ne suffit pas, lorsque l'on veut se faire historien, de savoir écrire avec agrément, et même avec une sorte d'élégance, que les secours de l'érudition sont indispensables pour donner à son ouvrage une autorité dont le style peut ensuite prolonger la durée.

228. HISTOIRE DE GRENOBLE ET DE SES ENVIRONS, depuis sa fondation sous le nom de Cularo jusqu'à nos jours; par M. J. A. PILLOT. In-8° de xiv et 327 pag.; Grenoble 1829; Baratier frères.

Nous venons de voir que M. de Chapuys a moins prétendu ajouter aux faits déjà connus de l'histoire du Dauphiné, que leur donner une couleur plus brillante : l'auteur de l'histoire de Grenoble s'est imposé, s'il faut l'en croire, une tâche plus pénible. « Si l'on ajoute à cela (aux doutes sur l'ancien nom de Grenoble et sa position), que personne ne s'est encore occupé de l'histoire de Grenoble, que presque tous les anciens documens ont été perdus lors de l'inondation de 1219, ou pendant

(1) Le récit que M. de Chapuys fait de ces événemens remarquables, et les réflexions dont il l'accompagne, ont une ressemblance un peu trop grande, à notre avis, avec ce qu'on trouve sur les mêmes choses dans le *Résumé de l'histoire du Dauphiné*, par M. Lacroix; 1825, in-18.



les guerres civiles du 16<sup>e</sup> siècle, on jugera des *difficultés* que j'ai dû rencontrer. » Avant-propos, p. vi, il nous semble que M. Pilot aurait dû dire que personne n'avait publié d'histoire proprement dite, etc.; car, si nous sommes bien instruits, au moins trois personnes connues en Dauphiné, se sont déjà occupées de l'histoire de Grenoble : Nicolas Charbot, qui vivait dans le 18<sup>e</sup> siècle; on trouve des fragmens de son travail à la suite de l'Histoire du baron des Adrets, par J.-C. Martin, 1803, in-8°; l'abbé Régis Barthélemy, mort il y a une vingtaine d'années; l'Annuaire de l'Isère pour l'an XI, renferme deux dissertations anonymes de cet abbé, tirées d'une histoire de Grenoble composée sur des actes et des monumens authentiques, l'une sur la situation ancienne de la ville, l'autre sur les différens noms qu'elle a portés; et M. Champollion-Figeac, à qui l'on doit les *Antiquités de Grenoble, ou histoire ancienne de cette ville d'après ses monumens*, Grenoble, 1807, in-4°. — Voyons maintenant quelles sont les difficultés que M. Pilot a dû rencontrer.

Son Avant-propos est suivi d'une table des principales terres qui composaient le comté de Graisivaudan; les mêmes noms se trouvent à la vérité dans Valbonnais, tom. 1<sup>er</sup>, p. vij; mais ils sont sans ordre, et M. Pilot a pris la peine de les ranger dans l'ordre alphabétique. L'histoire proprement dite commence par l'examen de la position de Grenoble, lorsqu'il se nommait Cularo. M. Champollion-Figeac avait traité, avec détails, cette question de géographie ancienne, dans ses *Antiquités*, etc., et démontré, selon nous, avec la dernière évidence, que Cularo était situé sur la rive gauche de l'Isère, c'est-à-dire chez les Voconces. Un article étendu inséré, en 1814, dans le Magasin Encyclopédique de Millin, sous le titre de *Nouveaux Éclaircissemens sur la ville de Cularo, aujourd'hui Grenoble*, renferme de nouvelles preuves de son opinion, qui est aussi celle qu'a soutenue l'abbé Régis Barthélemy, dans la dissertation que nous avons citée plus haut. M. Pilot, tout en empruntant aux antiquités de Grenoble le fond de son examen et les deux inscriptions qui l'accompagnent, n'a pas jugé à propos d'adopter les mêmes conclusions. Sans prendre garde aux sens que l'on doit raisonnablement donner à ces mots qui terminent une lettre de Munatius Plancus à Cicéron : *Cularone ex finibus Allobrogum*, et sur lesquels il se fonde principalement; sans s'arrêter non plus

aux monumens, et entr'autres à l'enceinte romaine de la ville, réparée, en 288, par Dioclétien et Maximien, et dont quelques fragmens existent encore, il décide, sur la foi d'une tradition populaire, que le quartier étroit de Grenoble qui se trouve sur la rive droite de l'Isère, étant regardé comme le plus ancien, Cularo était aussi situé sur la rive droite, et par conséquent chez les Allobroges.

Quant aux autres erreurs que l'on peut rencontrer dans l'histoire de Grenoble jusqu'au commencement du 17<sup>e</sup> siècle, il faudrait moins les attribuer à M. Pilot lui-même, qu'à Chorier qui a fait presque tous les frais de l'ouvrage pour les temps qu'il a embrassés. Nous serions même tentés de croire que cette espèce d'extrait (où M. Pilot ne cite point Chorier, non plus qu'aucun des auteurs auxquels il a le plus d'obligation), devait être d'abord un abrégé de l'histoire du Dauphiné; car, toute proportion gardée, il n'y est guère plus question de Grenoble que des autres villes de la province. Les compatriotes de l'auteur pouvaient cependant s'attendre à trouver dans une histoire de Grenoble quelques détails de plus sur leur ville natale : le siège que ses habitans soutinrent, en 1590, contre Lesdiguières, eût exigé plus de développement et d'exactitude, et sur ce point l'histoire de Lesdiguières par Videl, et quelques manuscrits de la bibliothèque de Grenoble, auraient fourni à M. Pilot de quoi satisfaire les lecteurs les plus exigeans.

Son extrait de Chorier achevé, notre auteur, lassé apparemment des *difficultés* qu'il avait rencontrées, s'est borné à nous conduire jusqu'à la révolution avec des lambeaux empruntés à l'histoire de Lesdiguières par Videl, aux Affiches du Dauphiné, aux Annales de l'Isère, etc. Si M. Pilot avait parcouru en entier ce dernier journal, il aurait encore trouvé dans quelques articles relatifs à l'histoire de Grenoble, des documens exacts sur les différens accroissemens de cette ville, et évité les erreurs graves dans lesquelles il est tombé à ce sujet. Depuis la révolution jusqu'à l'année 1829, M. Pilot s'est contenté de donner une chronique de moins de quatre pages, renfermant les dates de quelques événemens qui se sont passés à Grenoble, ou celles de la fondation de quelques établissemens publics, mais on n'y trouve que des dates. Le passage de Bonaparte, en 1815 n'occupe pas une ligne : la glorieuse résistance qu'opposèrent, le

6 juillet de la même année, à l'armée Austro-Sarde, les Grapoblois, réduits à leurs propres forces, n'a mérité de M. Pilot que deux lignes et demi. Vainement lui demanderait-on quelques détails sur des événements moins importants, il ne parait pas en avoir eu connaissance.

Le volume est terminé par des notes sur l'*Isère et le Drac*, la Grande Chartreuse, les portes de Grenoble, etc. Divers ouvrages ont été mis à contribution dans ces notes : Valbonnais, les Annaires de l'Isère, et surtout l'histoire de des Adrets de J.-C. Martin, à laquelle M. Pilot a emprunté nombre de pages sans presque rien changer au texte, pas même pour en corriger les fautes, à quoi auraient pu l'aider les Antiquités de Grenoble, surtout pour les inscriptions qu'il a rapportées. Nous nous étions d'abord proposé d'indiquer les omissions et de signaler les principales erreurs du livre de M. Pilot, mais nous avons bientôt dû y renoncer, autrement cet article eût trop ressemblé à un errata.

A. M.

229. MÉMOIRES DE JACQUES CASANOVA DE SEINGALT sur les 50 dernières années du 18<sup>e</sup> siècle; publiés d'après les manuscrits originaux de l'auteur. Tom. 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>, in-8°, de xli — 382 et 392 p. Paris, 1830; Heideloff.

Nous avons déjà annoncé avec détail (1) une traduction abrégée, ou *expurgata*, de ces mémoires, les plus riches en événements, les plus singuliers et les plus intéressans que nous ayons jamais lus. Cette traduction avait été faite d'après une édition allemande, publiée, plus de 20 ans après la mort de Casanova, par M. G. de Schutz; mais cette édition n'était elle-même que la traduction abrégée des mémoires originaux, écrits par l'auteur en français, retenus long-temps dans le porte-feuille de ses héritiers, que des offres pécuniaires considérables, faites par le comte et ministre d'état Marcolini, à Dresde, n'avaient pu décider à en permettre la publication, et qui paraissent être la propriété des éditeurs qui les livrent aujourd'hui, pour la première fois, au public, dans toute leur intégrité, sans nous apprendre toutefois comment ils en sont devenus possesseurs.

Nous l'avons déjà dit, et nous aimons à le répéter ici, avec

(1) Voy. août 1828, n° 226; sept. id., n° 222; mars 1829, n° 286, et oct. id., n° 161.

les nouveaux éditeurs de ces mémoires : « Aucun ouvrage sur l'ensemble des mœurs du 18<sup>e</sup> siècle et sur l'état de l'Europe à cette époque, n'est plus riche en portraits intéressans, en particularités curieuses et piquantes, et en événemens dramatiques. Les différentes scènes de la vie de cet homme étonnant réalisent en quelque sorte toutes les suppositions que fait naître l'idée d'un *Gil-Blas* sorti de la sphère romanesque pour entrer dans le champ de la vérité. »

Nous avons cru aussi devoir louer la résolution prise par les traducteurs ou par l'éditeur de la première édition française de ces mémoires, d'en élaguer non-seulement des expressions, mais encore des tableaux et des scènes que la susceptibilité des lecteurs actuels n'aurait pu supporter et qui n'ajoutaient rien, d'ailleurs à la peinture des mœurs du 18<sup>e</sup> siècle, assez discréditée déjà sous ce rapport dans l'opinion générale. Les nouveaux éditeurs prétendent que ces suppressions ont porté sur les situations les plus intéressantes de la vie de Casanova, et qu'elles ont fait de ses mémoires un ouvrage qui manque de liaison et dont le plus grand mérite, disent-ils, l'unité d'action « qui en fait une sorte d'épopée » a disparu. Les lecteurs qui recherchent moins le but général d'un ouvrage que la pensée même de son auteur auront donc une édition plus complète et beaucoup plus satisfaisante, sous ce rapport, dans celle qu'on leur offre aujourd'hui.

Cependant les nouveaux éditeurs préviennent qu'ils ne donnent pas le manuscrit de ces Mémoires tel qu'il leur est parvenu, et qu'ils ont été obligés d'en faire faire une *révision sévère*, sous un double point de vue. « D'abord, disent-ils, Casanova a écrit dans une langue qui n'était pas la sienne, et il a écrit comme il a senti, sans circonlocution, sans périphrase; l'original, par conséquent, tel que l'auteur l'a laissé, fourmille de fautes de grammaire, d'italianismes et de latinismes. Il a fallu faire disparaître toutes ces taches pour rendre le manuscrit propre à l'impression; mais l'écrivain exercé, ajoutent-ils, qui s'est chargé de ce travail épineux, a eu soin de n'altérer en rien ni l'originalité de l'auteur, ni le plan, ni la contexture de son livre. D'un autre côté, comme l'esprit du siècle, ainsi qu'ils le reconnaissent et quoiqu'en disent ses détracteurs, repousse les turpitudes et les obscénités, par cela même qu'une saine philosophie épure le goût et forme

la raison, il fallait s'attendre que l'écrivain à qui la révision du manuscrit a été confiée ne se bornerait pas à le retoucher, mais qu'il le châtierait, en outre, en élaguant toutes les expressions qui auraient pu alarmer la pudeur, et en couvrant d'une gaze officieuse toutes les images dont la grande majorité des lecteurs ne s'accommoderait plus aujourd'hui... » Toutefois, ils ne se sont point dissimulé et nous ne cachons pas à nos lecteurs que ces *Mémoires*, même dans la première édition abrégée que nous avons annoncée, ne peuvent être placés au nombre de ceux dont une mère prudente permet (1) la lecture à sa fille.

La première édition française des *Mémoires de Casanova* était composée de 14 volumes format in-12; les éditeurs de celle-ci ne disent point à combien de volumes elle doit s'élever; mais elle n'en aura pas beaucoup moins, sans doute, quoique d'un format plus grand et d'une justification plus large, puisque les 17 chapitres contenus dans les 2 volumes in-8° que nous avons sous les yeux conduisent l'histoire de Casanova à l'époque de sa vie où un heureux événement le tire en quelque sorte d'un état d'abjection pour en faire une espèce de grand seigneur, événement raconté dans le 3<sup>e</sup> chapitre du 3<sup>e</sup> volume de l'édition in-12. On pourrait par là juger à peu près aussi de la valeur matérielle des suppressions que renfermait cette première édition, et par conséquent des passages restitués par les nouveaux éditeurs; mais c'est un travail qui sera l'objet d'un examen particulier de notre part et sur lequel nous reviendrons à l'occasion des autres livraisons que nous aurons à annoncer. E. H.

---

## MÉLANGES.

230. SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE LONDRES. — Séance de nov. 1829.

Reginald Bray, esq., le rév. T. S. Hughes et Ralph Watson, esq., sont nommés membres de la Société. M. Juan Barthé com-

(1) L'*avant-propos* des nouveaux éditeurs porte *prescrit*, mais sans doute par erreur; cette expression aurait ici une teinte d'ironie assez déplacée selon nous.

munique, par l'entremise de lord Aberdeen, des *fac simile* d'inscriptions romaines (1). Le rév. H. J. Tood présente un dessin avec la description d'un portail saxon richement orné, de l'abbaye de Kirkham, dans le Yorkshire. On lit quelques remarques sur les monnaies des rois de Murcie par Edward Hawkins, esq., de même qu'une communication de M. Bray, relative à la découverte faite sur la propriété du comte Onslow à Worplesden, dans le Surrey; à deux milles et demi de Guildford, le 30 juillet dernier, d'un pavé en mosaïque de 62 pieds de long, que le comte a employé à Claudon pour orner sa demeure.

Décembre 1829. — M. Madden communique à la Société un journal qui donne la liste des partisans dans le Lincolnshire et pays adjacens durant les efforts de la courte vie du comte de Northumberland pour placer la couronne de Henri VIII sur la tête de lady Jeanne Gray. M. Croston Croker lit un mémoire relatif à des chambres souterraines sur la ferme de M. Cummin à Garranes; dans le midi de l'Irlande. La séance est terminée par une lettre de M. O'Callaghan Newenham, qui donne un état de plusieurs chambres construites de la même manière dans le voisinage de Fermoy.

Dernière assemblée de 1829. — On commence la lecture de l'essai de M. Dukes sur l'histoire romaine d'Uriconium (de nos jours Wroxeter, dans le Shropshire).

Janvier 1830. — Le rév. M. Bird a mis sous les yeux de la Société 4 sceaux et une cassette qu'on suppose avoir contenu une relique. M. Dukes a lu la fin de son mémoire sur l'histoire romaine de Wroxeter. M. William Hosking a lu un mémoire rempli d'intérêt sur les ruines de Pæstum; et le capit. William Henry Smyth en a lu un sur un bain des îles de Lipari, accompagné d'un très-beau modèle.

### 231. ACADEMIE ROYALE DE TURIN.

Classe des sciences morales, historiques et philologiques. —

Séance du 8 janvier 1829. On lit les mémoires suivans :

1° Lettre à M. Washington Irving, auteur de l'histoire, de la vie et des voyages de C. Colomb; par le comte Napione. 2°

(1) Ce sont les inscriptions de Guadix qui ont été insérées dans le *Bulletin* de 1829, Tom. XII, n° 103. (N. du R.)

Explication d'une stèle grecque du Musée R. égyptien à Turin; par le professeur A. Peyron. 3° Continuation des notices sur la maison royale de Savoie. Règne de Victor Amédée I<sup>er</sup>; par le chev. César Saluzzo. 4° Continuation de l'introduction à l'histoire de la législation ancienne du Piémont et de la Savoie; par le comte F. Sclopis.

*Séance du 22 janvier.* — On lit : 1° Cinquième lettre sur l'histoire des républiques italiennes du moyen âge par M. Sismondi, du comte Napione. 2° Continuation de l'explication d'une stèle grecque du Musée R. égyptien; par le profess. A. Peyron. 3° Essai sur l'indifférence considérée comme qualité naturelle dans la plupart des hommes. 4° Le Château de Bodincomagum différent de la ville d'*Industria*; mémoire du P. C. Gazzera.

*Séance du 19 février.* — Lectures; 1° Législation ancienne du Piémont et de la Savoie, des *malli* et des plaids; par le comte F. Sclopis. 2° Histoire de la colonie des Génois à Galata; par le chev. L. Sauli.

232. ARCHIVES HISTORIQUES ET STATISTIQUES DU DÉPARTEMENT DU RHÔNE. ANNÉES 1824 (nov. et déc.), 1825, 1826, 1827 et 1828; 62 cahiers formant 10 volumes in-8°. Lyon; Barret.

Le tome premier renferme d'abord une dissertation intéressante sur l'histoire de la petite contrée, qui, jusqu'à la révolution, porta le nom de Franc-Lyonnais. Ce pays, quoiqu'enclavé dans le royaume, jouissait de l'*autonomie*; et ce phénomène historique et politique n'avait encore excité l'attention d'aucun investigateur national. Nous trouvons ensuite le testament de Louise Labé, dont les œuvres ont été publiées récemment et annoncées dans le *Bulletin*, 1825 (Tom. III, n° 23). Ce testament, qui est assez long, est daté du mois d'avril 1565. On peut d'autant plus compter sur son authenticité qu'il a été imprimé sur une copie qu'en a prise M. Cochard aux archives de la chambre des notaires de Lyon; et il peut servir, soit à corriger, soit à compléter les biographies qui ont paru de la Sapho lyonnaise. — Quelques pages après, vient une Notice sur la vie et les écrits de Borde, poète et littérateur né à Lyon en 1711. Cette notice, relative à un homme qui passe pour être l'auteur

de divers ouvrages dans lesquels la morale et la religion chrétienne sont assez mal traitées, est fort curieuse sous le rapport bibliographique. Les livres dont il s'agit sont le *Tableau philosophique du genre humain depuis l'origine du monde jusqu'à Constantin*, le *Catéchumène*, et *Parapilla*. Il n'est pas prouvé que le premier de ces écrits soit sorti de la plume de Borde; plusieurs bibliographes l'attribuent à Voltaire: M. Barbier, d'abord indécis sur cette question, met ensuite formellement le *Tableau* sur le compte du Lyonnais, d'après un renseignement qui, dit-il, lui a été fourni par Naigeon. Quant au *Catéchumène*, à tort attribué à Voltaire, qui se défendit très-vivement d'en être l'auteur, il est certainement de Borde, ainsi que *Parapilla*, dont la composition ne lui fait pas grand honneur.—Nous remarquons ensuite une note relative à un passage de l'Histoire de France pendant le 18<sup>e</sup> siècle, par M. Lacroix. Ce passage concerne le massacre des prisonniers à Lyon, qui suivit de près celui du 2 septembre, ordonné à Paris par la commune. Le but de l'annotateur est de justifier la population lyonnaise de ces actes de barbarie, qui ne furent l'ouvrage que d'une poignée de scélérats. Il conclut que le peuple de Lyon n'eut point à les réparer, comme cela semblerait résulter des paroles de M. Lacroix.—M. Guerre, à l'occasion de l'installation de l'Académie de Lyon dans les bâtimens de l'abbaye de St-Pierre, lut, en 1824, une Notice historique sur ce monastère, dont la fondation remonte, selon lui, au commencement du 4<sup>e</sup> siècle, environ cinquante ans avant que Clovis devînt roi des Francs. Cette abbaye de femmes acquit des richesses immenses dues aux libéralités qu'elle reçut de divers souverains du moyen âge. Telle était la splendeur de ce couvent, que la mère-abbesse, en qualité de suzeraine, reçut plusieurs fois l'hommage des sires de La Tour-du-Pin, dont les descendants furent souverains du Dauphiné, et des comtes de Savoie, chefs de la maison régnante de Sardaigne. Plusieurs princesses de Lorraine, et même de la maison royale de France, ont gouverné ce monastère comme supérieures, où y ont vécu comme simples religieuses. M. Guerre rapporte deux ou trois anecdotes assez curieuses relatives à l'abbaye de St-Pierre, et dont la dernière se rattache à la chronique scandaleuse du règne de Henri III. Le défaut d'espace nous oblige de ren-



voyer le lecteur au recueil dans lequel ces petites aventures sont consignées.—On sera peut-être curieux de lire un peu plus loin la copie d'une lettre qu'on dit avoir été écrite par Danton, le 21 juillet 1793, à Dubois de Drancé, et trouvée à Grenoble dans le porte-feuille de ce dernier. On y retrouve toute l'énergie révolutionnaire qui caractérisait ce président de la Convention nationale.—Nous avons parcouru avec intérêt une Notice sur les voûtes souterraines situées aux environs de Lyon, et improprement nommées *Aqueducs du Rhône*. D'après diverses considérations fondées sur l'état des lieux, sur des rapprochemens avec des constructions analogues à celles-ci, sur quelques données historiques ou traditionnelles, l'auteur de la Notice conclut que les galeries en question ont été pratiquées sous terre à l'époque de l'établissement du régime féodal, et qu'elles servaient de chemins couverts destinés à la défense et à l'approvisionnement du château de Miribel; qui appartenait successivement aux comtes de Châlons, aux seigneurs de Baugé et de Bresse et aux sires de Beaujeu. L'un de ces derniers eut, en 1348, une siège à soutenir contre le dauphin Humbert II, qui s'empara du château et incorpora à ses États la terre de Miribel. Les possessions de Humbert ayant passé à la France, les constructions souterraines devinrent sans utilité et furent abandonnées. Voilà, sans doute, à quoi il faut attribuer l'incertitude où l'on est encore sur ce qui les concerne.— Nous terminerons la revue de ce volume par la copie de deux inscriptions récemment découvertes, l'une à Vienne, l'autre à Lyon, et qui ne laissent pas d'offrir de l'intérêt.

## 1.

I III VIR  
OR EDILIS  
II AQVAVM  
NSIVM DONA  
N DOS IMPER  
N I, TESTAMENTO.

## 2.

II INERVIS  
QVI MILITAVIT  
ANN. VII EX CORNUCI  
VIXIT ANN. XXXV  
POSUIT ET  
APAIA MATER  
MISERRIMA.

La première de ces inscriptions, fort tronquée, comme on voit, nous apprend, 1° que Vienne avait un édile chargé de la surveillance et de la police des eaux, ce qui prouve l'importance que l'on attachait à cette branche d'administration publique; 2° que les citoyens, pour attacher à leur nom quelque

célébrité, consacraient une partie de leur fortune à l'entretien des monumens publics; car nous voyons, dans cette inscription, comme dans celle que rapporte Spon (*Miscellanea erudita antiquitatis*, p. 35), un testateur léguer une certaine somme pour la réparation des aqueducs. La seconde inscription est une de celles que portaient les tombeaux et les cippes trouvés dans la cour de l'église St.-Irénée, à Lyon. C'est une épitaphe mise par une mère sur la pierre tumulaire de son fils. Nous y remarquons le mot *cornuci*, que l'on croit désigner l'emploi militaire nommé en latin *cornieen*. Spon, dans l'ouvrage cité, dit que les *cornicines* étaient ainsi appelés de la trompette qu'ils portaient, et qui, dans l'origine, n'était qu'une corne de bœuf. Une autre inscription citée par le même antiquaire parle d'une corporation de *liticines cornicines*. Il paraît que le *corniculaire*, comme le nomme Lebeau (Tom. 37 des *Mémoires de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, anc. série), suivait le tribun dans les rondes, ou allait, par son ordre, avertir, au son du cornet, les soldats qui devaient relever les postes à chaque veille.

II<sup>e</sup> Tome. — L'archéologue qui a rapporté quelques inscriptions sépulcrales dans le premier tome, en donne, dans celui-ci, sept autres qui ont été trouvées sur la montagne de St.-Irénée, et que nous ne pouvons transcrire ici. Ce sont des épitaphes relatives à divers personnages assez obscurs. Leur interprétation, qui n'est encore que conjecturale (du moins en grande partie), n'offre aucun résultat historique important ou curieux par sa nouveauté. Nous dirons seulement qu'au bord de l'une de ces inscriptions, placée sur le tombeau d'une *Lucretia Valeria*, se trouve, gravée en quatre lignes, une épigramme de deux vers, insérée dans l'*Anthologie*; elle est dirigée contre les envieux, et commence ainsi : Ὁ γένος δὲ κακὸν ἔστιν, etc. Ce distique, dont l'auteur, comme ceux d'une foule de pièces semblables, est inconnu, paraît être d'une assez haute antiquité. Au reste, la leçon suivie dans l'inscription est un peu différente de celle qu'ont adoptée les éditeurs de l'*Anthologie*, et Brunck, dans ses *Analecta*. — Ceux qui s'occupent des origines de la langue française, et qui croient pouvoir trouver, à ce sujet, des documens de quelque importance dans les idiômes vulgaires de nos provinces, seront sans doute curieux de lire la chanson,

en patois lyonnais, attribuée à M. Révérony, et composée, en 1773, à l'occasion du mariage du comte d'Artois, aujourd'hui Charles X.— Nous recommandons au lecteur une Notice biographique et littéraire, très-instructive, sur Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont en Auvergne, homme d'état, poète et orateur, né à Lyon en 430, d'une famille illustre, dont plusieurs membres occupèrent les premiers emplois civils et militaires sous plusieurs empereurs. Selon Moréri, la maison de *Polignac* descend du frère d'Apollinaire, dont le nom, comme on voit, aurait subi une assez forte altération. Le P. Sirmond rejette cette dérivation; il dit que le château de Polignac ne porta jamais le nom d'*Apollinarius*, et que son nom actuel ne vient nullement d'*Apollon*, mais de *Podomniac*, comme on l'appelait anciennement. Le savant jésuite se fonde sur les lettres écrites par le pape Urbain V à Charles V, roi de France, relativement au vicomte Armand, alors seigneur du château.— Deux autres inscriptions trouvées à Vienne (Isère) attestent encore la sollicitude des anciens habitans de cette ville pour les monumens d'utilité publique. Elles conservent à la postérité le souvenir de deux habitans qui, par une disposition testamentaire, firent chacun un don pour l'entretien des aqueducs. La somme léguée par celui auquel se rapporte l'une de ces inscriptions, et qui se nommait Capella, s'élève à cinquante sesterces; l'autre inscription, qui a plus souffert que celle-ci, contient néanmoins, dans son intégrité, un mot qui servira à expliquer la seconde ligne de la première des deux inscriptions que nous avons rapportées plus haut. Cette ligne, formée de *OR EDILIS*, avait été lue *CURATOR EDILIS*; mais l'une des inscriptions découvertes postérieurement porte les mots *CENSOR EDILIS*, qui comblent heureusement la lacune offerte par les lettres *OR*, et nous font connaître l'existence d'une charge municipale remplie dans la capitale des Allobroges.

III<sup>e</sup> Tome. Nous remarquons d'abord l'extrait d'un mémoire dans lequel on s'efforce de prouver que saint Ambroise naquit à Lyon. Le père de ce prélat était préfet du prétoire des Gaules; son fils vint au monde dans la maison prétorienne même, en 333 ou en 340. Ainsi, la question se réduit à savoir quelle était alors la résidence du préfet. Les uns la placent à Trèves; les autres, à Arles; d'autres, à Lyon. L'auteur, M. Dugas,

natif de cette dernière ville, revendique, pour sa patrie, le célèbre archevêque de Milan. Quoiqu'il appuie sa réclamation de raisonnemens et du témoignage de deux auteurs, il ne prouve cependant rien d'une manière péremptoire. — Une lettre relative au Musée de Vienne, établi dans un ancien temple consacré à Auguste et à Livie, renferme deux inscriptions inédites qui méritent d'être rapportées.

## I.

JUNON. REG. AVG.  
SACRUM  
T. CASSIVS EROS  
ET CASSI  
PRISCUS  
V..... EMVS  
SECUNDUS  
FILL....

## 2.

C. PASSERIO P. F.  
VOL. AFRO  
TRIB. MILIT. LEG. XXII  
IIII VIRO FLAM.  
DIVI AUGVST. D. D.  
FLAM. GERM. CES.  
PREF. FABR. III.  
M. VALERIUS RUFVS  
P. TINCIVS PACATVS  
LETARIVS RVFVS  
SEX VALER. VENATOR.  
I. VALERIUS CRISPINVS  
SEX. CALVISIVS CALLISTVS  
AMICI.

La première de ces inscriptions, trouvée sur un petit autel, fait voir que le culte de Junon, *reine Auguste*, était répandu dans la Gaule, puisque Titus Cassius Eros et ses deux fils lui érigerent un monument de leur reconnaissance. Le surnom d'*Eros* semble indiquer une origine grecque. L'autre inscription est gravée en très-beaux caractères sur un cippe très-remarquable découvert au petit Charavel, près de Vienne. La tribu Voltinia, à laquelle appartenait le Passerius dont il est ici question, comprenait un grand nombre de citoyens de la Gaule, établis principalement à Lyon et à Vienne. Il existe, à Vaison, un cippe portant une inscription dans laquelle est nommé un Quintus Passerius qu'on peut présumer avoir été de la même famille. Au reste, l'auteur de l'article dont nous donnons un extrait interprète par *divince domus*, les deux *n* qui terminent la cinquième ligne de l'inscription de Charavel; se fondant sur un exemple que lui fournit l'inscription taurobolique relative à Septime Sévère, laquelle se trouve au Musée de Lyon. — Nous signalerons à l'attention du lecteur un mémoire sur la bataille de Brignais ou des *tard-venus*. Cette pièce inédite est d'André

Clapasson, avocat au parlement. La bataille se livre, en 1361, entre les troupes du roi Jean et des bandes de soldats indisciplinés qui, profitant des désastres de la France, parcouraient les provinces sous le nom de *compagnies*, et y commettaient les plus grands excès. L'armée royale, commandée par Jacques de Bourbon, attaqua l'ennemi, qui était avantageusement campé sur une colline; ses efforts furent d'abord couronnés de succès; mais, au moment où elle s'y attendait le moins, elle fut prise en flanc par un corps de réserve qui se tenait en embuscade dans une gorge de montagnes. En un instant, les troupes du roi furent battues et mises dans une déroute complète. Une grande partie de la noblesse française resta sur place; le jeune comte de Forest périt dans l'action; Jacques de Bourbon et Pierre, son fils, moururent peu de jours après de leurs blessures. Une foule de seigneurs des premières maisons de France furent faits prisonniers. Le récit que fait de cet événement l'auteur du mémoire, est tiré de vieilles chroniques, entr'autres de celles de Froissard et de Paradin. Bien que les narrations des divers écrivains ne soient pas conformes en tout, elles s'accordent cependant sur les points principaux. Clapasson a visité le lieu où se donna la bataille, et y a reconnu la disposition du terrain, telle que l'indique Paradin, avec les circonstances dont ce chroniqueur accompagne sa description.

La suite du T. IX de cet intéressant recueil, renferme (p. 179 et 255), en deux articles, la continuation et la fin de la dissertation de l'abbé Guillon de Montléon sur la fraternité consanguine des peuples de Lyon et de Milan. L'auteur entre dans des détails curieux relativement à l'analogie qui se remarque entre le culte religieux des Insubres de la Gaule et celui des Insubres de l'Italie. Quoique M. Guillon n'ait souvent que des conjectures à présenter, on peut dire que ses hypothèses portent toujours un caractère de vraisemblance dont le lecteur sera sans doute frappé. Il termine en ces termes : « Si dans l'esprit et même la conscience de mes lecteurs, il ne résultait pas d'autant de ressemblance que j'en ai fait remarquer entre le peuple lyonnais et le peuple milanais, une conviction intime de leur consanguinité originaire, il me serait inutile de conclure que ma dissertation en a montré la réalité; mais je peux affirmer avec confiance que la démonstration du contraire est impossible. »

Le tome X contient des remarques sur la nouvelle édition des Recherches sur les antiquités de la ville de Vienne par Chorier, corrigée et augmentée par M. Cochard (Lyon, 1828, in-8°), qui a ajouté quelques chapitres à l'ouvrage original. Dans deux de ces chapitres, sont rapportées toutes les inscriptions réunies dans la salle du musée de Vienne et toutes celles qui n'ont pas été transcrites par Chorier. — Nous ne ferons que citer un extrait de l'ouvrage de Bapon, intitulé : De la peste, ou Époques mémorables de ce fléau et des moyens de s'en préserver; de même que la curieuse dissertation du B. Ménéstrier, sur l'usage de se faire porter la queue, pour répondre aux demandes d'un chanoine, docteur de Paris, relatives à cet usage.

Dans les deux numéros du tome XI que nous avons sous les yeux, nous ne remarquons qu'un article intitulé *Bayard à Lyon* : cet article n'est qu'un extrait reçu et annoté de l'*Histoire de Pierre Terrail, seigneur de Bayart*; par M. Alfred de Terrebasse, publiée à Paris, en 1828. In-8°.

233. NEUER NEKROLOG DER DEUTSCHEN. — Nouvelle Nécrologie allemande. 5<sup>e</sup> année, 1827; 1<sup>er</sup> vol. Petit-in-8° de XLII et 538 p., avec le portrait du feu roi de Saxe. Ilmenau, 1829; Voigt.

Depuis l'origine de cet ouvrage, les journaux allemands se sont accordés à en parler très-avantageusement et le placent bien au-dessus des nécrologies publiées par Schlichtegroll. En effet, la variété et l'abondance de matériaux biographiques réunis dans ce répertoire en font un recueil précieux pour ceux qui écrivent l'histoire nationale. Il contient déjà près de 3000 notices sur les hommes les plus marquans de l'Allemagne, morts depuis 1823. Les 4 premières années se composent chacune de 3 parties; celle-ci (1827) n'en a que deux, ensemble de XLII et 1163 p., comprenant 1376 notices, dont 424 dans la 1<sup>re</sup> partie. Il paraît, toutefois, que le vol. que nous annonçons n'est qu'une portion de la 1<sup>re</sup> partie; car nous n'y trouvons que 189 nécrologies, dont les plus étendues sont celles de Pestalozzi, Spangenberg, Beethoven, Chladni et Frédéric Auguste, roi de Saxe. Cet ouvrage, qui compte plus de 500 collaborateurs, se perfectionne d'année en année par suite du zèle,

des soins et du désintéressement que l'éditeur et rédacteur principal, M. Voigt, libraire à Ilmenau, apporte à cette publication qui, avant dix ans, composera un recueil indispensable à tout littérateur et historien allemand. Ce qui semblerait devoir donner une idée impartiale de l'importance qu'on y attache, c'est que les auteurs d'une entreprise rivale, celle des *Nouveaux Contemporains* (*Die neuen Zeitgenossen*), avouent eux-mêmes que la *Nouvelle Nécrologie allemande* est, de tous les ouvrages nationaux, celui qui mérite d'être le plus généralement accueilli dans les divers états de l'Allemagne. G.

234. **LEBEN DES ERASMUS VON ROTTERDAM.** — Vie d'Érasme de Rotterdam, avec une introduction sur le développement de la civilisation; par Adolphe MÜLLER. Mémoire couronné. 394 pag. in-8°. Hambourg, 1828; Perthes.

En 1826, la faculté philosophique de Berlin avait proposé pour sujet de prix *ut vita Erasmi Roterodamensis atque quid ille litteris præstiterit, exponatur*. Le mémoire de M. Müller fut couronné. L'auteur retoucha et développa son sujet, voulant mettre l'histoire d'Érasme en rapport avec celle de la réforme religieuse dont ce grand écrivain fut le contemporain. Il reprit même son sujet de très-haut, en cherchant à indiquer la marche de la civilisation depuis les temps anciens, et chez les peuples de l'Asie et de l'Europe. Cet aperçu des progrès de l'esprit humain sert d'introduction à la vie d'Érasme. L'auteur a senti lui-même que c'était une introduction trop vaste et trop générale pour la biographie d'un savant d'Hollande. Il s'en excuse dans la préface. Cette introduction contient au reste des aperçus intéressans et des pensées élevées. M. Müller arrive enfin à Érasme, dont il a divisé la vie en 3 époques, sa jeunesse, ses travaux littéraires, puis ses travaux religieux et la part qu'il a prise à la réforme religieuse. M. Müller n'est point panégyriste d'Érasme. Il avoue même qu'il a commencé son travail avec de fortes préventions contre le caractère équivoque de cet érudit. Aussi ne cache-t-il pas le côté faible d'Érasme; c'est-à-dire la pusillanimité qui le fit toujours flotter entre deux partis, et qui eut pour résultat de ne le faire estimer d'aucun des deux. Dans sa jeunesse, Érasme résista long-temps à sa famille qui voulut le faire entrer dans un couvent. Mais un ami qui y

était entré le sollicita également, et Érasme fit des vœux dans le même couvent. S'y trouvant malheureux, il désira en sortir. L'occasion s'en présenta; ayant acquis la réputation d'excellent latiniste, il fut amené à Rome par l'évêque de Cambrai; ensuite il vint s'établir à Paris, et visita l'Angleterre, vivant de ses travaux littéraires, prétendant être indépendant et allant néanmoins à la quête des bienfaits des riches. Quand la révolution des idées religieuses éclata, les partisans des nouvelles idées et ceux des anciennes cherchèrent également à avoir de leur côté un écrivain aussi habile et aussi influent. Érasme chercha à se ménager la bienveillance des deux partis, à vivre bien avec les princes catholiques, sans offenser les chefs de la réforme; et quand il fallait se prononcer, il calculait adroitement ses paroles, et répondait d'une manière évasive ou ambiguë, continuant toujours de recevoir des présens de tous les côtés, et s'exposant aux sarcasmes des écrivains qui trouvaient trop de prudence dans cette conduite réservée.

M. Müller expose d'une manière intéressante et dans un style fleuri tous les événemens du temps et toutes les circonstances connues de la vie d'Érasme, en s'appuyant particulièrement sur les lettres de cet écrivain, qui sont fréquemment citées au bas des pages; il a inséré aussi quelques lettres entières qui servent à faire connaître le caractère d'Érasme. Son biographe ne lui accorde ni fermeté d'âme ni patriotisme; mais il reconnaît dans Érasme un vif amour des lettres, un sentiment profond des convenances, de l'aversion pour les excès sensuels, et un esprit non pas naturel, mais acquis par beaucoup de lecture. Cette biographie, mise en rapport avec l'histoire du temps, mériterait le titre de Mémoires sur la vie et le siècle d'Érasme.

D—C.

235. GESCHICHTE DER KOENIGL. BIBLIOTHEK ZU BERLIN. — Histoire de la Bibliothèque royale à Berlin; par Fréd. WILKEN, 242 pag. in-8°. Berlin, 1829; Duncker et Humblot.

Pendant long-temps l'art militaire a été plus favorisé en Prusse que la science; aussi la bibliothèque royale est restée jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle dans un état précaire. L'ouverture de cette bibliothèque ne date même que de l'an 1661; c'étaient les bibliothèques des couvens supprimés qui avaient fourni la plus



grande partie des livres de ce dépôt. Les princes donnaient peu d'argent pour de nouveaux livres, et au commencement du 18<sup>e</sup> siècle, les bibliothécaires furent obligés de demander la permission de vendre quelques livres doubles pour avoir de quoi fournir à leur chauffage. Peu à peu le goût de la littérature gagna le gouvernement; il fut ordonné, en 1712, aux libraires de délivrer à la bibliothèque un exemplaire des ouvrages qu'ils publieraient. En 1710, le gouvernement menaça les bibliothécaires de les destituer s'ils ne remplissaient pas leurs devoirs avec plus de zèle. Plusieurs collections importantes, entr'autres celle de Spanheim, furent acquises et jointes à la bibliothèque royale. Frédéric II, pendant les 30 premières années de son règne, fit peu de chose pour la prospérité de cet établissement; mais à partir de l'an 1770, grâce à l'activité du bibliothécaire en chef Stosch et du bibliothécaire Lacroze, la bibliothèque s'accrut considérablement. Le roi fit ouvrir, en 1784, le nouvel édifice destiné à la recevoir; il y fit mettre une inscription de sa composition : *Nutrimantum spiritus*, qui ne fut pas regardée comme très-classique. Le bénédictin Pernetty fut appelé par le roi pour occuper la place de Lacroze décédé; mais peu satisfait de sa position, Pernetty retourna en France quelques années après, et fut remplacé par Biester, homme savant qui fut tout-à-fait apte, et qui s'est acquitté avec beaucoup de succès de ses devoirs jusqu'au règne du roi actuel. Maintenant la bibliothèque est sous la surveillance de son historien, le professeur Wilken, qui auparavant occupait une chaire à Heidelberg.

L'auteur entra dans le détail de l'administration et des accroissemens successifs de l'établissement confié à ses soins. Il donne une notice des principaux manuscrits, qui ne sont pas en grand nombre; en général la bibliothèque de Berlin n'est pas une de celles qui possèdent le plus d'objets rares. M. Wilken insère aussi dans le supplément plusieurs lettres de Frédéric, relatives à cette bibliothèque, ainsi que le règlement actuel qui diffère peu des réglemens faits pour d'autres grandes bibliothèques. Nous y remarquons une disposition concernant les journaux et ouvrages périodiques qui sont tous réunis dans une salle particulière, où ils sont toujours à la disposition des lecteurs.

M. Wilken nous semble avoir rempli parfaitement sa tâche d'historien. Tout ce qui concerne la bibliothèque royale se

trouve réuni dans sa notice. L'auteur promet un travail spécial sur les manuscrits.

D-c.

236. BIBLIOTHECA REGIE CATALOGUS. Fol. max. Tom. I-V. Londini; 1820-1829.

Ce Catalogue est celui des livres que le roi George III a fait rassembler pour lui, et qui, après sa mort, ont été déposés par George IV dans le Musée britannique. A l'avènement de George III, il n'existait point de bibliothèque royale; mais le plan en avait été fait en 1762, et le conservateur actuel, M. A. Barnard, avait été envoyé en 1768, dans l'étranger, principalement en Allemagne et en Italie, pour faire des acquisitions. La première base était la bibliothèque de Jos. Smith, consul britannique à Venise; elle était riche en auteurs classiques anciens et en livres italiens. Depuis ce temps, les acquisitions ont été continuées régulièrement, et la maladie du monarque ne fut pas un obstacle; la somme destinée fut constamment employée à son agrandissement, et c'est ainsi que se forma une des plus riches collections. Cette bibliothèque embrasse toutes les sciences; la littérature classique y occupe le premier rang. Le catalogue est rédigé par ordre alphabétique, d'après les noms des auteurs. Les titres sont indiqués avec soin et en entier. En tête de ce catalogue se trouve le portrait de George III, d'après un buste fait par Bacon en 1778 (1). (*Journal de la Littér. étrang.*; oct. 1829, p. 311.)

237. BIBLIOTHÈQUE DES CROISADES; par M. MICHAUD, de l'Académie Française. Paris, 1829; Ducollet. 4 vol. in-8°, et une table générale, même format.

L'histoire des Croisades par M. Michaud est un des ouvrages les plus connus et les plus justement estimés de notre littérature contemporaine. La 4<sup>e</sup> édition en a été publiée en 1827, et c'est comme complément de cette intéressante relation que le même auteur donne les 4 volumes que nous annonçons. Sous le titre de *Bibliothèque des Croisades*, M. Michaud a compris une espèce d'inventaire critique des documens dont il s'est servi; on voit par là, 1<sup>o</sup> quelle a été l'étendue de ses recherches, 2<sup>o</sup> avec quelle fidélité il en a employé les résultats, car c'est met-

(1) Un exemplaire de ce bel ouvrage a été envoyé, par l'ordre du roi d'Angleterre, à la bibliothèque du Roi, à Paris. (N. du R.)

tre, ainsi sous les yeux du lecteur de son histoire, un moyen certain d'en vérifier l'exactitude. « On sait, dit M. Michaud, que les Bénédictins de Saint-Maur, à qui nous devons la collection des historiens de France, avaient formé le dessein de consacrer un autre travail à l'histoire des Croisades, et de publier un recueil plus complet que celui de Bongars. Les circonstances ne leur ont pas permis d'élever ce précieux monument au souvenir de nos temps héroïques. »

« Profitant d'une heureuse idée qui était restée sans exécution, nous avons parcouru avec soin toutes les chroniques du douzième et du treizième siècle, afin d'en extraire tout ce qui concernait les guerres des Chrétiens en Orient. Nous n'avons cependant adopté l'idée des Bénédictins qu'avec des modifications; ces sâvans Cénobites se proposaient de donner en latin les chroniques et les passages des chroniques qui traitent des guerres saintes. Ils se proposaient en outre de les donner sans les abrêger; comme ces chroniques se répètent souvent les unes les autres, qu'elles sont quelquefois volumineuses, et que la langue dans laquelle ont écrit nos vieux annalistes n'est pas connue du vulgaire, nous avons cru devoir les donner par extraits, et composer ces extraits dans la langue française. Les Bénédictins ne travaillaient que pour les érudits; nous avons voulu que notre travail ne fût pas inutile pour les gens du monde: leur dessein était de conserver les monumens les plus précieux de l'histoire, et d'en transmettre fidèlement le dépôt à la postérité; notre but est de faire connaître ces monumens, d'en faciliter l'étude, et de les mettre à la portée de toutes les classes de lecteurs. »

Le plan de la Bibliothèque est suffisamment exposé par ce passage tiré de sa préface: voici les divisions adoptées par M. Michaud. Les chroniques de France sont analysées dans le 1<sup>er</sup> volume; dans le 2<sup>e</sup> sont comprises, 1<sup>o</sup> la suite de ces chroniques françaises, 2<sup>o</sup> les chroniques d'Italie et d'Angleterre; dans le 3<sup>e</sup>, il a réuni les chroniques d'Allemagne et du nord de l'Europe; les chroniques diverses, et les chroniques grecques, turques et arméniennes; enfin le 4<sup>e</sup> volume est consacré aux chroniques arabes traduites et mises en ordre par M. Reinaud, employé au Cabinet des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi.

On verra par une analyse plus détaillée, que la *Bibliothèque* de M. Michaud comprend à la fois les ouvrages imprimés et les ouvrages manuscrits, même les collections spéciales publiées à diverses époques, et telle est celle de Bongars qui parut, en 1611, sous le titre de *Gesta Dei per Francos*, en 2 vol. in-folio. C'est le 1<sup>er</sup> article du 1<sup>er</sup> vol. de M. Michaud; il y note successivement et fait connaître par un extrait plus ou moins détaillé, tous les écrits qui font partie de cette collection; il en cite par fois des fragmens, et ce plan analytique, il l'a suivi constamment pour toutes les autres parties de son ouvrage. On y voit figurer successivement les tomes 4 et 5 de la collection des historiens contemporains de l'histoire de France, par A. Duchesne, les 3 premiers se rapportant à des temps antérieurs aux premières expéditions d'outre-mer; l'*Amplissima Collectio*, et le *Trésor des Anecdotes* de Martene et Durand, qu'on a extraits en mettant ensemble, 1<sup>o</sup> les chroniques, 2<sup>o</sup> les lettres, 3<sup>o</sup> les pièces diplomatiques; et l'on remarquera dans cette partie du 1<sup>er</sup> volume les recherches sur la continuation de Guillaume de Tyr, continuation qui n'est qu'une partie de la chronique de Bernard le Trésorier, laquelle ayant été écrite en français, et parlant des temps postérieurs à Guillaume de Tyr, fut ajoutée pour ces temps aux versions françaises de la chronique de ce dernier écrite en latin. Vient ensuite l'analyse des pièces relatives aux Croisades, qui se trouvent dans le *Spicilegium* de d'Acchery, Baluze, Martene et de la Barre, imprimé en 1723; dans le *Museum Italicum* de Mabillon et D. Germain; dans la *Nova Bibliotheca manuscriptorum* du P. Labbe; dans le Recueil des historiens des Gaules et de la France publié par les Bénédictins, et continué par la Commission des travaux littéraires de l'Académie des Belles-Lettres; et à propos de cette riche et précieuse collection, M. Michaud blâme sévèrement les éditeurs d'en avoir à peu près exclu tout ce qui se rapporte aux Croisades; mais on sait qu'une collection des historiens de ces guerres d'outre-mer, ayant été projetée par les Bénédictins qui l'auraient certainement exécutée si le temps ne leur avait manqué, ils avaient, par la réserve que désapprouve M. Michaud, prévenu de doubles emplois qu'il condamnerait peut-être aujourd'hui s'ils existaient. Le tome xvii des historiens des Gaules lui a seul fourni quelques pièces, qu'il analyse d'après la méthode

qui préside à tout son ouvrage. Cet extrait termine la série des chroniques de France.

Les chroniques italiennes les suivent immédiatement; c'est Muratori qui sert de guide à M. Michaud, et les Annales ecclésiastiques, qui contiennent la vie des papes depuis St.-Pierre jusqu'à Jean XXII, ont fourni à M. Michaud une foule d'extraits relatifs aux Croisades. Il en est de même des Annales de Gênes, qui portent le nom de Caffaro et se terminent en 1293; les autres pièces de la collection de Muratori n'ont pas été moins utiles à l'historien français. Au milieu de ces pièces est intercalée la notice de l'histoire des Croisades par *Bernard le Trésorier*. C'est le seul auteur du moyen âge qui ait fait une histoire complète des guerres saintes. On croyait qu'il n'existait de son ouvrage que la traduction latine faite par François Pipin de Bologne; mais un manuscrit français de la Bibliothèque du Roi intitulé *Eracte* (du 1<sup>er</sup> mot du texte), a été reconnu pour une copie de l'ouvrage même de Bernard. Jusqu'au règne de Baudoin IV, c'est à-peu-près une version du latin de Guillaume de Tyr; depuis cette époque, c'est l'ouvrage de Bernard, et cette 2<sup>e</sup> partie a été mise en latin et plusieurs fois imprimée comme une continuation de Guillaume. M. Michaud donne une longue analyse de la chronique de Bernard en faisant remarquer les imitations de l'ouvrage latin de Guillaume et les additions de Pipin, translateur en latin du texte français de Bernard.

L'Angleterre avait pris trop de part aux Croisades pour que leur histoire n'eût pas occupé ses écrivains; les collections anglaises sont donc aussi le sujet des recherches de M. Michaud; il analyse, d'après les mêmes principes, les *historiæ anglicanæ scriptores quinque* de Thomas Gale, les *historiæ anglicanæ historici decem*, de Roger Twisden, les *rerum anglicarum scriptores post Bedam præcipui*, réunis par Savilius, les ouvrages spéciaux sur la même matière, enfin la grande collection de Rymer.

L'Allemagne a aussi fourni son contingent au zèle et aux recherches de M. Michaud; mais les résultats ne répondent pas à ses vœux; il y a peu à glaner dans les collections allemandes, si on en excepte d'abondans récits sur l'expédition de Frédéric Barberousse. Leur analyse occupe les 223 premières pages du 3<sup>e</sup> volume de la Bibliothèque.

Sous le titre de *Chroniques et Pièces diverses*, on a placé ensuite quelques extraits qui ont été ou omis à leur véritable place, ou bien tirés des vieux historiens qui ne font point partie des collections sur les Croisades : c'est là que se trouvent des fragmens de la chronique de Guillaume de Nangis, des lettres d'Innocent IV, de Pierre de Blois, etc. Les historiens grecs ont aussi fourni peu de pages; elles sont tirées de l'*Alexiade* d'Anne Comnène, de l'histoire de Nicéas Choniates, de celle de Jean Cinnam le grammairien et de George Phransès, qu'on dit (Tome III, page 412) avoir écrit en *latin*, par erreur sans doute, puisque le texte grec de cette chronique existe à la Bibliothèque du Roi (*Supplément*, n° 80). Enfin, quelques extraits d'historiens turcs ou arméniens terminent ce 3<sup>e</sup> volume; la traduction française des morceaux arméniens est due au respectable professeur Cirbied, et celle des fragmens turcs, à M. Garcin de Tassy, professeur d'Indoustani à l'école spéciale des langues orientales.

Le 4<sup>e</sup> volume, entièrement composé de traductions faites sur l'arabe, est, comme nous l'avons dit, l'ouvrage de M. Reinaud; il sera le sujet d'un article spécial dans notre prochain cahier, mais nous n'ajournerons pas jusque là l'approbation que méritent les 3 volumes que nous venons de faire connaître; on peut regretter de ne pas y trouver, avec les extraits divers des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, quelques phrases descriptives de ces manuscrits ou relatives à leur intérêt sous le rapport de la diplomatique. Nous pouvons aussi indiquer quelques omissions et des pièces qui sont restées inconnues à l'honorable historien des Croisades; telle est la relation très-circonstanciée, et infiniment curieuse, de la bataille d'Emesse, livrée vers la fin de l'an 1281, relation adressée au roi d'Angleterre, par Joseph de Cancy, chevalier de St-Jean-de-Jérusalem. Nous espérons pouvoir bientôt publier le texte de ces pièces intéressantes en les rattachant à la *Bibliothèque des Croisades* qui a déjà obtenu et mérité les plus honorables suffrages.

C. F.

238. NOTE SUR LES SONS ET LA VALEUR DES LETTRES DE LA LANGUE RUSSE. (Extraite d'une *Grammaire russe*, inédite, de M. FURSI LAISNÉ (de Meulan).

G. TOME XIV.

25

Tous les sons de la langue russe sont représentés par les 35 lettres de son alphabet, plus celle qui rend ce que nos grammairiens appellent *mouillé faible*.

Il n'y a guère que 5 de ces lettres qui exigent quelques explications pour leur prononciation.

1° La 27<sup>e</sup> lettre dans l'ordre de l'alphabet russe, la consonne nommée *ierh*, est ce que nous appelons en français une *aspirée forte*; elle équivaut à la lettre *h* des langues germaniques, à l'*esprit rude* des Grecs. Mais, en russe, cette lettre qui n'est jamais initiale, est toujours précédée par une autre consonne; aussi, la réunion de cette articulation avec une voyelle, soit initiale, soit finale, n'y forme jamais une syllabe complète.

L'aspiration du *ierh* est extrêmement commune dans la langue russe et l'écriture est loin de rendre ce son aussi fréquemment qu'il se présente dans le discours parlé; par exemple, les syllabes russes *la*, *lo*, *lou* se prononcent avec un *ierh* médial, et cette aspiration s'omet en écrivant. Cependant la prononciation du *ierh*, à la fin des nominatifs masculins et dans beaucoup d'autres circonstances, est formellement exprimée dans l'écriture.

Plusieurs grammairiens russes ont fait la remarque que le *ierh* donnait ou tendait à donner aux consonnes faibles finales la prononciation des consonnes fortes qui leur sont respectivement analogues; les Européens, en copiant les mots russes, négligent le *ierh*, mais généralement ils effectuent, avec les lettres de leur alphabet, la substitution de la consonne forte à la consonne faible. Plusieurs auteurs français redoublent même les lettres aspirées ou *ierhées*, si je puis m'exprimer ainsi, et notamment la lettre *f* par laquelle ils traduisent le *v* final des noms russes (1).

2° La 28<sup>e</sup> lettre russe, appelée *ierhi*, exprime l'*i* précédé de l'*aspiration h* forte et pleine (2).

3° La 22<sup>e</sup> lettre des Russes et qu'ils nomment *khierh*, est

(1) Dans la *Revue encyclopédique*, et dans la traduction française de l'*Histoire de Russie* de Karamain, on se contente généralement d'une seule *f*; c'est l'orthographe du *Bulletin*, qui est admise aussi par beaucoup de littérateurs modernes.

(2) En général le *Bulletin*, comme la *Revue encyclopédique*, représente cette lettre par un *i*.

à peu près le même caractère que le  $\chi$  de l'alphabet grec d'où il a été pris originairement. Ce signe est celui de l'articulation composée *kh*, que possèdent les langues grecque, allemande, espagnole et la plupart des langues indigènes d'Asie, d'Afrique et d'Amérique.

4° La 4<sup>e</sup>, le *glagol*, qui a presque conservé la forme du  $\gamma\acute{\alpha}\mu\mu\alpha$  et dont la prononciation est le plus souvent la même, = *gh*. Cette prononciation varie cependant quelquefois, et devient, par exemple, celle du *khierh*, dans certaines terminaisons; d'autres fois même le *glagol* n'a plus que la valeur du *g* français dans *globe*.

Et 5°, la 6<sup>e</sup> lettre russe *e* appelée *iest*, de même forme que l'*e* latin. Mais cette lettre, voyelle dans l'alphabet, est presque toujours diphthongue, *ié*, quelquefois *iè*, d'autres fois *io*, dans la prononciation. Il est essentiel de faire observer aussi que ces diphthongues représentées par *iest*, de même que les autres diphthongues russes, qui sont de l'espèce dont le *transitoire* de Duclos est *i*, sont tout-à-fait pures dans la prononciation russe, et dans celle des autres dialectes slaves : elles ne contiennent point le *mouillé faible* qui se rencontre plus ou moins dans leurs analogues en français.

239. SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE LONDRES. (*London Liter. Gazette* ; fevr., mars et avril 1830.)

Février 1830. On lit une note communiquée à lord Aberdeen, par lord Dudley Stewart, et relative à la découverte qu'on vient de faire d'environ 2,000 vases romains, avec des formes étrusques, aux environs de Corneto.

On lit un mémoire du D<sup>r</sup> Henderson, offrant la description de deux tableaux récemment découverts à Pompéï. M. Amyot communique la copie d'un manuscrit appartenant à M. J. P. Collier, intitulé : « Instructions positives à mon chancelier du sceau privé; » elles renferment l'apologie d'une représentation faite à Thomas lord Cromwell par George Constantine d'une discussion verbale qu'il avait eue avec le doyen et chanoine de Westbury. Parmi les dons faits dans cette séance se trouvait



un volume in-folio, contenant les esquisses originales de l'ouvrage pittoresque sur Batalha par Murphy.

Des dessins de quelques tuiles trouvées dans les décombres de l'église de Grey, à Oxford, sont mis sous les yeux de la Société.

Trois lettres de feu M. Murphy à l'honorable W. Cunningham, qui donnent le détail des circonstances qui l'ont engagé à faire ses dessins du monastère portugais de la Batalha, sont lues, ainsi qu'une introduction de M. Crofton Croker.

M. Ellis fait lecture d'un mémoire sur le commerce du Levant sous Jacques V. La Compagnie du Levant a été établie par une charte en 1553, fait qui semble avoir échappé aux recherches de M. Ellis.

M. Markland communique un essai sur une inscription récemment découverte dans les appartemens du gouverneur de la Tour. On lit un mémoire sur l'authenticité du livre des sept sacrements, par Henri VIII, à l'occasion de la communication récente faite à la Société par M. Amyot.

*Mars.* On lit un mémoire sur d'anciennes peintures qui existent dans Baston Manor-House, près de Keston dans le comté de Kent, avec des observations sur l'usage de peindre des sujets historiques sur les lambris des appartemens avant l'introduction des tapisseries. On lit aussi quelques remarques sur l'usage des cruches de terre pour mettre du vin avant que l'usage du verre fût devenu général.

On lit une dissertation de William Hamper, sur le mot *oriel* dans l'architecture. Il démontre par des écrits, des faits et autres documens, que ce terme a été appliqué à différentes parties d'un bâtiment, nommément, à un chemin couvert, à un porche, à une porte détachée, à une chapelle ou oratoire, à une fenêtre qui s'avance de plusieurs côtés, à un étage supérieur ou grenier, et à une galerie pour les musiciens.

*Avril.* M. Kempe fait voir à l'assemblée quelques anciennes peintures remarquables, sur des panneaux de bois, découvertes à Hayes, près de Bromley dans le comté de Kent, et qu'il a décrites dans une précédente communication à la Société. On lit aussi un pamphlet conservé au British Museum, qui montre les craintes qu'on avait sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques sur l'augmentation des constructions à Londres, qui, ainsi

qu'on l'avait supposé, devinrent la retraite d'un peuple aussi nombreux que débauché; et qui recommande la formation d'un comité pour surveiller et diriger les nouvelles constructions et empêcher de bâtir des cabanes et des petites maisons.

240. SOCIÉTÉ ROYALE ASIATIQUE DE LONDRES; assemblée du 6 mars 1830.

Le 1<sup>er</sup> mémoire dont on fait lecture est de Thomas Hervey Baber, esq. Il renferme 4 documens relatifs à l'histoire des juifs de couleur blanche et noire de Cochin; ces documens sont : 1° un fac-simile de deux tablettes de cuivre, contenant les privilèges accordés, à une époque très-reculée (que l'on suppose être l'an de grâce 231), par le roi alors régnant, Perumal, de la dynastie de Cheran, à la colonie des juifs qui était établie alors à Cranganore. 2° Une copie desdites lois en lettres modernes Tamul, avec une traduction littérale en anglais. 3° Une description de ce document dessiné par C. M. Wish, esq.; et 4° une traduction anglaise du privilège, tirée du 6<sup>e</sup> volume des *Transactions* de la Société de Zélande, avec des notes explicatives, et des extraits d'une correspondance avec l'hon<sup>r</sup> Adrien Moens, conseiller extraordinaire des Indes hollandaises comparés avec les récits de plusieurs autres auteurs par Adrien van Gravesand.

Le second mémoire est du col. Vans Kennedy, juge, avocat-général à Bombay; il est intitulé : « Analyse de la loi mahométane. » La division municipale est l'objet traité dans ce mémoire. C'est réellement une traduction du *Hedaya* ou « Guide, » disposé d'après le plan des *Commentaires* de Blackstone.

Le 3<sup>e</sup> mémoire consiste en extraits du *Maalletchaut e Dara Shekoky*, Dictionnaire de pharmacie, compilé par Hakeem Nour-ud-dein Shirauzy, et dédié à Dara Shekoh, l'accompli mais infortuné jeune frère d'Aurungzeb. Ce n'est point un travail de peu d'importance, il occupe trois volumes in-folio et ne contient pas moins de 3,338 pages; et il ne traite pas seulement de toutes les maladies auxquelles l'espèce humaine est sujette et des remèdes qu'on leur oppose, mais il traite presque de tout ce qui entre dans le cercle des connaissances de l'homme, de sorte qu'il pourrait avec raison s'appeler l'*Ency-*

*clopédie des Hindous.* Les extraits qui ont été lus étaient les 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> mystères du 3<sup>e</sup> discours, « sur la mesure du temps et des distances. »

On donne lecture d'une notice du cap. James Low, sur le Bouddha et le Phrabaat. C'est une esquisse des voyages du Siamois Bouddha, tirée du Bali et des livres des Siamois. Suivant l'un de ces livres, son premier voyage a été à Sanghala Theepaké ou Seehala Dweep, qui est Ceylan, où il vint dans le dessein d'expulser les Yakshas ou démons, qui alors gouvernaient l'île. On assure que cette expulsion a eu lieu quand Boudha avait 35 ans, conséquemment 588 ans B. C. et 45 ans avant son entrée à Nivan. Le second pays visité par Bouddha fut Bharnasee ou Benarès, le Casi ou Cassidie de Ptolémée. C'est le 1<sup>er</sup> des 16 pays auxquels il est fait allusion dans le *Milinda Raja* (ouvrage siamois), dans lesquels on a construit des chasses pour les reliques de Bouddha. Le 3<sup>e</sup> voyage fut à Raja Geba ou Girha, que les Siamois placent vers le Tibet. Son emplacement est bien connu. Les 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> n'offrent rien de remarquable. Dans le 8<sup>e</sup>, Bouddha monta au ciel, d'Indra, dont la cime touche à la constellation l'Alligator, d'où il revint, après un séjour de trois mois, au moyen d'une échelle d'or, à Jumbo Deep. Le 11<sup>e</sup> voyage fut très-long, il parcourut les quatre parties du monde : il visita ensuite Magadha, et en dernier lieu Koosenera (le Hindou Cusumapuri) gouverné alors par Samoula Raja, peut-être Samalya-Raja, contemporain de Chandra-gupta et d'Alexandre-le-Grand. Bouddha y demeura quelque temps dans un temple et de là il entra à Nivan. Il y a en tout 18 voyages décrits.

On lit en outre une partie assez considérable de l'analyse de la loi mahométane, par le col. Kennedy; elle comprend les sections des droits des personnes, le roi, les revenus, l'impôt foncier, la capitation, le peuple, etc. (*Asiatic Journal*; avril 1830, p. 320)

241. LIBRARY OF USEFUL KNOWLEDGE. — Bibliothèque des connaissances usuelles, publiée par la Société instituée pour la propagation de ces connaissances. In-8°, livraisons 20, 24, 28, 30, 31, 32, 34, 36, 38, 39, 40, 43, 45, 48, 49, 50, 52. Londres.

Les livraisons de cette collection envoyées jusqu'ici au Bul-

*letín*, et qui se rapportent à la 7<sup>e</sup> section de notre recueil, contiennent 1<sup>o</sup> des biographies, 2<sup>o</sup> une histoire grecque. Les biographies, au nombre de huit, sont celles du cardinal Wolsey, de sir Christophe Wren, de William Caxton, de sir Edouard Coke, de Mahomet, de Niebuhr, de Newton et de l'amiral Blake.

I *Wolsey*. L'origine de ce personnage célèbre est assez incertaine et était même peu connue de son temps. On croit qu'il était fils d'un boucher, mais on ne saurait l'affirmer positivement. Les historiens qui ont écrit la vie de ce cardinal ont beaucoup insisté sur ce point peu important. Quoiqu'il en soit, Wolsey sut, par son seul mérite, sortir de la condition obscure où il était né. Selon l'auteur, il fut dénigré par l'envie de ses contemporains et le ressentiment des trois rois qui succédèrent à Henri VIII ; c'était un homme beaucoup plus éclairé que son siècle, capable d'accélérer les progrès de la civilisation en imprimant aux esprits une direction nouvelle. Son caractère était, suivant le même, un mélange de grandeur et de bassesse, d'arrogance et d'urbanité, lequel excite alternativement le mépris et l'admiration. Il pense que ce contraste est l'effet d'une basse extraction jointe à une fortune subite. Son vice dominant paraît avoir été de ne pas savoir pardonner ; ce caractère vindicatif et implacable lui fit sacrifier le duc de Buckingham à son orgueil blessé. Wolsey laissa un fils, tout prêtre qu'il était ; on lui attribue deux autres enfans, mais sans preuve suffisante.

II. *Wren*. Le chapitre 1<sup>er</sup> de cette biographie renferme des considérations, 1<sup>o</sup> sur l'origine de l'architecture, les différens styles et la destination de chacun d'eux ; 2<sup>o</sup> sur l'architecture grecque ; 3<sup>o</sup> sur les divers ordres d'architecture et leurs proportions ; 4<sup>o</sup> sur l'architecture gothique ; 5<sup>o</sup> sur celle des Romains ; 6<sup>o</sup> sur les différentes époques de l'art ; 7<sup>o</sup> enfin, sur l'architecture en Angleterre. — Wren, grand mathématicien, est le plus célèbre des architectes anglais. Outre la construction de l'église de St.-Paul de Londres, qui est son chef d'œuvre, on lui doit encore celle du collège de Chelsea, de l'hôpital de Greenwich, pour la majeure partie ; d'un palais non continué à Winchester, etc. L'auteur de la biographie s'attache à réfuter les reproches faits à Wren de n'avoir été que le plagiaire de

Michel-Ange. Selon le même, la différence existant entre l'architecture française et l'architecture anglaise vient de ce que chez nous on suit les traditions académiques et l'on travaille en commun, sous la direction du gouvernement; tandis qu'en Angleterre, les édifices ne sont que l'ouvrage d'individus et offrent, par conséquent, beaucoup plus d'originalité. Il paraît croire que l'artiste, livré à son seul génie, à ses propres inspirations, doit, à raison de cette liberté, atteindre un plus haut degré de perfection.

III. *Caxton*. Ce fut lui qui, dans le 15<sup>e</sup> siècle, introduisit l'imprimerie en Angleterre. Le premier livre qu'il imprima fut le *Jeu des échecs*. Cependant Dibdin pense que le roman de Jason fut le premier essai typographique fait en Angleterre. On croit que ces deux ouvrages furent imprimés en 1474. Le nombre de ceux qui sortirent de ses presses est de soixante-quatre. Les plus importans sont, 1<sup>o</sup> *Dictes and sayings of the philosophers*, 1477 (c'est le premier livre imprimé en Angleterre avec date); 2<sup>o</sup> *The moral proverbs of Christina, of Pisa*, 1478; 3<sup>o</sup> *The Mirror of the World, Reynard the Fox, from the Dutch; Tully on old age, Tully on Friendship et Godfrey of Boulogne*, 1481; 4<sup>o</sup> *Polychronicon*, traduit en anglais par Jean de Trévise, du latin de Higden, 1482; 5<sup>o</sup> *Gawin's confessio amantis* et la *Légende dorée* traduite en anglais, 1483; 6<sup>o</sup> *Esop*e et le *Order of Chivalry*, 1484.

IV. *Coke*. Ce célèbre jurisconsulte, né en 1550, mort en 1634, se distingua autant par sa fermeté comme magistrat que par son patriotisme comme citoyen. Son mérite le fit appeler aux hautes fonctions de lord-chef de justice. Etranger à toute influence, et ne connaissant que ses devoirs, il s'attira la disgrâce de la cour, et particulièrement celle du faible Jacques II; mais il revint en faveur quelque temps après. Il paraît cependant que sa vie privée ne répondit point à ses vertus publiques; car il ne sut se faire aimer ni de sa femme, ni de ses enfans. Son caractère était violent et hautain. Autant il montra de souplesse pour obtenir l'objet de son ambition, autant il déploya d'indépendance dans l'exercice de son emploi.

V. *Mahomet*. Cette biographie, qui ne contient aucun fait nouveau, est précédée d'une description de l'Arabie, des mœurs, des usages, des lois, du gouvernement, etc., de cette

contrée. « Mahomet était un assassin et un imposteur, » dit l'auteur qui nous paraît avoir profité de l'ouvrage de Turpin ; et ne le cite nulle part. D'ailleurs, il ne parle guère des écrivains français que pour les critiquer : c'est ce qu'un Anglais appelle bien mériter de sa patrie.

VI. *Newton*. Cette vie du plus célèbre des géomètres n'est , en grande partie, qu'une traduction de l'article de M. Biot , inséré dans la *Biographie universelle* de Paris. Elle est suivie d'une liste très-détaillée des ouvrages de Newton et des traductions qui en ont été faites en plusieurs langues.

VII. *Niebuhr*. Cette biographie est pleine d'intérêt. Elle contient des extraits plus ou moins longs du Voyage en Arabie ; l'auteur nous paraît avoir choisi parmi les morceaux qui renferment les détails les plus curieux.

VIII. *Blake*. Peu d'hommes célèbres dans les annales militaires et maritimes de l'Angleterre déployèrent à un plus haut degré les qualités et les talens qui distinguent les marins anglais. En 1644, par le parlement gouverneur de Taunton , il se défendit avec le plus grand courage contre lord Goring , qui était venu à la tête d'une armée de 10,000 hommes , assiéger cette ville au nom du roi. L'auteur rapporte un trait de générosité honorable pour la mémoire de l'amiral Blake. Ayant rencontré un vaisseau français de 40 canons, il invita le capitaine à se rendre à son bord ; celui-ci, qui ignorait que la guerre avait éclaté entre la France et l'Angleterre s'y rendit sans défiance. L'amiral l'informa de cette rupture , et lui demanda s'il consentait à remettre volontairement son épée. « Non » répondit vivement le Français. Alors Blake, détestant jusqu'à l'apparence de la trahison, le congédia et l'engagea à se défendre tant qu'il pourrait. En effet, le capitaine ne se rendit qu'après un combat opiniâtre de deux heures.

*Histoire grecque*. Nous dirons peu de chose de cet ouvrage écrit avec d'autant plus de précision que l'auteur a dû se renfermer dans un cadre assez étroit. Il s'étend depuis les premiers temps de la Grèce jusqu'à la soumission de ce pays aux armes romaines , et renferme de bonnes observations sur les sciences et les arts cultivés par les Grecs. L'ouvrage se termine par un tableau chronologique des principaux événemens relatifs à l'histoire grecque. Nous remarquerons enfin que l'auteur a

malheureusement pris pour base les calculs donnés par Newton dans sa *Chronologie*, qui a trouvé dans Fréret un habile réfutateur; ainsi les dates qu'il assigne aux événemens paraîtront suspectes à ceux qui connaissent les travaux du savant académicien français. W.

242. CHRISTIAN WILHELM VON DOHM NACH SEINEM WOLLEN UND HANDELN. — C. W. Dohm considéré d'après ses intentions et ses actions. Essai biographique par W. GRONAU. I vol., xvi et 707 p. in-8°. Lemgo, 1824; Meyer. (*Jena Allg. Liter. Zeitung*, supplém.; octob. 1828, p. 305.)

La biographie, et particulièrement celle des hommes d'état célèbres, est, de toutes les parties de la littérature allemande, la plus négligée. Toute production susceptible de contribuer à remplir cette lacune sera par conséquent favorablement accueillie en Allemagne, alors surtout qu'elle retracera la vie d'un homme qui, par sa position politique, par les événemens importants de son temps, ainsi que par son caractère personnel, inspirera à tous les Allemands un intérêt d'autant plus vif que ces derniers auront été en partie ses contemporains et les témoins de ses actes publics et de l'influence qu'il a exercée.

Le nom de Dohm, placé en tête de la biographie que nous avons sous les yeux, suffisait peut-être pour en garantir le succès; car Dohm a mérité de vivre long-temps dans la mémoire de ses compatriotes, tant par une activité pratique qui s'exerçait dans une sphère très-étendue, que par un ouvrage remarquable dans lequel il a retracé les événemens mémorables de son temps.

Cet essai biographique a d'ailleurs aussi réussi complètement pour son auteur sous le rapport littéraire, et quant aux sources on peut le considérer comme authentique, car il est le fruit des travaux du beau-fils même de Dohm, qui a long-temps vécu avec lui dans l'intimité la plus parfaite, et mis à profit avec le zèle le plus consciencieux et l'exactitude la plus minutieuse tant les communications orales que les documens écrits de son beau-père. M. Gronau mérite surtout des éloges pour avoir souvent laissé Dohm parler lui-même. De cette manière, le lecteur peut d'autant plus facilement se faire une idée nette du caractère de cet homme remarquable et le juger avec impartialité.

Cette production est devenue d'une utilité immédiate pour la littérature et pour l'histoire par quinze appendices qui se composent principalement de lettres, d'opuscules, de mémoires officiels de Dohm sur divers sujets rentrant dans le cercle de ses attributions publiques, et parmi lesquels la dissertation sur les droits d'un censeur, l'examen des rapports politiques de l'Allemagne en 1800, le rapport sur le meurtre des ambassadeurs à Rastadt, accompagné de pièces et documens importants, méritent une attention particulière.

La biographie elle-même est divisée en 4 sections qui ont rapport aux principales époques de la vie de Dohm; nous en indiquerons les titres à nos lecteurs.

*Section 1<sup>re</sup>.* Premières années de la jeunesse de Dohm jusqu'à son départ pour l'université (de 1751 à 1769.)

Dohm naquit le 11 décembre 1751 à Lemgo dans la principauté de Lippe, où son père, qui s'est fait connaître par plusieurs dissertations théologiques, exerçait avec distinction les fonctions de pasteur.

*Sect. 2<sup>e</sup>.* Années passées à l'université (de 1769 à 1776).

*Sect. 3<sup>e</sup>.* Séjour à Cassel jusqu'à l'automne de 1779: pendant ce temps Dohm s'occupait de travaux littéraires.

*Sect. 4<sup>e</sup>.* Séjour à Berlin jusqu'au milieu de l'année 1786. Au mois de novembre 1779, Dohm fut nommé conseiller de la guerre en Prusse.

*Sect. 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>.* Séjour à Cologne et à Aix-la-Chapelle (de 1786 à 1795). Ces deux sections embrassent une des époques les plus mémorables des temps modernes. Pendant ce temps, Dohm fut obligé de fuir deux fois de Cologne, par suite des progrès de l'armée française qui venait de conquérir les Pays-Bas autrichiens.

*Sect. 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup>.* De 1795 à 1800. Dohm vécut à Halberstadt et à Rastadt. Dans cette dernière ville, il remplissait les fonctions de 3<sup>e</sup> ambassadeur prussien au congrès où devait se conclure la paix.

De 1800 à 1804 il résida principalement à Goslar où l'avaient appelé diverses négociations diplomatiques, et de 1804 à 1807 à Heiligenstadt en qualité de président des finances. Sur ces entrefaites arriva la catastrophe de la monarchie prussienne, qui força Dohm de se rendre à Paris avec une députation des États du nouveau royaume de Westphalie. Jérôme lui dit alors entre



autres choses flatteuses. « *J'ai besoin de vous, M. de Dohm, je vous parlerai en particulier* ». Il fut ensuite nommé conseiller-d'état du royaume de Westphalie, et vécut à Cassel jusqu'en février 1808, époque à laquelle il se rendit à la cour de Saxe en qualité d'ambassadeur de Westphalie, et résida à Dresde jusqu'en 1810.

La dernière section expose la vie privée de Dohm. A la suite d'une maladie grave, il se retira des affaires à la fin de l'année 1810, et vécut à sa campagne de Gurtleben près de Nordhausen, jusqu'à sa mort arrivée le 25 mai 1820. C'est là qu'il trouva assez de loisir pour tracer ce tableau des événemens mémorables de son temps, dont nous avons déjà parlé et qui lui assure un nom durable dans la littérature de l'histoire, en même temps que la biographie que nous venons d'analyser servira à faire connaître sa vie et son influence politique dans un cercle plus vaste.

243. MÉMOIRE SUR L'ORIGINE DE L'IMPRIMERIE EN PORTUGAL AU 15<sup>e</sup> SIÈCLE; par ANT. RIBEIRO DOS SANTOS. (*Memorias de Literatura portugueza*, Tom. VIII, part. I.) — MÉMOIRE SUR L'HISTOIRE DE L'IMPRIMERIE EN PORTUGAL AU 16<sup>e</sup> SIÈCLE; par le même. (*Ibid.*).

On ne peut indiquer avec certitude que 3 villes de Portugal qui aient eu des imprimeries au 15<sup>e</sup> siècle, Leiria où florissait, en 1494, une imprimerie juive; Lisbonne, où a été imprimé, en 1481, un livre juif, *Septer Oraeh chaim R. Jacob ben ascer*, et Braga, qui a fourni, dans le même siècle, plusieurs livres latins. Des Juifs venus de l'Italie paraissent avoir été les premiers imprimeurs en Portugal. Raban Eliézer, établi comme imprimeur à Lisbonne en 1489, imprima cette année un Pentateuque hébraïque, avec les commentaires de R. Moïse Nahmanide, et donna, en 1492, une édition d'Isaïe et de Jérémie. Son fils, Zacchée, imprimeur comme lui, publia, en 1491, le Pentateuque, avec les paraphrases chaldaïque d'Onkelos, et les commentaires de R. Salomon Jarchi. A la fin du même siècle, les Juifs essayèrent une persécution terrible dans le Portugal, et leurs ateliers ont dû être supprimés. Les premiers imprimeurs chrétiens du royaume furent également des étrangers : ils venaient de l'Allemagne. On cite Nicolas de Saxe, qui imprima,

en 1490, le Bréviaire d'Evora; en 1495, la Vie de Jésus-Christ, trad. par Fr. Bernard d'Alcobaça, et, en 1496 et 1498, le Missel et le Bréviaire de Braga. Jean Gherlin, autre imprimeur allemand, s'établit à Braga, et y donna, en 1494, une édition du Bréviaire du diocèse; enfin, Ferdinand Moran eut une imprimerie à Lisbonne, au commencement de 1500. On nomme aussi quelques imprimeurs italiens, tels que Christophe de Crémone, qui était imprimeur à Lisbonne en 1471; mais on ne cite aucune édition de lui, imprimée au 15<sup>e</sup> siècle; et Jean des Bonshommes, Milanais, dont le premier livre, publié en 1501, fut un Traité de grammaire d'Antoine Martin.

M. Ribeiro dos Santos entre ensuite dans des détails bibliographiques sur tous les ouvrages, tant hébraïques que latins et portugais, sortis des presses de Lisbonne, Leiria et Braga. Cette notice devra être consultée à l'avenir par les bibliographes, et c'est pour ne l'avoir pas connue que plusieurs bibliographes des derniers temps ont traité fort incomplètement l'histoire de la typographie en Portugal, au 15<sup>e</sup> siècle. Parmi les ouvrages très-rares, l'auteur cite un *Almanach perpetuus celestius motuus astronomi Zacuti*. Leiria, 1495, in-4°, qui termine par ces mots : *Expliciunt tabulæ tabularum astronomicæ Raby Abraham Zacuti astronomi sereniss. Regis Emanuel rex Portugalie, etc., cum canonibus traductis a lingua ebrayca in latinam; per Mag. Joseph Vizinum, discipulum ejus, actoris opera et arte viri solertis magistri ortas cura que sua non mediocri impresione complete existunt felicibus astris anno a prima rerum etherearum circuitione 1496, sole existente in 15 gradibus 53 minutis 34 secundis piscium sub celo. Leiria.* — Le premier ouvrage portugais, dont la date soit connue est le *Livro de Vita Christi*, Lisboa, 1495, par Valentino de Moraria et Nicolao de Saxonia. en 5 tomes in-fol. Le second livre est l'*Estoria do muy nobre Vespesiano, emperador de Roma*, 1496, in 4°.

Ribeiro dos Santos examine ensuite les ouvrages dont on ne peut assigner avec précision la date ou le lieu de publication, ou l'un et l'autre à la fois. Il termine par des observations sur le caractère matériel des premières impressions portugaises, sur les ornemens, les monogrammes, etc.

Le second mémoire continue ce sujet pour le 16<sup>e</sup> siècle. L'imprimerie fut répandue alors à Coïmbre, Evora, Viseu, Al-

meirino, etc. L'auteur cite même les ouvrages imprimés à Goa, à Salsette, près de Bombay, à Macao, enfin au Japon, où les Jésuites eurent une imprimerie attachée à leur collège d'Amacusa. La grammaire latine et japonaise du P. Manuel Alvarès, sur papier de soie, et le *Dictionnarium latino-lusitanicum ac Japonicum*, Amacusa, 1595, sont de grandes raretés bibliographiques qu'on chercherait en vain dans la plupart des bibliothèques d'Europe. D—G.

#### 244. DU JEU D'ÉCHECS EN CHINE.

Les Chinois ont deux sortes de jeu d'échecs, qui sont le *wei-ke* ou *jeu d'échecs clos* inventé, suivant eux, par Yaou, 2,2000, ans avant J. C., dans la vue de fixer l'humeur volage et frivole de Tan-Choo, son fils; l'autre, le *sean-ke*, ou jeu d'échecs d'ivoire, inventé par Woo-Wang, surnommé le roi martial, 1110 ans avant l'ère chrétienne. Celui-ci fut appelé jeu d'échecs d'ivoire, du nom de la matière dont étaient formées ses pièces. Cette autre invention avait pour objet d'enseigner à l'armée l'art militaire, ou, comme le désignent les Chinois, l'art d'avancer, de se retirer, d'attaquer et de se défendre. Suivant les San-Tsac-Too-Hwuy, ou Encyclopédie chinoise, les jeux d'échecs, tant anciens que modernes, quoique appelés du même nom de *Yth*, diffèrent essentiellement de ce dernier : les pièces du jeu inventé par *Woo-Wang* portaient des noms empruntés au soleil, à la lune et aux étoiles; tandis que celles des jeux modernes sont désignées par des termes militaires, qui auraient été suggérés dans un songe à *Tsin-Jhun*, vers l'an de J. C. 745. ( *Dict. de Morrison*, au mot *Yih*. )

Il est évident que le jeu d'échecs était connu en Chine il y a 2,000 ans; c'est au moins ce que l'on peut inférer du passage suivant d'un ouvrage de Mang-Tszeu; philosophe chinois, qui vivait environ trois siècles avant l'ère chrétienne, et qui, cherchant à faire sentir l'importance de l'application à l'étude, a déduit de cette exemple : « Le jeu d'échecs ( *yih* ), dit-il, est un art, et un art de pur agrément; et cependant, à moins que l'esprit ne s'y livre exclusivement, jamais aucun homme ne saurait parvenir à exceller à ce jeu. *Yik-Ts'-Hew* est le meilleur joueur d'échecs de tout l'empire; mais, supposez que *Yih-Ts'-*

Hew eut à enseigner ce jeu à deux individus, et que l'un d'eux y donna toute son attention, et que l'autre, tout en écoutant les leçons de son maître, se laissât distraire par l'approche d'un oiseau; je dis que, quoique ces deux individus apprissent en même temps le jeu d'échecs, ce ne saurait être avec le même succès, bien qu'ils fussent l'un et l'autre doués du même degré d'aptitude pour ce genre d'instruction. » (*Asiatic Journal*; oct. 1827, p. 478.)

## TABLE

### DES ARTICLES DU CAHIER DE MARS 1830.

#### *Philologie.*

|                                                                                 |     |
|---------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Étude des langues; Picot. — Société anglaise de traduction.....                 | 273 |
| Manuscrit Indien à Calais. — La réunion des fleuves, etc.....                   | 275 |
| Catéchisme turc; Holmboe. — <i>Severiani Homilia</i> .....                      | 277 |
| Manuscrits mexicains acquis par la Bibliothèque du Roi, à Paris..               | 278 |
| Périples du Pont-Euxin d'Arrien; Gail.....                                      | 280 |
| Grammaire latine; Chanony.....                                                  | 283 |
| Synonymes latins; Habicht. — <i>Sapientia Salomonis</i> .....                   | 286 |
| Classiques latins; traduction allemande.....                                    | 287 |
| Grammaire allemande; Stephani.....                                              | 288 |
| Clé de la prononciation de l'allemand; Pierre.....                              | 289 |
| Rhétorique; Püllenbergl.....                                                    | 290 |
| Guide de la langue française; Salomé.....                                       | 291 |
| <i>Floresta de rimas antiguas castellanas</i> ; Boëhl de Faber.....             | 292 |
| Exercices orthographiques, et sur les homonymes français; Cham-<br>palbert..... | 295 |

#### *Archæologie.*

|                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------|-----|
| Antiquités trouvées à Erzeroum.....                              | 296 |
| — en Turquie. — Vues de la Grèce; Stackelberg.....               | 298 |
| Monumens de Rhodes; Rottiers. — Herculaneum, Pompei, Stabie.     | 301 |
| Urne Etrusque; Réponse à M. O.; Campanari.....                   | 302 |
| Observations sur plusieurs bas-reliefs du Louvre; Clarac.....    | ib. |
| Monumens étrusques de Chianciano; Maggi.....                     | 309 |
| Antiquités de Mons-Martis. — de Lillebonne. — de Londres.        | 310 |
| Sculpture gothique découverte à Avignon.....                     | 311 |
| Esquisse d'une histoire de la numismatique; Leitzmann.....       | 312 |
| Médailles grecques de M. Frilet-Malye.....                       | 314 |
| — découvertes en Provence.....                                   | 317 |
| — à Dortan.....                                                  | 318 |
| <i>Numismata orientalia</i> ; Marsden.....                       | 318 |
| Inscriptions en Javanais. — grecques de la Cyrénaïque; Letronne. | 320 |
| — latines.....                                                   | 323 |
| Traité de la peinture; Montabert.....                            | 325 |
| Âges de la nature et histoire de l'espèce humaine; Lacépède..... | 328 |
| Abrégé de l'histoire universelle; Poelitz.....                   | 329 |

## Histoire.

|                                                                                       |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Réflexions sur quelques points de l'histoire orientale; Hamaker...                    | 330 |
| Abrégé d'histoire ancienne; Bourgon.....                                              | 331 |
| Histoire générale de la religion et de l'église chrétienne; Néander.                  | 332 |
| Constitution ecclésiastique; Clansen.....                                             | 337 |
| Histoire de la confession des protestans; Rottermund.....                             | 338 |
| Sur l'origine des constitutions du pape Clément; Krabbe.....                          | 339 |
| Note sur les lettres d'indulgence du pape Jules II; Reiffenberg....                   | 344 |
| <i>Juris civilis antejustinianei vaticana Fragmenta</i> ; Buchholtz.....              | ib. |
| La garantie, base de l'ancien droit; Albrecht.....                                    | 344 |
| Histoire de l'état du genre humain en Europe; Tillier.....                            | 348 |
| <i>Historia de rebus gestis Laxdalsensium</i> .....                                   | 349 |
| Antiquités du droit germanique; Grimm.....                                            | 350 |
| Les récits héroïques de l'Allemagne; Grimm.....                                       | 353 |
| Des princes et des peuples aux 16 <sup>e</sup> et 17 <sup>e</sup> siècles; Ranke..... | 355 |
| Les sires de Kuyk; Reiffenberg.....                                                   | 357 |
| Histoire de France jusqu'à la mort de Louis XV.....                                   | ib. |
| — de Boulogne sur mer; Bertrand.....                                                  | 358 |
| — du Dauphiné; Chapuys.....                                                           | 360 |
| — de Grenoble; Pilot.....                                                             | 363 |
| Mémoires (originaux) de Casanova.....                                                 | 366 |

## Mélanges.

|                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------|-----|
| Société des antiquaires de Londres.....                               | 368 |
| Académie de Turin.....                                                | 369 |
| Archives historique du Rhône.....                                     | 370 |
| Nouvelle nécrologie allemande.....                                    | 377 |
| Vie d'Erasme; Adolphe Müller.....                                     | 378 |
| Histoire de la Bibliothèque de Berlin; Wilken.....                    | 379 |
| <i>Bibliothecæ regię (Londinensis) Catalogus</i> .....                | 381 |
| Bibliothèque des croisades; Michaud.....                              | ib. |
| Sons et valeur des lettres russes; Fursi Laisné.....                  | 383 |
| Soc. des Antiquaires de Londres, séances de fév., mars et avril 1830. | 387 |
| Soc. Asiat. de Londres, séance du 6 mars 1830.....                    | 389 |
| Bibliothèque des Connaiss. usuelles (en anglais).....                 | 390 |
| C. W. Dohm, ses actions.....                                          | 394 |
| Mémoire sur l'origine de l'imprimerie en Portugal.....                | 396 |
| Du jeu d'échecs en Chine.....                                         | 398 |

## ERRATA.

Tome XIV, janvier 1830, page 29, ligne au lieu de *ὁρσιφοπος* lisez *ὁρσιφοπος*; — ligne 15, au lieu de *junis*, lisez *junin*; page 32, l. 19, au lieu de *Procopium*, lisez *Properitium*; p. 38, l. 35, au lieu de *myssenes* lisez *mythes*; p. 39, l. 18, et p. 42, l. 9, au lieu de *taride*, lisez *triade*; p. 41, l. 4, au lieu de *est*, lisez *et représente*. — Février, p. 183, l. 19 et 20, au lieu de *devient* et de *redevient*, lisez *devienne* et *redevienne*; p. 223, l. 13, supprimer les mots *en question*; p. 224, l. 7, après *étaient*, lisez *inscrits*; p. 225, au lieu de *une*, lisez *son*.

PARIS. — IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,

RUE JACOB, N<sup>o</sup> 24.

# BULLETIN

## DES SCIENCES HISTORIQUES,

### ANTIQUITES, PHILOGIE.

---

#### PHILOGIE, ETHNOGRAPHIE ET LINGUISTIQUE.

245. THE SIXTH ANNUAL REPORT OF THE ANGLO-CHINESE COLLEGE.  
— 6<sup>e</sup> Rapport annuel du collège anglo-chinois, avec appendice. Malacca, imprim. des missionnaires. (*Gœtting. gelehrte Anzeigen*; 1829, n<sup>o</sup> 169.)

La mission protestante pour la conversion des Chinois existe à peine depuis 20 ans, et a déjà produit, dans ce court espace de temps, un grand nombre d'ouvrages publiés en chinois par la mission. Le D<sup>r</sup> Milne en comptait déjà 43 dans son rapport publié en 1820 à Malacca (*Retrospect of the first ten years of the protestant mission to China*). Milne lui-même a publié, en langue chinoise, le voyage imaginaire d'un Chinois en Europe. L'Ancien et le Nouveau-Testament ont été traduits en chinois, quoique d'une manière fautive. On a commencé l'impression de l'excellente *Notitia linguæ sinicæ* du père Prémare; cette notice est un trésor de la langue et de la littérature chinoises. Le professeur Colle, mort en 1828, avait traduit, mais fautivement, ce qu'il appelait l'ouvrage classique des Chinois, c'est-à-dire les *Discours de Meng-tsé*, le *Milieu invariable*, les *Entretiens de Kong-tsé* avec ses disciples, enfin la *Grande-Doctrine*. M. Neumann, auteur de l'article dans le journal de Gœttingue, signale cette traduction de Colle comme très-inexacte. D.

246. VOCABULAIRE FRANÇAIS-ARABE, suivi de Dialogues à l'usage de l'armée d'expédition d'Afrique; par M. VINCENT, secrétaire attaché à l'armée d'expédition. Imprimé par ordre du ministre de la guerre. In-18 oblong de 104 p. Paris, 1829; Firmin Didot.

C'est un petit ouvrage fait avec soin, qui sera très-utile aux personnes qui font partie de l'expédition d'Alger. G. T.

247. THE ADVENTURES OF HATIM JAÏ, etc. — Les Aventures de Hatim-Jaï, traduites du persan par DUNCAN FORBES, A. M. In-4° de XI, 214, imprimé pour le *Fonds des traductions orientales*. Londres, 1830; Murray.

La plupart de nos lecteurs connaissent sans doute le nom d'Hatim-Jaï, de cet Arabe dont la générosité a passé en proverbe chez les Orientaux. Ils ont pu lire plusieurs traits remarquables de sa vie dans la Bibliothèque orientale de d'Herbelot et ailleurs, et ont dû se former ainsi une très-haute idée de ce personnage distingué du paganisme arabe, modèle de sagesse, de bravoure et surtout de libéralité. En lisant le titre précédent, ils s'imagineront sans doute qu'il s'agit des aventures réelles de ce héros de la bienfaisance, embellies seulement par un style pompeux et le merveilleux ordinaire des compositions orientales. Nous devons les détromper tout de suite en leur faisant savoir qu'il ne s'agit, dans ce roman, que d'aventures controuvées, entreprises, il est vrai, pour l'amour de l'humanité, mais sans aucun intérêt intrinsèque et pleines de ce merveilleux-féerie exagéré dont l'Europe est désanchantée depuis long-temps, mais dont les orientaux, à la vérité, paraissent n'être pas encore rassasiés puisque le livre dont nous parlons, comme tous ceux du même genre, font encore aujourd'hui leurs délices. Les aventures d'Hatim-Jaï, en particulier, jouissent de la plus grande réputation; chacun veut les lire. Les manuscrits de ce livre passent de main en main; mais on se décide difficilement à les céder. Bien que ce roman soit écrit en persan, on s'aperçoit facilement, au style, qu'il a été composé dans l'Inde où cet idiôme est la langue savante des Musulmans de cette contrée, lesquels, au lieu d'écrire constamment leurs ouvrages dans leur propre langue, c'est-à-dire en hindoustani, les tracent souvent en persan, comme en Allemagne on écrit encore fréquemment en latin; et de même qu'on trouve des germanismes dans le latin de l'Allemagne, on trouve aussi des *hindoustanismes* dans le persan de l'Inde, et de plus des mots tout-à-fait hindoustans que l'on chercherait en vain dans les dictionnaires persans. Ainsi, pour être à même de traduire le persan de l'Inde,

il est essentiel de connaître l'hindoustani ou de pouvoir du moins consulter un dictionnaire de cet idiôme. Le traducteur des aventures d'Aatim-Jaï réunissait les qualités nécessaires pour entendre comme il faut l'original; car il possède également bien et la langue persane, qu'il enseigne avec distinction à l'*Institution orientale de Londres*, et l'hindoustani, qu'un séjour dans l'Inde lui a rendu familier. Il a eu à sa disposition, pour faire son travail, quatre différens manuscrits, un qui lui appartient, un second de l'*India-House*; et deux appartenant à un libraire de Londres qui a bien voulu les lui communiquer; il a aussi été dans le cas d'en voir trois à Calcutta, et il s'est assuré que tous ces manuscrits s'accordent entr'eux ou n'offrent du moins que de légères variantes. La facilité de pouvoir consulter plusieurs manuscrits a dû rendre la tâche du traducteur moins pénible et son travail plus parfait.

Deux éditions du texte persan des aventures d'Hatim-Jaï ont été publiées à Calcutta par les soins de M. James Atkinson, qui était dernièrement à Paris; mais l'ouvrage imprimé diffère entièrement des manuscrits; il paraît que ce n'est autre chose qu'un abrégé de l'ouvrage traduit par Forbes, que les Mounchi, attachés au collège de Fort-William, ont fait dans l'intérêt des élèves, ayant eu soin d'élaguer les métaphores qui surchargent le travail original, et d'en simplifier le style pompeux. Ainsi, quoiqu'on ait publié dans l'*Asiatic journal*, T. XXVII, p. 312 et 393, la traduction de cet abrégé, celle que publie aujourd'hui M. Forbes n'en doit pas moins être considérée comme la première qui paraît de cet ouvrage. Le style élégant et facile de M. Forbes représente bien celui de l'écrivain persan, et peut en donner une idée exacte aux personnes qui ne pourront pas lire l'original. Il est fâcheux que le fond de l'ouvrage ne soit qu'un tissu d'aventures fabuleuses aussi bizarres qu'incroyables et nullement susceptibles d'analyse; car, ce qui seul en fait le charme, c'est précisément ce qui disparaîtrait entièrement dans un pareil travail. Les notes parsemées çà et là sont intéressantes et prouvent l'érudition orientale de M. Forbes. Nous pouvons citer, par exemple, celle p. 17, où on lit que dans les contrées musulmanes les peintres ne tirent le portrait des femmes que derrière un rideau, parce qu'on considérerait comme un manque de pudeur dans une femme de montrer son visage



à un étranger; » celle p. 36 où il est dit que « les anciens Musulmans, comme les chrétiens avant Copernic, croyaient que la terre était une surface plane d'une forme circulaire; et comme sur les confins de la circonférence de ce cercle, il devait y avoir nécessairement une sorte de garde-fou pour empêcher de tomber dans un autre monde, ils supposaient qu'une montagne extrêmement élevée qu'ils ont nommée *kouh-caf*<sup>(1)</sup>, apparemment à cause de sa ressemblance supposée avec la lettre de l'alphabet arabe qui porte ce nom, s'étendait tout autour de la terre. De là l'expression de *caf* à *caf*, signifiant d'une extrémité de la terre à l'autre. Cette montagne *caf* était de plus considérée comme la résidence des génies, fées, géants, etc. » Enfin celle p. 38, où M. Forbes observe avec raison que « les écrivains orientaux placent le siège de l'affection plutôt dans le foie que dans le cœur. » Le savant traducteur fait remarquer que les poètes grecs emploient de même le mot *foie* où nous mettrions le mot *cœur*, et il cite à ce sujet le passage d'Anacréon, III, 27 : « L'amour tend son arc et me lance un trait rapide qui me perce le foie. »

Une note p. 174 nous oblige à faire une observation critique. M. Forbes, bon protestant, paraît ne pas savoir au juste ce que les catholiques entendent par *purgatoire*; il croit que c'est le synonyme de l'expression arabe *barzakh*; mais ce mot ne signifie pas autre chose, sinon le temps qui existe entre la mort et la résurrection, or, ce n'est pas là ce que nous entendons par le *purgatoire*. Le mot arabe par lequel on désigne ce lieu intermédiaire entre le ciel et l'enfer est *araf* employé dans le Coran, surate VII, verset 44.

Nous devons dire, en terminant cet article; que le travail de M. Forbes a été imprimé aux frais du comité des traductions orientales établi près de la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande, et saisir cette occasion pour rendre hommage aux vues généreuses des fondateurs et membres de ce comité, qui donnent aux orientalistes de toute l'Europe les moyens de publier des ouvrages importants, qui, sans cette institution précieuse, n'auraient jamais vu le jour, et enrichissent ainsi la littérature européenne des écrits célèbres de celle de l'Orient.

(1) Ces deux mots forment indubitablement l'étymologie de *Caucase*, ce que M. Forbes ne dit pas.

Huit traductions remarquables ont déjà paru; six sont sous presse, et vingt-trois sur le métier. Ainsi, en très-peu de temps, trente-sept ouvrages orientaux, soit théologiques, moraux, ou métaphysiques; soit historiques ou géographiques, soit enfin bibliographiques, biographiques ou littéraires, auront vu le jour sous les auspices de ce comité respectable à qui l'Orient devra sans doute d'être enfin connu. G. T.

248. I. GRAMMAIRE WOLOFE, ou Méthode pour étudier la langue des noirs qui habitent les royaumes de Bourba-Yolof, de Walo, de Damel, de Bour-Sine, de Saloume, de Baole, en Sénégambie; suivie d'une appendice, etc.; par M. J. DARD, inspecteur de l'école wolofe-française du Sénégal. In-8° de xxxii et 213 pp. Paris, 1826; Imprimerie royale.

249. II. RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LA LANGUE OUOLOFE, suivies d'un Vocabulaire abrégé français-ouolof; par le baron ROGER. In-8° de 175 pp. Paris, 1829; Dondey-Dupré.

La langue *ouolofe* ou *wolofe*, parlée dans une partie de l'Afrique occidentale, dont tout, jusqu'au nom, était ignoré en France, il y a quelques années, mérite d'être l'objet des méditations de quiconque s'intéresse à l'étude comparative de la théorie du langage. Les deux ouvrages que nous annonçons nous paraissent très-propres à guider ceux qui, par une comparaison de nos langues européennes avec celle des nègres de la Sénégambie, voudraient enrichir de quelques faits nouveaux la science grammaticale.

Le but et le plan des deux auteurs sont très-différens, comme il est facile de s'en convaincre par une simple inspection de chaque ouvrage. M. Dard a composé son livre pour enseigner le matériel de la langue, pour apprendre à la parler; c'est une grammaire pratique à l'usage de ceux que leur position met en rapport direct avec les naturels du pays.

M. Roger s'est proposé en outre de recueillir, dans des vues philosophiques, des observations faites sur une langue peu connue, originale, sans écriture, et indépendante de toute littérature formée; d'en suivre la marche, d'en étudier les relations avec les idées et les besoins d'un peuple dans l'enfance de la civilisation..... L'auteur dit avec raison que « de semblables

recherches faites sur plusieurs langues douées encore de l'indépendance et de la pureté de la première jeunesse, seraient plus utiles aux progrès de l'idéologie et des sciences morales que les plus volumineuses dissertations. »

On voit clairement la différence qui sépare la *grammaire wolof* des *Recherches philosophiques*. Elle commence à être sensible à partir du système d'orthographe, du nom même de la langue et de celui des peuples qui la parlent. En effet, M. Dard écrit le *wolof*, et M. Roger l'*ouolof*; l'un et l'autre ont suivi la prononciation des naturels; le premier a suivi l'orthographe anglaise, et laisse subsister l'article sans élision, comme si *w* était une consonne en anglais. La dissemblance des deux ouvrages se fait notamment remarquer au sujet des articles, des noms, et de certaines particules curieuses qui n'ont pas d'équivalens dans nos langues. Mais c'est principalement dans le chapitre relatif aux verbes que M. Roger s'est le moins rencontré avec M. Dard. Leurs divisions, leurs systèmes de conjugaisons ne se ressemblent nullement : ce qui résulte surtout de la distinction établie par M. Roger entre les verbes d'action et les verbes d'état.

Au reste, il ne faut pas croire que l'ouvrage de M. Dard soit dénué de toute vue philosophique. Il a pris pour base la méthode de l'abbé Gaultier, et s'est efforcé d'appliquer à la langue des habitans de la Sénégambie les principes de grammaire générale que celui-ci a le premier exposés.

Quoique le plan suivi par MM. Dard et Roger diffère en général et même dans les détails, cependant il existe entre les deux ouvrages un rapport assez remarquable : c'est que l'un et l'autre offrent une marche analytique, et que les étudiants y sont conduits du connu à l'inconnu.

Après un article consacré à la division du temps chez les Ouolofs, M. Roger traite, dans le 10<sup>e</sup> et dernier chapitre, de la littérature de ce peuple, quoiqu'il convienne qu'une langue qui n'a jamais été écrite ne saurait avoir proprement de littérature. Les Ouolofs ont des contes ingénieux qui se transmettent oralement de génération en génération; leurs fables sont en plus grand nombre. M. Roger rapporte une de ces fables qu'il accompagne d'une version française interlinéaire; elle est inti-

tulée : *Le Singe et le Lièvre*. L'insipidité est tout ce que nous avons remarqué dans ce morceau d'ailleurs assez bizarre.

Comme nos connaissances ne nous permettent pas de porter un jugement sur le mérite intrinsèque des deux ouvrages, nous avons dû nous borner à signaler les différences qui existent entre eux. Elles ne se font pas seulement remarquer dans la méthode, elles portent encore sur le matériel de la langue. D'abord, les deux auteurs ont suivi, dans presque tous les mots, une orthographe différente, au point que du premier abord il est souvent difficile de reconnaître l'identité du même mot, parce que les deux auteurs emploient des lettres différentes pour peindre les mêmes articulations ou les mêmes voix : ainsi, M. Dard écrit *diguène* (femme) *daije* (rivière), *jalel* (enfant), *nious-saba* (chemise) *jadhie* (chien), les mots que M. Roger écrit *ghighen*, *dèrh*, *kharel*, *kousab*, *khaghiè*. — Les deux grammairiens ne sont pas non plus toujours d'accord sur le sens des mots : en voici un exemple. *Mailinte*, donné par M. Dard, et écrit *Mèllent* par M. Roger, signifie *fourmi* en général selon celui-ci, et grosse *fourmi* suivant celui-là ; *jorondôm* (Dard) ou *khorondom* (Roger) est traduit *fourmi échanquée* par l'un, et grosse *fourmi* par l'autre, et *sanjalègne* (Dard), ou *sankhalègn* (Roger) veut dire *fourmi* en général, suivant le premier, et petite *fourmi*, suivant le second.

La *Grammaire-wolofe* et les *Recherches philosophiques sur la langue ouolofe* nous ont offert, dans leurs particularités, des dissemblances plus considérables encore : elles consistent en ce que les mots français sont rendus dans les deux ouvrages par des mots *wolofs* ou *ouolofs* essentiellement différens. L'absence des mêmes mots dans les vocabulaires de l'un et de l'autre (à moins de supposer une omission invraisemblable par sa gravité) nous semble exclusive de toute synonymie. Nous allons transcrire quelques-uns de ces mots, sans toutefois que cette citation doive rien faire préjuger sur la confiance que méritent les deux voyageurs ; les voici :

|               | M. Dard.             | M. Roger.       |
|---------------|----------------------|-----------------|
| Regarder..... | <i>boukji</i> .....  | <i>sèt</i> .    |
| Plomb.....    | <i>merso</i> .....   | <i>batekh</i> . |
| Épée.....     | <i>karre</i> .....   | <i>ghiasi</i> . |
| Miroir.....   | <i>guissou</i> ..... | <i>setou</i> .  |

|                    |                         |                |
|--------------------|-------------------------|----------------|
| Fin (subst.).....  | <i>moudhie.....</i>     | <i>sotti.</i>  |
| Homme.....         | <i>nite.....</i>        | <i>gour.</i>   |
| Melon d'eau.....   | <i>diombasse.....</i>   | <i>béraf.</i>  |
| fumée.....         | <i>banjanasse.....</i>  | <i>sakhar.</i> |
| Noce.....          | <i>séeyéte.....</i>     | <i>nkieti.</i> |
| Mort (subst.)..... | <i>abdoudiabar. ...</i> | <i>déh.</i>    |
| Hirondelle.....    | <i>niargaigne.....</i>  | <i>iler.</i>   |

Nous terminerons cet article par une observation relative, non aux deux ouvrages que nous venons de faire connaître, mais à la langue dont ils traitent : c'est que l'ouolof présente une foule de mots simples exprimant une action, un état, une qualité, un objet, avec une circonstance spéciale ou même individuelle de temps, de lieu, de motif, de position, de manière, etc. : ce qui caractérise incontestablement une langue encore dans l'enfance et parlée par un peuple qui a peu d'idées générales. Parmi ces mots, nous citerons les suivans, nous en référant, comme on le pense, à la signification donnée par MM. Dard et Roger : *Tiflé*, tuer un animal pour en vendre la chair; *khamoïa*, réfléchir la tête appuyée sur le coude; *fanndi*, se coucher sans souper; *gouta*, partir à trois heures; *adouti*, laver du linge pour la 2<sup>e</sup> fois, etc. Remarquez enfin que ces mots, qui expriment des idées complexes ou des combinaisons d'idées, ne sont pourtant pas composés, et ne dérivent d'aucun de ceux par lesquels se rend isolément chacune de ces idées. W.

250. ELEMENTARWERK DER GRIECHISCHEN SPRACHE. — Éléments de la langue grecque; par Gustave PINZGER. 2 parties en 1 Vol. in-8° de x-281 et 71 p. Breslau, 1828; Korn.

Ces élémens sont divisés en deux parties, l'une traitant des différens dialectes, et entr'autres du dialecte attique, l'autre spécialement du dialecte ionien et des formes épiques. Le plan de l'auteur, qui, pour les principes de la grammaire, a profité des travaux de ses devanciers, consiste à présenter d'abord les règles, et à les faire suivre immédiatement d'extraits d'auteurs, qui servent à la fois d'exemples et d'exercices. Ce n'est pas là le seul travail imposé à l'élève : après ces versions viennent quelques thèmes faciles et gradués sur les connaissances déjà acquises. Le dernier exercice est le Charon de Lucien, et vers la fin est rejeté un dictionnaire où se trouvent la signifi-

cation des mots grecs des différentes versions, et la traduction en grec des mots allemands qui composent les thèmes. Ces éléments renferment beaucoup de choses, mais beaucoup trop pour des commençans, et je crains bien que l'auteur ne soit pas pour eux ni assez concis, ni assez méthodique. L—s.

251. I. COURS DE THÈMES GRECS, précédé d'une grammaire grecque; par L. A. VENDEL-HEYL, professeur de rhétorique au collège royal de Saint-Louis. Ouvrage approuvé par la commission d'instruction publique. *Première partie*. 5<sup>e</sup> édition in-8°. Paris, 1830; Le Normant.

II. COURS DE THÈMES GRECS, syntaxe et idiotismes; par le même. *Deuxième partie*. 2<sup>e</sup> édition in-8°. Paris, 1824; Le Normant.

Quoique la première partie porte la date de 1830, et la deuxième celle de 1824; comme la première est à sa cinquième édition, et l'autre à la seconde seulement, il est clair que la première a précédé la deuxième, et que les annonces en suivant l'ordre des idées n'intervertissent point réellement l'ordre des dates.

Cet ouvrage, comme il paraît par le titre, est approuvé par la commission de l'instruction publique, rien de mieux; l'usage de ce livre ne peut qu'être infiniment avantageux à l'étude de la langue grecque. L'auteur a parfaitement senti que pour bien initier les élèves dans la pratique d'une langue, il fallait surtout leur apprendre à écrire, à parler, à penser même dans cette langue, si cela est possible. C'est donc avec grande raison qu'il recommande l'exercice des thèmes, exercice beaucoup trop négligé dans toutes les maisons d'éducation où le grec est enseigné.

C'est, je crois, en 1818 que M. Vendel-Heyl a donné la première édition de son cours de thèmes grecs. Alors simple professeur agrégé au collège de Charlemagne, M. Vendel-Heyl mit son nom sous la protection de celui de M. Planché; auteur d'un bon dictionnaire élémentaire grec-français, et dont les travaux s'associent à la renaissance des lettres grecques parmi nous. Depuis lors, M. Vendel-Heyl est devenu professeur de troisième, et maintenant il occupe la chaire de rhétorique au

collège de Louis-le-Grand; place que lui ont également méritée ses études consciencieuses et ses connaissances positives.

En comparant la cinquième édition à la première, il est aisé d'apercevoir les importantes améliorations que l'auteur a apportées à son travail; tâchons de faire connaître le point où il en est actuellement.

Les modèles de thèmes sont établis sur deux colonnes. La colonne de gauche donne la phrase française, celle de droite un vocabulaire, où les mots toutefois ne sont pas répétés quand ils ont déjà été employés. Dans la partie française, des chiffres indiquent la construction grammaticale, et les mots qui ne doivent pas être exprimés sont renfermés entre deux parenthèses. Dans le vocabulaire, l'auteur place des chiffres qui se lient à ceux de la phrase française. Il joint à cela les tournures grecques écrites en italique, et quelquefois le cas du nom, ou le temps du verbe. Pour être plus intelligible en voici un court exemple : il s'agit de rendre en grec cette phrase : « Ptolémée fils de Lagus était très-content d'enrichir ses amis. » L'auteur écrit ainsi :

|                                                         |                           |               |                      |    |
|---------------------------------------------------------|---------------------------|---------------|----------------------|----|
| Ptolémée (fils) de Lagus                                | Πτολεμαῖος                | le (fils)     | Δαγος                | ω. |
| était très-content <sup>2</sup> d'enrichir <sup>1</sup> | <i>enrichissant</i>       | καταπλουτίζων | les <sup>3</sup> ... |    |
| ses amis <sup>3</sup> .                                 | <i>de lui<sup>4</sup></i> | ὑπερχαίρων.   |                      |    |

A la première inspection de la phrase, l'élève voit qu'elle doit commencer par *Ptolémée*, parce que ce mot n'est marqué d'aucun chiffre; il recourt au vocabulaire et écrit Πτολεμαῖος comme il est indiqué. Il continue, et voit le mot *fils* renfermé entre deux parenthèses, dans le vocabulaire il trouve l'article *le* et le mot *fils* mis aussi entre deux parenthèses, d'où il conclut qu'il ne doit pas être rendu. Ici le maître lui apprendra que l'article joint à un nom propre au génitif sous-entend ordinairement le mot *fils*, et qu'on dit en grec *le de Lagus*, pour *le fils de Lagus*. Son premier membre de phrase sera donc : Πτολεμαῖος ὁ Δάγου. Puis continuant à lire, il trouve le nombre <sup>1</sup> après *enrichir*, et le vocabulaire lui donne le participe *enrichissant* rendu par καταπλουτίζων, il écrira donc ce mot immédiatement et aura : Πτολεμαῖος ὁ Δάγου καταπλουτίζων; il cherche alors le nombre <sup>2</sup> qui se trouve dans le vocabulaire après l'article *les* qu'il joint tout naturellement au mot *amis*, marqué dans la phrase française par le nombre 3, il écrit donc à la suite τῶν

φίλους, à l'accusatif pluriel gouverné par le verbe *enrichir*. Ces deux derniers mots ne sont pas dans le vocabulaire parce qu'on les a déjà employés plus haut. L'élève poursuit, et trouve dans le vocabulaire le nombre <sup>4</sup> après ces mots *de lui*, qui sont évidemment la décomposition du pronom possessif *ses* souligné en français, et il écrira αὐτῷ-τοῦς φίλους αὐτοῦ *les amis de lui*. Reste le verbe marqué dans la phrase française par le nombre <sup>5</sup>, et exprimé en grec par ὑπερχαίρω, à l'imparfait ὑπερέχαιρε, qui doit terminer la phrase grecque, et il aura : Πτολεμαῖος ὁ Δάγυ καταπλουτίζων τοὺς φίλους αὐτοῦ ὑπερέχαιρε. Mot à mot : « Ptolémée le (fils) de Lagus en enrichissant les amis de lui éprouvait une extrême joie. »

Le grand avantage de cette méthode est d'épargner au disciple la fatigue inutile du travail matériel, pour lui laisser l'emploi tout entier de son intelligence. Le maître le prend par la main, mais l'oblige à choisir lui-même sa route. Il ne fait pas un seul pas au hasard, et comme il est forcé de se rendre raison de tout, c'est avec connaissance de cause qu'il pénètre dans les plus intimes secrets du langage.

Les exercices de la première partie portent spécialement sur les noms substantifs et adjectifs, sur les pronoms et les verbes. Pour chaque temps l'auteur donne un certain nombre d'exemples, afin de bien familiariser l'élève à la conjugaison compliquée des verbes grecs.

Dans la seconde partie on rencontre des exercices d'un ordre plus élevé. Tout ce qui a rapport à l'accord des noms, au régime des verbes, à l'emploi des prépositions, aux ellipses, en un mot, tout ce qui tient à la syntaxe et aux idiotismes y est traité avec le plus grand soin. Mais ici l'auteur, avant que de faire entrer l'élève dans l'exercice du thème, lui donne d'abord quelques exemples tirés des meilleurs auteurs; cette version préliminaire l'initie en quelque sorte à la tournure qu'il doit employer, et lui en facilite l'application.

On ne saurait assez recommander cet excellent livre à ceux qui sont chargés d'enseigner la langue grecque.

DUGAS-MONTBEL.



252. HOMERUS SLAVIS DIALECTIS COGNATA LINGUA SCRIPSIT ; ex ipsius Homeri carmine ostendit Gregorius DANKOWSKY ; lit. Græcarum in Academ. Poseniensi professor. Vol. I. Iliados libr. VI. 1-150. In-8° de VIII et 20 pag. Vienne et Posen, 1829.

Ce petit ouvrage ne peut manquer, selon nous, d'intéresser les philologues. M. le prof. Dankowsky cherche à y démontrer que la langue d'Homère s'est formée d'un dialecte slave, et que par conséquent elle appartient à cette mère-langue. Dans ce but il compare mot-à-mot les 50 premiers vers de l'Iliade avec le slave. Voici les 3 premiers :

Mineni hadei tegna Peleniada Achilewa

Μηνιν αειδα θεα Πηληϊάδω Αχιλλεως

Ulomene ke zmiri Achajom zale wetàkaoje

Ουλομενην ή μυρί Αχαιοίς άλγε εθηχε

Welaz biwnnewsimnich pych Adi prohabaoje

Πολλας διφθιμους ψυχας Αιδι προιαψεν.

On trouve une même analogie entre tous les vers suivans. Il est inutile de faire observer qu'on ne doit considérer ici que les syllabes radicales et les lettres, et non les flexions ni l'aspiration. Dans les notes qui suivent le texte, les différens mots slaves sont expliqués par le polonais, le bohémien et le slavons, qui sont des dialectes slaves. Dans la préface, l'auteur fait remarquer les changemens que les formes slaves ont éprouvés en passant dans la langue d'Homère. Il fonde ces remarques sur un passage de Platon, dans Cratylus (p. 280), où cet écrivain parle des grands changemens qui, déjà de son temps, s'étaient introduits dans la langue grecque; et il motive ainsi son opinion : *Slavorum lingua hodierna eodem modo differt a græca scriptis ad nos perlata quo antiquum sermonem Hellenum a seriore diversum esse Plato testatur*. On sait que sept villes de l'antiquité se disputèrent l'honneur d'avoir été la patrie d'Homère; aujourd'hui la Pologne, la Russie, la Bohême et la Croatie peuvent aussi avoir cette prétention. (*Gætting. gelehrte Anzeigen* ; sept. 1829, n° 150-151.) G.

253. LUCIANI ALEXANDER GRÆCÆ. Prolegomenis instruit, annotationem et excursus adjecit C. G. In-8° de xxxvii et 154 p. Cologne, 1828; Bachem.

Les qualités qui distinguent particulièrement Lucien, c'est-

à-dire cette piquante originalité, cette satire pleine de finesse et de malice, se fait moins remarquer dans l'écrit qu'il composa contre l'imposteur Alexandre que dans ses dialogues. L'opuscule dont nous annonçons une édition, présente, en général, un caractère sérieux. Ce ne sont plus des railleries, des sarcasmes tels que ceux qu'il a lancés contre les philosophes; c'est une censure amère où il règne une haine mêlée d'indignation. Nous pensions d'ailleurs que c'est avec raison que M. Jacob voit dans l'*Alexandre* une accusation indirecte contre la corruption d'un siècle où le vice était en honneur et le crime restait impuni.

Les écrits de Lucien offrent une telle variété, qu'après les travaux de Bourdelot, de Reiz, d'Hemsterhuis, de Gesner, etc., il reste encore une foule de choses à expliquer. Le nouvel éditeur s'est efforcé de réparer les omissions de ses devanciers, soit dans des *Prolégomènes* qui offrent le résumé de l'opuscule de Lucien, soit dans des notes fort étendues dont le texte est accompagné. Il s'est notamment appliqué à éclairer des questions relatives aux Cercopes, aux chronographes et aux logographes, au culte des serpens et à d'autres superstitions fort multipliées du temps de Lucien, aux personnages mis en scène par cet écrivain, à la condition des chrétiens du second siècle, à quelques circonstances du règne de Marc-Aurèle, aux mœurs contemporaines. Dans cette phrase (chap. VI): ἀλλὰ κοινωθήσας Βυζαντίῳ τινὶ χρονογράφῳ τῶν καθιεντων ἐς τοὺς ἀγῶνας, etc., M. Jacob maintient la leçon *χρονογράφῳ* avec Lehmann et Fritzsche, contre François d'Asola (*Solanus*), qui écrit *λογογράφῳ*; Lacroze, qui préfère *χρησιμογράφῳ*; Belin de Ballu, qui propose *χορογράφῳ* ou *πορογράφῳ*. L'éditeur prétend que ces deux dernières leçons ne sont qu'un exemple de légèreté française. Lehmann dit que c'est par mépris que Lucien appelle ce Byzantin *χρονογράφος*, mot qui désignerait le genre d'écrivains que nous nommons *annalistes*, ou vulgairement *chroniqueurs*. Cocconas (c'est le nom du Byzantin) se donnait pour historien, et, suivant Lucien, concourait dans les jeux publics pour le prix d'éloquence. Mais M. Jacob, se fondant sur un passage d'un autre opuscule du même auteur (*Quom. conscr. sit hist.* 16), qui y présente le style d'un chronographe comme plat et rampant (πιζὼν καὶ χαμαιπετὴς), ne pense pas que de tels écrivains aient jamais

disputé un prix qui ne s'obtenait que par un discours d'apparat (πειθίξις), et que les concurrens se disputaient par un débit pompeux, une accumulation de phrases brillantes et de grands mots bien sonores, en un mot, par l'étalage de toutes les richesses de l'art oratoire; car il existait alors à Rome une espèce de gens que Lucrèce (IV, 508) nomme *genus avidum nimis auricularum*.

Nous apprenons par Xiphilin, abrégiateur de Dion Cassius, par Eusèbe, Athénagoras, Lactance, et autres, que les chrétiens étaient traités d'athées par les Romains. M. Jacob fait observer que ἄθεος ne signifie pas proprement un *athée* tel que nous l'entendons, c'est-à-dire celui qui nie l'existence de la Divinité, mais que ce mot désigne un homme qui lui rend un culte différent de celui qu'elle reçoit du peuple. C'est ainsi que le philosophe Anaxagore fut nommé ἄθεος, non-seulement parce qu'il voulait réformer la religion d'après les connaissances physiques de son temps, mais aussi parce qu'il ne voyait que des allégories dans les mythes homériques.

Nous ne passerons pas sous silence une particularité assez curieuse; c'est que, dans l'*Alexandre* de Lucien, il est parlé d'un art qui n'a point été oublié depuis: celui de cacheter les lettres et de les recacheter après les avoir lues. On y voit quels moyens et quelles substances s'employaient dans ces ignobles manœuvres. M. Jacob cite, à ce sujet, les Mémoires de M<sup>me</sup> Duhaussset, femme de chambre de la Pompadour, ouvrage traduit en allemand (Stuttgart, 1825), et dans lequel est dévoilée la turpitude qui s'attache à cette indigne violation du secret des familles.

Le volume dont nous avons à rendre compte, contient, à la suite du texte, deux dissertations intitulées *excursus*, et dont la première a pour objet l'orthographe des noms propres dans les ouvrages de Lucien; et la seconde, qui est beaucoup moins longue, l'emploi fautif ou l'omission de la particule négative οὐ. Enfin suivent trois index, 1<sup>o</sup> des auteurs corrigés ou éclaircis; 2<sup>o</sup> des mots et des choses; 3<sup>o</sup> des principales observations grammaticales contenues dans les notes et utiles à l'intelligence du texte.

E. C. D. A.

254. LEONTII CARMINIS HERMESIANACTEI, FRAGMENTUM, emendatum et latinis versibus expressum; par F. A. RICLER et C. A. M. AXT. In-8° de 31 p. Cologne, 1828; Bachem.

Hermésianax était un poète grec de Colophon, qui vivait du temps de Philippe et d'Alexandre. Il publia sous le titre de *Leontium*, nom de sa maîtresse, trois livres d'élégies, dont il ne reste qu'un fragment de 98 vers, dans lequel le poète passe en revue les différens personnages, célèbres par leurs talens, qui ont succombé au pouvoir de l'amour. Laurent Van Santen avait déjà traduit ce fragment en vers latins. La nouvelle traduction est assez littérale, pour que les auteurs aient cru pouvoir se dispenser d'y ajouter des notes explicatives : seulement on trouve au bas des pages quelques remarques critiques sur le texte, et les conjectures des commentateurs. Cet opuscule se termine par un autre fragment élégiaque de Phanoclès, interprété de la même manière. L-s.

255. CAII CORNELII TACITI DIALOGUS DE ORATORIBUS. Recensuit et annotatione instruxit Ern. DRONKE. In-8° de XL et 270 p. Coblentz, 1828; Hoelscher.

M. Dronke a profité, pour rendre son édition supérieure à celles qui l'ont précédée, des travaux de tous ses devanciers. Il a comparé entre elles les différentes leçons données par les manuscrits de plusieurs bibliothèques de l'Europe, et s'est livré, pour donner à son texte toute la pureté désirable, aux recherches les plus assidues. C'est ce qui se voit par la préface, où il instruit le lecteur du travail préparatoire qui a servi de base à cette édition. Viennent ensuite, sous le titre général de *Prolegomena*, plusieurs morceaux très-intéressans que M. Dronke a judicieusement insérés dans le volume. Le premier est une dissertation du professeur Lange, dans laquelle il revendique pour Tacite le Dialogue sur les orateurs, que d'autres ont attribué à Quintilien, à Suétone, à Pline le jeune, etc. L'éditeur pense que les preuves apportées en faveur de Tacite sont tellement concluantes qu'on ne saurait y ajouter d'autres argumens. — La seconde pièce préliminaire est le sommaire du Dialogue, placé par Schulze en tête de son édition (Leipzig, 1789), que M. Dronke

dit être *assez bonne*, quoiqu'il s'y rencontre bien des erreurs. — Le troisième et le dernier de ces morceaux est une dissertation du même Schulze sur Justus Fabius, à qui est dédié le Dialogue et sur les interlocuteurs qui y figurent tour-à-tour. Ces personnages sont Curiatius Maternus, Marcus Aper, Julius Secundus et Marcus Vipsanus Messala, tous les quatre orateurs distingués et contemporains de l'auteur.

Les notes qui accompagnent la présente édition forment les deux tiers du volume. Elles sont presque toutes grammaticales et philologiques; quelques-unes se rapportent à l'histoire littéraire de Rome. C'est un très-bon commentaire critique et interprétatif du Dialogue de Tacite. M. Dronke y déploie une grande érudition, aborde toutes les difficultés et n'en laisse aucune sans explication au moins plausible. On voit qu'il a étudié avec fruit les ouvrages composés par Cicéron et Quintilien sur l'art oratoire : ces deux écrivains, surtout le premier, sont très-fréquemment cités. Ce qui ne donne pas peu de valeur aux notes en question, c'est qu'elles contiennent le résultat d'une collation de plusieurs manuscrits et des principales éditions anciennes et modernes. On y trouve en outre des observations qui pourraient, au besoin, servir de matériaux pour une histoire de la langue latine. Certains mots, pour la plupart employés dans le Dialogue, comme *puritas*, *favorabilis*, *conversatio*, *substantia*, *excessus* (dans le sens de *digression*), *statio* (signifiant *charge*, *emploi*), *scholasticus*, etc., sont présentés comme introduits dans la langue postérieurement au règne d'Auguste, ou du moins comme ne se rencontrant pas dans les auteurs qui vécurent dans ce qu'on nomme l'*âge d'or* de la littérature romaine, c'est-à-dire entre la dictature de César et l'avènement de Tibère.

A la suite des notes vient une appendice intitulée *addenda et emendanda*, dans laquelle l'éditeur corrige quelques légères fautes, et revient sur certaines parties du commentaire qui ne lui ont pas paru suffisamment développées. Le volume se termine par deux index fort-utiles, l'un est historique, l'autre, beaucoup plus étendu, est purement philologique, et contient tous les mots et toutes les locutions de quelque importance qui se trouvent dans le texte ou qui sont, dans les notes, l'objet, soit d'une explication, soit d'une simple citation. E. C. D. A.

256. P. OVIDII NASONIS *HEROIDES*, in litterarum studiosæ juventutis usum, cum variorum et suis adnotationibus edidit W. TERPSTRA. Indices adjecit J. TERPSTRA. In-8°; prix, 11 fr. 10 c. Leide, 1829; Luchtman.
257. BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE, publiée sous les auspices de S. A. R. Mgr. le Dauphin; par C. L. F. PANCKOUCKE. Livraisons XXVIII à XXXIV. 7 vol. in-8°. Paris, 1829-1830; Panckoucke.

Les livraisons que nous annonçons comprennent les tomes IV<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> de Pline l'ancien, II<sup>e</sup> de Justin, VII<sup>e</sup> de Cicéron, II<sup>e</sup> de Stace et I<sup>er</sup> de Térence. Les trois volumes de Pline contiennent les livres 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> de l'Histoire naturelle; les quatre autres renferment, 1<sup>o</sup> la seconde et dernière partie de Justin, formée des livres 18 à 44; 2<sup>o</sup> les *Verrines* de Cicéron; 5<sup>o</sup> la fin des *Silves* et les quatre premiers livres de la *Thébaïde* de Stace; 4<sup>o</sup> l'*Andrienne* et l'*Eunuque* de Térence. Le traducteur de ce dernier écrivain est M. Amar, conservateur de la bibliothèque Mazarine et professeur émérite de l'Université. Nous rappelons à nos lecteurs que presque toutes les traductions sont nouvelles, et que chaque auteur peut s'acquérir séparément à raison de sept francs pour chaque volume.

W.

258. DIONYSII LAMBINI in Q. Horatium Flaccum Commentarii. 2 vol. in-8° de xxx-564 et 641 p. Coblenz, 1829; imp. de Hoelscher.

Cette nouvelle édition des Commentaires de Lambin sur Horace ne contient pas le texte du poète latin, qui aurait rendu l'ouvrage trop volumineux. Elle est faite sur celle que Lambin donna lui-même en 1567. On en a retranché ce qui a été ajouté dans l'édition de H. Étienne de 1568, et le Traité de Manuce sur les 21 genres de mètres d'Horace. On a vérifié les citations de Lambin, et placé à la fin de chaque volume un *index rerum et verborum*.

L-s.

259. COMMENTATIONIS DE C. CRISPI SALUSTII HISTORIARUM LIB. III FRAGMENTIS, ex Bibliothecâ Christianæ, Suecorum reginæ, in Vaticanam translatis; pars I-II; 24 et 50 p. G. TOME XIV. — AVRIL 1830.

Auctore M. Zo. Theoph. KREYSIG. In-4°. Meissen, 1828-1829; Klinkicht. (*Iena. Allg. Literatur Zeitung*; août 1829, pag. 269.)

Ce fragment précieux se rapporte au 3<sup>e</sup> livre de l'histoire de Salluste. Dès le xvi<sup>e</sup> siècle (1580), Janus Douza publia à Anvers, trois fragmens de ce livre *ex vetustis et servianis Petri Danielis schedis*, avec des notes critiques, qui depuis ont paru dans plusieurs nouvelles éditions. 70 ans après, Isaac Vossius trouva ces fragmens à Stockholm, dans le mss. de Pétau acheté par la savante reine Christine. Jean Freinsheim publia trois ans après cinq fragmens tirés de ces manuscrits. Bimard la Bastie, qui fit la même découverte, sans savoir que ces documens avaient déjà été publiés comme appartenant à l'histoire de Salluste, les publia de nouveau, comme des fragmens tirés *ex Annalibus maximis* ou *ex Libris linteis*, qui, comme l'on sait, étaient conservés à Rome *in æde Monete*. Muratori, croyant être le premier qui les eût fait connaître, les donna dans son *Thesaurus inscrip.*, et Bimard ne voulut pas, plus tard, avouer son erreur. C'est ainsi que ces fragmens passèrent dans l'histoire romaine de Salluste, publiée par de Brosse, ainsi que dans plusieurs nouvelles éditions de l'historien latin.

Lorsque Niebuhr se trouvait à Rome, il vit dans la Bibliothèque du Vatican ces fragmens de Salluste réunis en un volume, avec une foule d'autres de peu d'importance, parmi les manuscrits de la bibliothèque de la reine achetés en 1689 par le pape Alexandre VIII. Cette nouvelle découverte n'a, toutefois, rien produit de bien important pour l'histoire ni pour la langue; car la plupart des documens qui pouvaient éclairer l'histoire se trouvent déjà dans les éditions que nous venons de citer et dans celle de Lunebourg que M. Kreysig paraît ne pas avoir connue. Cependant on doit de la reconnaissance à M. Niebuhr pour le soin qu'il a mis à copier ces fragmens avec beaucoup d'exactitude, et pour en avoir confié la publication à un homme comme M. Kreysig, déjà avantageusement connu non-seulement par plusieurs excellens commentaires sur des ouvrages classiques, mais aussi par le zèle infatigable qu'il met à recueillir jusqu'aux plus petits vestiges de l'antiquité. G.

260. CAR. FRID. CONR. REINECKE..... DE CONSTANTI ET AQUA-  
BILI JESU CHRISTI INDOLE ET INGENIO, doctrina ac docendi  
ratione, sive Commentatio de evangelio Johannis cum Mat-  
thæi, Marci et Lucæ evangelii conciliato. 78 pag. in-8°. Han-  
noveræ, 1827; Helwing.

L'opuscule dont le titre précède ayant été tracé dans un but  
tout théologique, nous ne pouvons que l'indiquer à nos lec-  
teurs, en applaudissant toutefois aux vues religieuses dont  
l'auteur est animé. H. G.

261. HENR. THEOPH. TZSCHIRNERI OPUSCULA ACADEMICA; edidit  
Julius Fridericus WINZER. In-8° de xii-340 pag. Leipzig,  
1829; Hinrich.

Tzschirner était doyen de l'Université de Leipzig. Son con-  
disciple et collègue, M. Winzer, a voulu remplir un devoir  
que lui dictaient son amitié et sa vénération pour ce savant pro-  
fesseur, en réunissant en un volume les opuscules que Tzschir-  
ner avait publiés en différentes circonstances. Ils sont au nom-  
bre de douze et forment le contenu de l'ouvrage que nous an-  
nonçons. Le premier a pour objet le génie de saint Paul; le  
2<sup>e</sup> traite de la dignité de l'homme prouvée et manifestée par  
la religion chrétienne; le 3<sup>e</sup> de la fidélité des anciens chré-  
tiens à suivre les pratiques du culte public; le 4<sup>e</sup> est un dis-  
cours de circonstance prononcé à Leipzig, en 1814, après la  
défaite des Français; le 5<sup>e</sup> a pour but de prouver que la guerre  
n'est pas défendue aux chrétiens; le 6<sup>e</sup> que le culte public  
doit être purgé de tout ce qui est incompatible avec la simpli-  
cité évangélique. Dans le 7<sup>e</sup> l'auteur examine ce que les églises  
et les académies évangéliques se doivent réciproquement; le 8<sup>e</sup>  
roule sur les orateurs célèbres de l'Eglise; le 9<sup>e</sup> sur les mo-  
tifs pour lesquels les écrivains grecs et romains n'ont parlé que  
rarement du christianisme; le 10<sup>e</sup> explique la cause des dissenti-  
mens qui, selon l'auteur, existeront toujours entre l'Eglise  
évangélique et la catholique; le 11<sup>e</sup> expose les autres rai-  
sons qui ont empêché la France d'adopter la réforme; le 12<sup>e</sup>  
et dernier enfin, qui n'est pas terminé, est tracé dans l'inten-  
tion de prouver que la philosophie grecque a contribué à pro-  
pager le christianisme.



Tous ces opuscules se distinguent par la justesse des idées, la force de l'expression et l'élévation des sentimens. Ils font honneur à l'auteur et à l'éditeur qui en a soigné l'impression.

H. G.

262. I. DEUTSCHE CHRESTOMATHIE.—Chrestomathie allemande, extraite des ouvrages des modernes prosateurs et poètes allemands; par le D<sup>r</sup> Ern. SCHAUMANN. 2 vol. petit in-8° de x-265 et XLVI-328 pag. Giessen, 1828; Heyer.

263. II. STYLISTISCHE PERICOPEN. — Pericopes ou choix de modèles de style pour servir à l'instruction dans la langue allemande; par le D<sup>r</sup> W. J. G. CURTMANN. In-8° de xvi et 400 pag. Giessen, 1829; Heyer.

La première de ces deux chrestomathies allemandes paraît être destinée aux études élémentaires; aussi l'auteur a-t-il eu en vue l'instruction morale autant que l'instruction littéraire: beaucoup de morceaux qu'il a choisis, n'ont rien de saillant sous le rapport du style, mais ils contiennent des réflexions utiles et éminemment morales. Sans cette circonstance, on s'étonnerait de voir des passages tirés d'auteurs qui ont peu de renommée dans la littérature allemande. Dans le 1<sup>er</sup> volume éditeur n'a admis que des morceaux très-courts; le deuxième, destiné aux classes supérieures des collèges ou gymnases, est précédé d'un aperçu historique sur la langue allemande et sur les divers genres de poésie. Chaque volume est divisé en partie prosaïque et partie poétique.

Les *Péricopes* présentent un autre choix: c'est particulièrement sous le rapport du style que M. Curtmann a composé son recueil de morceaux; ils sont rangés non pas selon les divers genres, comme dans le recueil de M. Schaumann, mais selon les auteurs, en ayant égard à l'époque où ils ont vécu. Ainsi M. Curtmann commence par un extrait du poème des Niebelungen, qui date, comme on sait, du moyen âge; il le fait suivre de quelques morceaux des Minnesingers ou troubadours allemands. De là, il monte subitement au 18<sup>e</sup> siècle, en donnant des extraits de Haller, Rabener, Klopstock, Ramler, Lessing, Wieland, Engel, Herder, Goethe, Stollberg, Voss, Schiller; il passe ensuite au 19<sup>e</sup> en rassemblant des mor-

ceux de Hebel, Matthison, Jean-Paul Richter, Schlegel, Hardenberg et Tieck. Des notes sur ces divers auteurs et leurs ouvrages terminent le volume. M. Curtmann a eu la singulière idée d'écrire tous les morceaux poétiques en lignes suivies, comme de la prose; il assure qu'outre l'avantage d'économiser la place, la déclamation gagne à lire les poésies ainsi disposées. Cette innovation ne nous paraît pas très-heureuse. Nous sommes étonnés que l'éditeur n'ait rien extrait des œuvres de Hoffmann, qui certainement est un des écrivains les plus purs de l'Allemagne. Les œuvres de Kotzebue n'ont été non plus mises à contribution par aucun des éditeurs des deux chrestomathies.

D-c.

264. A NEW POCKET DICTIONARY, etc. — Dictionnaire portatif italien-anglais, et anglais-italien, d'après Baretti, Bottarelli, Polidori et Petroni; par C. GRAGLIA. 16<sup>e</sup> édit., revue avec soin et augmentée d'une grammaire élémentaire italienne. In-16 de xxxi-208 pages. Paris, 1830; Baudry.

Les dictionnaires de ce genre sont d'autant plus utiles que les langues auxquelles ils sont destinés sont plus généralement répandues; et quelles langues le sont plus que l'italienne et l'anglaise? Le mérite essentiel de ces ouvrages est de rendre, avec le plus de fidélité possible, le véritable sens d'un mot par le mot nommé dans la langue qui le traduit. Le Dictionnaire que nous annonçons est un guide précieux pour les élèves et les voyageurs. Nous croyons que, sous ce point de vue, il mérite la distinction dont il jouit. L'impression en est nette, correcte et élégante.

Fr. L.

265. VOCABOLARIO UNIVERSALE ITALIANO. — Vocabulaire universel italien. Naples, 1829; imprim. de Tramater. (*Antologia*; août 1829, p. 181).

S'il est vrai que la quantité des mots constitue le principal mérite d'un Dictionnaire universel italien, on peut annoncer que ce nouveau vocabulaire l'emportera, sous ce rapport, sur le vocabulaire de Padoue et sur tous ceux qui ont été publiés jusqu'à présent. Mais il ne suffit pas de recueillir les mots d'une langue, il faut encore les coordonner alphabétiquement. Ce travail, quoique très-simple, a été jusqu'à présent mal fait par

les auteurs de dictionnaires italiens qui ont toujours confondu les lettres J. et I., U et V. Ils ont aussi négligé de placer les accens sur certains mots écrits en lettres majuscules, quoique l'orthographe moderne l'exigeât. Ces deux défauts ont été soigneusement évités par les auteurs du nouveau vocabulaire. Souvent on consulte en vain le dictionnaire pour trouver les diverses acceptions dans lesquelles un mot est susceptible d'être employé, le nouveau dictionnaire remédiera à cet inconvénient.

L'étymologie de tous les mots sera indiquée dans la nouvelle compilation. Il en résultera une augmentation notable pour le dictionnaire de la langue. Les éditeurs du Dictionnaire de Padoue s'étaient bornés à indiquer l'étymologie des termes scientifiques tirés du grec, telle qu'ils l'avaient trouvée dans Bonavilla.

Pour qu'un dictionnaire soit bon, il est indispensable qu'on y puisse trouver la définition exacte des mots et des termes techniques : chacun sait combien le dictionnaire de la Crusca est inférieur sous ce rapport. Les définitions que renferme ce dictionnaire sont d'une brièveté extrême. On trouve par contre trop de prolixité dans les dictionnaires qui ont succédé à celui de la Crusca. Les auteurs du nouveau ont adopté à cet égard un juste milieu.

Jusqu'à présent la synonymie, c'est-à-dire l'explication des mots dont la signification paraît être la même, a été trop généralement négligée dans les dictionnaires italiens, et cependant il est impossible de bien parler une langue sans une connaissance exacte des synonymes; cette matière sera l'objet d'une attention spéciale de la part des auteurs du nouveau dictionnaire.

Les mots italiens ayant le plus souvent diverses significations qu'il importe de connaître, toutes ces significations seront indiquées dans le nouveau dictionnaire. Les auteurs donneront d'abord le sens propre des mots, puis leur sens figuré, en y joignant les mots grecs et latins correspondans. Les diverses significations de chaque mot seront appuyées de citations d'auteurs distingués.

Les auteurs joindront à leur dictionnaire une grammaire italienne et une théorie des verbes italiens.

En ce qui concerne l'exécution typographique, le dictionnaire aura le format in-4°, deux colonnes par page. Le prix de souscription sera de gr. 5 par feuille, payables à la réception de chaque cahier. Les cahiers composés de 20 feuilles, ont dû paraître de semestre en semestre, à partir de décembre 1828.

C. R.

266. MÉMOIRE SUR L'ORIGINE DE LA DIFFÉRENCE RELATIVE A L'USAGE DE LA LANGUE FLAMANDE OU WALLONNE dans les Pays-Bas; par J. D. MEYER. (*Nouv. memoir. de l'Acad. royale de Bruxelles*; T. III, p. 437).

Le résumé de la longue et savante discussion à laquelle se livre l'auteur de ce mémoire plein de recherches d'un grand intérêt, est que l'influence de la langue et de la littérature françaises sur celle de toutes les provinces des Pays-Bas a été très-marquée et suffisante pour faire adopter dans quelques-unes le langage wallon, qui est évidemment d'origine latine ou française, et dans les autres, pour faire substituer à l'alphabet allemand les caractères italiques; que la différence de langage du pays wallon et flamand ne remonte point à l'époque de la conquête des Gaules par les Romains; que la transplantation des Saxons par Charlemagne ne saurait motiver cette diversité; enfin, qu'aucun monument historique n'explique ce phénomène bizarre qui probablement n'est que l'effet du hasard.

W.

---

#### ARCHÆOLOGIE, NUMISMATIQUE.

267. DESSINS DU TOMBEAU ÉGYPTIEN DÉCOUVERT PAR BELZONI.  
- ( *Prospectus* ).

Madame Belzoni se propose de publier, par le moyen de la lithographie, l'ensemble des bas-reliefs et des hiéroglyphes sculptés sur les parois du tombeau royal égyptien découvert en 1818, près de Thèbes par feu M. G. Belzoni.

Les frais d'un ouvrage d'une aussi vaste étendue rendent indispensable de s'assurer de 200 souscripteurs au moins, avant d'entamer l'entreprise. La liste des souscripteurs, parmi lesquels madame Belzoni compte déjà des noms très-distingués, sera publiée avec l'ouvrage.

Cet ouvrage formera un atlas de 80 planches au moins. Il paraîtra par livraisons de 8 planches, grand format; il y aura de 12 à 14 livraisons, à raison de 25 francs chaque, non coloriée, et 36 francs coloriée, payables par livraison, à fur et à mesure qu'elles seront remises.

Les 10 planches relatives à ce tombeau qui ont déjà été publiées dans l'atlas qui fait partie du *Voyage de M. Belzoni*, seront données de nouveau à leurs places respectives : elles seront livrées *gratis* aux souscripteurs du présent ouvrage.

La sollicitude que M. Belzoni manifesta constamment pour conserver ce précieux manuscrit à la science, détermine madame Belzoni à entreprendre ce travail, malgré les peines morales et physiques qui l'accablent, et les nombreuses difficultés contre lesquelles elle a eu à lutter depuis la mort de son mari. Elle se repose avec confiance sur les sentimens et l'encouragement des amis des sciences pour lui faciliter les moyens d'atteindre un but si désirable.

Les recherches récentes et profondes de plusieurs savans ont déjà dévoilé à l'Europe quelques-uns des secrets mystiques de la mythologie égyptienne. On peut donc se flatter de voir bientôt un heureux résultat de leur persévérance et de leurs tentatives, maintenant qu'on est en possession de la clef de ces hiéroglyphes, restée impénétrable jusqu'à présent.

Les découvertes de M. Champollion jeune, de M. Letronne, membre de l'Institut royal de France; du professeur Seyfarth, du baron Lee, etc., etc., s'accordent toutes dans les recherches historiques et hiéroglyphiques qu'ils ont faites respectivement.

Les dernières découvertes, surtout de M. Champollion le jeune, relativement à la mythologie égyptienne, rendent ce tombeau l'un des plus intéressans qui existent, puisqu'il est l'un des plus complets. Aussi est-il le seul monument qui a été entièrement copié jusqu'à l'époque du voyage de Belzoni. On peut souscrire chez MM. Firmin Didot, imprimeurs-libraires, rue Jacob, n° 24, à Paris.

268. NEAPELS ANTIKE BILDWERKE. — Les antiquités de Naples décrites par MM. E. GERHARD et Th. PANOFKA. I<sup>re</sup> partie, avec 2 pl. lithogr., gr. in-8<sup>o</sup> de XXXII et 470 pp.; prix, 3 rthlr 8 gr. Stuttgart, 1828; Cotta. (*Allgem. Repertor. der Literat.* de Beck; 1828, vol. 2, cahier 1, p. 42).

Le Musée royal des antiquités de Naples, formé des objets trouvés à Herculaneum et Pompéi, des précieuses collections de la maison Farnèse de Rome, des Musées Borgia, Vivenzio et d'autres monumens dispersés de l'art classique des Grecs et des Romains, est, sous bien des rapports, le plus riche qui soit connu. Les tableaux antiques qu'il renferme lui assurent une supériorité incontestable. Offrir au public un aperçu précis de toutes ces recherches, c'est sans doute répondre à un désir généralement exprimé. L'ouvrage que nous annonçons remplit parfaitement cette lacune. Les auteurs, avantageusement connus par leurs travaux antérieurs sur des matières archéologiques, offrent non-seulement une description exacte de tous les objets du Musée royal de Naples, mais ils en expliquent aussi, quand il le faut, la signification, sans se perdre toutefois dans des développemens trop scientifiques ou dans des considérations trop générales. On conçoit que, pour rendre ce travail parfaitement utile aux personnes qui visitent le Musée, il a fallu le disposer de manière à ce que les descriptions se suivissent d'après la place des objets. Le grand édifice des Studi, érigé par Fontana en 1582, devait primitivement servir d'écurie; cependant il ne put jamais répondre à sa destination à cause du manque d'eau qu'il éprouvait alors. Il fut consacré à l'Université en 1616. Après l'expulsion des jésuites, dont le collège est aujourd'hui l'Université, l'édifice Fontana changea de destination en recevant la Bibliothèque, l'Académie des arts et les Musées. Le 1<sup>er</sup> volume de cet ouvrage est consacré aux objets exposés dans l'aile gauche de cet édifice. Les descriptions consignées dans ce volume constituent les 4 sections suivantes : 1<sup>o</sup> *Objets de marbre*, décrits par le professeur Gerhard. Ils se trouvent au rez-de-chaussée de ladite aile, constituant une collection de 488 morceaux, tant de la collection Farnèse que des objets trouvés à Herculaneum, Pompéi et Capoue, et des antiquités dispersées dans Naples et dans les environs de cette ville. A

l'entrée principale se présentent la statue colossale d'Alexandre Sévère, une superbe Flore et un Génie romain. Sur l'escalier : un lion et la *Venus genitrix* en double; à l'entrée du corridor 47 statues, bustes et bas-reliefs, et un groupe : ils présentent la cuisson d'un porc, probablement pour un sacrifice, des guerriers blessés, des amazones blessées à cheval, des combattans mourans, les filles de Balbus et la statue de ce dernier comme proconsul. Le corridor consacré aux divinités, offre 60 statues parmi lesquelles on distingue surtout la statue équestre de M. Nonius Balbus, Apollon avec le cygne, Serapis assis, Hercule et Omphale, une Cérès, des têtes de Minerve et la statue de cette déesse; Hercule en repos dit l'artiste, Glykon de l'époque alexandrine, selon M. Gerhard; Vénus et l'Amour (c'est une Vénus triomphante), une tête, selon M. G. une ville personnifiée; des masques de jeunes dieux de rivière; un Neptune, une superbe statue inédite de Minerve, de la plus belle époque de l'art. Dans le corridor des empereurs : Agrippine, Marciana en Vénus; un empereur assis dont on a fait un Claude au moyen d'une nouvelle tête de plâtre; un superbe bassin de porphyre; des statues de jeunes garçons. Dans le vestibule : un grand nombre de reliefs, où l'on remarque principalement un sarcophage, un dieu marin, Jupiter avec les Muses, un cortège bachique. Dans la salle de Flore : la Flore Farnèse, un Bacchus ivre; Psyché, fragment précieux; Orphée, Eurydice et Mercure; un Centaure et Scylla; Hélène. La salle des marbres de couleur : Apollon assis; Apollon, de basalte verdâtre; Isis, la Diane d'Ephèse, d'albâtre oriental. La salle des Muses : une coupe faite par Salpion, d'après l'inscription, représentant les soins prodigués au jeune Bacchus; des comiques en terre cuite; plusieurs statues de Muses, d'acteurs avec des masques; des reliefs de vœux avec les Grâces dont les noms se trouvent au bas, ainsi que ceux d'autres femmes. Les Muses et l'Euterpe présumée ont été trouvées dans le théâtre d'Herculanum. La salle des statues de Vénus : 24 statues : un prétendu Adonis, qui est une belle statue d'un adolescent; Vénus Anadyomène; une Vénus au bain, Vénus marine; des Satyres pressurant du raisin; des fragments de fontaines en forme de temple; un superbe amour, très-bien conservé; un jeune homme avec une oie. Le passage d'Hercule : un Jupiter assis, figure colossale, très-endommagée; L.

Junius Brutus, à tort appelé Annibal; un Hermès de Socrate avec une inscription grecque. La salle d'Atlas : Atlas, un genou à terre, portant sur le dos le globe terrestre, de l'époque d'Hadrien et bien conservé; la statue d'un chanteur, appelé Homerus, travail fini et bien conservé; la statue d'un orateur, appelé Poplicola; une statue femelle; un Cicéron restauré; un Aristide présumé, très-bien exécuté; plusieurs Hermès, têtes, bustes, en partie accompagnés de noms grecs. La salle d'Antinous : Antinous restauré, les jambes et les bras sont neufs; un cratère bachique, remarquable par le style, un cratère en forme de cloche, présentant le retour de Proserpine; une vestale appelée Zingarella, de l'époque d'Antonin; une Abondance; travail médiocre; le buste d'Alexandre, bien conservé (Visconti n'en fait point mention dans ses recherches sur les têtes d'Alexandre); le buste d'une femme avec une inscription latine; une statue drapée, appelée Sibylle. Le cabinet de la Vénus callipyge : un hermaphrodite satyrique, trouvé dans les ruines de Pompéï en 1817; la Vénus callipyge, du second ordre.

L'appendice de cette première section est consacrée aux objets qui ont été récemment tirés des magasins pour être réunis avec ceux du Musée. II. Objets de bronze, décrits par G. et P. Cette collection se compose principalement d'objets trouvés à Herculaneum et Pompéï. Considérablement enrichie par la collection Borgia, elle occupe 5 pièces dans l'ordre suivant : 1<sup>re</sup> pièce, avec 449 objets, principalement des objets de cuisine, parmi lesquels on remarque une machine pareille à nos urnes à thé. 2<sup>e</sup> pièce, avec 635 objets, tels que lampes, mesures, poids et un superbe candelabre; 3<sup>e</sup> pièce, avec 682 objets, tels que lectisternes, chaises curules, une grande table, un trépied, un bassin d'offrande, des vases, des figurines, des bustes de bronze en partie avec des inscriptions; 4<sup>me</sup> pièce avec 884 objets, tels que des figurines, des armes, un beau cratère argenté; 5<sup>me</sup> pièce avec 1830 objets. Ce sont des antiques peu volumineuses, tels qu'une écritoire, des instrumens de chirurgie, des tessères, des objets de toilette, de petites figures et des reliefs. III. Vases de terre cuite, décrits par P. Ces objets, au nombre de 2178, occupent 8 pièces. La description en est très-détaillée. IV. Mélanges, décrits par G. et P. La se-



conde partie de cet ouvrage comprendra les antiques de l'aile gauche du rez-de-chaussée, les collections privées de Naples et les antiques qui se trouvent dans les environs de cette ville.

L. D. L.

269. NOTICE DES CONSTRUCTIONS ROMAINES trouvées dans les fouilles faites en 1827-1829, sur l'emplacement présumé du FORUM HADRIANI, à la campagne nommée Arentsburg, commune de Voorburg, près de la Haye; par M. REUVENS.

L'entassement de la population sur un espace de terrain très-resserré dans la province de Hollande, a, depuis des siècles, fait disparaître du sol toutes les traces de constructions romaines, que l'on y remarquait autrefois.

Parmi les établissemens des Romains dans cette province, il n'y en avait pas de plus intéressant à découvrir que celui du FORUM HADRIANI, parce qu'il paraissait devoir être plus étendu que les établissemens purement militaires des rives du Rhin, l'ancienne frontière et ligne de défense de l'empire romain.

L'existence primitive d'un établissement, portant le nom de FORUM HADRIANI, était connue uniquement par l'ancienne *carte de Peutinger*. La *Chronique des évêques d'Utrecht* rapporte, il est vrai, qu'un très-fort *castrum*, près de Voorburg, fut détruit par les Normands au 9<sup>e</sup> siècle, mais sans prouver son identité avec le FORUM. Aussi, au siècle dernier, l'opinion des savans était-elle partagée sur la question de savoir si les ruines romaines, que l'on savait exister à Arentsburg et dans les campagnes avoisinantes, appartenant sans doute au *castrum* saccagé, étaient, ou non, le FORUM HADRIANI. C'est pour éclaircir ces doutes que les fouilles ont été entreprises pour le compte du gouvernement.

Déjà au 16<sup>e</sup> siècle les antiquaires évaluèrent à 10 arpens de terre, ou environ, l'extension des constructions ruinées. L'aspect des domaines qui touchent à la campagne d'Arentsburg, où les fouilles ont été faites, et les traditions existantes sur le lieu, donnent à cette idée un degré de vraisemblance.

Le baron de Westreenen de Tiellandt a recueilli, dans ses *Recherches sur l'ancien FORUM HADRIANI* (*Amsterdam et La Haye*, 1826, in-18), à peu près tous les renseignemens que l'on avait relativement aux antiquités découvertes précédemment

sur ce sol classique ; mais toute l'étendue des constructions anciennes sur le domaine d'Arentsburg était couverte d'une couche de 1 à 1  $\frac{1}{2}$  mètre de terrain en pleine végétation. La majeure partie du terrain que l'on a examiné jusqu'ici, portait un bois de haute futaie. Il a fallu le couper, et enlever entièrement la couche de terre, pour retrouver les contours de la bâtisse. Les murailles avaient été totalement détruites par les anciens propriétaires. On n'a retrouvé de la plus grande partie de ces murailles que les fondemens, et, en quelques endroits seulement, les traces de ciment qui montraient, dans la couche générale de sable, leur ancienne direction. Néanmoins quelques portions, que nous indiquerons, conservent encore leurs murs et leurs pavés antiques.

Les constructions découvertes jusqu'à présent ( novembre 1829 ) se divisent naturellement en cinq masses.

Les lignes du plan joint à la notice plus *noires* que les autres indiquent les constructions qui se trouvent à la plus grande profondeur.

*Masse n° I.* Construction, apparemment principale, sur une couche de sable, au nord du fossé moderne, qui, en 1771, a enlevé une partie des fondemens.

Les 7 premiers numéros appartiennent évidemment à des *bains*. L'existence des bains, qui paraissaient d'abord être de trop petite dimension pour avoir pu servir de *thermes* publics, jointe à la régularité qu'offraient au commencement les alignemens généraux, avaient fait soupçonner une ressemblance de nos ruines avec les *villæ* ou *prætoria*, maisons de plaisance des magistrats et riches particuliers Romains, que l'on a découvertes en Angleterre. Mais les derniers résultats de nos fouilles, et la comparaison des thermes peu étendus de Pompéi, découverts en 1825, et que des ouvrages très-récemment publiés ont fait connaître, nous portent à croire que les bains en question étaient destinés à l'usage du public, et que chacune des autres parties de constructions découvertes a servi à un usage particulier, comme en effet le plan semble l'indiquer.

Quant aux pièces suivantes, n° 8, 9, 10 et 11, on ne peut encore en désigner l'emploi. Le n° 10 contient de grands fragmens de pavé. Les fondemens de murailles qui bordent le n° 8, à l'occident et au midi, sont d'une construction plus récente que les autres.

Les n<sup>os</sup> 12, 13 et 14 annoncent un édifice plus élevé et plus solide que les n<sup>os</sup> précédens, tant à cause des grands contreforts apposés aux fondemens, que des lits de pierre, servant à affermir le sol au midi et au nord des n<sup>os</sup> 12 et 13. Il est probable que les pièces 13 et 14 formaient un petit *temple*, tourné vers l'ouest. Si le n<sup>o</sup> 12 n'en faisait pas partie, il peut avoir formé une *chapelle* séparée. C'est là que l'on a trouvé des fragmens d'inscriptions en très-grands caractères, et un morceau de bas-relief méconnaissable. Les contreforts étaient peut-être des bases de colonnes en saillie.

Le n<sup>o</sup> 15 présente le plan d'un *temple* à deux *cellæ*, ou chapelles, consacrées à deux divinités révérees ensemble. Les inscriptions trouvées antérieurement, peut-être sur le terrain où se font actuellement les fouilles, font entr'autres mention de *Serapis* et d'*Isis*, auxquels un pareil culte pouvait convenir. Au devant de l'entrée, il y a deux bases, qui ont probablement appartenu à des statues.

Le n<sup>o</sup> 16. Puits percé au travers de la couche de tourbe au-dessous du sable. On y a trouvé des anses de seaux, des crocs auxquels on pendait un seau pour puiser, un fragment de chaîne, des médailles, etc.

C'est dans les environs de ce puits qu'on a découvert un *avant-bras* en marbre de dimension colossale, et un *bras d'enfant* de terre cuite : et il paraît que la célèbre *main* colossale de bronze ( achetée depuis peu par le gouvernement ) a été découverte en 1771, non loin de ce même lieu. Un pareil assemblage de statues autoriserait à croire qu'il y avait là une place publique.

N<sup>o</sup> 17. Base d'une grande statue, ou peut-être d'un petit arc d'ornement.

*Masse* n<sup>o</sup> II. Il est plus difficile d'assigner une destination à cette partie, qui paraît ne pas appartenir au n<sup>o</sup> I, car elle est construite à peu de profondeur, et sur un terrain de terre glaise qui est exhaussé et généralement affermi par le moyen de cendres, de briques pilées, ou de briques entières, etc.

N<sup>o</sup> 18. Pièce qui a servi sans doute à des usages domestiques, comme l'indiquent le puits ménagé dans un coin des murailles, et le *gobelet*, le *trépied*, le *réchaud* et la *pierre à aiguiser*, que l'on a trouvés au fond. On a encore découvert dans cette cham-

bre un beau petit *lévrier* de bronze, qui a très-probablement fait partie, comme ornement, d'une cassette de même métal; et 18 médailles, de *Septime-Sévère* jusqu'à *Maximin I.* Cette pièce, qui est à un niveau moins élevé que le reste des constructions, était sans doute souterraine : aussi a-t-elle conservé ses murailles à la hauteur d'un mètre. Elles sont construites en pierres de taille, alternées de chaînes de briques. L'entrée est au nord.

N° 19. Fondemens de colonnade ou d'arcade. L'une de ces bases est encore parfaitement carrée. N° 20. Trottoir, pavé en morceaux de briques posées à plat, en plusieurs couches.

N° 21 et 22. Constructions que l'on suppose avoir servi de terrasses, à cause des égoûts que l'on y remarque. Le n° 21 a été enlevé en partie en 1771 par la coupe du fossé.

Si la destination donnée à ces deux pièces est juste, et que l'ensemble du n° II ne forme qu'un seul édifice, il est probable que la façade de cet édifice était de ce côté-ci, donnant sur les thermes.

N° 23. Autre pièce au-dessous du niveau ordinaire, qui a conservé une partie de ses murs en pierre de taille, et une partie de son pavé. L'entrée de cette partie, jadis souterraine, est à l'orient.

N° 24. Puits de forme ovale, construit en pierre. N° 25. Chambre dont le pavé s'est conservé en entier, mais dont les murs ont disparu. Cette pièce contient une sorte de base ou foyer en terre, couverte de briques, et le pavé offre un singulier affaissement, en forme de cône renversé.

Masses n° III et IV. Les fouilles de *Bonn*, exécutées en 1818 et les années suivantes, ont offert le tracé de plusieurs bâtimens construits en long, d'une manière analogue à ceux-ci.

Le n° 27 conserve l'aspect d'un *hypocauste* ou salle chauffée par un feu circulant au-dessous du pavé. Neuf petits piliers de briques carrées, dont quelques-unes portent la marque EX. GER. INF, et qui ont soutenu ce second pavé, sont encore en place.

Le n° 28 est un *hypocauste* bien mieux conservé. On y voit encore le conduit du *præfurnium*, ou fourneau, en forme de quart de cercle.

N° 29. Pièce entièrement ruinée, et dont les débris de pavé

composent presque uniquement la masse informe marquée n° 30.

Les n°s 31, 32, 33 ont trop souffert pour que l'on puisse en indiquer précisément les contours ou la destination. N° 31 est muni d'un très-petit *hypocauste* de trois piliers de briques rondes. Un conduit en ciment, parallèle au mur méridional de cette pièce, servait peut-être d'écoulement à l'eau sale venant de la pièce n° 33, qui se trouve plus haut que les deux autres.

N° 34. Trottoir semblable au n° 20.

Si la bâtisse n° III a servi à l'usage des bains, comme ses hypocaustes le feraient supposer, on pourrait croire qu'ils ont été construits plus tard que ceux du n° I, et peut-être après que ces derniers furent tombés en ruines. En effet la construction du n° III paraît plus récente, et moins solide que celle du n° I. ( Nous renvoyons au n° IV. )

C'est dans les environs du n° III et des deux temples supposés du n° I, que l'on a trouvé une quantité de briques et de tuiles à la marque EX. GER. INF et C. G. P. F. La plupart de celles de la XXX<sup>e</sup> légion ont été trouvées aux environs des thermes n° 1 à 7.

On a retiré encore quelques fers de lances au N. O. de cette même bâtisse n° III. N° 35. Squelette d'une femme avec agrafes et un bracelet. Voyez encore n° 42. N°s 36, 37. Puits ou citernes, formés par des tonneaux de douves, à une grande profondeur. Dans le n° 36 on a découvert un double fond formé par une cuve, et un pavé en ciment mêlé de gravier. On en a retiré des pics, des hoes, des haches, etc.

N°s 38, 39. Pavés dont la destination est incertaine. Le n° 38 est en chaux, et le n° 39 construit en briques plates, comme les n°s 20 et 34. Dans ce dernier, il y a un affaissement semblable à celui du n° 25. Le mur à angle obtus, qui borde ce n° 39 au nord, peut avoir servi d'hémicycle ou bano de forme semi-circulaire, ou à masquer quelque biais dans l'alignement des constructions n° IV.

La masse n° IV est toute différente des autres masses de constructions, puisqu'elle a pour fondement des fragmens de colonnes, de chapiteaux et d'inscriptions sur pierre calcaire. Il est possible qu'elle ait été construite des débris du n° I. Cette masse ressemble à un rang de boutiques, ou à une caserne ou

quartier de soldats, comme il en existe à Bonn, à Pompeï, etc.

Le n° 40 contient ( comme le n° 18 ) un puits en bois. Dans le n° 41 on a trouvé, à une grande profondeur, des restes de planches, qui ont probablement servi au même usage. Dans le puits du n° 40 on a retrouvé presque en entier un socque (*soccus*) ou chaussure de cuir.

N° 42. Portions d'un squelette humain, moins bien conservé que le n° 35.

Masse n° V. Gros mur qui a servi apparemment de clôture ou d'enceinte générale. On voit, dans une direction parallèle au côté extérieur, des vestiges d'autres fondemens, qui peuvent avoir été en rapport avec ce mur. On a trouvé ici des briques très-informes.

— Outre les fragmens de colonnes qui composent la couche inférieure des fondemens du n° IV, on en a trouvé plusieurs aux environs de la bâtisse n° III; d'autres tout autour des temples supposés, n°s 13, 14 et 15; d'autres enfin dans les environs du puits n° 16.

Quant aux objets trouvés depuis le commencement des fouilles, ils ne peuvent faire un article particulier de cette Notice provisoire. L'on renvoie à celles qui ont été publiées antérieurement dans la *Gazette d'État*, du 12 octobre 1827 et du 5 septembre 1828.

C. J. C. REUVENS.

270. LETTRE DE M. L. BIONDI à M. J. Antinori, sur la peinture antique des noces dites *Aldobrandines* (*Atti dell'Academ. romana di archeologia*; Tom. I, part. I, p. 135.)

Cette peinture à fresque fut trouvée vers la fin de 1606, dans les ruines des jardins de Mécène, à peu de distance de l'arc de Gallien, elle était dans un état de conservation tel que si elle n'eût fait que de sortir des mains de l'artiste. Le peintre Frédéric Zuccaro, qui la vit le premier, resta en extase lorsqu'il vit que le temps n'avait rien fait perdre au coloris de sa fraîcheur et de sa vivacité. Le cardinal Cintio Aldobrandini, protecteur des sciences, fit l'acquisition du tableau; et, l'ayant fait détacher du reste du mur au moyen de la scie, le plaça dans sa maison de plaisance du Mont-Quirinal.

Au milieu de cette fresque, se voit un riche lit nuptial sur le bord duquel est assise une jeune et jolie femme qui est la nou-

velle mariée. Le voile nommé *flammeum* lui couvre le front et lui ombrage les yeux ; et ses pieds reposent sur un tabouret d'or. La *pronuba*, couronnée de myrte, embrasse la jeune fille qui paraît craintive, elle semble la rassurer. Le mari, demi-nu et couronné de lierre, est assis au pied du lit, dans l'attitude d'un homme qui s'ennuie d'attendre. A droite du lit, autour d'un vase, sont trois personnages que Laurent Pignorio a cru être les parques et dans lesquelles d'autres ont vu 3 suivantes (*balneatrices*) préparant le bain de l'épousée. Mais comme deux de ces personnages sont certainement des hommes et que le troisième porte des habits sacerdotaux, il est probable que ce dernier est la prêtresse et que les deux autres sont deux *camilli* assistant au sacrifice nuptial. Entre ces figures et le lit, est appuyée sur une petite colonne, une autre *pronuba* qui prépare les parfums dont on doit frotter le corps de l'épousée, comme on avait coutume de le faire en invoquant Junon *Unxia*. De l'autre côté du lit, près d'un autre vase destiné peut-être à laver le corps de l'époux, sont trois personnages, que Pignorio a pris pour les muses ; car chez les Grecs, ces divinités n'étaient qu'au nombre de trois. Winckelmann pense que ce sont les Heures. M. Biondi est persuadé que ce sont simplement 3 jeunes filles célébrant les noces : l'une joue de la cithare ; l'autre, près d'elle, portant un diadème, paraît à ce savant, chanter l'épithalame ; la troisième tient une petite tasse avec laquelle elle verse ou puise de l'eau dans le vase. Toutes les figures, hautes de 2 palmes ( 1 pied 4 pouces et demi ), sont d'une beauté et d'une expression qu'il serait impossible de surpasser.

Winckelmann et Pignorio ont cru pouvoir déterminer quelles sont les noces représentées sur la peinture dont nous parlons. Le premier assure que ce sont celles de Thétis et de Pélée ; le second croit y voir celles de Stella et de Violantilla.

M. Biondi regarde cette peinture comme étant d'origine grecque, et appartenant au siècle d'Auguste. Dutens est d'avis qu'elle est la même que celle dont parle Pline ( livre XXXV, ch. 10 ), qui en fait honneur au pinceau d'Echion.

Quoi qu'il en soit c'est certainement le plus grand et le plus précieux des ouvrages de ce genre qui nous restent de l'antiquité. C'est ce qu'attestent d'ailleurs non seulement les pompeux

éloges des plus savans antiquaires, mais encore les innombrables copies des plus habiles artistes. W.

271. PICTURESQUE ANTIQUITIES, etc. — Antiquités pittoresques des villes d'Angleterre. Recueil de gravures représentant les anciens châteaux, les églises, etc., avec une description historique ; par J. BRITTON. In-4°. Loudres, 1828. Livr. I; prix de chaque livr. 1 l. 4 sh.

L'ouvrage aura 6 livraisons avec 84 planches gravées sous la direction de J. Lekeux, et contiendra la description pittoresque de 3 villes principales, York, Lincoln et Gloucester. Le même auteur a publié l'histoire des églises cathédrales suivantes : Péterborough, avec 17 pl. — Salisbury, avec 31 pl. — Norwich, avec 24 pl. — Winchester, avec 30 pl. — York, avec 35 pl. — Lichtfield, avec 16 pl. — Oxford. — Cantorbury. — Wells, avec 24 pl. — Exeter, avec 22 pl. — Bath, avec 10 pl. — Bristol. — Gloucester est sous presse.

#### 272. PALAIS D'ELTHAM dans le comté de Kent.

On doit procéder incessamment à la démolition de cet ancien palais. Une partie des matériaux dont se compose sa voûte intérieure, toute en charpente et d'un travail de sculpture curieux, dans le genre de celui de la grande salle de Westminster, sera transportée au château de Windsor. La magnifique *Hall* d'Eltham sert aujourd'hui de grange, et les paysans battent le blé là où jadis Édouard III tint un parlement et donna un splendide banquet au roi Jean, de France, son prisonnier. A l'occasion des fêtes de Noël de la présente année, on y donna un somptueux repas à plus de 2,000 convives. Le palais d'Eltham fait partie des domaines de la couronne. Les administrateurs de cet intéressant édifice n'eussent-ils pas dû consacrer à son entretien les produits de sa modique location avant qu'il se trouvât hors d'état d'être réparé? Une très-faible partie du seul revenu des bois et des forêts qui en dépendaient, et qui fut appliquée à des bagatelles, eut servi à conserver l'un des monumens de l'architecture britannique, qui excitent l'admiration des connaisseurs en ce genre, même dans le siècle qui a produit le nouveau palais de Buckingham House. (*The Globe — Galignani's Messenger*. ; 17 avril 1828.)

L.



273. NOTICE SUR LES ANTIQUITÉS EN ARGENT, TROUVÉES DANS  
L'ARRONDISSEMENT DE BERNAY, département de l'Eure; par  
M. A. LE PRÉVOST.

Le 21 mars dernier, Prosper Taurin, cultivateur à Berthonville, arrondissement de Bernay, labourant un champ au hameau du Villeret, rencontra, avec le soc de sa charrue, une tuile romaine qui faisait partie d'une maçonnerie fort solide; et, après l'avoir enlevée, il trouva une grande quantité d'objets en argent, presque tous de la plus belle conservation et ayant plus souffert de ses coups de pioche que de près de 20 siècles de séjour sous la terre. On pourra juger de sa surprise et de sa joie, quand on saura qu'il en recueillit 30 et quelques livres pesant. Mais aux yeux des amis des arts et des antiquités, cette valeur intrinsèque considérable ne sera que leur moindre mérite. Ce sont des instrumens de sacrifices et des offrandes votives, la plupart d'une beauté admirable et presque tous ornés d'inscriptions. Plusieurs portent l'empreinte du style grec le plus élevé. Le tout est du Haut-Empire, et appartenait à un temple de Mercure qui paraît avoir existé dans le voisinage, et de la recherche duquel on va s'occuper immédiatement.

Nous avons particulièrement remarqué une statue en argent, de Mercure, de 18 pouces de haut; un buste charmant du même dieu; une main d'argent, massive, retrouvée postérieurement; 2 vases à eau lustrale, ornés de marques, du plus beau type; 2 autres représentant des bacchanales où figurent des Centaures des deux sexes; un cinquième où l'on voit des muses et des philosophes; 2 *præfericulum*, ornés de figures relatives à la guerre de Troie; des patères et des disques d'un beau travail et de fortes dimensions; des *simpulum*; des cuillers à encens; 2 serpens se tenant par un crochet et destinés à embrasser quelque chose, etc. Il y avait un buste de Mercure, en argent massif et d'un travail admirable, qui a malheureusement été volé. Beaucoup de portions de bas-reliefs sont dorées, quelques-unes intrustées en or. L'argent est d'un titre très-élevé.

Voici quelques-unes des inscriptions:

1. Deo. Mercurio. Jul. Sybilla. D. S. D. D. (de suo dedit).  
Celle-ci est incrustée en or sur un cercle d'argent.

2. Mercurio. Aug. P. Aelius. P. Aeli. Numitoris. Libertus.  
Eutychus. V. S. L. M. ( votum solvit lubens merito. )
3. Q. Lucanius. Blaesus. ex. Stipe.
4. Deo. Mercurio. Kanetonnesi. C. Propert. Secundus. V. S.  
L. M.
5. Mercurio. Aug.  
Combaromarus. Buolani. Fil.  
V. S. L. M.
6. Mercurio. Aug.  
Camulagnata. Caici. Filia.  
V. S. L. M.
7. Mercur. Aug. Sacrum  
Germanissa Visear I. V. S. L. M.
8. Mercurio. Caneto. Epaticcus.  
O. S. O.
9. Deo. Merc. Can. Deci. R. Lupercus. Ex. Test. R? Ac?  
Daciriges? Pii?

Montfaucon a publié un monument trouvé à Beauvais, où Mercure porte le surnom d'Auguste comme dans ces inscriptions. Quant à celui de Canetus ou Kanetonnesis, il paraît tout-à-fait nouveau, et nous ne doutons pas qu'il ne provienne du nom du lieu où le temple était situé.

Tous ces objets sont restés provisoirement déposés à Bernay, chez M. Liston, parent du propriétaire, qui les communique avec beaucoup de complaisance, et à qui l'on a l'obligation d'avoir empêché par ses conseils la destruction aussi bien que la dispersion de la collection. Nous ne pensons pas qu'il en existe de comparable, soit pour la quantité des pièces dont elle se compose, soit pour leur mérite d'exécution et les renseignemens techniques ou mythologiques. La plupart des vases travaillés au marteau étant très-minces, sont doublés d'une cuvette non adhérente qui les fortifie et permettait d'y renfermer des liquides.

Il est facile de se convaincre au premier coup-d'œil que le tout appartient à la plus belle époque des arts dans l'empire romain, c'est-à-dire à celle des premiers successeurs d'Auguste, il aura été enfoui dans l'une des premières guerres civiles qui avaient désolé les Gaules sous l'empire. On peut supposer qu'un marchand d'orfèvrerie, établi dans le voisinage du

temple, tenait en magasin de ces objets faits d'avance, et provenant des contrées où les arts étaient les plus florissans. Nous pouvons citer à l'appui de cette conjecture le contraste de leur perfection avec la grossièreté des inscriptions, souvent presque illisibles, dont la plupart sont chargés (1). (*Journal de Rouen*; 19 avril 1830).

274. NOTICE SUR UNE TÊTE D'ARGENT DORÉ, renfermant un crâne humain, trouvée près de la ville de Tours; par M. CHAMPOISEAU. Broch. in-8°. Tours, 1829. (*Journal des Artistes*; 20 sept. 1829, p. 183).

Le 11 avril 1827, un cultivateur voulant planter de la vigne, à 3 lieues de la ville de Tours, et non loin de la route qui conduit à Loches, trouva, à environ 18 pouces de profondeur, une tête en vermeil, de grandeur naturelle. L'ayant ouverte, par le sommet, il trouva qu'elle renfermait un crâne humain.

Il présenta cette tête aux autorités de la ville de Tours, qui refusèrent d'en faire l'acquisition. Un orfèvre fut sur le point de l'acquiescer pour 300 fr.; mais le propriétaire préféra la garder pour la faire voir dans les foires; il la possède encore.

M. Noël Champoiseau vient de publier une dissertation sur ce monument d'antiquité. Il en donne d'abord une description exacte, avec un dessin lithographié. « On n'aperçoit sur cette tête aucune inscription, ni aucune date : sa hauteur totale est de 29 centimètres ou dix pouces, 6 lignes; lors de sa découverte, une portion de la partie supérieure occipitale n'a pas été retrouvée; elle consistait en une sorte de *calotte sphérique*, de 7 centimètres ou deux pouces et demi environ de diamètre, rendue mobile par une charnière qui la joignait à une zone haute de dix centimètres ou moins de 4 pouces, sur le devant, et de 7 centimètres ou deux pouces et demi à sa partie postérieure.

(1) On peut considérer cet ensemble de monumens ayant eu une même destination, comme le trésor d'un temple de Mercure à qui ils avaient été successivement offerts en accomplissement de vœux faits par les personnages qui sont nommés dans les inscriptions. Nous sommes heureux d'annoncer que M. Raoul Rochette, conservateur du cabinet des médailles de la Bibliothèque du Roi, informé de cette importante découverte, s'est rendu en toute hâte sur les lieux, et a fait l'acquisition de ces précieux monumens, qui appartiennent aujourd'hui à cette Bibliothèque. (N. du R.)

rière. Cette zone se rattachait elle-même au reste de la tête par 6 charnières fixes et soudées, moins fortes que celles de la *calotte sphérique*. Quelques personnes ont pensé à tort que la partie égarée devait porter une inscription ou une date : la direction des masses de la chevelure prouve assez qu'elle en présentait seulement la continuation; selon toute apparence même, l'ouverture qu'elle formait était pratiquée pour voir ou toucher le crâne contenu dans la tête, sans qu'il fût nécessaire de l'ouvrir entièrement, au moyen de la zone, dont le jeu n'était utile que pour introduire le crâne dans l'intérieur. »

L'exécution et le travail de cette tête, par rapport à l'art, n'ont rien que d'ordinaire. Le crâne humain qu'elle renferme a paru n'avoir jamais été en contact immédiat avec la terre, parce qu'il a conservé son poli. Cette circonstance a conduit à penser qu'il a dû être introduit dans la tête d'argent, aussitôt ou peu de temps après la mort de l'individu auquel il appartenait.

Jusqu'ici tout est bien; la description est faite d'une manière soignée et consciencieuse; mais M. Champoiseau, semblable à beaucoup d'antiquaires qui gâtent la science archéologique par la manie des suppositions et des conjectures, s'est persuadé que cette tête de vermeil représente celle de quelque jeune chef romain, ou franc, des 5<sup>e</sup> ou 6<sup>e</sup> siècles, tué par un chef visigoth. Il se livre à ce sujet à de profondes recherches historiques; il suit les barbares dans leur irruption, depuis le midi de la Suède, à travers la Germanie, la Grèce, l'Assyrie, l'Italie, la Gaule, jusque dans la partie de la Touraine où ils pénétrèrent deux fois, et dont ils restèrent maîtres vers l'an 480, jusqu'en 507, époque où Clovis les força de reculer. Or, M. Champoiseau a lu dans beaucoup de livres qui se répètent les uns les autres, sans citer leurs garans, que ces peuples buvaient dans le crâne des ennemis tombés sous leurs coups, suivant certains rites du culte d'Odin. Il va plus loin. Il prétend que, conservant les coutumes de leur nation, ils entourèrent d'abord les crânes, dans lesquels ils buvaient, de lames d'or ou d'argent; qu'ils en firent ensuite revêtir l'intérieur, et qu'enfin, pour ne pas renoncer entièrement à cet usage, tout en le rendant le moins dégoûtant possible, ils purent se contenter de renfermer le crâne au fond de la coupe, qui, par un raffinement digne de ces barbares, représenta les traits mêmes du

guerrier vaincu. Tout cela repose sur une fausse supposition.

« Quand la tête est renversée, ajoute-t-il, il est à remarquer que le crâne se trouve dans la position où il serait si l'on s'en servait pour boire, et que pour conserver cette position, il n'était guère possible de disposer la tête d'une manière plus convenable qu'en plaçant le vase dans l'intérieur du cou. »

Ce n'est pas que M. Champoiseau n'ait été averti par quelques personnes que ses conjectures pourraient bien être hasardées, et que la coupe du chef visigoth pourrait n'être autre chose qu'un ancien reliquaire, de ceux qu'on appelait *chef* de tel saint ou de telle sainte. M. Champoiseau persiste; sa version lui paraît bien plus merveilleuse, et il la soutient par tous les moyens possibles.

Le *Journal des Artistes* pense avec plus de raison que le monument dont il s'agit est un reliquaire du 13<sup>e</sup> ou du 14<sup>e</sup> siècle. Avant la révolution de 1793, il en existait encore beaucoup dans certaines églises, notamment dans celle de Saint-Denis, de Notre-Dame de Paris, etc., sous le titre de *chef* de St. . . . ou de Ste. . . ., ce qui indique clairement que les reliquaires de cette sorte étaient destinés à renfermer surtout la tête du saint personnage. La construction de celui-ci a évidemment ce but.

Beaucoup de personnes ont pu en voir il y a 40 ans. M. Champoiseau avoue lui-même que l'église Saint-Martin de Tours possédait le *chef* de Saint-Martin, en or, enrichi de pierres précieuses, et qui fut fondu avec beaucoup d'autres par le parti protestant, en 1552. Il avoue aussi que l'ancienne abbaye de Cormery, près de la ville de Tours, a bien pu posséder, parmi ses trésors, la tête dont il s'agit; mais plutôt que de voir les choses tout naturellement, il aime mieux supposer que la coupe du chef visigoth a été prise 5 ou 6 cents ans plus tard pour un reliquaire. . . . .

#### 275. FOUILLES ENTREPRISES A SALONA EN DALMATIE.

Dans le courant de l'année 1828, les fouilles entreprises à Salona ont produit des résultats importants. On a trouvé un grand nombre de statues de différentes dimensions, divers ustensiles, des fragmens d'architecture choisie, et trois inscrip-

tions sur lesquelles un des plus savans archéologues de l'Italie a été consulté. Voici sa réponse.

La première des 3 inscriptions que j'ai reçues est inexplicable pour moi, tant elle est mal copiée. Je vois seulement dans les deux dernières lignes l'indication du consulat de Théodose le jeune et de Faustus, qui tombe dans l'année 438 de l'ère chrétienne. Si la pierre était entière on y lirait :

D.N. THEODOSIO. AVG. XVI. ET

FAUSTO. V. C. COSS.

C'est-à-dire Domino nostro Theodosio Augusto. XVI. (pour la 16<sup>e</sup> fois) et Fausto virò clarissimo Consulibus.

Le nom de ce consul était Anicetus Acilius Glabrio Faustus. Comme depuis l'ère chrétienne l'usage s'introduisit de mettre les noms des Consuls, non seulement sur les inscriptions historiques, mais encore sur les inscriptions sépulchrales, il est impossible de savoir à quelle classe appartient l'inscription dont il s'agit.

L'interprétation des deux autres inscriptions est beaucoup plus facile. La seconde doit être lue ainsi :

L. ÆMILIO

MARTIALI

ÆMILIA

BAUCE

P. B. M.

Cette inscription est sépulchrale. Une esclave nommée Bauce en est l'auteur. Son patron Emilius Martialis lui ayant fait don de la liberté, elle prit suivant l'usage le nom d'Emilia. Les trois dernières lettres signifient : *Patrono benè merenti*. Car le nom de Bauce, qui, en grec, signifie délicate, prouve que cette femme était une esclave, et par conséquent la lettre P ne peut signifier Patri. D'ailleurs si Bauce avait voulu parler de son père elle eût dit carissimo, et non pas benè merenti.

Voici comment il faut lire la troisième inscription :

*Dius manibus.*

CLODIO

HERMETI

CLODIA FELIX

PATRI.

Ce Clodius Hermès, n'ayant pas de prénom, appartenait évi-

demment au second ou au troisième siècle de l'ère chrétienne. C'était un esclave, comme le prouve son surnom grec d'Hermès. Il est également indubitable qu'il faut lire Felix et non Felici, parce que autrement Clodie, fille d'un homme devenu libre, n'aurait pas de surnom, contre la coutume des Romains. (*Giornale delle Provincie Venete* ; juin 1828, p. 290.) C. R.

276. DER SAMMLER FÜR KUNST UND ALTERTHUM IN NÜRNBERG.—

Le collecteur de l'art et de l'antiquité à Nüremberg. 2<sup>e</sup> cah. Nüremberg, 1825. In-8°, 106 p. avec 5 pl. 3<sup>e</sup> cah. 1826, 111 p. avec 6 pl. ; prix, 1 thlr. 18 gr. (*Leipz. Liter. Zeitung* ; juillet 1828, p. 1337.)

Ces 2 cahiers contiennent, de même que le cahier qui a paru en 1824, des notices d'arts et d'antiquités, et des tableaux d'entreprises particulières. Parmi les premières on trouve les titres suivans : Peintures de quelques manuscrits qui se trouvent à Nuremberg : un livre de prières, latin, breviarium, qui se trouve dans la bibliothèque de la ville, et qui est du quatorzième siècle, est orné d'un grand nombre de miniatures aux lettres initiales, et de plus, d'autres tableaux. Dans la sacristie de l'église de St.-Laurent se trouvent deux missels du commencement du seizième siècle. Ils sont ornés d'images satiriques et plaisantes. Ils sont bien confectionnés et coloriés ; mais les couleurs du dernier font déjà voir des progrès dans l'art de la peinture. Tableaux découverts et restaurés. St.-Mathieu, St.-Bartholomé, St.-Paul, St.-Thomas, dans le style grec moderne. Tableaux qui décorent les côtés d'un ancien autel, et que l'on conserve actuellement dans la Galerie royale de Nuremberg. Esquisses. Le style parfait que l'on remarque dans les habits sacerdotaux, la vérité frappante qui en distingue les plis, fait qu'il est difficile de concevoir comment des peintres et des sculpteurs postérieurs, tels qu'Adam Kraft et Martin Schön, ont donné dans le système faux des plis angulaires et rompus. Il y a lieu de penser que les circonstances du temps y ont principalement contribué. Dans l'art du bas-empire on avait continué à exécuter les vêtemens d'après le style de l'antiquité. Les artistes allemands des temps postérieurs ne faisant pas attention aux modèles laissés par les anciens, parce qu'ils étaient trop éloignés de l'esprit qui les animait, s'en tenaient stricte-

ment à la nature pour chacun de leurs ouvrages, et ne cherchaient leurs modèles que dans les objets dont ils étaient environnés. Ils appliquèrent aussi ce système aux vêtemens.

En parlant de la restauration des anciens édifices on fait mention de l'église de St.-Jacques, de la restauration des tableaux de Durer qui décorent les murs de la salle du grand Conseil.

Le Collecteur parle aussi de citoyens estimables. Il donne quelques détails sur la vie de Frauenholz qui faisait le commerce d'objets d'arts, de Jean de Schwarzenberg, et sur ce qui a été fait en l'honneur d'Albert Durer.

Il se forma à Nüremberg une association qui prit le nom d'Association d'Albert Durer. Elle était composée d'un certain nombre de jeunes artistes qui se réunissaient chaque semaine, afin de s'occuper d'objets d'art. Pour conserver le souvenir d'Albert Durer, ce grand maître, l'autorité a acheté sa maison qui existe encore. L'étage inférieur est réservé à l'Association de Durer, et la partie supérieure de la maison est consacrée à des logemens pour des artistes. Le tombeau de Durer dans le cimetière de l'église de St.-Jean, qui est aujourd'hui la propriété de l'École de l'art, est aussi très-remarquable.

Le Collecteur entretient aussi ses lecteurs des ouvrages des artistes plus récents de Nüremberg; savoir : du monument du poète Uz, érigé à Anspach, d'après le plan donné par Heidelberg; du monument du bourgrave de Nüremberg, Frédéric III, exécuté sous la direction de Reindel.

Quant aux collections des particuliers il est surtout fait mention de celles de Derschau et de Herdel; cette dernière se distingue par des travaux d'artistes nurembergeois. Avant de terminer, le collecteur parle des établissemens publics de Nüremberg, et surtout de l'École des arts, de son état actuel et de ses productions.

A cette occasion, l'attention du lecteur est appelée sur les causes qui, dans le dix-septième siècle, arrêtaient les progrès de l'art. Parmi ces causes on signale surtout l'esprit de corporation, qui imposa des entraves à l'art de la peinture et la fit descendre au rang d'un métier. Dans l'année 1713, après de longs et pénibles efforts, la corporation des peintres fut dissoute et l'Académie de peinture fondée, et c'est elle qui a don-



né naissance à l'École des arts actuelle. Les nouvelles concernant les progrès et l'efficacité de l'École polytechnique sont très-satisfaisantes. Elle marche rapidement et doit obtenir un local plus étendu dont Heidelberg a donné le plan.

Chaque cahier se termine par des observations diverses et des anecdotes touchant Nüremberg. C. R.

277. *MUSÉE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE*, ou Recueil des principaux tableaux, statues et bas-reliefs des Collections publiques et particulières de l'Europe; dessiné et gravé à l'eau forte par RÉVEIL, avec des notices descriptives, critiques et historiques par DUCHESNE aîné. Livraisons 57 à 84; prix de chaque livraison, 1 fr. Paris, 1829 et 1830; Audot. (Voy. le *Bulletin*; Tom. XI, n° 102.)

## HISTOIRE.

278. *EPITOME OF HISTORY AND CHRONOLOGY*. — Abrégé d'histoire et de chronologie, par Gérard GRAULHIÉ, ancien prof. d'histoire à l'Université de France. In-8°. Londres, 1828; Hurst, Chancer et Comp<sup>e</sup>. (*Prospectus*.)

L'histoire de l'homme étant une des études les plus utiles et les plus importantes, l'auteur du livre que nous annonçons a conçu le plan d'un ouvrage qui doit offrir aux personnes studieuses le moyen d'acquérir avec promptitude et facilité cette science indispensable. Il établit, pour toutes les nations de l'univers, une division fondée sur les affinités géographiques et les rapports historiques qui existent entre elles. C'est pourquoi il partage le globe terrestre en différentes régions : prenant pour point de départ celles dans lesquelles il croit trouver les premiers élémens de la civilisation, il passe aux contrées voisines, en suivant la marche et les progrès des lumières. M. Graulhié fait ainsi le tour du monde et lie entr'elles, sous le rapport de l'histoire et de la chronologie, toutes les grandes familles du genre humain, depuis les siècles les plus reculés jusqu'aux temps modernes.

L'auteur espère trouver, par cette méthode, la solution de beaucoup de problèmes historiques et chronologiques, parce que les monumens bien connus d'un pays servent à expliquer

ceux d'un autre qui sont couverts de ténèbres, et que les relations qui s'établissent entre des peuples voisins s'expliquent et s'éclaircissent réciproquement. M. Graulhié commence par l'Asie, prend ensuite l'Afrique, puis l'Europe et, enfin, l'Amérique. Pour chacune des contrées dont se composent les diverses parties du monde, il déploie toute la série de faits qui y ont été accomplis, soit par les naturels, soit par les étrangers. Il commence son récit où la chronologie éclaire et guide l'historien; présente la première période comme douteuse et incertaine, et ne donne comme historiques que les siècles dont des monumens authentiques ont perpétué le souvenir. L'auteur a soin de placer sur le premier plan le peuple qui a joué le principal rôle dans la contrée; vient ensuite la revue des dynasties et des gouvernemens qui se sont succédé, avec la série des princes ou des magistrats dépositaires du pouvoir, et les événemens qui se sont passés de leur temps. De cette manière, on offre au lecteur une suite continue de récits complets et systématiques depuis la première période chronologique jusqu'au temps présent.

Il est bien à désirer que M. Graulhié puisse réaliser le projet si habilement exposé dans ce Prospectus. W.

279. CHRONOLOGISCHES HANDBUCH DER WELTGESCHICHTE. —

Manuel chronologique de l'histoire universelle; par le Dr RAUSCHNICK. In-8° de vi et 362 p.; prix, 1 thlr., 12 gr. Erfurt, 1828; Keyser.

On conçoit facilement l'utilité d'un manuel portatif comprenant tout ce que l'on trouve dans les meilleurs ouvrages de chronologie universelle; mais pour atteindre un tel but il fallait changer la disposition généralement adoptée pour ces sortes d'ouvrages, en évitant la forme en tableaux qui exige beaucoup d'espace et, par conséquent, un grand format, et c'est ce qu'a heureusement entrepris et exécuté M. Rauschnick en abandonnant l'ordre synchronistique pour l'ordre ethnographique qui a, en même temps, l'avantage de représenter, dans un cadre resserré, toutes les époques remarquables de l'histoire d'un seul peuple. L'auteur de ce manuel a, en outre, séparé l'histoire de la civilisation et celle de l'église, de l'histoire politique, pour que le lecteur pût embrasser d'un coup-d'œil ces

trois branches importantes de l'histoire des hommes. Pour faciliter l'usage de son livre et le rendre susceptible d'être consulté avec fruit, il y a joint une table alphabétique, au moyen de laquelle on peut, sur le champ, trouver les époques, les lieux, les noms et les faits historiques qui figurent dans tout le cours de l'ouvrage. Voici l'ordre qu'il a adopté : les histoires ancienne, du moyen âge et moderne sont divisées chacune en périodes qui comprennent, par pays, les événemens remarquables de l'histoire des différens peuples de la terre. Par exemple, la 1<sup>re</sup> partie, l'histoire ancienne, a 4 périodes, savoir :

1<sup>re</sup> période, depuis le commencement de l'histoire jusqu'à Cyrus.

2<sup>e</sup> période, depuis Cyrus jusqu'à Alexandre, comprenant les subdivisions suivantes : la Perse et le reste de l'Asie; la Grèce; l'Italie, Rome; la Sicile; Carthage, l'Égypte.

3<sup>e</sup> Période. Depuis Alexandre jusqu'à Auguste : la Grèce, l'Épire; Rome, la Sicile; l'Asie; l'Afrique; l'histoire de la civilisation.

4<sup>e</sup> Période. Depuis Auguste jusqu'en 476 de l'ère chrétienne : domination de Rome; peuples asiatiques; nations germanes; histoire de la civilisation; histoire de l'Église, depuis la naissance de J. C. jusqu'au commencement du moyen âge.

La 1<sup>re</sup> partie, l'histoire du moyen âge, comprend 3 périodes, et la 3<sup>e</sup> partie, l'histoire moderne, en a également 3 dont la dernière commence à la révolution française et finit en 1827.

On voit combien ces divisions facilitent la recherche d'un point historique quelconque, puisqu'elles comprennent séparément les annales de tous les peuples qui ont figuré dans l'histoire du monde. A la vérité elles n'offrent pas, comme les tableaux synchronistiques, le rapprochement des événemens historiques; mais, en revanche, elles ont le mérite d'économiser l'espace et d'être, par conséquent, d'un usage plus commode, et, l'on peut dire même, d'un emploi aussi utile que les tableaux, puisqu'il ne s'agit que de recourir à chacune des subdivisions pour comparer les événemens survenus à une même époque.

Cet ouvrage, d'une utilité pratique incontestable, méritait d'être traduit en français, et nous apprenons avec plaisir que l'on s'occupe actuellement de le faire passer dans notre langue.

Il est à désirer que l'éditeur s'attache à le publier dans un format commode et portatif, tel que celui des *Pocket Books* des Anglais.

280. *MEMOIRS OF JAHANGUIR.* — Mémoires de Jahangueir, écrits par lui-même, et traduits du manuscrit persan, par le major DAVID PRICE, de l'armée de Bombay. In-8°. Londres, 1829. (Imprimé par le comité des traductions orientales.)

281. *EXTRAITS DES HISTORIENS ARABES RELATIFS AUX GUERRES DES CROISADES*; ouvrage formant, d'après les écrivains arabes, un récit suivi des guerres saintes. Nouvelle édition; par M. REINAUD. In-8°. Paris, 1829. Tom. IV de la *Bibliographie des Croisades.* (Voyez le *Bulletin* de mars, *suprà* n° 237.)

Les deux religions de Jésus et de Mahomet se partageaient une grande partie de la terre; leur domination paraissait paisible, lorsque tout-à-coup l'Occident se soulève pour aller délivrer les lieux où le Christ était mort. Voilà ce qui fit naître les guerres des Croisades, qui furent plus fatales à l'Occident qu'à l'Orient. Ces guerres causèrent des calamités telles, qu'aux plus funestes époques du monde, l'histoire n'en présente point de semblables. C'est un spectacle affligeant de considérer cette multitude innombrable d'hommes, de femmes, d'enfans, de princes, de rois abandonnant leurs foyers, leur patrie, leurs amis, tout ce qu'ils ont de plus cher, pour aller à travers les mers combattre et périr en Orient.

Ce qu'il y eut de pire dans ces guerres, c'est que de part et d'autre les combats, les périls, les souffrances et la mort étaient regardés comme des actions pieuses, dont la récompense était dans le Ciel. Il s'établit même parmi les peuples chrétiens cette opinion, qu'il n'y avait pas de plus sûr moyen d'effacer ses péchés et d'assurer son salut, que d'aller combattre les infidèles, au point que ceux qui restaient enviaient le sort de ceux qui partaient. Comme les plus grands malheurs des hommes ne tiennent souvent qu'à une seule idée, il arriva que l'expérience n'étant pas seulement dédaignée, mais repoussée par l'aveuglement des esprits, la guerre ne cessa de naître de la guerre, les calamités succédèrent aux calamités, et durant quatre siècles

l'Occident s'abyma en Orient, sans en tirer d'autre fruit que de faibles clartés sur les sciences, les arts d'industrie et de commerce, qui, plus tard, auraient dissipé les ténèbres de la barbarie, où tous les peuples chrétiens étaient alors plongés.

Cependant ces guerres, toutes déplorables qu'elles étaient, reçurent quelque éclat tant par la grandeur de l'objet que par les actions des capitaines qui les conduisirent. Chaque parti eut ses historiens ; mais l'Occident, alors barbare, n'eut et ne pouvait avoir que de barbares chroniques, tandis que l'Orient, où brillaient alors le savoir, les lettres et les arts, eut des écrivains distingués, plus capables de juger les événemens et de les apprécier. M. Reinaud a pensé avec raison que la connaissance de ces historiens répandrait une lumière nouvelle sur ces guerres fameuses, rendues à jamais immortelles par le plus beau poème de l'Italie.

C'est dans ce dessein qu'avec un courage et une patience admirables, sans s'arrêter aux difficultés d'une langue savante, riche et compliquée, il a entrepris de mettre sous les yeux, à l'aide de la traduction, tout ce que les historiens arabes ont écrit d'important sur les Croisades. Après les avoir rassemblés, il ne s'est pas borné à nous les présenter d'une manière indigeste et confuse, il en a fait un choix heureux, les a réunis par la chronologie, les a liés entre eux, autant par ses propres réflexions, qu'en se servant de l'authenticité de nos chroniques; ce qui forme autant de transitions naturelles d'un événement à l'autre; s'occupant en même temps à concilier les diverses relations pour en faire ressortir la vérité sur des faits déjà si loin de nous, et montrer particulièrement l'esprit, les mœurs et les institutions de l'Orient, travail considérable, déjà commencé, mais que nul avant lui n'a conduit à son terme. C'est comme une nouvelle lumière qui paraît devant le vaste champ de l'histoire, elle éclaire dans plusieurs endroits cette scène vaste et terrible où paraissent tous les peuples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, à qui la religion mit tumultueusement les armes à la main.

Comme rien n'anime autant l'histoire que les grands hommes, sans entrer dans aucun détail, nous ferons connaître par divers passages des écrivains arabes, quelques-uns des principaux chefs mahométans; ce sont les moins connus et pourtant

les plus dignes de l'être. Leurs physionomies orientales ont du calme, de la mélancolie et de la dignité; presque toutes leurs volontés et leurs actions paraissent dominées par la puissance d'un seul dieu, et la vénération de Mahomet son prophète.

Zangui, l'un de ceux qui s'illustrèrent dans la guerre contre les Croisés, avait le teint brun, les yeux bleus. Sa vie fut l'une des plus glorieuses, jamais personne ne montra plus d'activité et d'intelligence dans les affaires, ses sujets véécurent dans une parfaite sécurité, et le faible n'eut rien à craindre du fort. Il maintenait une discipline sévère parmi ses soldats; dans la paix il s'occupait d'embellir et de fortifier les villes. Il prenait surtout un soin extrême de se tenir au courant de tout ce qui se passait chez les princes voisins ou étrangers, entretenant des espions et faisant des dépenses considérables dans cet objet. Zangui donnait aussi beaucoup d'attention à la chose la plus légère, de crainte qu'elle ne devint sérieuse. Il vivait familièrement avec ses officiers, aimait à les éprouver, et jamais il ne lui est arrivé d'en élever quelqu'un au-dessus de son mérite. L'une de ses maximes était qu'un prince ne doit point laisser sortir de ses états un homme qui l'a servi, parce qu'un royaume est comme un jardin entouré de haies, si quelqu'un en fait connaître l'intérieur, il donne envie d'en forcer l'entrée et le jardin est au pillage. Il avait la précaution de disséminer ses trésors dans ses principales villes, afin de ne pas s'exposer à les perdre tous à-la-fois dans une seule. Son cœur était si porté à la bienfaisance, qu'il distribuait régulièrement d'abondantes aumônes. Il exigeait surtout avec sévérité qu'on ne portât aucune atteinte à l'honneur des femmes. Nul prince ne mettait plus de promptitude et de hardiesse dans ses entreprises, et ne donna de plus fortes preuves de valeur et d'intrépidité. Tant de vertus étaient pourtaut ternies par des actes d'une politique artificieuse, et l'amour qu'il inspirait était égal à la terreur de son nom; si bien que sur le Tigre un batelier s'étant endormi à son poste, il fut réveillé, vit Zangui, et tomba mort.

Ce prince, dont l'âme était ornée de tant de qualités, mourut assassiné, et ce fut au sujet de sa mort que l'éloquence orientale s'éleva jusqu'à la hauteur de Bossuet dans ses oraisons funèbres. La preuve en est dans le passage suivant : « Ainsi finit Zangui...

il arriva à son dernier terme abandonné de ses esclaves et de ses amis... l'élévation de ses citadelles ne le sauva pas... Quelle peine n'avait-il pas prise pour policer ses provinces, y établir le bon ordre, quelle sollicitude pour défendre ses domaines et les protéger ! Eh bien ! quand il eut reculé les bornes de son empire, quand son autorité se fut affermie et qu'il devint formidable aux nations, que les difficultés se furent aplanies, que ses inquiétudes eurent cessé, quand il eut humilié les Turcs, les Francs et les Grecs, que tout trembla devant lui, il tomba aux mains de l'exterminateur des nations, de celui qui emporte tous les humains jeunes et vieux. La mort se saisit de lui, son pouvoir l'abandonna ; ses gardes, ses domestiques se retirèrent, ses serviteurs et ses amis le quittèrent... La mort le sépara de toutes ses richesses, et le réduisit à sa seule force ; de maître qu'il était de la vie des autres, elle fit de lui son propre jouet. Elle le tira du lit voluptueux où il était couché, le terrassa, le renversa dans la poussière et la lui donna pour tombeau. Dès ce moment il se trouva dans le lieu où l'on ne vous juge que sur ce que vous avez fait, où le repentir ne sert de rien, où le livre de vos actions est fermé, où s'ouvre la feuille des peines et des récompenses. »

Ce discours étincelle de beautés pathétiques ; rien surtout de sublime comme ces paroles, la mort le renversa dans la poussière et la lui donna pour tombeau.

Noureddin fut non moins que Zangui un prince fameux par ses éminentes qualités. Son teint était brun, sa taille élevée, il avait un front large, un visage gracieux, des yeux qui respiraient la douceur ; aucun potentat ne montra plus d'amour pour l'équité, et plus d'inimitié contre les chrétiens ; malgré l'opulence et la grandeur de son empire, il ne vivait que du revenu de son propre bien. Ses vêtemens étaient simples ; s'interdisant l'or, l'argent, la soie, il se considérait, ce qui est rare parmi les rois, comme le trésorier de ses peuples, si bien que son épouse lui ayant fait demander quelque argent pour son entretien, il lui abandonna le revenu de trois boutiques qu'il possédait. Son amour pour la justice le porta à faire une chose admirable, il créa des tribunaux, il abolit la torture, prescrivit que tout accusé fût jugé d'après les preuves et puni selon la loi. Cette réforme délivra ses états d'une foule de crimes.

Le caractère de Saladin, qui fit la conquête de Jérusalem et de la Palestine sur les chrétiens, ne mérite pas moins d'être étudié. C'était un prince d'une physionomie agréable, versé dans l'histoire de son pays, instruit dans les sciences naturelles, d'une humeur égale, bon père de famille, attaché à ses serviteurs, prenant soin des vieillards et des orphelins, aimant à pratiquer l'hospitalité, libéral à l'excès, fort attaché à sa religion, extrêmement soigneux à rendre la justice, mais d'une ambition sans frein, si bien qu'il disait que si la mort ne l'arrêtait pas, il ne quitterait point les armes sans avoir exterminé tous les infidèles. Les instructions qu'il donne à son fils sont dignes d'être rapportées. « O mon fils, lui dit-il, je te recommande la crainte de Dieu, source de tout bien. Aie toujours le sang en horreur, prends garde de le répandre et de t'en souiller, car le sang ne dort jamais. Veille au bien-être des sujets, informe-toi de leur situation... ne garde de rancune contre qui que ce soit ; car nous sommes tous mortels.... »

Bibars, autre prince renommé dans les guerres des Croisades, était d'une haute stature ; sa voix était sonore, son teint brun, ses yeux bleus ; il avait une force de corps extraordinaire ; il était rempli de courage et d'intrépidité, homme de génie, originaire des bords de la mer Noire, il avait été vendu comme esclave. Il volait d'une province à l'autre ; aujourd'hui, disait-on, en Égypte, demain en Arabie, après-demain en Syrie. La nature lui avait donné un cœur farouche mais qui s'amollissait lorsqu'il s'agissait de quelque commisération pour ses amis. Il bannit de ses états avec des ordonnances terribles la prostitution et le libertinage, décréta la peine de mort contre ceux qui fabriqueraient du vin, il levait d'énormes tributs, faisait périr les riches dans les tourmens. Il était si jaloux de ses capitaines qui s'étaient acquis de la réputation, qu'il fit périr par le poison l'un des plus distingués. Ses armes furent surtout fatales aux Croisés.

Tels furent les principaux princes d'Orient contre lesquels l'Europe chrétienne et barbare eut à lutter et combattre. C'est à M. Reinaud que nous devons une connaissance juste et vraie de leur caractère et de leur physionomie, que je n'ai fait, d'après lui, que dessiner à larges traits. Mais indépendamment de ces grandes figures orientales, l'ouvrage de M. Reinaud est



enrichi d'une foule d'aventures et d'anecdotes singulières, qui, rassemblées isolément, feraient seules un livre non moins divertissant qu'instructif; tels sont, par exemple, des paysans qui trouvent dans les cendres d'un chevalier chrétien dont ils ont brûlé le corps, les fers de quarante lances. Ces différents récits sont accompagnés de beaucoup de pensées, de beaucoup de maximes morales, politiques et religieuses. On y trouve aussi différentes pièces de poésies, au nombre desquelles figurent celles qui furent composées après la captivité de Saint-Louis au sujet de son manteau qui était d'écarlate, fourré d'hermine. « Chose singulière, dit le poète, l'habit du roi de France sur les épaules du prince des émirs;... nos épées l'ont teint de couleur de sang; notre prince a triomphé de ses ennemis; par lui ses esclaves sont habillés des dépouilles des rois. Je finirai par dire que cet ouvrage est indispensable pour connaître les guerres des Croisades, et devient un complément nécessaire de l'Histoire de M. Michaud.

A. MÉTRAL.

282. LINEAMENTA HISTORIÆ GRÆCORUM AC ROMANORUM LITTERARIÆ, scholarum in usum, exposuit HERMANNUS HALLERUS. In-8° de VIII-166 pp. Lemgo, 1827; Meyer.

Ce livre est un manuel précieux pour les jeunes étudiants qui veulent avoir une idée des auteurs et des ouvrages qui font la gloire et la richesse des littératures grecque et romaine. Composé par un homme de goût avec les matériaux précieux que lui offraient Groddeck, Schoell, Matthiæ, Schaaff, et son ayeul lui-même, ce recueil présente une série de courtes notions sur les divers genres de compositions, sur les écrivains et leurs œuvres, avec l'indication des meilleures éditions qui ont été faites jusqu'à ce jour. Pour mettre de l'ordre dans l'exposition de ses idées, l'auteur a examiné séparément la littérature grecque et la littérature latine, les partageant chacune en quatre âges. Le 1<sup>er</sup> âge de la littérature grecque s'étend jusqu'à 540 ans; le 2<sup>e</sup> jusqu'à 336 ans avant notre ère; le 3<sup>e</sup> jusqu'à 117 ans après, et le 4<sup>e</sup> se termine en 1453. Pour la littérature romaine, le 1<sup>er</sup> âge finit 78 ans avant Jésus-Christ; le 2<sup>e</sup>, 14 ans après; le 3<sup>e</sup>, en 138, et le 4<sup>e</sup> en 476. A la fin du livre, on trouve des tables historiques, présentant, sous la forme de synchronismes, la mention des faits les plus remar-

quables avec leur date et le nom des auteurs les plus renommés chez les Grecs et chez les Romains. Le tout se termine par un *index nominum*. L-8.

283. HAUPTMOMENTE DER GESCHICHTE DER PHILOSOPHIE. — Époques principales de l'histoire de la philosophie; par Friedrich Ast. In-8<sup>o</sup> de 75 pp. Munich, 1829; Weber.

Ce livre est un précis de l'histoire de la philosophie, présentant une courte analyse des opinions qui ont régné dans les différentes écoles. Cette histoire est divisée en 4 périodes, 1<sup>o</sup> la philosophie orientale; 2<sup>o</sup> la philosophie grecque ou romaine; 3<sup>o</sup> la philosophie chrétienne; 4<sup>o</sup> la philosophie moderne. L'auteur a soin d'indiquer, à chaque chapitre, les auteurs qui peuvent fournir au lecteur studieux de plus amples renseignements que n'en comportait son plan simple et concis. L-5.

284. HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DES EMPEREURS, depuis César jusqu'à Constantin; par M. TOULOTTE, ancien sous-préfet. 2<sup>e</sup> édition. 3 Vol. in-8<sup>o</sup> de 506, 423 et 402 pp. Paris, 1829; Garnier, lib., et chez l'auteur, rue des Marais, n<sup>o</sup> 7.

Si quelqu'un doutait de la difficulté d'écrire l'histoire, la lecture de l'ouvrage dont nous allons rendre compte suffirait pour l'en convaincre. Et d'abord, nous demanderons ce que signifie le titre un peu ambitieux d'*Histoire philosophique*. Le bon et modeste Rollin, trop loué sans doute de son temps, trop déprécié peut-être aujourd'hui, a tout simplement intitulé ses livres *Histoire ancienne*, *Histoire romaine*. Son disciple et son continuateur, Crévier, qui s'est ouvert la même carrière que M. Toulotte, s'est contenté du titre assez significatif, sans être pompeux, d'*Histoire des empereurs*. La première ou du moins la plus célèbre Histoire dite *philosophique* est, si nous ne nous trompons, celle de Raynal, que M. Toulotte nous paraît avoir prise pour modèle en plusieurs points; car nous verrons plus bas que les deux Histoires philosophiques ont entr'elles d'autres rapports que celui du titre.

La nouvelle Histoire des empereurs nous paraît subordonnée, dans toutes ses parties, à un système de critique arrêté d'avance contre tout ce qui tient à la religion et à la politique, contre ce qui est ou qui a été; car il fronde sans détour ni ménagement.

ment aucun, tout ce qui lui paraît entaché d'erreur, de préjugé, d'abus ou de superstition. Les gouvernemens anciens et modernes, le peuple juif, les traditions bibliques, l'église romaine sont, tour-à-tour, dans son livre, l'objet de violentes attaques. Non-seulement il saisit avidement toutes les occasions qui se présentent de les déprimer, mais encore il en cherche et en fait naître quand le sujet n'en offre pas de lui-même. Cet état d'hostilité perpétuelle, cet esprit de haine systématique se manifeste par des digressions oiseuses, vraies philippiques pleines de fiel et indignes de l'histoire. Est-ce ainsi que l'auteur prétend justifier le titre de son livre? Croit-il donc que la philosophie consiste dans un pyrrhonisme outré, dans de vaines déclamations. Voilà pour la partie morale de l'ouvrage.

Quant à la partie littéraire considérée en général, nous en dirons peu de chose. L'Histoire des empereurs est surchargée, outre mesure, d'une foule de hors d'œuvres et de réflexions parasites qui, abstraction faite de l'esprit qui y domine la plupart du temps, rendent, par leur longueur et leur fréquent retour, la lecture de l'ouvrage extrêmement pénible, et ne sont propres qu'à inspirer une prompte et incurable satiété. L'auteur s'y complait au point qu'on pourrait presque former un volume de ces digressions. Cette manie de dissenter fait de M. Tulotte l'un des auteurs les plus diffus de notre époque.

Nous venons de jeter un coup-d'œil rapide sur l'ensemble de l'ouvrage; il nous reste à l'examiner dans ses détails : c'est ce dont nous allons nous occuper.

Remarquons d'abord que notre historien entre brusquement en matière : c'est-à-dire sans aucun préambule qui instruisse le lecteur de son but ou de ses motifs. Nous assistons donc dès la première ligne à la naissance de Jules César, qui ne fut pas précisément empereur, mais qui, sans porter de titre qui annonçât l'autorité souveraine, autre que celui de consul (1), fut réellement jusqu'à sa mort, le chef suprême et unique de l'état. Dans l'histoire de ce Romain célèbre, nous remarquons un tableau animé de la dissolution des mœurs à la fin de la républi-

(1) Afin de ne pas donner d'ombrage à ses concitoyens, César se dépouilla volontairement de la dignité dictatoriale qui lui avait été conférée à perpétuité par le sénat et le peuple, et dont il n'était revêtu que depuis onze jours.

que. L'auteur trouve que Montesquieu a fait une trop grande part au génie de César, dans les succès prodigieux qui illustrèrent sa vie politique et militaire. Nous pensons que M. Toulotte dit avec beaucoup de raison que le vainqueur de Pompée « fut secondé par l'inappréciable impulsion de plusieurs siècles de vertu et de liberté; » il revendique justement une partie de la gloire pour le courage des soldats romains et les institutions qui firent de Rome la maîtresse du monde.—Dans la même vie, l'auteur appelle Pompée le plus illustre défenseur de la liberté. Il n'est pas décidé si ce fut l'amour de la liberté ou une ambition jalouse qui combattit à Pharsale, dans la personne du rival de César.—M. Toulotte dit encore que les mémoires de ce dernier sont des chefs-d'œuvre. A la vérité, ils ne sont pas d'un écrivain vulgaire, mais ils se ressentent assez souvent de la négligence et de la précipitation avec lesquelles ils ont été rédigés.

On a vu plus haut que l'ouvrage abonde en digressions superflues; en voici des exemples. Ainsi, au sujet des cruautés exercées par Titus contre les Juifs, il parle de celles que les Espagnols firent endurer aux Américains : Nous trouvons (To. I, p. 239-245), six pages entières de réflexions sur la liberté ou la protection accordée aux savans et aux gens de lettres, à diverses époques des temps anciens et modernes.—Au sujet de l'âge auquel moururent Vespasien et Apollonius de Tyane (que, soit dit en passant, l'auteur confond avec Apollonius de Chalcis), viennent deux excursions sur la longévité d'un grand nombre de personnes. « Sortons du palais impérial, s'écrie-t-il dans l'un de ces hors-d'œuvre, et nous apprécierons mieux la durée de la vie! » Il faut convenir, en effet, que les prétoriens ne laissaient guère vieillir les empereurs.—Parmi les digressions que renferme le tome II, il s'en trouve une sur les Juifs, au travers de laquelle l'auteur jette quelques mots sur les congrès de Vienne et de Laybach, la Sainte-Alliance, etc.; une autre de cinq pages sur le régime légal et les conséquences de la violation des lois. La vie d'Adrien se termine, on ne sait trop pourquoi, par une excursion sur l'habillement des femmes françaises.—Le tome III contient de longues réflexions nullement motivées (p. 90-91), sur le luxe des Romains; (p. 168-169), le célibat des prêtres, etc.; (p. 275-277), sur le fanatisme religieux et les guerres qu'il a produites, etc., etc.

Malgré ce que nous venons de dire, on n'aurait encore qu'une idée imparfaite de la prolixité de cet ouvrage, si nous laissions ignorer qu'il s'y rencontre fort souvent des périphrases d'une longueur monstrueuse, et telles sous ce rapport que nous n'en avons jamais vu nulle part. Craignant nous-mêmes de fatiguer l'attention de nos lecteurs par des citations d'une étendue démesurée, nous ne transcrivons de ces circonlocutions que la suivante qui n'est pas à beaucoup près la plus longue. « Cette espèce d'êtres que la jalousie emploie dans les sérails de l'Orient; que la loi de Moïse prive de l'entrée du temple; que Rome chrétienne consacre au chant des hymnes sacrées; que nous regardons comme l'opprobre du genre humain, et, qui, s'il faut en croire Ammien Marcellin, n'existait pas avant que Sémiramis se fût avisée de faire mutiler l'hamme. » Et là-dessus, comme on le pense, force notes. Ailleurs, M. Toulotte remplace le nom d'*Attila*, par une demi page de réminiscences historiques; il emploie onze lignes pour désigner la ville d'*Aquila*. Mais ce n'est rien encore : au lieu de dire simplement que l'empereur Pupien naquit vers telle époque, il remplit toute une page d'événemens contemporains. Il semble, en vérité, que cette diffusion soit le résultat d'un calcul au moins d'amour propre.

M. Toulotte veut aussi manier l'ironie; mais il le fait avec plus d'amertume que de finesse, et nous pourrions en citer plus d'un exemple si l'espace nous le permettait.

Il n'a pas sans doute la prétention de passer pour géographe; nous ne saurions du moins le supposer d'après certains passages. Quelle est, par exemple, « cette partie de l'Asie-Mineure que baignent l'Halys, l'Euphrate et le Pont-Euxin? » C'est, dira-t-on, le Pont; mais l'auteur ajoute « et qui prend son nom du fleuve qui la séparait de la Galatie; » dès-lors nous voilà déroutés, car ce fleuve ne peut être que l'Halys lui-même, ou tout au plus l'Iris; et ni l'un ni l'autre n'a donné son nom à la contrée obscurément indiquée par une inutile circonlocution. Dans quelle partie de la Grèce M. Toulotte a-t-il vu une île appelée *Phasis*? Ce nom appartient d'abord à un fleuve de la Colchide, et par extension à une ville bâtie à son embouchure. *Φάσις ἰσθμίου πόλις*, dit Scylax; c'est-à-dire, ville ou colonie grecque. Ailleurs, dans une belle périphrase qui

signifie tout simplement l'*Euphrate*, il prend le Golfe Persique pour la Mer-Rouge. Disons-lui encore que les Allemands nomment *Siebenbürgen*, et non *Sigemburgen*, la contrée que les Français appellent *Transylvanie*.

Nous avons déjà donné une idée de la manière de l'auteur ; on a vu que son style est diffus, prétentieux, ampoulé. Sa diction est-elle pure, correcte ? A cette question nous ne répondrons que par les citations suivantes : « Tout disposés que nous soyons....; que ne puissions-nous....; les parens d'Arbien, de Thusens, de Gellius, tous trois pardonnés....; les courtisanes les plus débottées....; afin d'en imposer à des soldats dont il était urgent de prévenir la moindre indiscipline ; deux concurrents se disputaient à qui saisirait les rênes de l'État ; il projeta d'y faire construire des forts comme ceux déjà bâtis... » M. Toulotte est peut-être le premier écrivain qui ait dit « tailler un homme en pièces. » Quant au traité de Plin. *De re coquinaria* (Tom. II, p. 415), il est aussi réel que le chapitre des chapeaux d'Hippocrate (1) ; au lieu de *Plin.*, lisez *Apicius* : ce qui est bien différent.

Il ne faut pourtant pas conclure de la sévérité de nos observations que tout soit à critiquer dans l'Histoire des empereurs. Nous reconnaissons, au contraire, que cet ouvrage n'est pas, comme celui de Suétone, une simple biographie des hommes qui occupèrent le trône impérial de Rome. M. Toulotte fait ressortir dans tout leur éclat les vertus admirables des Titus, des Marc-Aurèle, des Trajan ; et flétrit les vices monstrueux d'un Néron, d'un Domitien, d'un Héliogabale, et d'autres tyrans non moins exécrables. L'auteur ne néglige pas d'entretenir ses lecteurs de l'état de progrès ou de décadence des lettres et des arts, dont la culture ne fut jamais totalement abandonnée dans la capitale du monde, même pendant les guerres civiles qui ensanglantèrent et le sol de l'Italie et le palais des Césars. Enfin, nous pensons qu'en réduisant son histoire d'un tiers au moins, et en y opérant les changemens que réclament également l'impartialité, la modération et le bon goût, M. Toulotte en ferait un assez bon ouvrage.

B. X.

(1) Molière, *Médecin malgré lui*.

285. DE JURIBUS AD BONA CONJUGUM QUI MATRIMONIUM NULLUM CONTRAXERUNT spectantibus ex jure patrio et communi ritè estimandis, adjectis iis quæ hac de re in legibus borussicis, austriacis, bavaricis, franco-gallicis et anglicis sancita leguntur. Dissertatio auctore C. G. POHLAND. Lipsiæ, 1828.

L'auteur de cette dissertation, dont le sujet est digne d'un haut intérêt, puisqu'il est intimement lié au contrat le plus respectable et le plus essentiel de la société, annonce dans sa préface, qu'il s'est déterminé à exposer les effets juridiques de l'annulation d'un mariage, quant aux biens des époux, parce que jusqu'à ce jour cette matière n'a été pour ainsi dire qu'effleurée par les jurisconsultes et les docteurs. Il ajoute qu'afin de répandre autant de lumière qu'il lui a été possible sur le sujet de sa dissertation, et d'éclairer la législation civile par la philosophie, il a examiné non-seulement les lois de son pays, mais en outre celles de la Prusse, de l'Autriche, de la Bavière, de la France et de l'Angleterre.

Le plan de la dissertation nous paraît très-bien conçu. Elle est précédée de prolégomènes, dans lesquels l'auteur traite successivement de l'idée que l'on doit se former du mariage, d'après l'esprit des diverses législations, de la dissolution du mariage, des causes de nullité du mariage.

Il est facile de voir que ces prolégomènes qui exposent la nature et les conditions essentielles du mariage, ont pour résultat de faire mieux apprécier le mérite de la dissertation, parce qu'elles familiarisent le lecteur avec le sujet.

La dissertation est divisée en trois chapitres :

Dans le premier, l'auteur examine d'après le droit national, le droit prussien, autrichien et bavaïois, les cas divers où chacun des époux a connu l'empêchement qui rend nul le mariage, ou a été de bonne foi.

Dans le second, il traite des cas où les deux époux ont été de bonne foi.

Et dans le troisième, il traite de ceux où l'un des conjoints seulement est de bonne foi.

Nous ne balançons pas à dire que M. Pohland a épuisé sa matière, il n'a omis aucun des résultats légaux que produit relativement aux biens des époux l'annulation du mariage.

qu'ils ont contracté contre le vœu de la loi. Les nombreuses citations que contient sa dissertation, prouvent une érudition peu commune, et la manière dont il a donné la solution de plusieurs questions très-controversées fait honneur à la rectitude de son jugement. — C'est ainsi que M. Pohland réfute par des argumens très-forts l'opinion de plusieurs docteurs, qui ont soutenu que les mariages putatifs ne sont susceptibles de produire aucun effet civil, et il prétend avec raison, qu'en droit, ces mariages doivent être placés sur la même ligne que ceux qui sont inattaquables. Quant au style de l'auteur, il est à la fois clair et élégant.

Cette dissertation est suivie de la troisième partie d'une thèse relative aux droits que les lois romaines accordaient aux particuliers, sur les eaux. Nous l'avons trouvée bien écrite, et le sujet nous a paru bien traité.—Ce travail appartient au professeur Günther, vice-chancelier de l'université de Leipzig. C. R.

286. KIRCHEN UND REFORMATIONEN GESCHICHTE VON NORDDEUTSCHLAND.—Histoire ecclésiastique et celle de la réforme dans l'Allemagne septentrionale et dans les États hanovriens ; par Jean Charl. F. SCHLEGEL, conseil. au consist. de Hanovre. 2 Vol. in-8° de 428, LXXVI et 812 pag. Hanovre, 1828-29 ; Helwing.

L'historien hanovrien remonte au temps où les Frisons et les Saxons étant encore payens, furent visités par des missionnaires d'Angleterre et d'Irlande ; il rappelle ensuite les guerres des Saxons contre les rois francs, surtout contre Charlemagne qui les subjuguait et leur imposa le christianisme. Cet empereur fonda des évêchés et des églises dans le Nord, et y introduisit pour toujours la hiérarchie adoptée dans les autres pays chrétiens. Les églises et les couvens se multiplièrent sous les empereurs d'Allemagne et sous les seigneurs du pays. M. Schlegel désigne comme les plus anciens couvens du pays Bardowick, et l'abbaye de St-Boniface à Hameln. Louis le débonnaire avait fait de l'abbaye de Corvey un siège de missions pour les pays du Nord. St-Anschaire fut le premier archevêque de Hambourg, et quand cette ville fut ravagée par les Normands, son siège fut transféré à Brême. M. Schlegel indique la date de la fondation des principaux monastères de l'Allemagne septen-



trionale. Les évêques et les abbés furent entraînés dans des guerres féodales, et l'église allemande présenta souvent un aspect très-belliqueux. En même temps les empereurs guerroyaient contre les papes. La discipline ecclésiastique se relâcha ; le clergé donna lieu à de vives plaintes. Sous prétexte de recueillir des offrandes pour les Croisades contre les Turcs, les papes autorisèrent des exactions odieuses aux Allemands, et donnèrent lieu au désir d'une réforme, dont Luther donna ensuite le signal.

M. Schlegel détaille tous les faits relatifs à la réforme, dans les États hanovriens, qu'il a pu recueillir. Elle commença dans la Frise orientale, se déclara dans la ville de Brunswick, puis dans celle de Goslar. A Lünebourg, elle est opérée par le prédicateur Urbanus Rhegius, appelé par le duc de ce pays. A Hanovre, il y eut quelques troubles. Le conseil municipal et les moines quittèrent la ville qui, abandonnée à elle-même, institua de nouveaux magistrats, et négocia avec le duc Ernest et les villes anséatiques pour organiser le culte réformé. A Göttingue, ce fut également la bourgeoisie qui força le conseil municipal d'appeler des prédicateurs protestans. Parmi les moines, les uns adoptèrent la nouvelle doctrine ; les autres, fidèles à l'ancienne, s'expatrièrent. En vain, l'archevêque de Brême condamna au bucher les hérétiques et les sorciers ; son diocèse se montra aussi disposé que le reste de l'Allemagne septentrionale, à embrasser la religion réformée, et en 1547, la cathédrale de Brême fut cédée aux Luthériens. L'introduction des zwingliens et des anabaptistes causa quelques dissensions. M. Schlegel fait connaître l'organisation ecclésiastique qui fut adoptée dans les diverses contrées, et rappelle les prédicateurs qui se signalèrent par leur zèle ou leur talent. Il comprend la guerre de 30 ans, qui fut en partie une guerre de religion, dans son travail, et le conduit jusqu'à la paix de Westphalie, en n'omettant aucun fait qui peut être de quelque intérêt pour l'histoire religieuse du pays qu'il habite.

Parmi les pièces justificatives se trouvent des lettres des princes d'Allemagne, relatives à l'introduction de la réforme. Outre les sources connues, M. Schlegel a consulté aussi les archives, et en a tiré beaucoup de détails locaux. Son ouvrage nous paraît être aussi complet qu'il peut l'être ; l'auteur a eu

soin de rattacher toujours les progrès de la réforme religieuse dans le Hanovre à l'histoire générale de la réforme, en sorte que l'on ne perd jamais de vue la suite des grands événemens.

D—e.

287. DIE SERBISCHE REVOLUTION.—La révolution de la Serbie, d'après des manuscrits et des communications des Serviens; par Léopold RANKE. 256 pag. in-8° avec une carte de la Serbie. Hambourg, 1829; Perthes.

Dans la préface, l'auteur cite les Serviens dont il a consulté l'expérience et les écrits. Il retrace ensuite l'état de la Serbie, au commencement de ce siècle, c'est-à-dire au moment de l'insurrection. Les Turcs habitaient les villes, les Serviens la campagne. L'ancienne noblesse servienne était éteinte, on avait émigré en Autriche. Les Spahis, propriétaires et militaires à la fois, d'origine slave, sans être indigènes, formaient la noblesse nouvelle, ou plutôt une aristocratie d'une nature particulière, qui levait un tribut et la dîme sur les paysans de ses terres. On payait au grand sultan le *karatsch* et la *porisa*. Les Turcs traitaient les Serviens avec le mépris naturel à ce peuple. Un Servien ne pouvait entrer dans la ville à cheval; s'il rencontrait un Turc, il était obligé de reculer, cacher ses armes et se laisser injurier. Beaucoup de Serviens avaient pris le parti de ne jamais entrer dans les villes, et de rester dans leurs villages, pour être à l'abri des outrages. M. Ranke donne des détails intéressans sur leurs mœurs, sur la constitution des villages de la Serbie, et sur les usages et coutumes des campagnes, et le sujet l'amène à parler de ces chants serviens qui, récemment, ont été traduits avec tant d'empressement par les Allemands, et répandus dans toute l'Europe. Comme le Bulletin en a parlé, nous ne reviendrons pas ici sur cette matière.

Dans le 2<sup>e</sup> chapitre, l'auteur examine les causes de l'insurrection. Il existait en Serbie plusieurs élémens de révolte; d'abord les Haidouks, bandes de mécontents qui attaquaient les convois d'argent sur les grandes routes; puis les Janissaires que le pacha avait de la peine à contenir, et qui avaient des querelles fréquentes avec les Spahis, puis la milice des Dahis ou Bosniens dont le pacha s'entourait, et qui contribuaient à opprimer la nation et à ravager le pays. L'arrogance des

Janissaires exaspéra aussi les Serviens ; en peu de temps le peuple fut en insurrection. L'auteur raconte, dans les chapitres suivans, les événemens de la guerre qui vint à éclater, et dans laquelle se signala Czerni George. La campagne de 1809 est le sujet du 7<sup>e</sup> chapitre.

Dans le 8<sup>e</sup>, nous voyons Czerni George établir une monarchie éphémère. Les Russes paraissent vouloir appuyer l'insurrection, et entrent en Serbie ; mais, en 1812, ils font la paix à Bucharest avec la Turquie, et abandonnent la cause des Serviens. Les chefs de l'insurrection s'enfuient en Autriche, où on les jette en prison ; les Turcs reprennent possession de la Serbie ; Milosch se met à la tête d'une nouvelle insurrection, mais il est obligé de se soumettre malgré ses efforts pour affranchir le pays. Il a paru une Vie de Milosch à Pétersbourg, et une autre à Bude, que nous avons eu occasion de voir. Nous ignorons si M. Ranke a fait usage de ces deux ouvrages ; du moins il ne les cite nulle part. Le reste de l'histoire de M. Ranke concerne la situation actuelle de la Serbie. Milosch a obtenu pour son pays des avantages signalés. Il est resté le chef de l'administration, il a rétabli l'ordre judiciaire introduit par Czerni George ; il paie au pacha le même tribut qu'autrefois sans le laisser s'immiscer dans l'administration ; les knèzes ou grands sont les gouverneurs civils et militaires des provinces. Le dernier traité entre la Russie et la Turquie a donné encore plus d'indépendance aux Serbiens.

D—G.

288. GESCHICHTE DES SCHWEDISCHEN VOLKS UND REICHS. — Histoire du peuple et du royaume de Suède ; par D. G. Von EKENDAHN. Vol. I, 730 pag. in-8° ; Vol. II, part. 1, 392 pag. in-8°. Weimar, 1827-1828 ; Bureau d'industrie.

En faisant une 1<sup>re</sup> annonce de cet ouvrage, d'après les journaux allemands, nous avons dit qu'il avait donné lieu à de vives réclamations, à cause de l'espèce de plagiat qu'on avait cru y remarquer de l'Histoire de Suède de Geyer. Ayant reçu l'ouvrage même, nous avons trouvé que M. d'Ekendahl convient lui-même, dans la préface, d'avoir tiré parti de l'histoire suédoise de Geyer, dont il n'avait paru alors qu'un seul volume ; mais l'auteur n'en a profité, à ce qu'il assure, que pour le 1<sup>er</sup> livre de son Histoire de la Suède, et il a eu recours aux sour-

ces. Comme nous ne possédons pas l'ouvrage de l'historiographe suédois Geyer, nous ne sommes pas à même de vérifier jusqu'à quel point l'accusation de plagiat est fondée, et nous ne nous occuperons que de l'ouvrage de M. d'Ekendahl que nous avons sous les yeux.

L'auteur donne d'abord un aperçu géographique de la Suède et de la Norvège. Il rassemble le peu de notions que les anciens possédaient sur la Scandinavie. Au 2<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, les recherches géographiques sur le Nord cessèrent entièrement, et ce n'est qu'au 6<sup>e</sup>, après l'invasion des Barbares dans l'empire romain, que nous retrouvons quelques renseignemens chez l'historien Procope, auquel se joint plus tard Jornandès. Viennent ensuite les sagas ou traditions écrites en islandais, remplies de fables, et auxquelles ne succédèrent que très-tard de véritables histoires. Les inscriptions runiques ne donnent point d'éclaircissemens sur les événemens; mais les anciens chants sont une des sources historiques du Nord. Saxo le grammairien y a beaucoup puisé. M. d'Ekendahl fait aussi une digression sur l'Islande, qui a fourni au Nord des historiens et des poètes, et une littérature nationale digne d'être étudiée.

Il entre ensuite en matière dans le 1<sup>er</sup> livre, qui traite des plus anciens temps historiques de la Suède. Les sagas rattachent l'antiquité à la mythologie; il a donc fallu exposer d'abord ces traits mythologiques qu'on a liés à l'histoire. L'auteur a fait de grandes recherches à ce sujet; il cherche même, à l'exemple d'autres auteurs modernes, à établir des rapports entre les religions de l'Asie et celle des anciens Scandinaves. Puis entrant sur un terrain plus historique, l'auteur expose l'histoire de la dynastie des Ynglingues, d'après la saga qui porte leur nom; M. d'Ekendahl analyse cette saga; il passe de là à la race d'Ivar, sous laquelle se firent ces fréquentes expéditions maritimes en Angleterre et en France, dont les historiens français ont suffisamment parlé. L'auteur examine ce qu'il peut y avoir d'historique dans les aventures attribuées au fameux chef de pirates Regnar Lodbrok et à ses fils, dont il est parlé aussi dans l'Histoire de France. Depuis Erik Edmondson, l'histoire des rois de Suède devient plus certaine. L'historien termine cette époque par un tableau de l'état civil

et moral du peuple suédois dans les derniers temps du paganisme. On y trouve réunis beaucoup de détails intéressans sur la manière de vivre des anciens Scandinaves, sur leurs cérémonies religieuses, sur leurs fêtes annuelles, etc. Le 2<sup>e</sup> livre commence par l'histoire de l'introduction du christianisme. Cette introduction ne fut pas une entreprise facile; plusieurs missionnaires des Francs se succédèrent d'abord dans le Nord, faisant de vains efforts pour propager l'évangile, achetant des enfans esclaves, et les employant à former des écoles d'où ils pussent ensuite se répandre dans le Nord, et disséminer les doctrines chrétiennes. Après la mort d'Anschaire, en 865, aucun missionnaire n'osa pendant 70 ans se hasarder dans la Suède, et les germes du christianisme y périrent. L'église de Brème renouvela enfin ses efforts, et au commencement du 11<sup>e</sup> siècle elle parvint à faire établir des établissemens religieux dans ce royaume. Le clergé eut beaucoup de peine à faire abolir l'usage de l'écriture runique, qu'il regardait comme un obstacle à la propagation du christianisme, et dans laquelle étaient écrits les ouvrages populaires qui traitaient de la mythologie et des anciens héros des Scandinaves. Cette écriture ne disparut qu'au 13<sup>e</sup> siècle, en cédant la place aux caractères latins introduits par le clergé. Les guerres que les Suédois eurent à soutenir contre les Finnois engagèrent M. d'Ekendahl à exposer la religion et les mœurs singulières de ce peuple septentrional. Quoique devenue chrétienne, la Suède ne jouit presque d'aucun repos; les troubles y furent fréquens; sous le roi Magnus Ladislas furent introduits les privilèges de la noblesse, qui consistaient surtout dans l'exemption des impôts. Auparavant les Suédois avaient été libres et égaux; ils traitaient de leurs affaires publiques dans les *things* ou assemblées générales; le même roi Magnus substitua aux assemblées populaires des diètes composées des 3 ordres de la noblesse, du clergé et des villes: c'est ainsi que peu à peu les institutions et les abus du continent européen se propagèrent jusqu'au Nord, toutefois à l'exception de la servitude féodale, qui ne déshonora jamais, dit l'auteur, la nation suédoise. M. d'Ekendahl interromp l'histoire du règne des rois de Suède au milieu du 13<sup>e</sup> siècle, pour jeter un coup-d'œil sur la législation, la constitution, le commerce, l'industrie de ce pays, sur son clergé et sur l'état

des lettres et sciences qui ne pouvaient faire de grands progrès sous des règnes aussi turbulens, et au milieu de la barbarie des mœurs. Ici, comme dans d'autres aperçus semblables de son ouvrage, l'historien a profité de beaucoup de petites dissertations historiques qui ont paru dans le Nord, et qui sont peu connues à l'étranger.

M. d'Ekendahl conduit dans le 1<sup>er</sup> volume l'histoire de sa patrie jusqu'à l'union de Calmar qui mit, comme on sait, sous un seul sceptre, les 3 royaumes de Danemark, Suède et Norvège, en formant un empire qui aurait pu devenir formidable s'il y avait eu plus d'union entre les 3 nations réunies par la politique. L'auteur fait observer qu'elles ne furent jamais moins unies que lorsqu'elles furent soumises à la même domination. Aussi ne fut-elle pas de longue durée: Malheureusement les Suédois étaient destinés à obéir encore à des étrangers. Quand le féroce Christiern de Danemark s'empara du trône de Suède, les habitans furent traités par les Danois avec cette haine nationale qui, dans les temps barbares, a quelque chose de sauvage. Fidèle à son plan, l'historien interrompt de nouveau le fil de son récit à l'année 1520, pour jeter un coup-d'œil sur l'état civil, moral et littéraire de la Suède à cette époque. Il lui reste à publier la 2<sup>e</sup> partie de son second volume, pour conduire l'histoire jusqu'à la révolution de l'an 1809, qui mit sur le trône une nouvelle dynastie.

M. d'Ekendahl s'appuie partout sur les historiens originaux, et les cite toujours en notes; il transcrit même textuellement les passages importans, en sorte que le lecteur trouve les garans à côté des faits et des assertions. Le style de l'auteur est convenable étant exempt de prétention et de divagation; l'ouvrage de M. d'Ekendahl nous paraît en général un travail méritoire, et l'ouvrage d'un auteur qui entend l'art de traiter l'histoire d'un pays et d'une nation.

D—G.

289. GESCHICHTE PREUSSENS VON DEN ÄLTESTEN ZEITEN, etc.

— Histoire de la Prusse depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la domination de l'ordre teutonique; par Jean VOIGT. 3 vol. de 723, 672 et 628 pag. in-8°. Koenigsberg, 1827-28; Bornträger.

Ce sont les temps les plus obscurs de l'histoire de la Prusse

que l'auteur s'est proposé d'éclaircir à l'aide de tous les secours que fournit aujourd'hui la critique historique. L'auteur a donné à son sujet de grands développemens, et il a traité en détail tout ce qui s'y rapportait. Il en est résulté un ouvrage volumineux et rempli de recherches savantes. Le 1<sup>er</sup> volume traite de la Prusse payenne. M. Voigt examine les notions que les anciens avaient des bords de la mer Baltique, et à cette occasion il discute amplement la question relative à la patrie de l'ambre jaune, et du commerce auquel, dans l'antiquité, cette substance a donné lieu. L'auteur suppose avec Reichard, Mannert et Kruse, une ancienne route commerciale pour le transport de l'ambre depuis les côtes de la Prusse, à travers la Pologne et la Hongrie, jusqu'à Carnuntum sur le Danube, où les Romains avaient une place d'armes, et où ce peuple recevait probablement la précieuse production des bords de la Baltique. L'auteur présume que les pelleteries du Nord prenaient la même route, et que les Romains recevaient par cette voie des renseignemens sur les peuples du Nord. Dans le 2<sup>e</sup> chapitre, M. Voigt nous entretient des migrations des peuples du Nord, des Goths, des Slaves, et dans le 3<sup>e</sup> chapitre nous trouvons les invasions des pirates du Nord, l'itinéraire de Wulfstan, un des plus anciens monumens qui nous donne quelques renseignemens sur la Prusse. Dans les chapitres suivans, l'auteur fait voir comment le christianisme s'introduisit en Pologne, et quelles furent les premières relations des Polonais avec les habitans de la Prusse. Puis nous voyons la ville de Brême établir des relations commerciales avec la Livonie; à cette occasion leurs marchands explorent les côtes de Prusse; les missionnaires de Brême suivent les marchands, et les chevaliers croisés suivent les missionnaires; ils conquièrent et convertissent à la fois les payens de la Prusse, exterminent ceux qui résistent à la croisade, et jettent les fondemens des châteaux-forts qui doivent assurer leur conquête. M. Voigt termine l'histoire de l'époque payenne par plusieurs chapitres où il éclaircit la géographie ancienne de la Prusse, les mœurs des anciens habitans, leur culte, leur manière de faire la guerre. Parmi les éclaircissemens ajoutés à ce volume nous signalerons surtout ceux qui concernent l'ancien idiôme de la Prusse, sur lequel il existe déjà un ouvrage spécial de Vater, Brunswik, 1821. M. Voigt trouve des rapports entre

le prussien et le sanscrit. Il avertit pourtant qu'il ne faut pas pousser trop loin la recherche de cette analogie. Une petite planche jointe à ce volume représente les tombelles ou monumens tumulaires des anciens Prussiens. Une carte topographique de tous les châteaux-forts de l'ancienne Prusse fait l'ornement du 2<sup>e</sup> volume, destiné à retracer les exploits de l'ordre teutonique.

L'auteur convient qu'il a donné à ces exploits plus de développemens que l'histoire de la Prusse n'en exige, mais qu'il a été entraîné par la grandeur des expéditions des chevaliers de l'ordre teutonique, et par le besoin d'éclaircir l'histoire d'un ordre qui n'a pas été représenté sous un jour convenable. Kotzebue, dans son *Histoire de Prusse*, a jugé très-défavorablement la domination des chevaliers dans ce pays; M. Voigt combat indirectement son devancier : pour lui, Hermann de Salza, maître de l'ordre teutonique, est un grand héros; ce qui n'empêche pas l'historien d'exprimer sa sympathie pour la nation opprimée chez laquelle l'ordre chevaleresque vint s'établir, tenant d'une main la croix et de l'autre le glaive. M. Voigt nous fait assister aux exploits de l'ordre teutonique en Palestine, puis il nous ramène en Prusse, pour nous dérouler le récit des longs efforts faits par cet ordre pour affermir sa domination long-temps chancelante. Le duc de Poméranie Svantepole soutient d'abord l'indépendance des Prussiens, mais à son tour, l'ordre teutonique est soutenu par les bulles des papes, encore plus puissans qu'un duc de Poméranie. Après une longue lutte, les Prussiens se soumirent en vertu d'un traité de paix, daté de l'an 1249, dans lequel ils promirent de pratiquer le culte chrétien, de ne plus adorer leurs idoles, de ne plus tuer les enfans nouveau-nés, de se contenter d'une femme, de payer la dîme, et de servir militairement l'ordre teutonique, qui, de son côté, garantit aux habitans le droit de posséder des immeubles, de les vendre et échanger, de se marier, etc. Les Prussiens, invités à se choisir une loi civile, prirent celle de Pologne; toutefois le pape en fit retrancher les duels judiciaires et les épreuves par le feu. Ni l'ordre teutonique, ni le clergé, ne sut inspirer au peuple l'esprit religieux; on se contentait de le baptiser et de lui enseigner quelques formules : du reste, on le laissait dans une profonde ignorance; aussi les Prussiens comprenaient-ils peu



de chose à ce culte qu'on leur inculquait avec le glaive à la main, et sous peine d'extermination en cas de résistance. De temps en temps il retournait dans ses forêts rendre un culte mystérieux à ses divinités anciennes. Plusieurs actes du temps de la domination des teutoniques attestent ce retour secret au paganisme. Ce qui vengeait les Prussiens sans les rendre heureux, c'était la discorde qui éclata entre les chevaliers quand ils furent maîtres du pays, et leurs différends avec les évêques. Cette discorde prépara infailliblement la chute de leur pouvoir.

Beaucoup de villages et terres étaient déserts depuis les guerres d'extermination ou de conversion. Des Allemands venus à la suite des chevaliers se hâtèrent de les peupler; les indigènes des campagnes devenus serfs de l'ordre perdirent leurs droits de propriété, et devinrent les prolétaires du pays. Outre les villageois allemands il y avait les withings ou vassaux immédiats, et les arrière-vassaux obligés au service militaire. Le pape se considérait comme seigneur suzerain du pays, et l'ordre comme son feudataire. Le landmeister ou maître provincial représentait l'ordre; il ne pouvait prendre aucune délibération importante sans consulter les principaux dignitaires de l'ordre. Les villages eurent leurs *Sculteti* à la manière allemande; les villes introduisirent le système municipal usité dans le nord de l'Allemagne; M. Voigt cite beaucoup d'extraits des chartes de privilèges accordées aux villes. L'auteur a rassemblé aussi des renseignemens sur le commerce et l'industrie des Prussiens à cette époque, sur leurs relations avec la Poméranie, la Pologne, les villes anséatiques, sur l'administration du pays par les autorités instituées par les chevaliers, etc. Ce sujet a été, pour ainsi dire, épuisé par le nouvel historien. D-c.

290. GESCHIEDENIS VAN DE ONLUSTEN TUSCHEN DE SCHIERINGER EN VETROOPEN. — Histoire de la lutte des Schieringer et des Vetkooper dans le pays de Frise; par D. V. H. 1 vol. 394 p. in-8°. Leeuwarden, 1827; Brouwer. (*Vaderl. Letteraissen.*; juillet 1828, n° IX, p. 381.)

On sait qu'au commencement du 14<sup>e</sup> siècle deux partis mirent pendant quelques années à feu et à sang le pays de Frise. Ces partis se nommaient les Schieringer et les Vetkooper. Winsemius et Schotanus ont exposé dans leurs chroniques du pays

de Frise les cruautés et les excès auxquels se sont livrés ces partis.

L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui sur le même sujet, a voulu nous tracer un nouveau tableau des désordres qui, à cette époque, ont désolé le pays de Frise, parce que les documens relatifs à ces événemens se trouvent disséminés dans un si grand nombre d'ouvrages, qu'ils ne sont réellement à la portée que d'un petit nombre de lecteurs. Malheureusement le talent de l'auteur n'est point à la hauteur de ses bonnes intentions, et il ne paraît pas avoir rempli convenablement sa tâche. En effet, il a copié en grande partie Winsemius et Schotanus, et il n'a observé aucun ordre dans le classement des faits de son histoire, qui est écrite en général dans un esprit peu philosophique. Le style en est aussi très-incorrect et peu élégant.

C. R.

291. CHRONIK DER FREYEN HANSESTADT BREMEN. — Chronique de la ville anseatique de Brême; par CARSTEN MISEGAAS. 1<sup>er</sup> vol. in-8° de 320 p. Brême, 1828. (*Götting. gelehrte Anzeigen*; février 1829, n° 36.)

Cet ouvrage contient beaucoup plus que ne semble le promettre son modeste titre de *chronique*, et bien que d'un intérêt purement local, il renferme plusieurs documens précieux pour l'histoire du moyen-âge. La 1<sup>re</sup> partie contient une description de Brême, de son territoire et de ses habitans, jusqu'à l'origine de l'évêché fondé dans cette ville par Charlemagne. La 2<sup>e</sup> comprend l'histoire de cet évêché jusqu'au temps d'Otton le Grand, de 788 à 937. On voit que l'auteur a puisé aux meilleures sources, au nombre desquelles se trouve, en première ligne, l'ouvrage d'Adam de Brême, dont il est le traducteur.

292. EXAMEN DE CETTE QUESTION : Les Bataves ont-ils fait une alliance avec les Romains, dans le véritable sens du mot *fœdus*; par M. DEWEZ. (*Nouv. Mémoires de l'Académie royale de Bruxelles*; Tom. IV, p. 487.)

Les historiens modernes ont presque tous avancé que les Bataves firent, du temps de César, une alliance avec les Romains. L'auteur pense qu'il se sont trompés, et examine ce problème historique.

Tacite dit (*Germ.* ch. 29), que les Bataves faisaient partie de l'empire romain. Deux anciennes inscriptions découvertes en Hollande portent, l'une : *Batavi fratres et amici populi Romani* ; l'autre : *Gens Batava amici et fratres Romani imperii*. M. Dewez pense qu'il est impossible de déterminer l'époque de ces deux inscriptions. Toujours croit-il que la première est du temps de la république, et la seconde du temps de l'empire. « Mais, dit-il, comme d'après Tacite, les Bataves jouissaient de toutes les prérogatives attachées à la qualité d'amis du peuple romain, puisqu'ils étaient exempts de charges et d'impôts (*exempti oneribus et collationibus*), c'était sans doute par suite d'un arrangement particulier (*societatis*) ; qu'on fasse bien attention à ce mot. » L'auteur pense que cette convention date du temps de César, quoiqu'il n'en soit pas question dans les Mémoires de ce général. Il s'efforce de prouver que César comprend les Bataves sous la dénomination générique des Germains.

Plusieurs peuples de la Gaule, intimidés par les victoires de César, se soumirent volontairement en lui donnant des otages. M. Dewez croit que les Bataves furent du nombre, et que le général romain s'associa à eux, parce qu'il les craignait à raison de leur valeur et de leur position. César se servit du mot *amicitia*, que M. Dewez distingue judicieusement de *foedus*, alliance contractée avec des formes solennelles. Il pense qu'il n'intervint entre César et les Bataves qu'un arrangement particulier ; et l'on peut présumer, dit-il, que le conquérant leur abandonna le pays, à condition qu'ils entreraient à son service ; la coutume des Germains étant d'exiger des terres en récompense des services qu'on leur demandait. W.

293. DISSERTATION HISTORIQUE SUR L'ORIGINE DU NOM DE BELGES et sur l'ancien Belgium ; par M. RAOUX. (*Ibid.* ; Tom. III, p. 403.)

Dans ce mémoire l'auteur examine la question de savoir si le nom de *Belges* fut apporté dans la Gaule septentrionale par les peuples de la Germanie, ou si les habitants indigènes portaient déjà ce nom avant l'invasion des Romains. Il recherche quelles furent la position et l'étendue du *Belgium* de César, et si ce pays comprenait quelques-uns des peuples germaniques qui ont passé le Rhin.

Jules César, qui a conquis notre pays et célébré la valeur de ses habitans, a écrit que la troisième partie des Gaules était habitée par les Belges. Cette contrée était bornée au sud par la Seine et la Marne, et à l'est par le Rhin.

Plusieurs auteurs ont pensé que la nation des Belges et leur pays avaient tiré leur nom d'une ancienne ville nommée *Belgiæ*, sur la situation de laquelle ils ne sont pas d'accord.

Des auteurs plus instruits ont cru que l'ancien *Belgium*, le *Belgium* proprement dit, dont parle César, était le pays des Bellovaques, aujourd'hui une partie du département de l'Oise, dont Beauvais est le chef-lieu. Ils ont tiré de *Bellovaci* le nom de *Belges*.

Suivant une troisième opinion (c'est celle de Desroches), le nom de *Belges* a été apporté de la Germanie par les peuples teutoniques, qui, long-temps avant Jules-César, envahirent une partie de la Gaule belge.

M. Raoux essaie, dans sa dissertation, d'établir que ces trois opinions sont erronées et que la dernière n'est qu'un faux système contraire aux monumens historiques. De ces recherches nous paraît résulter la preuve que les noms de *Belgium* et de *Belgi* ne viennent pas des peuples germaniques dont parle César; que l'ancien *Belgium* n'était pas une ville, mais une contrée; que cette contrée ne se réduisait pas au pays des Bellovaques, mais renfermait plusieurs peuples; que le *Belgium* n'a point été envahi par les Germains et n'a jamais cessé d'être occupé par les Gaulois indigènes; enfin, que si les Tréviriens, les Éburons, les Nerviens et autres peuples germaniques qui se sont emparés d'une partie de la Gaule septentrionale, ont été comptés parmi les Belges, c'est qu'ils auront pris spontanément ou reçu par extension le nom général de la nation à laquelle ils étaient agrégés.

W.

294. THE HISTORY OF SHREWSBURY.—Histoire de Shrewsbury, par l'archidiacre OWEN et J. B. BLAKEWAY; avec planches. 2 vol. in-4°. Londres, Harding et comp. (*Gentleman's Magazine*; octobre 1826, p. 321.)

Les auteurs attribuent la fondation de Shrewsbury à Dyffennwall Moell-Mydd ou Dunwallo Molmutius, qui, disent-ils, vi-

vait 438 ans avant J.-C., et à qui le préjugé attribue les quatre routes romaines, le Watling-Street, etc. Shrewsbury est, comme on sait, situé dans une presqu'île formée par un circuit de la Saverne ayant la figure d'un fer à cheval. Les anciens peuples septentrionaux, selon César, regardaient comme de fortes positions les montagnes entourées par une rivière qui en faisait une péninsule, et défendues du côté de l'isthme par une muraille. *Vesuntio*, aujourd'hui Besançon, est dans cette situation favorable; *Avaricum*, aujourd'hui Bourges en Berri, était une péninsule environnée par une rivière et un marais, et n'avait qu'une entrée fort étroite. Toutefois ces considérations ne prouvent rien en faveur de l'antiquité de Shrewsbury. Les auteurs donnent des détails intéressans sur les maisons bretonnes faites de claies. Les portes étaient construites avec des branches d'arbres entrelacées et de la terre destinée à boucher les interstices; et, il n'y a pas long-temps, toutes les chaumières et la plupart des petites métairies de la partie haute du Montgomerryshire n'avaient encore pour murs que des claies non revêtues extérieurement de plâtre. On trouve dans l'ouvrage une inscription copiée sur une colonne sépulchrale érigée à la mémoire d'Eliseg, roi breton. Les lettres sont fort curieuses et présentent deux faits remarquables : d'abord les caractères bretons de l'époque à laquelle appartient l'inscription sont gréco-romains; ensuite les *a*, les *o*, les *x*, les *r*, etc., sont de forme anglo-saxonne. Enfin, une particularité que bien des gens ignorent, c'est que Henri VIII, roi d'Angleterre, nomma *prince de Galles* sa fille Marie, depuis reine, laquelle était appelée : *Sa Grâce Mylady le Prince*.

W.

295. ESSAIS SUR QUELQUES USAGES PARTICULIERS ET PUBLICS DES ITALIENS au moyen âge. Paragr. I<sup>er</sup>, fêtes d'éducation publique. (*Nuovo Ricoglitore* ; déc. 1826, n° XXIV, p. 898).

Au moyen âge, les habitans des villes municipales d'Italie avaient coutume, dans certains jours de fête, de se diviser en deux partis, de se rendre au champ de Mars hors des murs, ayant chacun son chef et ses drapeaux, et de s'y livrer à tous les exercices militaires pour s'endurcir aux fatigues de la guerre; ils joûtaient à la lutte, à la course à pied et à cheval;

et plus souvent encore les deux partis en venaient à une bataille simulée. Afin que ces jeux ne devinssent pas dangereux, les combattans avaient des armes de bois et des boucliers d'osier; ils se couvraient la tête de casques de bois revêtus en dedans et en dehors d'étoffe piquée; sur cette coiffure étaient peintes les armoiries de leur parti, et se garantissaient le visage avec un éventail de fer. L'usage de ces combats était répandu dans toute l'Italie et dura très-long-temps. La fureur des combattans était modérée par des règles d'honneur dont on ne souffrait pas que qui que ce fût s'écartât : ils ne devaient ni frapper avec la pointe de l'épée, ni dépasser la ligne marquée, ni frapper le cheval de leur adversaire, ni pousser leur lance contre d'autres parties que le visage ou la poitrine, ni attaquer un guerrier désarmé ou qui aurait levé sa visière, ni enfin combattre plusieurs contre un seul. Lorsque quelqu'un enfreignait ces lois, des juges les rappelaient à l'ordre sur-le-champ, et des hérauts armés de longues piques couraient à eux pour les soumettre à la loi commune.

Après le combat, les juges s'assemblaient pour adjuger les prix aux vainqueurs, d'après les rapports qui leur étaient faits par des officiers qui se tenaient là pour être témoins des exploits des guerriers. Quand les juges n'étaient pas sûrs de porter une décision équitable, ils s'en rapportaient aux dames pour s'accorder sur le vainqueur; puis une d'entre elles était choisie pour délivrer la palme à celui qui l'avait méritée. Le reste de la fête se passait en banquets, en chants et en réjouissances.

W.

296. LETTRE DE M. L. CIBRARIO à M. Raymond, sur la route qui conduisait anciennement du Piémont dans la Haute-Maurienne. Extrait du Tom. IV des *Mém. de la Soc. Roy. acad. de Savoie*. In-8° de 17 pp.

Dans une lettre adressée par l'évêque de Maurienne au président de la Société royale académique de Savoie, ce prélat avait fait remarquer que l'une des principales routes qui conduisaient de Maurienne en Piémont, passait par le Bourget, Aussoy, Sardières, etc., et descendait dans la vallée de Lanzo, en Piémont. Il avait ajouté qu'on en trouve encore des traces dans plusieurs endroits.

La remarque de l'évêque acquiert un nouveau degré de certitude par les observations qu'a faites personnellement M. Cibrario. La tradition du pays porte que la plaine d'Usseglio était autrefois un grand lac. La disposition des montagnes, qui la cernent de toutes parts, vient à l'appui de cette opinion. La route ancienne ne pouvait donc traverser la plaine, et doit par conséquent se chercher dans les montagnes environnantes. M. Cibrario en a effectivement reconnu lui-même des traces sur la montagne de la Tour de l'Ouarda, qui sépare la vallée d'Usseglio de celle d'Ala. Aux deux tiers environ de sa hauteur, on voit des restes d'un chemin taillé, qui est encore, dans quelques parties, praticable pour les mulets.

En remontant toujours le vallon, on arrive à un autre bassin appelé *Pian del-Salour*, où l'on reconnaît clairement les traces d'un chemin large de neuf pieds, et construit de cailloux brisés, quadrangulaires. Deux monumens ont été découverts dans ces montagnes : le premier porte une inscription publiée d'abord par Durandi, puis, plus correctement, par le comte Francesetti : c'est un *ex-voto* dédié à Hercule par un Virius Marcellus. L'autre monument a 12 mètres de hauteur et un demi-mètre de longueur. M. Cibrario n'en donne pas l'inscription, parce que la copie qu'il en a est extrêmement barbare. Il n'a pas même pu voir le monument qui aurait peut-être jeté quelque jour sur l'état ancien de cette partie de la Savoie. W.

297. INTORNO AI DIARI VENETI, etc. — Documens relatifs aux journées vénitiennes, écrits en LVIII volumes; par MARINO SANUTO, publiés pour la première fois à l'occasion des noces Martinengo-Malipiero. In-8° de 19 p. Venise, 1828.; impr. de Picotti. (*Bibliot. ital.*; mai 1828, n° 149, p. 246.)

Ces documens, au nombre de 4, qui étaient restés ignorés dans la Bibliothèque royale de Saint-Marc, servent à prouver la vérité des histoires écrites par Sanuto; outre cela, la première de ces pièces, qui est un écrit de Sanuto lui-même, présenté aux chefs du conseil des dix, nous fait connaître un de ses ouvrages tout-à-fait inédit, c'est-à-dire les *Journées vénitiennes* rassemblées en 58 volumes in-folio, écrits tous de sa main, dont une copie est conservée dans cette bibliothèque. Sanuto, homme d'état, avait recueilli dans ces *Journées* les

faits arrivés dans une période de 42 années, tant à Venise que dans d'autres pays, sans oublier les plus petits événemens journaliers, et le 4<sup>e</sup> de ces documens prouve combien il fut à même de savoir les nouvelles politiques, étant un décret de ce même conseil des dix qui l'autorisait à lire toutes les dépêches des ambassadeurs près les cours étrangères et celles des préteurs des provinces vénitiennes. Les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> documens ne sont pas d'un moindre intérêt : c'est une lettre de *Sanuto* à *Pierre Bembo*, et la réponse de cet homme célèbre, par laquelle on voit que, par ordre du Gouvernement, *Sanuto* communiquait à *Bembo* son Histoire et ses *Journées*, pourquoi les faits rapportés par *Bembo*, dans son Histoire de Venise, acquirent une certitude irréfragable sans qu'on puisse le taxer, comme les autres historiens, d'un trop grand amour de la patrie.

Le premier de ces documens, déjà indiqué, nous apprend que *Pierre Bembo* était revêtu de la charge d'écrire l'histoire de Venise en latin, qu'avait eue avant lui *Marc-Antoine Sabellico*, et qu'il lui était enjoint, par ordre supérieur, de consulter les ouvrages de *Sanuto*. Par suite de ce travail il devint vieux, infirme, pauvre et plus que pauvre, puisqu'il était, dit-il, forcé de se priver du nécessaire pour acheter du papier et faire relier les volumes; dans la lettre à ce sujet adressée à *Bembo*, on voit qu'il obtint une pension à vie de 150 ducats d'or. Ce qu'il y a de remarquable dans cet écrit, c'est, dans le document 1<sup>er</sup>, cette expression : *Que Jean Villani écrivit en mauvais toscan l'histoire de Florence*, d'après laquelle *Leonard Aretin* a fait la sienne; et s'appuyant de l'exemple de *Bernardin Corio*, qui avait écrit l'histoire de Milan en langue vulgaire, *Sanuto* ajoute encore qu'aucun écrivain ne fera jamais chose bonne des histoires modernes s'il ne consulte ses *Journées*.

M. Pierre Bettio, bibliothécaire de la *Marciana*, après avoir montré dans la préface combien les histoires vénitiennes méritent de foi, exerce sa critique contre quelques écrivains modernes étrangers, recommandables d'ailleurs, dit-il, par la précision et la légèreté de leur style, parceque, après s'être bien instruits dans l'histoire bysantine et dans celle des premiers siècles de l'empire d'Occident, ils n'ont pas puisé dans les histoires nationales de Venise les matériaux de leurs ou-



vrages et n'ont pas bien examiné les vieilles chroniques et les actes publics de Venise. T. D.

298. MEMOIRE VENETE, etc. — Mémoires vénitiens de J. GAL-  
LICIOLI, prêtre, pour la nouvelle collection de documens  
relatifs à l'histoire de Venise. In-8°. Venise, 1826. (*Edin-  
burgh Review*; juin 1827, n° XCI, p. 75.)

Cet ouvrage n'est conçu ni dans un esprit philosophique, ni dans le but de favoriser un parti ou un système politique. L'auteur s'est borné à rechercher et à recueillir les faits en général les moins importants.

Il se donne, par exemple, la peine de nous apprendre combien de centaines de chandelles furent brûlées autour du cercueil d'un citoyen dans l'année 958; il nous fait connaître le mobilier qu'une fille apporta en dot à son mari, en 867, et décrit les fêtes qui accompagnèrent les noces. Toutefois, bien que les mémoires de Gallicioli fourmillent de détails insignifiants, et qu'on y trouve à peine quelques faits d'un intérêt général, ils renferment des documens qui, pour être peu de chose en eux-mêmes, ne laissent pas d'avoir quelque importance par les inductions qu'on peut en tirer. Ainsi, certains détails de la vie privée des citoyens servent souvent de renseignemens pour la connaissance des mœurs publiques, des lois, du gouvernement, de l'état des sciences et des arts, des relations sociales, etc. Et, considérée sous ce point de vue, la compilation de Gallicioli, quoique de nulle valeur à bien des égards, n'est pas indigne de l'attention des personnes qui s'occupent de recherches historiques. Il paraît que le célèbre historien de Venise, M. Daru, n'a point eu connaissance de ce livre; nous sommes persuadés qu'il l'aurait consulté avec fruit pour une nouvelle édition de son excellent ouvrage. W.

299. MÉMOIRE POUR SERVIR A L'HISTOIRE D'ALPAÏDE, MÈRE DE  
CHARLES-MARTEL; par M. DEWEZ. (*Nouveaux mémoires de  
l'Acad. roy. de Bruxelles*; T. III, p. 518.)

Dans ce mémoire, l'auteur cherche la solution de quatre problèmes historiques, relatifs à Alpaïde.

I. Était-elle la femme légitime ou la concubine de Pépin de Herstal? Le témoignage des auteurs contemporains ne permet guère de lui assigner que cette dernière qualité, bien que le

continuateur de Frédégaire lui donne le titre d'épouse. M. Dewez pense qu'Alpaïde a pu être d'abord la maîtresse de Pépin, mais qu'elle devint ensuite sa femme légitime, et prit la place de Plectrude, répudiée par son mari.

II. Est-elle coupable du meurtre de Saint-Lambert? Après une discussion lumineuse de la valeur des divers témoignages relatifs à cet événement, l'auteur, se fondant sur le récit simple et naturel de Godeschal, regarde comme raisonnablement et presque juridiquement démontré qu'Alpaïde fut entièrement étrangère à cet assassinat.

III. Comment est-elle morte? M. Dewez, pour ne rien laisser ignorer de ce qu'on a écrit sur cette princesse, rapporte tout ce qui a été dit sur sa fin. Augustin Wichmann rapporte qu'après la mort de Pépin, un frère de Saint-Lambert alla arracher Alpaïde de sa retraite et la fit périr dans les flammes. L'auteur du mémoire relègue ce récit parmi les contes faits à plaisir et imaginés pour ternir la mémoire de cette princesse. La vérité est, suivant lui, qu'Alpaïde se retira à Orp-le-Grand, et y fonda une abbaye de religieuses, où elle mourut.

IV. Est-elle la même qu'une comtesse de Hougarde, nommée Alpaïde, qui donna beaucoup de terres à l'église de Saint-Lambert? M. Dewez ne le pense pas, quoique Miræus et Divæus l'aient affirmé. La preuve de cette différence se trouve dans une inscription latine qui se lit sur un tombeau de l'église de Saint-Paul à Liège. L'auteur a cru devoir relever encore cette bévue pour éclaircir un point aussi embrouillé de l'histoire des Pays-Bas.

W.

300. HISTOIRE DE LA ROCHELLE, par M. DUPONT, professeur de Rhétorique. In-8° de 12 et 640 p. La Rochelle, 1830; Mareschal.

La seule Histoire de La Rochelle jouissant de quelque réputation est du P. Arcère (1), qui fut tirée à 6,000 exemplaires et eut plusieurs contrefaçons, soit en France, soit en Hollande. On a justement reproché à ce moine de l'ignorance, de la diffusion et de la partialité. M. Dupont, pensant que le mérite de cet ouvrage ne répondait plus ni à la direction actuelle des esprits, ni à l'importance du rôle que joua La Rochelle à dif-

(1) *Histoire de La Rochelle et du pays d'Aunis*, 2 vol. in-4° avec fig. La Rochelle, 1757.

férentes époques, a entrepris la reconstruction de l'édifice. Les matériaux ne lui manquaient pas : il avait à sa disposition l'inventaire des chartes rochelaises, par Amos-Barbot; les annales de Mervault, les antiquités de Méricchon et les registres de la commune, qui renferment encore de précieux documens malgré les dégâts commis par le cardinal de Richelieu.

Aucun monument connu ne fixe ni ne détermine l'époque où la cause de la fondation de La Rochelle; cette ville ne peut même chercher son origine dans ces fables qui environnent si souvent le berceau de tant de cités. C'est dans une charte donnée en 961, par Guillaume-Tête-d'Étoupe, duc d'Aquitaine, qu'on voit paraître pour la première fois son nom, qui, ensuite, ne se rencontre plus nulle part jusqu'au commencement du 12<sup>e</sup> siècle. Mais dès-lors, La Rochelle, qui s'est accrue des débris des villes voisines ruinées par la guerre ou envahies par l'Océan, jouit de grands privilèges, se fait accorder sans cesse de nouvelles franchises, étend son commerce au loin, acquiert des richesses immenses et parvint à un haut degré de prospérité.

Il règne, comme on vient de le voir, la plus grande obscurité sur les commencemens de la Rochelle; M. Dupont rapporte ce qu'on a dit de plus probable sur ce sujet. Suivant ce récit, des Alains, pour se soustraire aux poursuites d'Egidius et de Chilpéric, se réfugièrent dans les terrains marécageux situés entre la Charente et la Sèvre niortaise, s'y établirent et donnèrent leur nom au pays, qui se serait depuis appelé *Regio Alanensis* et par syncope *Alensis*, d'où viendrait *Aulnis* ou *Aunis*, nom de la province dont La Rochelle était la capitale.

Cette ville, qui originairement s'appelait *Cougues*, fut d'abord alternativement possédée par les seigneurs de Mauléon, maîtres de Rochefort, et les ducs d'Aquitaine; elle devint successivement la propriété des comtes d'Anjou et des comtes de Poitou, par suite de conquêtes, de mariages ou de traités. Tombée, en 1154, au pouvoir des Anglais, elle leur fut enlevée 70 ans après, par Louis VIII; Philippe de Valois la céda, en 1360, à Édouard III, roi d'Angleterre, à qui elle fut reprise douze ans après, pour ne plus être désormais distraite du territoire français.

La réforme religieuse du 16<sup>e</sup> siècle est une ère remarquable dans l'histoire de La Rochelle; elle y fut introduite par un cer-

tain *Ramasseur*, disciple de Calvin, qui lui donna l'Aunis à évangéliser. Les nouvelles doctrines se répandirent avec rapidité, mais non sans troubles, ni même sans effusion de sang. Enhardis par leurs succès, les réformés affectèrent une indépendance qui irrita la cour. La Rochelle fut presque constamment depuis regardée comme une ville rebelle, et traitée comme telle. Nous ne pouvons retracer ici tous les événemens dont elle devint le théâtre sous les règnes de Charles IX et de Henri III; qu'il nous suffise de dire que sous le premier de ces rois, en 1573, la ville soutint un siège, où les habitans firent des prodiges de valeur et se couvrirent de gloire. Le duc d'Anjou, qui eut à lutter contre la population de tout âge et de tout sexe, fut repoussé dans tous ses assauts et obligé de traiter aux conditions que les assiégés lui imposèrent. Mais ce siège, quelque terrible qu'il ait été, ne fut encore que le prélude de celui que La Rochelle eut à soutenir de 1627 à 1628, contre Louis XIII et son premier ministre. Dans ce dernier, l'héroïsme des habitans, mis aux plus cruelles épreuves, est au moins égal à celui des Sagontins. Ceux-ci n'avaient que leurs foyers et leurs personnes à défendre, ceux-là combattaient encore pour leur religion. Au fléau de la guerre, se joignirent les horreurs de la plus affreuse famine. La reddition de La Rochelle, dernier boulevard du calvinisme en France, porta un coup terrible à la réforme. Néanmoins cette ville, trouvant d'immenses ressources dans le commerce, refleurit malgré la perte de son indépendance. Le dévouement des protestans pour Louis XIV fut mal récompensé : d'abord la révocation de l'édit de Nantes lui fit perdre un grand nombre d'habitans et les principales familles commerçantes; ensuite l'incendie de la cathédrale imputé aux religionnaires faillit entraîner la ruine de La Rochelle, qu'il fut question de détruire de fond en comble. Les scènes turbulentes qui signalèrent la révolution dans toute la France furent les mêmes à La Rochelle que partout ailleurs.

Quant au mérite de l'ouvrage que nous annonçons, nous n'en dirons que deux mots. Nous avons plus d'une fois remarqué que l'amour de la vérité y domine toute autre considération, que M. Dupont a tiré un bon parti des matériaux dont il pouvait disposer, et que, malgré un peu de prolixité et quelques longueurs, la lecture de ce livre est attachante. La partie relative au fameux siège de La Rochelle demandait une plume

impartiale et exercée; la manière dont ce morceau est traité, bien que le style manque parfois de nerf, répond cependant, en général, à la nature et à l'importance du sujet. W.

301. THE ANNALS OF AMERICA, etc. — Annales de l'Amérique, depuis la découverte de ce continent par Colomb, en 1492, jusqu'en 1826; par Abel HOLMES. 2<sup>e</sup> édition. 2 vol. in-8°. Cambridge (États-Unis), 1829; Hilliard et Brown.

M. Holmes est véritablement annaliste, scrupuleux observateur des dates, rapprochant les événemens suivant l'ordre des temps, et non d'après l'influence présumée que les uns ont exercée sur les autres : son but n'est point de dissenter sur l'histoire, mais de l'écrire et de la faire connaître. Le premier volume est consacré à l'histoire des premiers voyages des Européens dans le Nouveau-Monde; le second contient l'histoire des établissemens anglais sur le territoire des États-Unis. Quelque soin que l'auteur ait donné à la première partie de son ouvrage, et l'on est bientôt convaincu, en le lisant, qu'il n'y a rien négligé, on ne peut lui savoir mauvais gré de s'être encore plus attaché à la seconde partie; l'amour de la patrie dirigeait sa pensée et sa plume, mais ne l'égarait pas : les Anglais eux-mêmes ont reconnu son impartialité. (*Revue encyclop.*; décembre 1829, p. 695.)

302. HISTORISCHES TASCHENBUCH, etc. — Almanach historique publié par Fréd. de RAUMER, 1<sup>re</sup> année. VIII-460 p. in-8°, avec le portrait du cardinal Richelieu. Leipzig, 1830; Brockhaus.

M. Fréd. de Raumer, connu par son histoire des Hohenstaufen, se propose, à l'exemple de M. Hormayr, de publier chaque année un *Almanach historique*, sans toutefois se borner, comme son prédécesseur, à l'histoire d'un seul peuple ou d'un état. L'ouvrage que nous annonçons contient : 1<sup>o</sup> l'histoire de Louis XIII et du ministère du cardinal de Richelieu, par Fr. de Raumer; 2<sup>o</sup> la manière de vivre à la cour du grand maître de l'ordre teutonique, par Voigt, auteur de l'histoire du pape Grégoire VII; 3<sup>o</sup> Paul Louis Courier dans ses rapports avec ses contemporains, par L. Wachler; 4<sup>o</sup> sur les factions du cirque dans l'empire Byzantin, par Wilken; 5<sup>o</sup> souvenirs des philologues distingués du 16<sup>e</sup> siècle, par Passow. Le tout est terminé par un discours de M. de Raumer à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire du règne du roi de Prusse.

303. SOCIÉTÉ ROYALE DE LITTÉRATURE DE LONDRES. Séance  
du 7 janvier 1829.

On lit la fin d'un mémoire du révérend W. H. Payne, sur le *Mercur* des Gaules. Le grand souverain auquel le genre humain est redevable de l'invention de plusieurs arts utiles et libéraux, et qui était adoré en Égypte et en Phénicie sous le nom de *Phtah*, en Grèce sous celui de *Hermès* et par les Latins comme *Mercur*, et dont le prototype était probablement l'Égyptien *Trismégiste*, paraît aussi avoir été une divinité favorite parmi les Gaulois, qui l'auraient appelé *Teutates*. L'auteur du mémoire déduit l'introduction de ce personnage dans les Gaules de l'histoire mythologique du fils de Jupiter et de Maia, suivant laquelle ce fils, à la mort de son père, avait hérité de l'Espagne et des Gaules aussi bien que de l'Italie; et, au nombre des preuves de l'identité qu'il s'efforce d'établir, il cite le fait de la similitude qui existe entre les temples et les monumens érigés en l'honneur de *Mercur* par les nations payennes et classiques, et les Cairns et les Cromlechs des Gaulois et de la Bretagne.

Mais la principale preuve que M. Payne cite à l'appui de sa théorie se déduit d'une investigation de l'histoire des Triades britanniques. Parmi les êtres d'une nature supérieure mentionnés dans l'histoire Celtique, tels que Gwyddon-Genhebon, ou le philosophe; Idris, ou l'homme de la science; Gwydion, fils de Don, ou le sage, fils du Génie, etc., l'auteur en indique certainement un assez grand nombre empreint du caractère de Ploth ou *Mercur*, pour rendre l'analogie remarquable, si elle n'établit pas complètement la théorie de l'identité de ces différens personnages.

*Mois de mai.* — Les lectures faites dans les dernières assemblées de cette Société consistaient dans des portions d'un mémoire recommandable sur l'emploi des anciens cycles, en comptant les différences des divers systèmes chronologiques, par le D<sup>r</sup> Nolan. En voici l'extrait :

L'auteur commence par établir que tous les anciens cycles se rapportent à un principe commun, fondé sur des révolutions

périodiques par lesquelles toutes les nations qui ont perdu les souvenirs historiques ont marqué le progrès du temps. C'est en prouvant l'antiquité et en recherchant la connexion des cycles, conformément à ce principe, qu'on peut régler les différences les plus importantes des chronologistes.

Une objection du savant Dodwell, contre l'antiquité des cycles, fondée sur la prétendue nécessité d'une connaissance préliminaire de l'astronomie des nations chez lesquelles ils étaient en usage, se dissipe en montrant que les connaissances astronomiques nécessaires pour fixer les périodes n'étaient pas supérieures à celles que les observateurs les plus ordinaires peuvent acquérir. Les cycles coïncident avec les plus anciennes cérémonies de la religion et les notions primitives de l'antiquité. Leur calcul reposait plutôt sur leur superstition que sur leur science. Ces divisions du temps, qui avaient été adoptées dans les affaires civiles, étaient tirées du culte national, et furent réglées par les prêtres. En réfutant quelques objections d'Allin et de Des Vignolles, on montre que les anciens, outre l'année publique ou civile, en avaient une autre qui était secrète et ecclésiastique; et que, tandis que la première ne contenait que 360 jours, la seconde s'accordait en longueur avec l'année julienne ou bissextile. C'est d'après l'année secrète des anciens ou notre année julienne qu'est réglée la division du temps dans le présent mémoire.

Nos premières recherches sont dirigées vers les époques qui font le sujet des plus anciens souvenirs historiques remontant aux siècles des patriarches.

L'époque déterminée par l'autorité d'une ancienne tradition, pour le commencement des cycles les plus anciens, est l'an du monde 271, qui, ramenée à la période julienne, présente comme date élémentaire correspondante, l'année 981. Mais la période obtenue ainsi, quoique conservée par une tradition grecque, abandonne ses caractères élémentaires lorsqu'elle est rapportée au système chronologique des écrivains de cette nation; elle offre par elle-même des avantages supérieurs à l'époque arbitraire imaginée par les Talmudistes, qui correspond à l'année 953 de la période julienne, tandis que l'époque de la chronologie samaritaine dont les dates tirées des écritures ont causé un des plus grands schismes dans la science, se trouve également privée de ces qualités qu'on exige pour constituer une date élémentaire.

En continuant à appliquer les anciens cycles aux vues pratiques de la chronologie, nous sommes conduits d'abord aux *semitah* ou cycles du sabbat. Que l'on ait observé cette période dans les siècles des patriarches, c'est une supposition qui seule peut résoudre plusieurs anomalies dans la manière des juifs de calculer le temps; et ce fait se reconnaît particulièrement dans le choix uniforme du retour d'une année sabbatique pour les périodes des plus grandes solennités de la religion, telles que l'érection et la dédicace des autels. Après avoir expliqué cette circonstance par trois tables, dont chacune contient six exemples des événemens les plus remarquables dans l'histoire des patriarches, disposés selon les systèmes des plus célèbres chronologistes, et être entré dans une variété d'autres détails, relatifs à cette partie de son sujet, l'auteur conclut que, dans la partie de la chronologie qui embrasse l'époque des patriarches, l'existence d'un ancien cycle est parfaitement démontrée dans la période sabbatique; et que ce fait est d'un grand secours pour décider les points contestés par les chronologistes. La grande année planétaire, dont les recherches précédentes sont déduites, fournit également la meilleure instruction pour la chronologie des Chaldéens. Ce système est fondé sur un grand cycle planétaire, qui renferme une période où les grandes conjonctions des planètes reviennent, et coïncide, dans la tradition chaldéenne, avec un temps où la surface de l'univers avait éprouvé un violent dérangement, et avec avec une ancienne prédiction qui avait annoncé sa destruction comme l'effet d'une semblable conjonction planétaire, et comme préliminaire d'un grand renouvellement de la nature. Béroze affirme que ce grand cycle se compose de 120 *sari* (terme ambigu et controversé qu'on a montré avoir signifié l'espace de 12 ans), il renfermait donc 1440 ans.

Ce calcul s'accorde avec l'interprétation de Scaliger, qui considère la grande année des Chaldéens comme le produit de la période génethliaque de 12 ans, et le siècle, ou l'espace de 120 ans, d'après Moïse, comme servant de base aux computations des Chaldéens. Par-là leur grande année s'identifie avec le « *magnus sæclorum ordo* » de la sybille de Virgile, dans sa quatrième églogue, où le poète fait évidemment allusion aux notions orientales, et où chaque siècle est considéré comme un grand mois; donc, 12 mois de 120 ans, équivalent à 1440 ans.



L'auteur s'occupe ensuite de l'examen des époques spéciales de la chronologie des Assyriens, pour le temps postérieur au déluge. Après les avoir détaillées dans une table comparative qui exprime les dates qui leur sont assignées par les trois grands chronologistes dans les ouvrages desquels ses idées sont confirmées, il y applique l'épreuve par laquelle on peut déterminer le mérite respectif de leur système, et il termine en établissant la supériorité du plan adopté par Scaliger. Comme les époques les plus anciennes de la chronologie des Assyriens étaient fixées par des principes arbitraires de théorie, et comme les époques les plus rapprochées des grandes révolutions qui signalèrent l'histoire de cet ancien peuple coïncidèrent avec l'observation de phénomènes astronomiques, il s'établit un rapport entre le système de leur chronologie et les principes scientifiques que l'auteur imagine pour mettre d'accord leurs contradictions. D'après la concurrence précise de ces époques dans le système du grand chronologiste qui a été le fondateur de la science, avec le retour des cycles les plus anciens, particulièrement de la période sabbatique chez les Hébreux, et de la période génethliaque employée par les Chaldéens, l'auteur tire une conclusion en faveur du système de la chronologie des Assyriens, proposé par Scaliger comme opposée à celle qu'ont imaginée Usher ou Des Vignolles, et ses sectateurs les bénédictins. (*Literary Gazette*; janvier à mai 1829.)

Fr. L.

304. HERZOG BERNHARD DER GROSSE VON SAXEN-WEIMAR, BIOGRAPHISCH DARGESTELLT. — Le duc Bernard-le-Grand, de Saxe-Weimar, peint sous le rapport biographique; par le D<sup>r</sup> Bern. ROESE. 2 vol. in-8°, de 464 et 560 pag.; avec un portrait du duc, et 2 planch. de médailles. Weimar, 1828-29; au Bureau d'industrie.

Si ce n'est pas sous le nom de Bernhard-le-Grand, c'est au moins sous son véritable nom de Bernhard de Weimar que ce prince est connu en France comme un des plus habiles généraux du 17<sup>e</sup> siècle. Louis XIII et Louis XIV l'attirèrent dans leurs intérêts, ou se servirent de lui, contre l'empire d'Allemagne, et ses exploits furent très-utiles à la France. M. Roese, qui paraît être du pays de Saxe-Weimar, a pensé qu'un prince qui a tant illustré sa patrie, méritait une biographie détaillée. On

lui a ouvert les archives de Weimar et de Gotha; et on lui a fourni les moyens de consulter à Paris celles des affaires étrangères, ainsi que les manuscrits de la bibliothèque du Roi; et c'est muni de ces secours que le biographe a rédigé son travail, appuyé toujours sur les pièces justificatives dont il publie un bon nombre à la fin de son ouvrage. Dans sa préface, M. Røse rend compte des principales sources inédites qu'il a pu consulter. Celles où il a puisé à Paris, sont la correspondance du maréchal de Guébriant, qui commanda les troupes françaises auprès du Duc de Weimar; la correspondance originale du cardinal de Lavalette, qui eut aussi un commandement auprès de lui, mais dont le Duc ne paraît pas avoir fait beaucoup de cas; les *Feuilles de Weimar*, extraites de sa correspondance militaire, et conservées aux archives des affaires étrangères; enfin les mémoires du règne de Louis XIII, manuscrit de la bibliothèque du Roi, entièrement composé de copies et d'extraits de pièces authentiques.

Le nouveau biographe prend le Duc de Weimar à sa naissance, raconte ses premières campagnes sous les ordres de ses frères, et le suit dans les Pays-Bas et en Danemark. Peu satisfait de ces puissances, le Duc revint en Allemagne, et voyant l'empereur toujours dans des dispositions hostiles envers les princes protestans, Bernhard résolut de défendre la cause du protestantisme, sous les ordres du roi de Suède, Gustave Adolphe. C'est dans cette nouvelle carrière que sa renommée se répandit dans toute l'Europe; cependant ayant perdu la bataille de Nordlingen, il négocia avec la France pour être soutenu par cette puissance contre les forces impériales. M. Røse donne de grands détails sur ces négociations, et depuis ce moment, il avance dans sa biographie, appuyé de documens nombreux dont il a tiré un parti judicieux. En vertu du traité de St-Germain-en-Laye, de l'an 1635, dont nous lisons ici les articles secrets, le Duc de Weimar se mit au service de France ou plutôt devint l'allié du roi de France; et prit le commandement sur le Haut-Rhin jusqu'en 1638, ne se fiant pas trop au gouvernement français, et n'étant pas non plus franchement estimé. Les relations secrètes contiennent beaucoup de preuves de leur défiance mutuelle. En 1638 et 1639, le Duc fut en état de continuer la guerre pour son compte, et de se maintenir sur le

**Haut-Rhin.** Il mourut dans cette dernière année au moment où la France méditait le projet de lui enlever ses conquêtes. M. Rœse complète la biographie en insérant le testament du Duc, et ce qui concerne le partage de sa succession, qui fut celle d'un soldat de fortune, consistant en villes conquises, bijoux, argent comptant, etc. Beaucoup de détails pourront paraître un peu minutieux, et ralentir la marche de l'histoire qui en effet disparaît quelquefois sous la quantité de circonstances accessoires. Cet ouvrage devra du moins être consulté par tous ceux qui veulent avoir une idée exacte de la fameuse guerre de 30 ans; et même les règnes de Louis XIII et Louis XIV reçoivent quelque nouveau jour par les extraits des documens que le biographe a eus à sa disposition. L'ouvrage étant composé sous les auspices de la Maison de Saxe, pourra paraître aussi un peu trop favorable au héros de la biographie; il faut pourtant convenir, qu'en général l'auteur est extrêmement modéré dans ses expressions et dans ses jugemens, il n'offense aucune des puissances dont il a occasion de parler. D—G.

305. **DAS GELEHRTE TEUTSCHLAND IM 19<sup>ten</sup> JAHRHUNDERT.** — L'Allemagne savante du 19<sup>e</sup> siècle; par F. G. MEUSEL. Vol. X, 1<sup>re</sup> livrais.; rédigée par J. W. S. LINDNER. 692 pag. in-8°. Lemgo, 1829; Meyer.

Meusel, savant bibliographe, a passé sa vie à enregistrer dans son volumineux, mais utile ouvrage intitulé l'*Allemagne savante*, toutes les productions, grandes et petites, importantes ou insignifiantes des auteurs contemporains. Depuis sa mort, cette tâche pénible a été continuée par d'autres bibliographes. Le volume que nous avons reçu s'annonce comme le 19<sup>e</sup> supplément à la 4<sup>e</sup> édition de l'*Allemagne savante*. Il recommence l'ordre alphabétique des auteurs, et contient les lettres A—D. Ce 19<sup>e</sup> supplément aura probablement 5 à 6 volumes. Parmi les articles, il y en a beaucoup de neufs et de complets; d'autres ne font que rectifier ou compléter les articles donnés par Meusel. Du reste, on a suivi exactement le plan de ce savant bibliographe; qui ne donne que le nom de l'auteur, l'année et le lieu de sa naissance, ses titres ou les places qu'il occupe, puis la liste pure et simple de ses ouvrages, mémoires, etc. On indique non seulement les livres publiés en Allemagne, mais aussi ceux que

des Allemands font paraître dans l'étranger, ou que des étrangers publient en Allemagne. Dans les articles concernant les auteurs allemands établis en France, nous avons remarqué quelques inexactitudes bibliographiques. Nous conseillons au rédacteur de consulter à cet égard la *France littéraire* de M. Quérard, où les ouvrages de ces auteurs sont indiqués plus exactement. Il n'est pas besoin, du reste, d'insister sur l'utilité d'un catalogue semblable pour la bibliographie et l'histoire littéraire.

D—c.

306. GRAVE RUODOLF. — Le comte Rodolphe, ancien poème germanique, publié par Guill. GRIMM. 54 pag. in-4°. Göttingue, 1828; Dietrich.

Le *Bulletin* a déjà parlé de la publication de ce vieux poème allemand d'après le journal littéraire de Göttingue. Depuis ce temps en ayant reçu un exemplaire, nous sommes à même de faire connaître cet ouvrage. Ce sont les fragmens d'un poème chevaleresque du 12<sup>e</sup> siècle qu'on a retrouvés sur de vieilles feuilles de parchemin en partie rongées et détruites. Ils parlent des aventures d'un chevalier, appelé le comte Rodolphe, pendant la Croisade; il assiste au siège d'Ascalon, il se brouille avec un roi nommé *Gilot*, et passe chez un roi sarrasin appelé *Halap*, probablement le soudan d'Alep; un autre roi sarrasin est désigné sous le nom de *Girabobe*. Il est encore question de la splendeur de la cour de Constantinople et du couronnement d'un empereur d'Allemagne. M. Grimm présume avec raison que ce vieux poème, qu'il croit composé et écrit, ou copié au 12<sup>e</sup> siècle, est une imitation libre d'un de ces romans en vers français comme on en trouve beaucoup dans les bibliothèques publiques. Peut-être en faisant quelques recherches parmi les manuscrits de la Bibliothèque du roi, à Paris, parviendrait-on à trouver l'original de ces fragmens; mais, sous le rapport de la composition, ce poème n'a peut-être pas l'importance que M. Grimm est tenté de lui supposer. Ce qui le rend remarquable pour l'Allemagne, c'est qu'il augmente le petit nombre de monumens littéraires qu'elle possède du 12<sup>e</sup> siècle; aussi M. Grimm a-t-il cru devoir en accompagner la publication d'un commentaire grammatical.

Le poème est imprimé sur autant de pages qu'on a retrouvé

de fragmens. Les portions de vers qui manquaient, ont été suppléées judicieusement par l'éditeur et imprimées en encre rouge pour les distinguer du reste. Il est à regretter que l'ouvrage ne soit pas imprimé sur du meilleur papier. En France et en Angleterre on est habitué à un peu de luxe dans la publication des morceaux inédits du moyen âge. Au reste, on ne peut que louer les soins que M. Grimm a donnés à l'édition de ces fragmens.

D-c.

307. **FRIEDRICH AUGUST, ETC.** — Frédéric Auguste, roi de Saxe. Esquisse biographique; par M. A. L. HERMANN. 1 vol. in-8<sup>e</sup>, vi et 178 p. Dresde, 1828; Walther. (*Jena. Allg. Litter. Zeitung*; p. 333, n<sup>o</sup> 91.)

Après une courte introduction, l'auteur de cette biographie expose l'état de la Saxe à la fin de la guerre de sept ans, et le règne de Frédéric Chrétien, qui fut de courte durée, mais fécond en résultats heureux. Il jette ensuite un coup-d'œil rapide sur l'administration du prince Xavier, et trace le tableau de la jeunesse du roi défunt. La nature avait doué ce prince des plus belles qualités que développèrent les maîtres les plus habiles. Son caractère noble, ferme et généreux était parfaitement en harmonie avec son esprit pénétrant et élevé. A son avènement au trône, le 16 septembre 1768, la Saxe jouissait d'une paix profonde qui ne fut troublée que par la guerre de succession de la Bavière.

L'activité éclairée de Frédéric Auguste, son amour inaltérable de la justice, développèrent, en Saxe, tous les genres de prospérité pendant les 27 années qui suivirent, et jusqu'en 1806. Alors surviennent les calamités que produisit la bataille d'Iéna. La guerre contre la Russie affligea vivement le roi, qui, ne déviant jamais des principes d'une probité sévère, sut maintenir la paix dans son royaume durant les orages politiques les plus violens. Pendant les douze dernières années de sa vie, il consacra tous ses instans au bien de ses sujets. C. R.

### 308. VENTE DE LIVRES ANCIENS A LONDRES.

M. Evans, demeurant à Londres, a fait mettre en vente, il y a quelque temps, une intéressante et curieuse collection de livres hébraïques, arabes, persans et turcs, tant imprimés que

manuscripts. On y remarquait des manuscrits hébraïques du Pentateuque et de la Bible entière, un beau manuscrit du service pascal, en hébreu, plusieurs missels et une diversité de livres hébreux, y compris un bel exemplaire du *Codex talmudicus babylonicus hebraice*, imprimé à Amsterdam, en 1727, et le *Ralph Alphos*, par le savant rabbin Isaac Elphys, ainsi qu'une copie manuscrite des Mille et une Nuits, en arabe, et le célèbre roman bédouin appelé « *Antar*, » en 36 volumes. Au nombre des ouvrages théologiques faisant partie de cette collection, se trouvait un traité manuscrit de l'évêque Peacock, intitulé « *ye Reule of christen Religion* » (Règles de la religion chrétienne), sur vélin, et contenant 192 feuilles. Lewis a conjecturé, dans sa vie de l'évêque, que cet ouvrage avait été composé en l'année 1457; mais, à en juger par une phrase du corps du manuscrit, que l'on suppose être de la propre main du prélat, il paraît avoir été écrit en l'année 1443. L'évêque fut l'un des premiers réformateurs anglais. Ce livre curieux fut acheté pour le prix de 10 guinées par le libraire Thorpe, ; lequel donna 64 liv. st. 1 s. pour la *Biblia sacra hebraica*, beau manuscrit du 12<sup>e</sup> siècle, écrit sur vélin, en grands caractères carrés, hardiment jetés, sur trois colonnes dans chaque page, contenant, indépendamment de tous les livres de l'Ancien-Testament, le Masorah, et enrichi de figures cabalistiques, enluminées, très-curieuses. Cet ouvrage fut écrit par le célèbre rabbin espagnol, David Kimchi, dont il est fait mention particulière dans la *Bibliotheca sussexiana*. M. Thorpe donna aussi 10 guinées pour le Pentateuque hébraïque, ancien rouleau manuscrit, écrit sur des peaux d'Arabie en beaux caractères carrés, avec notes marginales. Cet ouvrage consiste en 220 colonnes, de 42 lignes chaque, et il mesure 60 pieds de long sur 3 pieds de large. Un autre manuscrit du Pentateuque hébraïque sur vélin, écrit en très-petits caractères, et un beau spécimen de calligraphie hébraïque en rouleau, et contenant 248 colonnes de 42 lignes chaque, furent vendus pour 9 liv. st. 14 s. En général, les ouvrages de cette collection se vendirent à des prix élevés. (*London and Paris Observ.*; 29 juillet 1827.)

309. ESSAI PHILOLOGIQUE SUR LES COMMENCEMENS DE LA TYPOGRAPHIE A METZ et sur les imprimeurs de cette ville, puisé dans

les matériaux d'une histoire littéraire, biographique et bibliographique de Metz et de sa province; par M. TEISSIER. In-8° de 18 feuilles 3/4, plus 3 planches. Paris, 1829; Tillaud frères, rue Hautefeuille.

Contre ce qui a été souvent répété, l'auteur établit que l'imprimerie fut introduite à Metz dans le quinzième siècle. Le premier ouvrage imprimé à Metz est de 1482, c'est le premier livre de l'Imitation, dont, au reste, M. Brunet a parlé dans la troisième édition de son *Manuel du libraire*, Tome II, p. 144; ainsi, Metz est la dixième ville de France où l'art typographique a été pratiqué. L'auteur de l'*Essai philologique* donne, page 11, la liste des villes de France qui ont connu l'imprimerie avant Metz; ce sont :

|                |       |               |       |
|----------------|-------|---------------|-------|
| Strasbourg ... | 1463. | Toulouse....  | 1480. |
| Paris .....    | 1470. | Poitiers..... | 1479. |
| Lyon .....     | 1476. | Caen .....    | 1480. |
| Angers.....    | 1476. | Vienne .....  | 1481. |
| Chablis .....  | 1478. |               |       |

Quelques-unes de ces dates peuvent se contester, mais ce ne serait pas au désavantage de Metz.

On trouve dans quelques ouvrages le tableau des villes où l'imprimerie a été en usage avant 1500, et ces tableaux embrassent tous les pays. Il serait curieux d'en donner un qui n'embrassât qu'un pays, mais qui s'étendît à tous les temps. J'avais pensé à faire la nomenclature de toutes les villes de France où l'imprimerie a été successivement pratiquée. J'aurais indiqué à quel temps, dans plusieurs lieux, l'imprimerie cessa d'exister. Ainsi Chablis, qui avait une imprimerie au 15<sup>e</sup> siècle, n'en a plus depuis long-temps. On imprimait à Meudon en 1797. Le premier imprimeur de St.-Germain-en-Laye est J. L. Perrault, en 1791; Meudon n'a plus d'imprimeurs. St.-Germain en a, de nouveau, une depuis le 21 février.

D'autres travaux m'ont fait oublier les notes que j'avais commencé à recueillir, et que je donnerai peut-être quelque jour dans la *bibliographie*, mais pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour très-incomplètes: prêt même à les abandonner à qui voudrait publier le tableau chronologique de l'introduction de l'imprimerie dans toutes les villes de France où cet art a été pra-

tiqué depuis son origine jusqu'à ce jour. (*Bibliographie de la France*, 1849, n° 1554).

### 310. EXHUMATION DU CÉLÈBRE HAMPDEN, en Angleterre.

RELATION de l'exhumation du corps de John Hampden, écuyer (communément appelé « le Patriote, ») faite le 21 juillet 1828, dans l'église de Hampden (comté de Bucks), afin de constater la cause de sa mort.

Certains historiens supposent, les uns qu'il avait été blessé à l'épaule par un coup de feu de l'ennemi, à la bataille de Chalgrave-field, en juin 1643, et d'autres qu'il avait été tué par l'explosion de son propre pistolet, dont son gendre, sir R. Pye, lui avait fait présent. A cette occasion furent témoins : Le très-honorable lord Nugent, M. le conseiller Denham, le révérend M. Brookes, M. Heron, M. Grace, intendant du comté de Buckingham, George Coventry, six autres jeunes gentlemen dont les noms ne sont pas connus, douze fossoyeurs, et un certain nombre d'aides, avec le clerc de la paroisse.

La manière dont Hampden avait reçu la mort a été longtemps un objet de controverse dans l'histoire de son temps.

Lord Clarendon, Rushworth, Ludlow, Noble et autres écrivains prétendent qu'il fut blessé mortellement d'une balle dans l'épaule, à la bataille de Chalgrave-field, qu'il languit pendant plusieurs jours, et qu'il mourut en proie à de grandes souffrances.

Lord Clarendon dit que Hampden « ayant reçu dans l'épaule deux balles qui brisèrent l'os, mourut au bout de trois semaines, au milieu des souffrances les plus aiguës, à la grande consternation de son parti, comme si l'armée entière eût été défaite ou coupée. »

Sir Philip Warwick assure que « M. Hampden reçut dans l'épaule une blessure, dont il mourut trois ou quatre jours après : car il avait le sang très-acre, ainsi que l'indiquaient les scrofuls qui lui couvraient communément le visage. » Dans un autre endroit l'auteur fait l'observation suivante : « L'un des prisonniers faits dans l'action dit qu'il croyait que M. Hampden y avait été blessé : car il l'avait vu, contre son ordinaire, s'éloigner du champ de bataille avant la fin de l'action, la tête penchée comme un homme qui souffre, et les mains appuyées sur le cou de son cheval. »



Quelle confiance peut-on avoir dans des historiens, quand on voit des rapports aussi contradictoires? Mais la relation qui diffère le plus de toutes les autres, et qui cependant est peut-être la plus digne de foi, puisqu'elle est de sir Robert Pye, qui avait épousé la fille aînée de Hampden, c'est celle que voici :

« A l'affaire de Chalgrave-field, son pistolet creva et lui mutila la main d'une manière horrible. Il quitta le champ de bataille et se rendit dans sa tente; mais reconnaissant que sa blessure était mortelle, il envoya chercher sir R. Pye, alors colonel dans l'armée parlementaire, qui avait épousé sa fille aînée, et lui dit qu'il le regardait en quelque sorte comme l'instrument de sa mort, puisque les pistolets venaient de lui. Sir Robert l'assura qu'il les avait achetés d'un excellent armurier, à Paris, et essayés lui-même. En examinant l'autre pistolet, on vit qu'il était chargé jusqu'à la bouche, probablement par la négligence d'un domestique, qui, ayant l'ordre de charger chaque matin les pistolets, n'avait pas eu l'attention de retirer la charge de la veille pour la remplacer par une nouvelle. »  
(*Extrait des journaux d'Oxford.*)

Dans la vue de constater définitivement les faits, lord Nugent s'adressa au comte de Buckingham (qui a hérité des biens de la famille Hampden), afin d'obtenir que le cercueil fût ouvert et le corps examiné avec soin.

Le comte, après mûre délibération, accorda l'autorisation demandée, laquelle fut confirmée par le recteur.

Une chose remarquable dans tout ceci, c'est qu'une famille aussi distinguée et aussi opulente que l'était celle de Hampden n'ait jamais possédé de caveau particulier pour la sépulture des différentes branches dont elle se composait. Depuis une époque reculée, les membres de cette famille ont constamment été enterrés à la profondeur d'environ quatre pieds, dans le sanctuaire même de l'église.

Le 21 juillet, au matin, nous nous assemblâmes dans l'église, et procédâmes à l'excavation du terrain.

Après avoir examiné les lettres initiales et les dates inscrites sur plusieurs cercueils de plomb, nous arrivâmes à celui dont il s'agit ici. La plaque de métal de celui-ci se trouvait corrodée au point qu'elle tomba en poussière dès qu'on l'eût touchée. C'est pourquoi il fut impossible de reconnaître le nom de l'individu que contenait la bière.

Le cercueil avait été, dans l'origine, renfermé dans une enveloppe en bois recouverte en velours, dont il ne restait plus qu'une petite partie, près du fond et au côté gauche. Il n'en était pas ainsi des cercueils d'une date plus récente, sur lesquels les lettres initiales étaient très-distinctes, et dont le plomb se trouvait dans un assez bon état de conservation. Suivant le registre mortuaire de la paroisse, Hampden y fut enterré le 25 juin 1643; et un ancien document, qui existe encore, contient une relation curieuse et complète du grand cortège qui assista à cette cérémonie. Après avoir soigneusement examiné tous les cercueils qui se trouvaient dans l'emplacement indiqué, nous demeurâmes à peu près convaincus que celui dont nous venons de parler, était le cercueil en question.

Ce cercueil gissait sous la fenêtre de l'ouest, près de la pierre tumulaire érigée par ses ordres et de son vivant, à la mémoire de son épouse chérie dont il vante, dans l'inscription, les rares vertus, dans le langage le plus passionné. A défaut de preuves positives, on pouvait raisonnablement supposer qu'il avait voulu être inhumé près de sa femme; et ce cercueil ayant été trouvé au pied du monument de cette dernière, on décida à l'unanimité qu'il serait procédé à son ouverture, afin de constater le fait; opération dont le résultat prouva que l'on ne s'était pas trompé.

Le plombier de la paroisse descendit dans la fosse. Il commença par couper l'enveloppe de plomb du cercueil, d'abord en travers, puis longitudinalement, jusqu'à ce qu'on pût la rouler par bandes, puis enlever le couvercle de bois qu'elle recouvrait et qui se trouva si bien conservé qu'on l'enleva presque en entier. Sous ce couvercle, il s'en trouvait un autre de la même matière, qui fut de même levé sans être autrement endommagé.

La bière avait été, dans l'origine, remplie de sciûre de bois, qui se trouva dans le même état, excepté vers le centre, où l'abdomen s'est affaissé. On enleva la sciûre de bois, puis on procéda à l'examen du corps. Un profond silence régnait dans l'assemblée.

Lord Nugent descendit le premier dans la fosse. Il déplaça le linceuil extérieur, dont le corps était fortement enveloppé, puis le second et, enfin, un troisième, tant on avait pris de précautions pour mettre les corps à l'abri de la putréfaction.

Ici se présenta un singulier spectacle. On n'apercevait point de traits réguliers, quoique le visage conservât la pâleur naturelle de la mort, et la trace des différens vaisseaux sanguins sous la peau. La rangée de dents supérieure était dans un état parfait; celles qui restaient dans la mâchoire inférieure, ayant été arrachées et examinées, se trouvèrent très-saines.

Il restait un peu de barbe à la partie inférieure du menton. Les moustaches étaient épaisses et d'une couleur un peu plus claire que celle des cheveux, laquelle était d'un brun obscur. La partie supérieure de la cloison des narines était encore proéminente; le reste était affaissé par l'effet de la pression des bandages dont on avait fortement entouré la tête. Les yeux, légèrement enfoncés, étaient couverts de la même membrane blanche, qui caractérisait l'aspect général du visage.

Comme il se manifesta une dissidence d'opinions quant à l'articulation de l'épaule gauche, où l'on supposait que Hampden avait été blessé, on résolut unanimement d'enlever le cercueil, et de le placer au milieu de l'église, où on pourrait procéder à un examen plus approfondi du corps.

Le cercueil était extrêmement pesant. Mais, en élevant l'une de ses extrémités avec une pince, on engagea, sous chacune d'elles une forte corde, au moyen de laquelle douze ouvriers parvinrent à le hisser et à le déposer hors de la fosse.

Après l'avoir placé sur le tréteau, on commença par examiner l'état des bras. L'un et l'autre avaient conservé à peu près leur forme naturelle; et ils annonçaient une très-forte organisation musculaire.

En soulevant le bras droit, on reconnut qu'il était privé de sa main. C'est pourquoi on put conjecturer qu'il avait été amputé, d'autant plus que les surfaces des os étaient parfaitement unies comme s'ils avaient été coupés par un instrument tranchant. En cherchant dans les replis du linceuil, on ne fut pas peu surpris d'apercevoir cette main, ou plutôt un certain nombre de petits os renfermés dans un morceau de toile particulier.

Jusqu'à environ six pouces du moignon, les chairs de ce bras s'étaient altérées; du moins était-il évidemment plus mince que la partie correspondante du bras gauche, qui avait conservé

sa main, laquelle ne présentait aucun symptôme d'altération, si ce n'est que les deux premières phalanges de l'index s'étaient détachées de la troisième. Les ongles mêmes de cette main étaient restés entiers; on n'en aperçut aucune trace dans le morceau de toile qui contenait les restes de la main droite.

Ces premiers résultats de l'examen du corps parurent coïncider tellement avec la relation de sir Robert Pye, que l'on crut devoir, sans plus ample investigation, en déduire la preuve évidente que le pistolet dont ce dernier avait fait présent à Hampden avait été la cause innocente de la mort de cette illustre patriote. Il était cependant possible que, dans le fort de l'action de Chalgrave-field, au moment même où le colonel Hampden déchargea son pistolet contre son adversaire; la balle de celui-ci l'eût blessé à l'épaule; car, suivant le rapport de sir Philip Warwick, on le vit bientôt se retirer, « la tête penchée et les mains appuyées sur le cou de son cheval. »

Afin de constater ou de contredire ce dernier fait, il fut procédé à un examen scrupuleux de l'une et l'autre épaule.

La clavicule de l'épaule droite adhérait fortement à l'omoplate; et il ne se présenta dans cette partie aucun symptôme de contusion ou de déchirure qui pût donner lieu de soupçonner qu'elle eût reçu une blessure. L'épaule gauche, au contraire, était amaigrie et enfoncée, comme si la clavicule eût été déplacée. Pour lever tous les doutes, à cet égard, on jugea nécessaire de détacher les bras du corps; et ils le furent avec un instrument tranchant.

Le creux du bras droit était parfaitement blanc et sain; et la clavicule tenait fortement à l'omoplate. Il ne présentait pas la moindre apparence d'une contusion ou d'une blessure quelconque.

Le creux de l'épaule gauche, au contraire, était d'une couleur brune; et la clavicule se trouvant entièrement isolée et détachée de l'omoplate, on en conclut qu'il y avait eu dislocation dans cette partie. Toutefois, les os étaient dans un bon état. Mais une telle dislocation devait avoir eu lieu par l'effet, soit d'une balle, soit d'une chute que le colonel Hampden au-

rait faite lorsque la blessure de sa main gauche l'eut mis hors d'état de tenir les brides de son cheval. Cette dernière hypothèse est, suivant toutes les probabilités, celle à laquelle on doit s'arrêter ; car il ne serait guère possible qu'une balle traversât l'épaule sans fracturer, plus ou moins, soit la clavicule, soit l'omoplate.

Pour examiner la tête et les cheveux, on redressa le corps. En enlevant les toiles qui adhéraient fortement à la partie postérieure de la tête, on trouva les cheveux dans un état de conservation complète. Ils étaient d'un brun obscur et, suivant la coutume du temps, de la longueur de cinq à six pouces. Ils étaient retroussés et liés au sommet de la tête avec de la soie ou du fil noir. L'extrémité paraissait en avoir été coupée. Ce nœud de cheveux, lorsqu'on le saisit, céda au premier effort, et se détacha comme une perruque.

Dans certains endroits le cerveau était complètement à découvert ; dans d'autres, la peau était restée presque entière. On y aperçut nombre de vers blancs et de petits vers rouges qui paissaient avec une grande activité : c'était la seule partie du corps où l'on ait observé ce phénomène ; après un intervalle de près de deux siècles, la décomposition n'était pas complète.

Hampden avait 5 pieds 9 pouces ; il paraissait avoir été d'une très-grande force musculaire, et d'une constitution extrêmement robuste. Il avait le front large et élevé, et le crâne bien conformé. (*London and Paris Observer*, 17 août 1828.)

### 311. ÉTAT DES LETTRES, DES ARTS ET DES SCIENCES EN ITALIE, depuis l'année 1821 jusqu'à l'année 1826. (*Bibliot. italiana*; XI<sup>e</sup> année).

Le journal milanais, la *Bibliothèque italienne*, parvenu à sa XI<sup>e</sup> année et continuant sa marche sous de meilleures auspices, a fait paraître son volume de *janvier et février* de l'an 1826, consacré entièrement à donner un tableau de tout ce qu'on a fait en Italie dans les lettres, arts et sciences depuis l'année 1821 (époque de la dernière préface de ce même journal), jusqu'à l'an 1826. Cet excellent travail, qui serait bien digne d'être imité par plusieurs autres journaux et ouvrages

périodiques dont on ne sait pas trop comprendre le plan et le but, rentre tout-à-fait dans les intentions et dans les vues du *Bulletin universel*. Nous allons donc donner ici un extrait de cette préface pour tout ce qui regarde les matières concernant notre 7<sup>e</sup> section.

L'enseignement de la grammaire a été très-considérablement amélioré dans le royaume Lombard-Vénitien, par l'établissement d'un nouveau système des gymnases. Les *grammaires italiennes* et *latines*, par M. Bellisomi et Frانسcini, ont rendu plus simple et plus facile aux commençans l'étude de ces deux langues. Mais un ouvrage encore plus recommandable pour ceux qui veulent être initiés avec profit et agrément dans l'étude de l'italien, est l'*Introduction à la Grammaire italienne à l'usage de la 2<sup>e</sup> classe des écoles élémentaires*, par M. Gherardini (1). Il ne faut pas enfin oublier la *Grammaire élémentaire de la langue italienne*, par M. Omezzali (2), très-propre surtout à la pratique et enrichie de bons exemples.

Outre les grammaires, d'autres ouvrages ont paru sur la philologie italienne, parmi lesquels il faut citer d'abord l'excellent livre de M. Grassi, *Essai sur les synonymes de la langue italienne* (3), puis le *Dictionnaire général des synonymes*, par M. Romani (4), et enfin les *Observations concernant la langue italienne et ses dictionnaires*, par M. Pezzana (5). Le célèbre poète Monti a, dans l'année 1824, achevé de faire paraître son grand ouvrage, *Proposition de corrections et augmentations au dictionnaire de la Crusca* (6). En fait de dictionnaires de la langue italienne, ont paru, à Milan, le *Dictionnaire étymologique de tous les mots de sciences, arts et métiers qui dérivent du grec*, par MM. Bonavilla et Marchi; à Pavie, l'*Orthologico-pratique*, par M. Nesi; à Bologne, le *Dictionnaire de poche de la langue italienne*, par M. Cardinali; à Venise, l'*Orthographie encyclopédique universelle de la langue italienne*;

(1) Milan, 1825. In-8°.

(2) Mantoue, 1825. In-8°.

(3) Turin, 1821. In-8°.

(4) Milan, 1825. In-8°.

(5) Parme, 1823. In-8°.

(6) Ce grand ouvrage, preuve plutôt de patience que de génie, a été comblé d'éloges par les Lombards, tandis que les Toscans y ont fait re-

et à Milan, le *Dictionnaire latin-italien à l'usage des gymnases*, par M. Cherubini.

Pour la *langue hébraïque* on a publié, à Venise, un *Dictionnaire hébreu-italien et italien-hébreu*, par M. Fontanella; à Bologne, un ouvrage de M. Rosellini *sur les points voyelles du texte hébreu*, et enfin des lettres, dans l'Anthologie de Florence, (février et avril 1822) *sur la vraie méthode de lire et entendre l'hébreu*, par M. Valeriani.

L'étude de la *langue grecque* a reçu des moyens considérables d'avancement par la traduction et commentaires de la grammaire de M. Matthiae, par M. Peyron à Turin; par le *cours d'études théorique et pratique pour la langue grecque*, de M. Crispi de Palerme; et par un mémoire sur la moderne langue des Grecs, que M. Mustoxidi publia dans l'Anthologie de Florence (mars 1825.)

La *langue étrusque*, malgré les *Essais de conjectures sur la grande inscription étrusque découverte à Peruse en 1822*, par M. Vermiglioli, et malgré d'autres mémoires du même auteur et de M. Campanari, s'est toujours conservée dans les étroites limites où elle a été laissée par Lanzi.

M. Stancovich fit paraître à Venise, en 1824, un ouvrage intitulé : *De la patrie de St.-Jerôme et de la langue slave qui se rapporte à ce père de l'église*.

On a fait aussi des traductions de plusieurs langues anciennes et modernes. De l'hébreu, par exemple, a paru une *paraphrase des Psaumes, en vers*, par le marquis Grillo Cattaneo à Gènes. Du grec, on a publié à Milan une traduction poétique très-estimée d'*Eschile*, par M. Bellotti, à Florence le livre de

marquer une foule d'erreurs tout à fait puériles. C'est peut-être une punition due à M. Monti pour avoir voulu, *invito numine*, se mettre à la tête du troupeau des pédants. Cet ouvrage (nous le dirons franchement et sans aucune espèce d'esprit de parti) montre plutôt le dépit qu'une consciencieuse intention de rendre un service à la littérature nationale. Un homme de génie comme Monti aurait dû faire cesser et non pas fomenté une malheureuse question qui partage l'Italie sur le fait de sa langue. A ce sujet M. Bagnoli publia deux savans discours dans le journal de Pise, 1822 et 1823, propres à bien définir la question et à la décider enfin une fois, mais les Lombards n'ont pas voulu y faire attention.

(N. du R.)

Plutarque de *Isis et Osiris*, traduit par M. Ciampi, avec des notes philologiques; à Palerme, une traduction de plusieurs fragmens de *Dicéarque*, par M. Errante; une traduction en vers des *Odes de Pindare*, par M. Mezzanotte, et une autre par M. Borghi, qu'on a trouvée généralement plus propre à rendre les sublimes beautés de l'original; à Verone, l'*Odyssée* traduite en vers par M. Hyppolite Pindemonte, qui a été regardée comme la meilleure traduction connue jusqu'à présent en Italie de ce poème; à Pavie, M. Padovani a publié la traduction du *Discours de Xénophon sur les finances d'Athènes*; à Milan, un fragment d'*élégie de Hermesianakte*, traduit et commenté par M. Negri; les *Odes d'Anacréon* traduites par MM. Carissoli, Costa et Marchetti; celles de *Sapho*, par M. Milani, et les unes et les autres par M. Caselli, à Florence. A Bologne, une entière traduction en vers des *tragédies de Sophocle*, par M. Angelelli; les fragmens de la *gastronomie d'Archestrate*, recueillis et traduits par M. Scinà à Palerme; et enfin à Florence, une traduction en octaves, de l'*Iliade*, par M. Mancini.

Les *Classiques latins* ont eu aussi dans ces années de bons traducteurs. Plusieurs *épigrammes de Martial* ont été traduites par P. M. à Pavie; les *Tristes d'Ovide*, par M. Vincenzi à Modène; les *Géorgiques et l'Éneide*, par M. Leoni, à Pise, et par M. Pagani Cesa, à Venise; *Valerius Maximus*, par M. Battaglia à Treviso; *Velleius Paterculus*, par M. Petretтини, à Padoue, et des commentaires et éditions de classiques latins ont paru en différentes villes d'Italie. — Nous ne parlerons pas des traductions d'ouvrages en langues modernes, surtout de la française, qui est connue en Italie par toutes les personnes bien élevées. L'anglais et l'allemand sont aussi cultivés, et en général les livres estimés qui ont paru jusqu'à présent en Europe, ont trouvé tout de suite des traducteurs dans la Péninsule.

L'histoire qui, par les progrès de la critique, de l'archéologie et de la chronologie, a reçu de si grands moyens d'avancement, n'a pas été négligée en Italie dans les années dont nous parlons. Sans s'arrêter à faire le catalogue des réimpressions nombreuses qui ont été faites dans plusieurs villes italiennes, nous rappellerons seulement les ouvrages originaux, tels que l'*Histoire ancienne et moderne d'Italie*, par M. Bossi, à Milan; l'*Histoire ancienne et moderne d'Espagne*, par le même auteur;



les *Annales musulmanes*, par M. Rampoldi; l'*Histoire de Milan*, par M. Rosmini; et l'*Histoire de l'ancienne Grèce*, par M. Drago; ouvrage qui n'a pas eu le succès qu'on aurait désiré.

Un moyen très-utile pour faciliter et répandre l'étude de l'histoire, c'est de la représenter en tableaux synoptiques; tels sont les *Tableaux historiques de la ville et province de Milan*.

M. Rebuschini a publié à Milan une *Histoire du lac de Côme*; M. Manno, à Turin, une nouvelle *Histoire de la Sardaigne*; M. Scrofani a écrit un ouvrage sur la *Domination des étrangers en Sicile*, et des *Discours sur la Sicile* ont paru, par M. Rosario Gregorio. M. Tanucci publia à Pise l'histoire des trois célèbres peuples maritimes d'Italie, les Vénitiens, les Génois et les Pisans, et enfin une histoire de la ville de Trente fut publiée par M. Barbacovi. Mais un ouvrage vraiment classique en fait d'histoire et qui fait un grand honneur aux soins et au zèle de l'entrepreneur M. Litta, est celui qui a le titre de *Familles célèbres italiennes*. C'est un recueil de monumens sépulcraux, médailles, portraits, peintures gravés et souvent coloriés d'après les originaux, par les artistes les plus distingués de Milan, avec une histoire assez détaillée de chaque famille illustre italienne. Pour l'*Histoire moderne d'Italie*, nous nous bornerons à citer celle de M. Botta à laquelle une foule d'éditions renouvelées en très-peu de temps ont assuré le succès que des critiques trop sévères peut-être ont voulu lui contester, et l'*Histoire des campagnes des Italiens en Espagne*, par M. Vacani. Il appartient enfin à l'histoire le très-beau et très-grand ouvrage de M. Ferrario, intitulé *Costume ancien et moderne*, qui a eu en même temps à Florence une édition bien moins dispendieuse, mais laquelle a donné lieu à de justes plaintes à cause de la violation du droit de propriété de l'auteur.

Les antiquités ont été aussi cultivées avec ardeur et profit. M. Haus a publié à Palerme une dissertation sur les vases appelés généralement étrusques, et en même temps parut, par M. Inghirami à Florence, un *Discours sur les anciens vases sépulcraux en terre cuite*, dans lequel l'auteur traite de l'usage de ces vases, des peintures qui les décorent, de la matière qui les compose, du vernis, etc. Mais sur ce dernier sujet on trouvera des notices excellentes dans l'extrait que M. Bossi fit à Pavie de

L'ouvrage de M. Hausmann, intitulé *Commentaires sur la confection des anciens vases en terre cuite*. M. Maggiori publia à Palerme des *Observations sur un vase gréco-sicilien du musée de St-Martin en Sicile*. A Rome, M. de Rossi donna une description et une exposition de plusieurs vases choisis de la nombreuse collection de M. le duc de Blacas; et plusieurs autres mémoires sur des sujets semblables, parurent dans les différens journaux d'Italie.

Quant à la *sculpture ancienne*, il faut citer d'abord la nouvelle édition des *Notices sur la sculpture des anciens*, de l'abbé Lanzi, par M. Inghirami, qui y a ajouté des notes et des planches. M. Pisani publia à Palerme des *Mémoires sur les ouvrages de sculpture dernièrement découverts à Selinunte*, et M. Missirini, par un nouvel examen de la statue d'Apollon du Belvédère et par la comparaison de plusieurs passages d'écrivains classiques, pense que cette statue a été probablement élevée à l'honneur d'Octavien pour perpétuer le souvenir du triomphe asiatique (Ephémér. de Rome, T. 9, p. 3.), et M. Nibby, par de nouvelles observations sur le *Gladiateur mourant*, essaya de prouver qu'on a voulu représenter un des Gaulois ou Celtes blessés dans la fameuse expédition du temple de Delphes, et que cette statue fit partie d'un frontispice dans lequel on a voulu représenter cette défaite (Ephémér. de Rome, T. 3, p. 49). A Rome, également, M. Fea publia des *Observations sur les monumens des beaux arts représentant Leda*, et nous devons aussi à cet archéologue la publication d'un mémoire inédit de M. E. E. Visconti sur un groupe d'Apollon et Hyacinthe (Ephémér. de Rome, T. 11, p. 218). Du même savant auteur fut publié, dans les *Mémoires romains d'antiquités et des beaux arts*, un autre mémoire inédit qui donne l'explication d'une ancienne mosaïque du musée Chiaramonti. Un sarcophage, sur lequel était sculpté le défi d'Apollon et Marsyas, fut publié par M. Cardinali, et, aux observations de l'auteur, M. Zannoni fit, dans l'Anthologie de Florence (T. 18), des remarques et des corrections assez importantes. M. Fea publia l'exposition d'un très-ancien tombeau découvert dans les environs de Corneto, et M. Campanari écrivit dans les *Éphémérides de Rome* une lettre sur le même monument. Dans les *Mémoires de l'Académie de Turin* (Vol. XV) parut une dissertation sur un ancien monument qui

existe dans la cathédrale de la ville d'Aosta, par M. Napione. Beaucoup d'autres dissertations et mémoires sur des sujets d'antiquité ont paru dans les journaux différens qui se publient à Rome. A Verone, MM. Giuliani, Stratico et G. C. ont publié d'importantes observations sur l'amphithéâtre de cette ville; et il faut enfin faire mention d'un *Dictionnaire des Antiquités existant en Sicile*, par M. Capodieci (Palerme 1820), ouvrage très-commode pour servir de guide à ceux qui entreprennent un voyage dans cette île. M. Barker Webb, gentilhomme anglais, communiqua à la *Bibliothèque italienne* (T. 22, p. 301; 23, p. 21: 24, p. 338) une dissertation sur le véritable emplacement de Troie et de sa campagne. M. Borghesi publia dans l'*Anthologie de Florence* (T. 18, p. 86) un savant *mémoire sur Valérie Maximille, femme de l'empereur Maxence*, et M. Balbi écrivit deux *Dissertations sur le culte de Venus Ericine* (Turin, 1824, in-8°.)

A Milan, M. Torriceni voulut combattre dans un mémoire l'opinion de M. Mengotti, qui prétend que l'oracle de Delphes fut une institution politique liée intimement au gouvernement constitutionnel de la Grèce; d'après M. Torriceni ce n'est qu'une institution religieuse. M. Ambrosoli écrivit sur le même sujet, et il prétend que les Amphictions prirent toujours part au gouvernement, soit de bonne foi, soit faisant abus de la crédulité du peuple. Le même auteur communiqua à l'*Anthologie de Florence* (mai 1823), un mémoire pour démontrer que les lois des XII tables ont tiré leur origine du Latium et de Rome même, et qu'elles ne vinrent pas de la Grèce. Dans les *Actes de l'Académie romaine d'archéologie*, vol. 1; 1821, p. 133, M. Biondi donna une ingénieuse explication de l'ancienne peinture *des noces aldobrandines*, c'est-à-dire que le peintre avait voulu exprimer, dans cet ouvrage, l'épithalame de Catulle pour les noces de Manlius et de Julie. Parmi d'autres dissertations et mémoires qui parurent vers cette époque, nous citerons l'explication que le savant M. Peyron donna à l'ancien commandement militaire *θεσθε τα οπλα*, qui signifie *armés à terre, repos*. (Mém. de l'Acad. de Turin, vol. 27, p. 193.)

Dans les années dont nous parlons, le produit de fouilles d'objets antiques fut aussi considérable en Italie. Nous ne parlons pas des découvertes faites à Pompéia et à Castellamare où

était l'ancienne Stabia, qui sont d'ailleurs assez connues. A Rome, dans la vigne Ruffini, fut trouvé, sous terre, un colombarium avec peintures et inscriptions très-bien conservées : dans le forum romain fut trouvé la première colonne milliaire qui était le centre de ce vaste empire, et qui, jusqu'à présent, avait été cherchée sans fruit. Sur la place du Peuple on a découvert le buste d'un Bacchus indien en jaune antique, et plusieurs autres objets en différens endroits, statues, armes, vases, restes d'édifices, etc. Des fouilles considérables ont été faites aussi à Brescia, sur lesquelles MM. Labus, Vantini et Basiletti ont publié des dissertations.

L'Italie vit paraître aussi, dans les années qui forment l'objet de cet extrait, de nombreux ouvrages en *numismatique*. D'abord le Nestor de cette science dans la Péninsule, M. Sestini, outre une seconde édition corrigée et augmentée de son ouvrage sur les classifications des médailles (1), publiée à Florence, et une description des médailles grecques appartenant à M. Fontana de Trieste, communiqua à l'Anthologie florentine plusieurs mémoires, savoir : *Illustration de quelques médailles en bronze trouvées, en 1823, sur l'emplacement de l'ancienne Mesembria de Thrace, et appartenant au roi Cavarus qui régna vers l'an 219 avant J.-C.* (Tom. 13) (2). *Discussion numismatique* dans laquelle, outre l'explication de plusieurs médailles importantes, se trouve celle d'un médaillon en argent de Hérinée en Ionie; de deux médaillons d'Argus de l'Argolide; et d'un autre très-curieux de *Haliartus*, ville située près du lac Copaïde en Béotie (Tom. 14). *Description de neuf médailles*

(1) *Classes generales, seu moneta vetus urbium, populorum et regum ordine geographico et chronologico descripta, editio secundu emendatior et locupletior*. Florentiæ, 1821. In-4°. L'auteur y a ajouté quatre planches représentant la figure exacte de ces lettres, qu'on ne peut pas imprimer avec les caractères ordinaires de l'imprimerie.

(2) M. Carabed avait déjà publié à Constantinople une médaille aussi inédite qui se rapporte à ce roi de Thrace, mais elle est plus petite que celle de M. Sestini. Le même M. Carabed en avait trouvé trente à *Ilismye*, qu'il croit être la *Cabyle* de Strabon, Ptolémée et Démosthène, placée sur le mont Hemus, où on retrouve des restes d'antiquités. Les deux médailles de M. Sestini sont du nombre de ces trente. L'ouvrage de M. Carabed est intitulé : *Notice sur une médaille inédite de Cavarus, roi de Thrace*. Constantinople, 1824; imprimerie du palais de France. In-4°.

inédites de la propriété de M. Puertas de Castille, lesquelles appartiennent aux *Tutini*, peuple nouveau en numismatique et nommé par Plinie qui le place en Calabre.

Après M. Sestini il faut citer M. Borghesi qui a tant fait pour l'avancement de la numismatique romaine. Il publia dans l'*Anthologie* de Florence (Tom. 15) une lettre adressée au même M. Sestini, dans laquelle il prouve que les magistrats inscrits sur les médailles de Marcianopolis, de Nicopolis et de la Médie inférieure sont les véritables *præsides* ou *propréteurs* de ces provinces. En différens volumes du *Giornale Arcadico* à Rome (12 à 18, 24 à 26), il publia, sous le titre de *Décade* I<sup>e</sup>, II<sup>e</sup>, III<sup>e</sup>, etc., plusieurs observations numismatiques dans lesquelles il expliqua et corrigea les types et les leçons des légendes de différentes médailles, surtout consulaires. Dans l'*Anthologie de Florence*, enfin (Tom. 11), il démontra que l'ère bithynienne, sur les médailles frappées sous la domination romaine, est différente de la bosphorienne, dont faisaient usage les rois de cette contrée, et qui commença à l'an 457 de Rome, pendant que la bithynienne ne remonte pas plus haut que l'an 471.

Il faut faire aussi une mention honorable de la dissertation insérée dans les mémoires de l'Académie de Turin, vol. xxv, par le savant M. Peyron, sur les médailles de Tarse, de Phénicie, qui portent gravé dans le revers un lion terrassant un taureau, ou un cerf, et avec légende phénicienne; d'une lettre de M. Verniglioli (Peruze, 1825, in-8<sup>o</sup>) sur un quadrant inédit qu'il croit devoir se rapporter aux *Eretéens*, dans la Sabine, mais qui, d'après M. Sestini, se rapporte aux *Vérulaniens*, ancien peuple du Latium. M. Barucchi expliqua une médaille grecque de Caracalla, appartenant à Plotinopolis (ville de Plotine, femme de Trajan) en Thrace, sur la rive droite de l'Ebre, et il rectifia en même temps la légende qui est au-dessous d'une des deux têtes du revers, qui doit se lire *Hadrianopolis*, ville également de la Thrace, sur la rive gauche du même fleuve. Dans les *Mémoires romains d'antiquités* (T. 1, p. 211), M. Melchiori publia quelques lettres inédites de Sébastien Erizzo, qui traitent de matières de numismatique.

Nous terminerons cet extrait par indiquer les travaux plus importans relatifs à l'*épigraphie*, car beaucoup d'inscriptions ont été découvertes et expliquées, en Italie, pendant les années

dont il s'agit ici. A Turin, M. Balbi publia une *Dissertation sur une pierre dédiée, par Sylla, à Vénus Ericine*. A Venise, M. Cigogna écrivit un volume sur les *Inscriptions Vénitiennes*. A Trente, M. Giovanelli publia un *Discours sur une inscription de Trente du temps des Antonins*. A Roverete, M. Stoffella della Croce, donna, avec un supplément, l'ouvrage de M. Tartarotti, *Illustration du monument élevé, par la ville de Trente, à son protecteur Caius Valerius Marianus*; et à Milan, enfin, M. Labús publia une explication des inscriptions chrétiennes découvertes dans cette ville en restaurant le pavé de la basilique de Saint-Ambroise. D'autres écrits, plus ou moins importants, au sujet de l'épigraphie, se trouvent dans différens journaux d'Italie.

ROSELLINI.

312. LA FRANCE LITTÉRAIRE, ou Dictionnaire bibliographique des savans, historiens et gens de lettres de la France, etc.; par J. M. QUÉRARD. Tom. 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> C-H (chacun en 2 part. ou 2 livrais.). In-8<sup>o</sup>, de 636 et 562 p.; prix, 15 fr. Paris, 1829-1830; Firmin Didot, éditeur. (Voy. le *Bulletin*, T. IX, fév. 1828, n<sup>o</sup> 173, et T. X, juillet 1828, n<sup>o</sup> 90.)

Nous connaissons peu d'entreprises littéraires aussi vastes et d'une utilité aussi incontestable que celle que nous annonçons ici; nous n'en connaissons point où la gloire et l'amour-propre national soient plus intéressés et qui méritât mieux d'être encouragée par le gouvernement et par les particuliers. Et cependant, depuis qu'elle a été conçue par son auteur, plus de vingt fois des obstacles qu'il n'aurait pas dû s'attendre à rencontrer se sont présentés, avec des circonstances telles qu'ils auraient suffi pour décourager tout autre que lui, qui n'aurait pas eu cette conscience de soi-même, ce désir d'être utile à son pays, et surtout cette persévérance et cette activité, qualités par lesquelles se recommande la génération actuelle et qui lui obtiendront grâce dans la postérité pour son injustice et son ingratitude envers celles qui l'ont précédée, pour cet orgueil naïf et ces airs tranchans, résultat peut-être de ces mêmes qualités que nous venons de signaler, et qui changent de nature dès qu'elles sont outrées. C'est, en effet, un exemple de courage et d'abnégation de tout autre intérêt, assez rare, que celui donné par M. Quérard dans la poursuite d'une entreprise qui

eût demandé le concours de plusieurs savans, d'un travail ingrat, rempli de difficultés, qu'une estime bien sentie peut seule récompenser, et au bout duquel il ne peut entrevoir ni un lucre bien grand, ni beaucoup de gloire. La bibliographie, cette science des livres qui, comme il le dit fort bien, « vient modestement après toutes les autres », n'a rien d'attrayant dans son étude, rien de brillant en résultats, et malgré les progrès bien réels du siècle, nous n'en sommes pas encore au point de voir toujours l'homme utile l'emporter sur l'homme agréable et les études fortes et consciencieuses sur les occupations frivoles.

Nous devons donc signaler à la reconnaissance publique la main qui est venue au secours de M. Quérard, et qui lui permettra d'achever un des plus beaux monumens bibliographiques que posséderont les lettres françaises. Il était digne du nom de Didot (Firmin) de s'associer à cette nouvelle gloire, et c'est par de tels ouvrages que les jeunes héritiers de ce nom continueront le lustre avec lequel il se transmet de père en fils.

L'idée de la *France littéraire* n'est pas nouvelle; son titre même était déjà connu; mais ni l'un ni l'autre n'avaient été exploités jusqu'ici avec autant de bonheur, et les modifications nombreuses que M. Quérard a fait subir à la forme et au fond de nos bibliographies font de son ouvrage un livre presque entièrement neuf. Nos lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici la liste de ses principaux devanciers, et nous allons la donner; ce sera leur faire connaître en même temps les sources où il a puisé.

*Duverdier, Lacroix du Maine et Sorel* ont ouvert chez nous la carrière bibliographique; mais leurs *Bibliothèques*, qui forment 6 vol. in-4° et qui s'arrêtent vers 1580, sont plutôt aujourd'hui un objet de curiosité que d'utilité.

La *Bibliothèque historique de la France* du P. Lelong, augmentée en 1768 par plusieurs savans, dont Fevret de Fontette fut le Mécène, est un monument non moins admirable par la richesse et par l'étendue de son plan que par son ordre et par son exactitude. Il est à regretter qu'elle n'ait pas été continuée et qu'elle ne se soit pas enrichie des acquisitions scientifiques de ce siècle; mais l'ouvrage de M. Quérard nous paraît devoir remplir en grande partie cette lacune, dans sa seconde division.

En 1769 parut le premier ouvrage qui ait porté le titre de

*France littéraire*, rédigé sur un très-bon plan et avec beaucoup de soin par les abbés d'Hébrail et de Laporte, et fort bon à consulter encore aujourd'hui pour l'époque qu'il embrasse, c'est-à-dire de 1751 à 1768. L'idée première de cet ouvrage appartient à *Duport du Tertre*, qui l'avait publié en 1751, sous le titre d'*Almanach des beaux-arts*; mais ce n'était alors qu'un très-petit volume, de la grosseur à peu près des *Étrennes mignonnes*. Les deux abbés que nous venons de nommer l'augmentèrent au point d'en faire 2 vol in-8°, dont le 1<sup>er</sup> contient la liste des académies établies à Paris et dans les différentes villes du royaume, avec celle des auteurs alors vivans et l'indication de leurs ouvrages, et le 2<sup>e</sup> celle des auteurs morts depuis 1751 inclusivement, également avec l'indication de leurs ouvrages, enfin un catalogue alphabétique de tous les ouvrages mentionnés dans les 2 volumes. L'abbé de Laporte, dit M. Quérard, a donné, en 1778, 2 vol. supplémentaires qui ne valent pas les deux précédens, et qui furent suivis en 1784 de 2 autres rédigés par l'abbé Guiot, bibliothécaire de l'Abbaye de Saint-Victor, et qui sont, ajoute-t-il, au-dessous de la critique (1).

Parmi les écrivains plus récents dont les travaux sur la bibliographie française sont le plus souvent cités, il faut nommer au premier rang un étranger, *Ersch*, mort à Halle, en 1828. Sa *France littéraire*, contenant les auteurs français de 1791 à 1800 (Hambourg, 1797-1805, in-8°), est très-estimée, malgré un assez grand nombre d'inexactitudes, dont la plupart proviennent évidemment, comme le dit M. Quérard, de ce que l'auteur, ou même les imprimeurs de l'ouvrage, étrangers à la France par leur langage et leurs habitudes, n'ont pas toujours compris les abréviations de nos catalogues de librairie. Un autre inconvénient de cet ouvrage, ce sont les nombreux suppléments qui le morcellent et rendent les recherches difficiles à y faire.

Un libraire, *Desessarts*, qui avait déjà donné en 1798 une nouvelle édition, en 3 vol. in-8°, de l'ouvrage de l'abbé de Laporte, sous le titre de *Nouvelle bibliothèque d'un homme de*

(1) Nous ne connaissons pas ces 4 derniers volumes, qui se réduiraient à 3 d'après l'article consacré à l'abbé Guiot dans l'ouvrage même de M. Quérard, où le supplément de l'abbé de Laporte est présenté comme n'ayant qu'un volume.



goût, ou *Tableau de la littérature ancienne et moderne*, a publié de 1800 à 1803, avec le titre de *Siècles littéraires de la France*, emprunté à l'abbé Sabatier de Castres, un *Dictionnaire historique de tous les écrivains français, morts ou vivans jusqu'à la fin du 18<sup>e</sup> siècle*, 7 vol. in-8°; mais cet ouvrage, où l'auteur s'est presque borné à la littérature, n'est pas une bibliographie proprement dite.

Plus tard ( en 1810 ), un autre libraire de Paris, *M. Debray*, a publié les *Tablettes biographiques des écrivains français, depuis la renaissance des lettres jusqu'à ce jour*, 2 part. en 1 vol. in-8°, réimpression de 2 vol. in-16 qu'il avait fait paraître un an auparavant, sous le titre de : *Tableau des écrivains français*.

Un second Allemand, *Fleischer*, mort à Paris en 1820, à qui l'on doit un *Annuaire de la librairie*, ou *Répertoire systématique de la littérature de France de l'an ix de la République*, avait entrepris aussi la publication d'un *Dictionnaire de bibliographie française*, classé par ordre alphabétique, qui devait avoir 25 à 30 volumes in-8°, et dont il n'a paru que les 2 premiers, en 1812; le 2<sup>e</sup> finit à la syllabe *Bha*. *M. Quérard* cite avec toute raison le système que l'auteur avait essayé de faire adopter en suivant l'ordre alphabétique des titres des ouvrages, au lieu de les ranger sous le nom des auteurs, ce qui exige bien moins d'efforts de mémoire de la part de ceux qui ont recours à ces sortes d'ouvrages. Aussi le système de *Fleischer* n'a-t-il été suivi que dans un seul ouvrage de bibliographie, où l'on ne pouvait en suivre un autre, dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, de feu *Barbier*.

Ce dernier ouvrage, dont une nouvelle édition très-augmentée (1) a paru en 4 vol. in-8°, de 1822 à 1825, se trouvera refondu dans celui de *M. Quérard* pour la partie qu'embrasse le plan de la *France littéraire*, avec de nombreuses additions par rapport aux ouvrages anonymes publiés depuis le commencement du XIX<sup>e</sup> siècle.

A cette indication des principaux ouvrages de bibliographie française, nous ajouterons ici celle de quelques recueils périodiques auxquels *M. Quérard* a dû aussi recourir : 1<sup>o</sup> les *Annales typographiques*, rédigées par le D<sup>r</sup> *Roux*, de Bordeaux, de 1758 à 1762 et formant 10 vol. in-8°; 2<sup>o</sup> le *Catalogue heb-*

(1) La 1<sup>re</sup> édition, de 1806 à 1808, ne contenait que 12,403 articles; on en compte 23,647 dans la 2<sup>e</sup>.

*domadaire*, rédigé d'abord par Belle-Pierre de Neuve-Église, et ensuite par le libraire Pierres, 27 vol. in-8°, de 1763 (1) à 1789; 3° la *Correspondance du libraire*, rédigée par le libraire Aubry, de 1791 à 1793, 3 vol. in-8°; 5° le *Journal typographique et bibliographique*, fondé par Roux, en 1797, et continué après sa mort, jusqu'en 1809, par Dujardin-Sailly, 13 vol. in-8°; 6° le *Journal général de la littérature de France*, qui date de 1799, rédigé d'abord par Loos et depuis par M. Boucher de la Richarderie; 7° enfin, la *Bibliographie de la France*, ou *Journal de la librairie*, fondé par M. Beuchot, vers la fin de 1811, et qui a été l'une des sources les plus précieuses où M. Quérard ait puisé pour les 15 dernières années de notre histoire littéraire.

Nous distinguons encore dans la liste des principaux ouvrages auxquels M. Quérard annonce avoir emprunté des matériaux, quelques recueils, tels que l'*Annuaire nécrologique*, rédigé par M. Mahul, et qu'il a pu consulter avec toute sûreté, la *Biographie des hommes vivans*, l'*Examen critique des dictionnaires historiques les plus répandus*, le *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, de Brunet, enfin un assez grand nombre de collections académiques de France et de l'étranger.

Dans le premier article consacré, dans ce recueil, à la *France littéraire*, on a rapporté les noms des savans et des gens de lettres auxquels M. Quérard se plaît à reconnaître qu'il a des obligations. Nous devons dire aussi qu'il ne néglige rien pour s'assurer auprès des littérateurs eux-mêmes dont les noms entrent dans son ouvrage que leur article ne renferme point d'inexactitudes. Sans doute, il n'éprouvera point le même embarras que les premiers auteurs de la *France littéraire*, qui se plaignent dans leur avertissement « du peu de bonne volonté qu'ont montré beaucoup de gens de lettres à répondre à leur invitation. Les auteurs de nos jours sont ou plus complaisans, ou plus désireux de voir enregistrer fidèlement leurs titres scientifiques et littéraires; et là où il ne s'agit que de faits, on conçoit qu'un écrivain puisse être consulté sur ses propres ouvrages. On sent, toutefois, que M. Quérard aura dû encore user de cette faculté avec réserve, et qu'il n'aura pas été de-

(1) L'ouvrage de M. Quérard porte 1753, sans doute par une erreur typographique, puisque ce recueil y est présenté comme faisant suite au précédent.

mander, par exemple, des renseignemens à un auteur sur une publication que celui-ci aurait eu sujet de ne pas avouer, ou de désavouer après l'avoir faite. Dans ce siècle d'apostasie et de parjure, dans ce siècle de *courtage littéraire*, comme nous croyons qu'il le qualifie lui-même quelque part, ce ne doit pas être une des particularités les moins curieuses de son ouvrage, que l'indication de tous ces désaveux, de toutes ces supercheries, ou de tous ces vols littéraires qui se commettent journellement à la honte des lettres et de ceux qui les cultivent.

Nos lecteurs doivent être maintenant bien au courant de l'état où M. Quérard a trouvé la bibliographie en France lorsqu'il a entrepris son ouvrage, et le 1<sup>er</sup> article auquel nous renvoyons a dû leur faire connaître le plan qu'il s'était proposé de suivre. Nous reviendrons plus tard sur la manière dont il l'a exécuté, car nous ne voulons point décliner à son égard les droits de la critique; mais nous prévenons que nos observations porteront sur l'ensemble, et non sur les détails. Un ouvrage aussi vaste et d'une nature aussi difficile que celui-ci doit nécessairement présenter de ces légères erreurs qu'il suffira de signaler à l'auteur pour les *Additions* et *Corrections* qu'il nous promet; nous regardons comme un devoir envers lui, envers l'éditeur et envers les lecteurs ou acquéreurs de l'ouvrage, de recueillir et de transmettre à qui de droit, ainsi qu'il sera en notre pouvoir de nous procurer, et nous engageons tous ceux qui se raient encore plus en mesure que nous de le faire, de ne pas négliger cette occasion, de servir les lettres et la gloire de leur pays. S'il s'établissait ainsi des communications confidentielles, franches et bienveillantes, entre les critiques de profession et les auteurs, cela vaudrait mieux souvent que ces manifestes publics d'orgueil ou de jalousie, qui font quelquefois autant de tort aux uns qu'aux autres.

E. HÉREAU.

### 313. NÉCROLOGIE. — CLIGNETT.

La littérature néerlandaise a perdu Jacob Arnold Clignett, conseiller à la haute-cour de justice, et, depuis l'année 1829, membre de la seconde classe de l'Institut des Pays-Bas. M. Clignett possédait un jugement sain et sûr, uni à une connaissance étendue et profonde de l'ancienne langue de ce pays. Il laisse de cet heureux assemblage de qualités d'incontestables témoignages dans les ouvrages qu'il a publiés, et au nombre desquels

on compte la *Theutonista, Maerkants Spiegel Historiael* (Le miroir historique de Maerlant), dont, avec M. Steenwinkel, il fit paraître les deux premières parties; et ses *Bijdragen tot de Oude Nederlandsche Letterkunde* (Pièces pour servir à l'histoire de l'ancienne littérature néerlandaise), contenant les fables d'Ésope en vers, composées dans le 13<sup>e</sup> siècle, et l'ancien toast hollandais *St.-Geerden Minne*, par M. Willem Van Hildegabersch. Clignett pouvait être âgé de 71 ans. Il est mort d'une attaque d'apoplexie. (*Allgem. Konst en Letter-Bode*; 11 janv. 1828.)

## TABLE

### DES ARTICLES DU CAHIER D'AVRIL 1830.

#### *Philologie, Ethnographie, Linguistique.*

|                                                                                                                                                                                                                                  |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Sixième rapport du Collège anglo-chinois. — Vocabulaire français-arabe; Vincent.....                                                                                                                                             | 401 |
| Les aventures de Hatim-Jai, traduites par Duncan Forbes.....                                                                                                                                                                     | 402 |
| Grammaire wolofe; Dard. — sur la langue onolofe; Roger.....                                                                                                                                                                      | 405 |
| Elémens de la langue grecque; Pinzger.....                                                                                                                                                                                       | 408 |
| Cours de thèmes grecs, 1 <sup>re</sup> et 2 <sup>e</sup> parties; Vendel-Heyl.....                                                                                                                                               | 409 |
| <i>Homerus slavus dialectis cognata lingua scripsit</i> ; Dankowsky. — <i>Luciani Alexander græcè</i> .....                                                                                                                      | 412 |
| <i>Leontii carmen hermesianactæum</i> ; Rigler et Axt. — <i>Taciti dialogus de oratoribus</i> ; Dronke.....                                                                                                                      | 415 |
| <i>Ovidii heroïdes</i> ; W. et J. Terpstra. — Bibliothèque latine-française; Panckouke. — <i>Lambini in Q. Horatium Flaccum commentarii</i> . — <i>Commentationes de Salustii historiarum lib. III fragmentis</i> ; Kreysig..... | 417 |
| <i>De constanti et æquabili Jesu Christi indole</i> ; Reinecke. — <i>Opuscula academica</i> ; Tzschirner.....                                                                                                                    | 419 |
| Chrestomathie allemande; Schaumann. — Choix de modèles de style en allemand; Curtmann.....                                                                                                                                       | 420 |
| Dictionnaire portatif italien-anglais; Graglia. — <i>Vocabulario universale italiano</i> .....                                                                                                                                   | 421 |
| Usage de la langue flamande ou wallonne dans les Pays-Bas; Meyer.....                                                                                                                                                            | 423 |
| <i>Archæologie, Numismatique.</i>                                                                                                                                                                                                |     |
| Description du tombeau égyptien découvert par Belzoni.....                                                                                                                                                                       | 423 |
| Antiquités de Naples; Gerhard et Panofka.....                                                                                                                                                                                    | 425 |
| Constructions romaines du <i>Forum Hadriani</i> , près La Haye; Reuven.....                                                                                                                                                      | 428 |
| Peinture antique des nopes dites Aldobrandines; Biondi.....                                                                                                                                                                      | 433 |
| Antiquités pittoresques des villes d'Angleterre; Britton. — Palais d'Eltham, dans le comté de Kent.....                                                                                                                          | 435 |
| Antiquités en argent, trouvées dans l'arrondissement de Bernay; Le Prévost.....                                                                                                                                                  | 436 |